

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE
DE PARIS

Volume 27
(1926-1927)

Bulletins Nos. 81-83

Réimprimé par
DAWSON-FRANCE S. A.
PARIS

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS

Reproduit par offset
avec la permission de la

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

pour

DAWSON-FRANCE, S.A.

4, Faubourg Poissonnière
PARIS, 10e. FRANCE

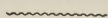
RÉIMPRIMÉ EN BELGIQUE
1966

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

DE PARIS



TOME VINGT-SEPTIÈME

PARIS

—

1927

Digitized by the Internet Archive
in 2024

LA SYLLABE : ESSAI DE SYNTHÈSE

1. LE PROBLÈME DE LA SYLLABE.

Définir la syllabe, dit M. Vendryes, est chose assez malaisée. M. Jespersen énumère huit savants qui se sont occupés de la définition de la syllabe, et ce ne sont pas les seuls qui ont étudié ce problème. Beaucoup d'entre eux sont arrivés à des conclusions essentiellement différentes (Vendryes, *Le Langage*, 64 ; Jespersen, *Lehrbuch der Phonetik*², 190). Quelque temps auparavant de Saussure avait essayé de donner une autre solution, qui a été très féconde pour la linguistique. Néanmoins M. Ed. Hermann, dans un livre récent de 361 pages sur la formation de la syllabe en grec et dans les langues indo-européennes a évité de prendre pour base de ses recherches une définition de la syllabe (*Die Silbenbildung im Griechischen und in den andern indogermanischen Sprachen*, 1923).

Pourtant la question dont il s'agit n'est pas dépourvue d'intérêt. En premier lieu c'est un intérêt purement théorique; en effet nous ne sommes pas satisfaits qu'on n'ait pas encore réussi à élucider cette notion élémentaire et simple en apparence. En second lieu la définition de la syllabe a un intérêt pour ainsi dire pratique. Notre compréhension de maint problème, tel celui des doubles consonnes et celui de la différenciation de Meillet, dépend en grande partie de notre connaissance de la syllabe. Parmi les résultats acquis par la linguistique moderne un des plus importants est la conviction assez répandue qu'il y a un rapport étroit entre beaucoup de faits linguistiques et la construction de la syllabe. Il suffit de mentionner l'importance de la place de la consonne en rapport avec son évolution phonétique.

D'autre part, en présence d'un certain mot nous n'avons aucune difficulté à en déterminer le nombre des syllabes. Il

n'y a que quelques mots isolés où les savants ne sont pas d'accord sur cette question, et ce fait même nous permet de présumer que ce sont là des cas équivoques, où le nombre de syllabes est en réalité incertain¹. Cette détermination du nombre des syllabes est généralement facile. La syllabation est à la base de la versification la plus primitive et enfantine, et cela suppose une sûreté de manier les syllabes chez ceux qui n'en ont qu'une notion inconsciente. Le sujet parlant, en effet, semble disposer d'un critère infaillible, qu'il n'est pas capable d'interpréter lui-même. Il faut donc se réaliser qu'il s'agit de la définition ou de la description d'un *élément* de langage connu, plutôt que de la définition arbitraire d'un *terme* de linguistique.

2. LES QUALITÉS ET LES DÉFINITIONS DE LA SYLLABE.

Pourtant la question de la définition de la syllabe ne semble pas insoluble. Pour atteindre ce but nous commencerons par énumérer (1) les qualités connues de la syllabe, et (2) les définitions proposées. On verra bientôt que presque chacune des définitions repose sur une qualité correspondante de la syllabe. Ce qui semble manquer à ces définitions, c'est le groupement de toutes ces qualités autour d'un noyau central qui constituerait l'essentiel de la syllabe. Il nous semble, en effet, que les phonéticiens se sont attachés à chercher un *critère* simple et pratique de la syllabe, en prenant pour point de départ une ou deux qualités connues, mais qu'ils n'ont pas réussi à trouver une *définition* indiquant le lien qui unit ces qualités de nature tout à fait différente. On verra que la valeur des critères proposés dépend du rapport qu'il y a entre la syllabe et la qualité sur laquelle le critère repose. Si ce rapport est un rapport de nécessité, si nous avons affaire à une véritable *correspondance*, le critère est utile. Si, au contraire, ce rapport n'est pas de nature nécessaire, si nous ne nous trouvons, pour user d'un terme de psychologie spéciale, qu'en présence

1. Ce ne sont que les cas où la syllabation manque, ou bien varie d'un sujet à l'autre.

d'une *corrélation*, il y aura toujours des cas plus ou moins nombreux où le critère en question fait défaut. Une *corrélation* peut indiquer une tendance importante, mais elle n'indique pas une qualité essentielle.

Nous commençons par donner une énumération des qualités connues de la syllabe.

1. Quant aux mouvements des organes, toute syllabe a un centre ou « *accent* » d'intensité, qui paraît constituer une correspondance nécessaire de la syllabe.

2. De même dans le domaine des mouvements presque toutes les syllabes sont produites au moyen d'un souffle séparé. Ce souffle, pourtant, n'est qu'une *corrélation* facultative de la syllabe, puisque le mot all. *Eier* par exemple peut être prononcé d'un souffle au lieu de deux sans que l'impression bissyllabique disparaisse (voir Viëtor, *Elemente der Phonetik*⁶, § 149, n. 2).

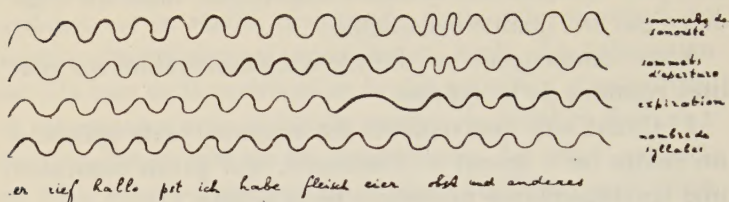
3. Une autre *corrélation* motrice de la syllabe est la fermeture suivie d'une apertures. Cette *corrélation* de la syllabe fait défaut dans quelques cas peu fréquents comme all. *Obst*, néerl. *'t stond*, où l'on constate une succession de deux apertures suivies chacune d'une fermeture (ou inversement).

4. Une *corrélation* acoustique de la syllabe est constituée par un sommet de sonorité ; cette *corrélation* paraît manquer dans les mêmes cas où la fermeture manque : all. *Obst*, néerl. *'t stond*. Dans ces exemples on trouve deux sommets de sonorité au lieu d'un, tandis qu'il n'y a qu'une syllabe.

5. Pour finir, les consonnes initiales de la syllabe résistent en général mieux aux changements phonétiques que les consonnes finales ; ce fait semble indiquer non seulement que la manière d'articuler ces deux groupes de consonnes est différente, puisqu'il faut distinguer entre les implosives et les explosives, mais aussi, comme l'affirment certains linguistes, que les premières sont prononcées plus énergiquement que les autres.

Nous avons essayé de schématiser les qualités 4, 3, 2 par l'esquisse suivante, où l'on a choisi comme exemple une

phrase allemande, d'une construction, il est vrai, purement théorique, en tout cas peu commune.



Il est permis de déduire de ces phénomènes la règle suivante : le nombre de syllabes d'une langue n'est ni plus petit que le nombre des expirations, ni plus grand que le nombre des apertures ou des sommets de sonorité.

Il reste à énumérer les définitions de la syllabe qui semblent le mieux caractériser les points de vue différents.

1. La syllabe est caractérisée par l'accent de syllabe (Silbenakzent, Sievers). De Saussure a fait remarquer à juste titre que cette définition de la syllabe ne constitue pas un critère pratique, puisqu'il faut savoir ce qu'est une syllabe pour savoir ce qu'est un accent de syllabe, autrement dit l'accent de syllabe comme critère de la syllabe ne constitue qu'un cercle vicieux. Pourtant l'observation de M. Sievers paraît être juste, s'il a voulu indiquer le moment de tension maximale des muscles articulatoires, qui est caractéristique pour la syllabe (De Saussure, *Cours de linguistique*², 88).

2. Selon une autre définition (Sievers) le nombre de syllabes est égal au nombre des souffles séparés. Mais le mot all. *Eier*, cité ci-dessus, s'oppose à cette conception. D'ailleurs, M. Sievers a abandonné cette définition (voir Viëtor, *l. c.*).

3. Selon une autre définition souvent répétée, une syllabe comprend tout ce qui est produit au moyen d'une « pression » (Druck) séparée. Il semble bien qu'on veuille indiquer par là la tension musculatoire dont il a été question plus haut¹.

1. M. Sievers dit (*Grundzüge der Phonetik*, § 482-87) qu'il y a des « Drucksilben » et des « Schallsilben ». Quel est donc l'élément essentiel de la syllabe ? « Eine einheitliche genetische Definition des Begriffes « Silbé » lässt sich nicht geben ».

4. De Saussure a soutenu que la syllabe est caractérisée par une fermeture et une aperture des organes buccaux. Il admet qu'il y a des cas où deux fermetures paraissent correspondre à une seule syllabe (comme en all. *Obst*, néerl. *'t stond*). Mais ce seraient là des cas « où la volonté et l'attention peuvent, en intervenant, donner le change et tourner dans une certaine mesure les nécessités physiologiques ». Pourtant dans les mots cités la syllabation est d'un caractère tout aussi inconscient que dans les autres. Il faut en conclure que, si la tension et la détente des muscles articulaires constituent une correspondance nécessaire de la syllabe, la fermeture et l'aperture n'en sont qu'une corrélation extrêmement fréquente (De Saussure, *Cours de linguistique*³, 90).

5. Une définition de nature purement auditive a été donnée par M. Jespersen, qui croit pouvoir déterminer le nombre des syllabes par le nombre des sommets de sonorité, sentis comme tels. A propos de cette définition on peut se poser la question suivante. Comment devra-t-on s'imaginer le rapport qui existe entre ces phénomènes de sonorité et les phénomènes cinétiques qui constituent un élément essentiel de la syllabation, c'est-à-dire l'alternance régulière des tensions et des détentes des muscles? La difficulté à laquelle cette définition mène se remarque bien si l'on compare la prononciation *pat-rem*, où la limite n'est pas avant le *t*, à la prononciation *pa-trem*, où la limite est bien avant le *t*. Dans les deux cas le minimum de sonorité est presque le même, c'est-à-dire il s'étend environ de la fin du *a* jusqu'au commencement du *r* : mais le minimum cinétique (la limite syllabique) n'est pas le même. On voit donc bien que la place de cette limite dans les deux cas est absolument indépendante des alternances de sonorité. En tout cas cela indique que la syllabe n'est pas un élément d'ordre purement acoustique¹. Je me propose d'y revenir.

1. C'est ce que paraît dire M. Jespersen lui-même (*Lehrbuch*², 205) : « Dagegen kann die Schallfülle uns nicht im mindesten helfen, einen Punkt ausfindig zu machen, wo die eine Silbe aufhört und wo die nächste beginnt : sie zeigt nur die Gipfel, aber nicht wo in den

3. LE PHÉNOMÈNE ESSENTIEL DE LA SYLLABE EST LE FAIT DU GROUPEMENT.

Il est permis de conclure que parmi les définitions de la syllabe il n'y en a aucune qui explique en même temps les règles du nombre minimal et maximal des syllabes, indiqué par le schéma ci-dessus, et qui puisse fournir une explication de la limite de la syllabe. C'est pourquoi il semble nécessaire de reprendre le problème en résumant les phénomènes de la syllabe de la manière suivante.

(1) La chaîne phonétique du langage n'est pas, quant à la dépense d'énergie, homogène ; elle est composée d'un grand nombre de petits groupes cinétiques et acoustiques plus ou moins distincts l'un de l'autre. On ne prononce pas par exemple *réalité* ou *r-é-a-l-i-t-é*, mais *ré-a-li-té*.

(2) Chacun des groupes indiqués a un centre d'énergie plus ou moins distinct, et un centre de sonorité.

(3) La construction des syllabes d'une langue montre une certaine ressemblance mutuelle, et il y a même une tendance à la normalisation. Il suffit de rappeler que l'all. *hater es getan* est régulièrement prononcé *ha-te-res-ge-tan*, en d'autres termes on préfère commencer une syllabe par une consonne et la terminer par une voyelle.

Il semble donc exister dans le système syllabique de chaque langue une tendance au groupement, une tendance à la différenciation, et une tendance à la normalisation. Ce sont là justement les trois qualités essentielles du groupement rythmique. Est-il trop hardi de supposer que la syllabe est le groupe rythmique le plus petit du langage ? Nous croyons que non. Elle paraît être, en effet, l'unité cino-éner-

Tälern die Scheiden zwischen den einzeln Gipfeln liegen » « (der Druck) ...wird ...zum silbenteilenden Prinzip nur da, wo alles andere gleich ist. » M. Jespersen accepte donc la même dualité d'éléments acoustiques et cinétiques que M. Sievers pour déterminer le nombre et les limites des syllabes : seulement il combine ces éléments pour une et même syllabe.

gétique la plus petite du langage, dont la construction traditionnelle (*hat-er-es*) ou bien spontanée (*ha-te-res*) est déterminée par des facteurs d'ordre rythmique, autrement dit, elle est le groupe rythmique le plus petit du langage¹.

Les expériences psychologiques les plus récentes ont suffisamment démontré le rôle prépondérant que jouent dans beaucoup de fonctions physiologiques et surtout dans les mouvements musculaires la périodicité et le sentiment rythmique, aussi bien chez les adultes que chez les enfants, chez les civilisés comme chez les non-civilisés. Ce qui constitue l'élément essentiel de la syllabe, ce ne sont ni les mouvements, ni les sons, mais c'est la manière dont ils sont produits. Or, la cause de la production périodique et rythmée de ces mouvements et de ces sons, c'est le sentiment rythmique qui s'est associé à un certain nombre de mouvements et de sons. Aussi sommes-nous persuadés que par cette conception de la syllabe toutes les qualités énumérées, notamment la règle du nombre minimal et maximal indiquée plus haut s'expliquent sans aucune difficulté : c'est ce que nous voulons démontrer dans les pages suivantes.

4. LES QUALITÉS CONNUES DE LA SYLLABE

S'EXPLIQUENT PAR LE FAIT DU GROUPEMENT RYTHMIQUE.

(1) *Les sentiments rythmiques en général ;*

(2) *Les sentiments rythmiques comme cause des phénomènes de la syllabe.*

(1) Les sentiments rythmiques en général et leur rapport avec les perceptions et avec la production des mouvements et des sons.

Des expériences psychologiques des dernières années, il semble permis de tirer les conclusions suivantes.

1. Par « rythme » nous voulons indiquer le rythme psychologique, et non pas une notion spéciale de la musique. Pour cette dernière signification du mot voir Meillet, *Les origines indo-europ. des mètres grecs*, 1923, p. 40, 49 suiv.

a) La perception d'un certain nombre de mouvements, de sons ou de phénomènes d'ordre visuel tend à évoquer, pourvu qu'il y ait quelque régularité, des sentiments de nature rythmique.

b) Les sentiments rythmiques sont suggérés plus facilement chez les enfants et chez les hommes d'une éducation superficielle que chez les adultes en général et les gens plus cultivés (Bolton, *Rhythm, Amer. Journal of Psychology*, VI, 1893, 204).

c) Les sentiments rythmiques sont amenés plus régulièrement par les perceptions cinétiques que par les perceptions acoustiques et visuelles (Koffka, *Zeitschrift für Psychologie*, 52, 1909, 104).

d) Les sentiments rythmiques entraînent souvent des fautes dans le jugement des perceptions, notamment ils donnent régulièrement l'impression de l'existence de groupes où en réalité il n'y a aucun groupement, et l'impression d'une ressemblance ou d'une identité de ces groupes qui en réalité n'existent pas (Koffka, *l. c.*, 103-107).

e) D'autre part ces sentiments rythmiques tendent à modifier la production des mouvements, des sons, etc., notamment par une tendance au groupement, à la différenciation, à la conformité mutuelle.

(2) Le rythme comme cause des phénomènes de la syllabe.

Il suffit d'indiquer le rapport qui semble exister entre le rythme de la syllabe et ses correspondances ou ses qualités énumérées plus haut (p. 3-4).

1. En premier lieu l'accent d'intensité cinétique de la syllabe (p. 3) s'explique comme centre rythmique d'énergie physiologique. 2. En second lieu (p. 3) la correspondance avec l'unité expiratoire paraît être une conséquence du rythme des muscles expiratoires. 3. La correspondance avec l'alternance de la fermeture et de l'aperture (p. 3) s'explique par le fait même que cette alternance, qui constitue un élément primaire de la chaîne phonétique humaine, est précisément une des causes, probablement la plus effective, du rythme de la chaîne phonétique. 4. La corrélation de

la syllabe avec les alternances de sonorité (p. 3) s'explique d'une manière analogue¹. 5. La différence en fait de résistance qui existe entre les sons, et notamment entre les consonnes, selon leur place dans la syllabe (p. 3), pourrait s'expliquer et par le caractère tantôt explosif, tantôt implusif de la consonne, lequel est amené par cette place même, et par l'énergie croissante ou décroissante de la syllabe. Aussi a-t-on déjà inventé pour les phénomènes linguistiques en question le terme « rythme de la syllabe » (Von Ettmayer dans *Die Erforschung der indogermanischen Sprachen*, publ. par M. Streitberg, 1916, 258).

Nous avons évité de donner une définition du rythme et des sentiments rythmiques ; aussi serait-il téméraire de vouloir résoudre ce problème psychologique. Il suffit d'en donner une définition provisoire, avec le seul but d'éviter toute ambiguïté. Nous voulons indiquer par « sentiments rythmiques » le plaisir qu'on éprouve à produire et à per-

1. La question secondaire, de savoir pourquoi l'aperture et la sonorité d'un *s* (all. *Obst*, *pst*) amènent tantôt le groupement (*pst*!) et tantôt ne l'amènent pas (*Obst*), sera discutée plus loin. Dans ce dernier cas les alternances d'aperture et de sonorité ne sont pas d'ordre *rythmique* mais de nature purement périodique. Il ne faut pas confondre les phénomènes rythmiques avec les phénomènes purement périodiques, comme par exemple l'alternance des saisons. Par le terme périodicité nous n'indiquons que la seule répétition de phénomènes semblables ou identiques, pour une définition (provisoire) du rythme voir plus loin (p. 9). Cette distinction entre la périodicité et le rythme est à la base de la différence entre les définitions de la syllabe de De Saussure et de M. Jespersen d'une part et la nôtre d'autre part.

L'importance de cette distinction pour la syllabation ressort clairement de l'aphasie motrice sous-corticale (voir ci-dessus, p. 42). Voir aussi Rousselot, *Principes de phonétique expérimentale*, 969 : « La syllabe n'a rigoureusement d'existence physiologique que dans les monosyllabes isolés. Autrement, on l'a vu par ce qui précède, les mouvements organiques se lient les uns aux autres sans solution de continuité, et il n'y a pas de point d'arrêt dont on puisse dire d'une façon absolue : ici finit une syllabe et commence une autre. Cependant nous avons le sentiment d'un mouvement correspondant à la syllabe, puisque dans une sorte d'aphasie elle est remplacée par un effort expiratoire (p. 307) et que les personnes incultes même peuvent scander leurs mots et les diviser en syllabes ; c'est que l'effort seul est conscient, non la préparation de cet effort ni l'influence qu'il peut avoir sur le mouvement suivant. »

cevoir des mouvements qui sont caractérisés par une alternance régulière d'énergie croissante et décroissante, ou bien des phénomènes acoustiques et visuels analogues qui peuvent évoquer des associations d'ordre cinétique. Il va sans dire que dans le langage ces associations entre les mouvements et les sons sont particulièrement fortes. Comp. G.-E. Müller, *Zur Analyse der Gedächtnistätigkeit und des Vorstellungsverlaufs*; *Zeitschr. f. Psychologie*, Erg.-Bd. 5, 1911, par. 44 suiv.

L'hypothèse que les sentiments rythmiques reposent directement sur les images de mouvement et ne seraient associés qu'indirectement aux images acoustiques et visuelles, ne serait pas contraire à notre conception de la syllabe. Les sons du langage peuvent facilement évoquer l'image des mouvements nécessaires pour la production de ces sons. Le caractère croissant ou décroissant de la sonorité peut évoquer l'image de la dépense croissante ou décroissante d'énergie cinétique.

Aussi cette conception du rythme concorderait bien avec notre définition de la limite entre les syllabes. Nous voudrions interpréter cette limite comme la pause rythmique entre les deux groupes rythmiques les plus petits du langage. Cette pause serait donc avant tout le moment de dépense minimale d'énergie cinétique. Or, comme on le sait, une des difficultés du problème de la syllabe est constituée par le fait que la limite entre les syllabes n'est pas indiquée par des phénomènes d'ordre acoustique, notamment qu'elle n'est pas indiquée par un moment de sonorité minimale (comp. Jespersen, *Lehrbuch der Phonetik*², 205-206). Ce moment de sonorité minimale est souvent plus étendu que la place de la limite syllabique. Comp. *pat-rem* et *pa-trem*, voir p. 5. Ce phénomène s'expliquerait facilement par l'hypothèse qu'il n'y a qu'un lien indirect entre les sons et les sentiments rythmiques, tandis que ces derniers seraient directement liés aux mouvements et aux images de la dépense d'énergie cinétique.

Je me suis proposé de démontrer que la syllabation suppose non seulement la périodicité (répétition régulière de

phénomènes analogues) des mouvements ou des sons, mais aussi le rythme. Pour démontrer l'existence de ce rythme, de quelque nature qu'il soit, la méthode introspective ne suffit pas, puisque dans la plupart des cas le sentiment rythmique est devenu inconscient, à tel point que la syllabe semble constituer une unité rythmique cristallisée. C'est pourquoi il a été nécessaire de démontrer l'existence du rythme par une méthode indirecte, en essayant de constater des phénomènes fréquents et de nature générale qui n'admettraient que difficilement une explication différente.

5. ILLUSTRATION DES QUALITÉS RYTHMIQUES DE LA SYLLABE.

A. *Dans le domaine des mouvements musculaires : (1) le groupement ; (2) la différenciation ; (3) la normalisation ; (4) la différenciation avec la normalisation.*

B. *Dans le domaine des sons.*

Il semble utile d'illustrer par quelques exemples le rythme de la syllabe et le rôle qu'il joue dans l'évolution linguistique.

A. (1) Le groupement cinétique.

L'existence de ce groupement, que j'ai essayé de représenter par le schéma suivant, se trahit surtout et toujours par la notion distincte, quoique souvent inconsciente, d'un nombre déterminé de groupes ou de syllabes chez le sujet parlant. En outre ce groupement est reconnu souvent par la conscience d'une limite entre les groupes ou syllabes.

Manque de groupement : -----

Groupement simple : --- -- --- -- --- --

En premier lieu, le fait que l'homme a conscience de l'existence du nombre des syllabes d'un mot paraît être un élément essentiel du langage humain, ce qui est d'ailleurs prouvé par nombre de phénomènes métriques. La versification de beaucoup de chants du peuple suppose un sentiment

vif et distinct du nombre des syllabes. Dans la versification allemande et hollandaise cette notion du nombre des syllabes est si précise qu'il serait impossible de faire compter all. *Obst, liebst*, holl. *'t staat, 't spreekt, 't stond*, pour deux syllabes. Cette association d'une série phonétique avec un certain nombre de syllabes ne devient faible que dans les cas où un nouvel arrangement est en train de se constituer, entraîné tantôt par des facteurs de normalisation syllabique (anaptyxe : all. *hagl* > *hagel*, holl. *melk* > *mellek*), tantôt par la différenciation rythmique dans le mot (syncope : all. *andere* > *andre*) (voir dessus p. 2, note).

Quant aux limites entre les syllabes, la métrique quantitative des Grecs ne devient compréhensible qu'en admettant que la limite entre les syllabes était en bien des cas déterminée d'une manière peu douteuse. D'autre part, la conscience nette de la limite entre les syllabes manque dans beaucoup de cas, notamment là où la limite entre les groupes énergétiques ne coïncide pas avec une limite entre deux « sons ».

La tendance à grouper les sons d'une certaine manière apparaît clairement dans la prononciation de la phrase, elle est surtout claire dans les cas où la limite entre les groupes (syllabes) ne coïncide pas avec la limite entre les mots. Ainsi la phrase allemande *hat er es getan* montre une tendance à être prononcée ainsi : *ha-te-res-ge-tan*. Cela veut dire qu'il existe une tendance, très répandue sans doute, à grouper les sons de la chaîne parlée d'une certaine manière, qui quoique variant un peu d'une langue à une autre, répond à un besoin très général. Comparez plus spécialement R.-C. Boer, *Syncope en consonantengeminatie*, *Tijdschrift voor Nederlandsche Taal en Letterkunde*, 37, 1918, 187-188, et du même auteur *Studiën over de metriek van het allitteratievers*, 1916, 20-22.

Dans l'aphasie motrice sous-corticale, le malade conserve très bien la notion de la syllabe ; il fait, quand il essaie de parler, autant d'efforts expiratoires qu'il y a de syllabes dans le mot. Voir Rousselot, *Principes*, 307 ; Leroy, *Le langage*, 137-140 ; Delacroix, *Le langage et la pensée*, 516.

En outre l'existence des groupes se trahit par la différenciation à l'intérieur du groupe, laquelle, pour des raisons d'ordre pratique, a été traitée séparément.

A. (2) La différenciation cinétique.

Il n'est pas moins aisé de démontrer qu'il existe dans la syllabe une différenciation et que la langue tend à l'accentuer encore.

a) Pour le premier fait il suffit de songer à l'accent syllabique (le Silbenakzent, de M. Sievers) et aussi à l'accent vocalique (voir par exemple Broch, *Slavische Phonetik*, par. 231), deux phénomènes dont l'existence est peu douteuse et qui supposent une différenciation syllabique.

b) Il vaut la peine de se demander si cette différenciation peut fournir l'explication du phénomène connu sous le nom de « valeur relative des consonnes », sur lequel M. Grammont a été le premier à attirer l'attention. Comp. Juret, *Manuel de phonétique latine*, 47-53 et du même auteur *Dominance et résistance*, 9-10. M. Kretschmer a voulu donner de ce fait, qui consiste en une résistance des consonnes contre les tendances modificatrices, variant selon la place des consonnes dans la syllabe, une explication purement psychologique. On me permettra de citer ici ses propres mots (*Einleitung in die Altertumswissenschaft* publ. par Gercke et Norden, I³, 491-492) : « Der Grund hierfür ist wohl ein rein psychischer : der Anlaut eines Wortes bildet gewissermassen dessen äussere Marke und drängt sich daher verhältnissmässig stärker vor in der Wortvorstellung als die übrigen Laute des Wortes. » Il en serait de même d'après M. Kretschmer pour la syllabe. M. Juret (*Manuel*, 48) croit que nous avons affaire à la force spéciale d'un mouvement à son début, et au fait qu'une explosion est plus nettement perceptible que l'implosion. En attendant que de nouvelles investigations soient faites en cette matière, nous sommes portés à attribuer le rôle le plus important au dernier groupe de facteurs, autrement dit à la tendance à omettre les mouvements d'effet acoustique relativement faible. Pourtant s'il faut supposer qu'un rôle

est joué par des facteurs d'ordre cinétique, l'hypothèse se présente tout naturellement à l'esprit que la plus grande force du mouvement syllabique ne se trouve pas au commencement de la syllabe, mais à un ou deux centres d'intensité rythmique, dont la place exacte est extrêmement difficile à déterminer, mais que l'on peut représenter par les schémas suivants :

ou

ou bien

etc., etc.



Quoiqu'il en soit, il ne semble pas trop hardi de supposer que la fin de la syllabe constitue un minimum d'intensité rythmique, que les formes différenciatrices connues tendent à détruire.

c) Un autre exemple de différenciation rythmique est fourni par la diphtongaison des voyelles. Ici elle ne se présente pas comme une différenciation dans la dépense de l'énergie cinétique, mais plutôt comme une différenciation de la direction des mouvements musculaires.

La diphtongaison appartient aux phénomènes linguistiques les plus généraux, qui se présentent sous les conditions et les aspects les plus divers. Pour la littérature sur ce sujet, il suffit de renvoyer le lecteur à l'article de M. Ronjat intitulé Accent, quantité et diphtongaison en roman, *Bulletin de la Soc. de ling.*, 24, 1924, 356-377.

Dans la plupart des dialectes indo-européens on a réussi à déterminer les conditions nécessaires pour que la diphtongaison se présente, mais il semble bien qu'on n'a pas encore trouvé les causes du phénomène. Il est permis de supposer qu'il y a un lien étroit entre les conditions et les causes de la diphtongaison, mais il n'en est pas moins vrai que ces conditions sont souvent d'une nature si générale, dans le cas par exemple d'une certaine durée de la voyelle diphtongaisée ou de l'accent du mot reposant sur cette voyelle, qu'il faut plutôt croire à une tendance générale à la diphtongaison de toutes les voyelles accentuées, laquelle peut être ou favorisée par des conditions accessoires, comme la durée de la voyelle en question, ou enrayée par les forces conser-

vatrices du langage. Cette conception était déjà celle de M. Meillet il y a 23 ans (*Mém. Soc. Ling.*, XII, 33) et nous nous proposons de démontrer qu'elle est parfaitement justifiée. Pour défendre mon point de vue je rappellerai d'abord les solutions que l'on a données jusqu'ici.

1. On a supposé qu'il existe une anticipation ou un effet secondaire des sons précédents ou suivants. Pourtant le fait de la diphtongaison est trop général pour qu'on puisse voir dans ces facteurs plus que des facteurs favorisants. Dans les langues germaniques la présence de certains sons est souvent indispensable à la diphtongaison. Il n'en résulte pas que l'influence de ces sons soit la seule ou même la principale cause du phénomène (voir E. Otto, *Zur Grundlegung der Sprachwissenschaft*, 1919, 11-12). En partant des données de la linguistique germanique, M. Juret a essayé d'appliquer la même méthode d'explication au latin (*Bull. Soc. Ling.*, 23, 1922, 138 suiv.). Il a supposé qu'une tendance à la fermeture des voyelles finales du mot aurait influencé les voyelles qui se sont diphtongaisées, et il a voulu expliquer de cette façon les évolutions $e > ei$, $o > ou$. Cette hypothèse ne suffit pas à expliquer les changements $e > ie$, $o > uo$. En outre on peut à peine se soustraire à l'impression que la symétrie entre ces deux groupes de changements n'est pas tout à fait fortuite et que la même cause en est la base. Comp. aussi l'article de M. Ronjat cité plus haut.

2. Une autre explication a été proposée par beaucoup de romanistes, qui supposent que la durée de la voyelle a amené un double accent sur cette voyelle. Ce double accent aurait causé une différenciation mutuelle, ce qui d'ailleurs eût été inévitable. Sous ce rapport voyez les expériences de M. Rousselot, *Les modifications phonétiques*, 135. Pourtant cet accent double n'est pas attesté autrement que par les faits de la diphtongaison même; d'autre part la durée de la syllabe n'est pas indispensable à la diphtongaison, puisqu'en espagnol comme en roumain les voyelles brèves diphtonguent tout comme les autres : *ferru* > esp. *hierro*; *herba* > roum. *iarbă*, esp. *yerba*; *certum* > esp. *cierto*;

forte > esp. *fuerte*; *dextru* > esp. *diestro*; *ventu* > esp. *viento*; *corda* > roum. *coardă*, esp. *cuerda*; *porru* > esp. *puerro*. Il semble en résulter qu'entre la diphtongaison et la durée de la voyelle il y a une corrélation, mais qu'il n'y a pas une correspondance nécessaire. Cette correspondance n'existe en effet que dans une partie du territoire roman, et il semble bien qu'en partant des phénomènes que l'on y a observés, plus spécialement en français, on a eu tort de généraliser.

3. M. Ronjat, dans son article cité plus haut, a énoncé l'hypothèse que la diphtongaison s'expliquerait par une tendance qui se manifeste chez les chanteurs débutants, tendance appelée « filature », et qui ne serait autre qu'une tendance à serrer la glotte. On pourrait objecter qu'il y a un rapport entre la diphtongaison et les mouvements de la langue plutôt qu'entre la diphtongaison et les mouvements de la glotte; en tout cas il n'y a qu'un lien indirect entre ces deux groupes de mouvements musculatoires.

4. L'hypothèse de l'accent double a été précisée par M. Van Ginneken, qui croit que la diphtongaison consiste en une différenciation rythmique de deux syllabes contiguës (*Principes de psychologie linguistique*, 386). Selon lui la diphtongaison suppose chez l'homme le sentiment de la présence de deux syllabes. « En tout cas ce caractère double fait partie intégrante de toute diphtongaison. » Mais le sentiment que M. Van Ginneken suppose indispensable, reste, malgré les exemples cités, fort hypothétique; il faudrait aussi admettre que toutes les voyelles diphtongaisées ont été longues, ce qui est impossible.

5. La solution du problème est abordable, si l'on admet que les moindres éléments rythmiques du langage ne sont pas formés par les « mesures d'élocution » (*Sprechakte*), mais par les syllabes. Cette idée a été déjà énoncée par M. Boer dans son article cité plus haut sur la syncope et le redoublement des consonnes dans les langues germaniques. Si l'idée de M. Boer est vraie, ce qui semble à peine douteux, le rythme suppose une différenciation à l'intérieur de la syllabe même. Est-il trop hardi de supposer que cette

différenciation peut se manifester entre autres par des mouvements rythmiques des muscles de la langue et, plus généralement, de tous les muscles articulatoires¹? En outre l'alternance d'énergie croissante et décroissante y sera pour quelque chose. Cela entraînera nécessairement la diphtongaison. Mais tout en admettant que dans le rythme, en général, le rôle des mouvements est bien supérieur à celui des sons, il ne faut pas envisager ces mouvements seuls. Puisque le langage se constitue aussi bien de sons que de mouvements, il serait téméraire de vouloir nier l'existence d'une différenciation acoustique; celle-ci exercerait nécessairement une influence indirecte sur les mouvements des muscles.

La direction dans laquelle s'oriente la différenciation peut être déterminée par des facteurs d'ordre sémantique. M. Meillet a justement remarqué (*o. c.*, 33) que la partie caractéristique de la voyelle est mise en évidence à la fin, et par suite *i*, *u* terminent la nouvelle diphtongue s'il s'agit de voyelles fermées, et la commencent s'il s'agit de voyelles ouvertes. Peut-être bien ce phénomène est-il analogue au fait que dans la versification c'est la fin du vers qui est le mieux soignée; de même dans la prose métrique c'est le rôle de la clausule qui est prépondérant. On peut se figurer les développements des voyelles latines en question de la manière suivante:

$$= \text{devient} > (e > ei, o > ou), \quad = \text{devient} < (e > ie, o > eo)$$

C'est pour ce motif que nous sommes enclins à admettre une tendance générale à la diphtongaison pour toutes les voyelles. J'ai cru observer cette tendance chez les enfants (hollandais), ce qui ne manquerait pas d'importance. Cette tendance peut être enrayée ou contrariée par des conditions spéciales ou par des tendances inverses. Parmi ces condi-

1. (Bolton, p. 90) « Slight or nascent muscular contractions were felt in the root of the tongue or larynx... When (the subject) was asked to restrain all muscular movements, he found great difficulty in maintaining the rhythmical grouping. »

tions nommons la brièveté de la voyelle, qui rend la différenciation physiologiquement difficile. De même la tendance à différencier la voyelle est contrariée par l'articulation peu énergique de la syllabe, parce qu'il n'est possible de faire une certaine différence entre le minimum et le maximum d'énergie que lorsque le total d'énergie disponible pour la voyelle n'est pas inférieur à un certain minimum. Pour finir, une tendance inverse, d'ordre social, se manifeste dans le néerlandais des classes civilisées, notamment dans les voyelles où la diphtongaison est sentie comme l'apanage des dialectes ou de la langue plus vulgaire, par exemple dans le *e* et le *o*, où en néerlandais on évite la prononciation *ai*, *au* au lieu de *e*, *o* (*waik*, *laupen* au lieu de *week*, *lo-pen*); dans le *ij* (pron. à peu près *ei*) la différenciation est également évitée (*laikt* au lieu de *lijkt*).

La différenciation se continue souvent après la diphtongaison : (*o* >) *uo* > *ue*, (*e* >) *ei* > *oi*; dans ce développement il est difficile de dire quelle part revient aux facteurs cinétiques et aux facteurs acoustiques.

La différenciation en général tend à grouper les éléments rythmisés autour d'un maximum d'énergie cinétique ou de sonorité ou de tous deux en même temps. Déterminer la place exacte de ce maximum ou de ces maximums dans la syllabe est chose assez malaisée. Il n'est pas possible non plus à priori de dire, si le maximum d'énergie musculaire coïncide souvent avec le maximum de sonorité. Ce qui semble certain, c'est que la construction de la syllabe et notamment la place de l'accent vocalique varient dans les différentes langues. Pour ma part je veux croire que le maximum d'énergie seul ou presque seul est senti comme le centre rythmique de la syllabe¹, et je ne serais pas étonné d'apprendre un jour que le centre de sonorité tend à s'en approcher.

d) En outre la construction rythmique de la syllabe amène deux tendances tout aussi générales que la diphton-

1. Comp. la remarque de M. Rousselot par rapport à la syllabation dans l'aphasie sous-corticale (ci-dessus p. 9, note).

gaison, notamment la tendance à ouvrir les syllabes, et la tendance à la « jonction lâche » (open stress, loser Anschluss) de la voyelle à la consonne suivante. La première tendance se manifeste par exemple dans les développements lat. *pat-rem* > *pa-trem*, gr. $\pi\alpha\tau\text{-}\rho\acute{o}\varsigma$ > $\pi\alpha\text{-}\tau\rho\acute{o}\varsigma$, sanskr. *pīṭ-re* > *pī-tre* (comp. Havet, *Mém. Soc. Ling.*, IV, 22), et dans la réduction des doubles consonnes : lat. *caussa* > *causa*, etc. Le français, qui parmi les langues romanes offre l'exemple des changements phonétiques les plus avancés, ne possède qu'un petit nombre de consonnes doubles. Dans le domaine slave les syllabes tendent à s'ouvrir presque partout.

Le premier phénomène paraît être causé ou favorisé et par la tendance à différencier le degré de fermeture pendant le cours de la syllabe, et par la tendance à établir une pause bien marquée entre deux syllabes, et par la tendance à omettre les mouvements d'un effet acoustique peu considérable. De plus encore, il faut tenir compte de la tendance à normaliser les syllabes, ce dont il sera question plus loin.

La cause du dernier phénomène paraît être la tendance à établir une pause rythmique nettement perceptible ; la pause, en effet, entre les groupes rythmiques est généralement sentie comme le contraste correspondant du centre d'intensité, de « l'accent rythmique » (comp. Koffka, *l. c.*, p. 106).

Il vaut la peine de discuter plus amplement ces phénomènes. Avant d'entamer cette discussion, je voudrais faire une remarque générale sur la limite des syllabes. Il semble bien que la limite entre les syllabes est identique avec la pause rythmique, qui est déterminée par le minimum de dépense d'énergie cinétique. Pratiquement il est souvent difficile de déterminer le moment exact de ce minimum énergétique, parce qu'il n'est pas du tout nécessaire qu'il coïncide avec la limite acoustique entre deux « phonèmes ». S'il est souvent impossible de « déterminer la limite entre deux syllabes », cela ne veut pas dire que cette limite n'existe pas, mais uniquement qu'il est souvent impossible

d'indiquer le moment précis dans la chaîne de mouvements et de sons où se trouve exactement le minimum d'énergie. Cette détermination deviendrait possible, si nous pouvions représenter ces deux groupes de phénomènes par deux courbes expérimentales et parallèles. Un exemple de ces difficultés sera fourni ultérieurement.

La difficulté qu'on éprouve souvent à établir la place exacte de la limite entre les syllabes ne peut mener à la conclusion que la syllabe ne constitue pas un groupe. Il est certain que le groupement, notamment le groupement rythmique, n'implique pas qu'il soit facile de déterminer la limite précise entre les groupes en question. Cela se voit dans les groupes linguistiques plus étendus, c'est-à-dire ceux qui comprennent plus d'une syllabe. Car, si la syllabe n'a pas été reconnue comme unité rythmique, il n'en est pas de même pour les combinaisons de deux ou de plusieurs syllabes. Or, ces combinaisons offrent souvent l'aspect de groupes rythmiques dont les limites ne se laissent pas exactement déterminer. Les mots suivants en néerlandais sont composés chacun de deux groupes rythmiques correspondants, mais il serait impossible de montrer la limite entre les groupes au moyen d'un point exact de la chaîne motrice et auditrice, autrement dit dans la chaîne phonétique : *geluksverwachtingen*, *Muiderstraatweg*, *standsverschil*, *anatomies-laboratorium*. On est tenté de croire que cette limite n'est autre que la limite entre les phonèmes *s* et *v*, *r* et *s*, *s* et *v*, *s* et *l*, mais c'est précisément cette limite qui ne se laisse pas tracer (voir Rousselot, *Principes de phonétique expér.*, II, 969 suiv.). Pour les groupes rythmiques dans la phrase comp. R.-C. Boer, *Syncope*, etc., *l. c.*, 161-166.

Le mot *pa-trem* a une pause cinétique et acoustique plus marquée que le mot *pat-rem*. Dans le premier cas la pause rythmique est avant le *t*. Au moment du moindre mouvement musculaire la détente des muscles est presque totale. Dans l'autre cas la pause rythmique vient après la fermeture de la bouche. Par conséquent au moment du moindre mouvement musculaire la détente des muscles est imparfaite. Dans les langues qui tendent le mieux à faire ressortir la

pause rythmique, la prononciation *pat-rem* tend à être remplacée par *pa-trem*. Il va sans dire que d'autres facteurs contribuent à achever cette évolution. La normalisation syllabique, discutée plus loin, tend à faire commencer une syllabe par une fermeture complète : ainsi la syllabe *-trem* est préférée à *-rem* ; de même cette normalisation tend à terminer une syllabe par une apertur e : ainsi la syllabe *pa-* est préférée à *pat-*. Des lois psychologiques très générales tendent à remplacer les mouvements moins efficaces, parmi lesquels sont les mouvements au moindre effet acoustique, par les mouvements plus efficaces. C'est pourquoi la consonne implosive tend à être remplacée par la consonne explosive correspondante, le *t* explosif est préféré au *t* implosif.

Les doubles consonnes montrent un développement analogue. Dans le néerl. *oppeuzelen*, lat. *caussa*, le maximum de fermeture est atteint avant que la pause rythmique (énergétique) soit réalisée. Dans le néerlandais *openen*, lat. *causa*, la fermeture ne s'est effectuée qu'après la pause rythmique. Le langage tend à faire coïncider la pause énergétique avec une détente totale des muscles ; cela veut dire qu'elle tend à faire coïncider la pause avec l'aperture. En d'autres termes, elle tend à la réduction des doubles consonnes. Cette réduction s'observe dans presque toutes les langues indo-européennes. Elle est évidemment favorisée par l'infériorité acoustique des sons implosifs. Elle peut être enrayée par des facteurs d'ordre sémantique, par exemple l'étymologie d'un préfixe : en néerlandais, où les consonnes doubles tendent à se réduire, *oppeuzelen* se soustrait à cette tendance en raison de l'identité étymologique du préfixe *op-* avec l'adverbe *op*. Dans *opperman*, au contraire, il arrive souvent qu'on n'entend que le *p* explosif.

La réduction des doubles consonnes est favorisée par la contiguïté de cette consonne avec une syllabe qui a un maximum d'énergie considérable : ce maximum se manifestant ou par l'accent du mot qui repose sur cette syllabe du mot, ou bien par la durée de la voyelle. Cela semble prouver que cette réduction des consonnes doubles est avant

tout un phénomène rythmique, puisque la différenciation rythmique tend à établir les pauses les plus marquées comme contraste correspondant des maximums rythmiques les plus marqués. En latin cette réduction s'opère après les voyelles longues et après les diphtongues ; *cāssus* > *cāsus*, *caussa* > *causa*, **sēcrubo* > *sēcubo*, *sēpparo* > *sēparo*. On est tenté d'expliquer de la même manière l'évolution **mam-milla* > *mamilla*, **currulis* > *curulis*, où la réduction a lieu avant une syllabe longue accentuée, condition qui en allemand moderne amène la jonction lâche de la voyelle à la consonne suivante. Comp. Sommer, *Handbuch der la-te-in. Laut- und Formenlehre*², 206-207, 208-209, et pour une explication différente du phénomène Juret, *Manuel*, 227-229, 233-237.

De même la « jonction lâche » d'une voyelle à la consonne suivante paraît être un phénomène rythmique. Elle est aussi favorisée par le voisinage d'une syllabe énergique, que cette syllabe soit celle à laquelle appartient la voyelle, ou que ce soit la syllabe suivante. En allemand on trouve la jonction lâche surtout après et avant les syllables à voyelle longue et accentuée : le mot *ge-ge-ben* offre un exemple des deux cas.

Notre explication de la jonction lâche comme pause rythmique semble être réfutée par la conception courante du phénomène. M. Jespersen en donne la définition suivante : « Kommt er (c'est-à-dire la consonne) schnell und bricht den Vokal in dem Augenblick ab, wo dieser am kräftigsten gesprochen wird, so haben wir festen Anschluss (zwischen Vokal und folgendem Konsonanten); wenn er dagegen erst eine Zeit nach der kräftigsten Aussprache des Vokals kommt, wenn der Vokalklang also schon vor Eintritt des Konsonanten etwas geschwächt ist, so haben wir « losen Anschluss » (*Lehrbuch*², 202). Or il n'apparaît pas pourquoi la voyelle aurait nécessairement la construction suivante



si la jonction lâche n'est qu'une pause rythmique plus marquée (comme nous l'avons soutenu), puisque dans ce cas il ne s'agirait pas de la place de l'accent vocalique, mais de l'intensité du repos postvocalique. Il semble bien que la définition de M. Jespersen est trop étroite. On me permettra de citer une remarque de M. Broch dans son livre sur la phonétique slave (*Slavische Phonetik*, 268). « Aus dem Serbischen kenne ich nur losen Anschluss. Doch ist auch hier ein Punkt von Interesse. Im Hinblick auf die serbische Aussprache sind die Slavisten berechtigt und verpflichtet, die Phonetiker zu fragen : kann man sich mit der Definition der Erscheinung « stark geschnittener Akzent » (Sweet « close stress », Jespersen « fester Anschluss ») zufrieden geben, mit der man sich bis jetzt begnügt hat ? Die Definition ist die, dass der Konsonant den vorangehenden Vokal in einem Moment unterbricht oder ablöst, wenn der letztere noch in seiner vollen Kraft ist. Nun hat man im Serbischen bekanntlich « steigende Akzente » ; besonders leicht wahrzunehmen ist der lange steigende ('). Was nun diesen anbelangt, so empfindet schon das unbewaffnete Ohr, und Untersuchungen mittels Registrationsapparate bestätigen es, dass unter ihm die Respirationsstärke des Vokals von Anfang bis zu Ende zunimmt ; die graphische Darstellung erweist keine Abnahme dieser Stärke vor dem Momente, wo der nachfolgende Konsonant den Vokal ablöst ; es ist somit zu vermuten, dass der Konsonant in diesem Falle den Vokal eben während der « vollen Stärke » des letzteren ablöst. Und doch ist der Beobachter nicht im Zweifel, dass der Anschluss des Konsonanten nach ('), wie auch in anderen Fällen des Serbischen, der « lose » ist. Wie sind diese beiden Tatsachen miteinander in Einklang zu bringen ?

» Vor dieselbe Frage stellt die slovenische Sprache... so wird die Definition des Begriffes « fester Anschluss » zu ändern sein. Die Entscheidung dieser Frage ist eine interessante Aufgabe für die Experimentalphonetik. »

D'après ce raisonnement, il est probable que la jonction lâche n'est pas liée à une certaine place de l'accent vocalique.

Le phénomène dont il s'agit paraît fournir l'explication du fait qu'en latin les consonnes finales tendent à disparaître après les voyelles longues, mais se maintiennent après les voyelles brèves : *mēd* > *mē*, *sēd* > *sēd*.

A (3) la normalisation cinétique de la syllabe.

Le rythme des syllabes tend à les rendre conformes. Chaque langue a un système syllabique qui lui est propre¹. La forme de syllabe la plus fréquente tend à s'imposer aux autres. Dans presque toutes les langues la forme de syllabe la plus fréquente est celle d'une consonne plus une voyelle. Dans le petit traité de l'agriculture de Caton parmi les cent premières syllabes, jugées d'après la prosodie de Plaute, 91 pour 100 commencent par une consonne, 62 pour 100 se terminent par une voyelle. A en juger d'après une petite statistique basée sur certaines données de la Chrestomathie française de Passy et Rambaud, ces chiffres seraient en français 95 pour 100 et 88 pour 100. Physiologiquement parlant la plupart des syllabes commencent par une fermeture plus ou moins complète et se terminent par une ouverture. La fermeture maximale est près du commencement de la syllabe, tandis que l'ouverture maximale précède immédiatement la fin. L'arabe, d'après une communication orale de M. Tj. de Boer, montre des chiffres analogues. En outre il paraît bien qu'il y a sous ce rapport une évolution du latin au français. Comp. aussi les statistiques de M. Herzog, *Historische Sprachlehre des Französischen*, I, 130.

La première question qui se pose est celle de l'ordre des sons dans la syllabe. Pourquoi les sons se succèdent-ils normalement consonne-voyelle, et non pas voyelle-consonne? Pourquoi dit-on (fr. *attaquer*) *a-ta-ké* et non pas *at-ak-é* (fr. *arracher*) *a-ra-ché* et non pas *ar-ach-é*? Je voudrais l'expliquer par l'effet acoustique plus grand des

1. Il va sans dire que la normalisation ne présuppose pas le rythme, mais qu'elle est favorisée par le rythme. Quant aux exemples donnés dans ce chapitre, il ne faut pas oublier qu'il est impossible de dire quelle part revient à la normalisation non rythmique, et quelle part à la normalisation rythmique.

syllabes ouvertes. Ce n'est qu'un cas spécial de la loi du moindre effort.

La tendance à fermer le commencement de la syllabe et à en ouvrir la fin se retrouve partout dans l'évolution linguistique. Citons-en quelques exemples. Il va sans dire que chaque développement n'est que la résultante de forces multiples, et que tout en l'expliquant plus spécialement par les forces rythmiques, nous ne considérons pas ces forces comme la cause unique des changements.

a) Les deux tendances susdites semblent opérer ensemble dans la prononciation de la phrase allemande *hat er es* comme *ha-te-res*.

b) La fermeture du commencement de la syllabe semble se manifester dans un nombre de cas très différents en apparence :

I. Dans beaucoup de langues une voyelle fermée au commencement de la phrase commence par une fermeture complète de la glotte. En allemand c'est le cas normal, et cette prononciation se retrouve en français dans des mots d'un caractère assez affectif et énergique, et peut-être par cela même exposés à une prononciation plus rythmique que les autres, notamment dans les interjections. Comp. Jespersen, *Lehrbuch*², 75 suiv.

II. Conformément à cela « un (h) s'entend parfois, surtout devant une voyelle accentuée, dans le langage emphatique et passionné ; on prononce souvent en déclamant (fleho) pour *fléau*, (kaho) pour *chaos*, (žehā) pour géant, etc. » (Nyrop, *Grammaire historique de la langue française*, I, 1899, par. 279, 3). Il est à noter que le phénomène se présente dans les syllabes accentuées du langage déclamatoire.

III. La fermeture de la bouche qui amène l'articulation de « consonnes accessoires » est assez fréquente. M. Nyrop en a recueilli beaucoup d'exemples. Comp. par. 500 et 279 : « Aujourd'hui l'usage est assez général de prononcer *pays* (peji), *abbaye* (abeji), *prier* (priji), meurtrier (mörtriji), etc. » Il y ajoute des mots du langage populaire de Paris et du dialecte de Copenhague, et aussi des exemples du ʒ de

liaison. En latin on paraît avoir prononcé *pius* (pijus), *pluit* (pluigit), etc. (Solmsen, *Studien zur lateinischen Lautgeschichte*, 158 ; Niedermann, *Précis*, par. 48). Le néerlandais moderne en fournit beaucoup d'exemples. On peut comparer lat. *curuare* > *courber*, *alueus* > *albeus*, dont il sera question plus bas, et des phénomènes analogues en haut allemand.

La tendance à ouvrir la fin de la syllabe ne se manifeste que très rarement seule. On peut dire que généralement d'autres tendances jouent en même temps un rôle considérable. L'all. *hat er es* > *ha-te-res* a été discuté plus haut. La réduction des doubles consonnes est de nature analogue. L'effacement des consonnes finales du mot, phénomène très général, peut être ramené en partie, à la même cause. On ne saurait nier que l'effet acoustique relativement faible des consonnes implosives et la tendance à la jonction lâche y sont pour quelque chose. Mais la considération générale s'impose que les consonnes finales, ne pouvant s'ajouter à la syllabe suivante qu'avant une voyelle ou avant une liquide ou nasale (holl. *hoo-reens* et pas *hoo-rthans*, all. *hö-reinmal* et pas *hö-rdoch*), sont en quelque sorte en contradiction incessante avec le système syllabique de beaucoup de langues, notamment du latin.

D'ailleurs depuis la publication du *Cours de linguistique générale* de De Saussure (pp. 77-95), la « norme syllabique » et la « normalisation des syllabes », du moins dans le domaine des mouvements, sont des notions établies en linguistique. On pourra s'en référer aux études de M. Millardet, *Linguistique et dialectologie romanes* (pp. 300 et suiv.) et à beaucoup d'autres travaux. Pour compléter la méthode courante, je n'ai envisagé que la construction du commencement et de la fin de la syllabe, en négligeant les mouvements intermédiaires.

Pour mieux faire ressortir la complexité des phénomènes, je voudrais attirer l'attention sur l'évolution différente de *sc-*, *st-*, *sp-*, selon le système syllabique de la langue. En latin le *s* s'ajoute à la syllabe précédente (*ille stabat* > *il-les-ta-bat*), ou bien elle peut même former une syllabe à part

(*spiritum, scolarum, scriptum* > *esprit, école, écrit*). En français moderne, au contraire, le *s*, même dans les groupes de consonnes les plus compliqués, appartient à la syllabe suivante (*e-stropier*). La divergence de l'évolution s'explique par la multiplicité des tendances agissantes. En latin la tendance à commencer la syllabe par le maximum de fermeture a prévalu. En français c'est la tendance à ouvrir les syllabes, appuyée sans doute par la tendance à la jonction lâche des voyelles, qui a été la plus forte (comp. Meillet, *Mém. Soc. Lingu.*, XII, 25).

Je répète que la normalisation n'est pas nécessairement un phénomène rythmique. Ce que je voulais rendre probable, c'est que la normalisation syllabique est favorisée par le rythme syllabique.

A (4) Différenciation et normalisation cinétiques.

Sous ce titre j'ai voulu réunir quelques cas non moins complexes que les précédents, où les deux tendances indiquées paraissent opérer ensemble.

Pour éviter toute ambiguïté, il semble nécessaire de rappeler que le mot différenciation est appliqué en sens divers. En premier lieu on en fait usage pour indiquer la différenciation rythmique, en d'autres termes la tendance à augmenter la différence qu'il y a entre le maximum (l'accent rythmique) et le minimum (la pause) du même groupe rythmique. D'autre part le mot est en usage comme terme de linguistique spécial, introduit par M. Meillet, pour indiquer une altération qui a pour effet de rendre deux phonèmes en contact plus distinct qu'ils ne l'étaient d'abord, en supprimant chez l'un d'eux un ou plusieurs des éléments qu'il en a commun avec l'autre (*l. c.*, p. 16). Dans ce dernier cas la distinction entre les phonèmes appartenant au même groupe rythmique (*ei* > *oi*) et ceux qui appartiennent à des groupes différents mais contigus (*r-u* > *r-b*, *curuare* > *courber*), n'a aucune importance. Je vais indiquer la première signification du mot par différenciation rythmique ou différenciation tout court, et la dernière par différenciation linguistique ou différenciation de Meillet.

Il sera facile de voir que parmi les exemples de la différenciation de Meillet il y en a qui sont à la fois des exemples de la différenciation rythmique ($e > ei$), mais que d'autres ne le sont pas, du moins à la première vue (*curuare > courber*).

Nous avons essayé ci-dessus d'expliquer le développement $ei > oi$ et les cas analogues. Il y faudrait ajouter grec mod. $st, sk < \sigma\theta, \sigma\chi$: le maximum de fermeture y est devenu complet : seulement, par exception, ce maximum ne se forme que quelque temps après le commencement de la syllabe. Dans ce cas le commencement ne peut admettre une fermeture complète sans perdre son caractère sémantique essentiel (le s devenu t deviendrait incompréhensible, voir Meillet, *Mém. Soc. Lingu.*, XII, 17).

Le développement de l'autre groupe (*curuare > courber*) est également rythmique, quoi qu'étant un peu de nature plus compliqué. Il s'agit évidemment d'une tendance à augmenter la différence entre le maximum de fermeture d'un groupe et la fermeture de l'élément précédent d'un autre groupe. L'explication en est fournie par des phénomènes connus de la psychologie, notamment de la perception. Une fermeture complète ou presque complète ne fait l'impression que lorsqu'elle est précédée de et suivie d'une aperture ou d'une fermeture beaucoup moins considérable. Une aperture complète ou presque complète ne fait impression que lorsqu'elle est précédée ou suivie d'une aperture beaucoup moins grande ou d'une fermeture plus ou moins complète. Par conséquent, la tendance en question fait, semble-t-il, mieux ressortir les maximums et les minimums de fermeture rythmique. Elle se manifeste dans les cas où l'impression faite par ce maximum ou ce minimum risque d'être effacée par l'identité ou la presque identité des fermetures contiguës : ru, mn, sr, nr , etc., $\sigma\theta, \varphi\theta, \chi\theta, \theta\sigma, \varphi\sigma, \sigma\chi, \varphi\chi$, etc.

Pour s'en convaincre il suffit de consulter l'étude déjà citée de M. Meillet sur la différenciation des phonèmes et les pages 435 et suiv. des *Principes de linguistique psychologique* de M. Van Ginneken. Il y a des cas où les lèvres se ferment tout à fait : lat. *curuare > courber*, *ahueus >*

albeus. Dans d'autres cas le même résultat est atteint par la fermeture de la langue : *anteces(s)or* > *ancestre*. Une fermeture causée par la luette est anticipée dans *cam(e)ra* > *chambre*, *cumulare* > *combler*, *cin(e)re* > *cendre*. Inversement il se peut que les lèvres s'ouvrent à la fin de la syllabe précédente : lat. *damnum* > roum. *daun*. Comp. aussi Nyrop, *ouvr. cit.*, par. 496-500. On y peut ajouter les exemples de *nn* > *nt*, *tt* > *st*, *nn* > *nd*, recueillis par M. Meillet. Pour le grec moderne il suffit de citer la Grammaire du grec moderne de M. Pernot³, 1917, par. 78 et par. 79 : $\sigma\theta > \sigma\tau$, $\varphi\theta > \varphi\tau$, $\chi\theta > \chi\tau$, $\theta\sigma > \tau\sigma$, $\varphi\sigma > \pi\sigma$, $\sigma\chi > \sigma\kappa$, $\varphi\chi > \varphi\kappa$, $\gamma\gamma = \dot{n}g$, $\mu\beta = mb$, $\nu\delta = nd$.

Une autre explication du développement *-mn-* > *-mpn-* a été proposée par Millardet (*o. c.*, 290-298). Selon lui il s'agit d'une réaction contre les tendances assimilatrices (*-mn-* > *-nn-*), qui seraient senties comme un danger pour l'intégrité du système articulatoire de la langue. Mais on ne voit pas comment s'expliqueraient bien des cas, évidemment analogues, où une assimilation serait difficile ou impossible : *lu* > *lb*, *sr* > *str*, *mr* > *mbr*, *nr* > *ndr*, *nn* > *nd*, *tt* > *st*, *dd* > *nd*, et les mots cités ci-dessus.

B. Dans le domaine des sons.

En rythmique les mouvements jouent un rôle beaucoup plus important que les sons. Voir Koffka, *l. c.*, p. 104 ; G.-E. Müller, *Zeitschrift für Psychologie*, Erg.-Bd. 5, par. 45. Non seulement les sentiments rythmiques sont amenés plus facilement par la perception motrice que par la perception auditrice, mais il est naturel aussi de présumer qu'inversement l'influence de ces sentiments sera plus efficace sur la production des mouvements que sur celle des sons¹. Les données linguistiques semblent confirmer cette

1. (Bolton, p. 90) « Most subjects felt themselves impelled by an irresistible force to make muscular movements of some sort accompanying the rhythms. If they attempted to restrain these movements in one muscle, they were very likely to appear somewhere else ». « When (the subject) was asked to restrain all muscular movements, he found great difficulty in maintaining the rhythmical grouping. »

hypothèse psychologique. En effet dans le langage la différenciation et la normalisation acoustiques sont bien moins accentuées que la différenciation et la normalisation cinétiques. J'essayerai pourtant d'en donner quelques exemples, en distinguant entre les cas où l'élément acoustique, comme cause du changement, semble prévaloir et les cas où les tendances acoustiques et cinétiques opèrent ensemble.

1. Un exemple assez convaincant de la différenciation rythmique acoustique est fourni par un cas spécial de la différenciation de Meillet. « Ailleurs encore, la différenciation porte sur la sonorité; il arrive que, dans un groupe composé de sonante plus spirante sonore, la spirante devienne sourde: ainsi, en sicilien, *nċ* de *ng* (*angelu* > *anċilu*), en espagnol *rc* de *rg* (*spargere* > *esparcer*); voir M. Meyer-Lübke, *Gr. Lang. rom.*, I, par. 499 » (*l. c.*, p. 27). On est tenté d'y ramener aussi l'amuïssement des consonnes finales, qui se rencontre partout: lat. *sed* > *set*, néerl. *bed* > *bet*, et qui constituerait une différenciation par rapport à la sonorité de la voyelle. Pourtant la loi du moindre effort y aura joué un rôle plus important, l'effet acoustique de la vibration des cordes vocaliques étant, dans ce cas, minimal.

2. Dans d'autres cas, comme il a été dit, la différenciation motrice et auditrice semblent opérer ensemble: *ɛ* > *ei* > *oi*. En outre, une fermeture entrainera généralement une réduction de sonorité, une réduction de la sonorité, inversement, pourra être obtenu par une fermeture: il est toujours difficile de dire quelle part revient à chacun des deux groupes de facteurs. En général, les facteurs d'ordre cinétique semblent l'emporter, mais la tendance à fermer le commencement de la syllabe peut être favorisée par le désir, inconscient sans doute, de rendre ce commencement moins sonore. Voir aussi F. Müller, *Latijnsche woordverklaringen*, p. 67 (*Verhandelingen Kon. Akad. Wetensch.*, 1920).

6. LA SYLLABE FAISANT PARTIE D'UN GROUPE RYTHMIQUE PLUS ÉTENDU.

Dans la langue parlée les syllabes ne sont pas les seuls groupes rythmiques: ce ne sont que les groupes rythmiques

de premier ordre, se groupant à leur tour. On peut s'imaginer facilement la manière dont ce groupement a lieu. Dans les séries qui se succèdent, il y a des syllabes qui sont prononcées avec plus de durée, d'énergie ou de sonorité que d'autres, soit par tradition, soit par une certaine énergie résultant de nouveauté. Ce sont les syllabes qui sont remarquables ou par l'accent traditionnel du mot ou de la phrase, ou bien par un accent exceptionnel de nouveauté. Or, en conséquence du plaisir qu'on éprouve à alterner les accroissements et les décroissements d'énergie, ces syllabes deviennent, par un processus inconscient, les centres de nouveaux groupes rythmiques. On dit en hollandais : *ik ga morgen / met mijn vader / naar Parijs* (je vais demain avec mon père à Paris). Ces groupes rythmiques nouveaux se reconnaissent, tout comme les syllabes, par des tendances au groupement, à la différenciation, à la normalisation mutuelles. M. Boer en a recueilli des exemples fort instructifs (Syncope, etc., 161-166). D'ailleurs ces groupes rythmiques ne tardent pas à se réunir pour constituer à leur tour un nouveau groupe rythmique encore plus étendu, la phrase, caractérisée entre autres par la différenciation, qui se manifeste dans son accent. Le résultat peut être représenté par le schéma suivant, ou l'on a essayé de reproduire la forme du rythme des mots hollandais *een prachtige verandering* ! (un changement magnifique) en représentant les syllabes par des triangles conformes.



Cette phrase, analogue à la phrase allemande *eine herrliche Erscheinung*, se compose de deux mesures d'élocution (« Sprechakte »), qui tendent à être semblables de formes, mais non équivalentes. Il serait intéressant de savoir si les groupes d'ordre *différent* (premier, second, etc.) tendent à être semblables de forme eux aussi, autrement dit si le maximum d'énergie tend à se constituer à la même place entre les deux limites aussi bien dans le rythme de la phrase,

que dans les groupes de mots ou de syllabes, ou dans les syllabes elles-mêmes¹.

Il est permis de déduire de ces phénomènes qu'en général deux syllabes contiguës et appartenant au même groupe rythmique tendent à être semblables de forme, mais ne tendent pas à être isochrones et identiques. Une tendance, pour ainsi dire, à l'isochronie et à l'identité ne se rencontre qu'entre les syllabes correspondantes de deux groupes rythmiques correspondants (*a* et *A*, *b* et *B*, *c* et *C*, *d* et *D*). Il en résulte que les syllabes dites accentuées (*b* et *B*), abstraction faite d'une différenciation nouvelle, tendent à être isochrones et congruentes.

Cette tendance à l'isochronie des syllabes accentuées se manifeste clairement en latin. L'isochronie des voyelles, que l'on y a voulu observer, n'est en somme qu'une conséquence de l'isochronie des syllabes accentuées. Le développement se laisse illustrer comme suit :

$$\begin{aligned} f\grave{i}-dem &> f\grave{i}-dem \\ scrip-tum &> scrip-tum \\ \check{i}s-te &> \check{i}s-te \\ v\check{i}-num &> v\check{i}-num. \end{aligned}$$

Cela veut dire que les voyelles des syllabes ouvertes sont ou bien longues d'origine ou bien le sont devenues, et que celles des syllabes fermées sont ou bien brèves d'origine ou bien le sont devenues. La durée de la syllabe brève est évidemment compensée par la durée de la consonne finale.

Il est intéressant de noter qu'à ce développement en précède un autre, par lequel les voyelles brèves accentuées sont devenues ouvertes, tout en conservant leur quantité primitive :

$$\begin{aligned} f\grave{i}-dem &> f\grave{i}-dem \\ scrip-tum &> scrip-tum \\ \check{i}s-te &> \check{i}s-te \\ v\check{i}-num &> v\check{i}-num. \end{aligned}$$

1. Deux de mes élèves sont en train de faire des expériences sur ce sujet, afin d'élucider la question, si le rythme de la phrase française a influencé le rythme du mot et le rythme syllabique.

On peut se demander si ces changements devront être interprétés comme le résultat d'une tendance à l'iso-énergie des syllabes. Si l'on pouvait prouver que la prononciation d'un ϵ latin suppose moins d'énergie que celle d'un e latin, les changements en question auraient abouti à une certaine iso-énergie des voyelles accentuées, dont la durée serait compensée par l'énergie nécessaire pour l'articulation. Cette tendance s'expliquerait facilement par des facteurs d'ordre rythmique. Si le ϵ suppose plus ou moins d'énergie que le e , cela dépend probablement du système phonétique de la langue, et il serait imprudent d'en vouloir donner une formule générale. En hollandais le ρ suppose une expiration plus forte que le φ . Voir M^{lle} L. Kaiser, *Bijdragen tot een experimenteel onderzoek der Nederlandsche taal*. I. De korte o. *Verslag etc. Kon. Akad. Wetensch*, XXXII, n° 7.

D'ailleurs, en admettant notre hypothèse, on comprendra aisément pourquoi la tendance à l'identité des syllabes accentuées s'est manifestée plus tôt par des changements d'aperture ou de timbre que par l'isochronie des syllabes. Les différences de quantité (entre les voyelles), que les tendances rythmiques devaient effacer à la longue, avaient été, pendant les siècles précédents, un moyen de distinction et d'expression indispensable : *vēnit*, *vēnit*; *lēgit*, *lēgit*. Elles ne devinrent superflues que lorsqu'aux différences quantitatives s'ajoutèrent les différences qualitatives : *vēnit*, *vēnit*; *lēgit*, *lēgit*. C'est alors que paraît s'être achevée l'évolution indiquée qui est à la base des langues romanes.

L'évolution du vocalisme grec montre une analogie incomplète mais instructive. Là aussi la distinction entre les voyelles longues et les voyelles brèves, incompatible avec l'isochronie des syllabes, ne s'est effacée que lorsque ces deux groupes de voyelles sont devenus qualitativement différents. Mais ce qui constitue une différence remarquable avec l'évolution latine, c'est qu'en grec les voyelles brèves sont devenues fermées, et que les voyelles longues sont devenues ouvertes. En premier lieu, il semble permis de conclure à une tendance assez répandue qui consiste à ajouter aux distinctions quantitatives des voyelles des distinc-

tions de qualité ou de timbre. Cette tendance mène au renforcement des distinctions chancelantes. En second lieu la direction prise par les nouvelles divergences de qualité ne dépend pas de la quantité au sens absolu. Il semble que le grec n'a pas connu cette tendance à l'iso-énergie des voyelles; on peut supposer qu'il faut attribuer ce manque de l'élément énergétique en grec au caractère particulier de son rythme (dans le sens psychologique du mot), qui dans les temps anciens a été plutôt musical, tandis qu'en bas-latin l'énergie l'avait déjà emporté sur le ton musical. Pour une explication différente du phénomène, voir l'article de M. Ronjat cité plus haut.

6. *Conclusions.*

Dans son étude remarquable sur la syllabe, de Saussure dit qu'en établissant entre tous les sons une distinction de sons fermants et de sons ouvrants, on ne résoud pas « toutes les difficultés que soulève la division de la chaîne parlée en syllabes », mais qu'on pose seulement de cette manière « une base rationnelle pour l'étude de ce problème » (*Cours de linguistique*, 81). On peut se demander quelles sont les difficultés auxquelles il fait allusion, et poser la question, s'il est possible de les résoudre en prenant pour base les conclusions auxquelles nous avons abouti dans les pages précédentes.

Il ne semble pas improbable que de Saussure a voulu indiquer avant tout le problème de l'origine de la syllabe, et la question pourquoi une combinaison d'une fermeture plus une apertures ne constitue pas nécessairement une syllabe (*pztá*, néerl. *'t staat*, et inversement all. *Obst*). En d'autres termes: en admettant la nécessité physiologique d'une alternance de fermetures et d'apertures, pourquoi cette alternance ne suppose-t-elle nécessairement une alternance de tensions et de détentes des muscles articulatoires? En second lieu, pourquoi les deux groupes d'alternances que nous avons admis ne se correspondent-ils pas toujours? Nous avons déjà signalé l'explication que de Saussure a

donnée de cette particularité : il suppose chez le sujet parlant dans la prononciation monosyllabique de *psta* une intention ou une volonté qui auraient modifié la prononciation bisyllabique et plus naturelle.

Il me semble en effet qu'il est possible de donner une réponse à ces deux questions d'un intérêt capital, en éliminant les notions de l'intention et de la volonté, qui supposent des actes volontaires et conscients, étrangers à la syllabation simple et inconsciente.

1. La « phonation » suppose une succession de fermetures et d'ouvertures ; ceci est une conséquence nécessaire des organes vocaliques de l'homme et de son besoin d'émettre un certain nombre de sons aisément perceptibles. En appliquant cette succession de fermetures et d'ouvertures, il lui est impossible de se soustraire aux sentiments rythmiques, dont nous avons donné une définition provisoire plus haut (p. 9). « So tief steckt uns der Rythmus im Blute, dass er bei keiner motorischen Tätigkeit, wenn sie nur aus regelmässig wiederkehrenden und genügend rasch aufeinanderfolgenden Akten besteht, ganz ausbleibt » (Ebbinghaus, *Grundzüge der Psychologie*, I^r, 749). Le rythme est donc régulièrement excité par une série de mouvements semblables, qu'il tend ensuite à grouper et à différencier ; à plus forte raison le rythme est-il suggéré par une série de mouvements qui d'eux-mêmes montrent des différences régulières et aisément perceptibles. C'est le cas des mouvements de la chaîne parlée. Le rythme des mots dans la phrase se laisse comparer au groupement et à la différenciation d'une série de coups de marteau ; les modifications par lesquelles une fermeture plus une ouverture sont devenues une syllabe, sont plutôt comparables aux changements subis par chaque coup de marteau séparé sous l'influence de la répétition de ces coups et du rythme qui en est la conséquence. Bien que la chaîne parlée soit beaucoup plus compliquée qu'une série de coups de marteau, il serait à priori impossible de croire que l'alternance des fermetures et des ouvertures aurait échappé au rythme.

Il n'est pas malaisé non plus, en partant des expériences

psychologiques, d'analyser ce qui se passe chez le sujet parlant. Les mouvements et les sons constituant les mots qu'il va prononcer évoquent les sentiments rythmiques. Ces images ne correspondent pas toujours exactement aux mouvements et aux sons en question. Ils constituent le résidu d'une longue série de perceptions précédentes, qui avaient déjà évoqué des sentiments rythmiques. Or, ces perceptions n'ont pas toujours été exactes. Il y avait des fautes dans le jugement de ces perceptions. On est enclin à apercevoir ce que l'on attend. Ayant fait une série de perceptions régulières, par exemple



on en attend la continuation analogue. C'est pourquoi il peut se faire qu'en apercevant ensuite la série suivante



on ne peut pas la distinguer de l'autre : on a négligé les déviations moins importantes. Voir Ebbinghaus, I*, 771-773 ; Koffka, 106-107. Le rythme semble favoriser ces jugements fautifs. La petite ouverture et le petit sommet de sonorité du *z* dans *pztā*, et du *s* dans all. *Obst* sont négligés ou au moins tendent à s'affaiblir. Il résulte de cela que, quoiqu'en général chaque sommet d'ouverture ou de sonorité devienne un centre rythmique autour duquel les autres mouvements et les autres sons se groupent en se différenciant, les sommets très petits font exception. Bientôt le système d'un groupement devient un élément traditionnel et essentiel du système phonétique d'une langue. Dans les langues germaniques et dans les langues romanes l'ouverture et la sonorité de *s* ne paraît pas produire un groupement rythmique, pour *r*, *l*, *m*, *n*, la question est beaucoup plus compliquée (comp. fr. *rythme*, all. *Onkel*, néerl. *akker*). Ces règles générales peuvent être enrayées par une tendance inverse : les apertures et les sommets de

sonorité que « l'énergie de nouveauté » distingue, amènent nécessairement la constitution d'une syllabe. C'est le cas pour all. et néerl. *pst* !, néerl. *kst* ! *sst* !, *brr* !, *ch* !. Les mouvements de tous les muscles sont sujets au groupement et à la différenciation rythmique ; pourtant, s'il est vrai que le mot all. *Eier* peut être prononcé d'un seul souffle tout en restant composé de deux syllabes, il faudra admettre que les muscles de la respiration peuvent se soustraire à cette influence, pourvu que l'interruption du souffle soit peu considérable. Cela peut s'expliquer par le fait que les muscles de la respiration ont leurs propres mouvements périodiques qui ne cèdent qu'en partie au rythme articuloire.

2. Cet ordre de fait explique également les courbes représentées p. 4 et les règles du nombre de syllabes minimal et maximal, ainsi que l'inexactitude de l'équation : fermeture plus apertures = syllabe. La série *pst* n'amène la formation d'une syllabe que par énergie de nouveauté : cette règle est illustrée par l'observation très commune qu'en répétant le paradigme all. *ich grabe, du gräbst, er gräbt*, l'élève montre quelquefois une tendance à prononcer *gräbst* comme un mot bisyllabique, si son attention s'est concentrée plus spécialement sur la désinence, qui reçoit dans ce cas l'énergie de nouveauté.

Nous avons formulé plus haut (voir p. 6-7) la définition de la syllabe de la manière suivante : la syllabe est l'unité cino-énergétique la plus petite du langage, dont la construction ou traditionnelle (all. *hat-er-es*) ou bien spontanée (*ha-te-res*) est déterminée (par les nécessités physiologiques) et par des facteurs d'ordre rythmique, autrement dit elle est le groupe rythmique le plus petit du langage.

Cette définition avait donc pour but d'expliquer le nombre, la forme, l'étendue et les limites des syllabes non seulement par les nécessités physiologiques, mais aussi par le rythme. Cela suppose dans l'évolution linguistique un rythme syllabique assez fréquent et assez prononcé pour qu'il ait des conséquences spontanées et fréquentes (all. *hat er es* > *ha-te-res*), ou bien traditionnelles et durables (lat.


pat-rem > *pa-trem*, *me* > *mei*, etc.). Mais cette définition ne suppose pas que la production de chaque syllabe, qu'on a appris à prononcer comme un groupe énergétique, amène toujours un sentiment rythmique. Pourtant l'hypothèse se présente d'elle-même que dans le langage naturel chaque syllabe dans tous les mots et dans tous les cas soit rythmique. Cette hypothèse vaut la peine d'être discutée plus amplement.

Cette hypothèse ne suppose pas que le rythme syllabique soit toujours conscient : la psychologie moderne a suffisamment démontré que les sentiments en général sont souvent inconscients, et l'on ne voit pas pourquoi les sentiments rythmiques échapperaient à cette règle générale. Il en résulte qu'il est extrêmement difficile de vérifier l'hypothèse. En admettant que beaucoup de syllabes ou même la plupart des syllabes soient prononcées rythmiquement, il ne résulte pas de cela que toutes les syllabes soient rythmiques. Et encore, en admettant que beaucoup de syllabes aient leur rythme, mais que ce rythme soit inconscient dans la plupart des cas, comment deviendrait-il possible de démontrer l'existence des sentiments latents et pour ainsi dire cachés ? Cette difficulté est d'autant plus regrettable, que l'hypothèse elle-même n'est pas du tout invraisemblable, ni dépourvue d'intérêt.

Pour démontrer la probabilité de cette hypothèse nous essayerons de faire valoir quelques considérations générales, et nous allons citer quelques cas de rythme syllabique conscient, et quelques cas de rythme syllabique inconscient, mais assez perceptible.

La considération générale s'impose, que la perception et la production de l'alternance régulière de consonnes et de voyelles, de fermetures et d'ouvertures, d'implosions et d'explosions, de sonorités croissantes et décroissantes, doivent nécessairement suggérer un rythme, analogue ou identique au rythme syllabique supposé, un rythme qui serait d'autant plus susceptible de rester ou de devenir inconscient, qu'il est, ce semble, extrêmement fréquent. Il est généralement reconnu que plus spécialement les muscles de la res-

piration sont sujets à des mouvements suggérés par des sentiments et des perceptions, et M. Bolton a démontré d'une manière convaincante que la perception d'une série de sons régulièrement répétés tend à évoquer des mouvements expiratoires correspondants. Or, le langage offre non pas une répétition de sons semblables, mais, ce qui est encore plus important pour le rythme, une alternance régulière de sons différents. Et non seulement une alternance des sons, mais aussi de sonorité, de hauteur musicale, de timbre, et ce qui est plus important encore, de mouvements et d'énergie.

Quant au rythme syllabique conscient, le rapport qui doit exister entre ce rythme et le rythme du mot peut être illustré par une des expériences de M. Koffka, qui a publié la description faite par M^{lle} K. d'une série de phénomènes visuels et régulièrement répétés (pp. 30-31). (Hier trat ein Rythmus ein¹), « aber die Pause gehörte dazu, es war also eigentlich ohne Pause. Der Akzent kam auf die Lichterscheinung. Ich zählte Eins-s ». Die Pause trat also hier als zweites dazugehöriges, schwächer betontes Glied der Gruppe auf, etwa wie  in der Musik. Beim Zählen wurde das s des Wortes Eins durch die Pause durchgehalten, diente als Representation der Pause. » Et plus loin : « Dann wurde es (à une autre occasion) rhythmisch und zwar zuerst ííí..., zuletzt das 4. etwas mehr betont : íííí... Dabei waren alle Pausen gleichwertig nichts. Zum Schluss war ein Eindruck von Viergruppen,... also gewissermassen Rhythmus in Rhythmus. »

Le rythme syllabique est évident dans beaucoup de cas où la syllabe est un mot (monosyllabique). Dans les phrases hollandaises suivantes on peut facilement se rendre consciente la tendance à accélérer le tempo des séries

mooi, prachtig, deksels mooi, allemachtig mooi

1. Ici commencent (entre « et ») les mots de M^{lle} K. Elle avait été invitée à décrire les sensations évoquées par les phénomènes dont il s'agit. Les Viergruppen avec leur rythme dans le rythme sont analogues à des mots de quatre syllabes dont la dernière est accentuée ; le s de *Eins* correspond au minimum cinétique ou acoustique entre deux syllabes.

en proportion du nombre des syllabes qu'elles contiennent :

mooi weer!

prachtig weer!

deksels mooi weer!

allemachtig mooi weer!

Voir Boer, *Syncope*, etc., p. 1-3. Mais le mot *weer* échappe (du moins en partie) à cette tendance. Ce fait ne s'explique qu'en admettant que les séries *mooi*, *prachtig*, *deksels mooi*, *allemachtig mooi*, d'une part, et le mot *weer* d'autre part, constituent des groupes rythmiques correspondants qui tendent à l'isochronie mutuelle (et aussi à la différenciation puisqu'ils forment ensemble un groupe rythmique nouveau).

Une correspondance rythmique analogue, mais entre deux groupes monosyllabiques cette fois, s'observe dans holl. *maar kind! wat vals! geen geld!* Cette correspondance n'est pas limitée aux monosyllabes, mais on la reconnaît aisément dans holl. *hoorbaar*, surtout en comparant *hoorbare*, *hoorbaardere*, etc. Je dois cette remarque à M^{lle} Kaiser.

Il est moins aisé de constater les sentiments rythmiques inconscients. Pourtant la phonétique expérimentale a rendu vraisemblable que la syllabe d'une langue tend à se rendre conforme à la construction rythmique des mots dans cette langue. En d'autres termes que le maximum énergétique ou musical tend à se constituer à la même place dans le mot et dans la syllabe. La fréquence des mots et des phrases tels que nous en avons cités ci-dessus, où une syllabe seule correspond rythmiquement à un mot ou à un groupe rythmique de syllabes, y sera pour quelque chose. M. Jespersen a déjà dit (p. 207) : « ...wird sich vielleicht die Phonetik der Zukunft viel mit dem Begriff Takt beschäftigen », etc.

M. Viëtor a donné un exposé très clair de la construction de la syllabe en rapport avec celle du mot. Voir *Elemente der Phonetik*⁶, par. 142 et suiv. « In Deutschen herrscht in der Silbe und im Wort der Betonungsmodus > (Descrescendo) vor. Die drei Diphthonge... sind auf dem ersten Vokal betont. » Plus loin : « Die Satzakte fallen oft mit

den Wörtern zusammen und haben daher auch oft die Betonung > . » Encore plus loin : « Die Englische Betonungsweise ist der deutschen sehr ähnlich. Was den Silbenakzent betrifft, so sind die Diphthonge wie die deutschen fallende oder Decrescendo-Diphthonge... Auch im Wort herrscht der Modus > » etc. « Sehr abweichend von den deutschen sind die französischen Betonungsverhältnisse... Wie in der Silbe bei den (uneigentlichen) steigenden Diphthongen... das Crescendo gilt (<), so auch in der Wortbetonung » etc.

Il semble bien que l'évolution des diphthongues romanes en français, laquelle est caractérisée par l'évanouissement des diphthongues fermantes (*ei*, *ou*), s'explique en partie par la tendance à une construction de syllabe où le maximum d'aperture, de sonorité, de ton musical, d'énergie, se trouve plus près de la fin de cette syllabe ¹.

Partant des considérations précédentes nous pouvons formuler la différence entre le phonème et la syllabe plus exactement que cela se fait généralement dans les manuels de phonétique. On a l'habitude de les décrire tous les deux comme unités phonétiques. M. Jespersen se demande si le mot est « eine höhere phonetische Einheit etwa im gleichen Sinne wie die Silbe die höhere Einheit in Vergleich zu den Einzellauten ist » (*Lehrbuch* ², 206).

Les sons ou les phonèmes sont les parcelles les plus petites de la chaîne phonétique qui peuvent servir comme moyen de distinction dans la langue. Les mots français *me* et *ma* se distinguent par les voyelles *e* et *a*, les mots *me* et *le* par les consonnes *m* et *l*. La limite exacte entre deux phonèmes est souvent douteuse. D'autre part les différents phonèmes se composent d'éléments cinétiques et acoustiques assez nettement séparables : on peut citer les vibrations de *r*, l'implosion et l'explosion de beaucoup de plosives, les

1. Nous sommes enclins à expliquer le rythme croissant de la phrase française (et par conséquence d'une manière indirecte le rythme croissant de la syllabe) moins par le Einheitsdruck de Jespersen (comme l'a fait M. F. Müller, *I. F.*, XLII, 50-51), que par le Neuheitsdruck du même savant (*Lehrbuch* ², 214).

différents éléments des aspirées et des doubles consonnes. Pourtant ces éléments théoriquement séparables ne peuvent servir comme moyen de distinction, et ils ne sont pas sentis comme unités. Pour le physiologiste il n'y a pas de distinction entre trois sons dans le mot fr. *très* : cette distinction, pourtant, s'impose au sujet parlant et au linguiste, puisque ces trois éléments *t*, *r*, *è*, distinguent, chacun, le mot *très* des mots *tes*, *raie*, *ses*, *ta*, *ton*, etc. (voir Delacroix, *Le Langage et la pensée*, 137-140). Il en résulte que le son ou le phonème n'est pas une unité physiologique, motrice, auditrice, ou même phonétique, mais qu'il constitue, tout comme le mot, une unité sémantique.

La syllabe, au contraire, est une unité physiologique ou plutôt psycho-physiologique.

J'ai essayé de substituer une nouvelle définition à celle donnée par de Saussure. Ma définition semble offrir trois avantages.

En premier lieu elle fournit l'explication de la syllabation souvent discutée de all. *Obst*, *Papst*, *liebst*; de *pzta*, etc., etc.

En second lieu elle montre le lien qui existe entre les phénomènes acoustiques et les phénomènes cinétiques de la syllabe.

En troisième lieu et surtout elle est de nature à élucider l'origine même de la syllabe.

Comme on l'a vu, les travaux de de Saussure et de MM. Sievers, Jespersen, Boer et Meillet sont à la base de mon étude, que j'ai, en raison de cela, appelée un « essai de synthèse ».

LES CLASSES NOMINALES NÉGRO-AFRICAINES LEUR DISPARITION GRADUELLE

On sait en quoi consiste le système des classes nominales dans les langues négro-africaines. Les êtres et les concepts, pour des raisons qui parfois nous apparaissent clairement et parfois nous semblent obscures, ont été classés en un certain nombre de catégories. Les noms qui désignent les êtres et concepts de chaque catégorie sont représentés par un pronom spécial, dit pronom de classe, qui s'ajoute, soit sous sa forme pronominale soit sous une forme dérivée de celle-ci, au radical du nom, souvent aussi au radical du verbe en guise de pronom sujet, au radical de l'adjectif qualificatif ou déterminatif pour marquer son accord avec le nom. Ce pronom ou indice de classe s'emploie également pour déterminer le nom. Tout au moins en est-il ainsi lorsque le système des classes nominales fonctionne dans son intégrité, par exemple dans l'un des dialectes du *kikongo* (langue bantou du Bas-Congo), où l'on a :

mu-ntu mu-ndombi mu-fwa,

(un) homme noir il est mort ;

ba-ntu ba-ndombi ba-fwa,

(des) hommes noirs ils sont morts ;

ki-ñkutu ki-ndombi ki-mu-ntu ki-bwidi,

(le) vêtement noir celui (de l') homme il est tombé ;

bi-ñkutu bi-ndombi bi-mu-ntu bi-bwidi,

(les) vêtements noirs ceux de l'homme ils sont tombés ;

mu-ntu mu, l'homme ; *o-mu mu-ntu,* cet homme, etc.

En fait, il est excessivement rare, à l'heure actuelle, de constater un fonctionnement aussi intégral et aussi parfait du système des classes.

Ce dernier a été étudié d'abord dans les langues négro-africaines du groupe bantou, où il existe en général d'une façon plus ou moins complète, ce qui fait qu'il a frappé tous

ceux qui se sont attachés à l'étude des parlers de ce groupe. On a cru longtemps qu'il constituait une particularité spécifique des idiomes bantou et, parce qu'on connaissait fort mal les autres langues négro-africaines, parce que celles que l'on connaissait ne possédaient pas ce système ou qu'il y était peu apparent, on a été amené à faire du bantou une famille à part, que l'on a voulu distinguer radicalement des langues dites soudanaises. Peut-être même cette impression n'a-t-elle pas été sans influencer sur les théories anthropologiques, qui ont voulu voir dans les Bantou une race distincte de la race nègre, théories qui sont reproduites encore dans des livres récents. On a prétendu aussi, pour des motifs si profonds que je ne puis arriver à les saisir, rattacher les Bantou aux Chamites et trouver un lien entre leurs langues et les langues chamitiques.

Et lorsqu'on s'est aperçu que le système des classes nominales existe dans plusieurs langues parlées le long du golfe de Guinée, au Nord de l'Equateur, et dans certaines langues usitées au Soudan, comme le peul, on a cru résoudre le problème en qualifiant les premières de semi-bantou et les secondes de proto-chamitiques,

Mais, si l'on se donne la peine d'examiner avec soin les langues diverses de tous les groupes dispersés en Guinée et au Soudan, l'on s'aperçoit que l'immense majorité d'entre elles sont gouvernées par un système de classes nominales identique à celui de la plupart des langues bantou, avec cette seule différence que l'indice de classe, au lieu d'être toujours préfixé au radical comme dans les parlers bantou, est tantôt préfixé aussi, tantôt suffixé, tantôt à la fois préfixé et suffixé. Ce n'est là qu'une modalité sans importance, d'autant plus que l'indice, pour une classe donnée, est souvent le même dans les divers cas : par exemple, l'indice de la classe humaine au pluriel, qui est *ba* (préfixé) dans beaucoup de langues bantou, est *be* (suffixé) en peul, *ba* (suffixé ou préfixé) dans plusieurs langues voltaïques, etc.

Si l'on pousse l'examen plus loin, on constate que les langues soudanaises qui ne possèdent pas de classes nominales en leur état actuel ont conservé des traces indiquant

manifestement qu'elles en ont possédé autrefois. Bien mieux, dans des groupes nettement définis, certaines langues sont débarrassées du système des classes, tandis que d'autres, incontestablement très proches parentes des premières, l'ont conservé à un degré aussi parfait que la plupart des parlers bantou.

Le fait matériel est le suivant : dans chaque groupe de langues négro-africaines, y compris le groupe bantou, il y a des idiomes qui possèdent à l'état parfait ou presque parfait le système grammatical des classes nominales, d'autres qui ne le possèdent qu'à l'état fragmentaire, d'autres enfin qui ne le possèdent plus, mais qui l'ont possédé.

Dans tous les groupes aussi, il est facile de constater que, là où le système des classes s'est conservé à l'état parfait ou presque parfait, nous assistons à une désagrégation ou à une disparition progressive de ce système. Le groupe bantou semble plus réfractaire que les autres à cette désagrégation, mais pourtant il n'en est pas exempt. Je citais tout à l'heure des exemples empruntés à un dialecte du *ki-kongo* : certains dialectes de cette langue ont quinze classes, d'autres n'en ont plus que dix, employant pour plusieurs catégories de noms un indice unique, alors que, dans les autres dialectes, chacune de ces catégories a un indice spécial. Dans le dialecte de Boma, l'indice de classe a disparu d'un nombre considérable de noms et ne se retrouve plus qu'à l'adjectif qualifiant ces noms ; il y a tendance, également, à représenter les noms de toutes les classes par un pronom personnel unique.

Ces phénomènes sont encore beaucoup plus apparents dans les langues bantou du Gabon et du Sud Cameroun, si bien que certains auteurs ont cru devoir les retrancher du groupe bantou, bien qu'elles ne se distinguent des parlers plus méridionaux que par un progrès plus marqué dans le sens de l'affaiblissement du système des classes nominales. On ne saurait d'ailleurs, en la circonstance, invoquer des raisons d'ordre géographique, car des phénomènes analogues sont observés dans des langues bantou de l'Afrique orientale, par exemple dans le *ki-kamba*, le

ki-kuyu et autres parlers du Kenya, dans la langue de l'Ouganda, dans le souahili, etc.

Des constatations du même genre peuvent être faites dans les groupes linguistiques du Soudan occidental, central et oriental et dans ceux du golfe de Guinée.

Le peul possède, dans son ensemble, un système de classes nominales aussi parfait que les langues bantou dans lesquelles il a encore toute son intégrité. Il procède par suffixes, mais là réside la seule différence. Pourtant, on y remarque une tendance indéniable vers l'unification des classes : les noms étrangers et les noms dont le suffixe de classe est tombé sont représentés par le pronom de la classe humaine, à quelque catégorie qu'appartiennent les êtres qu'ils désignent. Ainsi le nom du riz, dans sa forme complète, est *mārōri*, où *ri* représente l'indice de classe, et, sous cette forme, il a pour pronom *ndi* : *mārōri ndanēri ndi*, le riz blanc ; mais l'usage a conduit à abréger *mārōri* en *māro* et, alors, on se sert du pronom *o*, pronom de la classe humaine, et l'on dit *māro danēdyo o*, le riz blanc. La finale *o* de *māro* n'est pour rien dans le passage à la classe de pronom *o*, puisque l'on a aussi *hufūnere ranēre nde* et *kufūne danēdyo o*, le bonnet blanc. De plus, on se sert très fréquemment du pronom de la classe *dum*, qui, théoriquement, ne renferme que des abstractions, pour représenter des noms de n'importe quelle classe, y compris la classe humaine.

Le wolof, qui est par ailleurs extrêmement voisin du peul, préfixe l'indice de classe au radical au lieu de le suffixer. Mais la majorité des noms, dans cette langue, ont perdu leur indice de classe, qu'on ne retrouve plus alors que comme déterminatif ou devant l'adjectif qualifiant le nom. Le pronom de la 3^e personne est devenu unique pour toutes les classes, à de rares exceptions près.

Il en est à peu près de même en sérér, langue plus voisine encore du peul, sauf que la préfixation de l'indice de classe au nom y est beaucoup plus fréquente qu'en wolof.

A côté de cela, des langues du même groupe, comme le

diola, ont conservé le système des classes à l'état complet, usant elles aussi de préfixes comme le bantou.

Dans le groupe que j'appelle éburnéo-dahoméen, et qui renferme, comme langues types, l'achanti et l'éwé, on ne rencontre en général que des vestiges de classes nominales, réduits à quelques préfixes peu nombreux et sans portée grammaticale. Mais des auteurs de grande valeur, notamment M. Westermann, ont découvert et étudié des langues du même groupe, très étroitement apparentées à l'achanti et à l'éwé, dans lesquelles le système des classes nominales fonctionne à l'état parfait ou presque parfait.

Même constatation a été faite en ce qui concerne le groupe voltaïque. Là, les classes nominales sont manifestes partout; mais tantôt elles ne se révèlent plus que par des suffixes de classe qui semblent incorporés au radical, sans accord entre le substantif et l'adjectif, sans pronoms spéciaux (comme dans la langue des Mòsi), tantôt elles comportent des préfixes (comme dans le konko), tantôt à la fois préfixe et suffixe (comme dans le gourma : ex. mòsi *ten-ga*, konko *ka-ten*, gourma *ga-ten-ga* « terre »); tantôt aussi, comme dans plusieurs langues du Gourounsi, on a des pronoms distincts pour chaque classe et l'indice de classe s'accrole à l'adjectif.

Dans d'autres groupes, notamment dans le groupe nigéro-tchadien, dont la langue type est le haoussa, et dans le groupe nilo-équatorien, dont l'une des langues types est le massaï, on trouve des langues qui possèdent encore le système des classes nominales ordinaire et d'autres — par exemple le haoussa, le massaï, le kouafi, le nandi, etc. — qui l'ont transformé en le ramenant à deux classes correspondant, à certains égards, à notre masculin et à notre féminin, bien qu'en massaï, une troisième classe (réservée en général aux noms de lieu) et une quatrième (abstractions) aient persisté.

Ailleurs encore, comme dans le groupe éburnéo-libérien (langues des Kroomen), les classes ont subsisté souvent morphologiquement, mais au point de vue grammatical se sont ramenées à deux genres : l'animé et l'inanimé.

Enfin il est trois groupes, — trois groupes seulement sur dix-huit que comporte l'ensemble des langues négro-africaines — dans lesquels on n'a trouvé jusqu'à présent aucune langue à classes nominales fonctionnant grammaticalement. Ce sont : le nigéro-sénégalais, dont la langue type est le mandingue ; le nilo-tchadien, dont la langue type est le nouba ; le chari-ouadaïen, dont la langue type est le baguirmien.

Il n'est pas certain qu'on ne découvre point, dans ces trois groupes, quelques idiomes à classes nominales. Tous les ans, on découvre en Afrique des langues dont on n'avait pas auparavant soupçonné l'existence et qui avaient passé inaperçues parce qu'elles ne sont parlées que par un nombre très restreint d'individus, d'ailleurs bilingues. Mais, en admettant que ces groupes ne renferment pas d'autres parlers que ceux que nous connaissons, il est possible de s'apercevoir que ces parlers ont eu, à un moment donné, des classes nominales. Seulement ils sont parvenus à un stade d'évolution tel que les derniers vestiges du système ancien sont souvent assez malaisés à percevoir. Le nom de la femme est *musu* et *muso* en mandingue, *mušo* en ouadaïen ; or, la comparaison avec les autres langues négro-africaines nous apprend que, dans ces mots, la syllabe radicale, celle qui évoque l'idée de sexe féminin, est la seconde syllabe (*su*, *so* ou *šo*), que l'on rencontre en éwé sous la forme *sí*, en haoussa sous la forme *tše* (*ma-tše*), en ki-kongo sous la forme *ke* (*nke*), etc. Que vient faire la première syllabe *mu* ? n'est-elle pas tout simplement le préfixe de la classe humaine, qui, pour des raisons inconnues et diverses, a subsisté dans le nom de la femme et s'est incorporée au radical ? Si cet exemple était unique, on n'en pourrait tirer aucun argument, mais les noms formés de même sont nombreux dans les langues des trois groupes en question, notamment en nouba, en kounama, en kanouri, en toubou, en ouadaïen, etc., où d'assez nombreux préfixes de classe ont subsisté.

On est donc en droit de dire que les classes nominales ont dû exister à l'état parfait dans toutes les langues négro-

africaines et que, par le jeu d'une évolution progressive, elles tendent, depuis longtemps, à se transformer, à se simplifier, même à disparaître totalement. Les aspects multiples sous lesquels elles se présentent de nos jours marquent simplement des stades divers d'évolution.

Y a-t-il corrélation entre cette évolution d'un phénomène linguistique et une évolution parallèle dans l'état de civilisation ? Je serais assez porté à le croire.

Tout d'abord, il n'est pas sans intérêt de remarquer que, dans les groupes où certaines langues ont à peu près perdu le système des classes et où d'autres l'ont conservé, c'est toujours dans des idiomes parlés par les populations les plus frustes, ou les plus isolées, que l'on trouve le système de classes le plus parfait. Il comporte en lui-même un caractère très net d'archaïsme.

C'est chez les pêcheurs lacustres du Tchad et chez les sauvages montagnards du Baoutchi qu'ont persisté les classes anciennes qui, chez les Haoussa, peuple de civilisation supérieure, se sont transformées. Au Togo, à la Gold Coast, à la Côte d'Ivoire, c'est dans de petites populations arriérées, réduites parfois à quelques dizaines d'individus, dont la langue est en voie de disparition sous l'influence des parlars de civilisation voisins, que l'on trouve les classes nominales, tandis qu'elles ont disparu chez les peuples dominateurs : Dahoméens, Achanti, etc. Dans le groupe voltaïque, les Mossi, peuple organisé, n'ont plus que des vestiges de classes nominales, tandis que leurs barbares voisins du Gourounsi ont conservé le système à l'état presque intégral. Les Mandingues et les Songoï ne sont peut-être pas intellectuellement supérieurs aux Ouolofs et aux Sérères, mais il convient de se rappeler que, durant des siècles, ils ont exercé l'hégémonie politique sur tout le Soudan occidental et qu'ils y ont détenu le monopole du commerce.

On pourrait objecter le cas des Peuls, population douée de qualités indéniables, population d'origine blanche, bien qu'ayant adopté une langue négro-africaine. Mais il ne faut pas oublier que, dans son ensemble, c'est une population

de pasteurs nomades ou semi-nomades et qu'en général les nomades sont en retard vis-à-vis des sédentaires au point de vue du développement culturel.

Aussi bien, dans le cas qui nous occupe, convient-il d'entendre le mot « civilisation » surtout dans le sens de progrès matériel, mais aucunement dans celui de progrès intellectuel.

Il est également à considérer que les parlers qui ont, depuis très longtemps sans doute, perdu le système des classes sont en général des langues dont le domaine s'est étendu parmi des populations dont elles ne sont pas les idiomes propres. Cette circonstance peut avoir influé sur leur simplification, de même qu'inversement elles se sont imposées d'autant plus facilement au dehors qu'elles avaient perdu davantage de leur complexité primitive.

Il peut d'ailleurs se rencontrer bien des exceptions, et je ne serais pas aussi affirmatif sur le parallélisme du progrès de la civilisation et de la disparition des classes nominales que je le suis sur le fait que ces classes tendent à disparaître graduellement et que, là où on les rencontre à l'état parfait, elles sont une preuve d'archaïsme linguistique.

M. DELAFOSSE.

UN EMPLOI DU NOM DU « GENOU » EN VIEIL-IRLANDAIS ET EN SOGDIE

Le nom sogdien du « genou » est *z'nwk*-**zānūk*-, dont la forme et le sens sont également établis par un emploi fréquent et par des correspondances régulières dans les langues indo-européennes en général, dans les dialectes indo-iraniens en particulier (skr. *jānu*-, pehl. *zānūk*, pers. *zānū*, kurd. *zāna*, bal. *zān*, etc.). Mais en deux endroits du Vessantara Jātaka, où la traduction de Gauthiot est hésitante, le mot prend une signification insolite :

a) *V. J.* 64-1^a : *rty 'γw γwt'w ZKw z'nwk' z'tk ny pr'm'y k'w wγw'nh s'r tyny'ty*. « Et le roi à genoux (?) ordonna d'amener son fils pour qu'il fût nommé. » Traduction erronée : l'expression « (hommage) à genoux » se rend en sogdien par *'nz'nwkw* (*nm'èyw*). Cf. *V. J.* 73, 216, 846, 1345, 1427, 1432, 1498, et « à deux genoux » par *pr žw' z'nwk'* (cf. 96-97, 375).

b) *V. J.* 1386. Message du roi Šivī à son fils Vessantara pour le rappeler d'exil : *'zwny ZKw 'γsn'm žžr'm 'skwn z'nwk' z'tk rty mrt's'r γr'm rm wžwγh mntryh pr'yw*. Gauthiot traduit : « Je pardonne à genoux à mon fils; viens avec ta femme Mandri. » La raison énoncée ci-dessus infirme déjà cette traduction. On peut aussi s'étonner d'un pardon accordé « à genoux », et que, des deux phrases du message, la première s'adresse indirectement, la seconde personnellement au prince banni. De toute évidence, dans les deux passages cités, l'ordre des mots met entre *z'nwk'* « genou » et *z'tk* « fils » une étroite relation de dépendance, pour en former une seule expression qui signifie littéralement « fils du genou ».

Or M. J. Loth a étudié récemment (*Rev. celt.*, XL, 1923, p. 143-152) une curieuse appellation qui, en vieil-irlandais, associe le nom du « genou » à l'idée de « génération » : il

s'agit du composé v.-irl. *glún-daltae* « nourrisson du genou », où se laisse retrouver le vestige d'une coutume que les Irlandais n'ont pas été les seuls à connaître. En anglo-saxon aussi, de *cnéo* « genou », on a formé une locution identique *cnéo-mæg* « parent direct ». Et, comme l'a indiqué M. J. Loth (*l. c.*, p. 146), ces faits rapprochés des expressions germaniques v.-norr. *knésetja* ou v.-suéd. *skiötsätubarn* « asseoir dans le giron. », et de I, 454 passages homériques tels que :

στυγεράς δ' ἐπεκέχλετ' Ἑρινῦς
μήποτε γούνῃσι οἷσιν ἐφέσσεσθαι φίλον υἱὸν
ἔξ ἐμέθεν γεγαῶτα.

τ 400 : παῖδα νέον γεγαῶτα κιχῆσατο θυγατέρος ἧς·

τόν ῥά οἱ Ἀντίκλεια φίλοις ἐπὶ γούνῃσι θῆκεν,

établissent, pour une date ancienne, l'existence d'un procédé de légitimation commun à plusieurs peuples : le père reconnaissait l'enfant pour sien en l'asseyant sur ses genoux. On peut interpréter dans le même sens l'assyrien *tarbit birkīya* « nourrisson de mon genou », à moins que « genou » n'y signifie « penis » (Scheil, cité par Loth, *l. c.*, p. 147). Mais c'est fausser le sens de ces témoignages que de les rapporter à l'enfantement, et d'en induire que les femmes accouchaient à genoux (Back, *I. F.*, XL, 1922, p. 162 167 et Simonyi, *K. Z.*, L, 1922, p. 52-54). Des exemples allégués, aucun n'est indo-européen¹, et ceux-là même — les plus nombreux — qui sont tirés des textes sémitiques, se prêtent à une autre explication (cf. Dhorme, *Rev. Bibl.*, XXXII, 1923, p. 204). En admettant même, contre toute vraisemblance, que les peuples indo-européens aient connu cette pratique, ceci s'ensuivrait à la rigueur

1. Le passage de l'Hymne à Apollon (v. 415) et celui de Pausanias (VIII, 48, 7) se rapportent tous les deux à Eileithyia accouchant à genoux. Mais si cette parturition était rappelée à la fois par la légende et par une statue (Αὔγη ἐν γούνασι, Paus.), c'est précisément à cause de son caractère exceptionnel. — Quant aux vers d'Hésiode (*Theog.*, 459-60) :

Καὶ τοὺς μὲν κατέπινε Κρόνος μέγας, ὅστις ἕκαστος
νηδύος ἐξ ἱερῆς μητρὸς πρὸς γούναθ' ἔκοιτο,

ils appuient notre interprétation : Kronos dévore ses enfants à mesure qu'on les dépose sur ses genoux.

que l'idée de « s'agenouiller » aurait pu être associée à celle d'« accoucher ». Mais il y a loin de la notion purement physiologique d'« enfantement », à celle, toute juridique, de « filiation » ; car, dans les sociétés primitives, il n'existe aucune relation nécessaire entre la consanguinité et la parenté. Celle-ci n'est sanctionnée que par la légitimation, laquelle, chez les Indo-européens, est au pouvoir exclusif du père. Par l'acte de prendre l'enfant sur ses genoux, après l'avoir soulevé de terre, le chef de la famille exerce une de ses prérogatives essentielles, atteste l'authenticité de sa descendance, et maintient la continuité de sa lignée.

Il est donc manifeste que v.-irl. *glún-daltae* et sogd. *z'nwk' z'tk* se répondent exactement. Et si l'on donne à *z'nwk' z'tk* le sens moins littéral de « fils héritier », les deux phrases citées plus haut s'expliquent sans difficulté. La première (*V. J.*, 64) signifie : « Et le roi ordonna d'amener son fils héritier, etc. » ; la seconde (*V. J.*, 1386) : « J'accorde mon pardon, ô mon fils héritier ; reviens ici (*mrt's'r*) avec ta femme Mandrī ». Comme en celtique le vieil-irlandais, le sogdien est en iranien le seul dialecte où l'on relève un emploi semblable du nom du « genou », emploi inconnu dans les parlers aryens de l'Inde moderne, suivant une communication de M. Jules Bloch. On ne peut donc décider s'il s'agit ici d'une création ou d'un calque, d'une expression noble ou populaire, d'une conservation fortuite ou d'une locution vivante. Mais la concordance d'une désignation et sans doute d'un usage identiques aux deux extrémités les plus lointaines du monde indo-européen nous a paru digne d'être signalée, et mérite qu'on la joigne aux correspondances similaires groupées par M. Vendryes (*M. S. L.*, XX, p. 265 et suiv.).

E. BENVENISTE.

LAT. *genuīnus*.

Au sens d' « authentique », le mot *genuīnus* est inexpliqué, car, dans le groupe de *genus*, *gignō*, on ne voit pas au premier abord de thème en *-u-* dont il puisse être dérivé. La remarque de M. J. Loth, telle que vient de la compléter M. E. Benveniste, en fournit immédiatement l'étymologie : un enfant *genuīnus* a dû être, anciennement, celui qui, ayant été reçu sur les genoux du père de famille, était désormais reconnu pour son descendant. — L'*u* se retrouve peut-être aussi dans *ingenuus*, qui est à l'époque historique le mot employé pour l'enfant reconnu légitime, celui que le père a accepté de *tollere*. — Quoi qu'il en soit de ce dernier point, l'adjectif *genuīnus* suffit à montrer que l'usage établi pour l'indo-européen par l'accord des faits celtiques et des faits iraniens a existé chez les ancêtres des Romains. Il a donc été italo-celtique, comme il a sans doute été indo-iranien (pour l'Inde, voir la trace indiquée par M. Schwyzer, dans l'*Ἀντίδορον* dédié à M. Wackernagel, p. 292).

OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

L'explication du groupe de *genu* par un rapprochement avec le groupe de *γίγνομαι* que justifierait un procédé d'accouchement, explication qui a été proposée et que rappelle ci-dessus M. Benveniste, n'a en général pas paru convaincante ; voir Vendryes, *Rev. celt.*, XL, p. 495 et A. Nehring, dans *Glotta*, XIV, p. 265. Elle se heurte du reste au sens de la racine de *γίγνομαι*, *γένος* : ce sens n'est pas celui de *τίκτω*, *ἔτεχνον* ; il est tout juridique. Encore quand a été formé le mot lat. *gens*, qui est nouveau, c'est le sens d'appartenir à une même lignée reconnue qui dominait. La valeur physique de *genetrix* est chose secondaire ; l'osque a encore, pour la génération, le mot *Fuutrei*, avec la valeur ancienne qu'a la racine **bhew-* dans gr. *φύω* et dans arm.

busay « j'ai poussé », *boys* « plante ». Dès lors, ce n'est pas à la racine **g'enā-* **g'nē-* « engendrer », mais à la racine **g'enā-*, **g'nē-* « connaître, reconnaître », que se rattacherait le groupe de lat. *genu*.

Ceci posé, on est amené à se demander si les deux racines, de forme exactement identique, **g'enā-* « connaître, reconnaître » et **g'enā-* « naître, engendrer », qui sont différenciées à date historique, ne sont pas originellement identiques. Le sens propre de gr. γνήσιος, comme de lat. *genuīnus*, *ingenuus*, est « de naissance légitime ». Étant donné que **g'enā-* ne signifie « engendrer » qu'en un sens essentiellement juridique, et que le fait d'appartenir au **g'enes-*, d'être de la *prajā-* sanskrite, de la *prōgeniēs* latine est acquis seulement par un acte rituel d'admission, par une « reconnaissance », l'idée qu'il y a eu originellement une seule racine **g'enā-* signifiant « connaître, reconnaître », semble s'imposer.

Ce n'est donc pas un accident que le groupe de **g'enā-* « naître, engendrer » et celui de **g'enu-* « genou » manquent l'un et l'autre en baltique et en slave. Le fait que sl. *kolēno* signifie à la fois « tribu » et « genou » suffirait à éclairer cette coïncidence. Sous *kolēno*, M. Berneker constate qu'il est peu satisfaisant de voir dans *kolēno* « γένος » et dans *kolēno* « γούνη » deux mots d'origine différente. Mais les observations précédentes conduiraient à séparer lit. *kelys* (et *kēlias*), le. *celis* « genou » et sl. *kolēno* du groupe de sl. **čelnŭ* « membre » dont on rapproche ordinairement ces mots, et à rapprocher sl. *čeljadi* « génération », lit. *kiltis*, le. *cilts* « race », skr. *kūlam* « race », irl. *cland*, gr. τέλος « troupe », etc.

Dans I. F., XLI, pp. 372 et suiv., M. Friedrich signale l'existence de *genu* « genou » en pseudo-hittite, et suppose de plus le sens de « parties génitales » pour le même mot.

A. MEILLET.

« GENOU », « ADOPTION » ET « PARENTÉ » EN GERMANIQUE

M. J. Loth dans son article de la *Revue Celtique* (t. XL, p. 143 et suiv.) et M. E. Benveniste dans sa note sur le nom du « genou » en sogdien (ci-dessus, p. 51 et suiv.) ont utilisé tous deux des faits germaniques. Etant donné l'ampleur et l'importance des matériaux, il peut être utile de compléter et de préciser la documentation de nos confrères. Le présent travail se propose de sérier les faits attestés et non de les insérer dans tel ou tel système d'explication.

A l'époque, relativement récente, où l'on peut observer les institutions et la terminologie des Germains, on discerne deux usages distincts : l'un se rapporte à un rite d'adoption, l'autre au calcul de la parenté.

1. — LE RITE D'ADOPTION.

La terminologie est bien connue : en vieux-norrois on dit en parlant de l'enfant qu'on adopte *setja i* (ou *á*) *kné* « le poser sur les genoux » et l'on a tiré de cette locution le verbe composé *knésetja* « adopter » ainsi que le substantif *knésetningr* « fils adoptif ». Le verbe composé, repris par les Romantiques danois, vit encore aujourd'hui et s'emploie au sens figuré (*knæsætte en Mening* « adopter une opinion »).

Toutefois il convient de signaler que dans les textes peu nombreux où cette terminologie ancienne est attestée, elle s'applique à une institution bien définie et à une adoption d'un genre très particulier. Il ne s'agit jamais d'un père qui légitime un enfant, par exemple un enfant naturel : l'introduction dans la famille, l'*ættleiðing*, et la légitimation d'enfants naturels comporte des rites distincts et une terminologie spéciale. Il s'agit toujours d'un père nourricier qui prend possession d'un nourrisson qu'on lui confie. D'ailleurs

la tradition n'a gardé le souvenir que de deux *knésetningar* et ce sont tous deux des princes royaux élevés à la cour de rois étrangers. Le premier est Hakon le Bon, roi de Norvège, qui porte aussi le surnom de *Aðalsteinsfóstri* parce qu'il fut élevé en Angleterre à la cour d'Æthelstan. Il y fut amené tout jeune en manière de défi et posé par surprise sur les genoux du roi (*Fagrsk.* c. 21 et Snorri, *Har. Hárfr.*, c. 39). Le second exemple est Harald fils d'Eirik; sa mère Gunnhild l'ayant amené au Danemark, le roi Harald fils de Gorm se chargea d'élever l'enfant : *hann tók til fóstrs Harald Eiríksson ok knésetti hann; fæddisk hann þar upp í hirð Dana-konungs* « il (le roi) prit en nourrice Harald Eiríksson et l'adopta (par génuposition); l'enfant fut élevé à la cour du roi de Danemark » (Snorri, *Hák. góð.* c. 10, cf. *Fagrsk.* c. 28). Et plus tard le roi Harald se souvient que Harald fils d'Eirik est son « fils adoptif » (*fóstrson minn ok knésetningr*; Snorri, *Ol. Tryggv.* c. 11).

Les faits norrois qu'on vient de citer s'accordent parfaitement avec les faits irlandais qui ont retenu l'attention de M. Loth (*loc. cit.*, p. 147-148). On porte Hakon « au genou d'Æthelstan » comme Cúchulinn « au genou de Fergus ». Le *knésetningr* scandinave et le *glúndaltæ* irlandais désignent tous deux le nourrisson qu'on a posé sur les genoux du père nourricier.

La coutume attestée deux fois dans les sagas royales a tout l'air d'un rite ancien en voie de disparition. Elle se pratiquait encore au x^e siècle, à la cour des rois de Norvège et de Danemark, mais elle n'est attestée nulle part dans les sagas de famille qui se rapportent à la même époque (cf. Kålund, *Aarbøger for nordisk Oldkyndighed*, 1870, p. 281). Le silence des textes est significatif, car le fosterage était dans la société islandaise une institution courante et sanctionnée par la loi. La génuposition n'est citée nulle part dans les lois d'Islande, ni même dans celles de Norvège, bien que le *barnfóstr*, ses conditions et ses conséquences juridiques y soient souvent étudiées (cf. v. Maurer, *Vorlesungen über das altnordische Recht*, III, p. 191 et suiv.).

On a coutume depuis Jakob Grimm¹ de citer à côté du v. nor. *knésetningr* un v. suéd. *skiotsætu barn* qui signifie littéralement « enfant qui a été mis dans le giron ». Il convient tout d'abord de remarquer que les deux mots n'ont pas le même sens : ils ne se rapportent pas à la même institution. Dans l'article de la Loi d'Upland où il est employé (*Æ*, 98), le mot *skiotsætu barn* désigne les enfants naturels qui ont été légitimés (cf. la traduction de L. Beauchet, *La Loi d'Upland*, Paris, 1908, p. 98). Il semble ressortir du nom même qu'on légitimait ces enfants en les prenant dans son giron. Le rite, qui n'est pas directement attesté en Suède, consistait donc à *sætia i skot*.

L'usage actuel du scandinave ou de l'allemand où le mot a pris le sens que l'on sait (cf. *ein Kind auf den Schooss nehmen* « prendre un enfant sur les genoux ») peut suggérer l'idée que le rite supposé ne différait pas essentiellement de la génuposition. Pourtant rien n'est moins sûr. L'expression uplandaise est isolée. Toutefois on peut la rapprocher de deux textes juridiques, l'un gotlandais, l'autre norvégien et ces deux textes supposent autre chose que la génuposition. La loi de Gotland stipule en ces termes que les petites-filles restées sous la tutelle du grand-père (après le décès de leur père) sont ses héritières directes : « Si un père marie son fils et que le fils meurt en laissant plusieurs filles, elles resteront dans le giron du grand-père (*þa schulu þaar sitia i karls scavti*) et attendront leur part d'héritage ». La même expression se trouve attestée à une date plus ancienne dans le droit lombard dont Ficker a démontré l'étroite parenté avec le droit scandinave, et le droit gotlandais en particulier. Le chapitre 5 de l'édit de Grimoald traite *de successione nepotum qui post mortem patris in sinu avi remanserit*. On ne saurait séparer les expressions gotl. *sitia i karls scavti* et lat. (lomb.) *remanere i sinu avi*; devant l'identité d'une terminologie qui atteste une tradi-

1. *Deutsche Rechtsaltertümer*⁴, I, p. 220. Grimm cite également sous l'autorité de Ihre, un mot *knésætu barn* qui serait synonyme de *skiotsætu barn*. Le mot ne se trouve pas dans Ihre et n'existe pas à ma connaissance.

tion ancienne, on ne peut songer sérieusement à une influence de la langue biblique. Il s'agit ici sinon d'un rite, du moins d'une métaphore ou d'un symbole qui s'explique par ce rite. Il en est de même pour le texte norvégien. Parmi les débris du formulaire de l'*ætteleiding* (admission dans la famille) conservés par les lois, il en est un qui déclare : *þann mann skal leida á rekka skaut ok rygja* (Loi du Frostathing, IX, 1) « cet homme [l'étranger] on l'introduira [dans la famille] au giron des hommes et des femmes », c'est-à-dire que toute la famille, hommes et femmes, le reconnaîtra pour parent. Cette expression suppose également une conception symbolique du « giron ».

Le mot *skaut*, *skot* a désigné tout d'abord, en scandinave comme dans tout le germanique, un « pan » du vêtement. On sait le rôle que cette partie du vêtement joue dans les cérémonies juridiques; il suffit de rappeler la *scotatio*, tradition symbolique d'un immeuble par laquelle le donataire recevait une motte de terre dans son *skaut*, *skot*. D'autre part, — et c'est ce qui importe ici — le même mot désigne la poche formée par les plis du vêtement tenu à la taille par une ceinture : il sert pour cette raison à traduire le lat. *sinus*, *gremium*. Dans le droit germanique, les ascendants et descendants immédiats qui forment la « grande famille » par opposition à la parenté éloignée sont comparés au tronc du corps humain. Le « sein » (cf. v. suéd. *bryst*) contre lequel on serre l'enfant tenu dans les bras (cf. v. franc. *fathum*) symbolise la descendance; le « giron » au contraire symbolise l'ascendance, c'est pourquoi le mainbour s'appelle en moyen-haut-allemand *gêr-habe* composé de vha. *gêro* synonyme de *scôz*. L'adoption s'accompagne d'une cérémonie qui représente symboliquement l'entrée dans le « sein », dans le « giron » de la famille. D'où le rite francique de l'« affatomie » qui consiste pour le père à serrer contre sa poitrine, à prendre dans ses bras (v. franc. **at-fathumjan*) et le rite attesté par le mot uplandais qui consiste à « prendre dans le giron » (**sætia i skot*).

Jusqu'à nouvel ordre, il sera donc prudent de séparer les mots *knésetningr* et *skiøtsætu barn*.

2. — LE CALCUL DE LA PARENTÉ.

A la « famille » au sens strict qui groupe autour du même chef le père et la mère, les enfants, les frères et les sœurs s'oppose la « parenté » qui comporte des degrés divers. C'est à l'intérieur de cette « propinquitas » — et non dans la « familia » — que le nom du « genou » sert à marquer le degré de parenté.

L'usage du mot **knewa-* dans ce sens est commun à tous les Germains. Il est attesté en scandinave (v. n. *kné*, v. suéd., v. dan. *knæ*), en anglais (v. angl. *cnéo*), en bas-allemand (mba. *knē*), en frison (v. fris. *knî*, *knē*). Le lat. *genu* et surtout *geniculum* est employé de la même façon dans les Lois des Barbares (Lex Salica, Lex Ripuaria, édit du roi lombard Rothari); en Angleterre, le franç. *genuil* est attesté au même sens. On est parent « au deuxième degré » (mba. *in den anderen kny*, cf. Schiller-Lübben, *Mnd. Wb.*, II, 497 a 41), « au cinquième degré » (v. norv. *at fimta kné*, cf. *G.* 24), on est « plus proche parent d'un degré » (v. norv. *eno knæ fremmeiræ skylder*, cf. *Dipl. Norv.* XII, 262), il est interdit de se marier avec une parenté « jusqu'au quatrième degré » (v. angl. *binnan þam feorþan cneowe*, cf. *VI Atr.* 12), il faut inviter à la noce tous les parents « qui sont jusqu'au troisième degré » (v. suéd. *sum innan þripia knä æru*, cf. *ÖG. G.* : 8, 1). Dans un texte comme la loi d'Ostrogothie qui a conservé nombre de vieilles formules on voit comment l'allitération soude le mot *knæ* à l'adjectif *kunder* ou *kunnugher* « parent ». La formule solennelle est du type *nipium nær ok knæm kunder* (cf. *ÖG. Æ* 3, 1) : l'idée exprimée dans *nipium nær* « proche par la parenté » est reprise avec symétrie dans *knæm kunder* « parent par les degrés de parenté », formant ainsi deux systèmes d'allitération consécutifs. Le tout n'a pas d'autre sens que le simple adjectif *skylder* « parent » employé plus loin dans le même article.

La langue du droit fait un large usage du mot « genou » au sens technique qu'on vient de définir. Le vieux-norvé-

gien l'emploi dans un certain nombre de composés : *karl kné* et *kvenn-kné* désignent les degrés de parenté en « ligne masculine » et en « ligne féminine », *kné-skot* le « décalage » des rangs qui se produit si l'un des héritiers est doublement apparenté avec le de cujus. C'est surtout le vieux frison qui a développé une abondante terminologie. Outre les dérivés comme *knia* m. et *kniling* m. qui désignent le « parent », outre les composés comme *therd-kné* n. « parenté au troisième degré », *therd-kniling* m. « parent au troisième degré » et *even-kné* adj. (cf. mhol. *even-cnïe*), *iven-kniling* m. « parent au même degré », on a tiré du substantif un verbe *knia* (*kniäia*) « être parent, prouver sa parenté » avec les composés *bi-kniä* et *ur-kniä* « prouver qu'on est plus proche parent ». Le frison a de cette façon créé toute une série de termes précis pour exprimer ce que le bas-allemand appelle *sik besippen* « prouver qu'on fait partie de la famille ».

Chaque langue présente ainsi des innovations particulières, mais il est un composé qui, attesté dans deux dialectes, semble bien continuer une formation ancienne : il apparaît en scandinave sous la forme *kné-runnr*, en anglais sous la forme *cnéo-res* (*-ris*, *-rys* et bien d'autres formes aberrantes). Le second élément contient des mots différents, mais tirés tous les deux de la racine qu'on a dans le v. angl. *rinnan* « courir ». En scandinave il existe un mot *runnr* « arbre en buisson, ensemble de pousses issues d'une même racine » qu'on rapporte à la même racine. Il y a tout lieu de supposer que le second membre du composé *kné-runnr* est le même mot, mais le sens y est plus près de celui qu'on a dans le verbe, plus près de celui qu'on trouve généralement dans les substantifs de cette famille : « cursus », « fluxus », etc. Des considérations d'ordre général exposées à la fin du présent article et surtout la comparaison de l'anglais *cnéo-res* interdisent d'y retrouver l'image de l'arbre généalogique familière au monde moderne. Pour l'anglais, il s'agit sans doute comme l'a indiqué M. Kluge (*PBB*, VIII, p. 527 et suiv.) d'un thème féminin en *-jō-* du type de vha. *runsa* « alveus,

rivulus, cursus » où l's constitue un élargissement de la racine de *rinnan*. En face du thème en -i- **runi-* m. (got. *runs* [dat. *runa*], vha. *run*, v. angl. *ryne*) le germanique présente en effet un thème élargi au moyen de -s- (got. *ga-runs* [dat. *garunsai*], vha. *runs* et *runsa*). L'anglais a dû posséder un substantif féminin **ryns* issu de **runsjo-* qui, en second membre de composé, a abouti à des formes comme -*ris*, -*res* en saxon occidental; la disparition du mot à l'état autonome explique les formes aberrantes dont beaucoup tendent à ramener l'ancien composé au type connu des dérivés en -*nes*.

L'anglais *cnéo-res* et le scandinave *kné-runnr* ont signifié d'abord « cours (c'est-à-dire filiation) de la parenté à ses divers degrés, série des parents éloignés ». C'est en effet le sens technique attesté dans le droit islandais. La *Grágás* (cf. *Konungsbók*, 118) définit le mot : *þat er knérundr at telja frá systkinum* « il y a *knérunnr* quand on compte (la parenté) à partir des frères et sœurs ». Le *knérunnr* désigne donc exactement l'une des « lignes » de parents issues d'une même famille, étant bien entendu que dans chaque ligne le calcul de la parenté ne commence qu'après les frères et sœurs. Il s'ensuit que dans la langue juridique le mot *knérunnr* ne peut jamais s'appliquer à la totalité de la famille : il évoque les parties éloignées où l'on compte par *kné* les degrés de la parenté. Il n'en est pas ainsi dans la langue non technique. Pour des raisons qu'il est facile de discerner le mot a pris de bonne heure des sens moins rigoureux, celui de « génération » et celui de « famille » ; chaque « ligne » nouvelle forme à son tour un organisme indépendant. Ces sens moins précis sont les seuls qui soient attestés en anglais. *Cnéo-res* signifie « lignée, génération, race, tribu » et traduit tour à tour *cognatio*, *familia*, *generatio*, *posteritas*, *gens*, *tribus*, *natio*. C'est un synonyme de *cyn-ren* qui composé de *cyn* « famille, race » et de *ryne* « cours, marche, suite », a d'abord évoqué le développement de la famille dans ses générations successives, puis est devenu à son tour synonyme de *cyn*.

On voit comment en germanique le nom du « genou » peut, par des connexions secondaires, arriver à désigner la « race », la « génération ». A cet égard, l'histoire de *kné-runnr* et de *cnéo-res* mériterait d'être étudiée dans le détail ; elle est singulièrement instructive. Celle du mot simple ne l'est pas moins, car elle comporte la même altération de sens : **knewa*- « genou » finit par être happé par la famille sémantique de **kunja* « race ». Ce procès est manifeste en scandinave. Dans la formule juridique citée plus haut *nifium nær ok knæm kunder*, où de toute évidence *knæm kunder* est l'expression authentiquement ancienne, *knæ* est souvent remplacé par *kyn* « famille, race » : dans les lois d'Upland et de Vestmanie et même dans certains manuscrits de la loi d'Ostrogothie on trouve la formule modifiée *nifium nær ok kyni kunder* (cf. *U* : *Æ*, 11, 2, 16 pr. ; *VM* : I G, 11, § 1, *Æ*, 12 pr.).

L'anglais présente des faits tout aussi clairs. Dans la langue technique elle-même, le mot *cnéo* n'est pas resté limité au sens étroit de « degré de parenté », il a fini par désigner toute la portion de la famille où la parenté se compte par *cnéo*. De là le raccourci saisissant de la règle juridique : le *healsfang* (à compte du dixième sur le *wer-geld*) ne revient qu'aux proches *ðam ðe sy binnan cneowe* « à ceux qui sont en deça du genou » (*Wer.* 5). Par ailleurs, il ressort de la langue poétique que le développement de *cnéo* est parallèle à celui de *cnéo-res* : de même que le composé, le simple évoque soit la « génération », soit la « parenté », la « famille ». De l'idée de filiation dans le groupe familial exprimée par *cnéo* on est passé aisément à celle des générations d'hommes qui se succèdent sur la terre. Dans une phrase comme celle-ci : *óð hund cnéowa werféoda gewitan* « jusqu'à cent générations d'hommes sont passées » (*Ruine*, v. 8) il ne reste plus trace d'un calcul de parenté à l'intérieur de la famille.

Le plus souvent *cnéo* est synonyme de *cyn* et de *cnós* qui a le même groupe initial. Dans toute une série de composés, la langue de la poésie se sert de *cnéo* pour évoquer l'idée de parenté, l'appartenance au même groupe, au même

cyn, famille ou tribu. *Cnéo-rim* qui signifie littéralement « nombre des parents » peut se comparer pour le sens au vha. *kunni-zala* « generatio, progenies » : dans la *Genèse* (v. 1065 : *þa þæs cynnes cnéow rim icton, mægburg Caines* « ils augmentèrent le nombre des parents de cette race, la famille de Caïn »), *cnéow-rim* s'allie à *cyn* et le groupe *þæs cynnes cnéow-rim* est repris au vers suivant par le mot précis et frappant *mægburg*. Dans d'autres composés, *cnéo* qui évoque à lui seul l'idée de parenté détermine des mots comme *sib* « rapport de parenté », comme *mæg* « parent », c'est-à-dire des substantifs qui expriment exactement la même notion. *Cnéo-sib*, attesté une seule fois, est synonyme de *cyn* et de *cynren* « lignée » : *cende cnéowsibbe cénra manna...*, *Israela cynn* « (Jacob) engendra une lignée d'hommes valeureux..., la race d'Israël » (*Exod.*, v. 336-9). C'est le mot *cynn* qui reprend ici l'idée exprimée par *cnéo-sib*, comme *mægburg* résume dans la *Genèse* la périphrase *cynnes cnéow-rim*. Quant au composé *cnéo-mágas*, toujours attesté au pluriel, l'association de *cnéo* et de *mágas* constitue une véritable tautologie, car les *mágas* désignent normalement les parents de la « propinquitas » (appelée en anglais *mægð*) où se comptent justement les *cnéowu*. Il est donc vain de chercher avec les lexicographes une définition fondée sur l'analyse des deux éléments. Le composé ne désigne ni les parents éloignés par opposition aux proches parents appelés parfois *héafod-mágas*, ni les parents appartenant à la même génération. Ces sens sont purement hypothétiques et s'évanouissent dès qu'on se reporte aux textes. Par exemple, Abraham et son neveu Loth sont appelés *cnéow-mágas* (cf. *Genes.*, v. 1733) contrairement à toute computation germanique qui, selon les termes de la loi anglaise, les placerait « en deçà du genou ». Dans le poème sur la bataille de Brunanburh, *cnéow-mágas* (cf. *Ædelst.*, v. 8) désigne de la façon la plus vague les « ancêtres » du roi. Le composé n'exprime donc pas une notion logique strictement définie comme les mots techniques cités plus haut. Il n'ajoute rien au sens du simple *mágas*, mais il répond à un besoin stylistique de la poésie :

il fournit un composé d'allure épique et une allitération facile. Dans une expression comme *þines cynnes and cnéomága* « de ta race et de tes parents » (*Exod.*, v. 434) le procédé qui réunit deux mots de même sens relève de la prosodie et de la stylistique : c'est un fait de technique poétique qui n'a pas de rapport avec le sens logique de l'un ou de l'autre des mots employés.

Au terme du développement le mot « genou » s'est donc croisé, partiellement du moins, avec le mot « race » et cette interférence s'explique aisément à date historique par l'emploi du mot « genou » dans les calculs de généalogie. Il en est résulté une parenté sémantique si évidente que certains auteurs se sont demandé s'il n'y avait pas là en fin de compte une parenté étymologique. Des lexicographes séparent pour l'anglais *cnéo* « genou » et *cnéo* « génération ». Dans l'article cité plus haut, M. Kluge a émis l'hypothèse que le mot au sens de « race, génération » se rattache à la racine i.-e. **genā-* « engendrer » : il invoque l'exemple du latin où les adjectifs *genuinus* et *ingenuus* attestent un **genu* « race » différent de *genu* « genou ». Sous cette forme l'hypothèse est insoutenable. Du point de vue germanique il n'existe qu'un seul et même mot signifiant « genou » et tous les autres usages (« degré de parenté », « génération, » « famille », etc.) sont visiblement secondaires.

On peut voir d'autre part dans le présent *Bulletin* que M. Meillet incline à rattacher le nom indo-européen du « genou » à la racine **genā-* « engendrer ». Cette étymologie ne changerait rien à l'interprétation des faits germaniques où tout se ramène en dernière analyse à un usage métaphorique du mot **knewa-*. On vient de décrire ici même les altérations de sens provoquées par cet usage. Il reste à expliquer pourquoi les Germains ont utilisé le nom du « genou » pour marquer les degrés de parenté. M. van Wijk dans la seconde édition du dictionnaire étymologique de Franck se demande si le germanique n'a pas calqué le sens du bas-latin *genu*. Il n'y a pas lieu de s'arrêter à cette hypothèse, car c'est à coup sûr le latin qui a calqué le ger-

manique. On admet aujourd'hui généralement (cf. les dictionnaires étymologiques de Falk-Torp pour le danois, de E. Hellquist pour le suédois) que la métaphore vient de la langue rurale où le nom du « genou » désigne — en germanique comme en latin et en grec — le « nœud » d'une tige. L'hypothèse est plausible, mais elle n'est pas la plus vraisemblable. La vieille interprétation, classique chez les juristes, qui voit dans le corps humain l'image immédiate de la parenté, présente des avantages certains.

C'est le corps humain qui sans doute a fourni la métaphore signalée dans la langue rurale : en vieux-norrois la portion de la tige comprise entre deux nœuds (*kné*) s'appelle *leggr* du nom de l'os compris entre deux articulations. Mais surtout, c'est le corps humain qui a fourni aux Germains toutes les images qui servent à figurer la structure de la famille, l'ordonnance de la parenté. Toutes les autres images, notamment l'image cohérente et développée de l'arbre généalogique avec son tronc, ses rameaux, sont d'origine récente : l'emploi de v. n. *kvisl* « fourche » dans *kyn-kvisl* « branche, génération » (cf. v. irl. *gabla fine* « génération » cité par M. Loth, *loc. cit.*, p. 114) est une exception isolée, peut-être plus apparente que réelle, car il est possible que le sens « métaphorique » du mot *kvisl* soit en fin de compte le sens le plus ancien. Si, comme on l'a vu plus haut, la poitrine et le giron symbolisaient le « tronc » de la famille, il était assez naturel de comparer la parenté éloignée aux « membres » qui partent du tronc et de comparer aux « articulations » les degrés d'éloignement. On avait le choix entre deux articulations principales : le genou et le coude. Les Germains ont choisi le genou qui avait un nom simple, caractéristique tandis que le coude n'avait pour nom qu'une périphrase.

Pour l'époque préhistorique il est assez malaisé d'administrer la preuve. On pourra toujours opposer à cette interprétation que l'emploi métaphorique du mot « genou » a pu être le point de départ de tout le système terminologique en question. Il est sûr en tout cas qu'à l'époque historique les Germains ont comparé la famille au corps

humain et qu'ils ont systématiquement tiré de cette comparaison toutes les métaphores qu'elle comportait. Les innovations de vocabulaire s'inspirent pendant longtemps de la conception traditionnelle. L'usage du mot v. n. *leggr*, v. suéd. *lægger*, v. dan. *læg* pour désigner la « branche » (côté du père ou de la mère) prolonge et complète celui de *kné*. La substitution du nom de l'« articulation » v. n. *liðr*, mha., mba. *(ge)līt* à celui du nom de « genou » est un simple jeu de synonymes : la coexistence de *liðr* et de *kné* pouvait aider à distinguer entre la computation du droit canon et celle du droit indigène, et la généralisation de *(ge)līt* permettait de calculer la parenté sur tous les membres du corps, par exemple sur le bras comme l'enseigne le *Sachsenspiegel*.

Maurice CAHEN.

TROIS PHÉNOMÈNES DE NIVELLEMENT PHONÉTIQUE EN FRANCO-PROVENÇAL

Depuis la mémorable étude d'Ascoli (*Schizzi franco-provenzali*, in *Archivio Glottologico*, t. III, 1874), les linguistes sont d'accord pour faire, dans l'ensemble des langues romanes, une place à part à un groupe de parlers qu'ils appellent soit franco-provençaux (Ascoli), soit moyen-rhodaniens (H. Suchier) ou rhodaniens (E. Philippon), soit français du Sud-Est (W. Meyer-Lübke), soit « oberfranzösisch » (E. Richter), soit enfin, d'après le centre linguistique le plus important de la région, parlers lyonnais (L. Clédât). L'étendue de cette aire prête encore à la discussion¹, mais ce qui est essentiel, c'est le principe, posé dès le début par son auteur, de cette délimitation dialectale : nous l'appelons, aujourd'hui, « la convergence des traitements », et nous entendons, à tort ou à raison, qu'il s'agit de traitements phonétiques.

Nous voudrions examiner ici trois de ces traitements qui, parmi un certain nombre d'autres — plus importants, il est vrai —, nous paraissent caractéristiques du franco-provençal. Et nous les considérons dans le patois d'une petite localité qui, géographiquement, est au centre de la région qui nous intéresse, éloignée de toute grande agglomération urbaine, à l'écart des grandes voies de migration ou même de communication. Nous montrerons comment, dans ce patois, au cours de trois générations actuellement encore représentées, ces caractères singuliers se sont progressivement, et sous des influences diverses, effacés, pour rapprocher le parler d'un type commun, le type français.

La commune de *Vaux* (canton de Lagnieu, arrondisse-

1. O. Bloch, *Les parlers des Vosges méridionales*, 1917, p. 70 et ss.

ment de Belley, département de l'Ain — 50 kilomètres en amont de Lyon, à 5 kilomètres du coude du Rhône, rive droite —) comptait, à la date du 1^{er} janvier 1925, 646 habitants, dont 123 occupant un hameau, Vaux-Fevroux, situé un peu en retrait, et en amont de la vallée, à 1500 mètres environ de l'agglomération principale. Le nombre des patoisants actifs était de 250, répartis de la façon suivante :

I. Génération de 60 ans			
et au-dessus :	nés à Vaux :	73 ;	étrangers : 40
II. Génération de 30 ans			
et au-dessus :	— :	75 ;	— : 36
III. Génération au-dessous de 30 ans :	— :	22 ;	— : 4
	TOTAL. . .	170	80

Nous avons observé méthodiquement le parler de cette population durant les années 1920 à 1925 ; et l'on peut se faire une idée de son lexique d'après l'échantillon que nous en avons donné dans les *Annales de l'Université de Grenoble*, tome XXXIV, n° 2 (1923)¹.

Voyons comment, dans le parler des 170 indigènes, se présente le traitement de :

1° -a final, inaccentué, précédé de palatale.

2° c(+a).

3° ñ accentué.

I

Dans l'ensemble du domaine franco-provençal -a final inaccentué, avec précession de palatale, avait au moyen âge, dès l'époque de nos premiers documents, abouti à -i : évolution tout à fait parallèle à celle qui, dans les mêmes dialectes, avait, en syllabe accentuée, conduit de *pal.* + a à *ie*. Ainsi se marquait l'originalité de nos parlers, en face du provençal maintenant a, et du français qui en réduisait l'aperture au point de l'amener à *e*.

1. Depuis l'impression de cette liste (mots commençant par l'interdentale s), nous y avons encore ajouté une vingtaine de mots.

Dans la plus grande partie du domaine l'*i* primitif s'est, aujourd'hui, assourdi en un *ɛ*, plus ou moins sensible¹, qui couvre la Suisse, les Savoies, la partie Est (montagneuse) du département de l'Ain, et a conquis la plus grande partie franco-provençale du département de l'Isère. Cf. A. L. F., Cartes : *abeille*, *paille*, *chasse*, *vache*, *puce*, *montagne*, *cire*, *noire*, etc., etc.

La zone de conservation de l'*i* est une bande, d'abord étroite, qui, sur les *deux* rives du Rhône (dans la région franco-provençale le Rhône n'est nulle part une limite linguistique) descend jusqu'à la région de Vienne, s'étendant ici plus largement sur la rive droite du fleuve.

Vaux représente le point extrême, au Nord-Est, de cette bande. Les communes voisines, à l'Est et au Nord ont *ɛ* ou rien : Cleyzieu, Torcieu (point 924 de l'A. L. F.), Bettant, Ambutrix. Mais l'*i* redevient sensible à Leymênt, Lagnieu, Saint-Sorlin, Souclin. Au delà de l'Ain, à une certaine distance du Rhône, à Chalamont, pas plus qu'à Villars (point 913 de l'A. L. F.), on ne l'entend plus.

Mais serrons les choses de plus près, et voyons, à Vaux, comment se comportent les trois générations à l'égard de ce phonème incomplet et menacé, évidemment, de disparition, I et II marchent de pair, avec cette différence, toutefois, que chez II, l'articulation est beaucoup plus molle, au point qu'un enquêteur peu averti (nous en avons fait l'expérience) n'entendrait et ne noterait, souvent, rien du tout.

Mais l'essentiel n'est pas là : parfaitement ou imparfaitement articulé, *i* n'existe réellement qu'à la pause. Dès que le mot auquel il appartient prend place dans un mot phonétique, *i*, écrasé entre deux syllabes pleines, disparaît purement et simplement.

Ex. : *văși* (vache), *pîsi* (pisse : subst., et 2 impér.), *môtăni*, *mėgri* (fém. de *mėgrō*, maigre), *năiri* (fém. de *năi*,

1. Je dirais, en ce qui concerne les localités du département de l'Ain que j'ai explorées « plutôt *moins* que plus », sauf quelques cas de conservation très remarquables, par exemple *môvėzi ərba* « mauvaise herbe » (Ordonnaz, canton de Tenay).

noir), mais *vãsmégri*, *mõtãnnãiri*, *pisvial'i* (se dit d'une fontaine qui ne donne qu'un filet d'eau) [I et II].

Observons maintenant l'attitude de III.

La dernière génération de patoisants se compose, nous l'avons vu, de 26 personnes, dont 4 venues de l'extérieur ; et parmi les 22 indigènes, 12 habitent le village, et 10 — ou plutôt, si l'on tient compte des relations de société et de parenté — 6 seulement le hameau. *Chez toutes ces personnes l'i a totalement, et en toute position, disparu.*

Les raisons de cette disparition sont évidentes.

A Vaux-Fevroux elle me semble s'être produite plutôt qu'à Vaux-« ville », puisqu'elle a atteint plusieurs sujets de II : je crois pouvoir attribuer le fait à la présence de plusieurs femmes venues de la montagne, depuis longtemps mariées au pays, et réputées bon caquet bon bec, mais je ne puis rien affirmer.

En revanche mes observations au village sont très précises. Elles ont porté surtout sur une famille restée très fidèle à ses traditions, et à son patois, composée aujourd'hui des parents et de six enfants. Le père et la mère ont un *i* très nettement articulé : les trois jeunes gens, et leur sœur cadette, ne l'ont plus. Il ne saurait donc être question d'influence familiale. Mais il n'y a qu'à traverser la rue : dans la maison d'en face nous trouverons le camarade, légèrement plus âgé qu'eux, de nos jeunes gens, patoisant — bien entendu — intelligent, causeur, et surtout plein d'entrain. Il est né dans cette maison, mais d'un père qui est de Cleyzieu, et d'une mère qui est de Bettant, donc qui n'ont plus d'*i* dans leurs patois : il prononce à leur exemple, *mõtãñ*, *fẽl'* (fille), *mégr* (fém.), etc., et — nous n'en douterons pas un instant si, dans leurs relations quodidiennes, nous avons vu *vivre* ces jeunes gens — c'est lui qui a entraîné derrière lui des camarades plus réservés, plus timides. Quant à la jeune fille, elle a suivi ses grands frères.

Un dernier mot sur ce fait : le père et la mère, avant le jour où je le leur fis constater, ne s'étaient jamais doutés de cette particularité de prononciation qu'ils avaient pourtant l'occasion de constater — je les ai cependant rendus, depuis

quelques années, plus attentifs à leur patois — presque à chaque phrase de leurs enfants.

Un autre groupe de jeunes gens, que j'ai suivis de moins près, donnerait lieu à une conclusion analogue. Ici le sujet « dominateur » est un jeune homme né au pays également, de parents venus de Saint-Paul-de-Varax (Nord de Chalamont), et qui ont continué à parler entre eux leur patois « bressan ». Les quatre enfants parlent le patois de *Vaux*, mais ils ont conservé du langage de leurs parents l'amuïssement de l'*i* final ; et le jeune garçon, intelligent et causeur, que j'ai écouté a certainement, lui aussi, « fait école » dans le milieu qu'il fréquente.

*
* *

Il nous reste à replacer les faits observés dans l'ensemble du mouvement auquel ils se rattachent, et qui leur donne leur vraie signification.

D'une part, la transformation de *i* en *ɛ* qui s'est opérée dans l'Est de la région franco-provençale est parallèle à celle qui, en syllabe accentuée, et en syllabe protonique, a, à une date relativement récente, amené *i* > *ɛ* dans des mots qui, à Vaux, aussi, se présentent sous la forme : *větā* (ville), *rěšō* (riche), *vō dē tē* (vous dites), *āvě l'i* (abeille), *věria* (tourner).

D'autre part, l'effacement d'une voyelle finale inaccentuée est un fait phonétique d'ordre général, et l'on sait que cet effacement se produit d'autant plus facilement que cette voyelle est de moindre apertur.

Le mouvement qui vient de s'accomplir à Vaux est orienté nettement d'Est en Ouest. Si nos patois devaient poursuivre leur existence normale, la vitesse de propagation de ce mouvement semblerait devoir être assez lente. A 25 et 30 kilomètres au Sud-Est de Vaux, dans la zone de conservation de *i*, j'ai noté (Loyettes, Pont-de-Chéruy, Crémieu) : *vāsi mégrī*, avec deux *i* également perceptibles. Les choses n'en sont pas encore au point où les montre la génération qui disparaît aujourd'hui à Vaux. Toujours est-il que ce

mouvement se rejoindrait avec celui qui, à une date récente également, a pris naissance dans la région intermédiaire entre Saint-Etienne et Lyon (E. Veÿ, *Le Dialecte de Saint-Etienne au XVII^e siècle*, Paris, 1911, p. 55-56).

Au Sud du domaine, dans la vallée de l'Isère, les faits offrent un aspect particulier. $-è < -i$ règne dans toute la vallée, et il se soude, à l'Ouest, dans la région de Romans à l' $-o < -a$ provençal, dans la région de l'Est, à la région savoyarde, enfin vers le Nord à la région des Terres-Froides, où Devaux (*Essai sur la langue vulgaire du Dauphiné septentrional*, 1892, p. 227) a très soigneusement noté les modalités de l'évolution $-i > -è$. $-i$ est conservé dans la région de La Mure, dans la vallée de la Romanche (cf. le point 950 Bourg-d'Oisans de l'A. L. F.), et il s'avance jusqu'à Vaulnaveys, où il s'oppose à l' $-è$ de Saint-Martin d'Uriage. Mais la région grenobloise a vu se produire un très curieux phénomène de déplacement d'accent : toute syllabe accentuée *brève* y a perdu son accent au profit de la finale. Il en résulte que dans cette zone, aux points extrêmes Nord et Sud, je crois, on a la double série suivante.

Saint-Laurent-du-Pont (c. de Voiron) : *blāṣ* (blanche) ; *āvēl'v* (abeille) ; *plævē* (pluie), *pōsē* (pis de la vache).

Vaulnaveys : *cātāṇi* (châtaigne), *fil'i*, *bōṣi* (bouche), *smīzi* (chemise).

(Dans cette double série de mots la finale est accentuée).

Au total l' i inaccentué du fr.-pr. subsiste dans deux régions de caractère très différent : aux abords du plus grand centre de population de la région, et dans une vallée qui, jusqu'en ces dernières années, a été presque désertique. Il serait curieux de voir de près, comme nous l'avons fait pour Vaux, comment sur ce terrain très circonscrit se propagent l' $è$ venu de Grenoble, et aussi le o qui y correspond dans la zone provençale.

Quoi qu'il en soit, l'évolution $-i > -è$ (ou $-o$) a fait perdre à nos parlers un trait de leur originalité, en les rapprochant du français : et l'on voit par quel long et laborieux détour ils sont arrivés à ce résultat qui, vu à plusieurs siècles de distance, n'apparaîtrait pas du tout sous cet aspect.

L'extension de fr. ř aux lieu et place de $\text{ř} < c^{(+a)}$ dans le même domaine est un fait d'un caractère tout différent.

II

Quand, partant d'Orange, où est encore conservé le c latin devant a , on marche, en direction Nord-Est, sur la région subalpine dont le Diois peut être considéré comme le centre, on se trouve bientôt dans la zone où $c^{(+a)} > \text{ts}$. Ts s'étend sur tout le massif dont les débouchés sont à l'Ouest dans la vallée du Rhône, à l'Est dans celle de la Durance, ou au Sud. Mais si, du Diois, nous passons dans la cuvette, toute voisine à l'Est, du Trièves, nous serons surpris, dans un parler de caractère tout provençal par ailleurs, d'entendre non plus ts , mais le ř de la langue littéraire française : et ř règne, il va de soi, tout le long du débouché naturel de cette cuvette vers le Nord. Nous le rencontrons, le long de la voie ferrée Marseille-Grenoble, par exemple au point 849 de l'A. L. F., à Monestier-de-Clermont. Les géographes nous diront que, après avoir jadis regardé vers le Midi et vu son histoire liée à celle du Diois, le Trièves a, à une époque récente, accompli une véritable « volte-face » vers le Nord, vers les centres industriels nouveaux de la région grenobloise (Robequain, *Le Trièves*, Ann. U. Grenoble, t. XXXIII, p. 332).

Si, au lieu d'obliquer au Nord-Ouest, nous poussons en direction Nord-Est, nous nous trouverons dans un pays de caractères assez divers — le Beaumont, le Valbonnais, la Mateysine — cuvettes ou vallées plus ou moins fermées, qui se sont ouvertes, elles aussi, vers le Nord, mais plus tardivement que le Trièves. Toute cette région a conservé le ts indigène, qui se trouve par exemple à la Mure, dans un village plus au Nord, à Pierre-Chatel, mais qui, sitôt que la route des lacs de Laffrey arrive en vue du carrefour de Vizille, dans la zone d'influence de Grenoble, fait place à ř .

C'est ici le fait capital. Le ř français s'étend non pas seulement aux abords de Grenoble, mais tout le long et dans

le sens de cette longue vallée de pénétration qu'est le Graisivaudan, sur un parcours de 150 kilomètres : de son foyer de propagation, il est descendu jusque dans la poche du Trièves ; à l'Est il s'est heurté dans la région d'Allevard et de Montmeillan au *ʃ* savoyard, de Romans au *ts* du Diois et du Valentinois. Cette francisation violente a été comme une vaste déchirure dans la trame du développement phonétique normal des dialectes du Sud-Est.

Enjambons ce fossé de l'Isère, et nous voici dans une zone dont les évolutions phonétiques n'ont été interrompues par aucune influence extérieure.

$c^{+a} >$ à l'Est (Saint-Pierre-de-Chartreuse) *ts* $>$ *st* ;

— à l'Ouest (Saint-Laurent-du-Pont) *ʃ*.

L'aire de *ʃ* est beaucoup plus vaste que celle de *st*. Elle couvre toute la partie Nord du département de l'Isère, et presque tout le département de l'Ain, fortement appuyée à l'Est sur la zone compacte des deux Savoies. Il semble, dès lors, que, en plein centre de ce domaine, le *ʃ* de Vaux, dans des mots comme *ʃâtè* (château), *ʃnàl'i* (chenille), *pyòʃia* (piocher), etc., doive être d'une solidité à toute épreuve.

Notre longue excursion — préambule nécessaire de cette étude — nous a montré comment le *ʃ* français peut pénétrer des parlers très éloignés des dialectes d'oïl. Le petit canton de Lagnieu présente des faits tout semblables : il a pour chef-lieu une petite ville de 2000 habitants, rurale et bourgeoise, où le patois n'est pas encore éteint, et là ce sont quelques septuagénaires seulement qui ont conservé le *ʃ* local, le reste de la population patoisante y a substitué le *ʃ* français. Il ne peut être question, en effet, là non plus qu'ailleurs, d'évolution phonétique normale. Le passage direct de *ʃ* à *ʃ̣*, « phonème violent » (M. Grammont), ne se comprendrait pas ; les enfants incapables de prononcer *ʃ*, quand on veut les y contraindre, émettent *s* et non *ʃ̣*. *ʃ̣* est, à Lagnieu, une élégance française, citadine, comme aussi bien, dans le même milieu, *r* grasseyé aux lieu et place de l'ancien *r* local, apical.

A Vaux, dans un milieu patoisant très restreint, *ʃ̣* généralisé est une élégance *féminine*.

š n'était pas un phonème étranger à notre patois, bien qu'il y soit venu de patois voisins, où il procède non pas de *c* mais de *s* + *palatale*. A Souclin on a *dāši* = Vaux *dāsi*; *pěsé* sg. < **paxellum*, pl. *pěšó* (échalas), et cette forme de pluriel s'entend à Vaux, à la place du mot indigène *pó* < *palos*, bien qu'elle n'ait pas réussi à s'y implanter. Nous n'avons acclimaté que *šia* < **sia* < *sex*.

š s'est introduit surtout à une époque plus récente, dans des importations totalement françaises, par exemple dans *šwězi*, plus fréquent que *šwězi*, dans *švæ*, qui a remplacé *pai* (< *pilum*), dans *šāpīnō*, qui a remplacé *bōlāi* < *buletum*, resté comme adjectif¹. Dans mon lexique à peu près complet du patois de Vaux j'ai noté 50 mots commençant par š pour 300 environ commençant par s.

Quoi qu'il en soit, les francisations du type *šuzà* (chose), *šābriari* (chambrière) seraient restées isolées sans l'intervention d'un élément « dominateur » qui là encore s'est imposé au milieu, et a brusqué l'exécution du mouvement préparé. Une jeune fille, aujourd'hui jeune femme, de Vaux-Fevroux a quitté pendant quelque temps son hameau, quelque peu maussade, pour séjourner à Lagnieu où elle avait des cousines ; elle a pris à ce contact, entre autres élégances, le š de la « capitale » ; elle est rentrée chez elle, les relations avec les cousines ont continué, š est demeuré, il a plu à quelques jeunes filles de là-haut qui fréquentaient dans la maison, et c'est ainsi que, dans le milieu des jeunes femmes patoisantes de Vaux-Fevroux, il a supplanté s. s est maintenu par les hommes. Quant aux enfants, ils parlent... français.

Le š de Vaux-Fevroux est une répercussion du š de Lagnieu, comme le š de Mens-en-Trièves est une répercussion du š de Grenoble.

Si l'on ajoute, pour terminer, que le z issu de *g*^(+a), qui apparaît dans moins de mots, mais dans des mots extrêmement usuels, a une destinée toute pareille à celle de s, et que, dans les mêmes conditions, et dans le même milieu

1. Au sens de « creux, vide » (d'une rave).

déterminé, il est supplanté par le *z* français, on aura une idée précise, et valable certainement pour un milieu beaucoup plus large, de la façon dont s'opère la francisation de dialectes qui paraissent, et qui ont été en effet, très rebelles à cette pénétration.

C'est une histoire toute semblable que celle de *û* (= *u*) latin (ou germanique) qui, à notre époque seulement, chez nous, a commencé à prendre le timbre de *ü* (= *u*).

III

On a, à Vaux, les faits suivants :

I (hommes seulement) : *fû* (fuseau), *fûtâ* (tonneau), *pu*, *pûrâ* (pur, -e), *ku* (culus), *kru*, *krwâ* (cru, -e), *vêdu*, *-dwâ* (vendu, -e), *du*, *dûrâ* (dur, -e).

I (femmes), II (hommes et femmes) : comme dessus, mais *kru*, *krwâ* ; *vêdu*, *-dwâ* ; *du*, *dûrâ*.

III : *fûta* ; *pur*, *pûra* ; et la suite comme au 2^e §. *ku* est un mot grossier, et surtout burlesque.

L'inertie, relative — il va de soi —, des lèvres est un des faits qui frappent le plus l'observateur dans l'articulation des parlers de la région lyonnaise. L'incapacité de réaliser la position des lèvres requise pour *u*, en l'associant à la position de la langue requise pour *i*, est le principe d'où a procédé, chez nous comme en Catalogne, la conservation des *u* anciens. Et ce fait est, on le voit, intimement lié à la répulsion que nous avons montrée à l'égard du *z* français.

Il est intéressant de rechercher comment *u* s'est progressivement acclimaté chez nous, comment il a fini par y être le terme d'une évolution terminée dans des domaines voisins depuis des siècles.

Notre inaptitude native à réaliser l'*u* français se traduit d'une façon frappante dans la forme qu'ont prise chez nous les suffixes français *-ure* et *-ule*. Nous les rendons avec une voyelle, brève dans les deux cas, où la langue est un petit peu plus basse que dans le *i* français, où les lèvres

sont passives, exactement dans la position de l'*u* anglais de « but ». En revanche dans des mots comme « abus », « salut », etc., notre articulation est correcte, encore que la voyelle soit plus longue qu'en français. La phase préliminaire du processus à décrire serait donc la suivante : on apprend à prononcer *u*, tant bien que mal, dans des mots d'emprunt, imposés en quelque sorte par le français.

Comment *u* est-il d'abord apparu dans le système cohérent et solidaire des articulations locales ? On peut l'établir, je crois, sans trop de chance d'erreur.

Le fait essentiel a été la création de la semi-voyelle *w̥*, à côté de *w*, dans des conditions que montre clairement la liste suivante :

Infinitifs : *twā*, *pwā* (tuer, tailler) : 3^e p. ind. prés. : *twě*, *pwě* ; *adwīre* (apporter), *ṣa-wī* (charrue), *sāswī* (sangue) ; *krwī* (croix), *nwī* (noix) — mais *fwīre* (fuir), *ṣarbwī* (clématite [*albicium* : REW et FEW]), *pwī* (puits). *w̥* est né d'une assimilation à la palatale suivante. Mais comme il demande chez nous un relèvement des lèvres beaucoup plus fort que *u* et *w*, toujours produits avec le minimum d'articulation labiale, toutes les fois que *w* était précédé d'une consonne labiale, occlusive ou constrictive, l'inertie naturelle de l'organe a été un obstacle à l'évolution en *w̥*.

De la semi-voyelle à la voyelle il y avait un pas encore, un degré de plus surtout à franchir dans le resserrement des lèvres. Ce pas a été franchi, avant la plus ancienne génération de patoisants, d'une manière assez inattendue, dans les mots du type suivant, qui appartiennent déjà à I : *myu* (mieux), *vyu* (vieux), *pyu* (pou), etc. Ces mots sont, dans des parlers très voisins du nôtre, à l'Est, dans la région montagneuse, plus conservatrice : *mya(u)*, *vya(u)*, *pya(u)*. La diphtongue résulte, ici comme dans bien des cas (cf. Millardet, *Étude de dialectologie landaise*, p. 617-8) de l'écrasement de l'élément central d'une triphthongue : *yaw* dont les deux premiers termes provenaient d'une diphtongaison de *ě* ; les deux éléments extrêmes mis en présence, la diphtongue s'est établie dans le sens montant

(du type *wi* de *ṣaṛwi*), et, sous l'influence de *y*, *u* est passé à *u*. Telle est — si nous négligeons l'*u* de *peru* (poire), de provenance non locale sans doute — l'origine des premiers *u* apparus dans notre parler.

L'évolution *u* > *u* est spontanée, et non plus conditionnée dans *du*, *dura* de la II^e, *pur*, *pura* de la III^e génération. Cette évolution, on l'a remarqué, a pris son origine déjà chez les femmes de la 1^{re} génération. Quel en a été le principe ? Je ne sais. Toujours est-il qu'elle est solidaire d'un mouvement qui a fait passer *ó*, en syllabe ouverte à la fin et à l'intérieur d'un mot, à *æ* : innovation féminine à coup sûr, car je n'en ai rencontré trace chez aucun homme, bien plus je l'ai trouvée très accusée chez une septuagénaire qui dit toujours *æ*, *u* là où son frère, du même âge, articule *ó*, *u*. Par exemple : *ṣæ* pour *ṣó* (chaud), *e fæ* pour *e fó* (il faut), *Væ* (= Vaux), et même *ætæ* (auto-[mobile]).

Enfin la précession de consonne labiale qui, chez I (femmes) et II, était un obstacle à la palatalisation de *u* a cessé d'en être un chez III.

Chez III, II et I *u* protonique, sauf dans des cas d'action analogique ou d'influence française, ne montre aucune tendance à la palatalisation. Et cette tendance n'apparaît pas davantage dans l'*u* en syllabe fermée. La plupart des patoisants de II conjuguent : *burlå*, *i bråle* (brûler) ; *purzi* (purger), *i s-e purzi* (il s'est purgé), *nå purzi* (une purge).

*
* *

Nous arrivons au terme de cette étude avec l'espoir que la minutie de certains détails, réduite pourtant au minimum, n'aura pas nui au dessin de l'ensemble. Conduites sans idée préconçue, mais poursuivies pendant des années, nos observations se sont groupées d'elles-mêmes pour ainsi dire, et ont formé le système auquel nous n'avions jamais pensé. A travers trois générations de patoisants nous étions arrivé à saisir sur le vif les modalités des actions qui ont travaillé l'ensemble des parlers franco provençaux et, à l'époque moderne, ont profondément altéré leur physionomie origi-

nale. Et la vie du dessin qui s'était ainsi composé nous a paru une preuve de sa vérité.

Nous laissons à d'autres le soin de mesurer la portée de cette vérité.

Antonin DURAFFOUR.

SUR LE NOM D'UN CONTENANT A ENTRELACS DANS LE MONDE MÉDITERRANÉEN

« Un dromadaire est un chameau à une bosse ; un chameau est un dromadaire à deux bosses. » — « L'arabe *qafaş* « cage » provient de latin *capsa* ; le grec *κίβητις* « besace » pourrait bien être d'origine sémitique. » Les étymologistes auraient beau dialoguer ainsi ; ils n'éclaireraient guère l'origine des mots isolés, sans racine connue, qui sont communs à plusieurs langues du pourtour de la Méditerranée. Mais une solution apparaît, souvent utilisable : les langues indo-européennes et sémitiques, séparément, ont emprunté à d'autres langues maintenant perdues. Le problème a été exposé par M. A. Meillet en 1908 dans les *Mémoires de la Société de linguistique*, la bibliographie du sujet s'est depuis augmentée régulièrement¹.

Une grande partie des auteurs qui se sont occupés de la question, ou ne font pas d'hypothèse sur le monde méditerranéen pré-indo-européen (et pré-chamito-sémitique), ou y recon-

1. A. Meillet, *De quelques emprunts probables en grec et en latin*. MSL. XV, p. 161-164.

Travaux de A. Cuny dans la *Revue des Études anciennes* : t. XII, 1910, p. 154-164, *Les mots du fonds préhellénique en grec, latin et sémitique occidental* (ce dernier limité à hébreu-phénicien et araméen), avec renvoi, entre autres, à Ed. Meyer, *Geschichte des Altertums*, 2^e édit. 1909, I, 2, p. 267 ; autres articles, t. XIV à XXIV.

A. Meillet, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, 1^{re} éd., 1913 ; 2^e éd. 1920, p. 35 et suivantes.

J. Vendryes, *A propos du mot κρησσός*, *Revue des Études grecques*, 1919, p. 495-503.

G. Glotz, *La civilisation égéenne*, 1923, p. 444, une liste de mots grecs présumés d'origine égéenne.

Ch. Autran, *Phéniciens*, 1920 ; *Tarkondemos*, 1921 ; *Les langues de l'Asie antérieure ancienne* dans *Les Langues du monde*, 1924, notamment p. 310.

R. Fohalle, *A propos de κυβερνάειν gouverner*, dans les *Mélanges Vendryes*, 1925.

naissent une espèce d'unité en l'arrêtant provisoirement à l'Ouest sans atteindre la péninsule hispanique. D'autres auteurs au contraire sont attentifs à une liaison de l'ancien domaine hispanique (représenté de nos jours par le basque) avec le domaine caucasique, en supposant que la plupart des éléments « effondrés » de l'intervalle géographique entre ces deux affleurements vivaces ont pu faire partie du même ensemble; la question se complique d'ailleurs d'études sur des éléments communs au basque et à des langues chamitiques¹.

Il resterait à traiter le problème d'ensemble. Ce serait un travail considérable certes, fructueux à coup sûr. Malheureusement les travaux préparatoires ne sont pas assez nombreux. Les dictionnaires étymologiques des principales langues méditerranéennes indo-européennes permettent bien de constituer des listes provisoires de mots qui ne s'expliquent pas par l'indo-européen. Mais pour le sémitique, si le travail est fait partiellement, il fait défaut pour la masse importante de l'arabe, et le travail est plus rudimentaire encore sur le domaine chamitique. D'autre part les indications sur les langues asianiques anciennes sont encore à la fois peu abondantes et trop dispersées; les langues caucasiques ne s'offrent pas facilement aux comparaisons. Le linguiste qui tentera, à travers les lexiques connus, d'explorer le soul-sol méditerranéen, devra être armé d'une érudition très variée et faire appel à maints concours. En effet, outre les domaines énumérés ci-dessus, il faudrait encore sonder les domaines limitrophes, pour voir s'il n'y a pas à tenir compte de connexions en dehors de la région méditerranéenne.

1. Les indications ci-dessous ne visent pas à être complètes :

Aifredo Trombetti, *Elementi di glottologia*, 1923, notamment p. 118 et suiv., et surtout p. 125-127.

— *Le origine della lingua basca*, 1925 (voir BSL, n° 80, 1925, p. 272).

K. Oštir, *Beiträge zur alarodischen Sprachwissenschaft*, I, 1921 (voir BSL, n° 71, 1922, p. 128).

— *Illyro-pelasgica*, 1924 (voir BSL, n° 80, 1925, p. 49).

N. Marr, *Der japhetische Kaukasus und das dritte ethnische Element in Bildungsprozess der mittelländischen Kultur*, 1923 (voir BSL, n° 74, 1923-4, p. 189).

Jafetičeskaja teorija, 1924 (voir BSL, n° 80, 1925, p. 270).

Il sera donné ici seulement un exemple rencontré par hasard, avec l'exposé d'une enquête menée trop rapidement pour qu'elle ait des chances d'être et assez complète et assez critique.

Les considérations préliminaires qui suivent sont de celles qui ont entraîné à la fois à pousser l'enquête et à la délimiter.

Les mots méditerranéens qui ont pour ainsi dire surnagé après que les langues dont ils faisaient partie ont été submergées par les coulées indo-européenne, chamito-sémitique, turque, etc., et qu'on pourrait appeler des « mots-bouchons », sont dans les langues où on les trouve des corps étrangers, des emprunts. Comment les discerner avec sûreté? Les réponses à cette question sont d'ordre linguistique d'une part, géographique d'autre part.

1. Les « mots-bouchons » peuvent se distinguer par leur aspect extérieur (ainsi le suffixe *-ιθης* en grec).

2. Ils se dénoncent par leur manque de connexion avec le reste du vocabulaire; mots isolés, à peu de dérivés, ne s'expliquant pas par une racine indo-européenne ou sémitique connue, etc.¹.

3. Ils se trouvent, soit dans des langues parentes, soit dans des langues de groupes différents avec des formes qu'on ne peut déduire les unes des autres par ces correspondances phonétiques régulières qui s'appliquent d'une part aux mots communs des vieux fonds, d'autre part aux emprunts d'une

1. Autran, *Phéniciens*, p. 46 : ... D'aucun côté nous ne parvenons à saisir ce sens radical relativement aisé à découvrir lorsqu'on possède des séries de mots du même type suffisamment étendues. Bien plus, la plupart de ces vocables sont manifestement *anormaux*... Que le groupe entier demeure uniformément rebelle à l'interprétation linguistique constitue une anomalie remarquable. Il serait, je crois, difficile de trouver, en dehors de cette catégorie, une liste de vingt mots pris au hasard soit en cananéen soit en grec, se présentant dans les mêmes conditions d'*obscurité grammaticale*.

langue connue à une langue connue à des époques déterminées¹.

4. Ils peuvent apparaître avec des formes différentes dans la même langue : indice d'emprunt répété à des époques différentes, d'emprunts faits à des langues différentes, quelquefois de réemprunts. (Par exemple dans ce dernier cas un mot passé du latin en araméen, de là en arabe, peut être repris à l'arabe par une langue romane ; ou un mot espagnol passé en arabe peut revenir à l'italien et de là au français, etc.).

De tout ce qui précède il s'ensuit qu'on peut être amené à grouper comme originairement identiques ou parents des mots que les règles ordinaires invitent à tenir séparés. Où donc le contrôle, et où la limite ?

Ce qui importe ici, c'est la signification. Il n'est légitime de réunir des mots se ressemblant, sur des domaines susceptibles de communiquer, que s'ils peuvent désigner des objets analogues ou faits à l'image d'objets analogues. Ceci doit encore se formuler.

5. Les emprunts faits indépendamment par des langues différentes à un fonds commun sont des noms d'objets propres à ce fonds, objets naturels ou objets fabriqués².

Dans la région méditerranéenne on s'attendra à trouver surtout un vocabulaire maritime et un vocabulaire commercial. Animaux marins, engins de pêche et de navigation ; objets d'échange, et emballages pour ces objets. De plus les productions naturelles des pays limitrophes de la mer.

6. Chaque fois qu'il est possible de remonter par un détail

1. Cuny, *Rev. ét. anciennes*, XII, p. 454 : Le principe qui permet de reconnaître ces mots, c'est qu'ils se ressemblent sans pouvoir se superposer phonétiquement et que ce sont des mots de civilisation.

2. Vendryes, *ἡρώσος*. Les noms d'objets n'ont voyagé qu'en servant d'étiquettes aux objets eux-mêmes.

topique de fabrication ou par une analogie frappante de forme d'un objet à un autre, l'identité de noms qui se ressemblent peut se soutenir. En l'absence de ce lien technique il faut au contraire faire toutes réserves même sur des rapprochements tentants.

7. La liaison reconnue entre les noms d'un même objet dans des langues différentes peut permettre de détacher dans telle ou telle langue le nom de cet objet d'une racine de même son, mais de tout autre sens, avec laquelle il est rangé dans les dictionnaires.

Il peut arriver qu'un mot voyageur, emprunt supposé, présente des formes à correspondances régulières entre certaines langues d'un même groupe. L'explication en est généralement qu'une des langues du groupe a emprunté le mot anciennement, et que les autres le lui ont emprunté. C'est ce qu'on pourrait exprimer comme suit.

8. Les objets étrangers et les mots qui les désignent ne se propagent pas uniformément mais atteignent certains endroits qui servent de points de départ pour des pénétrations ultérieures. D'où utilité de distinguer des groupes phonétiques régionaux dans un ensemble de mots-bouchons apparentés¹.

Ainsi il y a présomption d'emprunt à un fonds méditerranéen spécialement quand le mot examiné ne se trouve que dans les langues méditerranéennes, ou quand les formes d'autres langues indiquent une propagation par rayonnement à partir d'une langue méditerranéenne.

Mais on pourra être amené, en vertu des considérations exposées plus haut, à admettre l'origine méditerranéenne de tel ou tel mot qui se rencontre sur un domaine géographiquement éloigné (par exemple l'Inde) sans que la voie de propagation puisse être reconnue.

1. Observation de M. J. Vendryes à la séance du 20 juin 1925 de la Société de linguistique.

Remarque liminaire sur le « contenant à entrelacs ».

Le hasard auquel la présente note doit sa naissance a été la rencontre dans le dictionnaire éthiopien de Dillmann du mot guèze *karabo* traduit par *corbis*; d'où l'idée qu'il y aurait peut-être non une ressemblance fortuite, mais un lien originel entre les deux mots; course à travers les dictionnaires; moisson inattendue, foisonnante, inquiétante. Le résultat provisoire a été communiqué à la Société de linguistique et les membres présents ont apporté immédiatement de nouveaux éléments de comparaison¹.

Puis a été entreprise, avec un complément de recherches, la présente rédaction, qui veut être surtout une série de suggestions.

Il est vraisemblable qu'un certain nombre des mots cités seront récupérés une fois ou l'autre par les étymologistes des différentes langues, grâce à la reconnaissance de connexions qui nous échappent actuellement. L'ensemble même des rapprochements pourra être divisé en plusieurs tronçons distincts. Il a paru utile, à titre de signal momentané, et sans prétention à une construction durable, d'énumérer tous les éléments divers qui avaient été rencontrés, mais les réserves doivent être indiquées. Il est certes inattendu de trouver dans l'étude d'une même racine les mots français suivants : *cage*, *coupe*, *cuve*, *couffe*, *corbeille*, *coffre*, *cabas*, *caisse*, *cabane*, etc. Il n'est pas prétendu ici que cette réunion doive subsister à coup sûr. Surtout il serait contraire au but de cette collection que quelqu'un s'autorise de ce qu'elle a de tentant pour en faire de semblables à

1. Je remercie M. Deny, qui m'a après cette séance donné par écrit le résultat d'une recherche analogue faite par lui au départ du turc (cité ci-dessous DENY) et à qui je dois la connaissance du dictionnaire de Cihac; puis MM. Kuryłowicz, Saroihandy, Lacombe, Delafosse, Jules Bloch, W. Marçais, etc.

A partir d'ici on rencontrera certains titres d'ouvrages cités en abrégé qui ne s'expliquent pas par la note de la page 84; ils sont elucidés par la liste bibliographique qui suit cet article.

propos d'autres mots sans de fortes raisons. En pareille matière, les précautions s'imposent.

L'objet dont les noms sont examinés ici aurait été sinon tout à fait à l'origine, ce qui ne peut se présumer, du moins à l'époque de son expansion commerciale sur le pourtour de la Méditerranée, un « contenant fabriqué par entrelacement d'éléments végétaux flexibles », ceci avec des formes et pour des usages variés, et avec des noms simples ou dérivés. Il n'est nullement dit que la racine qui paraît se retrouver dans tous ces termes ait signifié dans le groupe de langues prêteur « entrelacer » ou « tresser ». Ce serait plutôt le nom d'une matière employée pour fabriquer les objets en question¹.

Il n'y a aucune difficulté à faire entrer dans la définition ci-dessus la « cage » ou la « corbeille », ou même le « tambour » à carcasse d'osier. Mais il y aura des sceptiques en ce qui concerne les récipients à paroi continue, comme le « coffre » ou la « coupe ».

La réponse est aisée : la fabrication d'objets en bois n'est pas une technique générale ; beaucoup d'objets que nous connaissons en planches ou en bois creusé se rencontrent dans de nombreuses civilisations faits par entrelacement. Ainsi en Abyssinie ce sont de grandes corbeilles à couvercle qui servent de coffre à vêtement, et nous avons encore la manne en osier, le panier de déménageur, etc. Le coffre de la voiture est volontiers à entrelacs : voir J. Vendryes, *Gallo-latin* *cisium* (cissum), dans *MSL.*, XIX, p. 60-62, où le gaulois *carbanto* « coffre de voiture » (en latin *carpentum* « char à deux roues ») est rapproché de *corbis* ; en grec *καράβιον* « chariot à banne », cité dans *Boisacq*, p. 407 ; en latin *capsus* « cage » et « coffre de voiture », etc.

1. La « corbeille » n'est pas habituellement désignée comme « la tressée » (remarque de M. Jules Bloch). Voir en effet un mot comme « panier » qui est la « corbeille à pain », désignée par son usage et non par le procédé de fabrication ; ou *καροῦν*, *κάρυστρον*, etc., expliqués comme dérivés de *κάρνα* « roseau », mot lui-même étranger à l'indo-européen (*Boisacq*, p. 406), donc désignation par la matière travaillée.

Pour les récipients allant à l'eau, soit bateaux, soit coupes (voir « vase » et « vaisseau »), l'entrelacement peut s'accompagner de calfatage ; les « couffes » naviguent encore sur le Tigre ; quant au récipient à eau tressé et goudronné, il est usité sous des noms divers, en de nombreux endroits¹.

La technique du tressage est-elle née sur les bords méditerranéens ? C'est ce qu'il ne faudrait pas conclure du fait que des noms d'objets tressés se sont irradiés autour de la Méditerranée. Mais il faut penser que cette technique très ancienne est sujette à se renouveler continuellement par le choix des matières entrelacées, par les procédés de tressage, par les formes des objets fabriqués ; d'où les pérégrinations, avec le commerce international, des noms d'objets tressés, que ceux-ci soient des emballages plus ou moins grossiers ou des récipients. Les récipients de toute espèce, tressés ou non, sont très voyageurs, parce qu'ils accompagnent divers contenus en transportant au loin des formes locales (la bouteille de vin de Chianti est un exemple entre beaucoup)².

D'autre part le perfectionnement du tressage, qui est le tissage, a alimenté le commerce depuis si longtemps et de

1. Ainsi dans le sud-algérien sous le nom de *gannīna*, *gannūna* qui désigne en arabe classique une bouteille en verre ; voir ci-dessous l'amharique *q'ējo*, p. 89, n. 1.

2. Ainsi Landesdorfer, *Sumerisches Sprachgut*, attribue une origine sumérienne à au moins cinq noms de récipients attestés en hébreu (p. 33, 59, 63-64, 72, 91).

Le nom de la « botte » et de la « bouteille », arabe *bātya* « dame-jeanne » serait à examiner comme méditerranéen, de même que celui du « baril », arabe *barmīl* (déjà en néo-égyptien *bairu* « corbeille », grec *βάρης* « harque égyptienne ou perse », voir Erman, dans *Bezenbergers Beiträge*, VII, p. 337 ; c'est parce mot qu'on essaie d'expliquer *barca*, voir Walde et ci-dessous, p. 103, n. 1).

Le grec *κάλυθος* « corbeille tressée », dont on rapproche le français moderne « calais », sorte de panier employé aux Halles, n'a pas d'étymologie satisfaisante (*Boisacq*, p. 396).

Le rapprochement de *κῆδος* « cruche à vin » avec hébreu *kad* « cruche » est fait depuis longtemps. Mais d'après Zimmern, *Akk. Fremdwörter*, p. 33, le mot grec a repassé en syriaque avec l's final, *qadsā* ; de même plusieurs formes en arabe, et une en arménien. D'autre part l'égyptien ancien a un *qd* « pot », où le *q* est peut-être dû au fait que le mot est un emprunt (comme dans le terme syriaque) ; le rapprochement avec *kad*, déjà fait par Autran, *Tarkondemos*, p. 98, avec allusion au commerce de vin des Phéniciens, vaut mieux que

manière si variée que les noms d'étoffes et aussi de vêtements forment dans beaucoup de langues une part importante dans les listes de mots d'emprunt¹.

Comment se présente le nom de récipient qui est étudié ici ? Il est caractérisé essentiellement par une occlusive initiale post-palatale, ensuite par une consonne labiale. Presque partout l'initiale est sourde ; la labiale est simple ou géminée, sourde ou sonore, occlusive ou spirante².

celui avec l'arabe *qidr* « marmite » que propose Erman-Grapov, *Handwörterbuch*, p. 192 (ce dernier mot, représenté aussi en araméen et en néohébreu, est rapproché de accadien *dīqaru* « pot » par Zimmern *Akk. Fremdw.*, p. 33). L'amharique *q'eḡo* « vase en paille », appuyé du guèze *qadho* (mal attesté) ne peut sans doute pas être détaché du verbe guèze *qadha*, amharique *qaddā* « puiser ».

1. Un exemple souvent cité est le nom du vêtement en toile de lin, *χιτών* (*χίτων*), *tunica*, qui est pansémitique (hébreu *kuttōnet*). La forme la plus ancienne serait un mot sans *m*, accadien *kitū*, correspondant à un sumérien *gad(a)* « toile », Landersdorfer, *Sum. Sprachgut*, p. 47, avec références. Sans doute faudrait-il tenir compte ici de noms de la « tente », bas-grec *κατόνα*, de même dans certains parlers tsiganes (Jules Bloch), arabe maghribin *gītūn* (classique *qaytūn* « cellier », qu'on a rapproché de *κοιτών* « chambre à coucher, trésor »), et du nom du « coton », arabe classique *quṭn*, *quṭun*, *quṭunn*.

On admet (Walde) une étymologie celtique de « cape » (latin *cappa*) ; mais vu l'existence du mot en domaine sémitique, la question devrait être examinée d'une manière plus large.

Citons encore Autran, *Tarkondemos*, p. 93 : « ...ce vocabulaire « prohellénique » d'origine asianique dont la présence simultanée en Grèce, en Italie, dans l'Afrique du Nord nous demeure comme un témoin de l'unité de culture méditerranéenne réalisée jadis sous l'influence des « colons » venus de l'Est et de la mer ; p. 94, n. 1 : l'on peut à bien des égards comparer ce vocabulaire au vocabulaire technique et spécialisé qui, outre quelques termes d'usage courant, constitue aujourd'hui le bien commun de toutes les civilisations occidentales occidentalisées. »

2. Autran, *Tarkondemos*, p. 113 : « ...certaines variantes hiéroglyphiques témoignent dans la transcription des occlusives d'une indécision identique à celle... du grec et du latin. Le scribe... hésite entre la douce et la forte, entre la sonore et la sourde, parce que le phonème qu'il perçoit peut s'interpréter... d'une manière ou de l'autre ». L'étude de Fohalle, *κυβερνάω-gubernare*, montre l'indécision entre sourde et sonore avec beaucoup d'exemples précis. Le point de départ serait donc dans une langue sans opposition entre sourde et sonore.

D'autre part, dans les formes de langues modernes, notamment germaniques et romanes, il faut tenir compte de diverses modifications bien

Le nombre de consonnes différentes est souvent porté à trois par la présence d'une liquide *r* ou *l* soit après soit avant la labiale ; on trouve aussi des formes avec *n*, et enfin des formes avec une sifflante au lieu de liquide, et peut-être aussi avec *t*.

Le vocalisme est variable et on ne peut en citer aucune forme comme caractéristique dans l'ensemble¹.

Les radicaux sont étudiés dans l'ordre où leurs formes ont été citées ci-dessus, avec énumération de mots qui ont été trouvés dans différentes langues².

La division de l'exposé est donc faite en raison de la forme, non en raison des développements de sens. On ne pourra juger de la valeur de chaque détail qu'après avoir pris connaissance de l'ensemble. Les mots qui semblent pouvoir se grouper autour de l'idée de « contenant à entrelacs » sont portés au texte. Des homonymes sont cités dans les notes, la plupart parce qu'ils ont été rapprochés par certains auteurs, à cause de leur sens, des mots portés au texte ; d'autres parce qu'ils sont intéressants par eux-mêmes comme mots méditerranéens ; d'autres enfin pour mieux marquer les complications du sujet.

Le groupement par langues est fait dans les listes-index à la fin de l'article.

connues qui affectent les consonnes. Le classement a été fait souvent dans le présent article suivant la forme actuelle des mots. Les spécialistes feront facilement les reclassements utiles.

1. Exemple de changement de voyelle dans un emprunt : l'arabe classique a *ṭabīb* « sage, savant (médecin) », en arabe algérien *a* est réduit à l'explosion de *ṭ* colorée en *u*, *ṭ^ubīb* ; d'où en français militaire, puis en français familier *toubib* « médecin ».

2. Les dictionnaires étymologiques cités à la bibliographie n'ont pas été discutés dans le détail. Le détail des faits concernant les langues balkaniques (y compris l'albanais, et en ajoutant le hongrois) se trouve dans *Cihac*. Pour les langues romanes, voir les dictionnaires usuels et les dictionnaires étymologiques.

Pour l'araméen les emprunts évidents au grec et au latin n'ont souvent pas été cités (notamment ceux où les marques de déclinaison, comme *-s* du nominatif, sont transcrites).

Le grec, le latin, le français et autres langues européennes sont cités dans leur orthographe ; les autres langues en transcription, la transcription étant en général systématiquement unifiée. Les préfixes et suffixes clairement reconnaissables sont séparés du radical.

I. — Postpalatate, labiale (*k. p.*, etc.).1. *k. p. q. pp*¹

Accadien *guppu* « coffre, caisse, cage », hébreu talmudique *guppa* « vase, corbeille » et *qūp^ha* « cuve » (Le sémitique méridional correspond régulièrement à *p* par *f*, voir sous 2).

Latin *cuppa* (> français « coupe »), *cūpa* (> français « cuve »).

Noter, pour le développement des sens, que Du Cange donne *copa* « nacelle ».

Pour le grec, comparer *κύπελλον*, p. 102. Il faut peut-être rapprocher *κάπη*, mot homérique qui désigne la « mangeoire », laquelle est généralement un objet à claire-voie.

Pour les formes balkaniques et slaves de « coupe », voir *Cihac*, I, 69.

Le basque a *kopa* « coffin ».

Il y a d'autre part à signaler un turc *küp* « jarre » (DENY)².

1. Le *q* représente une occlusive chamito-sémitique à occlusion arrière-vélaire ou à occlusion vélaire accompagnée d'occlusion glottale (de la série dite emphatique). On peut trouver *q*, à côté de *k*, comme représentant d'un *k* d'une autre langue; inversement un *k* d'une autre langue peut, dans un emprunt, correspondre soit à *k* soit à *q* sémitique.

Les correspondances phonétiques que certains veulent trouver entre indo-européen et sémitique considérés comme parents n'ont pas à être examinées ici.

2. Homonymie. — Les étymologistes ont rapproché l'allemand *kopf* qui serait « pot » > « tête » (comme le roman *testa*). Et on rapproche d'autre part le français « coiffe », roumain *coif* « casque », etc. (*Cihac*, I, 70); mais pour ces derniers mots le rapprochement semble meilleur avec hébreu *qōba^c* « casque »; en arabe *qub(ba)^a* « sorte de capuchon pour enfant », en guèze *qōb^c*, en amharique *qōb* « calotte de moine » (ressemblant à la coiffe qu'on met sous le turban chez les arabes) et « casque colonial, chapeau européen ». M. J. Kuryłowicz, qui a utilement étudié le terme « coiffe », etc., en roman, dans *Rocznik Orientalistyczny*, II (1919-1924), Lwow, 1925, p. 255-259, indique que le mot doit avoir une origine orientale, mais il l'explique par un mot iranien — vieux-perse *hauda* — qui a été emprunté en arménien, en syriaque et en arabe, où il a la forme *hūdā*.

On rencontre ici les idées, sans doute à séparer l'une de l'autre, de « convexité » et de « trou creusé (concavité) » ou « trou percé », voir

2. *k. f(f), q. ff*

L'arabe *quffa* « cabas en feuilles de palmier » correspond à *quppu*, *quppa* cités ci-dessus p. 91¹. La même langue a, avec une laryngale supplémentaire, *qaf'a* « sorte de corbeille ronde sans anses en feuilles de palmier ».

Les mots romans de même aspect sont peut-être empruntés à l'arabe : italien *cóffa* « hune, corbillon », provençal *coufo*, français « couffe », « coufle » (sur lequel voir p. 103) et « couffin » (sur lequel voir p. 106). La définition du *Dictionnaire général* pour « couffe » est « panier flexible qui sert à faire des balles pour le café, le coton, etc. » et la remarque étymologique dit que « couffe » vient de provençal *coufo* qui a le même radical que « coffin » (voir p. 106), « coffre » (voir p. 96).

Le néo-hébreu a *kp^hip^ha* « corbeille en feuilles de palmier » (cité par Imm. Löw, dans *Orientalistische Literaturzeitung*, 1924, col. 213, d'après le thesaurus hébreu de Ben Jehuda).

Un berbère *akūfu* « couffe à papier » (Destaing, *Sous*, p. 78) montre une forme indépendante, semble-t-il, à la fois de l'arabe et des langues romanes ; de même *akufi* « jarre à céréales » en kabyle (W. Marçais). Au contraire *ḥaq'ṣif-ḥ*

Boisacq, p. 536 et Walde sous *cūpa*. Pour la « convexité », voir ci-dessous, p. 94, n.

« Creux, trou » ; en grec, avec hésitation sur la qualité de l'initiale, Hésychius fournit *κύπη· τρώγλη* « trou foré par un rongeur » et *γύπη· κοίλωμα γῆς* « creux dans la terre ». Le rapprochement a été fait par *Cohen de Lara*, p. 85 bas avec l'araméen *qup^ha* « trou, trou d'aiguille » (voir aussi le sens de « niche tombale » pour le latin *cūpa*). Comparer les mots berbères avec *kb*, p. 93, n. 2.

Le mot araméen *qup^ha* a aussi des valeurs différentes « perche, cep de vigne » ; ces derniers sens ramènent à *κύπη* « poignée, manche, manche de rame, rame », latin *cūpa* « manivelle du moulin à huile » ; voir aussi *capis*, etc. p. 102 ; il n'est pas sûr que ces mots s'expliquent par la racine de latin *capio* (voir *Boisacq*, p. 545).

Dalman, p. 357, renvoie de *qup^ha* à hébreu talmudique *kippa* « rameau de palmier, arc, voûte, cellule voûtée, sorte de coiffure » (p. 195) ; mais ici, sauf pour le premier sens (?), c'est l'idée de convexité qui intervient.

1. Homonymies. Le même *quffa* signifie en arabe également « piton d'une colline (voir *qubba*, p. 94, n.), frisson de fièvre, lièvre ».

« grand couffin en alfa » du Rif, *Biarnay*, p. 127 et *t-guff-at* du Mzab, *Biarnay*, p. 247 sont des emprunts à l'arabe.

En éthiopien, le guèze a *qaso* « coffre, corbeille, cage, ruche » ; en tigré *qaso* « vase à grain en bouse de vache, ruche », de même en tigrigna *q^waso* ; en amharique *qaso* signifie « ruche », et une ruche abandonnée peut servir comme « armoire ».

D'après les *lexiques de Reinisch*, le mot se trouve dans les langues couchitiques : bilin *qaffo* « grand vase tressé en palmier, servant de grenier », de même en saho où la forme est plus souvent *qaso*, et où le sens de « ruche » est représenté ; en chamir *gesa* « corbeille allongée, ruche »¹.

3. k. b, q. b

L'hébreu et l'araméen attestent un mot *qab* « mesure de capacité pour choses non liquides », dans le grec des Septante *κῆδος* « mesure de froment ». D'autre part l'arabe a *kūb* « grande coupe, bol ».

Reinisch avait eu tort de négliger ces mots, alors qu'il rapprochait du *qaso* cité plus haut les formes égyptiennes. En effet, l'égyptien a *qby* « cruche », « mesure », que *Erman-Gravov*, p. 189, rapproche de *qab* ; mais il y a une variante *kb* avec *k* ; le copte a *kabi*, *kebi* (voir aussi *kbś*, p. 110, n. 1).

En couchitique, le saho a *qōb* « corbeille imperméable ».

La forme araméenne *kub^a* « cuve » signalée par *Cohen de Lara* est probablement un emprunt au roman.

En berbère, le kabyle a de la même racine, avec une forme spirante de la post-palatale *ḥahabiḥ* « jarre » (Olivier). Mais il est difficile de juger le touareg *takəbat* « très petite boîte à couvercle » (*Foucauld*, I, p. 480)².

Mentionnons que le turc a *qub* « étui, enveloppe » (DÉNY)³.

1. Le turc *qof* « vide » est mentionné ici pour mémoire.

2. En effet le berbère a une expression homonyme du « creux, trou » (voir ci-dessus, p. 92, n.), ainsi au Mzab *takbut* « petit trou de faible profondeur », *Biarnay*, p. 247, et divers correspondants dans *Bronzi*, p. 31 et 47-48.

3. Pour *κίββα* et *κίβος*, voir p. 110.

Homonymie. — Malgré le rapport entre « coupe » et « coupole », il

4. *k. w*

Le latin *cauea* « clôture, cage, ruche » n'a pas d'étymologie indo-européenne satisfaisante. Il doit appartenir à la série des noms d'objets à entrelacs, avec une forme faible de la labiale, voir *Walde* sous ce mot, et ci-dessous *caulae*, p. 103¹.

Le turc a *gova* « seau » (voir *Cihac*, II, 567).

5. *g. f, g. b*

La prononciation de *q* est *g* dans certains parlers arabes surtout bédouins, d'où des variantes possibles en arabe ou dans des emprunts à l'arabe (voir *tguffat*, p. 93).

On trouve comme emprunts en mandingue *gafa* « musette de cheval en vannerie » et *gabā* « chapeau en paille tressée »; en peul du Fouta sénégalais *gafakke* « musette de cheval en vannerie »; au même sens *gafa* en songoï de Tombouctou, tandis que *gafakka* est « musette en cuir » en haoussa. Le baghirmien a *al-āgawa* « chapeau de paille », *al-gapa* « grand van ».

Des formes à initiale sonore se rencontrent aussi en Afrique orientale.

En amharique, *gub* « espèce de disque tressé ».

Dans les langues couchitiques, en bedja *guffa* et *gūfa*

y a probablement lieu de donner seulement à titre d'homonyme l'arabe *qubba* « tente » et plus tard aussi « édifice à coupole » (sur *quffa* « piton de colline », ci-dessus, p. 92); dans les langues romanes ce mot avec l'article donne les noms de l'« alcove ». En néohébreu (*Dalman*, p. 352), *qubba* « courbure, tente » (se trouve une fois dans la Bible, sans doute avec ce dernier sens); sur *qubbātā*, voir p. 110. Le mot désigne essentiellement un abri convexe, mais ne se rattache pas à une racine sémitique connue indiquant la convexité.

Une variante à initiale sonore, également sans racine verbale, est mieux attestée encore : accadien *gabbu* « dos », *gubbu* « citerne » correspond à hébreu *gab(b)* « dos (d'après « bosse »?), centre proéminent de bouclier, hauteur », etc., *geb* « citerne », araméen palestinien *gabba*, *gibba*, *gubba* « dos », « rive », *gābba* « citerne, fosse », arabe *ġibb* « citerne » (< *gibb*); guèze *gəbb* « citerne », « fosse », amharique *gubbā* « gonflement », *gubbātā* « colline » et *gʷabbata* « être courbé, bossu ». — Comparer le latin *gibbus*, *gubbus* « bossu ».

1. L'homonymie amène une fois de plus le sens « creux », avec latin *ca(u)sus*.

« coupe », en galla *gūbo* « vase tressé » (auquel il est douteux qu'il faille rattacher *hubo* « marmite »).

II. — Postpalatale, labiale, *r* (*k. p. r*, etc.).

1. *k. p. r*

L'hébreu a un mot *kəp'hōr* employé pour désigner une coupe (en métal); on trouve en syriaque *kāp'harta* « vase à boire fait en palmier tressé et goudronné ». En accadien, *kapru* est défini soit comme « coupe » (*Delitzsch*, p. 348), soit comme « table (à manger) » (*Zimmern, Akk. Fremd-wörter*, p. 34); or en Abyssinie moderne la table à manger est précisément un objet tressé¹.

En grec, *κύρος* « mesure de capacité pour les céréales ».

Le basque a le mot avec différentes formes dialectales : haut-navarrais, guipuzcoan *kopor* « terrine », souletin *khopor* « coupe », labourdin *gopor* « bol ».

2. *k. f. r* (*q. f. r*)

Dozy, II, 477 donne un *kfra* (non vocalisé), mot rare, correspondant au mot syriaque cité ci-dessus, avec la définition : « écuelle du tissu réticulaire qui enveloppe le pied des branches des dattiers, que l'on a enduit de poix ».

Le guèze a *kafar* « coffre, corbeille », et le tigrigna a le même mot avec le sens de « vase d'osier tressé (pouvant contenir environ 20 kilogrammes de céréales) »².

1. M. Jules Bloch cite indo-aryen moderne *kapātam* (< **kapart*) « (battant, panneau de) porte » et demande s'il n'y a pas à penser à une « natte » pendue comme séparation.

2. Homonymie. — L'accadien a *kupru* « bitume », l'hébreu *kop'her*, le syriaque *kupra*, l'arabe *qafr* « bitume, poix ». Le mot syriaque cité ci-dessus au texte est quelquefois expliqué comme l'« l'objet goudronné »; mais cette explication ne s'impose pas. D'autre part un dérivé probable du même radical se présente avec le sens de « soufre », accadien *kupritu*, hébreu *gobrit*, arabe *kibrīt*, etc., auquel on a voulu rattacher *κυάριστος* (*Lewy*, p. 33).

Un autre homonyme est hébreu *kop'her*, grec *κύρος* « henné », et un autre encore le nom du « câprier » : grec *κάπρις*, syriaque *qappâr*; en sabéen *kbr*, voir Rhodokanakis, *Studien zur Lex. und Gr. des Altsüdarabischen*, I, p. 40; en arabe *kabar. kubbār, qubbār*, etc. (voir entre autres Feghali, *Emprunts syriaques dans les parlers arabes du Liban*, p. 47), en persan *kabar* et *kor*.

Il faut citer ici français « coffre », espagnol « cofre », car il n'est pas entièrement sûr que ces formes s'expliquent, par voie phonétique, au départ de *cophinus* (voir p. 106-7) comme on l'admet généralement.

Le mot *kwāfri* « fabricant de coffres », qui est usité au Maroc semble un dérivé récent du mot roman ; voir *Hespéris*, 1924, p. 215-216 ; *Revue du monde musulman*, t. 58 (1924), p. 3, p. 247.

D'autre part l'arabe a une série avec *q*¹ : *qafīr* « ruche, auge où on conserve les dattes », *qafūr*, *qaffūr* « enveloppe de la fleur de palmier », *qaffūra* « grand panier ».

3. *k. b. r*

L'hébreu talmudique a un *kəb^hāra* « tamis, van », avec un verbe *kāb^har* dont on peut se demander s'il est dénominatif.

En face de guèze *karabo* « panier » (voir p. 99) l'amharique a à la fois *karabo* et *kabaro* « tambour » qui est usité aussi en tigrigna. Il s'agit de tambours à deux peaux dont l'armature a dû être anciennement en osier ou matière analogue.

Le mot se trouve dans les langues couchitiques : afar-saho *kabaro* « petit tambour », bedja *kabūr* « tambour » (qui se retrouve dans la langue non-couchitique barya de la même région, tandis que le kunama voisin a une forme *kūbula*). Le kafa a *kambo* qui proviendrait de *karbo*. Des formes plus compliquées apparaissent aussi : *kīrbra* en chamir, *kalambura* en bilin ; mots expressifs sans doute, propres à montrer une des voies par où a pu se produire la métathèse probable qui a donné la forme *krb*.

Ainsi se trouve en nombreuse compagnie l'arabe *kabar* « tambour » qui a été emprunté par le persan (*kabar*, pluriel *kibār*, *akbār*)².

1. Qui ne s'explique pas par le verbe *qafara* « suivre les traces », *qafīra* « être sec ».

2. L'homonymie amène ici la racine pansémitique *kbr* « être ou devenir grand, puissant, honoré ». Une explication par l'idée matérielle de « tressage » ou de « torsion (de corde) » a été envisagée par divers savants (voir *Gesenius*).

Sans doute faut-il joindre ici *ākabar* « mortier sans pied » du touareg (*Foucauld*, I, 485).

Enfin on peut mentionner, avec réserve sur la parenté, le turc *qobur* « étui, fontes » (DENY), voir *Cihac*, II, 567. D'autre part le turc du XVIII^e siècle avait *kabrān* « bois-seau » qui se retrouve en bulgare (DENY).

4. *k. w. r*

L'araméen a un *kawerēt* « ruche », en arabe *kiwāra*, *kuwāra*, *kuwwāra* ; on a expliqué ces mots comme emprunts au persan *kawār*, *kuwār(a)* « corbeille », *Fraenkel*, p. 123 ; il s'agit d'un mot, inusité de nos jours, qu'un lexicographe persan définit « panier pour porter les fruits sur le dos » (renseignement de M. Cl. Huart). Le persan a aussi *kūr* « ruche ».

Ici intervient aussi le nom de mesure (pour choses sèches) hébreu *kōr*, araméen *kūra* qui a été transcrit en grec par Josèphe sous la forme *κόρος*¹.

On peut peut-être citer d'autre part le turc ancien *kövrüg* « grosse caisse » (DENY).

5. *k. m. r*

Des échanges *b-m*, *w-m* ne sont pas inattendus ; aussi convient-il de ne pas omettre ici le latin *cumera*, *cumerus* « corbeille en jonc » ou « vase en terre servant de grenier », auquel l'hébreu talmudique répond par une forme *kōmēr* (rapprochement de *Cohen de Lara*, p. 45). *Dalman*, p. 185 glose *kōmēr* par « künstlich überreif gemachte Masse von Früchten »².

1. L'homonymie rapproche des noms de « fourneau », hébreu et arabe *kār*, etc., qui auraient une origine sumérienne (*Landesdorfer*, p. 44).

2. Il vaut mieux suivre prudemment en note les voies ouvertes par le texte ci-dessus.

Le guèze a *kāmṛ*, *kamṛ* « monceau (de grains, de fourrage) », dont *Bronzi*, p. 26, rapproche, outre le bilin *kʷammər* « accumuler » et le quara *kāmər* « monceau », un berbère (zenaga) *agmir* « tas de pierres servant de limite ». Il y a aussi en guèze une racine *g. m. r*, d'où *'agmara* « contenir, achever », *gāmūrā* « tout à fait », racine représentée aussi en tigré, en tigrigna et en amharique.

6. *g. b. r*

En tigrigna *gabbarā* « très grand récipient fait d'un tronc d'arbre », « pétrin pour faire la pâte » ; en amharique *gabbar* (*maṭād*) « (poêle à cuire les crêpes) à bords relevés ». Ce sont essentiellement des objets tout d'une pièce et s'ils appartiennent ici, ce ne peut être que par analogie de forme avec des objets à entrelacs.

III. — Postpalatale, *r*, labiale (*k. r. p*, etc.).

Sur les métathèses, voir ci-dessus sous II, 3, p. 96.

1. *k. r. p*

L'accadien a *karpu*, *karpatu* « pot, vase (qui peut être en matière fragile) ».

L'indo-européen présente ici le sanscrit *karparas* « coupe, tesson, crâne », d'où une forme moderne *kapāla*, avec des correspondants arméniens, slaves, germaniques (allemand *scherbe* « tesson, pot »), voir *Uhlenbeck*, sous *karparas*, *Trautmann*, *Baltisch - Slavisches Wörterbuch*, 1923, p. 129).

Pour *carpentum*, voir sous 3.

2. *k. r. f*

Type à peine représenté, auquel se substitue peut-être un

Mais il est difficile de séparer l'hébreu biblique *hōmer* « monceau », « grande mesure », auquel l'accadien répond par *imēru* « mesure pour les dates et pour le vin » (On a voulu rapprocher aussi le second élément de l'expression *bīt hāmri* « chambre du ? (trésor?) »).

On pense aussi, avec un autre liquide, à l'arabe *kml* « être parfait, complet » dont certaines formes comportent l'idée de « additionner », et auquel vient se joindre *ḡamala* (< *gamala*) « réunir, rassembler ».

Et alors se présente le latin *cumulus*, qui n'a pas d'étymologie indo-européenne satisfaisante, avec son dénominatif *cumulare*.

D'autre part, en restant dans le groupe de consonnes *k. m. r*, l'idée de « convexité » (voir ci-dessus, p. 94, n.) se rencontre, avec *καμαρᾶ* « voûte, chambre voûtée, chariot couvert » sur lequel voir les rapprochements indiqués par *Boisacq*, p. 401-402, entre autres le nom germanique du ciel, allemand *himmel*; le mot passé en roman donne « chambre ».

Sur le nom de la « crevette », voir plus loin p. 100, n.

type à sonore initiale ; voir ci-dessous 4, où des mots à initiale *k* se rencontrent, ainsi français « carafe »¹.

3. *k. r. b*

Latin *corbis* « corbeille », auquel se rattachent l'irlandais *corb* « voiture » et l'allemand *korb* « corbeille ». Comme dérivés, d'une part latin *carpentum* (voir ci-dessus, p. 87), d'où « charpentier, charpente, charpenter », d'autre part latin *corbita* « vaisseau de transport », d'où français « corvette ». En slave le polonais *korab* « corbeille » et le russe *korabl'* « navire », *korab*, *koral'* « navire » en serbe, *korab* « navire » en bulgare (*Cihac*, I, 59 et 73).

Pour le nom de la corbeille, en éthiopien, le guèze répond exactement pour le sens avec *karabo* ; le tigrigna a *kāribbo* « petite outre cousue en forme de bouteille » (on y a signalé aussi un *kālābo* « pot ») ; l'amharique a *karabo* (à côté de *kabaro*, voir p. 96) « tambour », d'où un verbe *karraba* « battre du tambour » (pour les formes du kafa et du chamir, voir ci-dessus, p. 96)².

Sans doute faut-il rapprocher, avec un état différent de l'initiale, l'arabe *qirba* « outre » dont *Fraenkel*, p. 64, rapproche *ḡirāb* (< *ḡirāb*) « sacoché en cuir » auquel correspond le guèze *ḡarab* « outre, amphore(?) » ; il existe aussi *qirāb* « fourreau ». Il y a encore à mentionner la forme *qar(r)āba* « bouteille, vase en verre » en persan, et en arabe « sorte de boîte dans laquelle on transporte des pommes », « sert aussi à transporter de l'eau » (*Dozy*, II, 323).

Le sens de « contenant tressé » reparait en berbère ; au

1. Une homonymie est fournie par la racine sudsémitique (arabe, éthiopien) *qarafa* « arracher l'écorce » (voir en outre plus loin *qfl*, p. 103, n. 1, *qlf*, p. 104, n. 2).

2. C'est probablement comme homonyme qu'il faut considérer une racine *k.r.b* en arabe et en araméen, avec des sens divers qui semblent indiquer eux-mêmes la confusion de deux racines : arabe *karab* « base d'une branche de palmier ; petite corde attachant le seau à la corde à puits », *karaba* « tordre, tresser une corde », syriaque *etkarab* « être tordu » ; d'autre part arabe, araméen occidental, syriaque *k.r.b.* « labourer » (*Fraenkel*, p. 126-7 et 145-6). — Sur *k.b.r.*, voir p. 96, n. 2. D'autre part il vaut mieux ne pas omettre, avec un autre ordre des consonnes, le sémitique *r.k.b* « idée de véhicule ».

Rif, d'après *Biarnay*, p. 61, *aqrab* « sacoché en brins de palmier tressés », *aqarbib* « sacoché plus petite » *ḥ-aqrab-ḥ* « couffin ».

Il faut sans doute ajouter ici une série de noms de bateau. Voir ci-dessus les mots romans et slaves. A eux se joignent encore bas-grec, grec moderne, *κάρκος* « grand navire » *καράβιον* « vaisseau », avec divers dérivés et composés ; bas-latin *carabus* attesté en roman : français « carabe » (emprunté de l'espagnol, d'après le *Dictionnaire général*), avec les sens de « nacelle en osier recouverte de peaux » et « sorte de chaise à porteurs », et « caravelle » (emprunté de l'italien d'après le *Dictionnaire général*). Le grec *καράβιον* a passé en syriaque : *qarbin*, voir *Fraenkel*, p. 218.

De l'autre côté de la mer on a en arabe *qārāb* et *gārāb*, noms de vaisseaux à rames plus ou moins gros, et en berbère une forme (*a*)*gārrabu* (étude sur ce mot dans Brunot, *Notes lexicologiques*, p. 94 et 108 ; voir aussi Laoust, *Pêcheurs berbères du Sous*, dans Hespéris, 1923, p. 301). En touareg des mots analogues ont des sens qui n'ont rien de maritime (*Foucauld*, p. 542) : *agārabu* « brancard funèbre », *āgrābbān* « petit récipient à beurre, sphérique, en cuir, sans goulot »¹.

1. Il y a rencontre troublante, laissant des soupçons de parenté initiale, ou au moins de croisement, avec des noms de crustacés ou d'insectes à « carapace » (remarquer les consonnes *k. r. p.* dans ce mot français). Le grec a *καράβις* « langouste, écrevisse », *κάρκος* « escarbot, homard », le latin *cārabus* « sorte de crustacé allongé », le germanique *krebs* (ancien *krebiz*) avec le dérivé roman « écrevisse » et allemand *krabbe*, anglais *crab*, d'où français « crabe » ; d'autre part, grec moderne *καράβιδες* « crevettes », turc *kerevit* « écrevisse, crevette » (DENY). Les insectes donnent avec *s* initial « scarabée, escarbot », auquel il faut peut-être ajouter le français technique « escarbit » (petit vase pour calfat). Il est difficile de ne pas joindre l'arabe *aqrab* « scorpion », *aqrab el-ma* « (scorpion d'eau) écrevisse » (DENY) et par conséquent *σκορπίος* « scorpion », qui sert à désigner une bête marine.

Ici s'accroche une forme à nasale intérieure représentée en grec : *κεράμβυξ*, *κέραμβον*, *κεράμβηλον*, et en arabe : *qaranbā* « sorte de coléoptère » (voir Dozy, II, 340), noms qui ne s'expliquent pas suffisamment par *κέρας* « corne » (Boisacq, p. 435). La série *καρπίνος*, *carpa*, voir Boisacq, p. 537, donnerait les mêmes consonnes, avec un bon exemple de métathèse, mais il ne s'agit pas d'un animal à carapace.

Une autre série, qu'il est difficile de dissocier de la précédente, est

4. *g. r. f*

L'hébreu talmudique a *gārāp^h* « vase » ; l'arabe a une racine *grf* qui peut s'être développée à partir d'un emprunt à ce mot ou à son prototype : *gīrāf* « récipient, mesure », *gurfa* « creux de la main plein d'eau », « mesure à grain », *guruf* « petit gobelet », *garafa* « puiser avec un ustensile creux ».

C'est l'arabe qui paraît avoir donné espagnol *garrafa*, italien *caraffa*, français « carafe »¹.

grec *κάμπαρος*, *κάμμορος*, *καμπαρίς* « crevette », latin *cammarus* « crevette, écrevisse » (la forme parente du germanique, avec *h* initial, est celle qui fournit le français « homard »), espagnol *camaro(n)* « homard », ainsi que *gambaro* « petite écrevisse », italien *gambero* « écrevisse, homard ». Arabe oriental *qambri* « crevette » (Landberg, *Glossaire datinois*, p. 1489 note); *qamrūn* est persan, mais emprunt arabe (DENY); au maghrib *qamrūn* « crevette », quelquefois *qamrūna* « langouste » (Brunot, *Voc. Mar.*, p. 113, où il est signalé aussi un *gamba* « crevette »). De là en berbère, sous une forme avec article arabe *l-qamrūn* ou sans cet article *qaimrun* (Laoust, *Pêcheurs berbères*, p. 330).

En considérant ces séries, malgré le doublet « chevrette », malgré l'existence du mot « bouquet » et formes analogues pour désigner différentes espèces de crevettes, et malgré la sémantique du mot turc *teke* « bouc, crevette » (DENY), on hésitera à expliquer le français « crevette » comme étant seulement « petite chèvre ».

La question des formes anciennes se complique pour cette série animale si on considère des formes sans labiale : grec ancien *καρίς* « esquille, écrevisse de mur » (Boisacq, p. 413), grec moderne *καρίτζα* (DENY), d'où des formes arabes (Landberg, *Glossaire*, p. 1489 note); grec ancien *καρκίνος* « écrevisse », *καρκινάς* « crabe », et aussi *καρχήν* « sorte de crabe ou de crevette », latin *cancer* « crabe, écrevisse », sanscrit *karkaṭa*, même sens, la forme simple *karka* se trouvant comme mot de lexique (Jules Bloch).

On peut se demander alors, revenant aux bateaux, si le même élément *kar-* n'est pas à la base de *carīna* « carène » et de « carlingue ». En tout ceci il faut penser aux rencontres et contaminations possibles.

Si on veut ajouter un homonymie de plus, où certains voudront suivre la trace des rotondités et convexités (voir ci-dessus, p. 94, n. et ci-dessous, p. 109, n. 3), on peut citer des noms du « chou » : forme *karūb^h* en néo-hébreu, *kārūb^ha* en araméen (Krauss, p. 295), *καρχήν* en grec (expliqué par l'idée de « ride » dans Boisacq, p. 507), *kiranb* en arabe (voir Dozy, II, 460) et *qannabīt*, *qunnabīt*, *q(a)rn(a)bīt* « chou-fleur » (Dozy, II, 409).

1. C'est la meilleure étymologie, remontant à Diez, tandis que Mohl rapprochait le *qarāba* cité ci-dessus, p. 99 ; le rapprochement, préféré par Meyer-Lübke, avec l'arabe *qar'a* « courge », « gourde » n'est pas satisfaisant (*Romanische Forschungen*, XIX, p. 636).

De même en bedja *gūrāf*, avec variante *kūrāfa* « verre à boire ». En somali, *gorof* « vase tressé ».

On peut se demander si le mot hébreu a un rapport avec la racine *g. r. p* « enlever à la pelle », représentée en arabe par *grf*, d'où un *ġirāf*, qui serait comme mesure l'équivalent de *gīrāf*, voir *Fraenkel*, p. 208.

D'après M. Delafosse, en haoussa « chapeau de paille » se dit *gurunfa*, mot à rapprocher de *kurufa* (ou *qurufa*?) cité par Faidherbe comme servant à désigner le chapeau de paille en arabe de Mauritanie.

5. *g. r. b*

Cette disposition, outre l'arabe *ġirāb* et le guèze *garāb* cités ci-dessus sous 3, p. 99, est représentée par un autre mot arabe : *ġarīb* (c'est-à-dire ancien *garīb*) « mesure suffisante pour ensemençer un arpent ».

IV. — Post-palatale, labiale, *l* (*k. p. l*, etc.).

1. *k. p. l*

C'est ici que se range le grec κύπελλον « vase à boire, à traire », qu'il vaut mieux ne pas joindre à κύπη (voir p. 92, note), mais, avec *Walde*, à *cūppa*. Il y aurait peut-être une variante du même mot dans κυψέλη « boîte, coffre », aussi « alvéole » et « creux de l'oreille » (pour lequel on a encore un hellénistique κύπελλα). En latin, sans doute y aurait-il à rapprocher *capulus* au sens de « cercueil ». Le latin a aussi des noms de « tasse » *capis*, *capedo*, *capula*, qu'on rapproche de *capio* « tenir » (mais est-ce à raison? voir *Walde* sous *capis*).

Cohen de Lara, p. 86, note un talmudique *g. p.^h. l* « vase à boire » qui serait un équivalent (emprunt?) de κύπελλον.

Le basque a *kupel*, *gupel* « cuve » ; de plus le dialecte biscayen a un *copalet* « coffre » qui n'est pas analysable en basque, et où *-et* est peut-être un suffixe ; en souletin *godalet* « verre » s'écarte par son *d* des radicaux examinés ici, mais il contribue à évoquer le français « gobelet » qui n'a pas d'étymologie connue, et paraît reposer sur une variante à

sonores de la suite *k. p. l*, à moins que *l* et *t* soient deux éléments diminutifs romans (du Cange donne un *copelletus* comme diminutif de *cupa*, et d'autre part *copellus* comme nom de mesure).

2. *k. f. l*

Cette combinaison figure ici quasi pour mémoire. Il faut cependant tenir compte du français « coufle » (voir p. 92); au xiv^e siècle se trouve la forme *copel* (Littré, qui renvoie à *cofellus* de du Cange)¹.

3. *k. b. l*

Peut-être a-t-on sous cette forme en sémitique un nom de lien tressé, d'entrave fabriquée de manière analogue à certains récipients, ce qui expliquerait : hébreu *kēb'ēl* « lien pour les pieds », talmudique *kāb'al* « enchaîner », syriaque *kab'la* « liens », d'où serait emprunté, d'après une opinion de *Fraenkel*, p. 243, qui ne s'impose pas, arabe *kabl* ou *kibl* « liens pour les pieds », avec un verbe *kabala* « entraver, mettre aux ceps ». Le guèze a un *kabalo* « anse, anneau », isolé (Voir Dillmann, *Lexicon*, col. 845).

En couchitique le saho a *kabalō* au sens de « sac de voyage ».

Sur kunama *kūbula*, v. p. 96. .

Pour la forme probable à métathèse *k. l. b*, voir plus loin p. 105.

4. *k. w. l*.

Il est maintenant admis que le sens primitif de latin *caulae* est celui de « parc à bestiaux », par conséquent sans

1. L'homonymie donne en sémitique *qfl*, arabe *qufl* « verrou, cadenas », *qaffala* « cadenasser », lequel est en rapport évident de métathèse avec *qlf* qui sera traité p. 104-5, n. 2; en guèze *qafala* signifiant « enduire » est peut-être en rapport avec un autre sens de *q.l.f*.

On est tenté de penser à latin *cōpula*; mais celui-ci est à rapprocher de la racine de *aptus* (*Walde*, sous *apio*).

Il est amusant de voir la position inverse de *k* dans le mot arabe isolé *fulk* « felouque », mais on ne peut accrocher là aucune liaison étymologique (sur « barque », où il y a aussi une succession : labiale, liquide, palatale, voir p. 88, n. 2).

doute « barrière à claire-voie ». Les « pores de la peau » seraient appelés du même nom, non comme cavités, mais comme dessinant un réseau.

Une glose donne *cauella* « corbeille » ; ce serait un élargissement de *cauea*, voir p. 94¹.

V. — Post-palatale, *l*, labiale (*k. l. p*, etc.).

Pour la métathèse, voir ci-dessus p. 96 et p. 98.

1. *k. l. p*

Le grec a *κάλπις* « vase à puiser, à boire ; urne cinéraire », et, au même sens, *κάλπη*, transcrit en talmudique *galpi* (*Krauss*, p. 549) ; latin *calpar* « vase à vin » (voir en outre sous *k. r. p*, p. 98).

2. *k. l. f* (*q. l. f*).

Les dictionnaires arabes signalent *qalīf* « enduit de limon à l'intérieur (vase en terre) » et « panier dans lequel on transporte des dattes » ; *el-qalaf*, avec l'article, mot local glosé par « paniers remplis de dattes que l'on transporte de la province de Bahrein à l'étranger ». Peut-être à rattacher tous deux aux mots de la note ci-dessous².

1. Pour la suite *k.m.l*, voir ci-dessus p. 98, n. ; pour *g.b.l*, voir *gobelet* sous 1, p. 102-3.

Homonymie : latin *caulis* « chou » ; sur d'autres noms du chou, voir ci-dessus, p. 101, n. et ci-dessous, p. 109, n. 3.

2. Riche homonymie.

1^o Idée d'écorce, d'enveloppe (rappelant *q. r. f*, voir p. 99, n. 1) : arabe *qilf* « écorce », *qulfa* « prépuce », guèze *qʷəlfat* « prépuce » ; forme à initiale spirante sonore *g*, arabe *galafa* « serrer dans un etau », *galifa* « avoir un prépuce » ; en hébreu talmudique *qālapʰ* « dépouiller de l'écorce », en araméen talmudique *qilpa*, *galpa* « écorce, écaille, croûte », hébreu talmudique *qəlāpʰ* « espèce de parchemin », araméen *qəlāpʰa* « feuille de parchemin ». *Cohen de Lara*, p. 81, signalait une partie de ces mots comme des emprunts au grec ; on doit douter de l'emprunt, mais il est difficile de ne pas rapprocher *κελύφο* (-ου) « enveloppe, écorce, étui de l'insecte, écaille, coquille d'œuf » qui s'explique mal par *καλύπτω* « cacher », ainsi que *κολεός* « fourreau, étui, etc. » ; celui-ci indique un ancien **kolεFos*, auquel se joint latin *culleus* « sac de cuir, outre » (voir ci-dessous p. 105, note 2).

Avec initiale occlusive sonore l'arabe a *gilf* (< *gilf*) « peau enlevée à une bête », *galafa* « écorcher ».

3. *k. l. b*

Hébreu *kālūb^h* « corbeille, cage », *kilubi* « nid » dans les lettres de Tell el Amarna ; hébreu talmudique *kālūb^h*, *kālīb^ha* (dans *Gesenius*), syriaque *kulbāša* « hotte pour le raisin », néosyriaque *kūlb* « cruche ».

Grec *κλωβός* « cage d'oiseau », mot tardif et isolé qui est peut-être un emprunt au sémitique.

Pour les représentants balkaniques et slaves, voir *Cihac*, II, 650.

En arabe il faut sans doute rapprocher *kalb* « courroie rouge que l'on coud entre les deux morceaux de peau qui font une bourse », *kalaba* « coudre, par exemple une bourse en cuir ».

En tigré, peut-être par emprunt au couchitique, *kālāb* « haie » ; de même en bilin, en bedja, *kalēb*, avec *ketib* « entourer d'une haie » (kunama *karēba*)¹.

Ici on est sans doute ramené à un mot grec ancien *καλύβη* « cabane » (en clayonnage ?) à côté duquel *Cihac*, II, 69, range roumain *coliba* « cabane », vieux slave *koliba* « hutte », ture *qālība*, même sens, etc. ; peut-être ne doit-on pas expliquer *καλύβη* par *καλύπτω* « couvrir, cacher ». (Mais d'autre part il y a un radical sans labiale dans *καλίξ*, « hutte », *καλίξ* « maisonnette » que *Boisacq*, p. 398, refuse de joindre à sanscrit *kalāyam* « entrelacement, nid, boîte »)².

2° Idée de garniture, d'enduit (voir guèze *q.f.l.*, p. 103, n. 1) ; arabe *qallafa* « calfater un navire avec des fibres de palmier et du goudron » (origine du français « calfater »).

3° Idée de fermeture (voir arabe *q.f.l.*, p. 103, n. 1) : guèze *qʷəlf* « verrou », en amharique « verrou, clé », *qʷallafa* « fermer à clé », à côté desquels Dillmann, *Lexicon*, col. 416, cite un araméen talmudique *qālpa* « verrou ».

1. Pour tigrigna *kālābo*, p. 99, et pour bilin *kalambura* « tambour », p. 96.

2. La combinaison *k.l.w* se trouverait dans *κωλέος*, *culleus*, voir p. 104, n. 2, si ceux-ci étaient détachés de la racine de sens « enveloppe » et considérés comme désignant essentiellement un « récipient ».

La suite *g.l.f* serait à relever dans le berbère *agulaf* (cité pour le kabyle dans *Olivier*), si le sens « essaim » de ce mot provenait d'un nom de la « ruche » (voir en outre arabe *g.l.f* et *g.l.f*, ci-dessus p. 104, note 2).

VI. — Post-palatale, labiale, *n* (*k. p. n*, etc.), et post-palatale, nasale, labiale.

1. *k. p. n* (*k. b. n*).

Le grec peut figurer ici avec *κκπᾶνη* « crèche, mangeoire » (comme *κίπη*, voir *Boisacq*, p. 407 et ci-dessus p. 91) et, en thessalien « caisse de voiture, char »¹.

Le latin et le roman présentent bas-latin *capanna*, français « cabane » et « cabine », ce dernier passé par l'anglais *cabin*, comparer l'allemand *koben* « hutte, chenil », et voir d'autres formes dans *Cihac*, II, 66. Si le rapprochement est exact, le sens serait à l'origine « hutte de branchages, à parois en clayonnage » (voir ci-dessus, V, 3, p. 105)².

Le sanscrit a un *kupinī* « filet » qu'on a rapproché de *cupa*, etc. (*Charpentier*, dans ZDMG, 73, p. 153); s'il doit bien figurer ici, il représente un exemple clair de l'idée d'entrelacement.

D'autre part, Du Cange a *copana* (en espagnol *copano*) « petit bateau » et aussi *copponus* « mesure à grains ».

2. *k. f. n* (*k. f. n*, *k. v. n*)

Une combinaison ancienne à considérer est *k. p^h. n*. Le grec a *κόφινος* « corbeille » et aussi, par endroits, « mesure de capacité »; le latin a emprunté le mot, avec la transcription *cophinus* (pour le développement des sens, voir dans Du Cange *cophinus* et *cophanus* « gabion »; pour la variante vocalique *a*, voir ci-dessous).

À époque plus récente, le *Dictionnaire général* donne, comme emprunt au latin, le français ancien *coufin*, *cofin*, moderne *coffin*; sens vieilli et dialectal « petite corbeille, panier à fruit », par extension « boîte, étui, spécialement étui contenant de l'eau, pour le faucheur [pour mettre la pierre à aiguiser] ». Le *Larousse illustré* mentionne des

1. Il est toutefois difficile de séparer *ἀπήνη* « chariot » qui n'a pas d'étymologie. Le rapport avec hébreu *h.p.p* « couvrir », indiqué par *Lewy*, p. 410, n'est pas à retenir.

2. *Capanna* est cité dans Trombetti, *Glottologia*, p. 126 bas, avec divers dérivés romans, comme élément pré-indo-européen.

formes anciennes du « coffin » (notamment la forme du panier à oublies), l'existence en ancien français du sens « cercueil » qui est celui de l'anglais « coffin », et le dérivé « coffineau » (Voir dans *Littre* divers sens provinciaux et les dérivés « coffinet », « coffinot »). De plus il figure dans le *Larousse* un article « couffin », avec définition : « en Provence, cabas ou panier de sparterie » ; l'extension du mot dépasse certainement les limites de la Provence ; il faut ajouter au moins le français d'Afrique du Nord. « Couffe » (voir p. 92) peut avoir agi sur la vocalisation de « couffin » qui a semblé en être un dérivé. L'espagnol a *cofin, cofino, cofina* « corbeille, cabas ». Sur le doute qu'il y a lieu de concevoir au sujet de la dérivation *cophinus* > « coffre », voir ci-dessus p. 96¹.

Le basque a suivant les dialectes *kofoin, kofoi, kofan, khobañ* « ruche » (et aussi par endroits « trémie de moulin »), d'après H. Gavel, dans *Bulletin du musée basque*, 1923, p. 44 ; communiqué par M. G. Lacombe.

Les langues romanes donnent en outre une série avec seconde voyelle *a* : italien *cófano* « coffre », espagnol *cuévano* « grand panier à raisin » (et aussi « ruche » d'après M. Saroïhandy), avec diminutifs *covanillo, covanilla*².

On trouve en turc *qavanoz* « vase », et en slave macédonien, au même sens, *kanavaza* (DENY ; v. A. Mazon, *Contes slaves de Macédoine*, p. 114) ; voir en outre *Cihac*, II, 579 et aussi 118.

3. *k. n. b*

Pour être complet, il convient de citer, avec nasale à la

1. *Littre* et *Larousse* donnent « scouffin » comme nom technique d'une enveloppe qui enferme les olives au cours de la fabrication de l'huile. *Larousse* seul ajoute un synonyme « scourtin » ; celui-ci est seul usuel dans ce sens en Afrique du Nord, d'après l'expérience de M. W. Marçais ; « scouffin » serait donc un croisement de « couffin » et de « scourtin ».

2. L'homonymie, à moins qu'il n'y ait une relation originelle, par voie sémantique détournée, amène ici l'arabe *kafana* « filer la laine, envelopper dans un linceul », *kafan* « linceul », qui sont isolés en sémitique.

seconde place, les formes grecques κύβη « vase, tasse, coupe ; petite barque », κύβος « coupe », κύμβαλα « cymbales » qui semblent d'ailleurs avoir une parenté indo-européenne (*Boisacq*, p. 534).

VII. — Postpalatale, labiale, sifflante.

1. *k. p. s*

Le latin a *capsa* « récipient, coffre », *capsus* « coffre de voiture, cage pour grands animaux »¹. En grec le mot ne figure que comme emprunt au latin, κάψα². Le mot se perpétue en roman d'où, par des voies différentes, français « caisse » et « chASSE ». Un dérivé est *capsula* « petite boîte », d'où le français « capsule ».

L'araméen a *qap^hsa* « boîte, cage, corbeille », qui peut s'expliquer comme emprunt de *capsa*, κάψα. Mais on y trouve aussi *qup^hsa* pour lequel il faut une autre explication. Si on voulait se borner au grec, on pourrait invoquer κύβος « cube, dé » qui est également représenté en syriaque par *qup^hsa* ; mais il faut tenir compte de l'arabe³.

2. *k. f. z (q. f. s)*

L'arabe a des mots qu'il est difficile, tant pour des raisons de forme (vocalisme) que pour des raisons de sens (voir ci-dessous) de faire dépendre du mot latin, par l'intermédiaire de l'araméen (comme fait *Fraenkel*, p. 118) : *qufš* (aussi *qafš* et *qafaš*, dans le dictionnaire de *Belot*) « fait en réseau, en grillage » ; *qafaš* « cage » et aussi « pelle à blé » en arabe classique ; dans différents endroits du domaine arabe oriental et occidental on trouve

1. L'explication par la racine *cap-* « tenir » ne donne rien de satisfaisant, d'autant plus que *-sa* n'est pas par ailleurs un suffixe de dérivation usuel en latin (voir toutefois des mots tels que *noxa* du radical *noceo* « nuire »).

2. Des gloses donnent des variantes à nasale κάμψα, καμψίον qui résultent peut-être d'une contamination par l'idée de courbure (κάμπτω).

Les Septante ont καψάκης « cruche », καμψάκης « vase à huile », qu'il vaut mieux joindre ici, malgré la présence de l'élément final supplémentaire.

Sur καψέλη, voir p. 102.

des sens variés (voir *Dozy*, II, 383) « panier à volailles », « panier de branches de palmier », « éventaire », « treillage », « mesure de capacité ».

De l'arabe sans doute dépendent le ture et le persan *qafes* « cage » et « palanquin » et des formes balkaniques (*Cihac*, II, 553).

Voir aussi en bedja *kafas* « panier fermé, cage »¹.

3. *q. f. z* (*q. p. z*)

Ici se rencontre un nom de mesure, qui n'est peut-être qu'un homonyme. C'est l'arabe *qafiz* « mesure de choses sèches, mesure d'arpentage » et aussi (d'après *Belot*) « part de farine retenue par le meunier, gâche d'une série »². En espagnol *cafiz* et *cahiz* « mesure qui représente la charge d'un mulet, étendue de terrain qu'on peut ensemençer avec cette mesure de grains »³.

L'arabe a d'autre part *quffāz* « sorte de gant » et « gril-lage sur lequel on tient le faucon ».

4. *k. b. s.* et variantes.

Le grec connaît un mot *κίβισις* « besace, hâvre-sac », que les commentateurs anciens ont dénoncé comme chypriote, les gloses donnant des équivalents variés : *κίθησις*, *κίβησις*,

1. On peut se demander s'il faut mettre à l'homonymie les verbes arabes correspondants ou s'il y a un rapport étymologique (de verbes dénommatifs à substantif); voici les formes : *qafasa* (avec *s* non emphatique) qui a entre autres sens celui de « lier les pieds d'une gazelle » et *qafaša* « lier les pieds d'une gazelle », « rassembler les bouts d'un vêtement » (Sur l'idée de « lien », voir *k.b.l.*, p. 103). De même en hébreu *q.f.š* « rassembler, clore ».

2. Ces sens ne s'expliquent pas par le verbe sémitique *qpz*, *qfz* « sau-ter ».

3. Pour différentes formes en divers endroits, y compris Trieste, voir Alphonse Lejeune, *Monnaies, poids et mesures des principaux pays du monde*, 1894, p. 180, 213, 218, 284, 320, 360 (DENY). L'étymologie est peut-être à chercher en Iran, où on trouve un pehlvi *kapīč* (KURYLOWICZ), persan *keviš*.

L'homonymie présente le ture *qopuz* « luth », inséparable de slave *kobza*, désignant aussi un instrument de musique, voir *Cihac*, II, 567 (DENY). Certains en ont rapproché le ture *qapusqa* « chou » (français « chou cabus », anglais « cabbage »); voir p. 101, sur *kr(n)b*, p. 104, n., sur *caulis*, et rapprocher l'idée des choses bombées, voir p. 94, n. (DENY).

καδοησία, et une forme courte (étolienne) κέδοx (voir p. 93, n. 3) ; il faut aussi compter avec κέδοξ (voir ci-dessous VIII).

Cohen de Lara, p. 44, donne talmudique *kbsa* « besace, sac, escarcelle » qu'il rapproche de κέδοτις ; *Dalman*, p. 172, a araméen *kəb'āsa*, *kūbbāsa* « grappe de dattes », « testicules » (en français « les bourses »).

Ici se joint le provençal et français « cabas » (dans du Cange *cabacius*, *cabacetus*).

A quoi on peut ajouter le berbère du Rif *aq'bbuz* « coffre à céréales » (*Biarnay*, p. 60)¹.

VIII. — Post-palatale, labiale, *t*.

Le grec a κέδοτος « coffre, caisse, boîte » avec un diminutif κέδωτιον. D'autre part une glose donne κέδοξ· κέδωτιον. On n'a pas proposé d'étymologie indo-européenne.

En araméen, les syriaques *qībōta* (avec *ō*) et *qəbōtīn* (avec *ō* et *i*) dépendent du grec. D'autre part l'araméen *qūbbata* « réservoir à eau, tente » rapproché par *Lewy*, p. 99, ramène à la racine *qbb* « convexe » (voir p. 94, n.) et ne donne pas une bonne explication.

Mais il faut sans doute rapprocher le latin *gabata*, *gavata* « espèce d'écuelle, d'assiette » auquel répondent de nombreux mots balkaniques (*Cihac*, II, 560) et le français « jatte ».

D'autre part l'éthiopien a *gabatā* « écuelle, poêle (à frire) » (en guèze), « grande mesure de céréales » (en tigrigna), « écuelle en bois, tablette en bois, mesure à grains, table à manger en vannerie » (en amharique)².

1. Le grec des Septante μέτρος « mesure » a été traité ci-dessus, p. 93 ; mais il faut ajouter le néo-égyptien *kbs* « espèce de mesure » (*Erman-Grapov*, p. 195). Ce mot doit-il sa finale sifflante au grec ? Et faut-il rapprocher le berbère du Rif *aqbus* « grande marmite » (*Biarnay*, p. 60) ?

2. Avec *p* le grec a καπέτις, qui désigne une mesure de capacité ; du Cange donne *copetum* « mensura frumentaria ».

Le lecteur, comme le collecteur lui-même, sera sans doute quelque peu éberlué après une pareille revue.

Pourtant répétons encore ici que les mots cités l'ont été par choix et en écartant pas mal d'homonymies (à titre d'exemple : latin *caballus* « cheval », arabe *kalb* « chien », *kafara* « cacher, renier, être impie ») qui n'avaient à intervenir par aucune connexion autre que la rencontre des sons. Une idée directrice a été suivie partout, et il est bon pour la faire encore mieux apparaître après coup, et sans exagérer la timidité, de résumer les faits qui transparaissent non comme assurés, mais comme vraisemblables.

Il a donc pu exister dans le monde méditerranéen ancien une racine *k. p, k. b*, propre à désigner des contenants fabriqués par entrelacs. Quel en était le sens propre ? Le plus vraisemblable serait de supposer « osier, jonc, alfa » ou quelque autre matière de ce genre.

A côté de la forme simple du radical, se seraient trouvés des dérivés formés au moyen de suffixes *r, l, n, s, t*. Rien ne s'oppose à priori à une pareille idée. Il est à remarquer qu'aucune de ces suffixations ne sent le chamito-sémitique. On peut rappeler aussi qu'un certain nombre des mots égéens reconnus en grec ont un suffixe *-ιστος* et que *n* est peut-être un élément détachable du suffixe également égéen *-ινθος* (A propos de ces éléments pré-indo-européens, dont les uns seraient « proto-indo-européens », les autres « non-indo-européens », voir P. Kretschmer, *Die protoindogermanische Schicht*, dans *Glotta*, XIV^e vol., 1925, p. 300-319 ; voir en outre sur *n*, p. 89, n. 1). En indo-européen *r* et *l* sont connus comme éléments de suffixation ; ces deux liquides sont souvent en alternance. D'autre part aucun phonéticien ne s'étonnera de les voir sujettes à métathèse et susceptibles par cette voie d'apparaître non plus comme suffixe mais comme infixes ; heureusement des identités de sens entre des formes différentes font apparaître certaines métathèses non comme probables mais comme prouvées (voir pp. 96, 104, etc.).

Au total les modifications aperçues du radical de base supposé ne dépassent pas en variété les aventures qu'on

voit normalement subir à une racine dans un seul groupe de langues dont on peut suivre l'histoire.

Une contre-épreuve serait à faire en recherchant si les mots examinés n'ont pas, au lieu de suffixes divers, un préfixe commun. Cette recherche ne serait utile que si on pouvait partir d'une langue où un préfixe *k* pourrait être supposé. D'ailleurs, si par hasard la chose se rencontrait, la cohésion de la série examinée n'en serait que mieux établie. Mais rien de ce qui a été trouvé au cours de l'étude n'a mis sur la voie d'une pareille hypothèse.

Les langues caucasiques n'ont pas pu être utilisées, et de ce côté la recherche est incomplète.

Une enquête plus poussée donnerait peut-être encore plus de précisions et de présomptions, notamment sur la propagation de certains objets. Toutefois on ne pourrait être tout à fait au clair que si on rencontrait quelque part la racine examinée, soit avec un sens indépendant de toute industrie, soit comme désignation d'une industrie élémentaire. Ce sera peut-être une rencontre de l'avenir dans des langues non encore exhumées ou non déchiffrées.

Le double profit de recherches comme celle qui s'achève ici doit être à la fois de désencombrer l'étymologie indo-européenne, sémitique, etc. des « mots-bouchons » qui surnagent, venus de nappes plus anciennes, et de permettre un examen collectif des mots isolés qu'on peut rassembler de cette manière ; on peut en espérer à la longue quelques connaissances précises sur le monde méditerranéen tel qu'il était avant les invasions qui ont créé l'état de choses que nous connaissons.

Marcel COHEN.

LISTE DES OUVRAGES CITÉS EN ABRÉGÉ

Indo-européen.

- Emile Boisacq, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, 1907-1916.
 F. Müller, *Grieksch Woordenboek*, 1920.
 Alois Walde, *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*, 2^e éd., 1910.
 Uhlenbeck, *Kurzgefasstes etymologisches Wörterbuch der altindischen Sprache*, 1898.
 A. de Cihac, *Dictionnaire d'étymologie daco-romane. Éléments latins*, 1870. *Éléments slaves, magyars, turcs, grecs-modernes et albanais*, 1879.
 Heinrich Lewy, *Die semitischen Fremdwörter im Griechischen*, 1895.

Sémitique (et sumérien).

- Fr. Delitzsch, *Assyrisches Handwörterbuch*, 1896.
 Heinrich Zimmern, *Akkadische Fremdwörter als Beweis für babylonischen Kultureinfluss*, 2^e éd., 1917.
 S. Landesdorfer, *Sumerisches Sprachgut im alten Testament*, 1916.
 Wilhelm's Gesenius *hebräisches und aramäisches Handwörterbuch über das alte Testament*, 16^e éd. en 1915 (indications étymologiques détaillées).
 H. Dalman, *Aramäisch-neuhebräisches Wörterbuch*, 1901 (La 2^e éd., par J. Kahan, 1922, n'a pu être utilisée).
 David Cohen de Lara, *עֵר דָּוִיד, sive de convenientia vocabulorum rabbinicorum cum graecis...*, 1638. [A utiliser encore, après la publication de Krauss, qui parle des travaux de Cohen de Lara, p. xxxviii).
 S. Krauss, *Griechische und lateinische Lehnwörter im Talmud, Midrasch und Targum*, mit Bemerkungen von Imm. Löw, 1898-1899 (2 volumes; le second seul cité dans les pages qui précèdent).
 Siegmund Fraenkel, *Die aramäischen Fremdwörter im Arabischen*, 1886.
 R. Dozy, *Supplément aux dictionnaires arabes*, 2 vol., 1881.
 Louis Brunot, *Notes lexicologiques sur le vocabulaire maritime de Rabat et Salé*, 1920.

Égyptien ancien.

- Adolf Eрман-Hermann Grapov, *Aegyptisches Handwörterbuch*, 1921.

Berbère.

Pietro Bronzi, *Frammento di fonologia berbera*, 1919 (avec rapprochements comparatifs).

Le P. de Foucauld, *Dictionnaire abrégé touareg-français*, 2 vol., 1918-1920.

E. Destaing, *Vocabulaire français-berbère* (Souss), 1920.

S. Biarnay, *Étude sur les dialectes berbères du Rif*, 1917.

S. Biarnay, *Notes d'ethnographie et de linguistique nord-africaines* publiées par L. Brunot et E. Laoust, 1924 (2^e partie consacrée à une étude de berbère du Mزاب).

Le P. Olivier, *Dictionnaire français-kabyle*, 1878.

Couchitique.

Lexiques de L. REINISCH, riches en comparaisons, souvent peu critiques.

Die Chamirsprache, 1884.

Die Quarasprache, 1885.

Wörterbuch der Bilin-Sprache, 1887.

Wörterbuch der Sahosprache, 1890.

Wörterbuch der Bedauey-Sprache, 1895.

Die Somali-Sprache, *Wörterbuch*, 1902.

LISTES-INDEX

(dans l'ordre de l'alphabet français).

Grec.

ἀπήνη, VI, 1, n.
 βᾶρις, *rem. lim.*, n.
 γύπη, I, 1, n.
 κάδος, VII, 4, n.
 κάδος, *rem. lim.*
 κάλαθος, *rem. lim.*, n.
 καλιᾶ, V, 3.
 καλιᾶς, V, 3.
 κάλπη, V, 1.
 χάλπις, V, 1.
 καλύθη, V, 3.
 καμάρᾱ, II, 5, n.
 καμμαρίς, III, 3, n.
 κάμματος, III, 3, n.
 κάμμορος, III, 3, n.
 κάμψα, καμψίον, VI, 1, n.
 καμφάκης, VII, 1.
 κἀναθρον, *rem. lim.*
 κἀνιστρον, *rem. lim.*
 κἀννα, *rem. lim.*
 κανοῦν, *rem. lim.*
 καπᾶνη, VI, 1.
 καπέτις, VIII, n.
 κάπη, I, 1.
 κάππαρις, II, 2, n.
 καραβίδες, III, 3, n.
 καραβίς, III, 3, n.
 κάραδος, III, 3, n.
 καράβιον, III, 3.
 καριζα, III, 3, n.
 καρίς, III, 3, n.
 καρχινάς, III, 3, n.
 καρχίνος, III, 3, n.
 κατουνα, *rem. lim.*, n.
 κίψα, VII, 1.
 κελῦρος, V, 2, n.
 κεράμβηλον, III, 3, n.
 κέραμβον, III, 3, n.

κεράμβυξ, III, 3, n.
 κιββα, VII, 4.
 κίβησις, VII, 4.
 κίβισις, VII, 4.
 κίβος, VII, 4; VIII.
 κιβωτός, κίβωτιον, VIII.
 κλωθός, V, 3.
 κοιτών, *rem. lim.*, n.
 κολεός, V, 2, n.
 κόρος, II, 4.
 κόφινος, VI, 3.
 κραγγών, III, 3, n.
 κράμβη, III, 3, n.
 κύβησις, VII, 4.
 κυθησία, VII, 4.
 κύβος, VII, 4.
 κύμβαλα, VI, 1.
 κύμβη, VI, 3.
 κύμβος, VI, 3.
 κυπάρισσος, II, 2, n.
 κύπελλον, IV, 1.
 κύπη, I, 1, n.
 κυπρίνος, III, 3, n.
 κύπρος, II, 1; II, 2, n.
 κύφελλα, IV, 1.
 κυφέλη, IV, 1; VII, 1, n.
 κώπη, I, 1, n.
 σκορπίος, III, 3, n.
 χιτών (χιθών), *rem. lim.*, n.

Latin.

barca, *rem. lim.*, n.; IV, 2, n.
 cabacetus, VII, 1.
 cabacius, VII, 4.
 calpar, V, 1.
 cammarus, III, 3, n.
 cancer, III, 3, n.
 capedo, IV, 1.
 capio, I, 1, n.; IV, n.

capis, IV, 4.
 cappa, *rem. lim.*
 capsula, VII, 4.
 capsus, *rem. lim.*; VI, 4.
 capula, IV, 4.
 capulus, IV, 4.
 carīna, III, 3, n.
 cārabus, III, 3; n.
 carpa, III, 3, n.
 carpentum, *rem. lim.*; III, 3.
 cauea, I, 4.
 cauella, IV, 4.
 caulae, I, 4; IV, 4.
 caulis, IV, 4, n.
 ca(u)sus, I, 4, n.
 cofellus, IV, 2.
 copa, I, 4.
 copana, VI, 4.
 copelletus, IV, 4.
 copellus, IV, 4.
 copetum, VIII.
 cophinus, VI, 4.
 copponus, VI, 4.
 cōpula, IV, 2, n.
 corbis *rem. lim.*; III, 3.
 corbita, III, 3.
 culleus, V, 2, n.
 cumera, cumerus, II, 5.
 cumulus, II, 5, n.
 cūpa, I, 4, n.
 cuppa, I, 4.
 gabata, VIII.
 gavata, VIII.
 gibbus, gubbus, I, 3, n.
 tunica, *rem. lim.*, n.

Français.

alcove, I, 3, n.
 baril, *rem. lim.*
 barque, IV, 2, n.
 bouquet, III, 3, n.
 cabane, VI, 4.
 cabas, VII, 4.
 cabine, VI, 4.
 cabus, VII, 3, n.
 caisse, VII, 4.
 calais, *rem. lim.*, n.
 calfater, V, 2, n.
 cape, *rem. lim.*, n.

capsule, VII, 4.
 carabe, III, 3.
 carafe, III, 2; 4.
 carapace, III, 3, n.
 caravelle, III, 3.
 carlingue, III, 3, n.
 chambre, II, 5, n.
 charpente(r), III, 3.
 chāsse, VII, 4.
 chevrette, III, 3, n.
 cofel, IV, 2.
 coffin, I, 2; VI, 2.
 coffineau, VI, 2.
 coffinet, VI, 2.
 coffinot, VI, 2.
 coffre, I, 2; II, 2; VI, 2.
 cōfin, VI, 2.
 coiffe, I, 4, n.
 corbeille, *rem. lim.*, n.; III, 3.
 corvette, III, 3.
 couffe, *rem. lim.*, I, 2; VI, 2.
 couffin, I, 2; VI, 2.
 coufin, VI, 2.
 coufle, I, 2; IV, 2.
 coupe, I, 1; I, 3, n.
 coupole, I, 4, n.
 crabe, III, 3, n.
 crevette, III, 3, n.
 cuve, I, 4.
 écrevisse, III, 3, n.
 escarbit, III, 3, n.
 escarbot, III, 3, n.
 felouque, IV, 2, n.
 gobelet, IV, 4.
 homard, III, 3, n.
 panier, *rem. lim.*, n.
 scarabée, III, 3, n.
 scouffin, IV, 2, n.
 scourtin, IV, 2, n.
 toubib, *rem. lim.*, n.
 vaisseau, *rem. lim.*
 vase, *rem. lim.*

Espagnol.

cafiz, VII, 3.
 cahiz, VII, 3.
 camaro(n), III, 3, n.
 cofin, cofina, cofino, VII, 2.
 cofre, II, 2.
 copano, VI, 4.

covanilla, covanillo, VI, 2.
 cuévano, VI, 2.
 gambaro, III, 3, n.
 garrafa, III, 4.

Italien.

caraffa, III, 4.
 cófano, VI, 2.
 cóffa, I, 2.
 gambero, III, 3, n.

Provençal.

cabas, VII, 4.
 coufo, I, 2.

Roumain.

coif, I, 4, n.
 coliba, V, 3.

Celtique.

carbanto (gaulois), *rem. lim.*

Germanique

(allemand sans désignation).

cabbage (anglais), VII, 3, n.
 cabin (anglais), VI, 4.
 coffin (anglais), VI, 2.
 himmel, II, 5, 2.
 koben, VI, 4.
 kopf, I, 4, n.
 korb, III, 3.
 crab (anglais), III, 3, n.
 krabbe, III, 3, n.
 krebs (krebiz), III, 3, n.
 scherbe, III, 4.

Langues slaves.

kabrān, II, 3.
 kanavaza, VII, 2.
 kobza, VII, 3, n.
 koliba, V, 3.
 korab, III, 3.
 korabl', III, 3.
 koral', III, 3.

Iranien.

(persan sans désignation).

ḥauda (vieux perse), I, 4.
 kabār, II, 2, n.; II, 3
 kapīč (pehlvi), VII, 3, n.
 kawār, II, 4.
 keviš, VII, 3, n.
 kor, II, 2, n.
 kūr, II, 4.
 kuwār(a), II, 4.
 qafes, VII, 2.
 qamrān, III, 3, n.
 qarāba, III, 3.

Indo-aryen.

kapāla, III, 4.
 kapāṭam, I, 4, n.
 karka(ṭa), III, 3, n.
 karparas, III, 4.
 katūna, *rem. lim.*, n.
 kulāyam, V, 3.
 kupinī, VI, 4.

Accadien.

diqaru, *rem. lim.*, n.
 gabbu, I, 3, n.
 ḥamru, II, 5, n.
 kapru, II, 4.
 karpātu, III, 4.
 karpu, III, 4.
 kitū, *rem. lim.*
 kuprītu, II, 2, n.
 kupru, II, 2, n.
 quppu, I, 4.

Hébreu.

gab(b), I, 3, n.
 geb, I, 3, n.
 goprīt, II, 2, n.
 gârâp^h, III, 4.
 g.r.p, III, 4.
 ḥōmer, II, 5, n.
 kâb^hal, IV, 3.
 kâb^har, II, 3.
 kad, *rem. lim.*, n.
 k.b.r, II, 3, n.
 kbsa, VII, 4.
 kâb^hara, II, 3.

keb^hel, IV, 3.
kəlib^ha, V, 3.
kəlib^h, V, 3.
kəp^hōr, II, 1.
kərib^h, III, 3, n.
kilubi, V, 3.
kippa, I, 1, n.
kōmer, II, 5.
kop^her, II, 2, n.
kōr, II, 4.
kp^hip^ha, I, 2.
kūr, II, 4, n.
kuttōnet, rem. lim.
qab, I, 3.
qālap^h, V, 2, n.
qəlap^h, V, 2, n.
q.f.š, VII, 2, n.
qōba^c, I, 1, n.
q.p.z, VII, 3, n.
q.p^h.l, IV, 1.
qubba, I, 3, n.
qūp^ha, I, 1.
quppa, I, 1.

Araméen

(araméen occidental
 sans désignation).

etkarab (syriaque), III, 3, n.
gabba, *gibba*, *gubba*, I, 3, n.
kəp^hārtā (syriaque), II, 1.
kawerēt, II, 4.
kəb^hāsa, VII, 4.
kərib^ha, III, 3, n.
k.r.b, III, 3, n.
kub^ha, I, 3.
kubbāsa, VII, 4.
kūlb (néosyriaque), V, 3.
kulbāša (syriaque), V, 3.
kupra (syriaque), II, 2, n.
kūra, II, 4.
qab, I, 3.
qadsā (syriaque), rem. lim., n.
qalpa, V, 2, n.
qalpi, V, 1.
qappār (syriaque), II, 2, n.
qap^hsa, VII, 1.
qarbin (syriaque), III, 3.
qəbōtūn (syriaque), VIII.
qəlap^ha, V, 2, n.
qibōta (syriaque), VIII.

qilpa, V, 2, n.
qūbbāta, VIII.
qūlpā, V, 2, n.
qup^ha, I, 1, n.
qup^hsa, VII, 1.

Arabe.

ʿaqrab, III, 3, 2.
barmīl, rem. lim.
būtya, rem. lim.
el-qalaf, V, 2.
fulk, IV, 2, n.
gamba, III, 3, n.
gārāb, III, 3.
gənnīna, *gənnūna*, rem. lim., n.
gītūn, rem. lim., n.
ḡamala, II, 5, n.
ḡarīb, III, 5.
ḡibb, I, 3, n.
ḡilf, V, 2, n.
ḡirāb, III, 3, 5.
ḡirāf, III, 4.
ḡalafa, V, 2, n.
ḡalīfa, V, 2, n.
ḡarafa, III, 4.
ḡirāf, III, 4.
ḡuruf, III, 4.
ḡūḡā, I, 1.
kabala, IV, 3.
kabar, II, n.; II, 3.
kabl, IV, 3.
kafana, VI, 3, n.
kalaba, V, 3.
kalb, V, 3.
karab, III, 3, n.
k.b.r, III, 3, n.
kfra, II, 1.
kibl, IV, 3.
kibrit, II, 2, n.
kiranb, III, 3, n.
kiwāra, II, 3.
k.m.l, II, 5, n.
k.r.b, III, 3, n.
kūb, I, 3.
kubbār, II, 2, n.
kūr, II, 4, n.
kurufa, III, 4.
kuw(w)āra, II, 4.
kwāfri, II, 2.
qafara, II, 2, n.

qafasa, VII, 2, n.
qafaş, VII, 2.
qafaşa, VII, 2, n.
qafa, I, 2.
qafş, VII, 2.
qafra, II, 2, n.
qaffala, IV, 2, n.
qaffur(a), II, 2.
qafir, II, 2.
qafiz, VII, 3.
qafir, II, 2, n.
qafur, II, 2.
qalif, V, 3.
qallafa, V, 2, n.
qambri, III, 3, n.
qamrūn, III, 3, n.
qamrāna, III, 3, n.
qannabit, *qa(r)n(a)būt*, *qunnabit*,

III, 3, n.
qarāba, III, 4, n.
qarafa, III, 2, n.
qaranbā, III, 3, n.
qārāb, III, 3.
qarā, III, 4, n.
qar(r)āba, III, 3.
qaytūn, rem. lim., n.
q.f.z, VII, 3, n.
qidr, rem. lim., n.
qūlf, V, 2, n.
qirāb, III, 3.
qirba, III, 3.
qubba, I, 3, n.
qub(ba)ā, I, 4, n.
qubbār, II, 2, n.
quffa, I, 2; I, 3, n.
quffāz, VII, 3.
quft, IV, 2, n.
qufs, VII, 2.
qulfa, V, 2, n.
quf(u)n(n), rem. lim., n.
r.k.b, III, 3, n.
tabīb, rem. lim., n.

Sudarabique.

k.b.r, II, 2, n.

Guèze.

ʿagmara, II, 5, n.
gabatā, VIII.

gabb, I, 3, n.
gəmurā, II, 5, n.
gərab, III, 3, 5.
kabalo, IV, 3.
kafar, II, 2.
kamr, II, 5, n.
karabo, II, 3; III, 3.
kəmr, II, 5, n.
qadhā, *qadhō*, rem. lim., n.
qafala, IV, 2, n.
qafō, I, 2.
qarafa, III, 2, n.
qōb, I, 4, n.
qʷəlf, V, 2, n.
qʷəlfat, V, 2, n.

Tigrigna.

gabbārā, II, 6.
kafar, II, 2.
kälābo, II, 3.
kāribbo, II, 3.
qafō, I, 2.

Tigré.

kälāb, V, 3.
qafō, I, 6.

Amharique.

gabar, II, 6.
gabatā, VIII.
gub, I, 5.
gubbā, I, 3, n.
gubbātā, I, 3, n.
gʷabbatā, I, 3, n.
kabaro, II, 3.
karabo, II, 2; III, 3.
karraba, III, 3.
qaddā, rem. lim., n.
qafō, I, 2.
qōb, I, 4, n.
qʷallafa, V, 2, n.
qʷəlf, V, 2, n.
qʷējo, rem. lim., n.

Égyptien.

bairu, rem. lim., n.
kabi, *kebi* (copte), I, 3.
k.b, 3.

k.b.š, VII, 4, n.
q.b.y, I, 3.
q.d, rem. lim., n.

Berbère.

agmir, II, 5, n.
agulaš, V, 3, n.
agərabu, III, 3.
agərrabu, III, 3.
əgrəbbən, III, 3.
əkabar, II, 3.
akəfu, I, 2.
akufi, I, 2.
aqarbib, III, 3.
aqbuš, VII, 4, n.
aqʔbbuz, VII, 4.
aqrab, III, 3.
lqəmrən, III, 3, n.
qaimrun, III, 3, n.
takbut, I, 3, n.
takəbat, I, 3.
tguffət, I, 2.
paḥabiḥ, I, 3.
paqʔfiḥ, I, 2.
paqrabḥ, III, 3.

Couchitique.

gorof (somali), III, 4.
gūbo (galla), I, 5.
gūfa (bedja), I, 5.
guffa (bedja), I, 5.
gurāf (bedja), III, 4.
hubo (galla), I, 5.
kabalō (saho), IV, 3.
kabaro (afar-saho), II, 3.
kabūr (bedja), II, 3.
kafas (bedja), VII, 2.
kalambura (bilin), II, 3; V, 3.
kalēb (bedja), V, 3.
karbo (kafa), II, 3.
kelib (bedja), V, 3.
kəməṛ (quara), II, 5, n.
kʷəmməṛ (hilin), II, 5, n.
kīrbra (chamir), II, 3.
kūrāfa (bedja), III, 4.
qaf(f)o (saho), I, 2.
qaffo (bilin), I, 2.

qefa (chamir), I, 2.
qōb (saho), I, 3.

Basque.

copalet, IV, 4.
godalet, IV, 4.
gopor, II, 1.
gupel, IV, 4.
khobañ, VI, 2.
khopor, II, 4.
kofan, VI, 2.
kofoi(n), VI, 2.
kopa, I, 4.
kopor, II, 4.
kupel, IV, 4.

Sumérien.

gad(a), rem. lim., n.

Turc.

kabrān, II, 3.
kerevit, III, 3, n.
kövrüg, II, 4.
küp, I, 4.
qafes, VII, 2.
qapusqa, VII, 3, n.
qavanoz, VI, 2.
qobur, II, 3.
qof, I, 3, n.
qopuz, VII, 3, n.
qova, I, 4.
qub, I, 3.
teke, III, 3, n.

Langues du Soudan.

al-āgawa (baghirmien), I, 5.
al-gapa (baghirmien), I, 5.
gabā (mandingue), I, 5.
gafa (mandingue), I, 5.
gafa (songoi), I, 5.
gafakka (haoussa), I, 5.
gafakke (peul), I, 5.
gurunfa (haoussa), III, 4.
kabūr (barya), II, 3.
kareba (kunama), V, 3.
kübula (kunama), II, 3.

SUR L' « ASPIRATION » DE *b* ET *m* NON-PALATAUX EN IRLANDAIS

Dans les *MSL.*, XXII, p. 230 et suiv. et dans ce *Bulletin*, XXIII, p. 7 et suiv., j'ai soutenu que, en vieil-irlandais, les formes dites « aspirées » de *b* et *m* non palatals étaient *w* et *w* nasalisé. La conclusion s'imposait puisqu'on ne connaissait, en irlandais moderne, que *w* (*w* nasalisé) en Donégal et en partie en Connaught, tandis qu'en Munster, le son semblait être, d'après la description d'ailleurs insuffisante de Henebry, un *v* bilabial ordinaire.

Depuis la rédaction de ces articles, j'ai eu l'occasion d'observer deux sujets de Munster, l'un de Coolea près de Ballyvourney en Cork, l'autre de Ballyferriter en Kerry. Tous les deux avaient, non pas un *v* bilabial ordinaire, mais un *v* bilabial vélarisé, l'arrière-partie de la langue étant dans la position d'un *w* (pour les détails voir une étude *Munster Vowels and Consonants* qui paraîtra prochainement dans *Eriu*). Et le même son se retrouvait chez un des derniers sujets parlant l'irlandais de Meath que j'ai eu l'occasion d'observer à Dublin. Ce son a donc existé aussi dans le groupe de parlers de Leinster.

Il est évident que ce *v* bilabial vélarisé représente un stade plus ancien que le *w*. Sur ce point les parlers de Munster sont donc plus conservateurs que ceux d'Ulster qui, en général, ont mieux conservé le système phonétique du vieil-irlandais.

Alf SOMMERFELT.

RÉPONSE A UNE OBSERVATION

M. Leo Spitzer m'adresse la note suivante :

FR. *lapin*.

M. Meillet écrit (*BSL*, 1925, p. 32) : « il est de toute invraisemblance que le mot [*lapin*] soit fait d'après *laper* comme le veut M. Spitzer : un chien *lape*, un lapin ne *lape* pas, et l'affirmation qu'avance M. Spitzer, p. 133, est en l'air ».

Je me permets de contredire l'illustre directeur du *Bulletin*. *Laper*, de *lap-*, thème onomatopéique s'il en fut, signifie en français moderne « boire en tirant la langue, ce que font certains quadrupèdes, et en particulier le chien », (Littré), mais *a* *signifié* aussi « engloutir, dévorer » (Godefroy, s. v. *lappé*) et *peut avoir eu le sens* de l'ital. *la gola gli fa lappe lappe* « desidera ardentemente », « gli viene l'acquolino in bocca ». Le *lapin* (*lapereau*) peut donc bien avoir été un « (jeune) animal vorace ». Et même si nous partions de *lap-* « tirer la langue », *lapin* serait bien expliqué : Riegler, *Das Tier im Spiegel der Sprache*, p. 86, nous parle de la « Gewohnheit des Kaninchens, sich zu lecken und zu putzen » (de là fr. *propre comme un lapin*). Je me permets de signaler le parallèle espagnol : *gazapo* « jeune lapin » — *gazuza* « fringale », *gazmiar* « friander », *gazmoño* « hypocrite », ptg. *gasmar* « chiper », que j'ai cité *Neuphilolog. Mitteil.* (Helsingfors), 1923, p. 151 suiv.

M. Sainéan a donné la même explication de *lapin* que moi dans son commentaire linguistique de Rabelais (éd. Lefranc, III [1922], p. 265).

Je dois avouer que je ne suis pas convaincu.

Que l'idée de « laper » conduise à celle de « avaler goulûment » c'est possible ». Mais ceci ne fournirait l'étymologie de *lupin* que si l'on établissait, par des faits précis, que le verbe *laper* a été appliqué au genre de voracité des rongeurs, et s'il y avait des indices que le « lapin » a été nommé d'après sa manière de manger. Seuls des indices positifs peuvent fournir la preuve d'une étymologie ; et, si l'on devait revenir à l'étymologie faite d'après de simples vues de l'esprit, c'en serait fait de toute précision en matière de linguistique historique.

Le fait que M. Sainéan a eu la même idée que M. Spitzer ne m'en impose pas : on sait que le sens intime du français n'est pas, chez M. Sainéan, à la hauteur de son érudition.

A. MEILLET.

DE QUELQUES ANCIENNES ALTERNANCES VOCALIQUES

Quoique les alternances vocaliques aient été examinées bien des fois et à bien des points de vue, on n'est pas parvenu à en déterminer de manière précise le jeu indo-européen. Ceci tient avant tout à ce qu'aucune des langues connues ne l'a conservé fidèlement ; même dans les langues de la forme la plus archaïque, il y a eu des altérations profondes ; et, à côté de certaines survivances manifestes, il y a partout des destructions étendues ou des réfections, plus graves encore pour la restitution. De plus, une erreur fondamentale a vicié la plupart des essais de théorie : presque tous les auteurs se sont efforcés de relier les alternances vocaliques aux mouvements du ton.

Pour aboutir, dans la mesure du possible, à retrouver le type indo-européen des alternances vocaliques, il faut examiner, sans théorie préconçue, les formes assez rares qui ne sont pas suspectes d'avoir été, dans la langue où elles figurent, soumises à une réfection systématique.

Quelques faits saisissants établissent que l'addition d'un suffixe secondaire entraîne un vocalisme radical zéro de la partie initiale du mot. Le grec a $\phi\alpha\rho\acute{\epsilon}\tau\rho\alpha$ en face de $\phi\acute{\epsilon}\rho\epsilon\tau\rho\omicron\nu$, $\phi\acute{\epsilon}\rho\tau\rho\omicron\nu$. — En regard de $\mu\acute{\epsilon}\lambda\iota$, $\mu\acute{\epsilon}\lambda\iota\tau\omicron\varsigma$, l'attique a $\beta\lambda\acute{\iota}\tau\tau\omega$. — En regard de *pasu* l'avestique a le thème verbal *fšuya-* (partic. *fšuyant-*). Poser, pour expliquer le thème de présent *fšuya-*, une racine iranienne *fšu-*, ainsi que le fait M. Bartholomae, est arbitraire, puisque cette racine ne fournirait qu'un présent de forme dénominative, et que la forme à vocalisme zéro est sûre en tout cas dans l'adjectif *fšūmant-* « qui a des troupeaux » et dans les composés *fšūšan-* « qui se procure des troupeaux » et *kamna-fšva-* « fait d'avoir peu de troupeaux ». De plus, le mot avestique *fšaoni-* qui se groupe régulièrement avec *vəθwa-* dési-

gnant le « gros bétail », a toutes chances d'être un dérivé de *pasu-* fait pour désigner le « petit bétail » (l'interprétation ordinaire de av. *fšaoni-* par « prospérité » ne satisfait pas dans les passages où elle figure, et se justifie mal). Mais d'autres faits montrent que ce principe — si important soit-il — n'est pas absolu.

Dans certains mots, on observe un balancement de formes avec et sans *e*, comparable à celui que présentent les racines dissyllabiques, où l'on trouve côte à côte : **g'ena-* (gr. γένε-, skr. *jāni-*) et **g'nē-* (gr. γνῆ-, skr. *jñā-*), mais non **g'enē-*. Il convient d'examiner deux séries où ces faits apparaissent en toute évidence et dont il n'a pas été jusqu'ici tiré le parti qu'il faut.

Soit la racine **g'hei-* qui désignait « l'hiver », les « frimas ». Cette racine apparaît sous sa forme au degré zéro dans gr. χιών, χιόνος et arm. *jüwn*, gén.-dat. *jean* « neige », et sous une forme pleine dans av. *zayana-* « d'hiver », enfin dans la forme sanskrite à *vṛddhi*, qui est *hāyanā-* (même sens). Or, on a, avec une formation en **-em-* isolée et qui, par là même, a échappé à toute action analogique, le vocalisme radical zéro, mais le vocalisme plein de l'élément suffixal, au moins dans une partie des formes :

lat. *hiems*, *hiemis*,

av. *zyā* (*zyās-čū*), gén. *zimō* (var. *zamō*) ; la forme est dissyllabique, comme on le voit clairement dans le passage gâthique, *Y. LI, 12* ; la leçon *zimō* attendue est attestée par les ms. Pt, dans *Y. LI, 12* et par des manuscrits dans *Vd II, 22, 24*. La leçon *zamō*, mieux attestée, parfois seule attestée, ne prouve rien : on sait que la tradition du vocalisme avestique est mal sûre ; dès le début il y a eu des incertitudes et des flottements.

En regard de ce thème **g'hiy-em-*, il y a des dérivés divers, où le vocalisme radical est au degré *e* : le balte et le slave ont un dérivé en *-ā-* : v. sl. *zima*, lit. *žēmà*.

Ailleurs, le dérivé est en **-n/r-* : véd. *hēman* « en hiver » (locat.) avec le dérivé véd. *hemantāḥ* (dont la structure est

pareille à celle de *vasantāh* « printemps »), gr. *χεῖμα* et *χειμών*, *χειμῶνος* (*χεῖμα* désignant chez Homère la « saison d'hiver » et *χειμών* la « puissance active de l'ouragan hivernal »).

Le vocalisme radical *e* subsiste, sans doute par analogie, dans les dérivés : gr. *χειμέριος*, *χειμερινός*, lat. *hibernus*. Le vocalisme ancien dans des dérivés secondaires de **gheimen/r-* a le vocalisme zéro de la première syllabe : gr. *χίμαρος* « jeune chèvre » (qui porte son premier chevreau dans l'hiver suivant sa naissance), ainsi Théocr. I, 6 ; Aristophane, *Chev.* 661 et *χίμαιρα*. En arménien, le nom *jmeïn* de l' « hiver » est un dérivé en *-n-* du thème en *-r-*, et c'est ce qui explique le vocalisme zéro de la syllabe initiale, qui a son pendant dans le vocalisme du nom de l' « été », *amain*.

Au second terme des composés, se retrouve ce vocalisme qui caractérise gr. *χίμαρος*, *χίμαιρα* et qui est visiblement ancien. En face de *χεῖμα*, le grec a *δύσ-χιμος*, *μελάγ-χιμος*. Le latin a *bimus*, *trīmus* de **bi-himos*, **tri-himos*. En sanskrit, ce sont les mots tels que *ṣatā-hima-* qui expliquent l'existence du thème *himā-*.

Le nom du « jour » et du « ciel lumineux » fournit des indications comparables. L'élément radical est **dei-*, élargi par **eu-* ou par **en-*.

Du type en **eu-*, il y a deux formes, l'une simple, à vocalisme radical zéro, celle du véd. *d(i)yaúh*, *dyāvi*, *divāh*, gr. *Ζεὺς*, *Δι(F)ῶς*, lat. *Iuppiter*, *Iouis* et *diem*, arm. *tiv*, etc., l'autre, dérivée, du type thématique, à vocalisme radical *e*, celle du dérivé skr. *devāh*, v. pruss. *deīvas*, lat. *deus*, etc., avec une forme féminine aussi dérivée, skr. *devī*, lit. *deivė*. Un vocalisme radical zéro ne se retrouve, en face de **deivó-* (où la place du ton indiquée par le sanskrit et par des formes baltiques est remarquable), que dans l'adjectif dérivé : skr. *divyāh*, gr. *θεός*.

La forme à suffixe nasal est moins largement attestée. Le slave est seul à offrir le thème en *-n-* sans autre élément de dérivation. Le vocalisme radical est alors au degré zéro :

v. sl. *dīnī*, gén. *dīne*. Le baltique a un dérivé, à vocalisme radical *e* : v. pruss. *deinan*, lit. *dēnà* (acc. sg. *dēnà*). De ce dérivé, il n'y a pas de dérivé secondaire connu. Mais, au second terme des composés, on retrouve le vocalisme radical zéro : lat. *nūn-dīnae*, skr. *puru-dīna-*, *su-dīna*, *madhyāṃ-dīna-* (dans la mesure où *dīna-* s'emploie à l'état isolé, il a été extrait des composés). Le vieil irlandais a *tré-denus* « espace de trois jours » (Wb 27 a 14). Dans le composé gotique *sin-teino* « *ἀντί* », a été transportée la forme du mot simple.

Le nom du « cœur » se présente en général avec vocalisme zéro : lat. *cor*, lit. *širdis* ; mais, en face de v. sl. *srūdī-ce*, qui n'est qu'un élargissement de **s'rdī-*, on a le dérivé v. sl. *srēda*, avec vocalisme radical *e*.

Les faits ainsi établis permettront sans doute de déterminer ce qui, parmi les formes attestées d'un mot donné, a chance d'être ancien. Le contraste entre la forme indo-iranienne et la forme grecque du nom du « soleil » est singulier : on a, d'une part, véd. *s(ū)var*, gâth. *h(u)varə*, gén. abl. *hvəng*, avec un dérivé skr. *sūr(i)yaḥ*, depuis le Rgveda, et de l'autre, gr. **h̄x̄Fελιος*, supposé par la forme *αἰέλιος* qui est signalée en crétois et en pamphylien, par *ἄελιος*, *ἄλιος* dans les parlers doriens, *ἥελιος* chez Homère, *ἦλιος* en attique. Des alternances constatées ailleurs, il résulte que le type grec à vocalisme plein de la syllabe initiale du mot est ancien ; et, en effet, le lituanien offre un dérivé différent, mais parallèle : *saulė*. Le skr. *sūr(i)yaḥ* a donc subi l'influence de *s(ū)var*, etc. Mais, avec sa suffixation secondaire lourde, le v. sl. *slūnice* a naturellement au degré zéro le vocalisme du commencement du mot.

La *vyddhi* indo-iranienne s'explique, ceci une fois posé. Elle consiste dans l'allongement du vocalisme plein de certains commencements de mots. Et l'on comprend désormais certaines formes autrement mystérieuses : on sait, par l'intensif véd. *yāvīyas-*, qu'il y a eu un vocalisme radical plein dans le groupe de l'adjectif indo-iranien *yāvan-* (véd. *yānā*, *yānah*), lat. *iūuenis* (gén. plur. *iūuenum*) ; mais ce

vocalisme n'est pas attesté dans l'adjectif même; en revanche, il figure, avec *vyddhi*, dans le dérivé baltique et slave: lit. *jáunas*, avec intonation rude de *-au-*, v. sl. *junŭ*.

Si l'on utilise ainsi les quelques données sûrement anciennes qui se sont conservées, peut-être parviendra-t-on à entrevoir le jeu réel des alternances vocaliques en indo-européen.

Des faits obscurs s'expliquent sans doute par là. Le vocalisme *o* de got. *nahts*, lat. *nox* (*noctis*), etc. n'a rien de surprenant par lui-même. Mais l'*u* de gr. νόξ, νυκτός est inattendu: l'expliquer par un ancien **nok^wt-* est aventuré et arbitraire. Mais un thème **nokt-* comprend un suffixe **-t-*; car une racine indo-européenne ne se termine pas par un groupe d'occlusives. Or, le grec est la seule langue où l'élément radical apparaisse sans ce suffixe: hom. ἀντο-νυχί, ἐν-νυχος et ἐν-νύχιος, πᾶν-νυχος et πᾶν-νύχιος. Dans ces formes de type νυχ-, l'*u* ne peut s'expliquer par l'influence d'une labio-vélaire suivante. Il faut donc rendre compte de l'*u* autrement. Il n'y a pas d'autre explication possible que de supposer un degré zéro sous forme *u*, comme dans lit. *upē* « eau », en face de v. pruss. *ape* et indo-iran. *āp-*, ainsi que le fait M. Hirt, *Der indogerm. Vokalismus*, § 122, p. 98. En grec où νυχ- a survécu, la forme à suffixe *-t-* a reçu le vocalisme du simple. Dans les autres langues, on a partout un vocalisme à degré plein, de timbre *o*, qui est celui du thème élargi **nok-t-*. — M. Hirt a donc eu raison d'admettre la même explication pour gr. ἐνυξ, ἐνυχος, en face des dérivés de forme variée: lit. *nāgas*, *nagà*, v. sl. *noga*, lit. *nagūtis* et v. sl. *nogŭti* (à côté de *paz-negŭti* « ἐπᾶξ » Ps. sin. ; v. tch. *nehet*), v. h. a. *nagal*.

A. MEILLET.

DE LA PROTHÈSE VOCALIQUE EN GREC ET EN ARMÉNIEN

Autrefois, on admettait couramment que, en grec, des voyelles brèves se sont développées devant une sonante ou devant un groupe de consonnes à l'initiale du mot. Dans les *Grundzüge der griech. Etym.*⁵ de G. Curtius et encore dans la *Griechische Grammatik*³ de G. Meyer, les exemples de prothèse occupent plusieurs pages. Dans la *Griechische Grammatik* de Brugmann-Thumb, p. 173, la prothèse est encore admise, mais avec des restrictions diverses. Sage-ment, le regretté Solmsen, *Beitr.*, I, 21, note, a reconnu un bon nombre d'exemples de prothèse devant σ suivi de consonne : un exemple comme ἀσπαίρω en face de σπαίρω, ou ἀσκαρίζω en face de σκαίρω, semble difficilement contestable. Néanmoins dans son *Handbuch d. gr. Laut- und Formenlehre*², p. 183 et suiv., M. Hirt, s'il reconnaît, visiblement à regret, la vraisemblance de la prothèse devant r, dans le type gr. ἔρεβος et arm. *erek* en face de skr. *rājah*, got. *riqis*, conteste tout le reste.

Contre l'hypothèse du développement de voyelles prothétiques en grec, M. Hirt n'avance qu'un seul argument : le fait n'est pas constant ; puisque λ subsiste dans λίπα, pourquoi aurait-on une prothèse dans ἀλίω ? Si λεύσσω se maintient, pourquoi y aurait-il une prothèse dans ἐλευθερός ? Si l'on a régulièrement λέπω, pourquoi cette prothèse figurerait-elle dans ὀλόπτω ? Si βριμός· μέγας, χαλεπός Hes. s'est maintenu, pourquoi Homère a-t-il ἔβριμος ?

L'argument ne porte que si l'on oublie les différences de position à l'intérieur de la phrase : il a pu y avoir telle circonstance où une prothèse se développait, et telle autre où elle ne se développait pas, et la langue a pu tirer parti de ces traitements pour différencier des mots. Ainsi ἐμίχεῖν signifie « uriner », le ἀμῖξαι d'Hesychius est glosé par οὐρησαι, et

l'on a ἐμίγλη « brouillard » en face de lit. *miglà*, v. sl. *mĭgla* (cf. aussi ἀμιχθαλέεσσον « brumeux » chez Homère), tandis que μαιχρός, sans prothèse, est réservé au sens de « adultère ».

Dans l'exemple cité, l'hypothèse d'une différence originelle de vocalisme est arbitraire ; car aucune langue hors du grec n'a ici une voyelle initiale. Et le flottement entre *o* et *α* de la voyelle initiale du grec indique assez qu'il s'agit d'une résonance de timbre vague qui ne s'est précisée que peu à peu.

L'explication de formes telles que ἀμιχεῖν, ἀμῖξαι par une prothèse est plus plausible que celles qu'envisage M. Hirt. En effet, M. Hirt répartit arbitrairement les cas entre mots où subsisterait la trace du vocalisme indo-européen complexe et mots où il y aurait des sortes de préfixes. Or, les vocalismes supposés, ne se retrouvant pour la plupart pas hors du grec, sont des suppositions vaines ; et, quant au préfixe **o-* auquel M. Hirt recourt largement (*Der idge Vokalismus*, p. 166), c'est un simple *deus ex machina*, dénué de tout sens et qui sert seulement à rendre compte de faits embarrassants.

D'après πῖτνημι, χθιζός, etc., M. Hirt enseigne avec raison (*l. c.*, p. 79 et suiv.) que le représentant grec de la voyelle réduite entre consonnes est *ι*. On pourrait donc expliquer par cette voyelle réduite l'impératif ἴσθι en face de av. *zdī* « sois », et à la rigueur ἰκτινός en face de arm. *cin* « milan », ἰχθός en face de arm. *jukn* « poisson », etc., ἱκτις « fouine » en face de κτίς (chez Hésychius) et hom. κτιδέην· κυνέην ; ou même ἱμερός « désir passionné », cf. skr. *smarāḥ* « amour » (d'après la séduisante hypothèse de M. Bally) et gr. μεῖρο-μυι (on ne peut guère supposer une forme à redoublement). Mais on n'explique pas ainsi ἐχθές en face de χθές ou ὀφρύς en face de skr. *bhrūḥ* « sourcil », etc.

Quand *ὀ-* est un premier terme de composé, comme dans hom. ὀπαιστος, ὀτριχες ou dans ἔζυγες· ὀμόζυγες d'Hésychius, le sens en est bien visible. Mais *ὀ-* serait tout à fait dénué de sens dans ὀτλος « douleur » aussi bien que ὀ- dans Ὀτλας. Il n'est pas légitime de rapprocher les deux cas, comme on

l'a fait (K. Z., XXXVI, 281). Dans ἔτλος et ἄτλος, il y a des voyelles prothétiques dont le timbre s'explique immédiatement.

Du reste, une simple possibilité phonétique ne saurait passer pour une explication. Personne ne doute que hom. ἰγνῶη « jarret » et att. ἰγνύς ne soient dérivés du mot attesté par gr. γόνυ, etc. Chercher ici un vocalisme ^ogn-, c'est introduire dans le groupe de γόνυ un élément dont il n'y a trace nulle part. L'explication de Brugmann (IF, xvi, p. 493) par *F_i-γνυ- est invraisemblable ; car la formation serait singulière, et le mot n'a pas trace de F chez Homère, comme Brugmann l'a noté lui-même. Il y a simplement ici prothèse devant le groupe γν-.

M. Boisacq a repoussé avec raison l'hypothèse que gr. ἑπτός « cuit » serait *o+ph^wtos. Mais il reste vrai que ὀπτός est l'adjectif en *-to- attendu en face de skr. *pácāmi*, v. sl. *pekъ*, lat. *coquō*. Tout s'explique s'il y a eu prothèse devant le groupe difficile *ph^wt-.

Tandis que l'υ long du type βρωτός est intonné oxyton, Hérodien enseigne l'intonation périspomène pour ἰχθῦς, ὀσφῦς, ὀσφῦς, il hésite pour ἰλῦς, traitant ces mots comme le monosyllabe ὄρῦς. Cette intonation tient à ce que, ici, i- et ὀ- sont prothétiques. Il en va sans doute de même de l'i- de ἰσχός ; mais une étymologie populaire a rapproché ἰσχῦ- et F_i-, et Hésychius donne βισχύον et γισχύον, garantissant un F_iισχύ-. Du coup l'intonation devait être celle des polysyllabes.

Il y a enfin un argument décisif. L'arménien est, avec le grec, la seule langue où une prothèse vocalique soit courante. On sait — M. Pedersen l'a indiqué nettement, et le fait n'est pas douteux, v. ce *Bulletin*, XXVI, p. 1 et suiv. — que le grec a en commun nombre de faits dialectaux avec l'arménien. S'il s'agissait de traces de vocalismes propres à certains mots, la concordance du grec et de l'arménien en matière de voyelles initiales s'expliquerait mal. Puisqu'on ne peut sérieusement contester que e- est une prothèse dans arm. *erek* « soir » comme dans gr. ἔρεβος et dans *orcām* (de **orucām*) « je vomis » comme dans gr. ἐρεύγομαι, on

ne voit pas pourquoi l'on contesterait qu'il y a prothèse dans arm. *amīs* « mois », comme dans gr. ἐμίχεν et ἀμῖξι, et dans arm. *anicanem* « je maudis » comme dans gr. ὀνειδός. Chose remarquable, il y a prothèse constante devant *n-* en arménien et en grec, et seulement prothèse sporadique devant *m-*, *n-*, *l-*. Dès lors, comme une voyelle initiale se trouve seulement dans arm. *astt* « astre » et dans gr. ἀστήρ, ἄστρον en face de véd. *stṛbhīh* (intr. pl.), av. *stareṃ*, v. h. a. *stern*, lat. *stēlla*, on ne saurait tenir cette voyelle pour indo-européenne. — De même encore les voyelles initiales de gr. ὄνομα et de arm. *anun* « nom » ne prouvent rien pour l'indo-européen, en face de skr. *nāma*, lat. *nōmen*, got. *namo*. Il en va de même de la voyelle de gr. ἀνὴρ, ἀνδρός et de arm. *ayr* (gén. *ain*) « homme (mâle) » en face de skr. *nā*, *nāram* et de ombr. *nerus* « uiris » ; chose remarquable, les deux seules langues où le mot court **ner-* a entièrement prévalu au point d'éliminer tout à fait **wīro-* (lat. *uir*, etc.) sont celles où une prothèse a pu se développer devant *n-* initiale.

On n'admet pas en général que *v-* ait pu servir de prothèse. Il y en a pourtant un exemple évident à ce qu'il semble. Une racine signifiant « aboyer » est bien établie par skr. *rāyati*, v. sl. *laję*, lit. *lójų*, lat. *latrāre*. On n'en saurait séparer hom. ὠλάει, ὠλάουσι, d'où ὠλάκτες et, ailleurs, ὠλάσσει. Le sens, qui est précisément « aboyer » exclut le rapprochement avec le groupe tout différent de « hurler » : lit. *ulōti* et lat. *ululāre*.

Ceci posé, on peut apprécier une forme telle que celle du pronom de 1^{re} personne. Si l'on met à part l'adjectif possessif albanais *im* « mon », qu'il est malaisé d'apprécier, on ne trouve de voyelle initiale que dans gr. ἐμέ (accusatif) et arm. *im* (génitif). Il n'y a donc pas de raison de poser i.-e. **em-*.

C'est la forme tonique ἐμέ qui a une prothèse, alors que la forme atone με n'en a pas.

De même, pour le nom de nombre « neuf », toutes les langues s'accordent à offrir *n-* initiale : lat. *nouem*, got. *niun*, skr. *nāva*, etc. Deux langues seulement ont une forme

à voyelle initiale ; gr. ἐννέξ, arm. *inn*. Cette voyelle n'a donc aucune garantie d'antiquité indo-européenne. Mais la forme gr. ἐννέξ ne s'explique pas directement ; le -νν- demande une explication. Il faut partir de l'ordinal *νωγτος, où le radical a le vocalisme radical zéro de manière normale : cf. v. pruss. *uschts* « sixième », en face de arm. *vec* « six » ; de là sont gr. ἐνῦχτος (att. ἐνχτος, hom. εἴνχτος) ; dans le groupe -νF-, le -ν- était à date ancienne géminé comme toute consonne initiale d'un groupe de ce genre ; dans ce ἐνῦFχ-, le -n- s'est simplifié avec le temps ; mais, avant la simplification, le ἐνν- avait été transporté dans ἐννέ(F)ξ. Dans arm. *inn*, la seconde nasale représente la nasale finale comme dans *ewthn* « sept » et *tasn* « dix ».

Chose plus importante, les faits ainsi posés rendent seuls compte des parfaits grecs tels que ἐκτεταται, ἐγνωται, etc.

Pour ne rien dire de l'essai d'explication de M. Hirt (dans *Handbuch d. gr. Laut- und Formenlehre*², p. 569 et suiv.), qui n'est qu'une étourderie, l'explication donnée par Brugmann, *Grundr.*, II², 3, p. 38, ne saurait être admise : des formes qui, comme ἐκτετῆθαι, existent même à l'infinitif, ne sauraient provenir de l'imitation de l'augment.

Il n'y a pas non plus redoublement : les consonnes initiales ne s'amuissent pas en grec par dissimilation ; le γ-initial de γίγνομαι, de γιγνώσκω n'a jamais été altéré. Du reste κέκτεταται a subsisté à côté de ἐκτεταται qui est déjà homérique. Dans ἐστειλα, εἰμαρται, où il y a un ancien redoublement, de forme *se-, le grec a l'h initiale qu'on attend ; dans ἐσπαρται, il n'y a rien de pareil. Il n'y a donc qu'une hypothèse possible : κέκτεταται est une forme à redoublement, et ἐκτεταται une forme sans redoublement, avec une prothèse comme dans ἐχθές en face de χθές, ἐκτενος en face de arm. *cîn*. De même, si ἐστειλα est une forme à redoublement, il y a dans ἐγνωται une forme sans redoublement, et, au timbre de la voyelle près, la prothèse est comparable à celle que l'on observe dans ἰγνύς. Le cas de ἐπτογαται est comparable à celui de ἐπτός, celui de ἐπθορα à celui de ἐπθωρος ou de ἰχθύς.

Le parfait à redoublement de la racine de σεύω, σύτο serait *γεσσυμι; la forme serait étrange. Le grec a recouru à la forme sans redoublement, avec prothèse, soit ἔσσυμι. Mais, chose curieuse, le participe ἐσσυμένος, malgré son sens de parfait bien net, a été niéconnu, et les grammairiens ont, chez Homère, accentué ἐσσόμενος, tandis que, pour ἀκαχημένος, Hérodien hésite.

Il est vrai que le grec n'a conservé le parfait sans redoublement qu'à l'état de traces dont la principale est *Forðx*. Mais, au moins les verbes à voyelle initiale ont, avec une forme à vocalisme long, quelques restes de parfaits sans redoublement, ainsi ὤρμι, ἄγμι (sur quoi a été fait ἤγχι), ἤρμι, bien que des formes d'un type nouveau aient tendu à s'y substituer, ainsi à l'actif ἔπωπι déjà chez Homère, ἄγχι-γχι (en dorien), d'où ion.-att. ἀγγίγχι, et ce qui en est sorti.

Le participe ἀλιτήμενος est, malgré son accentuation traditionnelle, un parfait dans δ 807

οὐ γὰρ τι θεοῖσ' ἀλιτήμενός ἐστι

et dans le passage d'Hésiode où le mot se retrouve sous une forme altérée. L'η se retrouve dans ἀλιτήμενον. Ce parfait appartient à la racine de ἀλιταίνεμαι, ἤλιτον, ἀλείττης, etc. L'α de ἀλειπ-, ἀλιπ- est une prothèse; on rapproche le groupe de v. h. a. *lidan* qui ne saurait sans doute être séparé de celui de got. *-leiþan* ni de l'euphémisme avestique *para-irēyeite* « il meurt » (en parlant des êtres bons; litt. « il s'en va »). La prothèse rendait malaisé l'emploi d'une forme à redoublement; et le parfait sans redoublement a prévalu.

En réalité, le grec a tiré parti de la prothèse pour donner une sorte de substitut du redoublement à des parfaits qui en manquaient. C'est pour cela que la forme ἐ- de la prothèse a été généralisée au parfait.

Même ainsi adaptées, ces formes de parfait à substitut de redoublement n'ont pas donné satisfaction. On a, dans certains parlers, reproduit le modèle du vocalisme à degré long, tel qu'on l'observait dans ὤρμι, ἄγμι. C'est ainsi que le lesbien a une forme ἐπηστει (v. Bechtel, *Gr. Dial.*, I,

p. 79) et le crétois des formes ἡγρᾶται, ἡγρᾶμενον et ἀπηστειλε (ib., II, p. 742). Ce ηγρᾶται a été substitué à ἐγρᾶται qui est plusieurs fois attesté à Gortyne, tandis que l'ionien-attique a γέγρᾶται, sans doute d'accord avec le syracusain (γέγρᾶται est attesté chez Archimède). Du reste ἐγρᾶται a dû exister dans la langue épique, à en juger par Oppien, *Kyn.*, III, 274, où la forme est traditionnelle (v. l'édition critique de Boudreaux). Ainsi la forme ἐγρᾶται qui existait à côté de γέγρᾶται comme ἐκτεταί à côté de κέκτεται a été altérée en ἡγρᾶται dans des parlers crétois parce que le substitut du redoublement n'y était pas assez net.

La prothèse est donc nécessaire pour expliquer un type de formation du grec qui a été usuel et productif : le ζ tout secondaire et proprement hellénique de ζευγ- est précédé de ἐ- dans hom. ἐζεγγένει. Les dénominatifs offrent des formes telles que ἐλάσσει.

Mais l'ε n'a subsisté qu'en perdant son caractère de prothèse. Commune au grec et à l'arménien, la prothèse provient d'une tendance dialectale qui remonte jusqu'à l'indo-européen. Elle s'est développée phonétiquement à une époque ancienne, et le grec l'ignorait depuis longtemps déjà au début de la période historique.

A. MEILLET.

LE TYPE GREC διδᾶλλω, κοικύλλω.

Le grec a quelques exemples du type intensif comportant le suffixe **-ye/o-*, type bien attesté en indo-iranien et conservé aussi en slave. Les exemples attestés sont peu nombreux, en partie parce que les formes expressives où elles figuraient ne sont guère représentées dans les textes, en partie parce que, de bonne heure, le type a cessé d'être productif et a progressivement disparu.

Là où la racine a pour sonante un *-r-* ou une nasale, cette *-r-* ou cette nasale figurait dans le redoublement : c'est le type connu par γαργαρίζω, παμφαίνω. Mais le grec n'offre aucun cas comparable à celui du v. sl. *glagoljē* « je parle ». Ce n'est pas un accident : partout où la racine a *l* pour sonante, le redoublement offre une diphtongue en *-l-*. La voyelle de la diphtongue est *α*, comme dans γαργαρίζω, παμφαίνω, quand il y a *α* dans la forme de la racine : διδᾶλλω (à côté de διδάσκειν) et, chez Hesychius, πιπιλλάειν·σεσεῖν. Elle est *ο*, comme dans πορφύρω, μορμύρω, quand la racine a *ο* : κοικύλλω, μοιμύλλω (à côté de μύλλω).

Le fait n'est pas isolé. Une forme nominale à redoublement intensif offre le même traitement : πιπιλλάη en face de πάλη « fleur de farine ».

Et il n'est pas propre au grec : le présent arm. *cicatim* « je ris » à côté de *catr* « rire » a, dans le redoublement, un *i* qui ne peut reposer que sur **-ei-* ou **-oi-*.

Le baltique a, d'autre part, deux exemples sûrs dans des formes nominales : lit. *gaigalas* « canard », le. *gaigale* « plongeon » en face de v. pruss. *gegalis* « petit plongeon », russe *gogol'* « canard » — et lit. *pėpala*, le. *paipala* « caille » en face de v. pruss. *penpalo* et de r. *pėrepel*, etc.

Le procédé est donc indo-européen pour *l*, au moins dans les groupes de l'arménien, du grec et du baltique.

Les exemples slaves tels que v. sl. *glagoljē* ne prouvent

pas que le procédé ne se soit pas étendu aux parlers indo-européens que continue le slave : le sens pouvait suffire à faire rétablir *l* si celle-ci venait à s'altérer (cf. Grammont, *Dissimilation consonantique*, p. 162 et p. 181).

Du reste la dissimilation de *l* en *i* en face de la diphthongue de redoublement intensif est contraire à la loi XIV de M. Grammont : implosive dissimile intervocalique (*loc. cit.*, p. 66 et suiv.). Mais la dissimilation a été renversée (*loc. cit.*, p. 88), parce que la langue a tendu à maintenir des racines connues.

M. Grammont, *loc. cit.*, p. 181, a reconnu que l'indo-européen ignorait la dissimilation de *l* ou *r*. Mais il n'a pas examiné le type δαιδάλλω, κοικύλλω.

Si le grec a παϊφάσσω, μιμιάσσω et ποιφύσσω, δειδύξ, il n'a un redoublement intensif de cette forme dans aucune racine en *-r-*, pas plus que l'arménien. Il est donc probable que rien de pareil n'existait en indo-européen. On a supposé quelques cas ; mais la valeur de ces hypothèses est nulle. Il y a dans le Yašt XIII, 20 un mot *bōiṵvranəm* (gén. plur.) ; c'est un de ces nombreux *ṛπzξ* de sens inconnu qu'on lit dans les Yašt ; la traduction « lutte » de M. Bartholomae ne repose que sur une combinaison étymologique ; à en juger par le contexte, *bōiṵvra-* doit être un adjectif plutôt qu'un substantif. Quant à la forme lit. *vaiveris* du nom de l'« écu-reuil », elle est isolée en face de lit. *vēveris* et *voverē*, le. *vāveris* et *vāvere*, v. pruss. *weware* ; bâtissant la forme originelle sur les mots attestés, M. Trautmann n'a pu poser que **wēwer-*, **wāwer-* (*Balt.-Sl. Wört.*, p. 356).

Ceci montre, une fois de plus, avec quelle précision se laissent restituer des particularités de l'indo-européen, pour peu qu'on serre de près les données et que l'on ne crée pas de types généraux pour expliquer des faits spéciaux à certaines situations.

Chose curieuse, le redoublement intensif du type de véd. *dediçat*, av. *daṛdōišt* est à peine représenté en grec. Toutefois la diphthongue attendue se rencontre dans hom. δειδίσχωμι « je salue » en face de hom. δεικνέωντο. Il y a ici une forme quasi-rituelle qui a conservé un archaïsme

unique. Car, en dehors de ce cas, une diphtongue en *-i-* n'apparaît dans le redoublement intensif pour aucune racine en *-i-*.

Par πορφύρω, κικύλλω, ποιφύσσω, δοίδυξ, on voit que le grec a la voyelle *o* dans le redoublement quand la racine offre un *-u-*. Or, on sait d'autre part que le grec a rarement la diphtongue *ou*. C'est sans doute ce qui explique que le redoublement intensif à voyelle longue, à peu près inconnu d'ailleurs en grec (le δειδέκετ' du vers I 224 ne suffit pas à autoriser la restitution de δεηδεκ-), figure au moins dans κωκώω, où le redoublement offre le timbre *o* attendu de la voyelle.

D'une manière générale, il y a tendance à éviter la succession de *u u* dans deux syllabes consécutives. Dès l'indoeuropéen, le type d'adjectifs en *-u-* était évité dans les racines comprenant un *-u-*, M. M. Bloomfield vient de le montrer dans la nouvelle revue américaine, *Language*, I, p. 88 et suiv. En face de lat. *ululāre* et des formes correspondantes des autres langues qui, toutes, ont *u* devant *l*, le grec ne connaît que ὀλολύζω.

Le nom du « fils » montre comment le grec, sans proscrire phonétiquement la succession *u...u...*, a tendu à en réduire l'usage. Ce nom était υἱός, qui a survécu sous cette forme en ancien attique, en laconien, en crétois; l'accusatif υἱόν se retrouve en arcadien, etc. La flexion était celle d'un thème en **-u-*. On en trouve deux formes. L'une est de type archaïque, subsistant surtout à l'état de traces, de véd. *krátuh*, *krátvah*, av. *xratuš*, *xraθiwō*. On l'a chez Homère : gén. sg. υἱός, dat. υἱί, acc. plur. υἱᾶς, gén. υἱῶν, dat. υἱάσι (d'après πατρῴσι, etc.); comme l'a vu M. Wackernagel, c'est une forme éolienne : le béotien a l'accusatif υχ (Bechtel, *Gr. Dial.*, I, p. 67), et le thessalien a υιός (v. Schwyzler, *Dial. gr. ex.*, n° 557, p. 269). D'autre part, Homère a, comme l'attique, le jeu des formes normales de noms en *-ος* : gén. sg. υἱέος, dat. υἱέι, nom. plur. υἱέσι, acc. plur. υἱέας. Seules manquent les formes où *-u-* figure dans la

finale : Homère ne connaît alors que *υἱός*, *υἱέ*, *υἱόν*, formes faites sans doute sur le génitif plur. *υἱῶν*. Les formes analogiques *υἱός*, *υἱέ*, *υἱόν* ont entraîné en attique une flexion complète en -ο-, qui a fini par prévaloir.

A. MEILLET.

HOMÉRIQUE $\pi\rho\acute{o}\chi\nu$.

M. Boisacq, sous $\pi\rho\acute{o}\chi\nu$, qualifie de « conjecturale », l'explication donnée par Brugmann du χ de $\pi\rho\acute{o}\chi\nu$ par un rapprochement avec $\chi\nu\alpha\acute{\omega}$. C'est une manière discrète de constater que l'explication ne repose sur aucune preuve valable. Le sens n'indique pas cette explication, et l'alternance $\alpha\upsilon/\upsilon$ serait insolite. Dans I 570, le sens « à genoux » est évident. Dans Φ 460 et ξ 69, $\epsilon\lambda\acute{\epsilon}\sigma\theta\alpha\iota$ $\pi\rho\acute{o}\chi\nu$ est une expression pittoresque, qu'il n'y a pas lieu de séparer de $\pi\rho\acute{o}\chi\nu$ « à genoux ».

Dès lors on se décide malaisément à séparer hom. $\pi\rho\acute{o}\chi\nu$ de skr. *prajñu*, av. *frašnu*-.

Le passage de γ à χ devant ν rappelle l'assourdissement de ξ qui s'observe en iranien.

Il est vrai que, en grec, $-\gamma\nu-$ subsiste d'ordinaire, et notamment dans $\iota\gamma\nu\acute{\varsigma}$, $\iota\gamma\nu\acute{\eta}$; mais la place du ton diffère. Et, ceci noté, il est impossible de ne pas penser au contraste entre le génitif $\acute{\alpha}\nu\theta\rho\acute{o}\varsigma$ et le composé $\acute{\alpha}\nu\theta\rho\omega\pi\omicron\varsigma$ (cf. $\delta\rho\acute{\omega}\psi$).

Le problème n'admet pas une solution complète; mais on entrevoit ici un commencement d'explication.

A. MEILLET.

LE GROUPE OCÉANIEN¹

Par P. RIVET.

La famille linguistique malayo-polynésienne ou austro-nésienne comprend classiquement les Mélanésiens, les Polynésiens et Micronésiens et les Indonésiens, trois groupes ethniques essentiellement distincts anthropologiquement, possédant chacun des caractères ethnographiques particuliers, mais parlant des langues apparentées encore que nettement différenciées (48, 405-455).

A cette famille, W. Schmidt a proposé de rattacher les langues austro-asiatiques, c'est-à-dire le groupe Mon-Khmer et le groupe Muṇḍā (98), groupes dont la parenté au point de vue historique, anthropologique et archéologique était depuis longtemps établie (68 ; 69) et dont les affinités linguistiques, entrevues dès 1853 par Logan (50, 199-203), confirmées ensuite par Mason (64), Harmand (38, 167-168) et de Charencey (13), avaient été définitivement mises en lumière par Sten Konow (46, 10-15). La grande famille ainsi constituée a été appelée par W. Schmidt « famille austrienne ».

Cette thèse, qui a rencontré quelque opposition, ne paraît plus aujourd'hui discutable, et j'espère apporter ici même quelques arguments nouveaux en sa faveur.

Quant aux autres langues parlées dans le domaine océanien : langue australienne, langue papou, langue tasmannienne, elles sont généralement considérées comme constituant des familles indépendantes. En effet, le rapprochement de l'Australien et du Muṇḍā, proposé par Thomsen (104) et Gabelentz (31), n'a été admis jusqu'ici que par Trombetti

1. J'ai publié une note préliminaire sur cette question au cours de l'année 1926 dans les *Annales de géographie* (92).

(110, 120-121; 111, I, 88-89), et les suggestives observations de Hans Schnorr von Carolsfeld (100; 101), de de Charencey (13) et de Mathew (65; 66) sur les ressemblances lexicales entre l'Australien et les langues malayo-polynésiennes n'ont pas retenu davantage l'attention des linguistes. Cependant, il me paraît aujourd'hui certain que ces savants n'avaient pas été dupes d'une illusion. En effet, travaillant en dehors de l'influence de leurs travaux que j'ignorais jusqu'en ces derniers temps, mon attention a été attirée, au cours des recherches que je poursuis depuis deux ans sur la parenté de l'Australien d'une part, du Malayo-Polynésien d'autre part, avec certaines langues américaines (89; 91), par les similitudes remarquables qui existent entre le vocabulaire australien et le vocabulaire de la famille austrienne de W. Schmidt.

Il résulte de mon étude que, dans la presque totalité des mots du vocabulaire comparé australien publié par ce savant (99), on retrouve des racines austriennes¹. Les concordances que j'ai pu noter dépassent 200, chiffre considérable si l'on tient compte que le vocabulaire australien de base ne comporte pas plus de 44 mots, dont chacun fournit, il est vrai, plusieurs radicaux en raison du grand polymorphisme des langues australiennes.

J'ai étendu mes comparaisons à la langue tasmanienne et aux langues papou, et là encore, j'ai noté de singulières ressemblances.

Je publierai prochainement le résultat complet de mes recherches. Ne pouvant donner ici que quelques exemples, je prie le lecteur d'attendre, pour porter un jugement sur la valeur et la portée des faits que je signale aujourd'hui, d'avoir sous les yeux la somme de mes preuves. Il est bien entendu que celles que je donne maintenant ne représentent

1. Il est juste de rappeler ici que, dès 1880, de Charencey écrivait : « Les langues indigènes de l'Australie, bien que notablement différentes de celles des Jaunes océaniens par leur phonétique et leur syntaxe, nous ont paru fourmillier de termes polynésiens ou malais, au point qu'il n'existe presque rien dans leur vocabulaire qui leur appartient en propre » (12, 7-8).

qu'une très faible partie de celles que je fournirai sous peu.

Au point de vue sémantique, on notera parfois des flottements qui ne laissent pas d'être un peu troublants à première vue. Mais, à un examen plus approfondi, on constate qu'ils n'existent pas seulement de groupe à groupe, par exemple de l'Indonésien au Mélanésien ou à l'Australien, mais de dialecte à dialecte dans un même groupe, alors qu'il ne peut y avoir le moindre doute sur l'identité du mot qui prend des sens aussi variés. Par exemple, il est impossible de séparer en Australien les mots *anga*, *aŋka*, bouche, de *aŋga*, barbe, les mots *dera*, *t'elən*, *dʒallən*, *n-dara*, langue, de *terah*, *dirra*, *darun*, *tara*, dent, etc... Ces faits peuvent correspondre à de véritables variations de sens et indiquer qu'il existe dans ces langues une grande instabilité sémantique, mais je crois que, assez souvent, ils doivent provenir de malentendus entre les voyageurs et les indigènes.

AUSTRALIEN (A) et
TASMANIEN (T).

LANGUES AUSTRIENNES :

M : Mélanésien ; P : Polynésien ; Mi : Micronésien ; I : Indonésien ; Mk : Mon-Khmer ; Mu : Muṇḍā.

- | | | |
|-----------------|--|---|
| 1. arbre, bois. | <i>kaya</i> , feu ; <i>kayo-ra</i> , <i>kaibool</i> , bois (A). | <i>kai</i> , arbre, bois, feu (M).
<i>kau</i> , arbre, bois (P).
<i>kai</i> , arbre (Mi).
<i>kayu</i> , arbre, bois, feu (I).
<i>kayu</i> , arbre, bois (Mk). |
| 2. barbe. | <i>ɣanga</i> , <i>ɣaŋga</i> , <i>ɣanka</i> , <i>aŋga</i> , <i>ɣuŋga</i> , <i>uŋga</i> , <i>nunga</i> , <i>a-lunga-r</i> (A).
<i>kongi-ne</i> , <i>coqui-na</i> , <i>congui-né</i> , barbe ; <i>ɣange-na</i> , maxillaire (T). | <i>ngango-re</i> , genèives (P).
<i>ɣaŋa</i> , bouche ; <i>ɣungka</i> , mâchoire ; <i>ɣaŋgu-t</i> , barbe (I).
<i>aŋkã'</i> , <i>nengka'</i> , <i>ɣəŋkau</i> , <i>ninkãh</i> , <i>ɣãkã</i> , menton (Mk). |
| 3. bouche. | <i>danga</i> , <i>thunga</i> , <i>tuku</i> , <i>tãk</i> , <i>tuyga</i> , <i>tunga</i> , <i>dunga</i> , bouche ; <i>daŋa</i> , <i>daŋ</i> , dent ; <i>thungier</i> , barbe (A). | <i>tuga-u</i> , joue ; <i>doko</i> , cou ; <i>doga</i> , dent (M).
<i>tuke-gao</i> , gosier (P).
<i>dagu</i> , <i>dagu-q</i> , menton ; <i>tunggi-clo</i> , bouche (I).
<i>dagó</i> , <i>dago</i> , menton ; <i>tak</i> , langue ; <i>tagèi</i> , dent (Mk). |

4. bouche. *mana, munno, munu, mala, mana, mena, mele*
muna, ména, bouche ; langue (M).
muni, langue (A). mana, bouchée (P).
mona, moonā-pena, bou- mulu-ig, mulu-t (I).
che ; mounah, lèvres ; mulu-t, mulo' (Mk).
mené, mena, mina, lan- gue (T).
5. bouche. *bakka, barka, un-boga (A). boka, poka, voka (M).*
ka-poughy leah (T). poku, boku, cavité, ouver- ture (P).
bong, pang (Mk).
6. bouche. *katta, kat', guda, gud, ngidu, lèvres (M).*
gudo (A). ngutu, lèvres (P).
mo-gudé-lia, lèvres (T). i-ngot (Mk).
7. bouche. *ɣuloy, ad'ára-gūlu, bou- goli, ɣare-gi, bouche ;*
che ; ɣaran, ɣulan, lan- gare-mi, langue (M).
gue ; karrā-ka, garē-ga, koro-koro, gosier (P).
bouche (A). karro, gosier (I).
kālar, gālo, gosier (Mk).
8. cheveu. *huran, wuru, wurun, ul, u'u, vulu-gi, wulu-gi,*
ālun, walla (A). uru, wara-efu (M).
pala-nina, pare-ata, che- fulu (P).
veu ; poru-ityé, paro- pulu (Mi).
cheboina, feuille (T). bulu, volo (I).
butuh (Mk).
ului (Mu).
9. ciel. *nayge, nank, nunga, langi, lang, rang, ciel ;*
i-rangoo-l, soleil (A). rang, jour ; nanga, so- leil (M).
langi, rangi (P).
lang (Mi).
langi-t, langi (I).
langi-t, rangi-t, lengo-i (Mk).
10. dent. *niyu, liay, līa, lia (A). niho, liho, nyo, nyu (M).*
lēane-r (T). niho, niha (P).
ria, lèvres (Mi).
nio, nihan (I).
liān, nyāg, nyiak, bou- che (Mk).
11. dent, bou- *nalgo, lay(a), dent ; niyke, niye, nike, luy, loy, dent*
che. erang, nangoo, nagu, (M).
che (A). rang, dent (Mk).
ā-lāng, a-lang, laṅg, lāku, langue (Mu).
12. dent, lan- *tale, talañ, dera, dērā, ta'ru-n, lèvres (M).*
gue. langue ; tara, dara, dila, delah, langue (I).
tira, dira, dent (A). dalah, langue ; cherah,
tullah, tulla-nee, lan- dent (Mk).
gue (T). tirīng, tirin, dent (Mu).

13. deux. *bula, bulli, bul, pal* (A). *bar, ba'la', por, par, balu* (Mk).
bura, pooalih (T). *bar, u-bar* (Mu).
14. eau. *bātū, bādo, bato, wāda* (A). *bata, pluie; beti, eau* (M).
wadda-mana, rivière (T). *pata, goutte d'eau* (P).
patra-patra-ka, ondée (I).
bātau, bātēuh (Mk).
15. être humain. *kore, giree, kola, kolo-* *goro-i, garu-ni, femme;*
ko'lo, femme; kure, *gara-wa, épouse; kār,*
kuri, gura, karu, kāro, *homme (M).*
homme (A). *koro, homme, personne*
(P).
karo, parent (Mi).
kālo, kālā, parent; koh-
rang, korang, être hu-
main (Mk).
kārī, kol, femme; kōrō,
homme (Mu).
16. face. *mit'i, mint'e, munt'in,* *mata, œil, face; meti-gi,*
nez; māta, mal(c), mat, *medi-gi, madu-i, mot,*
met, langue; mundo, *nez (M).*
mundu, mīde, bouche *mata, œil, face (P).*
(A). *mata, mata-na, œil (Mi).*
medouer, mude-na, nez *mata, œil (I).*
(T). *mata, mat, mēte, mot,*
med, met, œil; ka-ma-
tīng, nez (Mk).
māt, mēd, mēt, mod, œil;
mātai, nez (Mu).
17. femme. *kine-nul, keen, in-genu* *keni (M).*
(A). *kina, mère (P).*
kēnā, kēnē, en-kāna (Mk).
18. femme. *kardo, épouse; gart,* *gamtu (M).*
gando, femme (A). *koti-ro, jeune fille (P).*
kodar (I).
kēdor, kardur, femme;
gadok, kāndeh, épouse
(Mk).
19. femme. *ḍin* (A). *sina, sine (M).*
tinā, sina, mère (P).
tina, mère (Mi).
tinan, mère; sina-naleb,
femme (I).
tīna', femelle (Mk).
20. femme. *baḍur* (A). *wadon, wat-wat (I).*
bādōn, badon (Mk).
21. feu. *wi, wiñ, win, wiŋ, feu;* *uiñ, ui, uñ, uiñ, uing (Mk).*
wiñ, wī, bois (A).
gui, bois (T).

22. feu. *kup*, charbon; *kappa-ŋko*, *ganbi*, *kambo*, *à-kapa*, feu (A). *cap*, *kapu*, *kapi*, *gapu*, *gapi* (M). *kapu*, foyer; *kava*, chaud (P). *ngafi* (Mi). *gāpit*, rôtir; *khob*, chaud (Mk).
23. feu. *dukun*, cuire; *dāgi*, *d'ungu*, *t'oŋ*, *t'uŋ(o)*, *toko* (A). *tunga*, *duŋa*, *dunge* (M). *tungi*, allumer (P). *tunkan*, foyer (I). *tagoyn*, feu; *tūngkun*, *tök*, *tük*, *duk*, allumer un feu (Mk). *tōgi* (Mu).
24. homme. *teni*, *deni*, beau-frère; *dane*, *dan*, *ḡan*, *t'an*, homme (A). *than*, chef; *tan*, *tan-te*, *tan-ta*, *tanun*, *tino-ni* (M). *tane* (P). *tane*, agent (Mi). *tēnē*, *tēnā*, *tōnē*, frère aîné; *tān*, grand père (Mk).
25. homme. (*ḡ*)ime (A). *sime*, *a-timi*, *c-teme* (M). *teme-iti*, jeune personne (P). *simē*, *sēm'ah*, *sēma'* (Mk).
26. jambe. *tinka*, *dakyr*, *d'uŋar*, *ḡiŋar*, cuisse; *thunga*, *tāko*, *t'anga*, pied (A). *tugh-rah*, cuisse; *dog-nā*, pied; *toka-na*, *toggā-na*, talon (T). *doku*, mollet; *i-daga-ri*, pied (M). *tēga*, cuisse (P). *tang*, cuisse (Mi). *tēngkhu*, *tōko*, *takol*, *tān*, genou (Mk).
27. jambe. *nago*, cuisse; *nagu*, *naku*, os; *loko*, *noka*, pied (A). *langōō-nar*, *laga-na*, *langa-na*, *lugga-na*, *lugh*, pied; *nungu nna*, cuisse (T). *e-naki-s*, pied; *laga*, cuisse; *nē(k)*, pied, jambe (M). *noko*, cuisse (P). *langā*, partie inférieure de la cuisse; *langu-t*, mollet; *loh*, os (Mk). *nāngā*, pied (Mu).
28. lune. *kuta*, *gethi*, *gūt'e*, *gūt'a*, *keda* (A). *kachi'*, *kiche'*, *guchah*, *kot*, *kāto* (Mk).
29. lune. *pira*, *bira*, *bālu*, *bala-no*, *bala-n*, *bullu-nu*, *pāla* (A). *weena*, *vena* (T). *bila*, luire; *pul*, *puna*, *pula*, *bul*, *vula*, lune (M). *pula*, briller (P). *pul* (Mi). *bulan*, *wulan*, *wēllu-wēllu* (I). *bulan*, *u-bynai* (Mk). *bilit*, briller (Mu).

30. main. *ḡi* (A). *di-di*, doigt; *sii*, main (M).
tī, *tih* (Mk).
tī, *tī'*, *si* (Mu).
31. main. *pīri-k*, *biri*, *peri*, *biru*, *fera*, *ver*, *vari*, *vera* (M).
bārā-k, *būlom* (A). *polo*, coude (P).
para-ngana, épaule; *a-* *palē*, *prē* (I).
bri, bras (T). *baling*, *belang*, *blin*, *be-*
ling, bras (Mk).
32. œil. *miki*, *maŋgi*, *mikaŋ*, *mi-* *maka*, *mek*, œil; *migi*,
kue, *munga* (A). *magi*, face (M).
mong-tēna (T). *maka* (P).
makan, œil; *muka*, face
(I).
muké, *muka*, *mukō*, *muk*,
mūk, face (Mk).
33. œuf. *kabi*, *kapi*, *gabbo*, *kabuŋ*, *ve-kopi*, fruit; *kapo*, noix
kubin (A). d'Arc (M).
kopu, œufs de poisson (P).
kāpoh, *kāpo*, *kepoh*, œuf;
kēbō', *kēbū*, fruit (Mk).
34. œuf. *moka*, *muka* (A). *maku*, *mākā'* (Mk).
35. oreille. *ŋarra*, *gula*, *guri*, *kuri*, *kuli* (M).
kurra (A). *kali-nga*, *kārī-nga* (P).
kali-la, *kulo-nga* (I).
kash-kōr, *lē-kur* (Mk).
36. oreille. *tonga*, *dŋonk*, *t'uka-lu* (A). *taya-lu*, *taŋa*, oreille;
dongo, entendre (M).
tangi-nga (P).
danga-r, entendre (I).
tang, *tong*, *dang* (Mk).
37. os. *tarra*, *durra*, *dora*, cuisse; *dure*, *turi*, os; *duru*, ge-
duri, *ḡara*, os (A). nou (M).
tula, cuisse; *tera-nnah*, *turi*, rotule, genou (P).
os (T). *tri*, os (Mi).
tuur, genou; *tolan*, *tulan*,
os (I).
tulāg, *talan*, *tolā* (Mk).
38. peau. *ngaly-ak*, *kulu*, *kalla*, *kuli*, *kulu*, *kora-kora*, *kul*
ŋara, *i-koro* (A). (M).
kili, *kiri* (P).
kili (Mi).
kuli-t, *koli*, *kuli-q* (I).
kuli-t, *n-kar*, *a-kar* (Mk).
39. peau. *bagē*, *bagī*, *baga* (A). *beka* (M).
paku (P).
u-pak (I).
kēlū-pak, écorce; *s-bēk*,
pik, peau (Mk).

40. pied. *kugi*, cuisse; *ganga, koko*, *qaku*, jambe; *gogu, kaki*,
kuku, pied (A). pied (M).
kaki, gaki (I).
khakhi, kaki, gog (Mk).
41. pied. *yungu-ra, yangu-ra*, *aṅa*, cuisse; *uṅia*, os (M).
cuisse; *yunṅka, yunku*, *enga, ongā-vae*, cuisse
pied (A). (P).
jōng, jūng, yūng, pied;
yang, jambe (Mk).
jangga, jūnggā (Mu).
42. pierre. *panda, o-pata, pāāt*, *vatu, pat, pato, fat* (M).
baatu (A). *fatu* (P).
patu, pat (Mi).
batu, fatu (I).
batu, bato (Mk).
43. poitrine. *yamma, sein; yamo, yam-* *gama*, estomac, intestins
mu, ammu, poitrine (A). (M).
ko-koma, intestins (P).
amah (I).
ām, poitrine; *ām*, sein
(Mk).
44. quadrupède. *gowda r, guda, kangou-* *kutu, kada, kudhu-ve-*
rou; gūdū, gōda, cun- *ral; kede-wa*, chien (M).
doo, chien (A). *kuda*, cheval; *kuti-ng*,
catce-na, vache; *bair-* *chat; gutu-ng*, singe (I).
cuta-na, cheval (T). *kuda*, cheval; *kōtoñ*, che-
vreuil; kētōk, chien;
kētū, porc (Mk).
kuttū, chien (Mu).
45. quadrupède. *yubana, yuba, coppa*, *kapūñā, gābun*, chien (M).
kuba, chien; *kupu*, *kafuna, kapuna*, chien (I).
a-kopo, kangourou (A). *gubin*, chien (Mk).
46. quadrupède. *kula, gula, kure, kurañ*, *kuli*, chien (M).
kangourou; *golan, kā-* *kuli*, chien (P).
lan, kuri, opossum; *kiri, kola-k*, chien (Mi).
gallī, kall(i), yura, yu- *kura-k*, porc (I).
rañ, chien (A). *kola, kalā*, tigre; *gura*,
kuleah, kangourou (T). cheval (Mk).
kūla, tigre; *ghoṛā*, che-
val (Mu).
47. serpent. *ālār* (A). *ula, ulo*, ver (M).
ilo, iro, ver (P).
ule, ula, ular (I).
ular, ulā (Mk).
48. tête. *butti, puntu*, cheveu; *botu, batu* (M).
bunda, pondo, pada, *batu-k*, front (I).
tête (A). *pētōn, pūton* (Mk).
ṛathe-na-naddie (T).

49. tête *bup, bumbo, bubwa* (A). *bubon, bubun* (Mk).
bop (Mu).
50. tête. *katta, gat, gada, kutthul,* *qatu, qat, qotu, qite-gi*
tête; *gittan*, cheveu (A). (M).
kide, kaat, cheveu (T). *ngoto* (P).
katön, kdi (Mk).
51. tête. *kolan, kali, kūrū-karū* *qara, kulu-kulu, karu* (M).
(A). *karu*, œil, tête (P).
neu-gola-r (T). *kolo-k, guli-ng* (I).
kulu, kula, kala, kāl (Mk).
52. tête. *kaburra, kobëra, kopul* *kapur-oro*, cervelle (Mi).
(A). *kapala* (I).
kepalë, kebal, kabäl (Mk).
kapār (Mu).
53. tête. *bungoon, pōko, puko,* *paku-a, bagu, paku*, front
tête; *poka*, cheveu (A). (M).
e-wucka (T). *u-poko* (P).
o-baku, tête; *bungo*, crâne;
bok, cheveu (I).
buk, tête, cheveu (Mk).
boko, bōk (Mu).
54. un. *meta, motu* (A). *e-moti* (M).
mata, commencement,
premier (P).
mata, source, origine (I).
met, source (Mk).
mit', mot', mudu (Mu).
55. ventre. *botha, bondu* (A). *bute, buto*, ombilic (M).
pote-lakna, sein (T). *pute, pito*, ombilic (P).
puđ'a, buta, ombilic (Mi).
buti-r, bōtō-ng (I).
bot, sein; *pōt, bōdo-k*,
ventre (Mk).
puđi, puđā-ni (Mu).
56. ventre. *kobbā-lo, gobu-l*, estomac; *koba*, sein, poitrine;
kabu, poitrine; *kopa*, épigastre (M).
kippa, ventre (A). *kopu* (P).
cawe-reeny, kari-ranara *kibu, kompo* (I).
(T). *ka-kypoh, u-kypoh* (Mk).
kimpōh (Mu).
57. ventre. *kundu*, sein; *kuntu, kun-* *kutu* (M).
to, estomac (A). *kete* (P).
kotō-kotō, estomac (I).
kut, kōndul, kot, ventre;
kōtōh, poitrine (Mk).

58. ventre.	<i>tiba, tipa</i> (A). <i>tibe-ra</i> , organes génitaux ♀ (T).	<i>toba, tubu-n</i> (M). <i>tupu</i> , tronc (P). <i>tip</i> (Mi). <i>tabu-q</i> , ventre ; <i>topo-t</i> , <i>e-dob</i> , poitrine (I). <i>tu^toh</i> , corps (Mk). <i>i-tip</i> (Mu).
59. ventre.	<i>buli, bule, bili, buri, bulu</i> (A). <i>paru-ggana</i> , sein ♀ ; <i>paru-nggyenah</i> , sein ♂ (T).	<i>bele, bole, bala</i> (M). <i>poli, pori</i> , bas-ventre (P). <i>pilo-to</i> (Mi). <i>peru-k</i> , viscères ; <i>paru-t</i> , <i>bure</i> , ventre (I). <i>pèrôk</i> , <i>pèrû-t</i> , <i>bûla-ng</i> (Mk).
60. ventre.	<i>bunga</i> , estomac ; <i>bāk</i> , poitrine ; <i>pungka</i> , ventre (A). <i>pugga-menyera</i> , sein ♂ (T).	<i>boka, boga, poka</i> (M). <i>puku</i> (P). <i>poko, bogah</i> (I). <i>pung</i> (Mk).

De ce tableau très simplifié, il résulte que, de toutes les langues austroasiatiques, c'est le Mon-Khmer qui fournit les rapprochements les plus fréquents et les plus nets avec l'Australien ; il est plus que probable que, si j'avais eu à ma disposition pour le Muṇḍā des éléments de comparaison aussi abondants que ceux que j'ai utilisés pour le Mon-Khmer (10 ; 34 ; 93 ; 103, II, 507-768), la remarque pourrait être étendue à cette langue. Malheureusement, les documents que l'on possède sur le Muṇḍā et les dialectes apparentés se réduisent aux courts vocabulaires publiés par Sten Konow (46).

Il est tout à fait remarquable que parfois je n'ai pu découvrir qu'en Mon-Khmer et en Muṇḍā le correspondant du mot australien. Ceci exclut toute interprétation des faits que je signale par l'emprunt. On ne saurait admettre en effet que ces mots aient persisté dans les langues empruntantes et aient disparu dans les langues qui auraient fourni l'emprunt, c'est-à-dire dans les langues malayo-polynésiennes qui forment un écran continu entre les langues austroasiatiques et australiennes.

Je ne prétends certes pas qu'il n'y ait pas de mots d'emprunt malayo-polynésien dans ces langues, mais ils sont

en général très faciles à reconnaître. En Mon-Khmer, les mots acquis du Malayo-Polynésien, et plus particulièrement de l'Indonésien, sont à peine déformés et ne se retrouvent que dans quelques dialectes. En Australien, les mots malayo-polynésiens empruntés, plus spécialement mélanésiens, ne se rencontrent que dans les dialectes septentrionaux de l'île.

En définitive, je crois que l'on peut admettre avec certitude que l'Australien doit être désormais rattaché à la famille austro-asiatique de W. Schmidt et que ses affinités sont surtout nettes avec les langues austro-asiatiques. A cet ensemble nouveau, je propose de donner le nom de « famille océanienne ».

Pour le Tasmanien, ma conclusion est moins nette, les similitudes que j'ai relevées, pour si remarquables qu'elles soient, portant sur un nombre de mots assez restreint. J'incline cependant à les interpréter comme une preuve que la langue tasmanienne dérive de la même souche que la langue australienne et que les divergences manifestes qu'on note dans leurs vocabulaires sont la conséquence d'un long isolement¹.

Pour le Papou, je serai beaucoup plus réservé, bien que les ressemblances notées soient plus nombreuses. On peut en effet les interpréter par l'emprunt. C'est pourquoi je ne les ai pas fait figurer dans cette note préliminaire.

J'ai noté enfin un certain nombre de concordances entre les langues du groupe océanien et le Dravidien d'une part, les dialectes indo-aryens d'autre part. Il s'agit évidemment dans certains cas d'emprunts faits à ces langues par le groupe océanien, mais l'hypothèse inverse doit être également envisagée; Sylvain Lévi et J. Przyluski en ont donné des preuves indiscutables sur lesquelles j'aurai à revenir.

1. De Charencey avait déjà signalé de curieuses analogies entre le Tasmanien, l'Australien et les idiomes polynésiens (13), Mathew entre le Tasmanien et l'Australien (65, 29-43).

*
* *

Ainsi que je l'ai dit en débutant, la grande unité linguistique, que je crois avoir établie, ne correspond ni à une unité anthropologique, ni à une unité ethnographique. Entre les Australiens et les Mélanésien, qui sont des Noirs, et les Indonésien et les Polynésien, qui se rapprochent à la fois des Blancs et des Jaunes, il y a, au point de vue physique, une opposition complète. Bien plus, Australiens et Mélanésien diffèrent les uns des autres autant que les Malais diffèrent des Polynésien. Au point de vue culturel, l'opposition n'est pas moins considérable. Le fait est trop connu pour que j'y insiste.

Il est bien évident que la communauté de langue de peuples aussi dissemblables est un phénomène secondaire et que c'est la langue de l'un d'entre eux qui a dû s'imposer à l'ensemble, pour des raisons et dans des conditions qui nous échappent pour l'instant.

L'anthropologie et l'ethnographie permettent heureusement de démêler les rapports dans le temps et dans l'espace de ces peuples, dont la profonde diversité s'est maintenue jusqu'à nos jours en dépit de leur unification linguistique.

La découverte à Talgai d'un crâne peut-être pléistocène, en tous cas extrêmement ancien, à caractère nettement australien, démontre que la race australienne occupe son habitat actuel depuis une époque extrêmement reculée; mais si elle y est aujourd'hui cantonnée, il est prouvé qu'elle a occupé autrefois un territoire beaucoup plus considérable. La trouvaille faite à Java (Wadjak) par E. Dubois (22; 23) de deux crânes australoïdes, très probablement pléistocènes, la découverte toute récente par H. Mansuy et M^{lle} Colani d'un crâne analogue dans les couches néolithiques inférieures du gisement de Lang-Cuom (Tonkin)¹ (60, 16-18),

1. Je suppose que ce type australoïde correspond à la race qui a fabriqué les outils à faciès paléolithique découverts au Tonkin par H. Mansuy et M^{lle} Colani (56; 57; 58; 60). Malheureusement, jusqu'ici, on n'a trouvé aucun ossement associé à ces outils.

montrent que ce territoire comprenait certaines parties de la Malaisie et de la péninsule indo-chinoise. Bien avant que ces faits ne fussent connus, de Quatrefages et Hamy avaient insisté sur l'existence d'un élément australoïde ancien dans l'Inde (86, 323-325), hypothèse confirmée depuis par la découverte dans la région de Bénarès de pétroglyphes (74, 34, pl. X) identiques aux pétroglyphes australiens (41; 67).

La survivance de l'emploi du boumerang à Célèbes (39; 95, II, 229-230), dans le sud-est de l'Inde et dans le Guzerat (42, 336-340; 118) parle dans le même sens.

L'ethnographie permet peut-être encore de supposer que les Australiens ont occupé à un moment donné certaines îles de Mélanésie et même de Polynésie. On peut en effet expliquer ainsi la survivance du boumerang à Espiritu-Santo (88) et en Nouvelle-Zélande (37) et l'identité des lances armées de pointes taillées à grands éclats d'Australie et des îles de l'Amirauté (24, I, pl. 183, 361, fig. 1-3). Toutefois, ces faits peuvent être interprétés comme des emprunts.

Quoi qu'il en soit, il semble certain que les Australiens ont occupé à une époque très ancienne une partie de l'Inde, de l'Indochine et de la Malaisie, avant d'être réduits à leur habitat habituel, fait en parfait accord avec les données linguistiques et historiques puisque c'est avec les langues austro-asiatiques (Mundā et Mon-Khmer) que les langues australiennes présentent le plus d'affinités lexicales et puisque nous savons que les Mundā ont occupé anciennement tout le nord-est de l'Inde depuis l'Himalaya jusqu'au golfe de Bengale avant d'être refoulés par des tribus tibéto-birmanes, aryennes et dravidiennes (48, 399; 6, VIII-IX).

La très haute antiquité de l'apparition des Australiens dans leur habitat d'autrefois et d'aujourd'hui nous est attestée non seulement par la découverte de crânes fossiles que je rappelais, il y a un instant, mais aussi par le caractère très primitif de leur civilisation, qui n'a jamais dépassé le stade paléolithique. On est donc autorisé à considérer ce peuple comme le substrat le plus ancien du complexe ethnique asiatico-océanien.

Encore qu'on ne puisse donner aucune preuve à ce sujet, il est vraisemblable que sa migration s'est faite du nord vers le sud, c'est-à-dire de la Malaisie et de l'Asie méridionale vers l'Australie, et non en sens inverse.

Les Mélanésiens avaient une civilisation certainement bien plus évoluée. C'étaient, jusqu'à l'arrivée des Blancs, des néolithiques.

Eux aussi, ont occupé autrefois un territoire beaucoup plus étendu que celui qu'ils habitent aujourd'hui.

De Quatrefages et Hamy ont montré qu'un élément mélanésien est intervenu dans le peuplement de la Polynésie toute entière, jusques et y compris l'île de Pâques (86, 292-296). D'autre part, H. Mansuy et M^{lle} Colani ont découvert dans les couches néolithiques les plus anciennes de Duong-thuoc, de Khac-kiem et de Lang-Cuom (Tonkin) des crânes se rattachant nettement à la race mélanésienne (56, 15-26; 58, 13-17; 60, 8-15).

L'ethnographie confirme entièrement ces conclusions et permet de les élargir encore. Il résulte en effet des travaux des ethnographes, de Graebner notamment (33, 774-777, 998-1009), qu'un grand nombre d'éléments de la civilisation mélanésienne se retrouvent dans tout le monde océanien, dans tout l'archipel indien et dans l'Asie méridionale.

Les Polynésiens sont venus se superposer au double substrat nigritique australien et mélanésien. Leur extension et leurs migrations sont trop connues pour que j'y insiste.

En dernier lieu, paraissent être venus les Indonésiens dont l'influence s'est exercée sur tout le monde mélanésien et aussi en Asie méridionale. Cette influence sud-asiatique est attestée non seulement par l'ethnographie (33, 1007-1009), mais aussi par l'anthropologie. Il est en effet prouvé aujourd'hui qu'un élément indonésien a contribué au peuplement de l'Indochine (Annam et Tonkin) dès le néolithique (112; 60, 20-25; 58, 8-9; 59), élément dont on retrouve des traces chez les populations actuelles, notam-

ment au Cambodge (113), malgré les grands mélanges qu'elles ont subies.

Comme pour les Australiens, c'est vers l'archipel asiatique et le sud de l'Asie que l'ethnologue est conduit à rechercher l'origine et le centre de dispersion des Mélanésien, des Polynésien et des Indonésien. Il semble de plus en plus que la préhistoire de ces régions, à peine ébauchée jusqu'ici, est destinée à jeter de singulières lumières sur le problème des origines de l'homme.

*
* *

Le rôle que ce grand groupe océanien a joué dans l'histoire de l'humanité par les migrations de ses divers éléments est considérable.

J'ai pu démontrer, en m'appuyant sur un triple ordre de preuves anthropologiques, ethnographiques ou archéologiques, et linguistiques que les Australiens et les Malayo-Polynésien (plus spécialement les Mélanésien) ont contribué au peuplement de l'Amérique. Les premiers sont encore apparentés par la langue aux peuples Con (Patagon ; Ona de la Terre de Feu) (89), les seconds aux peuples Hoka, qui s'échelonnent le long de la côte du Pacifique, depuis le sud de l'Orégon jusqu'à l'isthme de Tehuantepec et peut-être même jusqu'au 12° parallèle nord (91).

Les uns et les autres ont sans doute atteint le Nouveau-Monde à des époques et par des voies différentes.

Les Mélanésien, qui possédaient le magnifique instrument de navigation qu'est la pirogue à balancier, ont très bien pu suivre la route transpacifique ; mais les Australiens, dépourvus de tout modèle d'embarcation capable de résister aux tempêtes et de supporter une longue traversée, ont dû certainement emprunter un autre chemin. Après avoir étudié diverses hypothèses, je me suis rallié à l'idée, suggérée par A. Mendes Corrêa (72), d'une migration en bordure du continent antarctique, migration qui, d'après les géologues, aurait pu rencontrer des conditions moins défavorables qu'à

l'heure actuelle, au moment de l'optimum postglaciaire, c'est-à-dire il y a environ 6 000 ans (90).

Du côté de l'ouest, l'influence du groupe océanien n'a certainement pas été moindre. Sans qu'on puisse apporter, pour l'instant, autant de précisions que pour ses migrations vers l'Amérique, on entrevoit cependant les grandes lignes de son expansion dans cette direction.

Un grand nombre des éléments culturels et des coutumes, dont l'existence simultanée en Amérique et dans le monde océanien a servi à démontrer l'intervention de ce dernier dans le peuplement du Nouveau Monde, se retrouvent aussi en Afrique : tambour à signal, tambour cylindrique à membrane de peau, masques de danse, têtes-trophées, étui pénien, emploi des écorces textiles, ponts suspendus, coquilles-monnaies, mutilations digitales en signe de deuil, arc à musique, churinga, flûte de Pan, tablettes à jeu, boumerang (2; 51), bâtons de rythme (73), fronde (49 bis), etc... Ces concordances ethnographiques prouvent, ainsi que le pense Graebner (33, 1009-1013), qu'un contact a existé entre le monde océanien et l'Afrique, antérieurement aux migrations historiques des Malais vers Madagascar¹. L'insuccès des tentatives de d'Eichthal (25; 26), de Bleck (5), de Clarke (16) et de Curr (19, I, 152-189) pour établir la parenté des langues africaines soit avec les langues malayo-polynésiennes soit avec l'Australien, ne doit nullement faire écarter cette thèse, car, de même que l'ethnographie, l'anthropologie parle en sa faveur. L'idée de l'unité fondamentale de la race nègre africaine et océanienne, admise par les auteurs des *Crania ethnica* (86, 387-389), reprise par Lapicque (47), n'est plus contestée par personne; d'autre part, Broom a décrit des crânes sud-africains à caractères australoïdes (9).

Certains faits ethnographiques océaniens² : propulseur,

1. F. Friedrichsen annonce la publication prochaine d'un ouvrage sur cette importante question des relations culturelles entre l'Afrique orientale et les pays qui sont en bordure de l'Océan indien occidental (30).

2. On a également signalé l'existence de la pirogue à balancier dans

mutilations digitales, trépanations, danses masquées, culture en terrasse, flûte de Pan, churinga, potlach (43; 70; 71), trompettes en coquille (44), boumerang (1, 33-35; 94; 80, 130-131; 29), fronde (49 *bis*), etc..., existaient aussi à l'époque préhistorique en Europe occidentale ou y sont apparus à une époque plus tardive, notamment dans le bassin méditerranéen. Ce fait important, déjà signalé par Graebner (33, 1025-1030), peut s'expliquer à la fois par une influence africaine, dont la découverte des négroïdes de Grimaldi et de nombreuses figurations stéatopyges atteste l'existence dès l'époque quaternaire, et par une influence directe de la civilisation océanienne sur les peuples pré-indo-européens et pré-sémites, puis sur les peuples indo-européens et sémites.

En faveur d'une influence sur les peuples pré-indo-européens et pré-sémites de l'Europe et de la Méditerranée, on peut invoquer, outre des faits ethnographiques ou archéologiques, des arguments d'ordre linguistique. M. Cohen a récemment montré qu'il devait y avoir dans le monde méditerranéen pré-indo-européen et pré-sémitique un radical désignant toute espèce de « contenant à entrelacs », qui, avec de multiples variantes phonétiques et sémantiques, a survécu dans les langues indo-européennes et sémites (47). Or, le même radical, avec un sens absolument identique, se retrouve dans un grand nombre de langues du groupe océanien (91, 206-207)¹.

Certaines observations anthropologiques donnent à supposer que cette influence s'est exercée non pas par contamination culturelle mais par l'intermédiaire d'une migration. En effet, L. H. Duxley Buxton croit pouvoir établir qu'un même type ethnique dolichocéphale se rencontre

les pays du nord de l'Europe à l'âge du bronze (27; 36; 45). Bien qu'actuellement on ait toutes raisons d'attribuer ce fait à la convergence, il se peut que de nouvelles découvertes conduisent à modifier cette conclusion. C'est pourquoi, il n'est pas inutile d'attirer sur ce point l'attention des archéologues et des ethnographes.

1. Dans une communication faite à la Société de linguistique de Paris, le 5 mars 1927, Marcel Cohen a signalé ce fait et quelques autres du même genre.

dans l'Inde, dans les couches les plus anciennes de Kish, en Mésopotamie, dans l'est méditerranéen et dans l'Europe occidentale à l'époque préhistorique (28).

La répartition de la tache bleue, dite mongolique, parle dans le même sens. D'une extrême fréquence, comme on le sait, chez les indigènes d'Amérique, chez les Malayo-Polynésiens, les Japonais, les Coréens, les Chinois, les Annamites, les Siamois, les Birmans, les Nicobariens, les Singhalais et les Tamils, elle se retrouve, avec une fréquence moindre mais encore tout à fait remarquable¹, en Tunisie, chez les Arabo-Berbères (54,8 pour 100), les Juifs (47 pour 100) et les Nègres et Nègroïdes (73,3 pour 100), en Algérie, chez les Arabo-Berbères (26 pour 100), les Kabyles et autres Berbères (14,6 pour 100), chez les Juifs (33,3 pour 100), d'après les statistiques, en partie inédites, du docteur H. ten Kate (44 *bis*)², et elle existe aussi chez certaines populations africaines, les Yaoundé du Cameroun, dans la proportion de 67,14 pour 100 (79).

La curieuse répartition des ornements en forme d'œil placés à l'avant des navires, telle que l'a établie Hornell (41), marque bien la voie que cette migration a pu suivre, mais la répartition du boumerang en jalonne mieux encore les étapes. J'ai indiqué plus haut dans quelles régions du monde océanien cet instrument est ou a été en usage. De l'Inde, il a pu atteindre le pays sumérien (78), puis de là, par l'intermédiaire des peuples nomades établis dans les oasis et le désert arabiques, les montagnes du Sinaï et la zone désertique entre Égypte et Palestine, dans le Shépélah et la Syrie creuse (75; 77, 222, 223, 228), pénétrer en Égypte, où il apparaît dès 3500 ans avant J.-C. (76, 86, 87, 107, 128, 133), pour se répandre d'une part en Afrique en donnant naissance au couteau de jet (102),

1. Surtout par comparaison avec la fréquence observée dans les populations européennes : 2 à 3 pour 1 000.

2. De leur côté, Gillot, Fulconis et Melle Attias ont observé la tache mongolique 67 fois sur 1 450 enfants d'Alger. Sur ces 67 enfants, 23 étaient juifs et 20 arabes; aucun enfant blond ne présentait cette tache (32 *bis*).

d'autre part dans le monde européen préhistorique et proto-historique.

Les récents travaux d'Autran (4) et de Waddell (117) sur les similitudes entre le Sumérien et l'Indo-Européen, ceux de Drexel (20; 21) sur les affinités du Sumérien et des langues du Bornu, travaux dont les conclusions ne s'excluent pas nécessairement, peuvent faire supposer que le monde sumérien, dont le contact avec l'Inde est attesté dès 3000 ans environ avant notre ère (32; 55; 61; 62; 63; 96; 97; 106; 114; 115; 116), a joué également, à une certaine époque, un rôle important, comme agent de transmission d'éléments culturels entre le groupe océanique, l'Europe et l'Afrique.

L'influence directe des Océaniques sur les Indo-Aryens n'est pas moins évidente. Elle a laissé, aussi bien dans le folk-lore et l'ethnographie que dans les langues de ces peuples, des traces, que Hornell (40), Sylvain Lévi (49), J. P. Przyluski (81; 82; 83; 84; 85) et Sten Konow (6, ix-x) ont soigneusement relevés. Pour ma part, je me contenterai de signaler ici un des exemples les plus intéressants que j'aie notés. C'est le radical (n° 52 du vocabulaire comparatif) qui signifie « tête », dont il est impossible de séparer *kabala* du Sanscrit, κεφαλή du Grec, etc.... Or, cette forme, qui est, paraît-il, insolite en Indo-Européen, peut s'expliquer aisément si on admet qu'il s'agit d'un mot d'origine océanique.

Qu'on attribue ces éléments anaryens de l'Indo-Aryen plus particulièrement à une action du groupe austro-asiatique ou qu'on en cherche l'origine dans une influence du groupe océanique tout entier, peu importe. Le fait essentiel est que, par l'un ou l'autre de ses éléments et probablement par tous ses éléments, le monde océanique a agi sur le monde aryen, et que cette action a pu se propager jusqu'aux peuples méditerranéens à la faveur de ce courant d'échanges dont Przyluski vient de démontrer l'existence dès le 5^e siècle avant notre ère (85).

Tout porte à croire que, dans ce cas, il y a eu simplement contamination culturelle, les faits ethnographiques comme les faits linguistiques rappelés plus haut paraissant en effet

relever exclusivement de l'emprunt. Quant aux tentatives de Bopp (7; 8), de d'Eichthal (25, 213-222), de Tregear (107; 108; 109), de Atkinson (3), de Macdonald (52; 53; 54), de Christian (14), de Fraser (87; 105), de Hallier (35) pour démontrer les affinités du Malayo-Polynésien soit avec l'Indo-Européen, soit avec le Sémite, elles n'ont convaincu personne, non plus que le mémoire où L. Cohn a essayé de mettre en évidence des éléments arabes dans les langues de l'Océan Indien (18).

En résumé, l'Asie méridionale ou l'Archipel indien paraissent avoir été le point de départ d'une série de migrations, dont la plus ancienne remonte très probablement au pléistocène, qui ont successivement recouvert tout ou partie de l'Océanie, atteint à l'est le Nouveau Monde et exercé à l'ouest une action importante, soit directement, soit par contamination culturelle, sur l'Afrique et l'Europe préhistorique et protohistorique. La caractéristique de la plupart de ces migrations est qu'elles semblent avoir utilisé de préférence la voie maritime.

Le rôle des peuples océaniens paraît donc avoir été beaucoup plus important dans l'histoire de l'humanité et du peuplement de la terre qu'on ne le pensait jusqu'ici, puisque leur influence s'est manifestée d'une rive à l'autre du Pacifique et de l'Océan Indien et que leurs migrations ont en quelque sorte « ceinturé » le monde. Il est juste de rappeler, en terminant, que c'est la thèse que d'Eichthal soutint dès 1845 (26), sans parvenir toutefois à l'imposer aux ethnologues.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

1. ALCALDE DEL RIO (H.), BREUIL (abbé Henri) et SIERRA (R. Père Lorenzo), *Les cavernes de la région cantabrique (Espagne)*. Peintures et gravures murales des cavernes paléolithiques publiées sous les auspices de S. A. S. le prince Albert I^{er} de Monaco. Monaco, 1912.
2. ANKERMANN (B.), Kulturkreise und Kulturschichten in Afrika. *Zeitschrift für Ethnologie*. Berlin, t. XXXVII, 1905, p. 54-84.
3. ATKINSON (A. S.), The aryo-semitic Maori. *Transactions and Proceedings of the New Zealand Institute*. Wellington, t. XIX, 1886, p. 552-576.
4. AUTRAN (C.), *Sumérien et Indo-Européen. L'aspect morphologique de la question*. Paris, 1925.
5. BLECK (W. H. I.), On the position of the Australian languages. *The Journal of the anthropological Institute of Great Britain and Ireland*. Londres, t. I, 1872, p. 89-102.
6. BODDING (P. O.), Santal folk tales, edited by —, t. I. *Instituttet for sammenlignende kulturforskning*. Oslo, Serie B, Skrifter II, 1925, xvi-369 p.
7. BOPP, Ueber die Verwandschaft der malayisch-polynesischen Sprachen mit den indisch-europäischen. *Abhandlungen der königlichen Akademie der Wissenschaften zu Berlin*. Berlin, 5^e série, t. XXVII, 1840 (1842), *Philologische und historische Abhandlungen*, p. 174-246.
8. BOPP, Ueber die Uebereinstimmung der Pronomina des malayisch-polynesischen und indisch-europäischen Sprachstams. *Abhandlungen der königlichen Akademie der Wissenschaften zu Berlin*. Berlin, 5^e série, t. XXVII, 1840 (1842), *Philologische und historische Abhandlungen*, p. 247-332.
9. BROOM (R.), A contribution to the craniology of the yellow-skinned races of South Africa. *The Journal of the royal anthropological Institute of Great Britain and Ireland*. Londres, t. LIII, 1923, p. 132-149.
10. CABATON (Antoine), Dix dialectes indochinois, recueillis par Prosper Odend'hal, administrateur des services civils de l'Indochine. *Journal asiatique*. Paris, 10^e série, t. V, 1905, p. 265-344.
11. CAMPBELL (W. D.), Aboriginal carvings of Port-Jackson and Broken bay. *Memoirs of the geological Survey of New South Wales*. Ethnological series, n^o 1. Sydney, 1899.
12. CHARENCEY (H. de), Recherches sur les dialectes tasmaniens. *Actes de la Société philologique*. Alençon, t. XI, 1880-1882, p. 5-56.

13. CHARENCEY (H. de), Les langues océaniques et transgénéraliques. *Revue de linguistique et de philologie comparée*. Paris, t. XXIX, 1896, p. 85-96.
14. CHRISTIAN (F. W.), On Micronesian weapons, dress, implements, etc... *The Journal of the anthropological Institute of Great Britain and Ireland*. Londres, t. XXVIII, 1898-1899, p. 288-306.
15. CHRISTIAN (F. W.), Early Maori migrations as evidenced by physical geography and language. *Report of the sixteenth meeting of the Australasian Association for the advancement of science*. Wellington meeting, January, 1923. Wellington, 1924, p. 523-535.
16. CLARKE (Hyde), On the Yarra dialect and the languages of Australia in connexion with those of the Mozambique and Portuguese Africa. *Transactions and Proceedings of the royal Society of Victoria*. Melbourne, t. XVI, 1880, p. 170-176.
17. COHEN (Marcel), Sur le nom d'un « contenant à entrelacs » dans le monde méditerranéen. *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*. Paris, t. XXVII, 1926, p. 81-120.
18. COHN (Ludwig), Spuren der Araber in der Südsee. *Deutsche geographische Blätter*. Bremen, t. XXXIX, 1919-1921, p. 55-104.
19. CURR (Edward M.), *The Australian race, its origin, languages, customs, place of landing in Australia and the routes by which it spread itself over that continent*. Melbourne, Londres, 1886-1887.
20. DREXEL (Albert), Bornu und Sumer. *Anthropos*. St. Gabriel-Mödling, t. XIV-XV, 1919-1920, p. 215-294.
21. DREXEL (Albert), Gliederung der afrikanischen Sprachen. Eine systematische Untersuchung mit Berücksichtigung des völkergeschichtlichen Problems. *Anthropos*. St. Gabriel-Mödling, t. XVI-XVII, 1921-1922, p. 73-102; t. XVIII-XIX, 1923-1924, p. 12-39; t. XX, 1925, p. 210-243, 444-460.
22. DUBOIS (Eug.), De proto-australische fossielen mensch van Wadjak, Java. *Koninklijke Akademie van Wetenschappen te Amsterdam. Verslag van de gewone Vergaderingen der wis en natuurkundige Afdeeling*. Amsterdam, t. XXIX, 1921, p. 88-105, 866-887.
23. DUBOIS (Eug.), The proto-australian fossil man of Wadjak, Java. *Koninklijke Akademie van Wetenschappen te Amsterdam. Proceedings of the Section of sciences*. Amsterdam, t. XXIII, 1922, p. 1013-1051.
24. EDGE-PARTINGTON (James), *An album of the weapons, tools, ornaments, articles of dress, etc... of the natives of the Pacific islands*. Manchester, 3 vol., 1890-1898.
25. EICHTHAL (Gustave d'), Histoire et origine des Foulahs ou Fellans. *Mémoires de la Société ethnologique*. Paris, t. I, 2^e partie, 1844, XII-296 p.
26. EICHTHAL (Gustave d'), Études sur l'histoire primitive des races océaniques et américaines. *Mémoires de la Société ethnologique*. Paris, t. II, 1^{re} partie, 1845, p. 151-321.
27. ELGSTRÖM (Ossian), De bohusslänska hållristningarnas skeppsbilder. *Fornvännen, Meddelanden från k. vitterhets historie och antikvitets Akademien*. Stockholm, 49^e année, 1924, p. 281-297.

28. Ethnic relations in India and the near east. *Nature*. Londres, t. CXVII, 1926, p. 639.
29. FERGUSON (Samuel), On the antiquity of the kiliee or boomerang. *The Transactions of the royal Irish Academy*. Dublin, t. XIX, part I, 1841, *Polite Literature*, p. 22-47.
30. FRIEDRICHSEN (Fritz), Alte Kulturbeziehungen zwischen Ostafrika und den Randländern des westlichen indischen Ozeans. *Zeitschrift für Ethnologie*. Berlin, t. LVII, 1923, p. 318.
31. GABELENTZ (G. von der), *Kolarische Sprachen*. Allgemeine Enzyklopädie der Wissenschaften und Künste, herausgegeben von J. S. ERSCH und J. G. GRUBER, 2^e section, H-N, partie 38, p. 404-408. Leipzig, 1883.
32. GADD (C. J.) et SMITH (Sidney), The new links between India and Babylonian civilisation. *The illustrated London News*. Londres, 4 octobre 1923.
- 32 bis. GILLOT (V.), FULCONIS (M.) et ATTIAS (M^{lle}), Tache mongolique à Alger. *Archives de médecine des enfants*. Paris, t. XXVI, 1923, p. 470-474.
33. GRAEBNER (F.), Die melanesische Bogenkultur und ihre Verwandten. *Anthropos*. St. Gabriel-Mödling, t. IV, 1909, p. 726-780, 998-1032.
34. GRIERSON (G. A.), Mōn-Khmēr and Siamese-Chinese families (including Khassi and Tai). *Linguistic Survey of India*. Calcutta, t. II, 1904.
35. HALLIER (Hans), Ueber frühere Landbrücken, Pflanzen- und Völkerwanderungen zwischen Australasien und Amerika. *Mededeelingen van 's Rijks Herbarium*. Leyde, 1912, n° 13, 32 p.
36. HALLSTRÖM (Gustaf), Ultriggade kanoter i Sverige? *Fornvännen, Meddelanden från k. vitterhets historie och antikvitets Akademien*. Stockholm, 20^e année, 1925, p. 50-70.
37. HAMILTON (H.), Boomerang found at Muriwai beach, Auckland. *The Journal of the polynesian Society*. New Plymouth, t. XXXV, 1926, p. 43-46.
38. HARMAND (J.), Birmanie. Résumé ethnographique et linguistique. *Revue de linguistique et de philologie comparée*. Paris, t. XVII, 1884, p. 136-214.
39. HOËVELL (G. W. W. C. von), Werphout (boomerang)? op Zuid-Celebes. *Internationales Archiv für Ethnographie*. Leyde, t. XV, 1902, p. 201-202.
40. HORNELL (James), The origins and ethnological significance of Indian boat designs. *Memoirs of the asiatic Society of Bengal*. Calcutta, t. VII, n° 3, 1920, p. 139-256.
41. HORNELL (James), Survivals of the use of oculi in modern boats. *The Journal of the royal anthropological Institute of Great Britain and Ireland*. Londres, t. LIII, 1923, p. 289-321.
42. HORNELL (James), South Indian blow-guns, boomerangs, and crossbows. *The Journal of the royal anthropological Institute of Great Britain and Ireland*. Londres, t. LIV, 1924, p. 316-346.
43. HUBERT (Henri), Le système des prestations totales dans les littératures celtiques. *Revue celtique*. Paris, t. XLII, 1923, p. 330-333.

44. JACKSON (J. Wilfrid), Shells as evidence of the migrations of the early culture. *Publications of the University of Manchester*, Ethnological series, n° 11. Manchester, 1917.
- 44 bis. KATE (H. ten), Congenital blauwe vlekken bij tunisische kinderen. *Mensche n Maatschappij*. Groningen, t. II, 1926, p. 152-156.
45. KAUDERN (Walter), Om infödingsbåtar i Nederländska Ost-Indien och hållriřtningsbåtar i Sverige. *Sartryck ur Göteborgs sjöfartsmuseums Arstryck 1924*. Göteborg, 1924, 12 p.
46. KONOW (Sten), Mundā and Dravidian languages. *Linguistic Survey of India*. Calcutta, t. IV, 1906.
47. LAPICQUE (Louis), Les Nègres d'Asie et la race nègre en général. *Bulletins et Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*. Paris, 5^e série, t. VII, 1906, p. 233-249.
48. *Les Langues du monde*, par un groupe de linguistes, sous la direction de A. MEILLET et Marcel COHEN. Collection linguistique publiée par la Société de linguistique de Paris, t. XVI. Paris, 1924.
49. LÉVI (Sylvain), Pré-Aryen et Pré-Dravidien dans l'Inde. *Journal asiatique*. Paris, t. CCIII, 1923, p. 1-57.
- 49 bis. LINDBLOM (K. G.), Die Schleuder in Afrika und anderwärts. *Riksmuseets etnografiska Avdelning. Smärre Meddelanden*, n° 2. Stockholm, 1927, 31 p.
50. LOGAN (J. R.), Ethnology of the Indo-Pacific islands. *The Journal of the Indian Archipelago and eastern Asia*. Singapore, t. VII, 1853, p. 186-224.
51. LUSCHAN (E. von), Zusammenhänge und Konvergenz. *Mitteilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien*. Vienne, t. XLVIII-XLIX, 1918-1919, p. 1-117.
52. MACDONALD (D.), *Oceania : Linguistic and anthropological*. Melbourne, Londres, 1889.
53. MACDONALD (D.), *The asiatic origin of the oceanic languages*. Londres, 1894.
54. MACDONALD (D.), *The oceanic languages, their grammatical structure, vocabulary and origin*. Londres, 1907.
55. MACKAY (Ernest), Sumerian connexions with ancient India. *The Journal of the royal asiatic Society of Great Britain and Ireland*. Londres, 1923, p. 697-701.
56. MANSUY (A.), Contribution à l'étude de la préhistoire de l'Indochine. IV. Stations préhistoriques dans les cavernes du massif calcaire de Bac-Son (Tonkin). *Mémoires du Service géologique de l'Indochine*. Hanoï, t. XI, fasc. 2, 1924.
57. MANSUY (H.), Contribution à l'étude de la préhistoire de l'Indochine. V. Nouvelles découvertes dans les cavernes du massif calcaire de Bac-Son (Tonkin). *Mémoires du Service géologique de l'Indochine*. Hanoï, t. XII, fasc. 1, 1925.
58. MANSUY (H.), Contribution à l'étude de la préhistoire de l'Indochine. VI. Stations préhistoriques de Kéo-Phay (suite), de Khac-Kiém (suite), de Lai-Ta et de Bang-Mac, dans le massif calcaire de Bac-Son (Tonkin). Note sur deux instruments en pierre provenant de l'île de Trê (Annam). *Mémoires du Service géologique de l'Indochine*. Hanoï, t. XII, fasc. 2, 1925.

59. MANSUY (H.), Contribution à l'étude de la préhistoire de l'Indochine. VIII. La caverne sépulcrale néolithique de Ham-Rong, près Thanh-Hoa (Annam). Description d'un crâne indonésien ancien de Cho-Ganh (Tonkin). Complément à l'étude des crânes recueillis dans la caverne sépulcrale de Lang-Cuom, massif de Bac-Son. *Bulletin du Service géologique de l'Indochine*. Hanoi, t. XIV, fasc. 6, 1925, 12 p.
60. MANSUY (H.) et COLANI (M.), Contribution à l'étude de la préhistoire de l'Indochine. VII. Néolithique inférieur (Bacsonien) et néolithique supérieur dans le haut-Tonkin (dernières recherches) avec la description des crânes du gisement de Lang-Cuom. *Mémoires du Service géologique de l'Indochine*. Hanoi, t. XII, fasc. 3, 1925.
61. MARSHALL (John), First light on a long-forgotten civilisation : new discoveries of an unknown prehistoric past in India. *The illustrated London News*. Londres, 20 septembre 1924.
62. MARSHALL (John), *Annual Report of the archaeological Survey of India, 1923-1924*. Calcutta, 1926, p. 47-54.
63. MARSHALL (John), Unveiling the prehistoric civilisation of India. Discoveries in Sind, the Punjab and Baluchistan-cities older than Abraham. *The illustrated London News*. Londres, 27 février 1926.
64. MASON (Francis), The Talaing language. *Journal of the american oriental Society*. New York, t. IV, 1854, p. 277-288.
65. MATHEW (John), *Eaglehawk and crow ; a study of the Australian aborigines including an inquiry into their origin and a survey of Australian languages*. Londres, Melbourne, 1899.
66. MATHEW (John), The peopling of Australia. *Nature*. Londres, t. LXII, 1900, p. 549-550.
67. MATTHEWS (R. H.), The rock paintings and carvings of the Australian aborigines. *The Journal of the anthropological Institute of Great Britain and Ireland*. Londres, t. XXV, 1896, p. 145-163.
68. MAUREL (E.), Étude anthropologique et ethnographique du royaume du Cambodge. *Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*. Paris, 2^e série, t. III, 1888, p. 442-468.
69. MAUREL (E.), Mémoire sur l'anthropologie des divers peuples vivant actuellement au Cambodge. *Mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*. Paris, 2^e série, t. IV, 1893, p. 439-535.
70. MAUSS (Marcel), Essai sur le don, forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques. *L'Année sociologique*. Paris, nouvelle série, t. I, 1923-1924 (1925), p. 30-186.
71. MAUSS (Marcel), Sur un texte de Posidonius. Le suicide, contre-prestation suprême. *Revue celtique*. Paris, t. XLII, 1925, p. 324-329.
72. MENDES CORRÊA (A. A.), O significado genealogico do « Australopithecus » e do crânio de Tabgha e o arco antropofílico indico. *Trabalhos da Sociedade portuguesa de antropologia e etnologia*. Porto, t. II, fasc. 3, 1925.
73. MÉTRAUX (Alfred), Le bâton de rythme. *Journal de la Société des Américanistes de Paris*. Paris, nouv. série, t. XIX, 1927, p. 117-122.
74. MITRA (Panchanan), Prehistoric arts and crafts of India. *University of Calcutta, Anthropological Papers*, n° 1, 1920.

75. MONTET (Pierre), Sur quelques passages des « Mémoires de Sinouhit ». *Revue égyptologique*. Paris, nouvelle série, t. II, 1921, p. 56-69.
76. MORET (A.), *Le Nil et la civilisation égyptienne*. Bibliothèque de synthèse historique. L'Évolution de l'humanité, 1^{re} section, t. VII. Paris, 1926.
77. MORET (A.), et DAVY (G.), *Des clans aux empires*. Bibliothèque de synthèse historique. L'Évolution de l'humanité, 1^{re} section, t. VI. Paris, 1923.
78. NIES (James B.), The boomerang in ancient Babylonia. *American anthropologist*. Lancaster, new series, t. XVI, 1914, p. 23-32.
79. NOEL (Dr.), La tache bleue congénitale, dite « mongolique », chez les Nègres africains. *L'Anthropologie*. Paris, t. XXXII, 1922, p. 215-220.
80. PITT-RIVERS (A. Lane-Fox), *The evolution of culture and other essays*, edited by J. L. MYRES, with an introduction by Henry BALFOUR. Oxford, 1906.
81. PRZYLUKI (J.), De quelques noms anaryens en Indo-Aryen. *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*. Paris, t. XXII, 1921, p. 205-210.
82. PRZYLUKI (J.), Emprunts anaryens en Indo-Aryen. *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*. Paris, t. XXIV, 1923 (1924), p. 118-123; t. XXV, 1924 (1925), p. 66-71; t. XXVI, 1925, p. 98-103.
83. PRZYLUKI (J.), Le prologue-cadre des « Mille et une nuits » et le thème du « svayamvara ». Contribution à l'étude des contes indiens. *Journal asiatique*. Paris, t. CCV, 1924, p. 101-137.
84. PRZYLUKI (J.), *La princesse à l'odeur de poisson et la nāgī dans les traditions de l'Asie antérieure*. Études asiatiques, publiées à l'occasion du 25^e anniversaire de l'École française d'Extrême-Orient. Paris, t. II, 1925, p. 265-284 (Publications de l'École française d'Extrême-Orient, t. XX).
85. PRZYLUKI (J.), Un ancien peuple du Penjab : les Udumbara. *Journal asiatique*. Paris, t. CCVIII, 1926, p. 1-59.
86. QUATREFAGES (A. de) et HAMY (Ernest T.), *Crania ethnica*. Paris, 1882.
87. RAY (Sidney H.), The languages of the New Hebrides (revised by Dr. John FRASER). *Journal and Proceedings of the royal Society of New South Wales*. Sydney, t. XXVII, 1893, p. 101-167.
88. RIVERS (W. H. R.), The boomerang in the New Hebrides. *Man*. Londres, t. XV, 1915, p. 106-108.
89. RIVET (Paul), Les Australiens en Amérique. *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*. Paris, t. XXVI, 1925, p. 23-63.
90. RIVET (Paul), Recherche d'une voie de migration des Australiens vers l'Amérique. *Compte rendu sommaire des séances de la Société de biogéographie*. Paris, 3^e année, n° 48, séance du 19 février 1926, p. 11-16.
91. RIVET (Paul), Les Malayo-Polynésiens en Amérique. *Journal de la Société des Américanistes de Paris*. Paris, nouvelle série, t. XVIII, 1926, p. 141-278.
92. RIVET (P.), Le rôle des Océaniens dans l'histoire du peuplement

- du monde et de la civilisation. *Annales de géographie*. Paris, t. XXXV, 1926, p. 385-390.
93. ROBERTS (H.), *An Anglo-Khassi dictionary for the use of schools and colleges*. A new and revised edition. Calcutta, published by the Calcutta school-book Society, 40, Government place, East, 1878, VIII-319 p., in-8°.
94. RÜTIMEYER (L.), Ueber einige altertümliche afrikanische Waffen und Geräte und deren Beziehungen zur Prähistorie. *Zeitschrift für Ethnologie*. Berlin, t. XLII, 1911, p. 240-260.
95. SARASIN (Paul et Fritz), *Reisen in Celebes ausgeführt in den Jahren 1893-1896 und 1902-1903*. Wiesbaden, 2 vol., 1905.
96. SAYCE (A. H.), On the remarkable discoveries in India. *The illustrated London News*. Londres, 27 septembre 1924.
97. SCHEIL (V.), Un nouveau sceau hindou pseudo-sumérien. *Revue d'assyriologie et d'archéologie orientale*. Paris, t. XXII, 1925, p. 55-56.
98. SCHMIDT (W.), *Die Mon-Khmer Völker, ein Bindeglied zwischen Völkern Zentralasiens und Australasiens*. Braunschweig, 1906¹.
99. SCHMIDT (W.), Die Gliederung der australischen Sprachen. *Anthropos*. St. Gabriel-Mödling, t. VII, 1912, p. 230-251, 463-497, 1014-1048; t. VIII, 1913, p. 526-554; t. IX, 1914, p. 980-1018; t. XII-XIII, 1917-1918, p. 437-493, 747-817.
100. SCHNORR VON CAROLSFELD (Hans), *Ueber die linguistische Stellung der australischen Sprachen*. Actes du VIII^e Congrès international des Orientalistes, tenu en 1889 à Stockholm et à Christiania. Leyde, 4^e partie, 1892, p. 30-41.
101. SCHNORR VON CAROLSFELD (Hans), Beiträge zur Sprachenkunde Ozeaniens. *Sitzungsberichte der philosophisch-philologischen Classe der königlichen bayerischen Akademie der Wissenschaften zu München*. Munich, 1890, t. I, p. 247-292.
102. SCHURTZ (Heinrich), Das Wurfinesser der Neger. Ein Beitrag zur Ethnographie Afrika's. *Internationales Archiv für Ethnographie*. Leyde, t. III, 1889, p. 9-31.
103. SKEAT (Walter William) et BLAGDEN (Charles Otto), *Pagan races of the Malay peninsula*. Londres, 2 vol., 1906.
104. THOMSEN (Vilh.), Bemaerkninger om de khervariske (kolariske) sprogs stilling. *Översigt over det kongelige danske videnskabernes selskabs Forhandlinger og dets medlemmers arbejder i aaret 1892*. Copenhague, 1892-1893, p. 231-238.
105. THRELKELD (L. E.), *An Australian language, as spoken by the Awakabal, the people of Awaba or Lake Macquarie (near Newcastle, New South Wales), being an account of their language, traditions, and customs*. Re-arranged, condensed, and edited with an appendix by John FRASER. Sydney, 1892.

1. Ce travail a été publié aussi en français : SCHMIDT (W.), Les peuples Mon-Khmér, trait-d'union entre les peuples de l'Asie centrale et de l'Australasie (traduit de l'allemand par M^{me} J. MAROUZEAU). *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*. Hanoi, t. VII, 1907, p. 213-263; t. VIII, 1908, p. 1-35.

106. THUREAU-DANGIN (F.), Sceaux de Tello et sceaux de Harappa. *Revue d'assyriologie et d'archéologie orientale*. Paris, t. XXII, 1925, p. 99-101.
107. TREGEAR (Edward), *The Aryan Maori*. Wellington, 1885.
108. TREGEAR (Edward), The Maori in Asia. *Transactions and Proceedings of the New Zealand Institute*. Wellington, t. XVIII, 1885, p. 3-24.
109. TREGEAR (Edward), The knowledge of cattle amongst the ancient Polynesians. *Transactions and Proceedings of the New Zealand Institute*. Wellington, t. XXI, 1888, p. 447-476.
110. TROMBETTI (Alfredo), *Como si fa la critica di un libro, con nuovi contributi alla dottrina della monogenesi del linguaggio e alla glottologia generale comparata*. Bologne, 1907.
111. TROMBETTI (Alfredo), *Elementi di glottologia*. Bologne, 2 vol., 1922-1923.
112. VERNEAU (R.), Les crânes humains du gisement préhistorique de Phobinh-gia (Tonkin). *L'Anthropologie*. Paris, t. XX, 1909, p. 545-559.
113. VERNEAU (R.) et PANNETIER (A.), Contribution à l'étude des Cambodgiens. *L'Anthropologie*. Paris, t. XXXI, 1921, p. 279-317.
114. WADDELL (L. A.), *The Indo-Sumerian seals deciphered*. Londres, 1925.
115. WADDELL (L. A.), Dynasty of Haryashwa or the sumerian Uruash (« Ur-nina ») as imperial kings of Kish, Erech and Lagash in Mesopotamia about 3400-2900 B. C. *The asiatic Review*. Londres, new series, t. XXI, 1925, p. 676-682.
116. WADDELL (L. A.), Indo-sumerian seals. *The Journal of the royal asiatic Society of Great Britain and Ireland*. Londres, 1926, p. 115-116.
117. WADDELL (L. A.), *Sumer-aryan comparative lexicon* (Sous presse).
118. WALKER (L. A.), Note on the indian boomerangs. *Journal and Proceedings of the asiatic Society of Bengal*. Calcutta, new series, t. XX, 1924, p. 205-206.
-

DU VERBE SIDAMA (DANS LE GROUPE COUCHITIQUE)

Les discussions sur la conjugaison chamito-sémitique et en particulier sur la conjugaison sémitique ne sont pas près de cesser. C'est à propos de deux ouvrages récents qu'il est tenté ici une mise au point partielle des faits couchitiques : d'une part, un essai théorique de M. B. Ferrario, d'autre part, et surtout, un apport de documents nouveaux par M. E. Cerulli.

Mais il est opportun, pour mettre en valeur différents points de vue, et aussi pour tenter d'extirper certaines confusions malheureuses, de faire un historique rapide de la discussion.

Les descriptions de langues couchitiques dues surtout à Leo Reinisch, mais confirmées par divers autres auteurs, montrent deux types de conjugaison. Chacun de ces deux types distingue, à l'indicatif, un imparfait et un parfait. Dans le premier type, les personnes sont distinguées au moyen de préfixes, accompagnés parfois de suffixes comme marque de genre et de nombre ; c'est exactement la même chose que dans l'imparfait et le parfait du sémitique oriental, dans l'imparfait du sémitique occidental. Dans le second type, l'imparfait et le parfait se conjuguent tous deux au moyen de suffixes seulement ; par là ils se rapprochent du parfait du sémitique occidental. Les deux sont employés l'un à côté de l'autre dans certaines langues (ainsi en afar) ; ailleurs le type à préfixe ne subsiste que dans quelques verbes (ainsi en somali) ; ailleurs encore le type à suffixes est seul employé (ainsi en galla). Mais partout, que la flexion soit à préfixes ou à suffixes, il y a opposition des deux aspects de l'indicatif, imparfait et parfait, et cette opposition se marque par une alternance

vocalique (alternance qui n'atteint jamais le radical dans les verbes à flexion suffixée).

Ces faits ont été déjà bien exposés dans leur ensemble, sans essai général d'explication, par Friedrich Müller, *Grundriss der Sprachwissenschaft*, Tome III, Division II, 1887, p. 224 à 449 ; voir notamment p. 278 et p. 284 à 302.

En 1894, Franz Praetorius publiait dans les *Beiträge zur Assyriologie*, vol. II, un article fondamental *Ueber die hamitischen Sprachen Ostafrika's*. Il y démontrait (utilisant et perfectionnant des indications de Reinisch et Colizza) que les verbes couchitiques à suffixes sont composés d'un radical verbal invariable et d'un auxiliaire très court, fléchi lui-même au moyen de préfixes personnels et de suffixes de nombre et de genre ; cet auxiliaire existe encore dans certaines langues comme verbe indépendant ; ainsi en afar (à l'imparfait) *a* « être, dire ».

La conjugaison apparaît comme suit dans le verbe *ab-* « faire » de l'Afar (Colizza, *Lingua Afar*, 1887, p. 44) :

	imparfait	parfait
	—	—
sg. 3 ^e p. m.	<i>áb-a</i>	<i>áb-ä</i> ¹
f.	<i>áb-ta</i>	<i>áb-tü</i>
2 ^e p.	<i>áb-ta</i>	<i>áb-tü</i>
1 ^{re} p.	<i>áb-a</i>	<i>áb-ä</i>
pl. 3 ^e p.	<i>áb-an</i>	<i>áb-ün</i>
2 ^e p.	<i>áb-tan</i>	<i>áb-tün</i>
1 ^{re} p.	<i>áb-na</i>	<i>áb-nü</i>

La formation en question apparaît comme propre au groupe couchitique, où elle a éliminé plus ou moins complètement, suivant les langues, la formation ordinaire à préfixes. Elle s'explique en partie par l'ordre des mots couchitique, où le complément précède le complété, l'élément morphologique principal étant ici l'auxiliaire, précédé du radical sémantiquement plus important, mais morpho-

1. *ä* est un *a* tendant vers *e* ou vers *ə*.

logiquement subordonné. L'emplacement de la partie fléchie a déterminé aussi l'emplacement des caractéristiques de voix, qui sont ici suffixées au radical ; ainsi le thème de causatif est *ab-is-* « faire faire » ; c'est encore un trait original du couchitique, car ces caractéristiques des voix sont des préfixes partout ailleurs en chamito-sémitique (entre parenthèses ceci écarte tout rapprochement direct avec le parfait à suffixes du sémitique occidental ; voir par exemple amharique *asgaddala* « il a fait tuer »). La forme au total n'est plus décomposable : actuellement l'élément apparaît comme une flexion, non comme un auxiliaire détachable.

L'article de Praetorius ne paraît pas avoir eu le retentissement durable qu'il méritait et les faits couchitiques ont été souvent invoqués, depuis, sans que sa démonstration soit rappelée.

Ainsi, dans un livre que tous les sémitisants ont pratiqué, Th. Nöldeke, *Beiträge zur semitischen Sprachwissenschaft*, 1904, p. 29, la flexion à suffixes du couchitique est rapprochée sans plus du parfait sémitique (l'auteur ne cite pour ce rapprochement que l'imparfait afar ; la traduction par un présent allemand montre d'ailleurs qu'il ne se méprend pas sur la valeur de la forme citée).

En 1909, Reinisch donnait le résultat d'une étude minutieuse et ample sur la morphologie chamito-sémitique, sous le titre : *Das persönliche Fürwort und die Verbalflexion in den chamito-semitischen Sprachen*. Une idée y est suivie partout avec constance et ingéniosité : c'est que les éléments flexionnels des verbes et même des pronoms personnels contiennent presque tous un verbe auxiliaire plus ou moins altéré. Ainsi (p. 48) un pronom *'anakū* « moi » se décomposerait en * *'an* « existant » *a* « je » *ku[n]* « être ». Etant donnée cette idée, on s'attendrait tout d'abord à voir reproduire ici la théorie de Praetorius. Au contraire il n'en est tenu aucun compte. Au lieu de partir des formes de l'afar ou de celles très analogues du galla, Reinisch a invoqué comme plus complètes, partant comme plus anciennes, les

formes des langues agaw. Dans ce groupe de langues, le verbe à l'indicatif apparaît habituellement avec une forme longue. Ainsi, en bilin (Reinisch, p. 2), d'un verbe *wās-* « entendre ».

	imparfait	parfait
	—	—
sg. 3 ^e p. m.	<i>wās-a-kū</i>	<i>wās-e-ḥū</i>
f.	<i>wās-ä-ti</i>	<i>wās—ti</i>
2 ^e p.	<i>wās-ra-kū</i>	<i>wās-re-ḥū</i>
1 ^{re} p.	<i>wās-a-kūn</i>	<i>wās-e-gūn</i>
pl. 3 ^e p.	<i>wās-ūna-kū</i>	<i>wās-ne-ḥū</i>
2 ^e p.	<i>wās-dünū-ku</i>	<i>wās-den-ḥū</i>
1 ^{re} p.	<i>wās-na-kūn</i>	<i>wās-ne-gūn</i>

(Note. — Il y a lieu de considérer comme des traitements de *t* à la fois *r* dans *wāsraku*, etc., et *d* dans *wāsdünäku*, etc.)

Or, pour Reinisch, dans les formes ainsi décomposées, c'est le troisième élément qui est un auxiliaire : il n'hésite pas à y reconnaître le verbe *kwn* « être » bien connu en sémitique. Le second élément, pour lui, ne contient pas d'auxiliaire ; il est entièrement pronominal et sert de flexion préfixée à l'auxiliaire, et non de suffixe au radical du verbe principal. Dans le suffixe *-ti* de la 3^e personne féminin singulier, qui fait difficulté, Reinisch a cru pouvoir déceler un verbe « être » **twn* parallèle à *kwn*.

Cette doctrine cohérente n'a pas rencontré de contradicteurs au moment où elle s'est révélée. Aussi bien, même les plus compétents hésitent-ils à remuer dans un compte rendu autant de faits et à réexaminer tout un groupe de langues, dont beaucoup sont bien peu connues. En fait les comptes rendus des grandes revues critiques allemandes et autrichiennes parus en 1909-1910, tous signés de savants viennois, contiennent des analyses détaillées, présentées objectivement et plus ou moins accompagnées des éloges dus au labeur du maître, mais non des discussions de la thèse.

Les ouvrages comparatifs qui ont paru par la suite ont en général ignoré Reinisch : sauf erreur, il n'y est fait allusion ni dans le second volume du *Grundriss* de Brockelmann (1911-1913) ni dans la *Pronominalbildung* de Barth (1913). L'ouvrage de Meinhof (voir ci-dessous) cite Reinisch à la bibliographie, mais ne suit pas sa doctrine ni ne la discute. M. B. Ferrario le premier, semble t-il, a tenté une réfutation partielle de Reinisch, tout en se montrant influencé par lui. Enfin M. Cerulli a pris Reinisch pour guide sans remettre les faits en question. C'est en raison de cette influence persistante qu'il a paru utile ici de prendre nettement parti, côté Praetorius, contre la théorie de Reinisch.

Dans le livre de Carl Meinhof, *Die Sprachen der Hamiten*, 1912, le couchitique est représenté par le bedja et le somali. Or en bedja, au moins partiellement, l'auxiliaire de la conjugaison à type suffixé est un verbe « être » dont le radical est *an*. Il est donc admis, p. 156, que la conjugaison bedja est faite au moyen de la postposition de ce verbe au radical verbal invariable ; d'autre part les formes de suffixes les plus courtes sont rapprochées directement (p. 156-7) des suffixes du parfait sémitique occidental. Pour le somali, dont les verbes à suffixes ont une forme simple comparable à celle de l'afar et du galla, M. Meinhof, p. 181, dit brièvement que « les temps sont formés au moyen de suffixes personnels » ; il n'est pas question expressément d'auxiliaire (voir en outre p. 200).

L'opuscule de François Lexa, *Comment se révèlent les rapports entre les langues hamitiques, sémitiques, et la langue égyptienne dans les grammaires des pronoms personnels, des verbes, et dans les numéraux cardinaux 1-9*, paru dans *Philologica* en 1922, est surtout sous la dépendance du livre de Meinhof. Mais l'auteur ne doit qu'à lui seul la malencontreuse idée d'appeler « imparfait » toute forme à préfixe, qu'elle soit un imparfait ou un parfait et d'autre part d'appeler parfait toute forme à suffixe, qu'elle soit elle aussi imparfait ou parfait. S'il n'en résulte que peu d'inconvénients dans le texte, la faute éclate à plein dans

les tableaux comparatifs : en effet seule la formation à préfixes figure dans le tableau des imparfaits et seule la formation à suffixes dans le tableau des parfaits ; ceci doit induire en erreur tout lecteur qui n'est pas averti qu'il existe quatre formes au total (un imparfait et un parfait de chaque formation).

Dans le volume I (1923) de l'*Archivip di glottologia e filologia africana* qu'il a entrepris d'éditer, M. Benigno Ferrario a publié un important mémoire intitulé *La conjugazione cuscitica ed il problema delle affinita e delle origine*. Il reprend en somme le problème traité par Reinisch, en n'examinant toutefois que la conjugaison. Lui aussi ignore l'article de Praetorius.

Une discussion complète de ce travail entraînerait à étudier, comme l'auteur, toutes les formes verbales chamito-sémitiques, en particulier les divers temps et modes qui se rencontrent en couchitique en dehors des deux aspects principaux de l'indicatif. Il n'est pas question de faire ici cette étude. Le point de vue de M. B. Ferrario sera seulement exposé dans ses grandes lignes.

L'auteur rappelle dès l'abord (p. 54) un sage principe (qui a naguère inspiré la rédaction prudente de H. Zimmermann, *Vergleichende Grammatik der semitischen Sprachen*, 1898, où il est tenu compte des langues apparentées au sémitique, voir p. 100) : des formations seulement analogues et non absolument pareilles, apparaissant à des époques différentes en différents points d'un domaine linguistique ont bien des chances d'avoir des origines indépendantes les unes des autres.

Les formes longues de l'agaw sont examinées p. 61, et M. Ferrario expose que l'élément (*a*, *ta*, etc.) qui suit le radical invariable dans le verbe agaw est le même qui sert à la conjugaison à suffixes des langues parentes telles que le galla : il s'agit donc d'une flexion du radical verbal, et non pas des préfixes d'un auxiliaire postposé.

Cependant M. Ferrario admet que l'agaw a secondairement ajouté aux formes conjuguées des auxiliaires, eux-

mêmes conjugués au moyen de préfixes, un de ces auxiliaires étant *kun*. C'est là une affirmation qu'il paraît bien difficile de prouver. On admettra malaisément, sans documents à l'appui, qu'une forme *wāsnakun*, par exemple, soit à comprendre comme **wāsna-nakun*. Une autre difficulté grave se montre dans l'interprétation de la 3^e personne féminin-singulier ; M. Ferrario considère avec raison comme un mythe le verbe **twn* « être » de Reinisch ; mais, d'autre part, il n'hésite pas à poser à côté de *wās-a-kun* (1^{re} pers.), *wās-a-ku[n]* (3^e personne, où *-n* est restitué par hypothèse) un *wās-[t]a-ti-[hun]*, où (sans parler du premier *t*) la syllabe entière *kun* est restituée d'une manière arbitraire. Le lecteur critique retient seulement que le bilin a (pour la forme verbale examinée ici) un suffixe *-ku(n)* non conjugué, et que ce suffixe n'apparaît pas à la 3^e personne féminin-singulier.

Reste à expliquer la flexion suffixée elle-même. Indépendamment de Praetorius (et peut-être aussi de Trombetti, *Elementi di glottologia*, 1913, p. 744). M. Ferrario admet l'explication qui consiste à invoquer la présence d'un auxiliaire très court, si court qu'il finit par perdre tout corps (p. 79). Seulement M. Ferrario ne veut pas que *a* « être, dire » soit étymologiquement séparé de son synonyme *an* qui se rencontre aussi comme élément à allure flexionnelle (voir ci-dessus le fait *bedja* signalé p. 173) ; il s'efforce donc de démontrer (voir de la p. 71 à la p. 78) que (*'*)*a* est une forme abrégée de *'an*. Toutefois il ne se résigne pas à accepter que la confusion des sens « être » et « dire » — qui lui paraît d'ailleurs être la principale preuve de l'identité de *'a* et *'an* — soit un fait primitif, et il émet l'idée (p. 78) que *'an* lui-même a pu résulter de la confusion de deux racines plus anciennes signifiant l'une « être » et l'autre « dire ». Ainsi passe-t-on de la comparaison des faits à un échafaudage d'hypothèses. Exemple entre autres d'un procédé qui gâte souvent le travail de M. Ferrario. En réalité l'existence de deux auxiliaires distincts est bien attestée ; d'autre part l'emploi des verbes « dire » comme auxiliaires « être » est prouvé accessoirement par l'existence

de verbes périphrastiques composés au moyen du verbe « dire » dans les langues sémitiques éthiopiennes modernes, qui doivent cet usage à l'influence couchitique.

En somme, aucun des travaux postérieurs n'a infirmé la démonstration faite en 1894 par M. Praetorius. C'est donc elle qui doit diriger l'interprétation de tout document couchitique où se montre une conjugaison à flexion suffixée.

*
* *

Dans tout ce qui précède il n'a pas été question du groupe sidama. Parmi les nombreux langages de ce groupe, presque aucun, jusqu'à 1923, n'avait été bien décrit, en dehors du langage du Kaffa. Pour celui-ci Reinisch a donné, en 1888, une description qui le montre comme une langue couchitique, certes, mais très aberrante dans sa morphologie et en particulier dans son système verbal. Reinisch a toujours essayé de joindre au couchitique des langues non-couchitiques du domaine géographique éthiopien, le kunama et le barea, et une langue du domaine limitrophe à l'Ouest, le nuba — avec l'idée de trouver dans ces langages un intermédiaire entre le couchitique et le soudano-bantou et de réunir ainsi toutes les langues de l'Afrique. Des auteurs* prudents, par réaction, triant ce qu'apportait Reinisch, ont, en même temps que le nuba, le kunama et le barea, rejeté le sidama dont le caractère entièrement couchitique ne paraissait pas assez établi. C'est ce qu'a fait Praetorius en 1894 ; c'est ce qu'a fait encore Ferrario en 1923 ; mais on ne peut plus s'en tenir là depuis que M. E. Cerulli a apporté de nouveaux documents sidama.

Quel est donc le système verbal du kaffa d'après Reinisch ? Les racines reçoivent les suffixes des voix comme dans le reste de la conjugaison couchitique à flexion suffixée. Ainsi *uwe* « boire » *ūse* « faire boire ». Mais

l'indicatif, tant dans le thème simple que dans les voix dérivées, n'a qu'une forme, qui est employée comme imparfait, comme parfait, et aussi comme infinitif et qui est invariable, servant pour toutes personnes du singulier et du pluriel ; cette forme est constituée par le radical suivi de *-e*. Les personnes sont distinguées par ailleurs au moyen de l'énonciation des pronoms personnels indépendants avant le verbe, ainsi *nē mâte* « tu manges, a mangé, mangeras » *nō(ši) mâte* « nous mangeons, mangions, mangerons » ; s'il y a lieu d'insister sur le temps, on emploie des adverbes et même, plus normalement, des gestes ; ainsi le passé se montre par-dessus l'épaule (Reinisch, *Kaffa*, I, p. 76).

Les textes que F. Bieber a insérés dans son excellente enquête sur le Kaffa (1920-1923) confirment la description de Reinisch : ainsi, *Kaffa*, II, p. 486 : *hāmīte* « ils allèrent », *tête* « il s'emporta », *bārkīte* « elle bénit », *ime* « elle donna », *yēcīte* « ils prirent » (les sujets sont des substantifs ou des démonstratifs) ; dans un autre récit, p. 488-9 : *tā wāte ne* « je suis venu » (*ne* est un verbe « être », insistant ici sur l'action accomplie) *tā yēte* « je dis », *nē gédite* « tu fais » (le *t* qu'on remarque dans la plupart des formes citées ici est le *t* du réfléchi, formant une voix moyenne analogue à celle du grec).

Ce système rappelle les langues soudanaises pour la manière de distinguer les personnes au moyen d'un pronom extérieur au verbe ; on peut d'ailleurs remarquer que le kaffa se trouve à la limite occidentale du monde couchitique, au contact du nilotique ; une influence de celui-ci serait possible. Il faut aussi tenir compte du substrat *mančo* (anciens habitants du Kaffa, voir Bieber, *Kaffa*, II, p. 144) dont on ignore tout au point de vue linguistique. Il n'est pas possible, faute de documents montrant la grammaire, de vérifier si les Gonga restés sur le Nil Bleu, qui sont apparentés aux Kaffa, ont une conjugaison plus complète.

Pour les Sidama de la région de l'Omo (qu'on pourrait appeler aussi les Sidama du centre), des documents doivent être publiés prochainement par M. E. Cerulli ; en attendant

on ne possède encore que ce qui est dû à Jules Borelli ; celui-ci a publié dans les annexes de son livre *Éthiopie méridionale*, 1890 (qui ont été aussi tirées à part sous le titre de : *Divisions, subdivisions, langues et races des régions amhara, oromo et sidama*), quelques documents sur la langue *kullo* ou *daw(a)ro* parlée à l'Est du Kaffa ; une conjugaison figure p. 453-5, de courtes phrases sont données p. 457-462.

Ces documents sont insuffisants pour se faire une idée claire de la langue. Pourtant le verbe ne paraît pas aussi immobile qu'en kaffa ; l'impératif notamment aurait une flexion personnelle nette. A l'indicatif une forme plus longue est donnée comme caractérisant la 2^e personne du pluriel dans l'un seulement des deux verbes qui figurent au tableau de conjugaison ; malheureusement les phrases ne fournissent pas d'exemples de la même personne. Au contraire elles permettent un contrôle sur le fait qui semble le plus net, à savoir que la 3^e personne du singulier se distingue, par sa finale *-es*, d'une forme commune de 1^{re}-2^e personne ; ainsi p. 461 : « je ris » *ta mitchana* ; « tu ris » *ne mitchana* ; « il rit » *i mitchès* ; je suis tombé *ta koundana* ; tu es tombé de l'arbre *mitza bolla koundana* ; il est tombé *i koundès*. On voit que dans ces phrases le passé et le présent sont pareils, ce qui infirmerait la distinction des deux temps donnée par Borelli, p. 453.

Pour les Yamma ou Zendjero, que M. Cerulli nomme Sidama septentrionaux, et qu'on pourrait nommer précisément Sidama du Nord-Ouest (à l'Ouest de l'Omo, au Nord-Est du Kaffa), des documents sont déjà recueillis par ce même linguiste, mais encore inédits. Une lettre de lui, en novembre 1926, indiquait brièvement que la conjugaison du zendjero est de type galla (donc flexion personnelle suffixée, d'aspect court).

Les seuls documents relativement abondants qui aient été publiés sur des langages sidama autres que le kaffa sont à ce jour ceux qui concernent les sidama « orientaux » ;

ce sont les documents très succincts de Cecchi, *Da Zeila alle frontiere del Caffa*, 1887, vol. III, p. 463-7, les documents Hadiya et Tambaro de Borelli, qui ne sont pas négligeables (*Éthiopie méridionale*, p. 463-482) et surtout ceux que M. Cerulli a fait paraître dans la *Rivista degli studi orientali*, volume X, en 1925, sous le titre : *I Sidama orientali*.

Les Sidama en question pourraient être dits plus exactement « de l'Est et du Nord-Est ». Ils comprennent trois groupes à langages distincts : Hadiya (ou Gudiella), Kambatta, Sidamo. Pour chacun de ces langages, qu'il a étudié avec des indigènes voyageant en Somalie (de même que le kaffa de Reinisch est dû à un individu qui se trouvait au Tigré), M. Cerulli donne une esquisse grammaticale, de courtes phrases (pour le Hadiya aussi trois chants religieux) et un lexique. Depuis longtemps les études couchitiques n'avaient pas reçu un pareil apport de documents neufs, élaborés par l'auteur, et ce travail sera certainement souvent utilisé. Il est d'autant plus utile de discuter l'esquisse de la conjugaison telle que la donne M. Cerulli, et de la contrôler au moyen des courts textes que lui-même a livrés, avec traduction littérale, à l'examen de ses confrères, et aussi au moyen des documents Borelli. Disons dès maintenant qu'il apparaît certaines contradictions entre les faits et la tournure donnée aux tableaux de conjugaisons ¹.

*
* *

Hadiya. — La description de Cerulli, p. 20, est directement inspirée de Reinisch, dont il a malencontreusement adopté la théorie (voir *Oriente moderno*, juin 1925, p. 322); pour lui les flexions verbales longues, de même que celles de l'Agaw, seraient des auxiliaires conjugués². Ainsi *šókō*

1. Mis par lettre au courant des résultats d'un premier examen, M. Cerulli lui-même a souhaité un exposé explicite de la question.

2. D'accord avec l'indication incluse dans la note de la p. 20 de

« il tue(ra) » est décomposé en un radical *š(i)* et un auxiliaire **okō*, de même le synonyme *šomō* en *š(i) + *omō* ; au féminin *šitókō* et *šitómo* « elle tue(ra) » en *ši + tokō*, *ši + tomō* ; de même pour le parfait (car ici comme en couchitique en général un imparfait et un parfait s'opposent au moyen d'une alternance vocalique) *š-ákō*, *š-ámō*, *ši-tako*, *ši-tómo*. Fort de cette décomposition, l'auteur n'hésite pas à donner un tableau complet, au parfait et à l'imparfait de deux auxiliaires **kō* et **mō*, qu'il ne munit pas de l'astérisque, et qu'il insère au lexique du hadiya, avec renvoi à l'esquisse grammaticale. Mais observons tout de suite que ces mêmes verbes ne figurent pas à l'index général italien-sidama qui clôt l'opuscule, et que le dépouillement des textes n'en fournit pas d'exemples.

La suite de la description (p. 21-23) comporte une série de compléments et rectifications.

1. Au pluriel, à côté des finales *-okokō* et *-omomō* de 3^e personne et *-tokokō*, *-tomomō* de 2^e personne, on trouve en usage *-okomō*, *-tokomō* qui résulteraient de là « contamination des deux auxiliaires ».

2. On rencontre des traces d'un auxiliaire *-t-*.

3. Il se rencontre des formes « abrégées » de la 2^e personne au singulier et au pluriel, et de la 3^e personne du pluriel, ainsi : *-otō* au lieu de *tokō*, *-akō* au lieu de *-akoko* (fait interprété comme dégradation des auxiliaires en simples « suffixes verbaux »).

4. Le verbe *la'* « connaître » aurait un doublet **laḵḵa* composé au moyen d'un suffixe intensif *ka*, qui serait en rapport avec l'auxiliaire *-*ko*.

5. Souvent on trouve, au lieu du verbe conjugué régulièrement, le thème verbal seul ; ceci serait régulier, quand plusieurs verbes se suivent en coordination, le dernier seul ayant une conjugaison complète. Au reste, dans les exemples cités par l'auteur, les thèmes ne sont pas nus,

Cerulli, les consonnes facultativement gémínées des flexions ont toutes été écrites simples dans la présente discussion.

Les formes négatives ont été négligées dans les dépouillements, et il n'est pas question d'autres modes que l'indicatif.

mais terminés par une voyelle ; ainsi de *mar* « aller », on a *mará* « il alla ».

Les faits s'expliqueront sensiblement mieux si on passe de l'hypothèse Reinisch à la théorie Praetorius. D'après celle-ci la flexion doit consister en un élément court, qui comporte une seule syllabe presque partout, deux syllabes à la 3^e et à la 2^e personnes du pluriel.

C'est précisément ce qui se rencontre dans les formes reléguées à une place accessoire par l'exposé de Cerulli.

Singulier, 3^e personne masculin, p. 23 (et phrase 90) *yó* « il dit » ; sans doute aussi *yó* « il y a » dans la phrase 71 ; p. 23 (phrase 28) *mará* « il est venu » ; phr. 74 *la'ó* « il connaît ».

La finale *-e* serait étonnante dans *hané* « il est, ils sont à » (Chant I, 12, 13 ; Chant II, 13, 14, 15, etc.) s'il s'agissait d'un verbe régulier *hān* « être propre à, concerner » comme le suppose Cerulli p. 39 ; mais ne s'agit-il pas d'une forme indicative de la copule que Cerulli (même page) déclare ne connaître qu'à l'impératif *hē* ?

3^e personne féminin, phrase 8, *aggó* (< **agto*, voir ci-dessous 2^e personne) « elle boit ».

2^e personne. Le dépouillement effectué ne fournit aucune forme à suffixe *-to*, *-ta* (sauf avec racine terminée par *t*). mais il suffit de poser la simple règle : *-t* désinentiel s'assimile à la consonne finale du radical. pour voir apparaître un nombre suffisant d'exemples : chant II, 38, *urittā* « tu as donné », 37, *layssā* « tu as fait savoir ».

Si on considère que ' (occlusive glottale) n'a sans doute pas d'existence indépendante en hadiya, mais apparaît comme substitut de *k(q)* comme en amharique du Choa ou en Gouragué, le verbe *la'* « savoir » est équivalent à *lak* ; ainsi s'explique naturellement Chant I, 14, *lakka* « tu as su » (Par là s'évanouit le fantôme du « suffixe intensif » *ka* pour lequel Cerulli, p. 22, ne donne que des exemples du verbe *la'* ; à la 1^{re} personne du pluriel *lankomo* « nous voyons », il n'y a pas assimilation, mais métathèse de la consonne désinentielle, voir Cerulli, p. 16 ; d'ailleurs on

trouve aussi, avec assimilation, *laṇṇómmo* « nous savons », Chant I, n° 20).

Pluriel, 1^{re} personne. Il y a sans doute un exemple dans *yinate* « nous disant, alors que nous disons », dont Cerulli cite deux emplois, p. 22-23. « Nous disons » serait *yí-na* et *-te* serait une particule indiquant la concomitance, peut-être identique à celle qui est attestée par ailleurs comme une sorte de copule, voir p. 644, phrase 59 et sans doute aussi chant II, n° 34.

Un autre exemple de la finale *-na* se trouve dans phr. 64 *aṭinsa* « nous avons bien fait » qui provient par métathèse de **aṭisna*.

Dans une série d'exemples le suffixe est augmenté d'un *-m* ; ainsi Chant I, 9 *uwínóm* « nous donnons », Chant II, 5, *baṇóm* (pour **baṇom*) « nous avons consacré », Chant III, 55, *šinóm* « nous tuons », phr. 67 *bṛānnóm* « nous achetons ».

3^e personne. Il y a une forme courte dans la phr. 16 *uṣāiko* « ils ont lancé » et dans la phr. 87 *wācamākō* « ils ont été en litige ».

2^e personne. La forme courte est fréquente : phr. 16 *gāttākō* (< **gāltakō*) « vous avez passé la nuit » ; phr. 17 *ossakō* « vous avez passé la journée » ; phr. 56 *duttāka* « vous aurez sacrifié » ; phr. 65 *aṭisāka* « vous avez bien fait » ; phr. 91 et 93 *mattāka* (après que) « vous serez allés ».

D'après ceci on voit que la marque du pluriel est en *hadiya* un *k* et non un *n* comme dans le reste du couchitique.

Aussi les formes en *-komo* sont-elles naturelles si on ajoute *-mo* au verbe (voir ci-dessus, p. 180, remarque 1), autant que les formes en *-koko* si on ajoute *-ko*.

Seules les formes en *(t)o-momo*, si elles existent vraiment, requièrent une explication ; elles reposeraient peut-être sur une forme courte à *-m* (au lieu de *k*) qui paraît attestée par *batoma* « ils labourent » de Borelli, p. 479. Malheureusement les textes n'ont aucune de ces formes en *-momo*.

Le relevé de formes fait ci-dessus est suffisamment probant ; il existe bien une conjugaison courte en hadiya, et à ce sujet il faut réunir les remarques séparées de Cerulli ci-dessus, p. 180, n^{os} 3 et 5). L'observation que les formes courtes se trouvent plus souvent en dehors de la fin de phrase est à retenir et se vérifie généralement (voir cependant la forme courte en finale des phrases 8 et 16).

La conjugaison longue, à suffixes supplémentaires, est plus employée que celle à finale courte, mais les tableaux symétriques donnés par Cerulli, p. 21, où toutes les personnes peuvent se terminer indifféremment par *-kō* ou par *-mō* (*šókō* et *šómō* « il tue(ra) », *šitōko* et *šitōmo* « elle tue(ra) » et « tu tue(ras) », *šókō* et *šómō* « je tue(rai) »), doivent reposer sur une normalisation abusive d'un informateur invité à donner des paradigmes ou sur quelque méprise. En effet ils ne sont pas confirmés par le dépouillement des textes de Cerulli. Ils sont contredits également par les documents de Borelli, qui a donné pour un parler hadiya (sans doute légèrement différent de celui qu'a observé Cerulli, voir ce que dit celui-ci, p. 47-48), des vocabulaires, des conjugaisons, et d'abondantes petites phrases.

Voici ce que donne une statistique tentée sur les documents Cerulli :

Singulier, 3^e personne masculin, finale *-kō*, 54 ; finale *-mō*, zéro ; féminin, finale *-kō*, zéro, finale *-mō*, 3.

2^e personne, finale *-kō*, zéro ; finale *-mō*, zéro. La seule finale employée est *-tō* (qui s'ajoute au *-tō* de la flexion). Ainsi la remarque de Cerulli sur « les traces » d'un suffixe *-t-*, voir ci-dessus p. 180, n^o 2 est-elle insuffisante.

1^{re} personne, finale *-kō*, 2 ; finale *-mō*, 15.

Pluriel, 3^e personne, finale *-kō*, 4 ; finale *-mō*, 1.

2^e personne, finale *-kō*, zéro ; finale *-mō*, 3.

1^{re} personne, finale *-kō*, zéro ; finale *-mō*, 29 ; de plus on rencontre une finale *-m*, voir ci-dessus, p. 182.

Le tableau qui résulte de cette statistique serait pour l'imparfait :

	singulier	pluriel
	—	—
3 ^e p. m.	-o-ko	-oko-ko (-oko-mo)
f.	-to-mo	
2 ^e p.	-to-to	-toko-mo
1 ^{re} p.	-o-mo (-o-ko)	-no-mo

Ce tableau s'accorde assez bien avec les documents Borelli, où on trouve par exemple, p. 471 : *an lappom* « j'enduis », *at lappetot* « tu enduis », *il lappom* « il enduit », *nès lappinom* « nous enduison », *kis lappakamoyo* « vous enduisez », *it lappakamoyo* « ils enduisent » (Il n'est pas impossible que la 2^e et la 3^e personne soient en effet semblables : la 3^e serait à l'origine **lab-aka-mo-yo*, la 2^e serait **lab-taka-moyo*, aboutissant au même résultat l'une par gémiation spontanée, avec assourdissement de *b*, après voyelle brève, l'autre par assimilation réciproque -*bt*->-*pp*-); p. 481, *ossarom* « je ris », *at ossatato* « tu ris », *it osserak* « il rit ». En général le hadiya de Borelli suffixe une consonne -*k*, -*m* sans voyelle suivante; cependant on trouve -*o* final assez souvent après -*k*, presque toujours après -*t* de la 2^e personne.

En conclusion, il y a lieu de constater que la flexion verbale du hadiya comporte des suffixes additionnels dont le mode d'emploi n'est pas encore bien élucidé.

Certains sont affectés exclusivement ou plus spécialement à certaines personnes.

*
* *

Kambatta. — La même marche est suivie ici que pour l'exposé relatif au hadiya. Les documents sont moins abondants tant dans Cerulli que dans Borelli, où sous le nom de Tambaro figure une variété du langage que Cerulli appelle Kambatta.

La conjugaison courte est signalée par Cerulli, p. 54 ; mais il n'indique que les secondes personnes : à l'imparfait, singulier -*ta*, pluriel -*tane* ; au parfait, singulier -*ti*,

pluriel *-tine* (le seul exemple relevé dans les textes se trouve à la phr. 48 : *murte* « tu as décidé »).

Les textes permettent de compléter ce tableau pour les autres personnes.

Pour l'imparfait, les diverses formes longues, dont il sera question ci-dessous, sont presque seules représentées. Cependant une 3^e personne masc. sg. ou plur. *-a* se trouve à la phr. 58 dans *wu'á* traduit par « ils hurlent » (avec comme sujet « la hyène et le chacal »).

Pour le parfait, la 3^e personne masc. sing. en *-e* ou *-i* est fréquente : phr. 32 *hoggé* « il a mal », 33 *amadi(-ke)* « il prend (et) », phr. 47 et 66 *mure* « il a décidé », 57 *ušikke* « il a lancé », 59 *kasasi* « il a accusé », 77 *šiye* « il a tué ». Une 3^e pers. fém. sing. en *-ti* se trouve sans doute à la fin du n° 44 : *fultí* « elle est sortie ».

Il semblerait qu'à côté de la vocalisation ci-dessus on trouve aussi une voyelle *o/u* : ph. 53 *lie'o* « il a germé », 73 *iltóe* et 74 *iltú* « elle a enfanté » ; dans Borelli, p. 477, *matcho* « il a caché, j'ai caché », p. 480, *abbo* « tu as oublié ».

À côté des formes courtes, il y a divers types à allongement. Cerulli donne une conjugaison où le suffixe additionnel est *-mō* aux formes qui n'ont pas de *-t-* dans leurs formes simples, mais *-nti* et *-nta* dans ces dernières. Ainsi, à la 3^e pers. masc. et à la 1^{re} pers. singulier, à la 3^e personne pluriel, — *amō* pour l'imparfait, *-emo* pour le parfait ; à la 3^e pers. fém. et à la 2^e pers. sing. *-tanti* pour l'imparfait ; *-tenti* pour le parfait ; à la 2^e personne du pluriel *-tenínta*, à l'imparfait *-tenenta* au parfait.

Il y a donc répartition, suivant les personnes, de deux suffixes différents, l'un simple, l'autre complexe, le *t* du suffixe simple appelant *-nt-* comme complément. Les textes de Cerulli donnent des exemples relativement nombreux qui confirment dans l'ensemble ce tableau.

Les choses apparaissent passablement différentes dans le tambaro de Borelli. Les formes en *-m-* n'ont généralement pas de finale vocalique : ainsi p. 479 *akada oudjatam* « quand labourent-ils », *oudjantam* (< **ujatnam*) « nous

labourerons », *wintem* (< **witnem*) « nous avons mangé », *koppanam* « il ment », p. 478 *touffem* « c'est fini ». De même les formes en *-nt* se trouvent sans voyelle finale : p. 479 *wittant* « tu moudras ».

D'autre part on rencontre nombre d'exemples de finales en *-n* tant à la place des formes en *-m(ō)* que des formes en *-nt(i)*, *-nt(a)* : p. 477 *bousitan* « tu brûleras », *aboussen* « il a brûlé », p. 478 *titen* « tu désires », p. 470 *oudjiten* « j'ai jeté », p. 480 *aben* « il a oublié ».

Ces dernières formes donnent l'impression qu'il y a des suffixes divers, dont la répartition n'est pas fixée.

Le pluriel est important à observer, car si on rencontre le suffixe *-n-* du pluriel, avant les suffixes surajoutés, on tient une comparaison sûre avec les formes du type *afargalla*, surtout s'il y a alternance de la voyelle comprise entre *t* et *n* : ainsi Cerulli, p. 34, indique pour les suffixes simples de 2^e pers. plur. l'alternance *-tane* imparfait, *-tine* parfait : mais dans les tableaux à suffixes longs, tant positifs que négatifs, il ne donne que *-ten-*, l'alternance se trouvant, contre toute attente, dans l'élément suivant : *-tenenta* au parfait, *-tenanta* à l'imparfait. Seulement ces alternances, tant celle qui est attendue que celle qui étonne, ne sont pas vérifiables au moyen des textes, où il ne se trouve que des 2^{es} personnes du pluriel des parfaits en *-tenenta*. Le fait important à retenir est l'usage de *-n-* pour distinguer à la 2^e personne le pluriel du singulier.

On attendrait une confirmation par la 3^e personne. Elle n'apparaît pas dans Cerulli ; en effet tous ses tableaux donnent la 3^e personne du pluriel comme pareille à la 3^e personne masculin singulier ; la seule phrase des textes contenant une 3^e personne du pluriel est celle qui a le *iwu'a* « ils hurlent » cité plus haut, p. 183. Dans Borelli il y a deux exemples : l'un est le *oudjatam* (*uġat am*) « labourent (ils) » cité ci-dessus, qui semble avoir une forme de singulier (mais s'oppose à un *oudjataio* « il laboure » qui a un autre suffixe) ; l'autre exemple fournit la forme en *-na* recherchée ; c'est p. 478 *kassena* (*kas-ena*) « ils ont frappé » (dans *kassenaré* « ils l'ont frappé ; il est mort »).

Il y a encore une autre forme intéressante dans le verbe Kambatta ; c'est ce que Cerulli, p. 54 bas, appelle le duratif, forme caractérisée par un suffixe *-anō*, *-ani* ; notre auteur ne donne que des exemples de 3^e personne, qu'il traduit par des présents, ainsi *it-anō* « il mange » ; il y reconnaît l'auxiliaire *an* « être » du couchitique (voir ci-dessus p. 173). Les textes montrent en effet souvent cette forme. Dans la seule phrase 76 se trouvent côte à côte *fuśānè*, *fuśānō* et aussi *fuśan* « pousse » ; le sens de la phrase est « Dans notre pays pousse le poivre, pousse le café, ...poussent toutes les plantes... ». Partout, comme ici, il s'agit seulement de troisièmes personnes, et avec un sens général et sentencieux (à l'exception de la phrase 56 qui est par là suspecte ; faudrait-il lire *ubāmō* et non *ubānō* « est tombé » ?) Donc si auxiliaire il y a, la conjugaison, jusqu'à plus ample informé, n'en apparaît pas dans ce duratif.

*
* *

Sidamo. — Pour le sidamo, Cerulli, p. 71, donne un tableau de suffixes où des formes courtes se trouvent à côté des formes longues ; les formes longues ont les unes un suffixe *-mō*, les autres un suffixe *-nō*. D'après un usage « généralement » adopté l'« auxiliaire » *-nō* servirait à marquer l'imparfait et l'auxiliaire *-mō* à marquer le parfait (contrairement à l'usage des autres langues qui distinguent les aspects par le moyen d'une alternance vocalique). Ce tableau se révèle particulièrement peu satisfaisant si on le rapproche des textes. Ceux-ci, il est vrai, sont insuffisants pour dissiper toute obscurité, en particulier sur la distinction de l'imparfait et du parfait. Un supplément d'information serait plus souhaitable encore ici que pour le hadiya et le kambatta, et certaines des observations ci-dessous sont faites avec réserve.

Voici ce qui concerne l'usage de suffixes courts.

Singulier, 3^e pers. masc. Une finale *-e* se rencontre dans une série de formes traduites comme des parfaits : phr. 30 *gabbarsise* « il a levé tribut », 45 *gošise* « il a tiré », 52

et 53 *urrisé* « il a fait monter », 56 *osisé* « il a retenu », 63 *fané* « il a ouvert », 102 *ye* « il a dit ». Il n'y a pas d'exemple d'imparfaits.

3^e pers. fém. Peut-être y a-t-il suffixe *-te* dans phrase 47 *ibánte* « elle est malade » ; voir la discussion plus loin.

2^e personne. Cerulli signale *-to* au parfait, *-ta* à l'imparfait ; le premier semble se trouver dans phr. 80 *šitto* « tu as tué » ; mais l' *-i-* qui suit *š* fait sans doute partie du suffixe ; par ailleurs on trouve toujours : voyelle + *tō* (une fois *-ta*). Il y a donc lieu à discussion spéciale ; voir ci-dessous ¹.

1^{re} personne. Au parfait le suffixe *-e* est clair : phr. 42 *tugé* « j'ai jeté », 44 *fušé* « j'ai sorti » ; pour l'imparfait, voir phr. 113 *ši* « je tue », 75 *udissé'e* (avec *-e* surajouté) ; phr. 27 *hēm* « je donne » aurait perdu le suffixe(?) ; voir encore phr. 92 *koyré* « je chargerai » ou « j'aurai chargé ».

Pluriel. 3^e personne. La forme *-no* du tableau de Cerulli ne se trouve pas sans voyelle précédente ; dans tous les exemples il y a *-inō* ou *-anō*, sans suffixe additionnel ; il est probable que *-n-* est ici le suffixe de pluriel qu'on peut attendre, non un élément surajouté. De rares formes contenant un *-m-* sont plus difficiles à interpréter ; voir phr. 16 *šima* « ils ont tué » (est-ce bien un pluriel ?) ; phr. 68 *olámme* « ils ont combattu », 69 *sunḡamóme* « ils se sont embrassé » (les formes *-ninō*, *nemō*, *-nomō* du tableau ne paraissent pas dans les textes).

2^e personne. Il n'y a aucun exemple sûr dans les textes, et un seul douteux : phr. 32 *aráto*, où la traduction ferait voir un « allez-vous ? », mais qui est peut-être un singulier ; en tous cas le suffixe est, avec voyelle avant *-t-*, *-atō*. Le *-tinō* donné au tableau 71 cadrerait avec le *-ino* de la 3^e pers. décrit ci-dessus ; mais le *-tomō* du même tableau serait embarrassant. La question est à réserver.

1^{re} personne. Le suffixe *-n-* caractéristique est attesté par

1. Peut-être le suffixe simple avec *-t-*, assimilé, se trouve-t-il à la phrase 62 dans *fannoni*, si on peut analyser en **fan-to* (+ *nī*) « (si) tu ouvres », en se rappelant que *-nī* signifie « si » en kaffa.

phr. 6 *túngo* (< **tugno*) « nous avons lancé » ; sans doute aussi phr. 60 *asné* « nous avons fait ».

En passant aux formes longues, on peut voir qu'à côté de celles qui ont *-m-* ou *-n*, il s'en trouve avec un suffixe *-t* ; comme en hadiya, ce sont toutes des 2^{es} personnes du singulier (voir aussi le kambatta) ; seulement, au lieu d'avoir deux *-t-* successifs, comme dans un suffixe *-tōtō* du hadiya, on n'en trouve qu'un, précédé d'une voyelle *a* ou *i*, soit donc *-atō*, *-itō*.

Il faut toutefois se rappeler que pour le hadiya *-toto* est théorique : le premier *-t* s'assimile à la consonne finale du radical verbal, qui apparaît géminée ; il suffirait que cette gémination disparaisse pour que le *-t-* soit lui-même amui sans laisser de traces.

Or, en sidamo, le suffixe décrit ici a en réalité dans les textes de Cerulli généralement une forme *-itto*, *-atto*, avec *-t* géminé.

On peut se demander s'il n'y a pas là une gémination secondaire qui aurait causé par dissimilation de quantité la disparition de la gémination morphologique précédente : ainsi un *baḡatto* « tu crains » (phrase 93) reposerait sur **baḡtato* > **baḡtatto* > **baḡḡatto* où *ḡḡ* se simplifierait (il y a peut-être gémination conservée dans *hassatō-re* « ce que tu as voulu » de la phr. 36).

Ainsi le second *-t-*, après avoir été primitivement un allongement, un suffixe supplémentaire, serait devenu la marque même permettant de distinguer la seconde personne de la première et de la troisième, qui sont sans suffixe consonantique ou ont une autre consonne d'allongement.

Une autre explication possible de la disparition du *-t* est à envisager si on rappelle non le hadiya voisin, mais un langage plus éloigné, le dialecte agaw du qwara ; dans celui-ci le *-t-* de la 2^e personne ne passe pas à *-r-* comme dans d'autres dialectes (voir ci-dessus, p. 172), mais à *y*, phonème sensiblement plus sujet à amuïssement ; ainsi *wās-yü-kū* « tu entend(ra)s » (Reinisch, *Quarasprache*, p. 36). Ici on est tenté de se souvenir du kaffa et on se

demandera si, au moins au singulier, la seule finale *-e* n'y représente pas authentiquement, non seulement 3^e pers. masc. *-ya/ye*, et 1^{re} personne *-a/'e*, mais 2^e personne et 3^e personne féminin *-ta/-te*.

A l'explication du suffixe *-ato*, *-ito*, qui est construite ici les documents sidamo de Cerulli résistent peut-être par quelques formes.

Tout d'abord, pour la 2^e personne, *šöttō* « tu as tué » (phr. 91), d'un verbe monosyllabique *š(i)*, fait difficile.

Ensuite il faut tenir compte de la 3^e personne féminin singulier dont on attend un traitement parallèle à celui de la 2^e personne (à vrai dire ce parallélisme est plus d'une fois rompu en couchitique, voir le tableau p. 172, et ci-dessus pour le hadiya, p. 184). Peut-être aurait-on un parallèle à *-itō* de la 2^e personne dans *gidēte* (phr. 76) « elle ressemble », qui serait un **gid-te-te*. Mais le *-t*- caractéristique du suffixe simple paraît conservé dans *ibānte* « elle est malade », cité ci-dessus ; à moins que *-t* ne soit ici la copule signalée par Cerulli, p. 72, et qu'il faille comprendre *ibān* comme un adjectif. D'autre part le même *-t*-figure dans phr. 7 et 51 *iltinō* « elle a enfanté ». D'après le peu d'exemples qui figurent aux textes le *-t*- du féminin serait donc plus solide que celui de la 2^e personne ; il serait suivi d'un suffixe d'allongement *-t*- ou *-n*. On notera que *-n* se surajoute quelquefois à *-t*- même à la 2^e personne, ainsi phr. 22 *hirattōno* « tu vendras ».

En tous cas un *-t*-figure toujours à la 2^e personne, et celle-ci n'a jamais de suffixe *m*.

Il reste à voir comment se répartissent les suffixes *-m*- et *-n*- dans les autres personnes.

La 3^e personne masculin singulier est la plus représentée dans les textes. Voici ce que donne un essai de statistique : suffixe d'allongement *-nō* à l'imparfait, 16 exemples ; suffixe *-m*-, zéro ; au parfait, suffixe *-nō*, 20 ; suffixe *-m*-, à formes diverses, 6. Les formes en *-m* peuvent être à expliquer de diverses manières ; en tous cas le suffixe *-nō* a une écrasante majorité au parfait, comme à l'imparfait. Il est donc

impossible d'opposer comme fait Cerulli un parfait à *-m-* à un imparfait à *-n-*.

La 1^{re} personne donne un résultat analogue en sens inverse. Pour le singulier : à l'imparfait, suffixe en *-n*, 4 ; suffixe en *-m*, 2 ; au parfait, suffixe en *-m-*, 13, suffixe en *-n*, sans doute 2 ; il est vrai qu'ici, sur un nombre réduit de cas, alors que le parfait a une grande majorité *-m-*, *-n-* prévaut à l'imparfait : mais il n'y est pas général. Au total la 1^{re} personne du singulier a habituellement *-m*.

Pour le pluriel : à l'imparfait, pour *-m*, 1 exemple sûr : pour *-n*, un exemple douteux ; au parfait, pour *-m-*, 3 exemples, pas d'exemple pour *-n-*.

En somme on a l'impression qu'il existe en sidamo le même partage entre *-m* et *-n* qu'en hadiya entre *-k* et *-m* : la consonne *-n* est préférée à la 3^e personne, avec exemples exceptionnels de *-m-* ; au contraire *-m* est préféré aux premières personnes, mais il y a des exemples contraires.

Pour la 3^e personne du pluriel il a été dit, p. 188, que la finale *-nō* y est habituelle (6 exemples d'imparfait, 3 de parfait, auxquels s'opposent 3 exemples en partie douteux avec *-m-*, pour le parfait). Si, suivant la doctrine énoncée plus haut, *-inō*, *-anō* contiennent un *-n-* de pluriel, il faut admettre qu'il y a un suffixe supplémentaire vocalique *-ō*.

En tous cas, quelle que soit l'analyse qu'on fait de la finale, par le fait que la 3^e personne du singulier est habituellement allongée par l'adjonction de *-nō* et que d'autre part la 3^e personne du pluriel n'a généralement dans les exemples tirés des textes qu'une syllabe *-nō* non suivie de *-no* ni de *-mō*, il résulte que le pluriel est normalement pareil au singulier, ce qui est à comparer au fait kaffa, et contraire aux faits hadiya et kambatta. Toutefois des textes plus abondants montreraient peut-être des formes longues du type *ši-nomo*, *ši-nino* (tableau de Cerulli, p. 71-72) ; ceux de Cerulli ont *šinōm* « il ont tué », phrase 68.

Si, d'après ce qui précède, la distinction de l'imparfait et du parfait ne se fait pas par les suffixes comme l'a supposé Cerulli, n'y a-t-il pas de distinction ? Et, là aussi, faut-il

rapprocher la conjugaison kaffa ? Avant d'en arriver à cette conclusion, il faut voir si il n'y a vraiment pas d'opposition vocalique comme en hadiya (imparfait *o*, parfait *a*) et en kambatta (imparfait *a*, parfait *e*). Un essai de statistique d'après les textes donne les indications qui suivent sur les voyelles qui viennent immédiatement après le radical.

Singulier, 3^e pers. masc. Imparfait. Voyelle *a*, 9 exemples; voyelle *i* ou *e*, 6; voyelle *o*, 2; pas de voyelle, 2 exemples (phr. 70 et 86).

Parfait. Voyelle *a*, 2; voyelle *i/e*, 15; pas de voyelle, 1.

2^e pers. Imparfait. Voyelle *a*, 5.

Parfait. Voyelle *a*, 1; voyelle *i/e*, 2; voyelle *o*, 2.

1^{re} pers. Imparfait. Voyelle *i/e*, 6; pas d'autres voyelles.

Parfait. Voyelle *i/e*, 8; voyelle *o*, 4.

Pluriel. 3^e pers. Imparfait. Voyelle *a*, 5; voyelle *i*, 3.

Parfait. Voyelle *i*, 3.

1^{re} pers. Imparfait. Voyelle *e*, 2.

Parfait. Voyelle *e*, 3; voyelle *o*, 1.

Toutes les voyelles se rencontrent donc dans l'une et l'autre forme; cependant aux 3^{es} personnes et à la 2^e personne du singulier, le timbre *i* prédomine au parfait, le timbre *a*, accessoirement *o*, à l'imparfait. Il faudrait peut-être distinguer entre *e* et *i*. Il faudrait surtout pouvoir poursuivre l'examen, en scrutant les cas délicats. Peut-être, malgré la traduction italienne, certaines formes devraient-elles être transportées de la catégorie imparfait à la catégorie parfait, et réciproquement. Il suffit d'indiquer ici comme possible que, malgré la confusion qui apparaît tout d'abord, la distinction des aspects par les voyelles existe en sidamo comme dans les langues voisines. Une élaboration plus poussée ne pourrait être faite avec fruit que par M. Cerulli, aidé des souvenirs de son enquête. En effet il est difficile au lecteur d'apprécier la valeur de maint détail, et notamment le degré de foi qu'on peut avoir dans les tableaux de conjugaison; et les délicatesses d'emploi des aspects en chamito-sémitique sont trop bien connues pour qu'on puisse s'aventurer à rectifier ou interpréter dans

certain sens des traductions de phrases isolées sans l'aide de l'enquêteur et de l'enquêté.

A vrai dire il faut surtout souhaiter que l'enquête heureusement commencée soit bientôt complétée¹.

*
* *

Dès maintenant il semble qu'on puisse tracer un tableau à grandes lignes pour l'ensemble de la conjugaison du sidama oriental et nord-oriental. Les deux formes fondamentales de l'indicatif sont distinguées l'une de l'autre par l'emploi de voyelles différentes dans l'élément fléchi (au moins dans deux langues sur trois) : c'est le cas général du couchitique. La flexion se fait essentiellement par la suffixation d'un ancien auxiliaire très court qui est fléchi, le radical du verbe restant invariable : c'est la conjugaison couchitique à suffixes, du type afar-galla. Mais il y a deux remarques importantes à faire. Tout d'abord les initiales de cette partie fléchie sont sujettes à des altérations qui les dissimulent plus ou moins : non seulement, comme dans les langues parentes, *y-* de 3^e personne, *'-* de 1^{re} personne singulier sont réduits à zéro, mais le *t-* de 2^e personne s'assimile volontiers à la consonne finale du radical, ce qui le dissimule d'autant mieux que la gémignée résultante semble pouvoir se simplifier dans certaines conditions : de plus *n-* de 1^{re} personne du pluriel, changeant de place avec la consonne finale du radical, s'infixe dans ce radical et n'apparaît plus nettement. La seconde observation est celle-ci : la flexion altérée comme il vient d'être dit, au lieu de tomber à rien comme il semble être arrivé en kaffa, s'est renforcée de suffixes supplémentaires qui rappellent ceux de certaines formes agaw. Il semble bien que par leur répartition ces suffixes servent eux-mêmes au

1. A côté du verbe *ši* « tuer » qui a l'avantage par sa forme d'exclure l'assimilation ou la métathèse de la consonne initiale du suffixe, il faudrait faire conjuguer un verbe régulier à dernière radicale solide du type *fan* « ouvrir », qui exclue toute contraction avec une voyelle désinentielle.

moins en partie à la distinction des personnes; e cas le plus net est l'emploi de *-t-* à la 2^e personne du singulier dans les trois langages étudiés.

*
* *

Il resterait à donner un essai d'interprétation des suffixes supplémentaires du sidama, sans perdre de vue les langues parentes. Tâche difficile : il est toujours malaisé d'interpréter des éléments courts, à moins qu'une série de formes intermédiaires ne permette de les comparer sûrement à des éléments plus longs connus par ailleurs ou que leur rôle ne les désigne comme équivalents d'autres éléments courts, eux aussi clairement connus. Des langues sans histoire et sans littérature, encore imparfaitement explorées, ne donnent que bien peu de facilités d'explication, surtout à qui n'en connaît pas par expérience toutes les ressources. Il convient néanmoins de ne pas esquiver cette question épineuse, mais d'indiquer nettement quelles sont les hypothèses à exclure et quelles sont celles qui restent possibles.

Ce qu'il faut écarter, d'après tout ce qui précède, c'est l'hypothèse d'auxiliaires surajoutés qui seraient actuellement conjugués au moyen de préfixes.

Mais on ne peut pas écarter *a priori* l'idée qu'on pourrait avoir affaire à des auxiliaires très réduits.

Au point de vue de l'emploi, il y a lieu de se rappeler que les formes longues paraissent être essentiellement des indicatifs, tant en sidama qu'en agaw, et que la composition avec auxiliaire est connue précisément pour l'indicatif dans les langues sémitiques modernes de l'Abyssinie, et également par ailleurs en domaine couchitique (ainsi le temps résultatif du galla; voir Praetorius, *Zur Grammatik der Gallasprache*, p. 194).

Les exemples authentiques d'extrême réduction de la flexion d'un auxiliaire ne manquent pas. Ainsi en amharique l'auxiliaire *allü* de l'imparfait composé à sens de présent-futur se fléchit à presque toutes les personnes;

mais le même auxiliaire formant un résultatif avec le gérondif conjugué ne garde de flexion qu'à deux personnes sur huit; l'auxiliaire *nabbara* (de l'imparfait composé à sens de passé duratif et du plus-que-parfait) peut être à volonté entièrement fléchi ou entièrement invariable sous les formes *näbbär* ou *näbbärä*.

Dans ces exemples l'auxiliaire visé est, il est vrai, pareil à toutes personnes, ce qui est à peu près le cas du suffixe *-kun* et *-ku* du bilin (à l'exception de la notable 3^e personne féminin singulier, voir ci-dessus, p. 172). Mais une variété analogue à celle des suffixes sidama se rencontre en harari, langue sémitique éthiopienne méridionale, dans l'imparfait composé avec l'auxiliaire *hal*, homologue de *allä* de l'amharique : on a en effet, d'un verbe *sägüdä* « prier » : singulier, 3^e pers. masc. *yäsägdäl*, fém. *täsägdäl*, 2^e pers. masc. *täsägdäh*, fém. *täsägdäs*, 1^{re} pers. *äsägdäh* : pluriel, 3^e pers. *yäsägdähu*, 2^e pers. *täsägdähu*, 1^{re} pers. *näsägdäna*, c'est-à-dire pour quelqu'un qui ne se reporte pas à *hal*, suffixe *-ä-l-*, *-ä-lu*, *-ä-l-*, *-ä-lu*, *-ä-š-*, *-ä-na*.

A vrai dire, en sidama, les suffixes paraissent moins caractéristiques des personnes, étant moins variés ; et d'autre part ils présentent des variantes (au moins en *hadiya* et sans doute en sidama) pour une même personne : mais on lèverait cette objection en supposant l'existence non pas d'un seul mais de plusieurs auxiliaires en état de grande réduction, ce qui est en somme une partie de l'hypothèse première de Cerulli.

Il serait donc imprudent d'exclure cette hypothèse d'auxiliaires anciennement fléchis, puis secondairement réduits et diversifiés par leur réduction même en suffixes variés.

Mais il serait aussi inconsideré de ne pas examiner une autre hypothèse, à savoir que les suffixes d'allongement seraient soit des éléments démonstratifs susceptibles de variation en genre et en nombre, soit des particules invariables. Ce qui complique *a priori* l'examen, c'est que des démonstratifs et même certaines particules peuvent, en

prenant une flexion au moyen de suffixes pronominaux personnels, devenir des auxiliaires (voir pour le sémitique, M. Cohen, *Le système verbal sémitique et l'expression du temps*, 1924, p. 75-106) et que d'autre part des verbes auxiliaires, plus d'une fois, se figent en particules (même ouvrage, p. 107-138, notamment p. 123, note).

On pourrait reprendre dans cet esprit l'étude de toutes les formes chamito-sémitiques que Reinisch, dans son ouvrage comparatif, a interprétées à sa manière, et ce serait l'objet d'un ouvrage à peu près aussi considérable. L'idée n'est ici qu'indiquée d'une manière générale, et illustrée des seuls rapprochements de détail que suggère immédiatement le sidama (déjà Fr. Müller, *Grundriss* III, 2, p. 298, avait pensé à expliquer les formes longues de l'agaw par l'adjonction d'une particule).

Les suffixes qui ont été rencontrés, abstraction faite des voyelles, sont *k*, *m*, *t*, *n*.

Le pronom démonstratif du sidama oriental est dans l'ensemble caractérisé par *k*- au masculin, *t*- au féminin. Cette distinction évoque la conjugaison bilinéaire et son contraste entre *-ku(n)* et *-tī* (ci-dessus, p. 172). Le *-k*- démonstratif est connu en guèze justement comme suffixe de renforcement, et ceci aux deux genres, dans le démonstratif *zakū*, fém. *'antakū*. Par ailleurs, *-k*- apparaît comme élément d'allongement dans le pronom personnel indépendant de la première personne du singulier, en accadien, en hébreu et en égyptien. Comme élément de particule, *-k* apparaît dans l'enclitique amharique *-akko* « certes » qui exprime l'insistance; il n'est pas impossible d'ailleurs que ce suffixe provienne d'une forme tout à fait figée et réduite de *kwn* « être »; ce n'est pas la meilleure interprétation, et il faut se souvenir que le guèze *-kē* « donc », qui joue un rôle analogue, ne paraît pas pouvoir se prêter à la même étymologie.

L'élément démonstratif *-t*- se rencontre en guèze aussi bien comme féminin que comme masculin, ainsi dans le pronom démonstratif *zantū*, féminin *zāttū*, dans le pronom personnel *wa'tū* « lui », féminin *ya'tū* « elle ». C'est de ce *-t*- qu'on rapproche l'élément *-t*- qui sert de copule en tigré,

en harari, en gouragué (M. Cohen, *Système verbal*, p. 102).

Ces éléments, bien attestés comme allongements de pronoms personnels, ont pu devenir allongements de verbes dans certaines conditions que le manque de documents anciens ne nous permet pas de reconstituer. Ainsi *-ko* et *-to* du sidama sont peut-être à rapprocher des éléments de démonstratifs et particules énumérés ci-dessus; et peut-être même, malgré la première apparence (et comme l'avait pensé Fr. Müller), le *-ku* ou *kun* du Bilin n'a-t-il rien à faire avec le verbe *kwn* « être ».

Les deux nasales *m* et *n*, apparemment sujettes à s'échanger, comme le montreront certains des faits ci-dessous, doivent être traitées parallèlement.

En couchitique, comme en sémitique, *m* constitue le radical des pronoms interrogatifs et des indéfinis. Quant à *-n-* il entre en composition dans des pronoms personnels, comme guèze *'anta* « toi », etc., ou démonstratifs, comme guèze *zə-n-tū* « celui-ci ». Surtout il fournit des présentatifs, tels que le *na-* de l'amharique qui, conjugué avec des pronoms suffixes, devient une copule. On se rappellera aussi les enclitiques *-nī* et *-ma* du guèze qui servent de particule d'insistance.

Pour ce qui est de l'annexion au verbe, il y a lieu de penser tout d'abord au suffixe *-na* qui prolonge certaines personnes du pluriel et les formes du duel à l'imparfait indicatif de l'arabe classique et à la forme prolongée d'un *-n-*, attestée en divers points du sémitique, qu'on appelle l'énergique, voir *Système verbal*, p. 33, note.

Puis on mentionnera le suffixe *-ma* qui s'attache au premier de deux verbes coordonnés en accadien d'une part, en harari de l'autre (Littmann, *Zeitschrift für Assyriologie*, XXXIII; *Système verbal*, p. 159), pour indiquer que le second verbe exprime une conséquence de ce qui précède; et on ne peut en séparer un suffixe *-m* qui apparaît au parfait à toutes personnes, dans des dialectes gouragué, et dont le mode d'emploi n'apparaît pas bien (*Système verbal*, p. 159), ce qui justement l'apparie aux suffixes du sidama.

On devra joindre ici un renforteur *-ñ* qui n'est pas de

l'amharique classique, mais qui, en fait, apparaît assez souvent à la 1^{re} personne singulier du parfait, ainsi *nabbarhuñ* « j'étais », *darraskuñ* « je suis arrivé » : le suffixe prend donc un aspect *-kuñ*, *-huñ* qui rappelle la conjugaison bilin ; mais il ne s'agit que de la 1^{re} personne, où le *-ku* est la désinence régulière en éthiopien, et rien n'autorise à rapprocher ici le verbe *kucn* (ceci malgré Reinisch, *Das persönliche Fürwort*, p. 64, où le fait gouragué est faussement limité à la 1^{re} personne, et où le fait amharique est encore ignoré). Il semble que l'adjonction de ce *-ñ*, apparemment inexpressif, de l'amharique est particulièrement intéressante comme exemple d'allongement d'une forme verbale, allongement qui a peut-être pour effet de protéger une désinence en voie de réduction.

Tout ce qui précède n'est que suggestion. Mais les faits rapprochés semblent suffisants pour qu'à côté de l'hypothèse d'auxiliaires surajoutés on envisage l'hypothèse de l'allongement par d'autres éléments.

Le détail serait à voir pour le sidama, en tenant compte pas seulement des consonnes, comme il vient d'être fait, mais aussi des voyelles finales. Pour l'agaw, toute la question est à reprendre, en examinant non seulement les formes données en tableaux par les auteurs de grammaire, mais aussi leur emploi dans les textes qu'on possède.

Les solutions, qu'on ne devra pas s'attendre à trouver complètes pour des langues dont on n'a pas l'histoire, peuvent être très variées. Rien n'empêche, par exemple, que dans telle conjugaison des restes d'auxiliaires s'entremêlent avec des particules. Les langages humains usent de leurs ressources de manières très variées pour réaliser les tendances qui caractérisent un moment de leur évolution.

En somme, au bout de cette étude, il semble qu'on pourrait formuler ainsi les faits entrevus. Dans le groupe couchitique, la conjugaison à suffixes a été formée par la postposition, à un radical verbal invariable, d'un auxiliaire très court fléchi à l'aide de préfixes et suffixes. Cet

auxiliaire n'est plus senti comme un élément autonome, et par suite de diverses circonstances phonétiques il tend à se dégrader de telle sorte que les différences entre personnes risquent de n'être plus nettement perçues. Dans deux sous-groupes de l'ensemble couchitique, l'agaw et le sidama, interviennent, au moins à certaines formes verbales, des allongements divers. Il n'est pas impossible que dans certains cas ces allongements soient dus à l'adjonction d'auxiliaires expressifs (servant par exemple à distinguer l'indicatif d'un temps subordonné). Mais il peut s'agir aussi, dans une partie des cas, d'allongements destinés à préserver et à renforcer les restes de la flexion personnelle.

Marcel COHEN.

NOTES ADDITIONNELLES

Pour la rédaction de l'article ci-dessus il n'a été tenu compte que de documents imprimés ; parmi ceux-ci les documents Kaffa publiés par Cecchi (*Da Zeila*, vol. III, p. 399-431, *Appunti grammaticali e vocaboli della lingua Kaffeciò*, ordinate sulle note del Padre Léon des Avanchers) ont été seuls négligés, sous l'influence de la virulente critique de Reinisch (*Kafa-Sprache*, I, p. 5-13).

Or déjà dans ce même ouvrage, p. 5, note, Reinisch signalait que d'Abbadie, alors encore vivant, « tenait cachés » les vocabulaires recueillis par lui dans l'Abyssinie méridionale. Les notes de d'Abbadie, certaines en double exemplaire (carnets remplis en Abyssinie, copies partielles faites en France) sont maintenant à la disposition des travailleurs à la Bibliothèque Nationale (nos 258 à 280 de la Collection d'Abbadie). M. Conti Rossini a le premier reconnu le trésor caché dans ces manuscrits.

Il s'est acquis la reconnaissance des linguistes en éditant une partie de ce que d'Abbadie n'avait pas trouvé le loisir de publier lui-même ; mais il n'a pas encore édité les documents Sidama.

Pour ceux-ci, les tables des matières des Carnets de voyage établies par d'Abbadie et que M. Conti Rossini a reproduites dans son catalogue de la Collection d'Abbadie (voir *Journal asiatique*, 1915, II, p. 234-237), ainsi que les indications beaucoup plus succinctes du *Catalogue* de la même collection par M. CHAÎNE, donnent à entendre qu'il ne s'agit que de vocabulaires. Mais une vérification faite pendant l'impression du présent article sur les documents eux-mêmes a montré que les vocabulaires Sidama sont souvent accompagnés de phrases, de petits textes suivis et de courts tableaux de conjugaison.

Voici à ce sujet un relevé rapide :

Ms 277, col. 316 à 320. *Kaffa*. Plusieurs temps de verbe ; quelques petites phrases.

Ms. 276, p. 176 (= f° 89 recto). Plusieurs temps de verbe. Il n'y a pas d'indication sur la langue à laquelle ils appartiennent. Les formes de conjugaison et surtout celles des pronoms personnels invitent à reconnaître un dialecte du Kaffa, différent du précédent.

Ms. 270, col. 79 et suivantes. *Dawro*. Phrases courtes et petits textes.

Ms. 270, col. 78 (= f° 50 recto). *Yamma*. Quatre temps de verbe, col. 80, 81, 84. Verbe *Yamma* (ainsi noté de la main de d'Abbadie) et petites phrases; le tout se trouve recopié dans le ms. 264, f° 583 à 585.

Ms. 271, p. 123 (= f° 63 recto). *Tambaro*. Verbe et petites phrases.

A moins qu'un temps prochain n'apporte une très grande masse de documents neufs et précis sur les langues Sidama, ces documents d'Abbadie mériteraient d'être publiés. En tous cas ils devront être examinés de près, travail qui demandera du loisir et de l'attention.

Dès maintenant on peut marquer qu'entre documents étiquetés du même nom de langue il peut se rencontrer des différences qui ne tiennent pas à des erreurs des observateurs, mais à des divergences dialectales, comme il a été indiqué ci-dessus p. 184 à propos des documents Borelli comparés aux documents Cerulli.

Il faudra tenir compte spécialement de cette idée en ce qui concerne le *Kaffa*. En effet, si les textes de Bieher ont semblé confirmer la grammaire de Reinisch (voir p. 177), les conjugaisons données par d'Abbadie corroborent celles du P. Léon des Avanchers, en dépit de l'incrédulité de Reinisch; or il n'y a pas, dans ces conjugaisons, une forme unique pour toutes les personnes comme dans la description de Reinisch, mais on y trouve une série de formes personnelles différentes, comme dans les autres langues Sidama; ainsi le *Kaffa*, au moins pour une partie de ses dialectes, rentre dans la norme couchitique.

Pendant l'impression de cette note une lettre de M. Conti Bessini m'a apporté l'heureuse assurance que l'impression par ses soins des documents de d'Abbadie ne tardera plus longtemps.

Page 173. Il faut citer encore C. MEINHOF, *Was können uns die Hamitensprachen für den Bau der semitischen Verbum lernen*, dans *Zeitschrift für Eingeborenen Sprachen*, XII, 4 (1922), p. 241-275. L'idée soutenue est que le sémitique pourrait avoir eu comme le couchitique deux formes à préfixes et deux à suffixes et qu'il en aurait éliminé secondairement une partie.

Franz Praetorius est mort récemment. Sa mémoire restera comme celle d'un bon linguiste. Tant pour les langues sémitiques modernes d'Abyssinie que pour les langues couchitiques, son œuvre a été originale et au bout de près d'un demi-siècle ses ouvrages restent encore utiles et non remplacés.

M. C.

A PROPOS DE LA TROISIÈME PERSONNE DU FÉMININ AU PLURIEL EN FRANÇAIS

On a l'impression, quand on ne s'occupe que du français « correct », que l'opposition du masculin et du féminin à la troisième personne est absolue dans le pronom personnel soit isolé, soit sujet, et en conséquence dans le verbe ; ceci aussi bien au pluriel qu'au singulier.

Ainsi le français s'oppose par exemple à l'anglais et à l'allemand qui distinguent le masculin du féminin au singulier (*he, she ; er, sie*), mais non au pluriel (*they ; sie*).

S'il y a des confusions, c'est semble-t-il, entre le singulier et le pluriel : ainsi, *il* comme *ils* se réduisant à *i* devant consonne, et l'*s* de *elles* ne se prononçant pas non plus devant consonne, les verbes en *-er* confondent entièrement, dans la prononciation, le singulier de chaque genre avec le pluriel : *imāž* = « il mange » et « ils mangent » *el māž* = « elle mange » et « elles mangent ». (C'est seulement devant voyelle que le *z* caractéristique du pluriel apparaît : *izariv* « ils arrivent » ; *elzariv* « elles arrivent »).

Lorsqu'on veut représenter littérairement le langage populaire, en face du masculin *il* (*i, iz*) on emploie usuellement le féminin singulier et pluriel *a* : *amdi* « elle me dit » *amdiz* « elles me disent ». Ici encore l'opposition des genres est nette.

En dehors du pronom personnel sujet, l'opposition des genres est encore nette après une préposition : « avec lui, avec elle, avec eux, avec elle(s) », mais elle n'existe pas au pluriel du complément direct : « je le vois, je la vois, je les vois », et elle n'existe à aucun des deux nombres dans le complément dit indirect : « je lui dis », « je leur dis ».

L'opposition est nette dans le démonstratif, par exemple :

« celui-ci, celle-ci, ceux-ci, celle(s)-ci ». Elle n'existe pas dans le relatif « qui ».

Si on réfléchit à l'histoire de la langue, on voit que la distinction du masculin et du féminin dans le verbe (ignorée du latin) est une conséquence de l'accolement obligatoire du pronom sujet au verbe ; or c'est un fait relativement récent, qui n'est établi que dans le Nord de la France, non dans les parlers méridionaux (voir par exemple *Atlas linguistique de la France* carte 1677 « elles pondent », au point 852, Uzès, Gard, *pũ_ndũ*).

Si maintenant on fait un sondage dans les patois septentrionaux, on voit qu'en général la distinction du masculin et du féminin est observée au singulier dans le verbe (pronom sujet), mais qu'au pluriel, très fréquemment, le masculin est employé au lieu du féminin (sous la forme *i* devant consonne et devant voyelle *iz* ou, plus souvent encore, *il*; *ilz* est très rare). Tel est l'enseignement que donnent les cartes 1677 (elles pondent) et 1678 (elles ont pondu) de l'*Atlas linguistique de la France*. Il appartiendra aux romanistes d'utiliser ces cartes, de continuer l'enquête, de délimiter les aires du phénomène (il se rencontre dans des régions très variées). On pourra souhaiter aussi que les spécialistes arrivent à une vue historique ; là où il y a indistinction du masculin et du féminin, succède-t-elle à une période de distinction des deux genres, ou cette distinction ne s'est-elle jamais réalisée ?

L'enquête est ici bornée au français de la région parisienne ; elle est encore tout à fait fragmentaire et a porté surtout sur des faits de langage d'enfants.

Voici, pour les parlers locaux des environs immédiats de Paris, ce que donne la carte 93 de l'*Atlas* (quand elles ont [mangé]) : Seine 226 *kāt il ô* ; Seine-et-Oise 227, 239 *kāt il ô* 217 *kāk iz ô*.

Pour l'observation du français populaire, soit à Paris soit ailleurs, on n'a que très peu de documents, car la question paraît avoir passé jusqu'à présent en général inaperçue. En mettant à part les enfants, dont il va être question ensuite, il m'est arrivé seulement quelques fois d'entendre

à Paris, de sujets dont je ne pouvais pas déterminer l'origine, « ils » pour « elles ». M. J. Marouzeau m'a communiqué qu'il connaît un Parisien authentique dans le langage duquel il a depuis quelque temps déjà remarqué l'emploi en question comme normal, sans qu'il ait eu encore le loisir de recueillir des phrases ¹. Mais quand j'ai communiqué sur ce sujet à la Société de linguistique, l'attention d'aucun des spécialistes du français qui étaient présents n'avait été encore attirée sur la question et aucun n'avait à cette date perçu le phénomène. C'est dire que chez les adultes parlant français, même d'une manière populaire, ce phénomène a un caractère sporadique. Telle est du moins, provisoirement, mon impression.

Les observations les plus nombreuses que je possède proviennent d'enfants.

Voici d'abord quelques observations d'enfants autres que les miens, dont les parents, de milieu bourgeois, ne confondent aucunement « ils » et « elles ».

M. Oscar Bloch a, on le sait, pris des notes très complètes sur l'acquisition du langage par ses trois enfants : regardant à ma demande, il n'y a rien retrouvé sur la question traitée ici. Mais, son attention étant maintenant portée sur le fait, il me communique des observations récentes prises sur sa fille Françoise, 7 ans passés, qui va à l'école à Paris. Phrases spontanées : « qu'est-ce qu'*iz* font les bicyclettes? », « Regarde mes deux dents, est-ce qu'*i* poussent de travers ». Question du père à fin d'enquête : « Tes petites

1. Voici des fragments d'enquête, en 1926. A Viroflay, d'un vieil homme qui paraît bien du type local à attaches normandes, en parlant de poules, « les vieilles *i* pondent *pa* encore » ; en Normandie, d'un homme qu'on m'a dit d'origine bretonne, et qui parle d'une manière parisienne dans l'ensemble : (phrase à peu près textuelle) « voilà des lettres il y a trois jours qu'*i* sont dans ma poche » ; d'un homme à accent méridional vivant à Saint-Cyr « les cellules, quels moyens possèdent-ils ». ¹ Enfin, pour la confusion au singulier, j'ai entendu au cap Ferret (Gironde) une femme de Gujan-Mestras (à côté d'Arcachon) dont le langage naturel était manifestement le patois, dire d'une autre femme, à peu près : « il n'a pas d'étoffe, il faut qu'il en achète » (voir encore ci-dessous la note de la p. 205).

amies, qu'est-ce qu'elles font pendant la récréation ? — E ben, *i* jouent à des jeux. — Ecoute, tes petites amies, les petites filles, qu'est-ce qu'elles font ? — Je te l'ai déjà dit, *i* jouent à la ronde. » Enfin une phrase qui pose aussi la question de la confusion au singulier : « *i* baille toujours, Jacqueline, quand *elle* a sommeil. »

Les garçons de M. Jules Bloch (8 ans $\frac{1}{2}$, 6 ans $\frac{1}{2}$), fréquentant divers enfants de leur âge et assez circulants, mais n'allant pas à l'école, sont interrogés : « Où sont les petites C. ? », ils répondent : « *i* sont chez *elles* » ; l'ainé, parlant de feuilles et de fleurs, dit : « *i* sont pas aussi belles que *ceux-là*, *i* sont pas aussi belles quand *i* sont pas ouvertes » ; le cadet dit : « où que tu mets tes graines, où qu'*i* sont ? ».

Richard W. (10 ans), élevé dans sa famille à Versailles, me dit : « Nos plaques *i* sont triangulaires. » Interpellé d'un « quoi ? » vif, il reprend « elles sont rectangulaires, nos plaques » (correction consciente pour la forme géométrique, inconsciente pour la grammaire).

François M. (9 ans), d'un entourage à langage correct moyen, allant à l'école à Auchel (Pas-de-Calais) : « Les pâtes de fruits... *i* sont en haut ».

Les observations que j'ai pu faire sur mon fils Francis, né en 1914, ayant acquis son langage surtout à Poitiers, en compagnie de sa mère, ne m'ont révélé aucune confusion du masculin et du féminin. Je n'en ai pas observé non plus pendant la période d'acquisition première chez ses sœurs Laurence (née en mars 1920) et Christiane (née en avril 1921). J'ai été d'autant plus surpris quand se sont révélés les faits qu'il me reste à exposer.

Laurence et Christiane ont parlé tard toutes les deux ; mais dès qu'elle s'est lancée à parler, Laurence a eu un langage aisé et correct dans l'ensemble. Elle s'est de bonne heure intéressée à la question des genres ; je n'ai pas noté ses premières interrogations à ce sujet (en 1924 ?) ; mais voici une question d'octobre 1925, à propos d'un « perce-oreille », chose et mot nouveaux pour elle : « Dit-on *i* ou

elle ? ». Christiane a eu du mal à acquérir une prononciation correcte et s'est montrée peu agile en langage; en général elle distingue bien le féminin, dans l'article, l'adjectif, etc. Toutes deux ont été élevées en famille à Viroflay, sans être en compagnie de domestiques, ne voyant généralement d'autres enfants qu'à intervalles, peu d'heures à la suite. L'acquisition du français s'est faite quasi en vase clos, avec la seule influence permanente des parents et du frère aîné. Naturellement la plus jeune des filles était sous l'influence, en outre, de sa sœur, et il peut y avoir eu aussi des réactions de la cadette sur l'aînée¹.

Ceci dit, voici des observations séparées prises sur les deux fillettes, comprenant diverses confusions de féminin et masculin, et aussi de pluriel et singulier. D'une manière générale, les observations écrites ne portant pas habituellement sur les emplois corrects, on peut noter simplement ici

1. Ces conditions ont été, il est vrai, changées en mars-avril 1925, période où Laurence et Christiane ont été transplantées à Sèvres et ont vécu en compagnie de leurs cousins (les enfants de Jules Bloch, deux garçons qui ont été mentionnés ci-dessus, et une fille plus jeune). Mais, si les faits qui vont être exposés doivent s'expliquer par une contagion de génération, la contagion serait due à des entrevues brèves avec divers enfants et non au séjour à Sèvres, puisque le phénomène en question était établi chez Laurence dès l'automne 1924. Il faudrait tenir compte encore d'une autre personne, dont les deux sœurs ont souvent la compagnie, assez longuement à la suite. C'est leur grand-mère maternelle, née et élevée à Mulhouse, mais ayant vécu depuis quarante ans à Paris, dans le XI^e arrondissement, quartier populaire. Elle a un langage fortement marqué d'accent alsacien et de tournures non françaises, et a pu y incorporer en outre du parisien populaire. Ses petites filles n'ont rien pris des particularités phonétiques alsaciennes, et leur syntaxe n'est pas non plus influencée dans l'ensemble. (Cependant j'ai noté de Laurence en mai 1924 un « celui-là de maman » qui est de la syntaxe de la grand-mère). En général chez la grand-mère, l'emploi du féminin, singulier ou pluriel, paraît correct. Il n'est cependant pas tout à fait assuré, au moins pour les animaux et les choses. Une fois, Laurence ayant employé *ils*, en parlant, sauf erreur, de cigognes, sa grand-mère répète *ils*, puis corrige tout de suite spontanément en *elles*. Mais j'ai noté « Est-ce qu'il mangent ça (*l* prononcé) » (en parlant des volailles); « *ilz* étaient dans un vase (des roses) » (remarquer encore *l* prononcé). Etant donné le peu d'influence du langage de la grand-mère en général et l'emploi de *i* (et non de *il* chez les petites filles), je pense que la source du phénomène chez ces dernières ne doit pas être cherchée ici.

que la distinction du pluriel et du singulier est normale (avec exceptions), ainsi que celle du masculin et du féminin au singulier. Au contraire, au pluriel la confusion du féminin avec le masculin est normale. Depuis que mon attention est attirée sur le phénomène et que je guette l'apparition de la forme correcte je n'en ai noté que les deux exemples cités ci-dessous chez Laurence. Il faut observer d'ailleurs que, dans la conversation normale, les formes de féminin pluriel ne sont de loin pas celles qu'on emploie le plus souvent. (Ceci pour les deux sœurs, qui n'ont à parler chacune que de l'autre ; au contraire leur frère parle constamment d' « elles », devant elles — sans influencer de ce fait leur langage.)

Laurence. 30 sept. 24 (4 ans 1/2). On note qu'elle emploie *ils* pour *elles* en parlant des poules, des tasses, peut-être (il y a doute) en parlant de sa mère et de sa sœur.

29 mai 25. *Skis* sont froides (tes mains) = ce qu'elles sont...

9 oct. 25. Tes sourcils *ils* (prononciation pas notée) sont *longues* (« sourcil » considéré comme féminin).

? oct. 25. Quelque chose comme : « il y en a assez pour *eux* » (les poules) ; donc confusion après préposition.

9 janv. 26. *Ils* (prononciation pas notée) sont minces, ses pattes.

15 janv. 26. Arlette elle s'est couchée avec Martine et *i* se sont mises à causer.

31 janv. 26. Ils sont idiots ces femmes qui ont dit ça ; ils sont vilaines ces femmes.

26 fév. 26. (Audition un peu douteuse) Christiane *i* m'a raconté des histoires (Confusion au singulier ?)

7 mars 26. Ses cornes *sor* (ce n'est probablement pas le singulier *sort* pour *sortent*, mais un pluriel *sor(ent)* à l'analogie de *aiment*).

16 mars 26. Dans la chanson du Chevalier du Guet : « Toutes *ils* sont couchées » (prononcé *i*l).

En parlant de poupées « *i* deviendront un chien, *i* sentiront le chien ».

13 avril 26. Les poupées, *i n* peuvent pas, *i n*'ont pas.

20 juillet 26. (En parlant d'une balle comparée à d'autres). *Elle* est plus grosse que *ceux-là* (confusion pour le démonstratif).

21 sept. 26. Je brosse mes dents pour qu'*i* soient propres.

Mes sandales, je ne sais pas où *elles* sont. (Peut-être première apparition de la forme correcte).

25 nov. 26. Dans la chanson « Nous irons au bois » : ... cueillir des cerises... *elles* seront toutes rouges. » Ici il y a reproduction exacte d'un texte littéraire, comme le montre, outre *elles*, la prononciation *seront* et non *sront*. Le sentiment du texte a été si net que Laurence a corrigé sa sœur qui essayant de réciter à son tour disait *i sront*. Mais depuis elle a continué dans le langage normal à employer *i* pour *elles*.

Christiane. 23 juin 25 (4 ans passés). Ousqu'elle est maman et Laurence?

Maman et Laurence où qu'*i* sont ?

3 oct. 25. *Ils* (prononciation pas notée) sont pas chaudes.

10 janv. 26. *I* sont trop drandes (= grandes) les pantouffles.

11 fév. 26. Voir *skə* qu'*elle* a = je veux voir ce qu'elle a.

16 mars 26. *I* sont bien amusées toutes les deux ensemble.

18 mai 26. (Qu'est-ce qu'elles font toutes les deux ?) *i ku*, c'est-à-dire sans doute « ils couent » = « elles cousent ».

Je mets les miennes (des herbes) avec *ceux* de Laurence (confusion pour le démonstratif).

1^{er} juin 26. Maman et Laurence *est* là (singulier pour pluriel).

23 juin 26. La table et le banc *est* dans la tonnelle (de même).

20 juillet 26. *Ceux-là* c'est les miennes (confusion de genre pour le démonstratif).

27 nov. 26. Quand on entendra sonner, ce sera *eux*, maman et Laurence.

En somme les deux petites filles emploient correctement

la distinction « il — elle » au singulier ; au pluriel, elles n'emploient que « ils (*i*) ». On ne peut pas interpréter le phénomène comme un emploi stéréotypé de formes usuelles telles que *i* sont, *i* font, etc., puisque la confusion porte aussi sur des pronoms non préfixes. L'emploi est constant, et résiste à l'expérience, non seulement de la conversation courante de l'entourage, mais de questions posées exprès avec « elles ». D'autre part les observations sur d'autres enfants reproduites plus haut corroborent l'usage de Laurence et Christiane.

On aperçoit une fois de plus à travers ces faits comment les enfants possèdent des systèmes qui ne sont pas l'imitation simple du langage de l'entourage et qui ont, au moins pour certaines périodes, une imperméabilité par rapport à ce langage adulte.

On croit aussi apercevoir qu'ici le système linguistique infantin présente un caractère de génération : une tendance générale se ferait jour chez les jeunes en dehors de l'influence familiale ; c'est sans doute souvent avec influence réciproque entre les individus de la même génération ; mais peut-être y a-t-il aussi apparition spontanée dans diverses familles.

D'autre part, s'agit-il d'une tendance ancienne précédemment refoulée, ou bien d'une tendance nouvelle, et celle-ci a-t-elle ou non de l'avenir pour elle ? Il y a plus d'une question posée...

Dans le cas où on devrait constater que le féminin tend à se confondre avec le masculin, au pluriel, dans le verbe et le pronom français, on trouverait des faits parallèles dans de nombreux parlers sémitiques où la distinction ancienne du masculin et du féminin se conserve au singulier (à la 2^e et à la 3^e personne, ou à la 3^e seulement), tandis qu'elle est abolie au pluriel.

Début février 1927.

Marcel COHEN.

LE GALLOIS *GWISGI*

Le gallois *gwisgi*, par la contradiction des sens sous une forme toujours identique, présente un problème, en apparence, insoluble. Par lui-même, il est intéressant, mais par sa solution, qu'on n'a même pas cherchée jusqu'ici, il ne me paraît pas sans importance pour la méthode linguistique, en général. En pareil cas, le plus souvent, on conclut que deux racines différentes sont arrivées à se confondre sous la même forme. L'exemple de *gwisgi* prouve que cette solution, logique en apparence, peut être fausse et ne doit être, assez souvent, présentée que comme provisoire. Il en ressort aussi que tous les sens d'un mot dont on recherche l'étymologie doivent être pris en considération.

Tous les dictionnaires gallois, sans exception, donnent à *gwisgi*, orthographe courante pour un plus ancien *gwisgi*, le sens de *remuant*, *alerte*, *adroit* et *prompt*. Récemment, Ambrose Bebb a publié dans *The Bulletin of the Board of celtic studies* (University of Wales), I, Part. III, nov. 1922, une série de mots en usage dans la langue courante en Trefaldwyn (*rhaf o eiriau llafar sir Drefaldwyn*); parmi eux se trouve *gwisgi* avec le sens de *mûr* (*aeddfed*), mais il résulte des exemples donnés que *gwisgi* « *mûr* » ne s'applique qu'aux *noix*. O. Pughe ne donne à *gwisgi* que le sens courant, mais il renvoie à son doublet *gweisgi*, auquel il donne, avec exemples à l'appui, le sens d'*alerte*, *dégagé*, et de plus, celui de *mûr* ne s'appliquant aussi qu'aux *noix* : *crau gwisgi*, ripe nuts. Thomas Richards dans son dictionnaire gallois-anglais, assez incomplet mais consciencieux (*A british-english Dict.* 3th éd. 1819) précise davantage : *gwisgi*, d'après lui, se dit de *noix mûres* ou *dont la coque s'enlève facilement*. Ce dernier sens ne peut être très exact; même quand les noix sont mûres, leur

coque, en général, se brise plutôt qu'elle ne s'enlève. Il ajoute à *gwisgi* un sens également singulier mais suggestif : *gwisgi* se dit aussi d'une épée qui se tire facilement du fourreau. Ce dernier sens est confirmé par un vers d'un poète du xv^e siècle, Llywelyn ap Y Moel : *gwisg herwgledd, gwisgi hirglaer*, ceins un glaive d'*outlaw*, facile à dégainer, long et brillant¹.

Le sens de *mûr* est dérivé de l'autre, clairement, grâce à une particularité propre aux noix auxquelles seules *gwisgi* s'applique. Lorsque la noix est mûre, le fruit à l'intérieur de la coque se ratatine, se raccornit : la coque est trop grande pour lui ; aussi, dès que la noix est agitée, tant soit peu secouée, le fruit y remue, fait résonner les parois et dénonce ainsi sa maturité. De même, une lame d'épée au large dans son fourreau, y remue lorsque celui qui la porte est en mouvement ; elle fait résonner les parois de la gaine : on peut alors, évidemment, l'en tirer sans difficulté.

D'après Thomas Richards, *gwisgi* se dit encore d'un homme qui fait une chose vite et adroitement.

Le sens primitif étant donc clairement celui d'*agiter*, d'*être agité*, de *remuer vivement*, c'est une racine appropriée qui est à la base. Je n'en vois aucune ailleurs qu'en gallois, ni dans les autres langues brittoniques, ni en goidélique. *A priori*, dans la plupart des cas où paraît le suffixe *-sc-* actuellement entre deux voyelles, une consonne est tombée devant le suffixe. En brittonique, à l'intérieur du mot, *-sc-* primitivement intervocalique, est exposé à la métathèse *-cs-*.

Il me paraît vraisemblable qu'il faut recourir à une racine indo-européenne *ueib-* (latin *vibro*) ou *ueip-* : v. ind. *vēpatē, vēpati*, il remue, s'agite, tremblotte (av. *vīp-*, d'après Walde, entlassen, (*samen*) : cf. Walde, *Lat. etym. W.* à *vibro*. *Gwisgi*, en laissant de côté la terminaison *-i* actuelle, qui paraît analogique et s'expliquerait mieux dans un substantif, supposerait *uib-* ou *uip-scio-*. O. Pughe renvoie

1. Cyfres cywyddau dan olygiad Ifor Williams. — Cywyddau Iole Goch ag ereill (Bangor 1925, p. 196, v. 28). Dans le glossaire, *gwisgi*, dans ce passage, est expliqué per *sydyn o gadael y wain*, prompt à quitter sa gaine.

pour *gwisgi* à *gweisci*, mais il est possible que ce soit une forme influencée par *gwaisg*, *gweisc*¹ qui a un sens analogue.

Gwisgi a donné un verbe *gwisgïo* que Thomas Richards traduit par enlever *la coque d'une noix ou dégainer*. Il me paraît probable que *gwisgïo* a été précédé par un infinitif *gwisgi*, qui aurait eu un sens analogue; les infinitifs en *-i*, en vieux gallois, vieux breton *-im*, sont très nombreux. Ce serait peut-être l'origine de l'*i* final.

Un exemple de *gwisgïo* cité par Bebb pour confirmer le sens de *mûr* pour *gwisgi*, semble nous reporter à une époque où s'agiter, remuer pour une noix équivalait à mûr : *a wehwch chi nhw'n gwisgïo*, voyez-vous qu'elles sont en train de mûrir? Trouvez-vous qu'elles mûrissent! Il est clair que le sens ancien était : « Voyez-vous qu'elles remuent? »

J. LOTH.

1. L'exemple le plus ancien de *gwisg*, mûr, en parlant des noix, est du xve siècle, d'après un exemple donné par Bebb.

BASQUE DA (IL EST).

Cette forme verbale, d'un usage si courant, n'a pas encore livré le secret de son origine. Il faut d'abord comprendre les difficultés qu'elle soulève.

Voici par exemple *egon*, radical du verbe *rester*. Nous en tirons *dago* (il reste), *ba lego* (s'il restait), *cegoen* (il restait). Prenons encore *eman*, radical du verbe *donner*. Nous en formons *dema* (il donne), *ba lema* (s'il donnait), *ceman* (il donnait). L'a de *dago* est considéré par M. Schuchardt comme étant la caractéristique du présent. Mais, à l'impératif, on a toujours *bego* (qu'il reste), et l'on pourrait aussi bien soutenir qu'à une forme primitive **dego*, s'est substituée, au présent, la forme actuelle *dago*. Nous ne discuterons pas ici cette question.

Pour le verbe *être*, au radical *izan*, correspond *da* (il est), *ba litz* ou *ba liz* (s'il était), *cen* (il était). ou son équivalent *zan*, qu'on ne trouve qu'en Espagne ¹. Le présent *da*, l'imparfait *zan* (ou *cen*) sont anormaux ; *ba litz* seul est régulier, surtout sous la forme *ba litza* qui a, par exemple, été conservée dans les parlers de la région de Roncevaux. Cette dernière forme nous permet de reconstituer un radical **itzan*, auquel devait correspondre autrefois un présent **ditza* ² et un imparfait **citzan*. Ces formes ne sont attestées nulle part et *da* est exclusivement employé dans tout le Pays basque, français et espagnol, depuis Mauléon jusqu'à Bilbao.

1. Comp. le *dan* des dialectes espagnols : *dana* (celui qui est), avec le *den* des dialectes français.

2. Comp. Vinson, supposant un primitif **diz* (*Revue de linguistique* VII, p. 406).

On a proposé pour *da* bien des explications. M. de Charencey le considérait comme un emprunt fait au celtique et M. Uhlenbeck, y voit la copule de troisième personne¹.

A **ditça* (il est), que nous supposons avoir existé, répondait **nitça* (je suis), que nous retrouvons dans la forme *niz*, usitée aujourd'hui en Soule, dans la Basse-Navarre et dans une bonne partie du Labourd. Ailleurs, nous avons vraisemblablement une forme **datça*, cadrant avec *naz*, la forme biscayenne de première personne².

Remarquons d'abord que les formes **datça*, ou **ditça*, si elles ont existé, se sont trouvées en concurrence avec des formes semblables ayant une signification sensiblement différente. Dans la partie occidentale du domaine basque, **datça* (il est) s'opposait à *datça* (lat. *iacet*). Ailleurs, une phrase telle que : *guicen ba *ditça* (s'il est gras) pouvait se heurter à la suivante : *guicen ba ditça* (s'il les engraisse)³. Notre hypothèse va être que la langue, en raison du besoin de clarté qu'elle éprouvait, a renoncé aux anciennes formes signifiant *il est*, pour en adopter une nouvelle, et nous

1. *Caractère de la grammaire basque*, dans la *Revue int. Et. basques*, 1908, p. 533 : « Le petit mot *da* qui sert de copule à la 3^e p. et qui s'est uni paradigmatiquement avec les formes de *içan*. C'est là un exemple de pronom devenu copule. » Comp. Trombetti. *L'unità d'origine del linguaggio*. Bologne, 1905, pp. 136 et 55 et Schuchardt *Baskische Studien*, I, 35 où le basque *da ona* est rapproché du magyar *ö jo* (lui bon). Voir aussi nos *Remarques* sur le verbe labourdin. *Rev. Et. basq.*, 1918 p. 180.

2. On dit *naiz* dans la vallée de la Nivelle et en Guipuzcoa. Mais, dans ces deux régions, à côté de *naiz* (il est), on trouve *natçaio* (je suis à lui) et ceci nous permet d'y supposer un ancien **datça* comme en Biscaye.

3. Comp. Prince Bonaparte, *Verbe basque*, p. 81. Au pluriel *ditça*, correspond le sg. *deça*. Nous avons à faire ici à l'auxiliaire qui se partage avec *du* la conjugaison des verbes transitifs. Le plur. lab. *detça* a été refait sur *deça*. La forme primitive avec un *i* est celle qui a été conservée par le guip. et le souletin. Comp. dans ce dernier dialecte l'impréatif *bitça* et le subjonctif *ditçan*.

A côté de *guicen ba deça* (s'il l'engraisse), on peut dire par exemple, *har ba deça* (s'il le prend), dont le sens n'est pas très différent de *guicentcen ba du* et de *hartcen ba du*. Il faut reconnaître dans *guicen*, comme dans *har*, le radical de verbes dont le participe passé correspondant est *hartu* et *guicendu*.

montrons qu'elle a pu y réussir, sans trop de peine, par le simple jeu des influences analogiques, qui ont amené tant de changements dans la conjugaison basque.

Citons maintenant, pour le besoin de notre démonstration, quelques autres formes du verbe *être*. Elles ont toutes incorporé, après un infixe de liaison *qui*, le pronom de 3^e personne *hau* > *o*, ayant la valeur d'un régime indirect et quelques-unes d'entre elles sont formées par l'adjonction du suffixe *que*, leur donnant la signification d'un futur ou d'un conditionnel.

En supposant, comme nous l'avons fait, que **ditça* (*datça*) signifiait autrefois *il est*, que **citçan* signifiait *il était*, les formes que nous envisageons devaient être, théoriquement, les suivantes :

il est à lui **ditçaquio* (*datçaquio*)

il sera à lui **ditçaquioque* (*datçaquioque*).

il était à lui **citçaquion*.

il aurait été à lui **citçaquioquen*¹.

Tout est loin d'être hypothétique dans les formes que nous venons de transcrire. On trouve en souletin, en bas-navarrais, en labourdin et en guipuzcoan des correspondants de **citçaquioquen* et de **citçaquion*². Si, par contre, **citçan* n'y est pas représenté, c'est croyons-nous, qu'une phrase telle que *guicen *citçan* (il était gras) s'est heurtée à une autre, telle que *guicen citçan* pouvant signifier à la fois : *il les avait engraisés, il les engraisa* et *qu'il les en-*

1. Le sens primitif de **citçan* semble avoir été, non celui d'un imparfait, mais d'un plus-que-parfait. Quoi qu'il en soit, une forme du type **citçaquioquen* n'a jamais signifié que : *il aurait été à lui* ; c'est un type **litçaquioque* qui traduit partout *il serait à lui*.

2. Le guipuzcoan a deux représentants de **citçaquioquen*, légèrement distincts de forme et ayant aussi une signification quelque peu différente. Le premier, *citçaiouquen* correspond au lab. *citçaiouquen* et signifie *il lui aurait été* (Pr. Bonaparte, *Verbe basque*, p. 23). Les formes du bas-nav. (*citçaquion*) et du soul. (*citceicon*) sont plus altérées.

L'imparfait **citçaquion* est en guip. *citçaion*, en lab. *citçaioen*, en bas-nav. *citçacon* et en soul. *citceion* (Gèze *Gram. basque* p. 82).

graiſſât ; ce qui aura causé l'élimination de *ciſſan*, dans le sens de *il était*.

Or, en labourdin, au lieu de **ciſſaquiouen*, on trouve une forme *ſaquiouen*, sur le sens de laquelle nous reviendrons plus loin, et dont le correspondant est *ciſſaquiouean* en guipuzcoan ¹. D'autre part, à l'imparfait, à côté d'un type **ciſſaquiou*, on en trouve un autre, réduit à **ſaquiou*, dont il y a des représentants en souletin et en bisciaïen, même en labourdin ². S'il en est ainsi, pourquoi ne supposerions-nous pas que c'est la suppression de la première syllabe de l'ancien imparfait **ciſſan* qui a donné naissance à la forme *ſan*, actuellement usitée en Espagne et dont la variante française *cen* ne présente aucune difficulté ?

Le nouvel imparfait *ſan*, une fois entré dans l'usage, suggérerait naturellement un présent *da*, formé d'après l'analogie de *ceman* (il donnait) et de *dema* (il donne) ³. Que penser d'une explication aussi simple pour une forme qui paraissait très embarrassante ? Si *da* n'existait que dans tel ou tel dialecte isolé, on admettrait sans difficulté qu'il ait pu être formé d'après le procédé analogique que nous indiquons. Mais il faut bien reconnaître que la généralité de son emploi est de nature à inspirer quelques scrupules. Néanmoins, nous ne nous y arrêtons pas et nous allons

1. Pr. Bonaparte, *Verbe basque*, p. 26.

2. A *ciſſaion*, *ciſſaïoen*, et *ciſſacon*, correspond le soul. *ceïon*, plus usité que *ciſſeïon*. Le bisc. *jacon* représente sans doute un ancien *ciſſacon* dans lequel le groupe -*tç*- aura abouti à *tš*. Comp. la 1^e p. sg. *ninſſacon*. Devenu initial le *ch* (c'est-à-dire *tš*) de *ſacon* aura passé à *š*, puis au son actuel du *j* espagnol.

Pour le labourdin, comp. Fabre, *Guide de la conversation*, p. 39 : *heldu ſaitan vela bat beguïen aïncïnerat*, au lieu de *heldu ciſſaitan* (il me venait un voile devant les yeux).

3. Il est à remarquer que notre explication est contraire à l'hypothèse formulée par M. Schuchardt (*Bask. St.*, I, 4). Pour lui, *egoan* (il restait), *ceman* (il donnait), étaient les formes primitives de l'imparfait. Elles sont en effet usitées en Bisciaïe, au lieu de *cegoen* et de *ceman*. On dit en bisc. *ſan* et *cedin*, comme dans les autres dialectes, et la chute du *ç* initial se rencontre sporadiquement un peu partout : *apo* (esp. *sapo*) ; *inda* (esp. *senda*).

expliquer de la même façon deux autres formes dont l'origine n'était pas non plus très claire.

S'il est vrai que *çan* (il était), forme réduite de *cițan*, ait produit *da* (il est), il faut s'attendre à ce que **çaquion* (il était à lui) et *çaquioquen* (il aurait été à lui), types dont nous trouvons des représentants, au lieu de **cițaquion* et **cițaquioquen*, aient suggéré *daquio* (il est à lui) et *daquioque* (il sera à lui). Ces formes existent en effet et, presque partout, elles reproduisent exactement le type demandé ¹.

Cependant, l'emploi qui en est fait, le sens qui leur est donné, sont d'habitude réservés aux formes issues de *dadi*, auxiliaire qui se partage avec *da* la conjugaison des verbes intransitifs. Et de fait, la plupart des grammairiens font remonter *daquio* et *daquioque* à **dadiquio* et à **dadiquioque*. Mais tel n'est pas l'avis de M. Schuchardt ².

D'ailleurs, en guipuzcoan *datçaquio* et *datçaquioque* ont la même signification que *daquio* et *daquioque* en labourdin, et l'on ne pourrait guère soutenir que ces formes ne se rattachent pas à la conjugaison de *içan* ³. Elles aussi sont

1. Pour *daquio* et *daquioque*, voir Bonap. 25 et 27. Ces formes du labourdin ont pour correspondants biscariens *daquijo* et *daquiquijo*. Au subjonctif (*id.* 28), le souletin *daquion* correspond au lab. *daquioen* et au bisc. *daquijon*.

2. *Bask. St.*, I, 38. Les types **dadiquio* et *dadiquioque* ont eu leurs représentants en lab. dans les variantes *daquidio* et *daquidiqueo*, citées par Ithurry, *Gram. basq.*, 96 et 97. Pour d'autres exemples du même genre, tirés de Detchepare, Liçarrague et Atsular, voir Schuchardt (*ib.*).

3. Le sens que nous avons attribué plus haut à notre hypothétique **cițaquioquen* (il aurait été à lui) se trouve, comme nous l'avons noté, dans le guip. actuel *cițaiioquean*. A côté de cette forme, il existe une variante (Bonap. 26) : *cițaquioquean* (il pouvait ou il aurait pu être à lui). C'est là un temps que l'on appelle quelquefois imparfait du Potentiel (Ithurry, 75), auquel répond un présent *datçaquioque* (il peut ou il pourra être à lui). En labourdin, le présent et l'imparfait du Potentiel se présentent sous la forme *daquioque* et *çaquioquen* et aucune de ces formes, labourdines ou guipuzcoanes, ne doit être rattachée à *dadi*.

Quant aux formes qui sont employées pour traduire : *il est à lui*, elles représentent toutes un type **çaquio* et nous avons indiqué ailleurs (*Annuaire du Collège de France*, 1924, p. 82) qu'il fallait y voir une

de tout point semblables aux formes théoriques que nous postulions. Sans doute **datça* (il est), n'est pas plus attesté en guipuzcoan qu'en labourdin ou en bisciaïen, mais les traces qu'il a laissées dans *datçaquio* et *datçaquioque* sont trop nettes pour ne pas servir de base solide à l'hypothèse que nous avons exposée.

J. SAROÏHANDY.

forme réduite de **ditçaquio* ou de *datçaquio*. On trouve en soul. *çaio* (*nitçaio*), en lab. et en guip. *çaio* (*natçaio*), en bas-nav. *çaco* (*nitçaco*) et en bisc. *jaco* (*natchaco*).

NOMS DE VILLES INDIENNES DANS LA GÉOGRAPHIE DE PTOLÉMÉE

Pura est l'un des mots qui signifient « ville » en sanskrit et les noms de ville terminés en *pura* étaient nombreux dans l'Inde ancienne. Il est donc assez surprenant de n'en rencontrer que deux dans les Tables de Ptolémée : Sêlampoura et Mapoura¹. On trouve en outre une ville que les mss. nomment Pentapolis ou Mentapolis et il est possible que ce mot soit la forme hellénisée d'un nom indien en *pura*. Le prologue de la '*Sukasaptati*' mentionne une ville Pañcapura et y situe une famille de brahmanes². Pentapolis recouvre exactement Pāncapura. Pentapolis serait alors comparable à Pentagramma (Ptol. I, 57) qui paraît bien représenter un original Pañcagrāma. Les fédérations de cinq villages (*pañcagrāmī*) sont connues par les textes juridiques (Yājñavalkya, 2, 272). Dans Pentagramma la première partie du nom seule est grecque. Dans Pentapolis c'est le nom tout entier. L'hellénisation de certains toponymes ne saurait nous étonner dans un ouvrage où sont énumérées des contrées telles que Argyrā et Khrysē et des îles telles que Heptanēsia et Trinēsia. On sait d'autre part que certaines villes indiennes étaient formées de plusieurs agglomérations³ et ce fait justifie des noms tels que Pañcapura, Pañcagrāma.

A côté de mots en *-pura*, on trouve chez Ptolémée des noms de ville du type Hippokoura, Barakoura. Koura était

1. Je renvoie une fois pour toutes à l'édition et à l'index de M. Renou, *La Géographie de Ptolémée, L'Inde* (VII, 4-4), Paris, Champion, 1925.

2. La ville est encore nommée au 40^e récit de ce recueil.

3. Sur les diverses agglomérations comprises sous le nom unique de Vai'sālī, cf. *Urāsagadasāo*, édit. R. Hoernle, fasc. 4, n. 8.

sans doute un mot indien qui signifiait « ville ». Le Mahābhārata mentionne à plusieurs reprises la ville de Dantakūra en l'associant au nom des Kalinga et il ne paraît pas douteux que Dantakūra soit « une désignation géographique analogue ou identique à Dantapura », la ville des Kalinga (Sylvain Lévi, *Notes indiennes*, dans *Journ. As.*, 1925, p. 48-55). Dantapura peut signifier « ville de l'ivoire ». Le pays de Kalinga était renommé pour ses éléphants (*Le Parinirvāṇa et les Funérailles du Buddha*, p. 117-8). Dantakūra étant une désignation analogue à Dantapura, il est tentant de poser l'équivalence : *pura* = *kūra* = ville. On va voir que cette hypothèse permet d'expliquer un certain nombre de faits.

Dans des noms tels que Hippokoura, Barakoura, l'occlusive intervocalique *k* pouvait aisément se sonoriser en *g*. Il n'est donc pas inattendu de trouver dans les Tables de Ptolémée à côté du type *-koura* un autre type *-goura* : Nagagoura, Souannagoura, Astagoura. Naga est sans doute ici pour *nāga* « dragon » ; souanna pour *suvarṇa* (cf. pali (*suvaṇṇa*) « or » ; asta pour *aṣṭa* « huit ». Nagagoura était probablement la ville des *nāga* (cf. la moderne Nagpur), Souannagoura la ville de l'or et Astagoura serait un nom à premier élément numérique comparable à Pentapolis, Pentagramma¹. Les mss. de Ptolémée mentionnent encore une ville Gammogoura ou Brammokoura. Cette dernière leçon donne un sens acceptable. Brammokoura était sans doute la ville de Brahma (cf. dans Ptolémée les villes Brammè et Brama et en Birmanie la célèbre Prome). L'hypothèse *pura* = *kūra* apparaît ainsi plus probable.

J'ai montré ailleurs (*Journ. As.*, 1926, p. 25-9) que, dans certains noms indiens, l'initiale disparaît fréquemment. Ce phénomène peut expliquer le passage de *pura* ou de *kūra* à *ūra*. En fait les noms de ville terminés en *-oura* sont nombreux dans Ptolémée : Poloperoura, Koreoura, Karoura, etc. Nombreux sont également les noms terminés en *-our*. Ceux-ci sont aux noms en *-oura* ce que les noms modernes

1. Pour un nom de ville à premier élément « huit », cf. Atthakanagara à Sanchi, inscription n° 204 et dans *Āṅguttara*, V, 342.

en *pur* sont à *pura*. Nagour par exemple est comparable à Nagpur et à Nagagoura.

D'ailleurs les noms des Tables de Ptolémée en -oura et en -our ne manquent pas d'équivalents dans l'onomastique moderne. Cannanore ou *Kaṇṇanūr* ou *Kaṇṇūr*, par exemple, est la ville (*ūr*) de Kṛṣṇa (cf. *Hobson-Jobson*, s. v°) et à ce mot dravidien *ūr* « ville » ou « village » correspond en canarais *ūra* et en tamil *ūru* (*Ling. Surv. Ind.*, IV, p. 323 et 679). Il semble a priori que les noms de villes en -oura et en -our pouvaient aussi bien provenir de *pūra* que de *kūra*. La quantité de *ū* dans les mots dravidiens *ūra*, *ūru*, *ūr*, tend évidemment à faire admettre la seconde alternative¹.

En somme, outre les mots indo-aryens tels que *pura*, *grāma*, etc., les noms de villes des Tables de Ptolémée présentent comme second élément une série de formes : *koura*, *goura*, *oura*, *our*, qui s'enchaînent l'une à l'autre et peuvent toutes s'expliquer par un terme unique *kūra* signifiant « ville ».

Comme il arrive fréquemment, les résultats auxquels nous venons d'atteindre soulèvent de nouveaux problèmes. Si *pura* est indo-aryen, à quelles langues appartiennent en propre *kūra* et les autres termes de la série? Quelle est l'origine du mot *kūra*?

On vient de voir que *Dantakūra* paraît calqué sur *Dantapura*. Il existe encore deux autres noms qui recouvrent sans doute ces deux formes. *Dandagula*, dans Pline VI, 73, correspond bien à *Dantakūra* et M. Sylvain Lévi a montré que *Paloura* est un autre nom de *Dandagula* (*Notes indiennes*, p. 53). Nous avons ainsi quatre formes superposables : *Dantapura*, *Dantakūra*, *Dandagula*, *Paloura*. Si l'on pose :

$$pura = kūra = gula = oura = ville,$$

1. On a bien *pūr* en védique, mais *pura* est toujours avec *ū*.

il suit presque nécessairement que :

danta = *danda* = *pal* = ivoire.

Ici la question se pose de savoir dans quelles langues *pal* peut désigner l'ivoire. On a dans la famille austroasiatique :

Péninsule malaise	<i>bālā'</i> , <i>bālā'</i> , <i>bal'</i>
khmer	<i>phlūk</i>
stieng	<i>blūk</i>
kaseng	<i>blok</i>
sue	<i>bölö</i>
halang	<i>milà</i>
sedang	<i>bölà</i>
jarai, bahnar	<i>bōla</i>
čam	<i>bala</i>
kon-tu	<i>palö</i> .

Tous ces mots signifient « ivoire » et se rattachent à une racine *bal* qui désigne la « corne » dans les langues austroasiatiques et par suite la défense de l'éléphant. L'exemple du khmer : *phlūk* < *bhlūk* et du kon-tu : *palö* montre que la sonore initiale *b* pouvait s'assourdir en *p*, ce qui expliquerait la forme *pal* que nous venons d'isoler dans Paloura.

Il est vrai que l'équivalence *pal* = « ivoire » repose uniquement sur le fait que *pal* représente skr. *danta*. Mais *danta* signifie aussi bien : dent, dent d'éléphant et ivoire ; et les langues dravidiennes ont pour « dent » les mots suivants¹ :

telugu, malayālam, tamoul	<i>palhu</i>
kaikāḍi	<i>pellu</i>
korvī	<i>pell</i>
canarais	<i>halhu</i>
kurukh	<i>pall</i>
gōṇḍi	<i>pal</i> .

Dans Paloura l'élément *pal* peut donc être un mot dravidien signifiant la dent ou un mot austroasiatique

1. *Ling. Surv. Ind.*, IV, p. 650.

désignant l'ivoire¹. A ne considérer que la première syllabe du mot, rien ne permet de décider si Paloura est dravidien ou austroasiatique.

Quoi qu'il en soit, *Dantapura*, *Dantakūra*, *Dandagula* et *Paloura* sont intimement liés. Il est probable que ce sont quatre noms équivalents usités dans divers idiomes. Ces noms révèlent, en même temps que la diversité des parlers locaux, un cas curieux de syncrétisme linguistique, car si *Dantapura* est nettement aryen, les autres formes sont au moins partiellement anaryennes : *kūra* n'est pas un nom aryen connu et nous le trouvons associé à skr. *danta*. C'est la preuve d'une intime pénétration des vocabulaires aryen et anaryen et sans doute aussi l'indice de mélanges ethniques et culturels. Il est probable qu'à des formes comme *Dantapura*, *Dantakūra*, *Dandagula*, *Paloura*, correspondaient des niveaux différents de population, et puisque *Dantapura* est purement aryen et *Paloura* purement anaryen, les formes mixtes *Dantakūra*, *Dandagula* correspondent sans doute à des éléments sociaux intermédiaires.

Il est d'ailleurs possible de descendre encore plus bas dans la hiérarchie des formes. Enumérant les villes entre le Pseudostomos et le Baris, Ptolémée (VII, 1, 86) nomme après plusieurs localités Karoura, ville royale, puis d'autres villes qui ne méritent pas cette épithète, parmi lesquelles Arembour, Koureour, Dèlour, etc. Après les villes intérieures des Pandiones, telles que Tainour. Korindiour, nous trouvons Modoura, ville royale de Pandiôn, puis d'autres villes, telles que Akour, Kaliour, Eikour, et ensuite Orthoura, ville royale, puis d'autres villes Abour, Nagour, etc. Il apparaît que, sur un territoire très étendu, Karoura, Modoura, Orthoura étaient des villes royales tandis que

1. Il convient d'ailleurs d'en rapprocher le nom de l'éléphant dans les langues sémitiques : assyrien *pilu*, araméen *pil*, arabe *fil*. On sait que la confusion est fréquente entre le nom de l'éléphant et celui de l'ivoire. En grec, par exemple, ἐλέφας a d'abord signifié « ivoire ». Il est probable que assyrien *pilu*, araméen *pil*, etc., sont empruntés aux langues de l'Inde.

les noms en -our désignaient des agglomérations ordinaires. Sans doute cette distinction ne vaut-elle pas pour toutes les régions de l'Inde. Elle cesse d'être vraie chez les Arouarnoi où Skopeloura, l'unique ville en -oura, n'est point la ville royale, mais plus loin, chez les Maisôloi, l'unique ville en -oura : Pitoura est appelée précisément métropolis. Il semble que, dans la plus grande partie du Dekhan, les villes en -oura avaient une dignité particulière, supérieure à celle des villes en -our. Ces différences dans l'onomastique doivent correspondre à deux niveaux culturels. Les noms en -oura étaient peut-être en usage dans le langage officiel, tandis que les noms en -our appartenaient aux parlers villageois.

S'il semble bien que *pura*, *kūra*, **gūra*, *ūra*, *ūr* correspondaient à des niveaux sociaux distincts, il n'est pas aisé de préciser à quelles familles de langues appartiennent toutes ces formes. M. Sylvain Lévi écrit à propos de koura : « On est tenté de rapprocher la finale *°koura* dans Hippokoura de *°kourai*, qui se présente comme une forme de pluriel, dans le nom de Sōsikourai (VII, 1, 10), qui correspond certainement à Tuticorin; ici *kourai* est sans nul doute l'équivalent du mot tamoul *kuḍi* « lieu d'habitation, ville » (cf. les textes s. v° *Tuticorin* dans le Hobson-Jobson de Yule et Burnell). Mais l'identité *kūra* = *kourai* est fort douteuse » (*Notes indiennes*, p. 57).

Observons d'abord que la finale -*ai* n'est pas certaine. Les manuscrits donnent *°ourei*, *°ouri*, *°ouroi*, etc., et M. Renou qui a, pour la première partie du mot, adopté un peu hâtivement la lecture *Mosi*, pourrait bien avoir raison de lire ensuite : *°kouri*, forme très voisine du tamoul *kodī* « ville ». D'ailleurs Ptolémée signale à Taprobane une ville Prokouri et un marché Tarakori (VII, 4, 6 et 7). Il est à présumer que les noms de ce type sont également à rapprocher de tamoul *kuḍi* et du moderne Tuticorin.

L'existence en dravidien de formes telles que *kuḍi*, *ūru*, *ūra*, *ūr*, peut expliquer des noms modernes tels que Tuticorin, Travancore, Cannanore, etc., mais rien ne prouve que ces formes soient proprement dravidiennes. Les

noms qui signifient « ville » étant essentiellement des mots de civilisation, sont toujours suspects d'avoir été empruntés par les peuples moins avancés aux langues des populations voisines. Il faut donc examiner si les autres langues anaryennes de l'Inde ne contiennent rien de semblable.

Dans les langues munda on a pour « village » les mots suivants (Cf. *Ling. Surv. Ind.*, IV, p. 272-5) :

santali	<i>atō</i>	
mahle	<i>ātō</i>	kurku <i>āhu</i>
mundari	<i>hātū</i>	
birhar	<i>hātō</i>	savara <i>gorjan</i>
dhangar	<i>hātō</i> .	

On sait que, dans ce groupe de langues, **k* ancien peut devenir sonore, s'amuir en *h* ou même disparaître complètement. Les formes ci-dessus autorisent donc à poser pour « village » un ancien **kātū*.

D'autre part, en Indonésie, nombreux sont les noms de villes ou de villages terminés en *kuta*. Suivant les cas, le sens qu'il faut attribuer à ce mot est celui de capitale, forteresse, ville ou village. A Java, *kuta* désigne la cour, la demeure royale. A *kuta* du malais et de l'atchinaï correspondent *kōtō* en minangkabao et *huta* en batac (*Encyclopaedie van Nederlandsch-Indië*, 2^e édit. s. v. *kota*)¹.

Ainsi les noms munda semblent provenir d'un ancien **kātū* et les formes indonésiennes peuvent se ramener à *kuta*. Ces deux types austroasiatiques paraissent être en relation avec des verbes signifiant : fermer, enfermer, enclore, toute agglomération petite ou grande étant autrefois protégée contre les pillards ou les ennemis par une haie ou par un mur.

čam *karok* « clore, fermer, enclore, couvrir »
 karoh « clôture, fermeture »

1. On admet naturellement que tous ces mots sont des emprunts au skr. (*kuṭa* « forteresse »). Tant de villages sans importance seraient donc d'anciennes forteresses et auraient un nom partiellement indien. Mais on va voir que le problème n'est pas si simple.

bahnar	<i>krõn</i> « clôture, fermeture »
jarai	<i>krõ</i> , <i>kri</i> —
stieng	<i>kõtõh</i> « couvrir »
annamite	<i>kh'it</i> « fermer, envelopper ».

vx-javan.	} <i>kurun</i> « enclos, enfermé, enchaîné, être enfermé »				
mak.					
sund.					
malais					
tagal	<i>koloñ</i>	—	—	—	—
dayak	<i>kuron</i> ¹	—	—	—	—

Les mêmes variations vocaliques et consonantiques que nous constatons dans la forme de ces verbes s'observent également dans les noms qui, sur le même domaine, signifient « peau, écorce, écaille ». On a, d'une part, en indonésien commun *kulit* « peau, écorce² » et, d'autre part, dans les langues du continent :

čam	<i>kulit</i> « peau »	<i>kađuh</i> « écorce »
bahnar	<i>akar</i> —	<i>kõdoh</i> —
sue	<i>sõnkal</i> —	
tareng, kaseng,		
kon tu	<i>ankar</i> —	
Péninsule	} <i>kětõk</i> — <i>kětong</i> « scales (of fish) »)	
Malaise.		
	<i>keto'</i> — <i>kětong</i> « shell (of tortoise) »)	
	<i>geto</i> — <i>kětõ'</i> « egg-shell ».	

L'analogie est manifeste entre les verbes de la série « enclore » et les substantifs de la série « peau, écorce ». Il n'y a pas lieu de s'en étonner. Qu'on désigne la peau d'un animal, l'écorce d'un arbre, l'écaille d'une tortue ou les écailles d'un poisson, il s'agit toujours d'une « enveloppe » et cette notion peut naturellement s'exprimer au

1. Sans doute faut-il encore rattacher à cette série les verbes signifiant lier, entourer d'un lien :

bahnar	<i>kõt</i>	malais	<i>ikat</i> .
stieng	<i>kot</i>	Pén. mal.	<i>jeköd</i>
sedang	<i>kõt</i>		<i>čëkat</i>
mon	<i>dakat</i> .		

2. Cf. Brandstetter, trad. Blagden, *Indonesian Linguistics*, p. 34.

moyen d'une racine signifiant « enclore ». La même racine peut également servir à désigner toute agglomération fermée : villes, forteresses défendues par des remparts ou simples villages protégés par une épaisse clôture comme cela se voit encore en Extrême-Orient. Ainsi s'expliquent des mots indonésiens tels que *kuta* « ville, village » et sans doute aussi des mots sanskrits comme *kūḍya* « mur » et *kuṭa* « forteresse ». Ces deux derniers peuvent être ajoutés à la liste déjà longue des mots indo-aryens empruntés aux langues anaryennes.

Tout se passe en somme comme si, d'une ancienne racine austroasiatique *kar*, *kur*, *kut*, signifiant « enclore, envelopper », dérivait :

a) dans les Tables de Ptolémée la série *-koura*, *-goura*, *-oura*, *-our* ;

b) en skr. *kūḍya* « mur », *kuṭa* « forteresse » ;

c) de nombreux mots signifiant « ville » ou « village » dans les langues munda, indonésiennes et dravidiennes¹.

Est-ce à dire qu'il faille situer dans l'Inde transgangétique l'aire linguistique et culturelle d'où viennent des mots si importants pour l'histoire des institutions ? Plusieurs faits indiquent qu'on aurait tort de ne point regarder vers l'Ouest.

Parmi les anciens peuples du Nord-Ouest de l'Inde figuraient les Bhadra dont la capitale 'Sākala était aussi appelée Bhadrakara. J'ai indiqué ailleurs que les Bhadra étaient aussi nommés Bhadrakāra, sans doute parce que tel était le nom de leur ville². Si Bhadra est un ethnique, Bhadrakara, nom de la capitale, peut signifier « ville des Bhadra ». On est ainsi amené à isoler un élément **kāra* dans le nom d'une ville que son autre nom 'Sākala rend suspecte d'avoir été fondée par une population venue de l'Ouest.

De même que l'élément **koura* est souvent devenu **goura*

1. On peut même se demander si certains mots indo-aryens et anaryens désignant « la maison » ne font pas partie de la même famille. Cette question mérite d'être discutée à part.

2. Un ancien peuple du Penjab : les Udumbara, dans *Journ. As.*, 1926, p. 7.

dans les Tables de Ptolémée, **kara* peut être représenté par de nombreux mots en **gara* : Mandagara, Armagara, Bramagara, Margara, Kamigara, Kattigara, etc. ¹.

Ce nouveau type déborde largement les frontières de l'Inde. M. Autran me signale d'anciens noms de villes en **kara* et en **gara* à l'Ouest de l'Inde. Le sumérien contient précisément une racine qui peut expliquer ces noms ² :

gar « enclorre, rassembler, grouper ».
g'ar (har) — — —

On a encore en sumérien :

kar « mur » ³
ingar « enceinte, mur ».

On sait en outre que les variations vocaliques du type *a* : *u* sont fréquentes en sumérien et que la racine *gar* peut se présenter sous les formes ⁴ :

gar
kar « lier, rassembler ».
kur

La « racine verbale » austroasiatique *kar*, *kur* se retrouve donc en sumérien avec les mêmes variations et la même valeur sémantique.

D'autre part le sumérien a également :

uru « fonder »
 « habitation, ville »

forme réduite parfois à *ur* ⁵.

Il n'est pas improbable que la série sumérienne *kar*, *kur*,

1. Toutefois il est possible que, dans quelques-uns de ces noms, l'élément *-agara* représente skr. *āgāra*.

2. C. Autran, *Sumérien et Indo-européen*, p. 82, et Delitsch, *Sumérisches Glossar*.

3. Fr. Delitsch, *Glossar*, et C. Autran, *Sumérien et Indo-européen* p. 82.

4. Autran, *Ibid.*, p. 113.

5. Delitsch, *Glossar*.

uru, *ur* contienne plusieurs racines distinctes, de formes semblables et de sens voisins.

En définitive, rien ne permet de décider si la série indienne: *kūra*, **gūra*, *ūra*, *ūr* avec ses variantes *kāra*, **gāra* est proprement austroasiatique ou sumérienne. Encore cette indécision n'est-elle point un résultat négligeable, car elle nous oblige à poser un nouveau problème, celui des rapports du sumérien et des langues austroasiatiques.

Déjà M. Autran a signalé¹ que *pan*, nom de l'arc en sumérien, est comparable aux mots austroasiatiques qui signifient « arc, tirer de l'arc ». Mais il pouvait n'y avoir là qu'une ressemblance purement fortuite. Avec la série sumérienne *kar*, *kur*, *uru*, *ur*, cette éventualité devient moins probable. On pourrait d'ailleurs multiplier les exemples. Je me bornerai à citer les plus suggestifs :

SUMÉRIEN.		AUSTROASIATIQUE.
<i>g'a</i> « poisson »	« poisson »	<i>ka</i> (austroasiatique commun)
<i>ku</i> (<i>kúa</i>) »		
<i>sig</i> « peau couverte de poils » « laine »	« poil »	<i>sok</i> (mon) <i>sok</i> (stieng) <i>suk</i> (vx khmer). <i>sog</i> } (Péninsule <i>suk</i> } malaise) <i>sak</i> }
<i>gālu</i> « homme »	« homme »	<i>kol</i> (munda commun) <i>kur</i> (Péninsule malaise) <i>mönö</i> (halang) <i>benü</i> (lave) <i>ur-añ</i> (čam) <i>or-añ</i> (malais)
<i>mulu</i> »		
<i>ur</i> »		
<i>buru</i> « fruit »	« fruit »	<i>pèli</i> <i>pèlè</i> (Péninsule malaise) <i>plè</i> <i>plei</i> (bahnar) <i>phlé</i> (khmer)

1. *Ibid.*, p. 123 et cf. *BSL*, XXV, p. 56-59.

SUMÉRIEN.

AUSTROASIATIQUE.

<i>gula</i> « grand »	« grand »	<i>karū, kadū</i> (niko- barais)
<i>gal</i> »		<i>karū</i> (chowra) <i>kadui</i> (Péninsule malaise)
<i>mah</i> « grand »	préfixe aug- mentatif	<i>ma</i>
<i>nē</i> démonstratif	démonstratif	<i>ni, nē</i> (austroasia- tique commun).

Ces analogies, dont la liste n'est pas close, peuvent s'expliquer par des emprunts. Il n'est pas non plus impossible que le sumérien soit apparenté aux langues austro-asiatiques. Mais il serait prématuré de vouloir dès maintenant choisir entre ces deux alternatives.

SUR GREC $\lambda\iota\lambda\alpha\iota\sigma\mu\alpha\iota$, $\lambda\epsilon\lambda\acute{\iota}\eta\mu\alpha\iota$.

Le parfait correspondant au présent $\lambda\iota\lambda\alpha\iota\sigma\mu\alpha\iota$ est $\lambda\epsilon\lambda\acute{\iota}\eta\mu\alpha\iota$: Homère a le participe $\lambda\epsilon\lambda\eta\mu\acute{\epsilon}\nu\omicron\varsigma$ Δ 465 = E 690 et M 106 = Π 552. Le rapport entre les deux formes appelle une explication.

Le rapprochement avec skr. class. *lasati* « il fait effort, il joue, il est satisfait », *lālasah* « désireux » (toutes formes non védiques, et où *l* montre que le groupe a été pris par le sanskrit à des parlars orientaux de l'Inde), v. sl. *laska* « flatterie », russe *lísyj* « désireux », got. *lustus* « ἐπιθυμία », lat. *lascīuos* indique une racine de forme **les-* : germ. *lus-* et lat. *las-* reposent sur la forme à vocalisme zéro avec une voyelle réduite **l̥s-*. M. Hirt a montré que, en grec, cette voyelle est représentée normalement par ι, v. son *D. idge Vokalismus*, p. 79 et suiv. ; ce traitement a été contesté récemment, à tort, par M. Petersen (v. *Language*, II, p. 14 et suiv.). Le radical du parfait $\lambda\epsilon\lambda\acute{\iota}\eta\mu\alpha\iota$ repose donc sur **lel̥sē-* et ne fait aucune difficulté. La forme viendrait appuyer la doctrine de M. Hirt s'il en était besoin. L'hypothèse d'une racine **lēi-* qu'a envisagée Solmsen, *K. Z.*, XLIV, 171, hypothèse peu vraisemblable, apparaît superflue.

L'α du présent $\lambda\iota\lambda\alpha\iota\sigma\mu\alpha\iota$ ferait, en revanche, difficulté si l'on ne remarquait que la seule forme qui ait sérieusement embarrassé M. Hirt pour poser sa règle est $\nu\alpha\iota\omega$, de **n̥syō*. La comparaison des deux cas fournit la solution : la voyelle réduite dont le traitement normal est ι aurait le traitement α devant l'ancien groupe **-sy-*.

Dans la racine **nes-*, comme dans la racine **les-*, le traitement ordinaire ι apparaît peut-être. En effet on n'a pas réussi à expliquer le présent $\nu\acute{\iota}\sigma\sigma\mu\alpha\iota$ — ou $\nu\acute{\iota}\sigma\mu\alpha\iota$ — par une forme à redoublement : **n̥insō-* n'aboutirait pas à $\nu\acute{\iota}\sigma-$; **n̥insyō*, à quoi l'on a pensé, est imaginaire. Si la forme est

νίσσομαι, ce présent pourrait s'expliquer par une forme expressive **n°sse-*, à gémée intérieure, du type de πίσσω, verbe expressif où -σσ- ne peut représenter qu'un ancien -ss- expressif. Si νίσσομαι est la bonne forme, peut-être s'expliquerait-elle par **n°ssyo-*. — Ces hypothèses, manifestement incertaines, ne changent en tout cas rien à la règle enseignée pour expliquer λιλαιόμεναι et ναίω.

L'α des aoristes ἐλάσσε, ἐλάσθη ne peut s'expliquer que par l'analogie du présent. L'ι de λελέτηναι a été plus résistant parce que le présent et le parfait étaient, en grec, deux formes indépendantes et qui agissaient peu l'une sur l'autre, tandis que le présent et l'aoriste formaient couple.

L'α de λάσθη· πόρνη Hesych. et de tous les mots de ce groupe (qu'on trouve maintenant réunis, d'une manière commode, dans E. Walde, *Vergl. Wört. d. indgerm. Spr.*, II, p. 386) serait aussi analogique des formes de présent telles que λιλαιόμεναι. Ces formes ne sauraient suffire à autoriser l'hypothèse d'une racine **las-* que pose Walde, *loc. cit.*, II; p. 387, et qu'aucune autre forme, en dehors du grec, ne suppose nécessairement.

A. MEILLET.

SUR DES FORMES SUPPLÉTIVES DE L'ADJECTIF SIGNIFIANT « GRAND »

Le vieux slave oppose *bolĭjĭ* (noté *bolĭi*, etc.) « plus grand » à *velĭjĭ* (noté *velĭi*, etc.) et *velikŭ* « grand ». Le germanique offre une opposition semblable, ainsi got. *mikils* « μέγας », mais *mais* « μαῖς », *maiza* « μέζων » avec superlatif *maists*. Ces faits éclairent la situation de l'italo-celtique.

Le celtique a éliminé la racine **meg'ǵ* ; le positif irl. *mōr* (*mār*), gall. *mawr* a un vocalisme *ō* (en face de got. *wailameri* « εὐφημα », v. h. a. *māri* « célèbre » (et v. russe *Volodi-měru*). Ce vocalisme doit provenir des seconds termes de composés ; gaul. *Virido-marus* a au second terme le même vocalisme que gr. ἐγχεσί-μωρος. Ce doit être sous l'influence du comparatif — lequel a lui-même reçu le vocalisme radical du positif : irl. *mōa* « plus grand » — que les mots celtiques, irl. *mōr*, etc., ont été affectés au sens de « grand » et ont remplacé l'adjectif indo-européen commun dont la racine était **meg'ǵ*.

En italique, un représentant de **meg'ǵ* a subsisté : lat. *magnus*, avec vocalisme radical au degré zéro, **m'g'*-, normal dans un dérivé secondaire en *-*no*-. Le comparatif *maior* et le superlatif *maximus* ont reçu le vocalisme du positif et n'attestent par eux-mêmes rien d'ancien. Mais il y a une forme énigmatique, l'adverbe *magis*, dont la finale *-is* n'a d'analogue nulle part hors de l'italo-celtique dans les comparatifs et, en latin, serait unique. Ceci amène à supposer que *magis* serait une adaptation d'un ancien **mais*, correspondant à la forme germanique ; le *g* aurait été introduit en latin d'après *magnus*.

Et en effet l'osque a plusieurs fois *mais* « magis », *maimas* « maximae » sur la table de Bantia, et l'ombrien a

trois fois *mestru* « maior » (féminin), formé comme osq. *minstreis* « minoris » et comme lat. *magister* en face de *minister*, type inverse du type latin *interior*, *exterior*, etc. L'hypothèse que osq. *mais* reposerait sur un ancien **magyos* est de tout point arbitraire ; elle est exclue par les formes osq. *maimas* et ombr. *mestru* qui ne l'admettent pas. D'ailleurs, en tant qu'adverbe, *minus* ne représente pas un ancien **minos* parallèle à lat. *maiūs*, neutre de *maior* ; c'est un ancien **minus*, avec le même *u* que dans *minuō*, cf. gr. *μνέθω* : c'est ce qu'indique l'action exercée sur **plois* devenu *plous* sous l'influence de *minus*. Il y a donc eu opposition de *minus*, d'une part, de *magis* (ancien *mais*) et *plous*, de l'autre. L'italique a connu **mais* que vient confirmer indirectement lat. *magis*.

Osthoff, *Suppletivwesen*, p. 65, n'a pas osé suspecter l'antiquité de lat. *magis*. Mais le vocalisme de cet adverbe n'est pas celui qu'on attendrait dans une forme vraiment ancienne. — Du reste, *magnus* même n'est pas sans faire difficulté ; car on n'y voit pas trace du caractère dissyllabique du mot qui est bien attesté par l'indo-européen.

Ainsi l'on est amené à supposer que l'italo-celtique a connu un type supplétif parallèle à celui de got. *mikils* : *mais*, soit v. lat. **magnos* : **mais*, et qu'il y aurait là une particularité occidentale de plus à relever dans la dialectologie indo-européenne.

A. MEILLET.

A PROPOS D'UNE THÉORIE NOUVELLE DU PERFECTUM LATIN EN *-uī*.

Malgré beaucoup d'essais, l'origine du perfectum du type *nōuī* ou *monuī* était demeurée jusqu'ici obscure. Dans sa grande étude de la *Rivista indo-greca-italica*, II et III, M. Ribezzo avait fait un relevé de toutes les théories et tenté de caractériser le type originel sur lequel reposent les formes telles que skr. *ṣajjāu* et lat. *nōuī* ; mais il n'en ressortait pas une explication des formes du type lat. *nōuī*. Dans sa récente revision de la *Lateinische Grammatik* de Stolz-Schmalz, I, p. 335, M. Manu Leumann passe rapidement en revue tous les essais et s'abstient de conclure.

Dans son article de la *Revue des études latines*, IV (1926), p. 212 et suiv., M. A. Burger a sans doute résolu le problème grâce au courage avec lequel il s'est libéré d'une doctrine universellement admise, mais que rien ne vient appuyer. Il constate que la flexion de *nōuī* est, d'une part, *nōuī*, *nōuīt*, *nōuimus*, de l'autre, *nōstī*, *nōstis*, *nōrunt*, et que rien n'oblige à considérer *nōstī* comme représentant *nōuistī*, que même un passage de *nōuistī* à *nōstī* n'est pas probable. La 1^{re} personne du pluriel *nōuimus* s'explique par une action analogique nécessaire (sagement, M. Burger n'attribue pas au *nōmus* d'Ennius plus d'importance que cette forme isolée n'en mérite). Il ne reste donc que deux formes anciennes à *-u-* : *nōuī* et *nōuīt*. Or, on sait qu'en sanskrit, l'*u* du type *ṣajjāu* apparaît seulement à la 1^{re} et à la 3^e personne du singulier. Abstraction faite des caractéristiques lat. *-ī* et *-īt*, qui sont évidemment des innovations, la concordance du type latin et du type sanskrit est donc parfaite. Bien que limitée à deux langues, elle est trop précise pour qu'on ne soit pas par là autorisé à poser une forme indo-européenne ; peu importe la façon dont s'expli-

quera cette forme; il est sans doute impossible de faire à ce sujet autre chose que des hypothèses invérifiables; et, même si l'on pouvait faire mieux, cela ne changerait rien à la théorie des formes sanskrites et latines, entre l'indo-européen, d'une part, le sanskrit et le latin, de l'autre, la seule qui soit envisagée ici.

M. Burger a sans doute poussé trop loin la critique. P. 217, l. c., il fait avec raison état du rapprochement de lat. *nōuī*, *nōuīt* et de skr. *jajñau*; mais il écarte celui de lat. *-plēuī* et de skr. *papraū* pour cette raison que le *plē-* de *-plēuī* représenterait un aoriste; cf. véd. *āprāt*, hom. *πλῆτο*. Mais *-plēuī* n'existe qu'après un préverbe, c'est-à-dire en un cas où, même s'il y avait eu redoublement, ce redoublement ne serait pas conservé; cf. *tetigi*, mais *at-tigi*. — Du reste *nōuī* est à gr. *ἐγών* ce que *-plēuīt* est à hom. *πλῆτο* et prêterait à la même réserve critique.

En pareille matière, il est vain de rapprocher les formes une à une. Les seules formes qu'il y ait lieu de rapprocher d'une manière isolée sont celles qui, étant anomales, ont un traitement propre. Tel n'est le cas ni pour les formes en *-au* du sanskrit, ni pour les formes en *-uī* du latin. En sanskrit, toutes les racines qui ont un *-ā-* final, soit qu'il s'agisse de racines monosyllabiques comme *sthā-*, parf. *tasthaū*, soit qu'il s'agisse de la forme à voyelle longue finale de racines dissyllabiques comme *prā-*, parf. *papraū* (la forme *paprā*, RV, I, 89, 1, est une survivance unique), ont *-au*. En latin, tous les thèmes verbaux terminés par une voyelle ont *-uī*, et l'on a *sēuī*, *nōuī*, *plēuī*, mais aussi **moniwei* > *monuī*, etc. Il n'y a donc pas une de ces formes dont on puisse affirmer le caractère ancien; on ne connaît que le type. Et il n'y a pas lieu de s'étonner que le sanskrit n'ait rien de pareil à *monuī*: dans la structure du sanskrit, il n'y avait place pour rien de pareil.

Les deux seules formes du latin et du sanskrit qui, au premier abord, se laissent rapprocher sont *-plēuī*, *papraū* et *nōuī*, *jajñau*. Elles ne se recouvrent pas et même n'ont aucune chance de se recouvrir. Car le latin, comme le germanique et l'irlandais, n'emploie au parfait le redouble-

ment que dans les cas où le vocalisme radical est le même au présent et au parfait, comme dans lat. *momordi* ; là où il y a préverbe, le latin n'admet le redoublement que pour les dissyllabes *dedi*, *steti* ; par suite le radical du parfait se trouve être identique à celui du présent, et c'est pour cela que le latin recourt alors à l'aoriste en *-s-* : *prae-morsit*. Dès lors, le redoublement ne saurait apparaître là où l'emploi de *-w-* distingue le parfait du présent comme il arrive dans *nōuī* en face de *nōscō*.

Le gotique a, par exception, le redoublement dans *saiso*, malgré le vocalisme caractéristique de *saiso* en face de *saia* ; le latin, plus fidèle à sa règle générale, a *sēuī* sans aucun redoublement.

Il est donc vain de vouloir ici rapprocher d'une forme sanskrite particulière une forme latine particulière. Mais le rapprochement des types est saisissant, et ceci seul importe.

A. MEILLET.

COMPTES RENDUS¹

A. SÉCHEHAYE. — *Essai sur la structure logique de la phrase*. Paris (Champion), 1926, in-8, 237 p. (Collection linguistique, XX).

M. Séchehaye réfléchit depuis longtemps à la façon dont peut s'analyser une phrase, d'une langue quelconque. Si ses exemples sont empruntés au français, ils doivent valoir pour toute autre langue également. Il y a un certain nombre de nécessités de structure auxquelles n'échappe aucun idiome. Les conclusions auxquelles il aboutit n'ont rien de révolutionnaire ; mais elles sont sages et semblent de nature à fournir la base de toute « analyse logique ». Il faut donc recommander cet ouvrage à tous ceux qui étudient et enseignent des langues ; tous y trouveront ample matière à des réflexions justes et utiles.

L'exposé n'est pas exempt de quelques longueurs, de quelques subtilités philosophiques inutiles au grammairien. Mais, dans l'ensemble, je ne puis que souscrire aux idées de M. Séchehaye.

1. Les comptes rendus signés A. M. sont de M. A. Meillet.

Atteint d'une maladie sérieuse à un œil au cours du travail, à un moment où je ne pouvais plus en changer l'organisation, je n'ai pu l'achever qu'avec peine, et d'une manière très imparfaite. Je n'ai pu ni lire ni discuter comme il convenait une part notable des ouvrages dont j'avais entrepris l'examen. L'incapacité où je me suis trouvé de faire mieux d'août à novembre devra servir d'excuse près des auteurs et près des lecteurs.

A. MEILLET.

Mon idée sur les adjectifs n'est pas exactement reproduite p. 57, chose peu surprenante ; car cette doctrine a toujours été ou négligée ou mal comprise ; quelle qu'en soit la portée, elle a au moins un mérite, celui d'être matériellement correcte. Ce que j'ai enseigné et que je maintiens, c'est que, en indo-européen, le substantif exprime par lui-même seulement la distinction de l'« animé » et de l'« inanimé » sous la forme du masculin-féminin, comportant nominatif et accusatif distincts, et du neutre, qui a une forme unique de nominatif-accusatif ; la distinction du féminin d'avec le masculin ne s'exprimait qu'à l'aide de différences du thème de l'adjectif.

L'ouvrage est plein d'observations fines qu'il faudra retenir, celle-ci, par exemple, de la p. 169, que l'infinitif du grec, du latin, du germanique est beaucoup moins substantif que le participe n'est adjectif.

A. M.

Otto JESPERSEN. — *Mankind, Nation and Individual from a linguistic point of view*. Oslo, 1925, 222 p., in-12.

Notre illustre confrère publie dans ce volume une série de leçons faites par lui à l'Institut pour l'étude comparative des civilisations, qui fonctionne à Oslo. Il s'y est attaqué au problème qui est probablement le plus difficile de la linguistique et qui en est même temps le problème fondamental, celui qu'on peut résumer d'un mot, en posant la question : Qu'est-ce qu'une langue ?

Il est curieux en effet que cette question si simple, qui porte sur l'objet même de leur science, soit celle à laquelle les linguistes soient le plus embarrassés de répondre. C'est qu'en essayant de la saisir, on se trouve ballotté entre la considération de l'individu et celle de l'espèce entière. Il y a toute espèce de langues, depuis la langue individuelle jusqu'à la langue universelle en passant par les dialectes,

les langues communes, les langues spéciales. Quand on essaie de définir chacune d'elles par opposition aux autres ou de les embrasser toutes dans une définition identique, on rencontre les plus grandes difficultés.

M. Jespersen s'est surtout proposé de faire ressortir ces difficultés en exposant les contradictions et les erreurs où sont tombés ses devanciers. C'est dire que son livre renferme une partie critique des plus importantes. Le plan qu'il a adopté met surtout en valeur la partie critique, au détriment peut-être de la partie positive. Il a découpé sa matière en un certain nombre de leçons ayant chacune un objet précis, et malgré le lien qui les unit toutes, on a quelque peine à saisir la vraie doctrine de l'auteur. Même la dernière leçon, qui annonce une conclusion générale, dévie assez rapidement vers la discussion de questions particulières. De là une impression d'ensemble un peu décevante.

Une autre cause fortifie encore cette impression. C'est que l'auteur a voulu faire entrer à la fois dans ce petit livre toutes les parties de la linguistique et considérer cette science en même temps sous tous ses aspects. Or, la linguistique est une science à plusieurs faces et chaque face présente une construction complexe. On oppose la langue individuelle à la langue commune ; mais chacune d'elles enferme des notions disparates. L'emploi que fait de la langue un homme du peuple qui veut seulement satisfaire à ses besoins journaliers et celui qu'en fait le poète en vue d'un effet artistique à produire sont d'ordre très différent. Il s'agit pourtant dans les deux cas d'une langue individuelle. On parle de correction en matière de langage. M. Jespersen a consacré à cette question une de ses meilleures leçons, pleine de vues pénétrantes. Mais la norme qu'a dans l'esprit un paysan et qui lui permet de juger si l'habitant de tel village voisin parle bien ou mal est très différente de celle qu'imposent à la langue écrite les décisions des grammairiens ou des académies. La notion de langue individuelle comme la notion de correction linguistique renferme en réalité des cas d'espèce nombreux et variés. Il en est de même de la plupart

des notions qui se rapportent au langage. A vouloir les embrasser toutes dans toute leur complexité, on risque d'éblouir le lecteur par une accumulation de nuances trop subtiles. Et c'est un inconvénient que malgré tout son talent l'auteur n'a peut-être pas évité.

Pour saisir une matière aussi complexe que le langage, le meilleur système n'est pas de déplacer les points de vue, mais de choisir celui où les choses apparaissent à leur juste place et dans leurs vraies proportions. Il faut d'abord écarter tout ce qui dans le langage n'est pas proprement linguistique, et par exemple distinguer la pensée à exprimer de la forme qui l'exprime. Il n'est pas douteux qu'une pensée, illogique en soi, peut être linguistiquement correcte. M. Jespersen proteste p. 116 contre l'assertion de Pott et de Benfey, suivant lesquels la phrase « deux et deux font cinq », erronée quant au fond, ne présenterait aucune incorrection de forme. Il soutient que la correction n'est pas limitée à la grammaire, mais s'étend au vocabulaire ; or dans la phrase en question le vocabulaire serait en défaut. En réalité, l'exemple est mal choisi. Aucun être sensé n'a jamais avancé une proposition semblable ; si d'aventure elle a été prononcée, ou écrite, ce ne peut être qu'en manière de plaisanterie, pour préparer un jeu d'esprit, ou amuser l'attention, par exemple comme titre d'un recueil humoristique de Georges Auriol. Mais si je dis $35 + 27 = 61$, en me trompant d'une unité sur le total, ma phrase est aussi correcte linguistiquement que si j'avais dit 62, qui est le total exact. On raconte qu'un professeur d'allemand faisait traduire à ses élèves des phrases comme « Je me mords le front », « J'étais assis entre mon frère et moi » ; ces phrases sont absurdes et ridicules, mais, en fait, pourquoi ne serviraient-elles pas, aussi bien qu'une autre plus sensée, à enseigner les règles de la grammaire allemande ? En poussant à l'extrême la critique de M. Jespersen, on devrait aussi déclarer linguistiquement incorrectes les phrases qui sont contraires à la vérité morale ; dire par exemple que « Néron est un bienfaiteur de l'humanité », n'est-ce pas aussi illogique que d'additionner « deux et deux font cinq » ?

Or, les préoccupations morales doivent également rester en dehors de la linguistique. On les voit cependant percer à deux ou trois reprises dans le livre de M. Jespersen, quand il s'agit par exemple de définir la meilleure langue (p. 140), ou d'apprécier la diffusion des langues communes (p. 81). Il ne craint pas d'écrire (p. 112) : « Languages, after all, are humanly created, and it is not only a right, but a duty, to contribute to the best of our poor ability to make them better for our fellows and for the generations to come ». Si cela veut dire que chacun de nous doit s'efforcer de maintenir sa langue telle qu'il l'a reçue de ses ancêtres, c'est une formule bien vaine, car il n'appartient à personne de soustraire une langue vivante à la loi générale du changement. Mais la formule est plus vaine encore, si elle implique l'existence d'une sorte d'idéal linguistique supérieur à toutes les langues et auquel chacun de nous devrait s'efforcer de conformer la sienne.

Comme toutes les institutions humaines, le langage est le domaine du relatif. Il est né de la société et réglé par des forces sociales. C'est du point de vue sociologique qu'il convient de le considérer. Là est le secret de la perspective ; là se résolvent les contradictions et les disparates ; là gît le fin mot du problème que M. Jespersen s'est posé. On peut maintenir la distinction établie par F. de Saussure entre la langue et la parole — elle résiste aux critiques qui lui sont adressées ici, p. 18 et s. —, à condition de donner à l'une et à l'autre une acception sociologique. La langue est un produit de l'activité sociale, et comme cette activité suppose le concours de forces extrêmement nombreuses et variées, il n'y a jamais deux faits de langue qui soient exactement semblables, ni deux langues qui se soient exactement créées dans les mêmes conditions. C'est le cas pour les langues communes, que M. Jespersen, p. 65, ramène un peu trop à une formation identique. Cela n'empêche pas qu'il y ait des principes généraux qui régissent l'évolution des langues et que le linguiste puisse discerner derrière le rideau mouvant des contingences. Ce n'est pas tomber dans la mystique, pour laquelle M. Jespersen pro-

fesse avec raison une sainte horreur, que de considérer la langue comme une entité idéale, indépendante des individus qui la parlent et s'imposant à eux sans restriction. La parole est la langue en action dans un groupe social donné. Dire que la langue est simplement le pluriel de la parole comme *chevaux* est le pluriel de *cheval*, c'est plus spirituel que juste; il y a entre les deux une opposition plus profonde. La parole ne peut être observée et étudiée que dans l'individu. Mais l'usage que fait chaque individu de la parole est réglé par des conventions sociales, celles du groupe auquel il appartient. La parole a pour résultat de transformer à chaque moment la langue; et chaque individu pour sa part contribue à cette transformation. Cela ne veut pas dire que la part de chacun soit égale. Toutes les différences qui distinguent entre eux les individus d'un groupe jouent un rôle dans la parole: le prestige, l'autorité, la force, établissent des distinctions et en quelque sorte une hiérarchie. L'influence d'un individu isolé sur le développement linguistique est donc possible; on l'observe même assez souvent, et M. Jespersen, qui oppose avec raison (p. 33) à M. Gauchat les travaux de H. Schurtz et de Karl Braun, eût pu joindre à ces derniers l'article que M. Duraffour a donné au dernier volume du *Bulletin*. On y voit combien l'imitation de tel ou tel sujet doué de prestige contribue à l'extension de la langue commune au détriment du parler local.

Mais ce n'est pas à M. Jespersen qu'il convient de rappeler le caractère social du langage. Son petit livre est tout imprégné de sociologie, et parmi les auteurs dont il s'est inspiré, notre confrère M. Lévy-Bruhl occupe une bonne place. Le seul regret qu'on éprouve est qu'à travers un développement si riche de faits variés, judicieusement choisis et toujours élégamment présentés, l'orientation sociologique n'apparaisse pas plus nettement. C'est une question de plan. Peut-être les nécessités de l'enseignement oral n'en comportaient-elles pas d'autre.

J. VENDRYES.

J. van GINNEKEN. — *De erfelijkheid der klankwetten*. Amsterdam, 1926, in-8, 50 p. (*Mededeel. d. kon. Akad. van wetenschappen*, afd. Letterkunde, deel. 61, ser. A, n° 5).

Rien de plus naturel que d'attribuer à des faits d'hérédité, de caractère biologique, les innovations phonétiques qui apparaissent chez les individus d'un même groupe vers le même moment. J'ai moi-même laissé entrevoir cette possibilité dans ma *Méthode comparative*, mais sans serrer le problème de près. Le P. J. van Ginneken s'y attaque hardiment, et il se demande, non sans vraisemblance, si les changements — ou au moins certains changements, car il n'est pas évident que tous les faits proviennent d'une condition unique — ne proviendraient pas les uns de mutations telles que celles qu'a observées H. de Vries, les autres de croisements comme ceux dont le mendélisme fournit des formules. Il faut renvoyer le lecteur à cette suggestive étude, qui est accompagnée d'un résumé en français.

Les idées du P. van Ginneken ne changent rien d'essentiel à la théorie de la parenté des langues; les mutations ou les changements provoqués par des croisements n'empêchent pas que le tout s'applique à une langue déterminée, et c'est la volonté (souvent mal réalisée) de continuer l'usage d'une langue déterminée qui définit toutes les parentés linguistiques nettes constatées jusqu'ici. Ceci n'enlève rien à l'importance des facteurs biologiques envisagés par le P. van Ginneken.

A. M.

Breviario di neolingustica. Parte I. *Principi generali di* G. BERTONI. Parte II. *Criteri tecnici di* M. G. BARTOLI. Modène, 1925, in-16, 127 p.

Les auteurs opposent leur « néolingustique » à l'école des néogrammairiens. A vrai dire, tous les néogrammai-

riens sont morts, et personne ne se réclame d'eux aujourd'hui. Au fond, ce que veulent marquer les auteurs, c'est l'opposition entre une méthode qui consiste à observer des faits fixés et à les comparer et une méthode qui cherche à étreindre le mouvement même de la langue.

Que la « loi phonétique » ne soit rien de plus qu'une manière de formuler un fait accompli est chose certaine, et, parmi ceux qui y ont réfléchi, personne sans doute ne le contestera à M. Bertoni. — Quant à la façon dont se produisent les changements de prononciation, c'est un tout autre problème auquel la considération des « lois phonétiques » apporte des données, mais qu'elle ne fournit pas, à elle seule, le moyen de résoudre. La conception de M. Bertoni, qui croit que le changement se réalise par extension de faits se produisant chez certains individus et dans certains mots, ne rend pas compte des caractères de généralité et de parallélisme qui sont essentiels à l'innovation phonétique. D'autre part, il importe de distinguer absolument deux phénomènes qui diffèrent du tout au tout : le changement spontané qui se produit dans un parler ou un groupe de parlers. et l'extension de prononciations communes telle qu'on l'observe aujourd'hui un peu partout en Europe.

Il y a beaucoup d'observations utiles à retenir dans la partie technique de M. Bartoli. Mais des remarques générales comme celles qui sont faites ne peuvent servir qu'à une orientation, non à des démonstrations. Et l'on pourrait contester beaucoup des vues particulières de l'auteur. Les faits d'irradiation qu'on observe dans le vocabulaire, ainsi dans le cas de *plus* substitué à *magis*, ne peuvent servir de guide pour les faits morphologiques ni surtout phonétiques. Admettre une coexistence de l'original de gr. $\pi\upsilon\rho$ et de celui de lat. *ignis* en indo-européen ne ferait difficulté que si les deux mots avaient eu une même valeur initiale, ce qui n'est pas le cas.

A. M.

N. G. H. DEEN. — *Over taalverwantschap meeningen en vragen*. Amsterdam, 1920, in-8, 40 p. (*Mededeel. d. kon. Akademie van wetenschappen*, Afd. Letterkunde, 61, A, n° 2).

H. SCHUCHARDT. — *Sprachverwandschaft II*. Berlin, 1926, in-4 (*Sitzungsber. d. preuss. Akad. d. Wiss.*, 1926, xvii, p. 148-152).

Dans un mémoire attentif (suivi d'un bref résumé en français), M. Deen serre de près les termes de la discussion qui s'est poursuivie amicalement entre l'illustre maître de Graz, M. H. Schuchardt, et moi sur la notion de parenté de langues. Les conclusions où aboutit M. Deen, après un examen approfondi, sont trop proches des miennes pour que je puisse les discuter. J'y renvoie les linguistes qui s'intéressent à cette question fondamentale ; ils y trouveront le problème éclairé sur toutes ses faces. Le mémoire est plein d'observations utiles.

En un sens, la discussion porte moins sur des théories que sur la manière d'aborder l'étude des faits. M. Schuchardt ne veut se laisser arrêter dans cette étude par aucune doctrine à priori. L'histoire des langues indo-européennes, des langues sémitiques, du bantou, du finno-ougrien, on peut dire aussi du chinois, offre un certain type de faits qui est net : une langue commune, qui a un rôle de civilisation, s'étendant à des populations nouvelles, puis se différenciant. Le fait essentiel est l'existence initiale d'une « langue », au sens saussurien du mot, c'est-à-dire d'une norme dont les sujets parlants ont quelque conscience.

C'est ce que marque M. Schuchardt lui-même dans son nouveau mémoire sur la « Parenté de langues » où il pénètre le fond même de ma pensée. Il y discute le caractère de « coercition » que, à la suite de Durkheim, j'ai posé comme fondamental pour le fait linguistique. Le degré de cette coercition varie assurément beaucoup d'une communauté linguistique à l'autre ; mais là où il n'y a pas un certain degré d'unité, dû à un certain degré de coercition,

il n'y a pas vraiment « langue », puisque, sans une résistance à la diversité, les sujets tendraient à ne plus se comprendre entre eux.

A. M.

Alf SOMMERFELT. — *Un cas de mélange de grammaires.*
Oslo (Dybwad), 1926, in-8, 11 p. (*Det norske Videnskabs-Akademi i Oslo*, II, 1925, n° 4).

Ce n'est qu'une plaquette, mais l'importance pour la linguistique générale en est grande parce qu'on y trouve un fait décisif bien analysé. Aucune discussion théorique ne permet de trancher la question de l'emprunt d'une caractéristique grammaticale. On sait que, dans l'histoire si longue et si diverse des langues indo-européennes, il n'a jusqu'ici été signalé aucun fait indiscutable de cette espèce. M. Sommerfelt a eu la chance d'en observer un : des parlers gallois ont emprunté, en certains cas particuliers, l'-s du pluriel anglais pour marquer le pluriel de certains noms. Il a fallu pour cela des conditions singulièrement favorables : bilinguisme fréquent et presque normal chez les Gallois, grande supériorité de prestige de l'anglais, unité de formation du pluriel en anglais, grande diversité en gallois et difficulté à marquer le pluriel de certains noms, et il faut ajouter : ressemblance générale de structure entre les deux langues parlées par les sujets bilingues. Le fait apporté par M. Sommerfelt et bien interprété par lui montre tout à la fois la possibilité d'un emprunt morphologique et la raison pour laquelle pareils emprunts sont rares dans les langues dont le système morphologique est nettement caractérisé.

A. M.

Ch. LALO. — *Science du langage*. Extrait du *Manuel de baccalauréat*, 2^e partie, de Janet, Piéron et Lalo, p. 213-243. Paris (Vuibert), 1925, in-16.

M. Ch. Lalo a bien tiré parti des dernières publications françaises sur la linguistique générale. Son bref exposé est clair et au courant. On ne s'arrêtera pas à quelques naïvetés, peu évitables pour un profane : p. 228 M. Lalo semble distinguer la langue de Cicéron et celle de César ; en réalité ces deux écrivains ont une grammaire pareille à un point qui est rare chez deux hommes différents, même de même époque et du même monde.

A. M.

Kr. NYROP. — *Ordenes Liv.* 1^{er} vol., 2^e édit. Copenhague (Gyldendal), 1925, in-8 (VIII-) 192 p.

Le livre de M. Nyrop, plein d'observations et de faits bien observés, a dû recevoir une nouvelle édition. L'auteur en a profité pour améliorer nombre de détails sans transformer l'ouvrage.

A. M.

P. TEILHARD DE CHARDIN. — *Le paradoxe transformiste* (extrait de la *Revue des Questions scientifiques*, 1925, 32 p.).

Dans cet article fait pour défendre la théorie transformiste, l'auteur, géologue et paléontologiste éminent, présente deux remarques dont, mutatis mutandis, l'histoire du langage doit faire son profit dans bien des cas.

L'une est que le point de départ des lignées est souvent tout petit, et qu'il y a de grandes chances qu'il nous échappe.

L'autre est que les mutations se produisent plus couramment — sans doute plus facilement — chez des individus de petite taille que chez des individus de grande taille.

A. M.

H. DELACROIX. — *L'analyse psychologique de la fonction linguistique*. Oxford (Clarendon Press), Zahareff lecture, 1926, in-8, 28 p.

M. Delacroix montre, dans cette leçon très ramassée, la complexité des faits linguistiques. Un exposé aussi plein ne se laisse pas résumer. Il en faut retenir les formules. Ainsi : « Il n'y a pas de langue où tout soit arbitraire. Il n'y a pas de langue où tout soit motivé. Toute langue oscille, comme elle évolue, entre le cosmos et le chaos. » Ou : « L'histoire ne nous montre qu'un petit nombre de procédés interchangeables qui se succèdent et peuvent se transposer. L'unité du langage est manifeste sous la diversité des langues. Il y a un esprit humain. »

A. M.

H. SCHUCHARDT. — *Der Individualismus in der Sprachforschung*. Vienne (Holder), 1925, in-8, 21 p. (Akad. d. Wiss. in Wien, Phil.-hist. kl., *Sitzungsber.*, 204, 2).

Il y a des savants qui sont des machines à faire de la science ; M. H. Schuchardt est un homme qui cherche, qui pense, qui ouvre des voies. Son mémoire, dont la lecture est délicieuse, pourrait s'intituler : *les confessions d'un linguiste*. Il amène à faire un retour sur soi-même, à se de-

mander en quelle mesure on s'est laissé conduire dans ses recherches et ses conclusions par sa fantaisie, par son goût personnel, par son tempérament. Il y a de sa personne dans le travail de tout savant ; et ceci est vrai surtout de sciences où, comme en linguistique, le tact, le jugement porté sur des faits complexes qui échappent au calcul interviennent sans cesse. Je ne puis que conseiller à tous les linguistes de lire ces pages savoureuses et d'en faire leur profit.

En un post-scriptum expressif, M. Schuchardt parle de la discussion que j'ai soutenue avec lui sur la question de parenté des langues. Il dit, avec quelque justesse, que, à aucun moment nous n'avons pénétré dans l'enclos l'un de l'autre. Tant chacun est pénétré de ses idées générales, ce que M. Schuchardt est prêt à qualifier de dogmes — et a peine à s'en évader.

Longtemps, presque tout le monde s'est efforcé de travailler — ou d'avoir l'air de travailler — objectivement, et le travail a pris un aspect impersonnel. La personnalité de M. Schuchardt était une originalité. Maintenant la mode a tourné : chacun cherche à mettre en évidence son tempérament personnel. Les lecteurs feront bien de réfléchir et de penser que ce qui convient à un maître original risque de réussir moins à la plèbe des chercheurs.

Dans une note, p. 14, M. Schuchardt critique une phrase que j'ai écrite sur les langues créoles : « si elles venaient à se fixer... ». La fixation est un fait, dit-il. Il est vrai en effet qu'elles se sont fixées dans l'usage de certaines populations, qu'elles portent même une certaine littérature. Mais elles sont restées les parlers inférieurs de populations inférieures, sans pouvoir d'extension, sans rayonnement. Le jour où un créole français veut être nommé à une fonction quelconque ou avoir une place dans la société, il est obligé de parler et d'écrire le français normal. Les parlers créoles ne semblent donc pas appelés à s'étendre, ni peut-être même à vivre.

A. M.

Ch. BALLY. — *Le langage et la vie*. Paris (Payot), 1926, in-8, 237 p.

S'il est vrai que les théories de chaque savant sont dominées en une large mesure par son tempérament individuel, les livres de M. Bally sont sans doute particulièrement propres à illustrer cette théorie. Pour M. Bally, l'affectivité est au premier plan. « L'affectivité, écrit-il (p. 144), est la manifestation naturelle et spontanée des formes subjectives de notre pensée. » « Le langage naturel et spontané, instrument d'expression et d'action dans la vie réelle, mérite d'être étudié dans ce qui fait son essence, c'est-à-dire son contenu subjectif et affectif » (on voit que, pour M. Bally, *subjectif* est lié à *affectif*). Or, une langue se compose d'éléments intellectuels. M. Bally voit donc une « antinomie entre la langue et la pensée » (p. 153). — Il s'en faut de beaucoup que tout le monde sente les choses ainsi ; il y a certainement des hommes qui, partie par tempérament, partie par éducation, pensent avec un minimum d'affectivité ; il y a donc beaucoup de choses qui se disent avec peu ou pas de vibration affective. Les « sauvages » pensent avec une mentalité différente de la nôtre ; mais il n'est pas évident qu'il faille leur attribuer toujours une affectivité plus grande. A voir les choses au premier abord, on croirait volontiers que le parler populaire est fortement affectif ; mais la répétition constante des expressions affectives leur enlève vite presque toute leur force expressive. Le langage courant est, en réalité, plat plutôt qu'affectif. — Sur le principe d'où part M. Bally, on fera donc une réserve générale. Mais il demeure vrai que au fond essentiel du langage, qui est intellectuel, se superpose un élément affectif souvent important. C'est cet élément affectif qu'étudie M. Bally, avec pénétration, et en mettant les nuances délicates que comporte le sujet.

Le volume est dominé par une idée bien plus que beaucoup de livres composés. Mais ce n'est qu'un recueil de

morceaux tous publiés déjà, à l'exception d'un seul ; de ces mémoires, les uns ont été remaniés, les autres reproduits à peu près sans changement. Le mémoire inédit, intitulé : *Mécanisme de l'expressivité linguistique*, p. 141-181, est celui où l'auteur exprime sa pensée de la manière la plus systématique et qu'il faudra retenir avant tout.

On n'insistera pas ici sur la critique des idées générales : le livre d'un autre membre du groupe des linguistes genevois, *Essai sur la structure logique de la phrase*, de M. Séchehaye, apporte sur bien des points les correctifs nécessaires.

Les interprétations de faits dont se sert M. Bally prêtent assez souvent à discussion.

P. 24, M. Bally veut démontrer que la phrase : « *Un père* est toujours un père », offre un élément affectif ; et il le prouve en disant que « la phrase serait simplement absurde si l'on s'en tenait à l'interprétation logique ». Mais il ne s'agit pas ici de logique ; il s'agit de langue ; or, dans les langues, un substantif employé comme sujet et un substantif employé comme prédicat ont des valeurs essentiellement différentes : le mot *juge* a une valeur toute différente dans : *le juge est venu*, *un juge est venu*, et dans : *il a été nommé juge*. Et il n'y a ici rien d'affectif.

On ne souscrira pas facilement à l'affirmation que les phrases exclamatives telles que *Comme c'est beau !* ou *Le pauvre homme !* ont été à l'origine des phrases mutilées, sortes d'imitations de l'interjection. La phrase : *Le pauvre homme !* est un beau type de phrase à terme unique où le sujet est fourni par la situation. On ne voit pas même ce qui manque à *Comme c'est beau !*

P. 57 et suiv., le chapitre sur *Évolution et progrès* semble porter à faux : la question n'est pas de savoir si le langage devient plus beau, supérieur d'une manière absolue, mais si en se développant, il s'adapte mieux à la mentalité des gens qui le parlent, s'il devient un instrument plus maniable ; il ne s'agit pas de beauté absolue, mais simplement d'un degré plus ou moins élevé d'adaptation aux besoins. Le parallélisme de développement des langues qui

servent à une même civilisation semble indiquer un progrès ainsi entendu.

P. 60. Il est bien subjectif de dire que « le son fricatif de *ach* ! nous choque chez les Allemands et nous charme chez les Espagnols ». Je n'éprouve, pour ma part, rien de pareil.

A. M.

S. P. E. Tract n° XXIV. Notes on relative clauses by
O. JESPERSEN. *American Slang* by Fred. Newton SCOTT.
Londres (Clarendon press), 1926, in-8, p. 103-137.

Par des exemples instructifs tirés de l'anglais, M. Jespersen éclaire quelques points de la théorie des phrases relatives, qui est de première importance pour la linguistique générale.

A. M.

E. ERDMAN. — *Prinzipien der allgemeinen analytischen Ideographie*. Cracovie, 1925, in 8 ; 46 p. et xiii planches (*Prace komisji językowej polskiej Ak. um.*, 13).

Publié en allemand, le travail est accompagné d'un long résumé en polonais. Il convient de le signaler ici parce que l'analyse qui y est donnée des idées exprimées par le langage est suggestive. Quant à la tentative d'en tirer une expression graphique universelle, l'Académie de Cracovie a fait ses réserves, et l'on ne saurait lui donner tort.

A. M.

FAUST. — *Eine Monatschrift für Kunst, Literatur und Musik*, 1925-26 Heft VI. Berlin (Reiss).

Ce cahier d'une revue esthétique est consacré à la langue. Il comprend quatre articles de MM. Lewy, Vossler, Meringer et Spitzer. A M. Meringer, personne ne conteste que l'étude des mots ne peut se séparer de celle des choses. L'article de M. Leo Spitzer, écrit avec talent et avec pénétration, montre comment certains faits de style délicats ne sont vraiment intelligibles que pour un bon grammairien, et fait ressortir du même coup la valeur esthétique de certaines formes ; la version française par du Bellay d'un sonnet italien a une poésie que n'a pas l'original ; on voit là toute la puissance de la forme littéraire.

Dans l'article de M. Lewy, en revanche, il y a trop de mystique et trop de nostalgie pour qu'un simple linguiste puisse l'apprécier ; mais je voudrais protester contre un exemple de l'auteur ; pour montrer qu'une langue peut s'appauvrir (de quoi personne ne doute), M. Lewy dit : « Wenn die Sprache der Upanischaden und Kalidasa's von armen Herumziehenden, Zigeunern gebraucht wird, die sie nicht als Träger einer grossen Kultur verwenden, muss sie einfältig und primitiv werden ; und sie wird es auch. » Le vrai est que le sanskrit des philosophes et des lettrés représente un développement savant, au plus haut point artificiel, et le parler des diverses populations de l'Inde, dont le tsigane est un représentant, un autre développement, mais tout populaire, d'un type initial où rien n'invite à supposer une grande richesse de culture : le tsigane ne continue pas le sanskrit. Il n'y a dans ce que dit là M. Lewy qu'une phrase vide, Or, dans les études telles que celle de M. Lewy, on n'obtiendra un résultat que si l'on opère avec des faits précis, exactement délimités, et avec des notions rigoureusement définies.

A. M.

L'année sociologique. Nouvelle série. Tome I, fasc. 1.
Paris (Alcan), 1925, 192 p.

Arrêtée par la guerre, qui lui prenait la plupart de ses collaborateurs et qui ne les a pas tous rendus, et par la mort du maître qui en était l'âme, l'*Année sociologique* reprend par les soins de fidèles disciples, en particulier de M. M. Mauss. Il importe d'en signaler ici la réapparition.

A. M.

Ch. BLONDEL. — *La mentalité primitive*. Paris (Stock),
1926, in-16, 123 p. (La culture moderne).

Ce petit volume sera utile parce qu'on y trouvera exposées, sous une forme brève, claire et systématique, les idées, si importantes, de M. Lévy-Bruhl qui en a écrit la préface.

S'il est vrai que les langues tendent à s'adapter à la civilisation qu'elles expriment, il ne faut toutefois pas exagérer le degré de cette adaptation, et M. Blondel va sans doute trop loin en ce sens p. 34.

A. M.

Journal de psychologie. Année 1926, fascicule 6.
Paris (Alcan).

L'article de M. K. Bühler, p. 597-607, expose brièvement, mais d'une manière lumineuse, *Les lois générales d'évolution dans le langage de l'enfant*. On exprimera toutefois un doute sur la conclusion : le langage de chaque enfant se développe trop à l'imitation des gens qui l'entourent pour qu'on puisse y observer vraiment, même à l'état de raccourci, la « formation d'une langue à partir de ses origines animales ». L'enfant enregistre longtemps avant

de pouvoir le reproduire et le manier le langage qu'il entend, et la perception est chez lui très en avance sur l'action.

A. M.

L'année psychologique, publié par H. PIÉRON, 25^e année (1924), Paris (Alcan), 1925, in-8, xiv-734 p.

Chaque année, la bibliographie, incroyablement riche, de M. Piéron revient avec la même régularité. Fondé par A. Binet, en 1894, repris par M. Piéron en 1913, ce bon recueil n'a été interrompu que par les années de guerre. A part cela, il présente une belle continuité dont M. Piéron a le droit de se féliciter en tête de ce 25^e volume ; chacun représente un labeur qui confond.

Par malheur, malgré quelques exceptions dont nous nous félicitons comme celle de M. Delacroix, le contact est encore loin d'être établi entre linguistes et psychologues. Les pages de la bibliographie consacrées à la psychologie linguistique ne sont pas nombreuses. Et tout n'y est pas rassurant. Ainsi, dans le livre cité p. 607, M. Stumpf s'efforce d'atténuer la distinction classique faite par Aristoxène entre la musique, qui procède par intervalles discontinus, et la parole, qui, dans la mesure où elle n'utilise pas les bruits qui ne jouent en musique presque aucun rôle, procède par éléments susceptibles d'être continus. Les langues qui utilisent des intonations, et que pour cette raison l'on considère comme la plus musicales, sont précisément celles où le continu joue le plus de rôle ; les intonations sont montantes ou descendantes, le plus souvent de manière continue. Or, en musique, il faut qu'une gamme chromatique soit bien mal exécutée pour donner l'impression d'un continu.

Je signale particulièrement le chapitre sur le rythme, p. 433 et suiv., et la bibliographie générale du rythme, de M. Christian A. Ruckmick, qui y est indiquée.

A. M.

Indogermanisches Jahrbuch in Auftrag der Indogermanischen Gesellschaft herausgegeben von W. STREITBERG und A. WALDE. X Band. Jahrgang 1924/25, besorgt von W. PORZIG. Berlin-Leipzig (W. de Gruyter), 1926, in-8, 502 p. (et un portrait de Streitberg).

Après un article de M. Karg sur la *Schallanalyse*, bibliographie des années 1922 et 1923. On se rapproche rapidement de l'état normal. Les noms des deux directeurs sont malheureusement ceux de deux savants morts récemment. En maintenant cette précieuse publication à travers les difficultés nées de la guerre, ils ont rendu à la grammaire comparée un service immense. Les nouveaux directeurs, MM. Sommer et Debrunner, tiendront assurément à poursuivre et à améliorer encore cette bibliographie. Il est du devoir de tous les linguistes de les y aider.

A. M.

Language. Journal of the Linguistic Society of America.
Vol. II, Number I (The Collegiate Press, Menasha, Visc.).

Notre nouveau confrère américain, *Language*, commence heureusement sa deuxième année. Le premier fascicule a des articles variés : un article général de M. Collitz, *World Languages*, et des mémoires techniques de M. N. Petersen sur le vocalisme du type grec $\pi\acute{\iota}\tau\eta\eta\mu\iota$, de M. Sturtevant, sur la position du hittite, de M. Samuel Kroesch sur des changements sémantiques par analogie (il s'agit des faits de développement par imitation de sens qu'ont mis en évidence, il y a longtemps, Schwob et Guieysse), de M. J. de Angelo sur le développement des affixes dans un groupe de langues monosyllabiques de Oaxaca.

En contestant le traitement grec ι de la voyelle réduite indo-européenne dans la série de *e/o* enseigné par M. Hirt, M. Petersen se trompe assurément ; le type gr. $\pi\acute{\iota}\tau\eta\eta\mu\iota$, qu'il

écarte à tort, en fournit un bon exemple, mais qui n'est pas le seul. Les explications de M. Petersen sont arbitraires et incomplètes.

A. M.

Litteris. An international, critical review of the humanities. Vol. III, 1926.

La revue *Litteris*, fondée à Lund pour signaler les ouvrages notables dans toutes les parties de l'étude historique de l'homme et de la civilisation, entre brillamment dans sa troisième année. Elle remplit bien la mission qu'elle s'est donnée de mettre en communication les savants de tous pays. Ici, on la remerciera de faire à la linguistique une bonne place.

A. M.

A. MILLET. — *Précis d'expérimentation phonétique. La psychologie des articulations. I. Enregistrement. — II. Interprétation.* Paris (Didier) et Toulouse (Privat), 1926, in-8, 139-III p.

Ancien auxiliaire de l'abbé Rousselot, M. l'abbé Millet offre ici au public un précis d'expérimentation phonétique qui doit à la fois servir de première initiation aux *Principes* du maître et en apporter, pour les recherches récentes, une mise à jour.

C'est l'œuvre d'un disciple fidèle. L'ouvrage s'ouvre par une biographie de Rousselot et se clôt par la liste bibliographique des productions du maître disparu.

A. M.

Erwin Allen ESPER. — *A technique for the experimental investigation of associative interference in artificial linguistic material*. Philadelphie, 1925, in-8, 47 p. (Language monographs published by the *Linguistic Society of America*. I).

Cette originale étude ouvre la série des monographies que compte publier la jeune Société de linguistique d'Amérique. L'auteur est un psychologue, non un linguiste de profession. Son objet est de développer l'essai tenté autrefois par Thumb et Marbe pour étudier, par voie expérimentale, les phénomènes d'analogie. Mais il ne s'agit encore, que d'un progrès de la technique expérimentale, et il n'y faut pas chercher un résultat linguistique nouveau.

A. M.

L. HALPHEN et Ph. SAGNAC. — *Peuples et civilisations. Histoire générale*. I. *Les premières civilisations* par E. FOUGÈRES, G. CONTENAU, R. GROUSSET, P. JOUGUET, J. LESQUIER. Paris (Alcan), 1926, VIII-437 p.

Ce premier volume d'une collection capitale me parvient au moment où je termine — péniblement — les comptes rendus de cette année. Je tiens cependant à l'annoncer. Car cette histoire universelle aura, pour le linguiste, un prix particulier : les faits y sont présentés dans la mesure où ils importent au développement de la civilisation, c'est-à-dire précisément dans la mesure où ils intéressent le linguiste.

Ce volume montre les premiers développements de notre civilisation tels qu'on les observe en fait dans les régions de Babylonie, d'Égypte et de la Méditerranée où l'écriture nous apparaît d'abord et où, par suite, on entrevoit une histoire. On sait combien les données nouvelles ont éclairci les faits. On est maintenant en mesure de situer les deux

grands groupes linguistiques égyptien-sémitique et indo-européen dans la succession des faits historiques. On voit en particulier comment les populations semi-barbares, sans écriture, mais fortement organisatrices, de langue indo-européenne sont venues se heurter aux anciennes civilisations de Babylonie, d'Égypte et de la mer Egée et en subir l'influence pour la vie matérielle et pour les choses de l'esprit.

A. M.

W. DOEGEN. — *Unter fremden Völkern, Eine neue Völkerkunde*. Berlin (Stollberg), 1926, in-8, 283 p.

Des hommes de toutes les régions de la terre ont pris part à la grande guerre ; et il s'est trouvé en Allemagne des prisonniers de toutes races. M. W. Doegen a eu l'heureuse idée d'en profiter pour enregistrer des langues diverses et photographier des types divers. Il a obtenu pour le travail la collaboration de maîtres comme M. Lüders et M. H. Jacobsohn, comme M. F. W. K. Müller ou M. Andreas, comme M. H. Grimm ou M. Dirr. Il est sorti de là un volume orné de photographies excellentes, présentant des types caractéristiques. et où l'on trouvera des indications instructives sur les types humains examinés ainsi. Ce n'est pas ici le lieu de relever ce qui, dans ce livre destiné au grand public, serait à discuter au point de vue politique. On n'en retiendra que ce qu'il a de pittoresque et d'instructif : les noms des auteurs sont des garants suffisants de la qualité de la publication.

A. M.

Meddelelser fra norsk forening for sprogvidenskap. Oslo (Aschehoug), Bind I, Hefte I¹, 1925, in-8, 43 p.

On sait quel groupe actif de linguistes excellents s'est formé à Oslo. Ces linguistes ont fondé une société, dont le secrétaire est notre fidèle confrère M. Sommerfelt, et qui commence à publier un bulletin. Le premier cahier vient de sortir¹. Il apporte des comptes rendus substantiels et instructifs dus à MM. Olaf Broch, Selmer et Sommerfelt. On a tant de peine à se procurer tous les livres notables qu'une revue de ce genre est utile même aux spécialistes ; il y a tel ouvrage utile que j'ai appris à connaître par là. — Ces comptes rendus seront publiés en allemand, en anglais ou en français. — Nous souhaitons au jeune périodique la prospérité qu'il mérite.

A. M.

Bulletin of the School of Oriental Studies. London Institution. Vol. IV, Part. I. Londres, 1926, in-8, 221 p.

Comme d'habitude, plusieurs articles concernent la linguistique : des notes sur un dictionnaire coréen, sur des langues de l'Inde, sur la prononciation du kanuri.

M. Jarl Charpentier donne ici la substance de deux conférences faites à Londres sur l'habitat des Indo-Européens. M. Charpentier écarte résolument les idées de M. Hirt sur la région de la Baltique ; il tient pour l'Asie, en s'appuyant notamment sur des vues exprimées par le regretté de Morgan dans son livre sur *La préhistoire orientale*. Sans entrer dans le fond de la question, on signalera qu'il y a une pétition de principe dans l'argumentation de M. Charpen-

1. Le second cahier a paru durant l'impression du présent fascicule. Outre une série de comptes rendus, il comprend un article original sur du vieil irlandais.

tier; il reproche à ses contradicteurs de ne pas tenir des faits indo-iraniens le compte qu'il faut; mais lui-même se refuse à considérer comme indo-européen un mot qui ne se trouve pas en indo-iranien, comme si des conditions de vie spéciales, ou le passage dans certaines régions, ou simplement le hasard n'avaient pas pu entraîner, en indo-iranien comme ailleurs, la perte de certains mots ou groupes de mots; ceci l'amène à nier l'importance de l'agriculture dans le monde indo-européen; il oublie d'ailleurs que la racine de gr. ἀλέω, arm. *alam* est bien attestée en indo-iranien, ce qui semble décisif pour établir l'existence d'une agriculture indo-européenne.

A. M.

Transactions of the Philological Society, 1917-1920.

Part. I. Londres (Kegan, Trench, Trubner), 1925, in-8, 137 p.

Sauf six pages consacrées aux affaires de la Société, le fascicule se compose de onze articles, tous de caractère linguistique, et en partie bien personnels.

On y notera des articles instructifs sur des questions de vocabulaire. A propos de *place in the sun*, calque de *place au soleil*, et de *superman*, traduction que M. Bernard Shaw a donnée du nietzschéen *Uebermensch* « surhomme », M. Onions présente des remarques intéressantes sur la manière dont se constitue le vocabulaire européen. Les remarques du regretté Howgrave Graham sur les mots nouveaux sont savoureuses.

D'autre part, il faut noter un article de M. Daniel Jones sur la structure phonétique du sechuana, et un du révérend Christmas Anwyl sur le yoruba, où les particularités de la langue sont soigneusement mises en évidence, en particulier le rôle des intonations.

M. Baudiš donne deux résumés de cours, l'un sur la phonétique de l'irlandais, l'autre sur la phonétique du slave.

A. M.

Prace filologiczne. Tome X. Varsovie, 1926, in-8, iv-447 p.

Les conditions nouvelles que la science trouve en Pologne ont amené à reprendre la revue *Prace filologiczne*, dont on connaît le très honorable passé. La direction a été élargie ; elle comprend maintenant plusieurs des principaux linguistes de Varsovie, à savoir, avec M. Kryński, MM. Baudouin de Courtenay, Lempicki, Porzeziński et Szober. Le présent volume, dont l'impression a duré longtemps, et dont les articles sont en partie connus depuis quelque temps déjà par des tirages à part, comprend surtout des articles de linguistique slave. Toutefois M. Otrębski discute l'étymologie de lat. *peior*, *pessimus* et l'histoire de l'énigmatique *necerim* de Festus, et M. Kuryłowicz a donné des *Notes d'étymologie romane*.

Dans son article sur le « parfait » slave, M. Sloński établit que l'aoriste et la forme composée du prétérit ont le plus souvent même valeur en vieux slave et que l'extension de la forme composée a commencé par les 2^e et 3^e personnes du singulier : *neslŭ esi*, *neslŭ jestŭ* offraient l'avantage de parer à l'ambiguïté du type *nese*, et ainsi toujours. Mais il subsiste que, initialement, la forme composée avait valeur de parfait. Peut-être ne faut-il pas attacher une valeur trop précise au fait que des traducteurs, privés de la clarté que la situation donne d'ordinaire au langage parlé, ont recouru à la forme qui n'était pas ambiguë plutôt qu'à celle qui était le plus usuelle. Dans Ps. III, 1, ἐμμεγαλύνθης est traduit par *vŭzveličilŭ se* (omis dans la citation de m. Sloński) *esi* ; mais, aussitôt après, ἐμεδύσω est rendu par *oblěce se*, la 2^e personne ayant été assez indiquée par le verbe précédent ; on voit par là que, pour le traducteur, la forme usuelle est celle de l'aoriste ; ceci suffit à expliquer la rareté relative de la 1^{re} personne. Il ne suffit pas d'énumérer les exemples ; il y aurait lieu de les examiner de près et de les discuter.

Le volume se termine par une bibliographie des travaux polonais sur la linguistique parus de 1915 à 1925.

A. M.

Publicaties der afdeeling Nederlandsch van het Institut Nieuwe Letteren van de Nijmeegsche Universiteit, uitgegeven door Jac. van GINNEKEN S. J. Nijmegen-Utrecht (Dekker), 1925, in-8, 324 p.

L'esprit éminemment philosophique du Père Jac. van Ginneken conçoit sur un plan ample la section Hollande d'un institut de langues et littératures modernes.

Ce premier volume des publications d'un jeune Institut d'une jeune Université comprend surtout des études de rythmique. Mais on y trouvera aussi une étude largement comprise d'esthétique linguistique sur un auteur hollandais.

Ce n'est pas l'une des moindres curiosités du recueil que les notices brèves et acérées de son directeur sur les livres qu'il a reçus. Le P. van Ginneken aime mieux les nouveautés, même risquées, même, s'il le faut, privées d'une apparence de bonne méthode, que les banalités de tout repos. Et il le marque avec une amusante verve.

A. M.

Études asiatiques publiées à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de l'École française d'Extrême-Orient par ses membres et ses collaborateurs. 2 vol. (Paris) (van OEst), 1925, in-8, VIII-376 p. et 433 p., 39 planches hors texte et 1 carte.

M. Finot qui a été le premier directeur de l'École française d'Extrême-Orient la dirigeait, pour la seconde fois, quand est arrivé ce vingt-cinquième anniversaire. Par un recueil réunissant les noms des collaborateurs, anciens et récents, de M. Sémart, qui a été le premier, avec Barth et Bréal, à appuyer le projet de création de son autorité, de M. S. Lévi, qui, avec Ed. Chavanne, a pourvu de pensionnaires la nouvelle École, et de tous ceux qui ont travaillé ou travaillent encore à Hanoï, il a eu la satisfaction méritée de célébrer une fondation qui a apporté à l'orienta-

lisme français un singulier honneur et qui lui a permis d'entreprendre des tâches inespérées. Si la linguistique n'a pas profité de la nouvelle fondation plus qu'elle ne l'a fait, si l'exploration linguistique de l'Indochine française est si peu avancée, ce n'est pas que les directeurs de l'École aient manqué de bonne volonté, c'est qu'il ne s'est pas trouvé assez de linguistes formés pour l'organiser. Si urgente qu'elle soit, rien n'indique quand elle pourra être entreprise. Il appartient aux linguistes d'y pourvoir, le jour où ils trouveront des hommes prêts à accomplir cette tâche difficile, mais dont la portée serait grande pour la science : les faits découverts par les anthropologues et les préhistoriens font dès maintenant apparaître l'intérêt qu'il y aurait à pousser avant l'étude des diverses langues de l'Indochine et de leur passé.

Le recueil comprend seulement trois mémoires de caractère linguistique.

M. J. Bloch a examiné, d'une manière pénétrante, le nom du « riz ». L'article, qu'il faut lire tout entier, est plein d'idées qui ont une portée générale. Si le gr. *ῥιζ* est sûrement d'origine iranienne, les noms indo-iraniens posent des questions curieuses et ouvrent des perspectives.

M. Cabaton, sous le titre *A propos d'une langue spéciale de l'Indochine*, examine des faits d'interdiction de vocabulaire : on sait que les faits de cet ordre ne sont nulle part plus nombreux et plus importants qu'en Extrême-Orient. Le langage spécialement étudié est celui dont se servent les chercheurs de « bois d'aigle » pendant la recherche de cette substance précieuse, qui est accompagnée de toutes sortes d'autres interdictions.

L'article de M. Ngugên-văn-Tô, sur *L'argot annamite de Hanoï*, serait plus justement intitulé : sur les argots annamites. Car plusieurs cas y sont sommairement décrits. Il est curieux de voir combien sont semblables les procédés de l'argot dans les pays les plus éloignés et les plus différents.

A. M.

Zapiski Kollegij vostokovedov pri aziatskom muzei Rossijskoj Akademii nauk. Tome I. Leningrad (Académie), 1925, in-8, ix-556 p. et 1 planche.

Ce recueil est à signaler ici parce qu'il est le premier d'une série où les orientalistes russes comptent publier des mémoires. Presque tous les articles sont d'un caractère philologique ou historique. Un seul, très bref, est de caractère linguistique, celui de M. Freiman, p. 372-374, sur l'étymologie de la particule verbale pers. *bi*; cette étymologie est doublement intéressante, par la méthode suivie : examiner le masque sémitique du mot pehlvi signifiant « séparément » qu'il reste seulement à trouver ; et par la correspondance iranienne qu'on obtient ainsi avec skr. *bahih*, cf. sl. *bes/bez* : M. Freiman suppose iran. *be* + particule **it* ; mais le correspondant perse de skr. *bahih* serait **badiš* qui rendrait compte immédiatement de pehlvi *bē*.

A. M.

Indogermanische Forschungen. Zeitschrift für Indogermanistik und allgemeine Sprachwissenschaft. XLIV Band. Berlin et Leipzig (W. de Gruyter), 1926.

Après la mort de Brugmann et de Streitberg, la revue *Indogermanische Forschungen*, qu'ils avaient amenée au 43^e volume et qui a rendu tant de services, passe sous la direction éprouvée de M. Sommer et de notre confrère, M. Debrunner. L'addition de *allgemeine Sprachwissenschaft* au titre ancien est un signe des temps. — On se félicitera de voir apparaître, notamment dans l'*Anzeiger*, des noms de jeunes qui autorisent à espérer une bonne continuation de l'ancienne activité.

A. M.

Rivista indo-greco-italica, di filologia, lingua, antichità,
Periodico diretto da F. RIBEZZO. Anno X (1926), fasc. I,
Naples (via Bellini, 40), in-8, 120 p.

Grâce au courage et à l'abnégation de son directeur, M. Ribezzo, la *Rivista* subsiste, avec les mérites qu'on lui connaît. Les linguistes trouveront dans le cahier annoncé ici la suite du précieux recueil des inscriptions messapiennes et des comptes rendus substantiels et pleins d'observations utiles par M. Ribezzo.

A. M.

Festschrift für ... Paul Kretschmer. Beiträge zur griechischen und lateinischen Sprachforschung. Vienne et Leipzig (Deutscher Verlag für Jugend und Volk), 1926, in-8 (v-)320 p.

J'ai été heureux de pouvoir m'associer à cet excellent recueil par une modeste contribution. Car M. Kretschmer est l'un des maîtres d'aujourd'hui à qui la grammaire comparée doit le plus : il a été des premiers à ouvrir les yeux sur l'importance des langues de toutes sortes qui entourent la Grèce antique, et, en même temps, il a été l'un des comparatistes qui ont le plus fait, surtout par la création de *Glotta*, pour établir entre la grammaire comparée et la philologie classique le lien étroit qu'il faut maintenir.

Le recueil contient trente-deux articles substantiels et nourris, comme il convient à des articles dédiés à M. Kretschmer.

On notera, entre autres, le mémoire de M. Havers sur la signification du pluriel, celui de M. Hofmann, *Griechisches im Plautus*, amorce d'un grand sujet, etc. Dans l'intéressante note où il discute la place du thrace parmi les dialectes indo-européens, M. Jokl a tort de faire état du fait que ζ- ne fait pas position chez Homère dans des noms

d'origine étrangère, Ζέλειx ou Ζάχυνθος ; il en va de même. chez Homère, de toute initiale complexe de noms ne pouvant pas entrer autrement dans le vers, comme Σάμανδρος ; il y a là simplement un fait de prosodie homérique.

On remarquera particulièrement l'article du prince Troubetzkoy sur les subjonctifs italo-celtiques en *-ā-* qu'il compare avec raison à des optatifs : on sait en effet que les optatifs indo-iraniens sont aussi parfois indépendants d'autres thèmes verbaux.

A. M.

E. KIECKERS. — *Sprachwissenschaftliche Miscellen*. III. Dorpat, 1926, in-8, 8 p. (*Acta et commentationes Universitatis Dorpatensis*, B IX 5).

Série de notes utiles et intéressantes.

La gémation qu'on observe dans irl. *aill* « autre » et sur laquelle M. Kieckers a raison d'attirer l'attention a le caractère d'une gémation expressive. Il est inutile de poser **alno-*.

C'est une bonne idée que de rapprocher gāth. *dabən*, Y. LIII, 2, de la racine connue signifiant « arranger, adopter ».

— Il y aurait peut-être même eu lieu de se demander si le sens de « tromper », qui est le sens ordinaire de **dhabh-* en indo-iranien, ne résulterait pas de quelque développement secondaire du sens d'« arranger, adapter » : les racines qui signifient « tromper » n'ont pris ce sens que par suite de changements de sens propres à chaque langue et par suite d'adaptations. La racine de sl. *doba* et de got. *ga-daban* est aussi celle de lat. *faber* et de arm. *darbin* « forgeron », et l'on connaît le rôle du forgeron dans les légendes.

A. M.

Göteborgs Högskolas årsskrift. XXX (1924), in-8.

Il faut signaler, dans ce volume, le *Lexique du Roman de Renart* de M. Gunnar Tilander. L'auteur y discute, avec la compétence qu'on lui connaît, un millier de mots obscurs des diverses versions du roman de Renart, mots qui ne sont pas suffisamment expliqués dans Godefroy. Ces remarques remplissent 163 pages pleines de faits utiles.

A. M.

Hans KRAHE. — *Die alten Balkanillyrischen geographischen Namen*, Heidelberg (Winter), 1925, in-8, x-128 p. (*Indogermanische Bibliothek*, III, 7).

Il n'y a guère d'entreprise plus délicate — ni plus décourageante — que celle de faire de la linguistique avec des noms propres. Voici une thèse méritoire sur les anciens noms propres de lieux de l'Illyrie. M. Krahe les a réunis avec soin; il les a classés méthodiquement. Son travail est un modèle de précision et de bonne méthode. Mais cette méthode même oblige l'auteur à ne donner des conclusions qu'après qu'il aura examiné les noms de personnes. Pour les résultats linguistiques du travail, il faut donc attendre. On n'a jusqu'à présent qu'un matériel bien préparé. Du moins, M. Krahe a prouvé qu'il est un bon travailleur.

Dans *Caucasica*, I, 106, M. Trombetti dit justement que, dans les recherches sur l'onomastique, le champ d'observation doit être le plus étendu qu'il est possible. Mais il faut d'abord que, dans chacune des parties de ce champ, l'observation soit à la fois exhaustive et sévèrement critique et qu'il soit tiré des faits recueillis les conclusions particulières que ces faits comportent. Le mérite du travail de M. Krahe, c'est qu'il répond à cette première exigence d'une méthode rigoureuse.

A. M.

Reallexikon der Vorgeschichte, herausgegeben von Max EBERT. Vol. II, fasc. 4-6 ; vol. X, fasc. 3-4 ; vol. IV, 2^e moitié, fasc. 1-3 ; vol. V, fasc. 2-3 ; vol. VI, fasc. 1-5 ; vol VII, fasc. 1. Berlin (W. de Gruyter), 1926.

La publication marche rapidement et heureusement. Les volumes demeurés incomplets s'achèvent ; de nouveaux volumes sont entrepris. Voici qu'on arrive à la moitié de ce dictionnaire, où l'on trouvera des renseignements aussi variés que nombreux et qui, en mettant à la disposition des incompetents des matériaux dispersés, rendra à tous, et notamment aux linguistes, de grands services. Le recueil a du reste l'avantage de montrer combien peu jusqu'ici linguistes et archéologues ont pénétré dans le domaine les uns des autres. Le directeur du recueil a pu juxtaposer des articles de linguistes — qui sont en faible minorité — et des articles d'archéologues ; mais les deux ne se rejoignent pas. Qu'on regarde la partie archéologique et la partie linguistique de l'article *Italien, Italer* ; si l'on n'y trouve pas de contradictions, c'est parce que l'un et l'autre n'ont presque rien de commun, à peine quelques vagues noms de peuples. Là où n'est pas intervenu un linguiste, comme dans l'article Gold, aucun fait linguistique n'est pris en considération ; le nom akkadien de l'« or » est cité, mais on n'examine ni à quelle date il se trouve pour la première fois, ni quels en sont les rapports — origine sémitique commune ou emprunt — avec les autres langues sémitiques. De ces articles linguistiques, quelques-uns sont faibles, tel celui de M. Pokorný sur les Ibères, tel autre prêterait à discussion, comme celui où Herbig envisage de grosses actions extérieures sur la phonétique du latin. En tout cas, il convient de les signaler aux linguistes. Mais surtout il faut que ce grand recueil aide les linguistes à tirer parti de l'archéologie et les amène à regarder de ce côté, de même qu'il faut que les archéologues apprennent à tirer parti des données linguistiques.

A. M.

O. SCHRADER. — *Reallexikon der indogermanischen Altertumskunde*, herausgegeben von A. NEHRING. Vol. II, fasc. 3 et 4, in-8, p. 261-712. Berlin (W. de Gruyter), 1925-1926.

Avec le fascicule 4 du second volume, qui vient de paraître, se termine la publication proprement dite de la 2^e édition du *Reallexikon* du regretté Schrader.

Grâce aux nombreuses figures, toutes documentaires, qui mettent les faits archéologiques sous les yeux du lecteur, et grâce à la revision attentive de chacun des articles, cette seconde édition est en grand progrès sur la précédente. L'étymologiste a ainsi sous la main un matériel de faits et un ensemble d'idées auxquels, sans le travail de Schrader, il n'aurait pas aisément accès. Jamais effort aussi grand n'a été fait pour relier les données de l'archéologie et des anciens historiens aux faits linguistiques. En dépit de son mérite, le recueil de M. Ebert, qui se publie chez le même éditeur, représente un recul à ce point de vue.

C'est une tâche ingrate que d'éditer, après la mort de l'auteur, un grand ouvrage de cette sorte. M. A. Nehring s'en est acquitté à la fois avec piété et avec tact. Il a pris soin d'ajouter la bibliographie récente ; il a fait en bien des endroits les corrections nécessaires, où il a marqué ses doutes et ses réserves. Un article comme *Tocharer* a dû être écrit à nouveau à peu près entièrement, et il est réussi. M. A. Nehring a fait là, discrètement et modestement, un grand travail dont il sera juste de lui savoir gré.

Aux archéologues Schrader avait pris le travers d'attacher volontiers de l'importance à des détails qui paraissent significatifs, mais dont la valeur n'est rien moins que certaine. Sans doute il n'a été ni le premier ni le seul à être frappé de la ressemblance du nom du nombre « huit » (gr. ὀκτώ, etc.) avec la forme duelle du nom du nombre « deux » ; mais il y a entre les deux cas une différence radicale : la forme de « deux » est fléchie, variant suivant le cas et suivant le genre, tandis que la forme de « huit »

est invariable. Cela fait entre les deux une grande différence. — Le rapport entre lat. *nouem* et *novus* (qui se retrouve dans les autres langues) aurait un sens si la formation de cet i.-e. **newn* se laissait comprendre. Le fait capital est que les noms invariables commencent avec « cinq », nombre des doigts de la main, et que le système est bâti sur la « dizaine, nombre des doigts des deux mains. Tout le reste est accessoire.

A. M.

C. AUTRAN. — *Sumérien et indo-européen. L'aspect morphologique de la question*. Paris (Geuthner), 1925, in-8, 4-XI-199 p.

M. Autran donne ici une description du type linguistique indo-européen à laquelle je ne puis faire d'objection de principe puisqu'il a puisé à des sources que je ne saurais récuser sans me renier moi-même, puis une description de l'état sumérien à laquelle un juge comme le Père Scheil n'a pas trouvé de critique grave à faire ; enfin il rapproche les deux séries de données en montrant les coïncidences.

Il faut avouer que les concordances de morphologie ne sont pas nettes. Mais il faut reconnaître aussi que la comparaison des langues indo-européennes n'avait guère préparé la tâche à M. Autran. On a déterminé la structure, singulièrement complexe et touffue, de la morphologie indo-européenne ; mais on voit mal quelles sont les couches successives du développement de cette morphologie. Il est probable que cet édifice compliqué et singulier n'est pas bien ancien ; et peut-être est-il permis d'entrevoir, par exemple, derrière la riche et bizarre déclinaison indo-européenne, un type ancien de noms invariables, encore représenté par le type d'une partie des noms de nombre, par les pronoms personnels et par les premiers termes de composés. Dès lors, entre indo-européen et sémitique, tout ce que l'on pourrait

trouver à rapprocher, ce seraient quelques particules, quelques pronoms. Les rapprochements de cette sorte prouvent peu : il n'y a presque pas de langues entre lesquelles on n'en puisse proposer quelques-uns.

On est donc ramené à envisager des rapprochements de vocabulaire ; mais ceux-ci pourraient s'expliquer par des emprunts et il n'est pas aisé de s'y appuyer pour établir une parenté initiale. A ceux qui ont déjà été signalés par M. Autran lui-même ou par d'autres savants, il en est ajouté ici nombre d'autres. On ne peut s'empêcher d'être frappé par des similitudes telles que celle de *agar* « champ » et du groupe indo-européen de gr. ἀγρός. Mais le rapprochement de *ara* « broyer, moudre » avec i.-e. **alə-* est rendu fragile par la différence de *r* et *l* ; et la communauté entre sumérien *mu*, *ma* « moudre, broyer » et i.-e. **melə-* « moudre », racine qui est inconnue en ce sens à l'indo-iranien et à l'arménien, est limitée à *m-*, ce qui est vraiment trop peu pour fonder un rapprochement.

Les faits signalés par M. Autran sont à retenir. Pour en tirer une démonstration plus précise, sinon définitive, il faudra, d'une part, que les faits sumériens soient mieux connus, de l'autre, qu'on arrive à entrevoir la structure morphologique du pré-indo-européen, qui différerait sans doute profondément de celle de l'indo-européen révélé par la comparaison.

A. M.

JOS. SCHRIJNEN. — *Handleiding bij de studie der vergelijkende indogermaansche taalwetenschap vooral met betrekking tot de klassieke en germaansche talen*. Aflevering 4. Tweede druk. Leide (Sijthoff), in-8, p. 285-380.

Voici terminée la seconde édition de ce manuel net et bien au courant, et qui, grâce au remaniement subi, continuera à rendre les services qu'on est habitué à lui demander.

On sait que, par malheur, il comprend seulement les généralités, la bibliographie et la phonétique. On peut espérer qu'une troisième édition donnera à l'auteur occasion de donner un complément.

Traiter des alternances vocaliques dans la phonétique a l'inconvénient d'amener à expliquer la genèse des alternances, problème que les données dont on dispose permettent à peine de poser clairement, et dont elles ne sauraient fournir la solution. La théorie exposée par ? Schrijnen est celle de F. de Saussure, avec des additions faites depuis. En ce qui concerne les racines dissyllabiques, le type **ewə* : **wā* est sûr ; mais il suffit de parcourir les faits pour reconnaître qu'un type **euk* : **wek* parallèle n'existe pratiquement pas. Par exemple, il n'y a pas de racine (le terme de base que M. Hirt a mis à la mode n'apporte aucun progrès réel) **ghim-* : **ghyem-*, mais une racine **ghei-*, nettement attestée, et des formes à suffixe : **ghy-em-* : **ghei-m-* et **ghy-en-*. — D'autre part, M. Schrijnen a sûrement tort d'admettre, p. 299, une alternance *ā/ō* : le sens de *φωνή* est assez loin de celui de *φῶμι*, *φωμεν* et des mots apparentés pour que le rapprochement soit peu probable ; quant à gr. *σεσῶρως*, *σεσρῶα*, *σερῶς*, une racine **wār-* est en tout cas inadmissible, puisqu'elle comprendrait deux sonantes consécutives : *a* et *r*, ce qui est contraire à un principe fondamental de F. de Saussure ; l'*ā* de *σεσῶρως* est dû à une innovation analogique, propre au grec.

A. M.

H. PEDERSEN. — *Le groupement des dialectes indo-européens*. Copenhague (*Høst*), 1925, in-8, 57 p. (*Danske Videnskab. Selskab. Hist.-fil. Meddelelser*, XI, 3).

L'un des traits qui servent à démontrer l'unité du groupe italo-celtique est l'emploi des désinences verbales en *-r-*. Longtemps, ces désinences ont pu faire l'effet d'une particularité — et même, suivant M. Pedersen, d'une innova-

tion de l'italo-celtique ; il y avait donc là, semblait-il, un bon moyen de preuve. Mais voici que ces désinences se sont retrouvées, largement employées, en tokharien et en hittite. M. Pedersen s'efforce maintenant d'établir, avec son érudition et son ingéniosité coutumières, que le tokharien et le hittite avaient avec l'italo-celtique une parenté spéciale. Plusieurs des faits qu'il apporte sont frappants ; on citera, par exemple, le joli rapprochement entre tokh. *B kle*, *A kule* « femme » et irl. *caile* « femme », bret. *plac'h* « jeune fille ».

Toutefois, étant donné que des désinences en *-r-* se retrouvent en arménien et en phrygien (on notera en passant la discussion que donne M. Pedersen des rapports à poser entre les deux langues : le problème reste ouvert), et qu'il semble naturel de n'en pas séparer les désinences indo-iraniennes de 3^e personne du pluriel en *-r-*, il est permis de penser que les désinences en **r-* sont, là où elles figurent, une survivance de quelque type ancien ; dans l'indo-européen tel qu'on le connaît, elles ont l'air d'un débris d'un type archaïque bien plus que d'une création nouvelle ; car elles dérangent l'économie générale du système. Dès lors il n'est pas surprenant qu'elles aient disparu dans une langue fortement évoluée et normalisée comme le grec ou dans des langues tardivement attestées comme le celtique et le slave. S'il en est ainsi, les faits seraient assez différents de ce qu'est porté à supposer M. Pedersen.

A. M.

J. van GELDER. — *Naar aanleiding van Hirt's « Ueber den Ursprung der Verbalflexion im Indogermanischen »*. Amsterdam, 1926, in-8, 28 p. (Mededeel. d. kon. Ak. v. Wetenschappen, *Afd. Letterkunde*. Drel 61, ser. A, n° 3).

Juste réfutation des hypothèses aventurées de M. Hirt sur l'origine nominale de la flexion verbale indo-européenne.

A. M.

F. VENTURA. — *La teoria Ascoliana sulle velari indo-europee primitive e la scoperta del Tocario*. Livourne, 1926, in-4, 27 p.

Je ne souscrirais pas à tous les raisonnements de l'auteur. Mais sa conclusion que le passage de **k^we* à *τɛ* en grec est indépendant du traitement *ĉa* de l'indo-iranien, *ĉe* du slave est certaine. Et il a bien raison de ne pas reporter à l'indo-européen toutes les innovations pareilles, même observées sur des domaines contigus.

A. M.

S. AGRELL. — *Zur Geschichte des indogermanischen Neutums*. Lund (Gleerup), 1926, in-8, 64 p. (*Humanistika Vetenskapssamfundet i Lund, årsberättelse, 1925-1926*).

Pour des raisons théoriques, et sans avoir aperçu aucun appui dans des faits positifs, j'ai été amené à supposer et j'ai indiqué que la nasale finale du neutre de type skr. *yugám* n'avait pas en indo-européen le caractère d'une désinence, mais d'un simple élément accessoire, facultatif, rôle que joue la nasale finale dans beaucoup de formes indo-européennes. L'examen du hittite fournit à M. Agrell des neutres en *-a* qui seraient précisément la forme en **-o* que j'avais supposée. Dès lors l'*o* final du sl. *igo* ne ferait aucune difficulté. Et le vieux prussien semble aussi offrir des formes sans nasale, qui, par malheur, ne sont pas bien nettes. Le nordique paraît également fournir des traces de formes sans nasale finale. — La brillante trouvaille de M. Agrell éclaire une forme indo-européenne qui a été le plus souvent mal interprétée : elle montre définitivement qu'il n'y a rien de commun entre l'accusatif masculin-féminin singulier et le nominatif accusatif singulier neutre des thèmes en *-o-*.

A. M.

N. J. H. ROYEN (Pater Fr. Gerlacus). — *De jongere veranderingen van het indogermanse nominale drieklassensysteem*. Leide, 1926, in 8, xi-167 p.

Dans cette thèse de Leide, M. Royen énumère et discute tous les faits relatifs à l'histoire du genre grammatical dans les langues indo-européennes, en les rapprochant partiellement des faits d'autres langues. L'auteur est bien informé, et l'on trouvera dans son livre des données de toutes sortes sur l'histoire du genre grammatical. Au risque de me répéter, j'exprimerai le regret qu'il ait maintenu dans son titre : système indo-européen à trois classes. La formule que l'indo-européen avait trois genres n'exprime qu'un fait brut, non la réalité profonde des choses. En réalité, il y a une opposition du neutre (qui est nettement un genre inanimé) et d'un ensemble de formes de genre animé, opposition qui se manifeste seulement au nominatif et à l'accusatif des noms masculins et féminins et qui s'y exprime par la flexion. Et il y a, d'autre part, à l'intérieur des formes du genre « animé », une opposition de masculin et de féminin, qui se manifeste par ceci que les adjectifs se rapportant à des substantifs indiquant des femelles (ou des notions conçues comme telles) reçoivent une forme particulière, dérivée de la forme du masculin. Tel est le système qui a évolué par la suite, d'où il faut partir, et qu'il faut, par exemple, opposer au système sémitique, radicalement autre au point de vue de la forme comme à celui du sens.

A. M.

G. CUENDET. — *L'impératif dans le texte grec et dans les versions gotique, arménienne et vieux slave des Évangiles*. Paris (Geuthner), 1924, in-8, 167 p.

Les textes du Nouveau Testament et des anciennes traductions qui en ont été faites sont parmi les documents les plus importants pour l'histoire des langues indo-européennes.

On s'étonne de voir que la critique linguistique en soit encore si peu avancée. M. Cuendet a fait comme un sondage en examinant l'expression du commandement (ce titre serait plus exact que celui qui a été adopté) dans le texte grec et dans les traductions anciennes en gotique, arménien et slave. Son travail, qui atteste une bonne connaissance des quatre langues examinées, est correctement conduit, et les observations qu'il présente sont suggestives.

P. 52, citant un passage du plus « vulgariste » des Évangiles, Mc IV, 39, εἶπεν τῇ θιλάττῃ σιώπη, πεφύμωτο, il constate, d'une part, que l'impératif parfait marque une gradation, de l'autre, que cet impératif parfait est unique dans l'Évangile tout entier. La forme mérite donc examen ; le rapprochement avec ἔρρωτο, Actes XXIII, 30, que fait M. Cuendet fait prévoir que πεφύμωτο est aussi formulaire ; ainsi on aboutit à la conclusion que le texte grec du Nouveau Testament donne à croire que l'impératif parfait n'appartenait plus à la langue courante au I^{er} siècle ap. J.-C. D'autre part φημῶσαι τὰ στέμματα se trouve dans la langue de la magie, comme on le voit maintenant par la note de M. Eitrem, *Papyri Osloenses*, I, p. 76 et suiv. ; l'expression φημῶσθαι pour exprimer l'idée de « se taire » est, par sa nature, vulgaire, et ce n'est que parce que l'ordre est adressé à un démon que Luc IV, 35 a gardé φημῶθητι. Le σιώπη πεφύμωτο de Marc pourrait bien être une formule magique traditionnelle, et ceci marquerait mieux encore que πεφύμωτο était hors de l'usage vivant.

P. 58, M. Cuendet donne la traduction de πεφύμωτο et de φημῶθητι. L'arménien a *karkeac* Mc I, 25 comme Mc IV, 39, mais *papanjeac* L. IV, 35, ce qui tient sans doute à une tendance propre du traducteur de Luc ; car on lit *kayr papanjeal* L. I, 22 ; le mot a été choisi parce qu'il est expressif. On voit donc que φημῶθητι est, même en arménien, traduit en partie autrement que πεφύμωτο. En gotique et en slave, la différence est totale ; il y a en gotique *Pahai* Mc I, 25 et *afdobn* L. IV, 35 (ἄπδξ attesté par l'accord de deux manuscrits) en face de *afdumbn* (aussi un ἄπδξ) « πεφύμωτο » ; en slave, on lit *umliči* Mc I, 25, *prēmliči* L. IV, 35, en face de *ustani* Mc IV, 39. La différence tient au contexte :

Mc IV, 39, il y a σιώπα περιώσω, si bien que le verbe propre pour imposer le silence sert à traduire σιώπα : sl. *mliči i ustani*, got. *gaslawai afdumbn* ; l'arménien a tourné la difficulté en traduisant : « tiens-toi tranquille, tais-toi » : *dadarea karkeac*. Dans Mc I, 25 et L. IV, 35, il y a φησὶ καὶ ἐξελθεῖ ; l'emploi des verbes indiquant proprement le silence était libre. Cette comparaison éclaire les tableaux de la p. 58. — Le slave rend περιώσω par un perfectif tout comme φησὶ καὶ ; c'est ce que l'on attendait.

Les faits cités p. 75 sont intéressants pour le classement des manuscrits de l'Évangile slave. Mais M. Cuendet a eu tort en voyant un perfectif dans *věre iměte* ; *imě* est un imperfectif déterminé, mais un imperfectif.

A. M.

Joh. FRIEDRICH. — *Aus dem hittitischen Schrifttum*. N. 2. Leipzig. 1925, in-8, chaque cahier 32 p. (*Der alte Orient*, 24,3 et 25,2).

Traductions de textes hittites de toutes les sortes qui permettent aux profanes de prendre une idée de cette littérature nouvellement révélée. Le caractère de la collection où paraissent ces traductions excluait la discussion philologique qu'aurait volontiers donnée l'auteur et qu'il donnera ailleurs. [Une publication récente sera annoncée ici l'an prochain].

A. M.

Indo-iranian studies, being commemorative papers contributed by european, american and indian scholars, in honour of Darab Peshotan Sanjana. Londres (Kegan), 1925, in-8, viii-293 p.

Dans ce volume dédié à l'éditeur du Dinkard, il y a malheureusement bien du fatras, bien des pages inutiles. Mais

il y faut signaler quelques pages utiles sur des faits linguistiques.

M. W. Jackson donne une interprétation nouvelle, et qui semble définitive, de l'épithète avestique *urvatō*, qui doit se rapporter à l'idée de « crier, grogner », cf. skr. *ruvati*, etc.

Le même savant discute l'embarrassant *uṣabārim* de l'inscription de Behistun. Il croit à une omission du graveur qui aurait sauté *-tra-* en fin de ligne.

M. Fr. Reichelt émet un doute bien justifié sur l'authenticité des instrumentaux pluriels avestiques en *-iš* et en *-ūs* où l'on a eu tort de voir des archaïsmes précieux. Il y reconnaît bien plutôt de mauvaises interprétations d'anciennes graphies.

Pour des raisons de sens, M. Geldner écarte le rapprochement des noms du principal prêtre du sacrifice indo-iranien, véd. *hótā*, av. *zaota* avec la famille de skr. *hávate*, av. *zavaiti* « il appelle », rapprochement qui se trouve du reste exclu par le caractère dissyllabique de cette racine. Déjà M. Uhlenbeck rapprochait avec raison, sans émettre un doute, véd. *hótā* de *juhóti*.

Les observations de M. Kent sur les pronoms personnels appelleraient une trop longue discussion pour être examinées ici.

A. M.

J. WACKERNAGEL. — *Kleine Beiträge zur altindischen Wortkunde*, in-8, 17 p. (extrait de la *Festschrift Jacobi*).

Faute d'avoir reçu la *Festschrift Jacobi*, je tiens à signaler séparément ce beau mémoire de M. Wackernagel dont l'importance est grande. On a l'habitude de rapprocher du lat. *minuō*, gr. *μινύω* un thème védique *minu-*. M. Wackernagel montre que ce thème, représenté par un exemple unique, est sans doute une formation accidentelle qui ne peut être utilisée pour l'étymologie. — Et ce n'est

qu'un exemple des précautions qu'il enseigne à prendre pour utiliser les formes védiques. — Ce mémoire avive les regrets qu'on a à voir demeurer interrompue la monumentale grammaire sanskrite du maître de Bâle.

A. M.

A *critical Pāli dictionary* begun by V. TRENCKNER, revised, continued, and edited by Dines ANDERSEN and Helmer SMITH. Published by the Royal Danish Academy. Vol. I, Part. I. Copenhagen (*Høst*), 1924-1926, in-4, xxii-42 p.

Voici, en particulier grâce à l'activité du maître modeste qu'est M. Helmer Smith qui consacre sa vie à une tâche immense autant qu'épuisante, le commencement d'une grande œuvre. Le mot essentiel à retenir du titre est : *critical*. Non que les auteurs aient pu supposer réalisé le travail de critique comparative des collections bouddhiques qui est à peine amorcé et qui sera l'œuvre de l'avenir. Il leur a fallu prendre le canon bouddhique tel qu'il est. Mais chaque mot a été vérifié autant qu'il a été possible. Et chaque article du dictionnaire est comme une petite monographie exacte et précise, pleine de pénétration. Quand on disposera de ce dictionnaire, on aura un instrument de travail de premier ordre pour l'étude de vocabulaire indien. Soit par exemple le mot sanskrit et pāli *agāram* « maison » dont l'étymologie n'est pas limpide ; c'est un élément essentiel de la discussion de savoir que, au second terme des composés (sous chaque mot, est donnée la liste des composés), il y a une forme *-aggam* ; le fait est remarquable, car on trouve ainsi un vocalisme zéro peu surprenant dans un second terme de composé, et le mot a chance d'être vraiment indo-iranien. De même ce qui est dit de *acchariya* est de nature à éclairer un peu l'obscur skr. *āścaryaḥ*. Il est à souhaiter que le loisir nécessaire soit assuré à M. Helmer Smith, le

plus jeune et par là même nécessairement le plus actif des deux auteurs, pour qu'il puisse pousser avec rapidité une publication qui sera aussi précieuse à la lexicographie indienne qu'à la philologie bouddhique.

Pourquoi nommer l'optatif avec le nom désuet de *potentiel*, et pourquoi avoir omis *pot.* dans la liste des abréviations, p. xix ?

A. M.

D. SAMPSON. — *The dialect of the Gypsies of Wales.* Oxford (Clarendon Press), 1926, xxiv (préface) + 230 (grammaire) + 420 (vocabulaire) p. in-4.

Miklosich, à qui l'on doit un grand travail comparatif sur les parlars tsiganes, n'a connu en Angleterre qu'un dialecte presque aussi dégradé que celui d'Espagne. Or M. Sampson s'est aperçu il y a une trentaine d'années qu'un clan réfugié au pays de Galles depuis deux siècles parlait un tsigane anglais qui s'est révélé à l'étude à peine moins archaïque et moins pur que les dialectes balkaniques. Depuis ce temps, M. Sampson a dépisté et conservé le contact avec tous les membres de ce clan — les uns restés diseurs de bonne aventure, musiciens, pêcheurs ou rémouleurs, les autres devenus sédentaires : ouvriers agricoles, aubergistes ou merciers — ; il a recueilli dans le moindre détail leur langue en voie de disparition ; il nous donne aujourd'hui le fruit de ces travaux dans un magnifique volume, qui fera époque dans les études tsiganes et dans les études indo-aryennes.

Une description aussi sûre, minutieuse et vivante est par elle-même très utile. Mais M. Sampson a su être un bon savant de cabinet en même temps qu'observateur de plein air ; il s'est chargé lui-même de poursuivre méthodiquement la comparaison de son dialecte avec le reste du tsigane, soit pour la grammaire, soit pour le vocabulaire : peu s'en faut qu'on n'ait ici une grammaire comparative

du tsigane entier, mise à jour et utilisant par exemple les dialectes asiatiques, bien étudiés depuis Miklosich, en même temps qu'un dialecte occidental également ignoré de lui et désormais connu à fond. En somme il y a maintenant peu de langues indo-aryennes aussi bien étudiées ; et celle-ci est d'autant plus précieuse qu'elle a échappé à toute influence littéraire.

Par contre les migrations ont laissé des traces. Dans le vocabulaire, l'index final de M. Sampson compte 430 mots d'emprunt allant de l'iranien au gallois, — et parmi eux 14 mots français — contre 518 mots d'origine indienne. La grammaire aussi a subi quelques altérations : il y a un article (§ 322), des verbes réfléchi (§ 424) ; les degrés de comparaison sont exprimés soit par des mots européens préfixés comme *mai* (§ 321), soit par une forme dérivée en *-der*, que M. Sampson considère (§ 320) malgré les difficultés phonétiques comme dérivée du sanskrit, et qu'il vaut mieux considérer comme prise au persan. Du reste dans le vocabulaire même l'élément iranien, parfois difficilement distinguable de l'élément indien, tient peut-être une place plus grande que celle qu'on lui reconnaît (M. Sampson compte ensemble 54 mots iraniens ou arméniens) ; il y a là la matière d'une étude à faire.

J. BLOCH.

J. KURYLOWICZ. — *Traces de la place du ton en gāthique*. Paris (Champion), 1925, in-8, 39 p. (Bibliothèque de l'École des Hautes Études, Sc. hist. et phil., 244).

M. Kuryłowicz apporte de sérieuses raisons de croire que plusieurs des différenciations graphiques observées dans les gāthā de l'Avesta reflètent des différences de place du ton. Quelques faits avaient déjà trouvé ainsi une explication ; M. Kuryłowicz en accroît sensiblement le nombre, ce qui est déjà intéressant.

Deux hypothèses accessoires donnent à son mémoire un intérêt particulier. L'une est que la langue des gāthā aurait trace d'une limitation de la place de l'accent par rapport à la fin de mot. L'autre est que le rythme quantitatif aurait tendu à s'y altérer : on observerait dans les gāthā le début d'une altération parallèle à celle qu'offrent à l'époque impériale le grec et le latin ; ceci expliquerait bien l'état de la métrique gāthique. Les combinaisons de l'auteur sont hardies, mais séduisantes et bien agencées. La disposition des mots dans les gāthā engage à considérer comme plausibles ces ingénieuses combinaisons.

A. M.

Paul TEDESCO. — *Ostiranische Nominalflexion*. Leipzig (Brockhaus), 1925, extrait de la *Zeitschrift für Indologie und Iranistik*, IV, p. 94-166.

On connaît l'érudition et le don de combinaison de M. Paul Tedesco. Le présent mémoire, où M. Tedesco tient compte de l'ensemble des parlers iraniens-orientaux et où il présente les faits, assez complexes, dans leur cadre dialectal, fait faire à la question de la déclinaison sogdienne un progrès décisif. Les faits qu'offrent les manuscrits sont débrouillés et s'ordonnent. Grâce à la variété des données, M. Tedesco peut montrer comment la déclinaison s'est éliminée d'une manière progressive en iranien oriental. L'étude est, par là, intéressante même pour les non-iranistes.

Il faut, d'autre part, signaler aux iranistes l'article qu'a donné M. Tedesco à la *Festschrift Kretschmer* sur les papyrus d'Avroman. Il est important. On y notera, entre autres choses, l'observation sur l'ancienne notation de la spirante sonore intervocalique dans l'Avesta.

A. M.

CHR. BARTHOLOMAE. — *Zur Kenntnis der mittelperanischen Mundarten*. VI. Heidelberg (Winter), 1925, in-8, 92 p. (Sitzungsber. d. Heidelberger Akad., Phil.-hist. Kl., 1924-1925, 6).

Dans ce mémoire, le dernier qu'on aura de l'éminent iraniste qui vient de mourir, Bartholomae examine le traitement de *r* en iranien avec le luxe de détails, la minutie dans l'examen de tous les faits anciens et modernes, qui font de ses études des modèles de méthode consciencieuse et correcte.

P. 43, Bartholomae pose, avec raison, que av. *pārāna-*, pers. *purr* ne répondent pas à skr. *pūrṇāḥ*. Il croit à une généralisation d'une forme de composé. Il est plus probable que l'adjectif a subi l'influence du présent indo-iranien **prnā-*, où *r* est normal.

A. M.

Georg MORGENSTIERN. — *Report on a linguistic mission to Afghanistan*. Oslo (Aschehoug), 1926, in-8, 97 p. et 3 cartes (Institutet f. sammenlignende Kulturforskning, Serie C 1-2).

Maintenant que l'Afghanistan est devenu accessible, le jeune iraniste norvégien, M. Georg Morgenstern, s'est fait donner une mission pour examiner les faits linguistiques, infiniment variés et troubles, qu'on y peut observer. Sans pouvoir aller étudier chaque fait sur place autant qu'il aurait souhaité, M. Morgenstern a été à même d'observer des témoins qui lui fournissaient des données sur des parlers très divers. Et ce rapport fournit des aperçus sur un grand nombre de parlers mal connus.

M. Morgenstern ne se limite pas aux faits bruts. Il discute nombre de points théoriques, et l'on notera, comme

exemple, la façon dont il éclaire le problème de la nature, indienne ou iranienne, du kafiri.

Ce petit volume donne une heureuse idée de ce que fera M. G. Morgenstiern.

A. M.

Hugo MAKAS. — *Kurdische Texte im Kurmändji-dialecte, aus der Gegend von Märdin*. Leningrad (Académie), 1926, in-4, VIII-136 p. (publication de l'Académie des sciences de Leningrad).

Collection de contes kurdes recueillis en Allemagne, d'après un sujet qui s'y trouvait par hasard et dont M. Makas a beaucoup apprécié l'ingénuité et la bonne volonté, et publiés avec traduction, de sorte qu'ils fournissent un matériel linguistique intéressant. L'introduction est brève.

A. M.

H. ADJAREAN. — *Hajerēn armatakan bararan*. Erivan (Université), 1926, in-4, 2 fascicules, p. 1-400.

C'est un monument que notre confrère, M. Adjarean, de l'université d'Erivan, élève à sa langue avec ce : *Dictionnaire étymologique de l'arménien*. Les 400 pages des deux premiers fascicules parus amènent au mot *aškaray*; ceci fait prévoir un ouvrage de 4 000 à 5 000 pages. Ceci peut sembler vaste. Mais les pages sont pleines de choses. Je sais que le manuscrit est prêt. Le travail de l'autographie sera nécessairement long; mais on connaît le courage et l'énergie de M. H. Adjarean.

L'ouvrage n'est pas imprimé: il n'y a pas à Erivan les ressources nécessaires pour imprimer pareil ouvrage. Il est autographié, ce qui a l'inconvénient de limiter étroitement le nombre des exemplaires. Les linguistes qui veulent s'as-

surer un exemplaire feront bien de souscrire sans tarder. M. Adjarean a profité du procédé pour donner les mots cités de diverses langues à la fois en transcription et dans l'alphabet propre de chaque langue. Entièrement rédigé en arménien, l'ouvrage n'est accessible qu'aux personnes qui lisent couramment l'arménien. Quand il sera achevé, il y aura lieu d'en résumer l'essentiel en une langue plus répandue, comme le français ou l'allemand. Car le dictionnaire mérite de ne pas rester confiné dans le cercle étroit des arménistes, et tous les comparatistes en pourront tirer profit; le linguiste ne pourra employer un mot arménien sans y recourir.

Chaque article comprend d'abord une description de l'usage du mot dans les anciens textes, avec les composés et les dérivés. Le groupe de chaque mot arménien est donc décrit en détail, à tous égards.

Puis vient l'étymologie. M. Adjarean s'est tenu au courant des plus récents travaux. Il donne tout l'historique de l'étymologie, en faisant la part trop large à mon sens aux rapprochements sans valeur : là où l'on a un rapprochement évident, définitif, les tâtonnements anciens sont sans intérêt.

M. Adjarean se montre prudent et bien informé. En pareille matière, il y a naturellement lieu à discuter et à préciser. Par exemple, en ce qui concerne *anun*, il pose un i.-e. **e/onomen-*, **nmen-* tout en mentionnant le **anmn̄*, **anōmn̄* de Hübschmann. Mais une voyelle initiale n'apparaissant que dans les langues qui offrent la prothèse à savoir le grec et l'arménien, l'o de gr. *ἄνους* et l'a de arm. *anun* n'ont aucun titre à représenter une voyelle initiale de date indo-européenne. La flexion de arm. *anun*, *anuan* rappelle celle du type *paštawn*, *paštaman* et *gočūwn*, *gočman*, à ceci près que *m* ne figure pas dans la flexion. Il faut sans doute partir de **nōmn̄*, cf. lat. *nōmen* et skr. *nāma*; à en juger par *paštawn* et *gočūwn*, la forme *anun* est ancienne, et *anuan* analogique, au lieu de **anman*, que l'accumulation de nasales aura fait éviter. Mais la forme *anum* d'une partie des parlers suppose un **anumn̄* qui a dû être fait sur **anman*, comme *gočūmn̄* l'a été sur *gočman*. Ainsi *anun* devient complètement clair.

Chose excellente, et trop souvent négligée, l'auteur indique les mots que les langues voisines, notamment le géorgien, ont pris à l'arménien. Il y a là une part importante de l'histoire des mots jusqu'à l'époque actuelle.

Pour aucune langue, on n'a un dictionnaire étymologique aussi ample, aussi complet. Je suis fier d'avoir eu autrefois M. Adjarean au nombre de mes élèves pendant de longues années ; il est de ceux qui font honneur à l'école par où ils ont passé.

A. M.

Armeniaca, herausgegeben von K. ROTH. Fasc. I. Leipzig (Verlag der Asia Major), 1926, in-8, iv-132 p. et 1 carte.

Voici une nouvelle revue consacrée à l'étude de l'Arménie et des régions voisines, où il se pose tant de problèmes d'un intérêt capital pour l'histoire de la civilisation. Le fascicule est à peu près tout entier consacré à des recherches sur l'histoire de la construction en bois. Mais le directeur y publie aussi un programme d'études où la linguistique tient une grande place. Par malheur, il y fait aux hypothèses de M. Marr de dangereuses concessions.

A. M.

E. KIECKERS. — *Historische griechische Grammatik*. I. *Lautelehre*. II. *Formenlehre*. Berlin et Leipzig (W. de Gruyter), 1925-1926, in-16, 134 et 190 p. (Sammlung Göschen).

Il faut bien tasser l'exposé pour faire tenir en deux petits volumes de la collection Göschen la phonétique et la morphologie historiques d'une langue où les faits sont aussi variés et touffus qu'ils le sont chez le grec ancien, avec ses dialectes, ses parlers et ses langues littéraires. Dans l'étroit

espace dont il disposait, M. Kieckers ne pouvait faire œuvre très personnelle ; mais il a exposé les faits avec précision et en savant qui est au courant de l'état des questions.

Voici quelques remarques de détail.

Vol. I, p. 81. M. Kieckers a tort de mettre en doute l'action de **-sm-* intérieur sur l'initiale : l'*h* initial de ἐρμή ne peut s'expliquer que par **or-smā*, en face de ἔρνευμι.

Vol. I, p. 84. Ce qui est dit du groupe de gr. σέωνυμι, σέωνυμι se heurte au principe qu'aucun mot indo-européen ne semble avoir admis un groupe initial *z* + occlusive. Une racine **zg^wē-* serait unique en son genre. Le rapprochement avec le slave et le baltique indique une ancienne racine, de type normal, **g^wes-* qui aura été altérée en grec par quelque accident ; peut-être **g^ws-ē/ō-* aura-t-il transformé en **zg^wē/ō-* d'où **zg^wes-* par contamination. Le problème est d'ailleurs trop complexe pour pouvoir être discuté dans les quelques lignes dont disposait l'auteur.

Vol. I, p. 85. Pour expliquer les dentales de ἄρχαρι, γρόν (et des formes celtiques correspondantes) en face des sifflantes des autres langues, M. Kieckers se sert du procédé traditionnel qui consiste à poser après la gutturale une spirante indo-européenne : procédé arbitraire si l'on pense que rien ne donne lieu de poser aucune spirante en indo-européen. — D'autre part, le rapprochement, douteux en lui-même, de gr. εἶνω et de skr. kṣītiḥ ne saurait se justifier par **k^wḥi-*, car il ne semble pas qu'il y ait eu d'occlusives labio-vélaires du type sourde aspirée en indo-européen.

Vol. II, p. 18. Pourquoi répéter toujours que le type masculin de lat. *scriba*, v. sl. *shuga*, etc., qui joue un grand rôle en grec et en arménien, et que le lituanien n'ignore pas, est issu d'abstrait et de collectifs féminins ? Aucun suffixe indo-européen n'a, dans les substantifs, un genre en propre ; pourquoi **-ā-* ferait-il une exception unique ? L'accord de cinq langues est plus que suffisant pour établir le fait indo-européen de thèmes masculins en *-ā-*. L'indo-iranien n'a pas de masculins en *-ā-* ; mais il faut penser que, faute d'avoir gardé les alternances de timbre, l'indo-iranien a pu être amené à spécialiser l'opposition de

-*ā-* et -*ǣ-*. — Du reste **-ā-* est si peu limité au féminin qu'il fournit le collectif neutre qui sert en regard des singuliers neutres.

Vol. II, p. 104 et suiv. L'inconvénient qu'il y a à faire abstraction des faits de sens apparaît bien dans la théorie des formations de présents. Il aurait importé de tenir compte ici des aspects « déterminé » et « indéterminé ». Le type en **-ye-* fournit des présents duratifs indiquant un procès sans terme défini. Au contraire, plusieurs autres types fournissent des présents indiquant un procès à terme défini; M. Vendryes l'a marqué dès longtemps pour le type à redoublement de *γίγνεται*, *ἵσχω*, etc., et le même fait a été établi depuis par divers chercheurs (Vendryes, Chantraine, Meillet) pour une série d'autres types.

A. M.

F. MULLER Jzn, *Grieksch woordenboek*, 2^e édition. Groningen et La Haye (Wolters), 1926, in-8, xv-912 p.

Le dictionnaire grec de M. Muller a eu le succès qu'il méritait : six ans après sa parution, il a fallu l'éditer pour la seconde fois. Et, chose admirable, l'auteur a eu le courage de refondre ce grand travail d'un bout à l'autre ; chose plus admirable encore, son éditeur n'a pas cherché à utiliser les clichés : il a réimprimé l'ouvrage entier, dans un format plus grand, avec une disposition typographique nouvelle, et bien réimprimé ; le prix reste très bas : moins de dix florins, c'est-à-dire environ 20 francs or. Puisque le livre a un si beau succès, il sera permis d'exprimer des désirs auxquels une nouvelle édition donnera sans doute bientôt satisfaction.

Le dictionnaire de M. Muller avait ses lacunes. L'une des plus fâcheuses est que la *κεινή* n'y était pas assez représentée ; Plutarque et Lucien ont été utilisés davantage, et ceci a rempli en partie le manque, mais en partie seulement. Aris-

tote, par exemple, n'a pas la place qui lui revient : sur $\pi\alpha\sigma\acute{o}\tau\eta\varsigma$, il est renvoyé à Polybe, alors que l'auteur principal à citer est évidemment Aristote.

La langue familière et populaire est mal connue pour le grec, plus mal que pour le latin. Là où, par hasard, on l'entrevoit, il serait bon d'en profiter. L'att. $\lambda\epsilon\chi\acute{o}$ est le mot littéraire ; la forme familière $\lambda\epsilon\chi\omega$, attestée à Delphes, aurait pu être citée, sans même allonger le volume.

L'étymologie prête à discussion par sa nature. M. Muller est un peu plus disposé à s'aventurer hors des certitudes absolues qu'il ne convient dans un ouvrage élémentaire, destiné à des gens qui, n'étant pas linguistes, ne peuvent faire un départ entre le certain et le douteux.

Par exemple, M. Muller cède volontiers à la tentation de ramener les mots à des racines. S'il rencontre $\mu\eta\chi\acute{\alpha}\nu\eta$, il propose de l'analyser comme $\delta\rho\epsilon\pi\acute{\alpha}\nu\eta$, c'est-à-dire d'y voir un nom d'instrument. Mais $\mu\eta\chi\acute{\alpha}\nu\eta$ se trouve à côté de $\mu\tilde{\eta}\chi\alpha\rho$: c'est donc qu'on est en présence d'un élargissement en $-ā$ d'un ancien thème en $*-r/n-$, et ce thème se trouve lui-même à côté du thème en $*-es-$, $\mu\tilde{\eta}\chi\alpha\varsigma$. — Quant à la racine, on a souvent rapproché got. *mag*, v. sl. *mogō* ; mais la forme même du prétérito-présent got. *mag* exclut une racine $*māgh-$ que rien, hors du grec, n'établit. Le sens des mots grecs, qui indiquent le procédé par lequel on réalise quelque action difficile, n'a presque rien de commun avec celui de got. *mag*, moins encore avec celui de v. sl. *moga*, cf. *moštī* « δύναμις ». Sur l'étymologie de $\mu\eta\chi\acute{\alpha}\nu\eta$, le plus sage est donc de ne rien enseigner. Cette solution toute simple est, il est vrai, celle à laquelle les étymologistes répugnent le plus.

Même s'il est vrai que le $*yé-$ de $\acute{\eta}\eta\mu\iota$, *iēcī* est un élargissement de $*ei-$ « aller » et que le $*yā-$ de lat. *iānuā* en est un autre — et c'est assurément indémontrable —, ce fait n'aurait d'intérêt que pour la théorie de l'indo-européen, et il n'a rien à faire dans un dictionnaire étymologique du grec.

Il est malaisé de voir comment dans $\delta\pi\acute{o}\rho\alpha$ on pourrait trouver $\acute{\omega}\rho\alpha$, avec son *h* initial. Il faudrait au moins un φ . On n'aperçoit pas mieux comment le σ de $F\acute{\iota}\tau F\alpha\varsigma$ pourrait

prouver une ancienne *s* ; le rapprochement avec skr. *viṣu-*, que le sens n'appelle pas, est donc impossible en tout cas.

Il y a peu de bons rapprochements étymologiques, et il est difficile d'en augmenter le nombre. Le dictionnaire de M. Muller gagnerait à en renfermer sensiblement moins qu'il n'en offre. — Mais, pour le spécialiste, il est le recueil étymologique le mieux à jour qu'on ait en ce qui concerne le grec.

A. M.

A. BURGER. — *Les mots de la famille de φύω en grec ancien*. Paris (Champion), 1925, in-8, x-91 p. (Bibliothèque de l'École des Hautes-Études, sc. hist. et phil., fasc. 266).

Quand j'ai conseillé à M. Burger de choisir pour sujet de travail le groupe de φύμα, ἔφυ, etc., je l'ai fait parce qu'il me semble que le moment est venu de remplacer les indications brèves des dictionnaires étymologiques par des études approfondies où puisse apparaître l'histoire réelle des mots et des familles de mots. La monographie de M. Burger a justifié mon conseil. Le jeune auteur a bien mis en évidence les actions et réactions des mots les uns sur les autres, et le mémoire, où est utilisé l'essentiel de la littérature grecque, est hautement instructif.

Le fait le plus important de l'histoire du groupe est la création de φύσις. La quantité brève de l'ο suffit à montrer que le mot n'est pas ancien, mais fait en grec sur φύμα, φύω. M. Burger n'a pu encore utiliser l'idée générale que j'ai soutenue, à savoir que, hors des composés, les mots grecs en -σις sont de nouvelles créations. — C'est sans doute un hasard, mais un hasard significatif, que le seul exemple de φύσις chez Homère soit dans un passage où le mot a un caractère magique. Derrière les abstraits qu'a créés le grec, on sent encore très proche une ancienne valeur de type religieux. L'histoire de φύσις, dont le lat. *nātūra* est un simple masque, est le fait le plus curieux du livre.

Ce qui est dit p. 7 sur la formation du présent n'est pas probable ; les racines qui, comme celle de **bhewā-*, fournissent un aoriste radical athématique ne fournissent pas de présents du même type, et inversement. C'est pour cela que les formes du présent varient d'une langue à l'autre : *ῥέπει* diffère totalement de skr. *bhāvati*.

Les deux langues où **bhewā-* n'a pas à date ancienne le sens de « devenir » sont le grec et l'arménien ; ces deux langues offrent, on le sait, un grand nombre de concordances dialectales ; il demeure probable que l'amorce au moins du sens de « devenir » remonte, mais *dialectalement*, jusqu'à l'indo-européen.

A. M.

U. SICCA. — *Grammatica delle iscrizioni doriche della Sicilia*. Naples (chez l'auteur, via Bernini 50), in-8, ii-256 p. et 2 planches (*Bibliotheca di filologia classica*, I, 3).

Pour faire la critique du sujet choisi par l'auteur, il suffit d'entendre M. Sicca lui-même : pour la période archaïque, les inscriptions sont brèves et rares ; elles reflètent la langue de chacune des cités d'où sont venues les colonies ; pour la période suivante, il y a eu une sorte de *ζωνή*, mais qui n'est pas seulement sicilienne, et qui s'est sans doute étendue aux cités doriennes de l'Italie méridionale, et pour laquelle les textes littéraires, tout fragmentaires et mal transmis qu'ils soient, donnent autant et plus que les inscriptions ; enfin la *ζωνή* ionienne-attique a pris le dessus, et il n'a subsisté du dorien de Sicile que des débris, jusqu'au moment où le grec même est sorti d'usage dans le pays. La matière n'a donc pas d'unité. Les faits attestés permettent d'esquisser quelques-unes des grandes lignes d'une histoire linguistique de la Sicile, non de faire une grammaire du grec-sicilien. Travaillant dans une petite ville italienne, avec de pauvres ressources, M. Sicca n'a pu dominer son sujet de haut. Il n'a pu connaître toujours l'état actuel des problèmes, et, par exemple, son exposé des datifs pluriels en *-εσσιν* en souffre. Il a néan-

moins fait un travail méritoire en rassemblant diligemment les faits épars et en les critiquant avec soin.

L'ouvrage comprend trois parties : un relevé des traits qui caractérisent les parlers « doriens » de la Sicile rangés dans les cadres ordinaires, un vocabulaire critique de termes curieux et une réédition avec commentaire de la principale des inscriptions siciliennes, celle de Halaesa.

L'occasion serait mal choisie pour critiquer le plan de l'exposé, plan omnibus que M. Sicca a simplement reproduit et dont il n'est pas responsable. Mais on ne peut se défendre de quelque agacement quand on voit resurgir, sous la rubrique *Phonétique*, par exemple la série des cas où, en dorien, la voyelle α bref est employée en regard d'un ϵ ionien-attique : collection de faits hétéroclites où la phonétique proprement dite n'est pour rien. Il faudra qu'on se décide à trouver un plan où les choses se présentent d'une manière plus réelle.

M. Sicca insiste avec raison sur les mélanges de populations qui ont eu lieu dans les cités siciliennes ; il a dû en résulter des mélanges de parlers, et l'origine du syracusain ne saurait être une. Mais, vu l'état des connaissances sur les parlers doriens, il est malaisé de faire le départ entre les origines des diverses particularités. P. 154, l'essai pour déterminer l'origine du type phonétique $\tilde{\eta}\nu\theta\omega$ en Sicile apparaît vain tant que l'on ne saura pas quelle était en dorien l'extension de ce type ; voici qu'on trouve $\sigma\upsilon\nu\epsilon\nu\theta\omega\nu\tau\epsilon\varsigma$ dans le serment des habitants de Théra sur une inscription de Cyrène (Ferri, *Alcune iscr. di Cirene*, p. 21). Il ne faut pas trop localiser le $\epsilon\nu\tau\iota = \epsilon\sigma\tau\iota$ de Sicile ; car, dans cette même inscription de Cyrène, on lit $\epsilon\nu\tau\iota$ avec la valeur de $\tilde{\epsilon}\sigma\tau\alpha\iota$.

L'étude du vocabulaire est intéressante. M. Sicca a bien raison de signaler par exemple l'emploi de $\tilde{\epsilon}\rho\omega\mu\iota$ dans l'inscription de Halaesa : $\alpha\iota\ \epsilon\lambda\chi\iota\chi\iota\ \alpha\iota\ \epsilon\pi\iota\gamma\epsilon\gamma\chi\mu\epsilon\nu\alpha\iota\ \alpha\upsilon\tau\alpha\iota\ \epsilon\pi\omega\nu\tau\alpha\iota\ \tau\omega\iota\ \chi\lambda\alpha\rho\omega\iota\ \tau\omicron\upsilon\tau\omega\iota$ « les oliviers indiqués *appartiennent* à ce lot ». On ne peut s'empêcher de penser à un développement de sens parallèle de l'iranien : av. *haçaite* « il convient ».

A. M.

Silvio FERRI. — *Alcune iscrizioni di Cirene*. Berlin (Walter de Gruyter), in-4, 40 p. et 2 planches (extrait de *Abhandl. d. preuss. Akad. d. Wiss.*, 1925, phil.-hist. kl., 5).

Edition de plusieurs grandes inscriptions récemment découvertes en Cyrénaïque. Ces inscriptions sont toutes d'époque hellénistique, les unes dans la langue locale (avec un morceau en parler de Théra), les autres en *κοινή*. Toutes sont d'un extrême intérêt pour illustrer l'état des parlers grecs à l'époque hellénistique, soit qu'un terme de la langue politique locale tel que *τιμᾶτηρ* soit hellénisé en *τιμητηρ* dans une inscription en *κοινή*, soit que le parler local manifeste une influence profonde de la *κοινή*, ainsi quand dans la seconde inscription on lit, à côté de *τοι* dans la formule traditionnelle *περι ὧν λεγόντι τοι Θηραίοι*, la forme ordinaire *οι* dans *οι προγονοι* et dans *οι εν Θηραει* (ou de même *εν* et *εξ* avec l'accusatif, côte à côte).

Les index et les observations linguistiques sont de M. U. von Wilamowitz-Moellendorff. Ces observations sont nombreuses, mais brèves et rapides. Dans un passage où se lit naturellement *[εχ]τερ*, M. von Wilamowitz veut lire *πατερ*, comme si la forme à dissimilation *φατερ* faisait difficulté. Les formes *βιωσισι*, *μεταλλαξιςισι*, *πισσις* (et aussi *εμμενισι*, *μενισι*) sont qualifiées d'éolismes ; ce type est trop répandu hors des domaines éoliens pour qu'on ne se pose pas ici une question ; il y a là un traitement insolite, qu'il faudrait peut-être expliquer dans les parlers mêmes où on le rencontre.

A. M.

E. MAYSER. — *Grammatik der griechischen Papyri aus der Ptolemäerzeit*. Band II, *Satzlehre*. Analytischer Theil. Erste Hälfte. Berlin et Leipzig (W. de Gruyter), 1926, xx-390 p.

Le premier volume de M. Mayser, qui comprenait la phonétique et la morphologie du grec des papyrus d'époque ptolémaïque, a rendu de grands services. La syntaxe manquait toujours. En voici le commencement. Les exemples sont relevés avec soin, minutieusement classés, méthodiquement énumérés. On a là un matériel bien ordonné dont il ne reste qu'à tirer les conclusions pour l'histoire de la langue.

A. M.

Papyri Osloenses. Fasc. I. *Magical papyri*, edited by S. EITREM. Oslo (Dybwad), 1925, in-8, 151 p. et 13 planches hors texte.

Les textes magiques ont, pour le linguiste, le double avantage d'offrir des spécimens de langue vulgaire et de langage expressif. Les textes grecs qu'édite M. Eitrem paraissent être du iv^e siècle ap. J.-C. et complètent ou appuient ce que l'on sait du grec parlé en Égypte à cette époque. Le caractère expressif du texte est bien marqué ; il est curieux de voir la juxtaposition de synonymes comme *κεομένην πυρομένην* ou les répétitions de mots comme *ἡδὲ ἡδὲ τυχὺ τυχὺ* (par deux fois). M. Eitrem a joint à son édition un commentaire abondant — et pas trop abondant — où il marque les particularités linguistiques.

Le passage de *ἄνθρωπος* au sens de *ἄνθρω*, signalé p. 50, est parallèle à celui de *homo* en roman. On aperçoit ici l'influence du genre grammatical sur le sens.

Le commentaire de M. Eitrem fournit beaucoup de faits

qui sont susceptibles d'éclairer les mots : le sort des mots dépend, en une large mesure, de leur valeur affective qui transparait dans les textes magiques. Ce qui est dit du rôle de la « grenouille » dans la magie p. 90 et suiv. et p. 121 est de nature à expliquer la variété des formes du mot en grec. Toutefois, il n'y a pas dans $\beta\acute{\alpha}\theta\rho\chi\chi\omicron\nu$ qui se lit l. 235 et 246, à côté de $\beta\acute{\alpha}\tau\rho\chi\chi\omicron\nu$, l. 324 et 326, métathèse d'aspiration, mais conservation en ionien, et de là dans la $\kappa\kappa\upsilon\upsilon\acute{\eta}$, de l'ordre ancien de l'aspiration, tel qu'il résulte des lois de M. Grammont ; la forme attique a une dissimilation renversée par le maintien du suffixe tout particulier, et expressif, $-\chi\omicron-$.

A. M.

L. RADERMACHER. — *Neutestamentliche Grammatik*. Zweite, erweiterte Auflage. Tübingen (Mohr), in-8, VIII-248 p. Handbuch zum Neuen Testament, D.

Quoique le livre ait été discuté dès le début, il arrive rapidement à une seconde édition. Il est brillamment et élégamment présenté ; les idées y sont exposées avec clarté. et l'on y trouve beaucoup d'aperçus présentés d'une manière heureuse. L'ouvrage a le tort d'être plutôt une étude sur la $\kappa\kappa\upsilon\upsilon\acute{\eta}$, pour servir à introduire dans le *Nouveau Testament*, qu'une véritable étude sur la langue des textes — du reste variés et assez distincts linguistiquement — du Nouveau Testament. Pour une âpre critique de certaines légèretés de M. Radermacher, on renverra au compte rendu de notre savant confrère, M. Debrunner, *Gött. gel. Anz.*, 1926, n^{os} 4-6.

A. M.

Carsten HÖEG. — *Les Saracatsans, une tribu nomade grecque. II. Textes (Contes et chansons), vocabulaire technique, index verborum*. Paris (Champion) et Copenhague (Pio), 1926, in-8, 212 p.

Ce second volume du riche ouvrage de M. Carsten Höeg sur les Saracatsans est un recueil de documents bien élaborés et mis au point. La première moitié se compose de textes recueillis de la bouche de membres de la tribu étudiée ; ces textes sont notés phonétiquement et accompagnés d'une transcription en caractères grecs qui est une sorte d'interprétation littérale. Une cinquantaine de pages sont consacrées à une étude nourrie du vocabulaire technique des Saracatsans ; ces pages sont pleines d'observations intéressantes, et l'on y aperçoit la large information et la sûreté de méthode de l'auteur ; on retiendra l'aperçu de la page 110 sur les mots qui ne se laissent expliquer par aucune des langues balkaniques connues. L'index renferme tous les mots qui figurent dans l'ouvrage ; ceux qui ne s'expliquent pas d'eux-mêmes ou qui ne sont pas expliqués ailleurs ont là leur explication. L'ouvrage de M. Carsten Höeg apporte une foule de faits nouveaux. Il n'intéresse pas seulement les linguistes qui s'occupent de grec moderne, mais toutes les personnes curieuses de linguistique balkanique.

A. M.

STOLZ-SCHMALZ. — *Lateinische Grammatik*, in fünfter Auflage völlig neu bearbeitet von Manu LEUMANN und Joh. Bapt. HOFMANN. Erste Lieferung. Laut- und Formenlehre. Munich (Beck), 1926, in-8, x-344 p. (*Handbuch der Altertumswissenschaft*, II, 2).

On a beaucoup médité — surtout en Allemagne — de ces manuels où ont été résumés les résultats du travail linguis-

tique des cinquante dernières années. En réalité, quels qu'en aient été les défauts et les inconvénients, ces ouvrages ont rendu d'immenses services, en Allemagne et hors d'Allemagne, et l'on doit à leurs auteurs une grande reconnaissance : on ne dira jamais assez qu'un cours qui vaut d'être professé doit mériter d'être imprimé, et qu'un cours qui ne saurait supporter la publicité devant tout le monde savant ne vaut pas d'être professé. La *Griechische Grammatik* de Gustav Meyer n'était pas un chef-d'œuvre ; mais je me demande ce que je serais devenu si je ne l'avais pas eue lors de mes débuts. Et c'est un véritable dommage pour la linguistique grecque qu'il n'en ait pas été fait, depuis la mort de l'auteur, une édition révisée et mise à jour ; car la 3^e édition n'était déjà plus au point ; et, malgré la publication d'autres manuels, l'ouvrage n'a pas été remplacé. Il y a eu des linguistes doués de plus d'invention que Brugmann ; mais, par son *Grundriss*, il a été le maître de tous les comparatistes et l'on ne saurait exagérer le profit qui a été tiré de ce grand ouvrage.

Maintenant la plupart des auteurs de ces précieux manuels sont morts. Et il faut saluer avec joie la venue de jeunes, pleins d'une science fraîche, qui, en se servant de travail de leurs devanciers, le mettent au point, tenant compte des idées générales nouvelles, des recherches récentes et des faits mis au jour ou mis en valeur. Avec cette revision du vieux livre de Stolz — qui était l'un des plus riches, mais non des meilleurs, parmi les manuels — M. J. B. Hofmann et M. Manu Leumann (fils de l'indianiste bien connu) font leurs preuves et se classent parmi les meilleurs des jeunes comparatistes d'aujourd'hui.

L'introduction, sur l'histoire des études de linguistique latine et sur l'histoire externe du latin, est de M. Hofmann ; le principal du volume, à savoir la phonétique et la morphologie historique du latin, est de M. Leumann. Le volume suivant sur la syntaxe et la stylistique sera de M. Hofmann.

L'histoire de M. Hofmann est très dense. Le souci — légitime — de maintenir le volume dans certaines limites a conduit à ne laisser pour cette introduction que trop peu

de pages. L'auteur n'a réussi à dire l'essentiel qu'au prix d'un resserrement excessif des idées, et d'un caractère trop massif des paragraphes qui ne gêneront pas le spécialiste, mais qui seront pénibles pour les lecteurs inexpérimentés. Son exposé, riche et moderne, ouvrira des jours à ses lecteurs sur les manières diverses dont on peut envisager les faits. Il est à souhaiter que, dans une prochaine édition, M. Hofmann soit laissé libre, en s'étendant un peu plus, d'éclairer plus amplement, et de manière à être plus aisément compris même d'un lecteur novice, les faits exposés dans la suite du livre.

M. Manu Leumann a entrepris de présenter d'une manière complète, en un espace restreint, l'état actuel des connaissances sur la linguistique latine. Il y a heureusement réussi, et ce n'est pas un petit mérite ; car il n'est guère, dans la linguistique indo-européenne, de matière plus trouble ni plus embrouillée par des discussions.

Il a pris connaissance de tout le travail publié dans les dernières années, aussi bien hors d'Allemagne que dans son pays. Tout en gardant une discrétion et une modestie peu communes, il montre une entière indépendance de jugement. On éprouve devant son exposé un sentiment de sécurité. La bibliographie est riche et substantielle. Les faits sont bien présentés. Sur la formation des noms il a été ajouté un chapitre en petit texte qui est nouveau. Et le reste a été si remanié que l'ouvrage peut passer pour être vraiment du reviseur ; tant est grand le progrès sur les éditions précédentes.

Un manuel de ce genre ne se prêterait à une discussion d'ensemble que si l'on était en désaccord de principe avec l'auteur, ce qui n'est pas le cas. On se bornera donc ici à des observations de détail d'où ressortiront les sortes de critiques qu'on pourrait faire.

P. 79, l'histoire de la diphtongue *au* appellerait une considération attentive des faits romans. M. Leumann rappelle avec raison que le traitement roman de *au* ne se confond presque jamais avec celui de *ō*. Ce n'est pas assez dire. La diphtongue *au* a subsisté à l'état de diphtongue dans une

notable partie du domaine roman jusqu'à présent, ou a eu, comme c'est le cas en français du Nord, des effets qui attestent une longue persistance de la prononciation diphtonguée. Il aurait convenu de noter que cette persistance s'observe seulement hors de l'Italie. Ceci montre que, en Italie, la tendance à simplifier les diphtongues a abouti, mais plus tardivement pour *au* que pour toute autre diphtongue. Quand le latin a été porté hors d'Italie par les colons qui ont servi de modèles aux populations locales, la diphtongue *au* subsistait encore, et, la graphie et l'influence du maître d'école aidant, la prononciation *au* s'est maintenue dans les provinces. La comparaison des parlers romans fournit ici à l'histoire du latin un témoignage important.

La diphtongue *ai* a été simplifiée plus tôt et plus complètement ; toutefois le fait que *ae* est, en roman, traité comme *ë*, et non comme *ē*, montre que la simplification s'est achevée, dans la prononciation urbaine du latin, seulement à l'époque impériale, quand les oppositions de quantité commençaient à s'éliminer (dans les parlers ruraux d'Italie, la confusion a été plus ancienne, comme il est indiqué finement) ; ceci confirme la date du III^e siècle ap. J.-C. indiquée p. 75. Ici le germanique apporte un témoignage ancien que M. Leumann a raison d'utiliser : c'est une diphtongue *ae* qu'ont entendue les Germains qui, à l'époque impériale, servaient dans les armées romaines, et c'est cette prononciation qu'ils ont adoptée et fait passer dans le reste du monde germanique par le mot *caesar* : got. *kaisar*, v. h. a. *keisar*, etc.

On voit ainsi que les deux diphtongues en *a* ont été particulièrement résistantes, ce qui n'a rien que de naturel. A ce propos, on remarquera que, si M. Leumann avait rapproché les deux faits, il en aurait mieux fait ressortir le caractère. Il a encore trop cédé à la vieille habitude qu'ont les philologues de traiter chaque petit fait isolément : le linguiste doit faire apparaître les ensembles, et, pour cela, traiter *ai* à côté de *au*, *ei* à côté de *ou*, et montrer le contraste instructif des traitements de *eu* et de *oi*.

D'une manière générale, il aurait convenu de tirer un

plus grand parti des formes romanes que ne l'a fait l'auteur ; ce qui est dit p. 278 des accusatifs pluriels en *-is* s'éclaire si l'on observe que la forme du nominatif-accusatif pluriel qui s'est généralisée dans le type consonantique est celle en *-is* dans une partie au moins du territoire roman ; l'italien a pour pluriel *nazioni* par exemple. — M. Leumann ne manque pas de signaler que le type *dixērunt* a seul survécu en roman, tandis que ni *dixēre* — que Cicéron et César évitent — ni *dixērunt* — auquel la versification hexamétrique a sans doute donné une importance qu'il n'avait pas dans l'usage courant — ne se sont maintenus ; il est significatif que, dans la littérature, et déjà pour Plaute qui a encore *aixērunt*, les formes normales soient celles à *ē*, c'est-à-dire des trois, les deux qui sont rythmées d'une même manière. Ce n'est qu'en situant les faits latins dans le grand ensemble qui va de l'indo-européen au roman moderne qu'on peut les bien comprendre.

P. 183 et suiv. — L'un des points où l'on voit le mieux à la fois la clarté et la liberté d'esprit de M. Leumann est la théorie de l'accent. C'est, on le sait, à peu près le seul où linguistes allemands et linguistes français soient systématiquement en désaccord. M. Leumann expose avec une lucidité et une impartialité remarquables les deux théories. En vérité il sera bon d'éviter les termes de : « école allemande » et « école française » ; la science souffre trop des amours-propres personnels, qui sont irrémédiables, pour qu'on n'évite pas de souligner des oppositions nationales qu'on peut éviter et qui, en l'espèce, ne sont pas graves : en linguistique, les hommes ont toujours eu assez de hauteur d'esprit — et de bon sens — pour ne pas faire état des différences de nationalité et pour n'envisager que les faits.

M. Leumann expose avec autant de force la thèse de la nature « musicale » de l'accent latin que celle de la nature « intensive ». Il y a, par suite, intérêt à discuter les faits qu'il retient à l'appui du caractère intensif de l'accent latin.

M. Leumann reprend l'idée, souvent émise, que, dans une syllabe qui forme le sommet rythmique du mot, il coexiste naturellement une part de hauteur et une part d'intensité.

Là où l'accent sert en effet de sommet rythmique, rien de plus juste. Mais il n'en va pas de même là où, comme c'était le cas en indo-européen, l'« accent » consiste en une élévation de la voix servant à caractériser tel mot ou telle forme grammaticale, là où il est du type des « intonations » chinoises, japonaises, soudanaises. Le difficile dans le cas de l'« accent » latin, c'est qu'il a été fixé par rapport à la fin du mot et qu'il a tendu à devenir sommet rythmique. Le problème consiste dès lors à déterminer le moment où le passage du type indo-européen au type moderne est devenu sensible. Il n'y a rien de plus délicat que d'observer de pareilles périodes de transition ; car la graphie n'en laisse rien transparaître.

Il est évident, et M. Leumann le marque nettement, que le principe de la versification et le témoignage des anciens appuient la théorie d'un accent tout « musical », et nullement rythmique, à l'époque classique. Il faut ajouter le traitement des voyelles : durant toute la période classique, on n'aperçoit pas que le latin ait traité de façon différente les voyelles suivant qu'elles étaient toniques ou atones. Tel est l'enseignement que donne l'ensemble de la langue. Quant aux faits que M. Leumann est tenté d'attribuer à l'intensité et où la critique de M. Lenchantin de Gubernatis qu'il cite ne l'a pas convaincu, ils sont rares, menus et peu probants. Le plus frappant serait la simplification de consonnes intervocaliques dans le type *mam(m)illa* ; mais il s'explique aussi bien par le rythme quantitatif : il y aurait un abrègement de la consonne géminée devant une syllabe longue. P. 100 et suiv., M. Leumann admet que les abrègements de finales des mots iambiques du type de *modō*, *homō*, etc. sont dus à un groupement rythmique déterminé par l'accent. Qu'ils soient dus à un groupement rythmique, ce n'est pas douteux : la façon dont les formes de ce genre sont employées dans le vers le montre. Mais, si l'on observe un même emploi métrique des deux syllabes de *homō* et des deux premières de *uoluptās*, comme c'est le cas en fait, l'intervention de l'accent devient plus qu'improbable.

On est toujours ramené à interpréter des faits métriques.

C'est un fait que la métrique latine tient un grand compte de la forme des mots qui remplissent les pieds, tandis que en grec cette forme intervient peu. Et tout se passe comme si, à certains places des vers latins, une coïncidence du temps fort du vers et de la place de l'accent était recherchée. C'est ce qui détermine plusieurs philologues — et pas seulement des Allemands : M. Lindsay insiste particulièrement sur cet argument — à attribuer un rôle notable à l'intensité dans l'accent latin. La question est de savoir si les règles de place des mots dans le vers latin sont conditionnées par la recherche de certaines coïncidences entre le temps fort et la place de l'accent — mais alors pourquoi telle coïncidence, et non telle autre ? — ou si la façon dont les mots sont placés en vertu des règles entraîne certaines coïncidences. Par cela seul que la question se pose, la force probante de l'argument des philologues est brisée. Et c'est au second terme de l'alternative qu'il faut s'arrêter. En effet le fait certain que le rôle de la forme du mot est beaucoup plus grand en latin qu'en grec ne saurait être séparé du fait, linguistiquement établi, que les voyelles des mots latins ont des traitements divers suivant qu'elles sont en syllabes initiale, médiane ou finale et du fait que l'allittération, qui n'existe pas en grec, est un ornement fréquent, quasi obligé, dans l'ancienne poésie latine. Ces deux faits étant indépendants de l'« accent », c'est évidemment la forme du mot qui joue un rôle en métrique.

Ceci amène à considérer le caractère particulier de l'initiale des mots qui se manifeste en latin par des fermetures de voyelles brèves intérieures et en osco-ombrien par des syncope de ces mêmes voyelles. M. Juret a admis que ce caractère particulier consistait en différences de quantité. Si la syllabe initiale était relativement longue et les syllabes intérieures relativement brèves, les syncope osques et ombriennes s'expliquent immédiatement. Quant aux fermetures latines, elles s'expliqueraient par le principe que j'ai posé, en me fondant sur les parlers septentrionaux du grec moderne et sur des faits slaves, suivant lequel des fermetures de voyelles s'expliqueraient par des différences de durée.

Dès lors il ne serait plus question d' « intensité initiale ». L'un des arguments que signale M. Leumann à l'appui de la théorie intensive de l'accent latin tomberait du coup. Et il n'en resterait aucun.

En tout cas, par la netteté de son exposé, M. Leumann a contribué à éclairer une question qui a été passionnément discutée et sur laquelle on n'est pas parvenu à s'accorder.

P. 105, il est douteux qu'on ait le droit d'étendre au groupe *-ds-* donnant *-ss-* la loi de Lachmann, qui vaut pour les cas tels que *āctūs*, *lēctus* en face de *agō*, *legō*. La forme *sessus* contredit trop nettement; et si **sēssos* avait jamais existé, le perfectum *sēdī* et le substantif *sēdēs* en auraient assuré le maintien. L'*i* de *uīsus* s'explique aisément par l'influence de *uīdī* et de *uīsō*; au surplus, on voit par *strictus* que la loi de Lachmann ne vaut pas pour la voyelle fermée *i*. L'*ā* de *cāsus* peut être ancien dans un substantif nom d'action; cf. le type *genitum* en face de *nātus*; le vocalisme radical des thèmes en *-tu-* a le degré plein. L'*ē* de *ēsus* s'explique par celui de *ēst* qui a son correspondant en baltique et en slave, cf. l'*ō* que suppose arm. *utem* « je mange ».

P. 117 et suiv., la question de *l* vélaire montre ce qu'il y a encore parfois d'un peu hésitant chez M. Leumann. Les faits sûrs qui résultent à la fois du type *famulus*: *familia* et du témoignage des anciens sont bien exposés. Mais, sur les cas délicats, il y a manque de décision. L'explication de L. Havet suivant laquelle la contraste de *mille* et *milia* serait purement graphique peut paraître « allzusein »; mais on ne voit pas pourquoi il y aurait simplification de *-ll-* après *i* plutôt dans *milia*, *uīlicus* que dans *mille*, *uilla*; l'hypothèse de L. Havet semble donc s'imposer. — Il est bien vrai que *uolūtās* ôte quelque valeur à *uolens* pour établir que *l* était vélaire devant *e*; mais si *Herculēs*, *adulēscens* — et aussi *uolēbam*, *uolēs* en face de *uelim*, *uelle* — établissent que *l* était vélaire devant *ē* qui était fermé, à plus forte raison on attend *l* devant *ē*, ouvert, et *uolentem* reste probant. Enfin le contraste entre *(h)olus*, *(h)oleris* (cette forme contribue à prouver le caractère vélaire de *l* devant *ē*) et de *scelus*, *sceleris* ou de *celsus* et de *pulsus*, *mulsus* (cf. *pellō*,

uellō) devait être expliqué, ainsi que l'*e* de *gelu* et *gelāre* : on ne peut ignorer ces faits. Ils sont de grande portée si, comme je l'ai enseigné, ils indiquent une prononciation prépalatale — ce qui ne veut pas dire palatalisée — de *c, g* devant *e* dès une époque préhistorique du latin. — Les graphies *trienta*, *uinti*, *maester* du latin vulgaire, dont il est fait état p. 126, prouvent plus pour des traitements de mots accessoires, peu surprenants dans ces mots, que pour une altération de gutturales prépalatales ; M. Leumann lui-même cite *eo*, de *ego*, forme sur quoi repose le développement roman (cf. p. 282), et qui est sûrement un traitement de mot accessoire.

P. 137, il est mentionné une opinion que j'aurais soutenue relativement au maintien de la qualité sonore des anciennes sonores aspirées en position intervocalique. J'ai dû mal m'exprimer. Car je suis convaincu que, à l'intervocalique comme à l'initiale, les spirantes sonores issues d'occlusives sonores aspirées sont, à un certain moment, devenues sourdes en italique commun, pour ne repasser qu'ensuite, en latin, à une prononciation sonore, mais occlusive. Des formes comme *carefo* en falisque ou *rāfus* dans quelque parler latin inconnu ne laissent pas de doute sur le fait que les parlers latins ont eu des spirantes sourdes intervocaliques. Du reste, la persistance de la qualité sonore dans le latin de Rome expliquerait mal la qualité occlusive du traitement latin dans les types *nebula*, *tibi* pour la labiale, *medius*, *fidō* pour la dentale, *figūra* et *liguriō* pour la gutturale devant *u* (le traitement étant *h* pour les autres *gh* : *uehō*, *mihi* [où M. Leumann cherche, on ne sait pourquoi, un ancien *f*]). Au contraire, on conçoit bien comment les anciens *f, φ, x* (devant *u*) sonorisés n'ont pu donner *b, d, γ* qu'à l'état de stade de transition sans durée : le latin, n'ayant pas de spirantes sonores, a sauté du coup à la prononciation des occlusives *b, d, g* qui existaient dans la langue ; il y a eu l'une de ces adaptations au système phonique existant qui sont chose courante et qui, malgré les indications données en ce sens par M. Grammont, sont trop peu remarquées. Si les anciennes spirantes sourdes avaient persisté, elles se

seraient sans doute ou maintenues ou altérées dans le sens d'une plus grande ouverture ; il n'est pas normal que des consonnes, et surtout des consonnes intervocaliques, s'altèrent spontanément dans le sens de l'occlusion.

P. 153, M. Leumann reproduit la doctrine classique sur le passage de *-dr-* à *-tr-* en latin. Cette doctrine, qu'on a eu le tort de mentionner, avec un point d'interrogation, dans le *Traité de grammaire comparée du grec et du latin* de Meillet-Vendryes, est décidément invraisemblable. Le latin n'assourdit aucune sourde en pareille position. Le phénomène supposé serait contraire à toutes les tendances connues de la phonétique latine qui sonorise souvent, mais n'assourdit pas, les consonnes placées entre phonèmes sonores. Aucun des exemples invoqués n'est sûr : *taeter* peut n'être pas parent de *taedet* ; si *utrīs* signifie « vase à eau », la formation ne saurait être latine puisque le nom **ud-r-* de l'« eau » n'y est pas conservé ; un nom d'objet de ce genre a toutes chances d'être emprunté et ne prouve rien pour la phonétique du latin. — Il n'est donc pas nécessaire de se mettre en frais d'explications compliquées pour rendre compte du *-dr-*, sûrement ancien (comme le *g* de *uiginti*, *trīgintā*) de *quadru-pes*, *quadrāgintā*.

P. 333, pour établir l'ancienne quantité longue de la voyelle à l'aoriste en *-s-*, on ne peut invoquer *lēxi*, *rēxi*, *tēxi* qui s'expliquent comme *lēctus*, *rēctus*, *tēctus*. En revanche *trāxi* serait curieux : mais on peut penser à une action analogique de *lēxi*, etc., et l'alternance *ā/ă* n'a rien de commun avec l'alternance *ē/ě*. En somme le latin n'a pas de forme qui réponde sûrement au type skr. *āvākṣam*, v. sl. *věsŭ* lequel n'est sûrement attesté que dans des dialectes indo-européens orientaux, il convient de le noter.

On pourrait ainsi discuter beaucoup avec l'auteur et l'on aurait plaisir à le faire : le latin est un nid de problèmes pour l'histoire de la langue. Mais les exemples donnés montrent qu'on a peu d'occasions de prendre M. Leumann vraiment en faute.

A. M.

Frederik MULLER Jzn. *Altitalisches Wörterbuch*. Göttingen (Vandenhoeck u. Ruprecht), 1926, in-8, VII-383 p. (Göttinger Sammlung indogermanischer Grammatiken und Wörterbücher).

Le dictionnaire étymologique du latin du regretté A. Walde a rendu, rend et rendra de grands services. Mais il a deux défauts bien connus : d'une part, il n'est pas fait au point de vue du latin, et tout s'y passe comme si la philologie latine n'existait pas ; de l'autre, si les rapprochements avec d'autres langues y sont fournis à profusion, la forme initiale de chaque mot n'y est pas restituée. M. F. Muller s'est proposé de remédier à ces deux inconvénients, et il a fait un livre nouveau avec la science étendue qu'on lui connaît.

En rédigeant un dictionnaire étymologique, on peut se placer soit au point de vue de la langue initiale, restituée par hypothèse, soit au point de vue de la langue attestée en fait. Le second procédé est celui qui est le plus naturel et le plus ordinaire. Quand il a adopté le premier, en prenant pour point de départ de chaque article une forme restituée, Fick a fait faire à la recherche un progrès décisif : il donnait du coup au vocabulaire indo-européen une réalité tangible. Mais ce procédé d'exposition a maintenant épuisé sa vertu. Sensibles déjà dans le *Baltisch-slawisches Wörterbuch* de M. Trautmann, les inconvénients sont criants dans le livre de M. F. Muller.

En théorie, on conçoit l'essai de restituer un *Uritalisches Wörterbuch*. En fait, la tâche est irréalisable : si le vocabulaire latin est connu, on n'a que des données fragmentaires et peu nombreuses sur le vocabulaire de l'osque et de l'ombrien. Dans presque tous les cas, on est donc amené à ne restituer l'original « italique commun » que d'après le témoignage unique du latin. Dès lors le plus simple est de partir du latin lui-même qui a l'avantage d'être une donnée certaine.

Du reste M. Muller ne croit pas à un « italique commun ». Il n'a fait qu'un *Altitalisches Wörterbuch*. Mais cette notion

de « italique ancien » ne comporte aucune définition précise.

Le procédé comporte d'ailleurs de grands risques. Tout d'abord, il pousse à faire perdre de vue l'importance des emprunts et à faire chercher dans l'indo-européen l'explication du plus de mots qu'il est possible. L'exemple de langues dont l'histoire est proche de nous montre pourtant que l'emprunt fournit une large part, souvent la plus large part, des vocabulaires. Un dictionnaire étymologique où presque rien n'est dit des emprunts et où même la part de l'emprunt est systématiquement diminuée de par la forme de l'exposé risque de donner de ce qui s'est passé réellement une idée peu exacte.

En second lieu, la nécessité où l'on est de poser à tout prix un primitif oblige à faire des hypothèses arbitraires. M. F. Muller pose, pour l'italique « ancien », un *z* intervocalique, qui peut bien avoir résulté de développements indépendants du latin, d'une part, des parlers osques et ombriens, de l'autre. Le *z* de **ezus* « maître » ne saurait donc passer pour établi. En revanche, malgré le doute — à mon sens injustifié — qu'il éprouve sur la théorie d'après laquelle les anciennes sonores aspirées auraient en latin passé par le stade de spirantes sourdes attesté en osco-ombrien, M. F. Muller pose **mēpyos* comme prototype de *medius*.

Enfin, fâcheux au point de vue scientifique, le procédé est de plus, au point de vue pratique, peu commode pour le linguiste, et très embarrassant pour le profane.

Il a paru bon de s'arrêter sur cette question de forme, parce qu'il est souhaitable que ce type d'exposition soit définitivement abandonné.

Quant au fond, qui est l'essentiel, le dictionnaire étymologique de M. F. Muller est riche de données et bien au courant. On aura grand profit à l'utiliser sans cesse. Les discussions qui vont suivre donneront un aperçu de certaines critiques qu'on peut proposer.

Bien qu'il ait évité de céder à son goût pour des étymologies hasardées, l'auteur a encore mêlé en une large me-

sure l'incertain — et parfois l'invraisemblable — au certain. Ainsi, p. 162, le rapprochement de gr. ἀφύω « je puise » et de lat. *imbuō* est rendu douteux par le sens, et d'autant plus douteux que rien n'empêche de couper ἀφ-ύω et de rapprocher le groupe de v. isl. *ausa* « puise », gr. αὔω, où l'*a* serait prothétique. — On ne saurait suivre M. Muller quand il rapproche *aequus* de skr. *ékah* « un » : le mot sanskrit appartient manifestement au groupe des mots qui signifient « seul » : gr. οἶκος, d'une part, v. lat. *oīnos*, de l'autre. Ces mots n'ont rien de commun avec *aequus*. Puis l'auteur cite *aequor*, abstrait de *aequus*, et il semble en donner une étymologie indépendante. Arm. -*in*, simple particule dans *noyn* « le même », *ink' n-in* « lui-même », etc., n'a rien à faire avec le groupe de **oīno-* « seul » ; il faut rectifier en ce sens ce qui est dit p. 297.

L'auteur s'attache avec raison à rapprocher les mots latins de mots indo-européens ayant une forme définie. Mais il affaiblit souvent le bon effet de ces rapprochements exacts par des rapprochements lointains avec des racines ayant un sens vague. Pour expliquer *aurōra* il pose un primitif **āuzōs-* dont on notera en passant que la forme prête à contestation : l'*ā* n'est indiqué que par la forme grecque correspondante, et rien ne prouve que l'italique l'ait jamais connu : le lituanien a l'accusatif *aũšrą* qui suppose un *a* bref ; quant à l'*ō*, il était propre au nominatif, et il n'est pas légitime de poser un thème **āuzōs-* avec une longue propre à un cas particulier. Il est probable que le mot appartient à une racine indo-européenne signifiant « se mettre à briller » ; mais ceci n'a pas d'intérêt au point de vue latin ; un dictionnaire étymologique du latin ne doit pas être un dictionnaire étymologique de l'indo-européen ; il suffisait de poser, comme il est facile, le nom indo-européen de l' « aurore » sans remonter plus haut. Si M. Muller cite le duel véd. *uṣāsau* « aurore et crépuscule » avant *uṣāḥ* « aurore », c'est évidemment pour indiquer un sens originel de « éclat » ; mais on sait que le duel se prête en védique à indiquer deux notions différentes couplées entre elles : le *uṣāsau* cité n'indique nullement un sens « général » du mot.

Il faut tenir compte des formes les plus proches ; pour expliquer *gula*, ce qu'il convient de citer tout d'abord, c'est arm. *ekul* « il a avalé » (*klanem* « j'avale ») où l'*u* peut reposer sur *ō*, comme l'indique M. Muller, mais où il a plus de chances ici de représenter *u*, de sorte que arm. *kul* = lat. *gul*-. Le vocalisme *u* est inséparable de l'*u* suivant *l* dans skr. *jalukā* « sangsue », v. sl. *glŭtati* et lat. *glutiō*.

Il est parfois bon d'utiliser des formes lointaines pour rendre compte des formes latines. Soit *clivus*, que M. Muller tire, non sans arbitraire, de **kloiws* (un primitif **kleiws* n'est pas impossible, l'auteur le reconnaît ; mais le système d'exposition adopté obligeait malheureusement à prendre parti même sans raison décisive) ; des formes à *-w-* se retrouvent dans d'autres langues. Et le type indo-européen **klei-w-*, élargi par *-w-*, est nécessaire pour rendre compte du présent avestique *sirinaoiti* « il appuie » du type en *-nu-*.

Mais on n'a le droit de le faire qu'au prix d'une critique sévère. Cette critique n'est pas toujours poussée assez avant chez M. Muller. Par exemple, lat. *mordeō* est en latin un verbe aneien sans doute, mais sans aucun correspondant net dans une autre langue. Rapprocher lit. *mėrdėti* « être à l'agonie » est une simple erreur : il s'agit d'un dérivé de la racine **mer-* « mourir », formé en lituanien suivant un type connu. Le rapprochement avec skr. *mardati* « il met en pièces » n'est pas tout à fait impossible ; mais en accentuant *mārdati*, M. Muller donne l'impression que ce présent serait védique, ce qui n'est pas le cas ; chose plus grave, les formes védiques sont du type *mradata*, *mradyati* ; il y avait ici matière à une discussion critique dont la possibilité n'est pas indiquée.

Il convient, en faisant l'étymologie, de tenir compte des faits morphologiques. M. F. Muller enseigne justement que la nasale de *unda* est due à l'influence d'un présent du type de skr. *unātti*, non conservé en latin. Cette nasale n'a pu pénétrer que là où les présents à nasale infixée se sont maintenus et même développés, ce qui est le cas en latin et en baltique, où s'est constitué lit. *vandũ*. La forme lat.

planta suppose de même une forme de présent à nasale infixée, du type de lit. *splintù* ; cette action doit remonter très haut, car pas plus en latin que dans aucune autre langue occidentale, il n'est conservé de forme verbale de la racine de *planta* et de lit. *splintù* ; on n'a que *pateō*, en face de πετάνωμι. Sans cette hypothèse, *planta* est inexplicable (à propos de ce mot, on notera que gr. πλάθων appartient au groupe de πλάσσω et n'a rien à faire ici). Le latin est, après le baltique, la langue où le type à nasale infixée a pris le plus d'extension, et les deux formes, créées séparément, *unda* et *vandū*, illustrent cette extension.

Il faut aussi tenir compte des influences étrangères. Si un mot qui a été affecté à désigner un acte de commerce, *emō*, a pris le sens particulier qu'il a conservé à l'exclusion du sens ancien, n'est-ce pas à l'imitation de gr. λαμβάνω ?

Une critique de détail ; l'*h* initiale de gr. ἔρως est phonétique et représente, par déplacement, l'*h* issu de ζ entre ι et ε ; on ne voit pas pourquoi M. Muller suppose un ἔρως sans *h* p. 162.

Les discussions sur un livre tel qu'est un dictionnaire étymologique seraient infinies. Les exemples cités suffisent à faire apercevoir de quelle sorte seraient les critiques et les réserves qu'on pourrait faire. Mais il faut surtout insister sur ce que le livre de M. F. Muller a de riche, de personnel et sur le profit qu'on en peut tirer.

A. M.

J.-B. HOFMANN. — *Lateinische Umgangssprache*.

Heidelberg, 1926, xvj-184 p. in-12.

Nous sommes habitués par notre éducation classique à considérer le latin comme une langue fixée, uniquement régie par les lois de la grammaire. C'est vraiment pour nous une langue morte ; elle nous est présentée comme un mécanisme, de structure compliquée, et jamais comme un organisme vivant. C'est d'ailleurs à cette condition qu'elle

a une valeur pédagogique, en imposant une gymnastique à l'activité rationnelle de l'esprit. Mais le linguiste ne saurait se contenter d'une pareille conception des choses. Cette langue morte a été vivante; elle a servi à l'expression des idées familières du commerce quotidien, et aussi des effusions sentimentales d'un peuple exubérant, mobile, impressionnable. Elle a connu la fraîcheur et la spontanéité des créations de la vie; et derrière l'ordonnance froide et apprêtée des œuvres littéraires, on peut sentir encore palper le souffle qui animait le langage familier.

D'ailleurs il ne manque pas de textes qui peuvent nous renseigner sur ce qu'était le langage familier des Latins. Ce sont d'abord les textes antérieurs à la fixation de la langue littéraire, et avant tout le texte de Plaute, dont la verve drue, jaillissante, donne l'impression d'une création continue. Ce sont aussi des textes écrits au courant de la plume, comme certaines parties de la correspondance de Cicéron. Plus tard, des soucis esthétiques ont conduit certains écrivains, comme Pétrone, à introduire çà et là dans leurs ouvrages la langue parlée avec toute sa verdeur. Enfin, à la basse époque, où la connaissance et la pratique des règles fléchissaient, maint écrivain, parti du peuple et écrivant pour le peuple, constitua sa langue écrite d'éléments empruntés à la langue parlée. On peut ainsi saisir les rapports de l'une et de l'autre.

M. J.-B. Hofmann s'est proposé d'étudier le langage familier des Latins. Il a tiré un bon parti de ce que fournissent la langue de Plaute et celle de Pétrone, les lettres de Cicéron et les écrits des auteurs de basse époque. Il a réparti sa matière en quatre parties, dont l'enchaînement n'est peut-être pas des mieux ordonnés, mais qui dans le détail sont pleines de faits bien choisis et d'observations justes. Il fait habilement ressortir les procédés habituels au langage familier, dans la syntaxe, qui s'assouplit et subit maint relâchement de structure, et surtout dans le vocabulaire, qui se prête à l'exagération comme à l'atténuation, et qui permet le renouvellement des formules de politesse, de complaisance, d'insistance ou de sous-entendu. Et tout cela constitue un

petit livre excellent, extrêmement instructif et qui paraîtra neuf à la plupart de ses lecteurs.

Plus neuf sans doute en Allemagne qu'en France. Car les élèves de M. Meillet savent depuis longtemps combien la variété du vocabulaire latin reflète les mouvements de la psychologie populaire ; et sur la valeur affective de l'ordre des mots, nous avons les beaux travaux de M. Marouzeau, dont aucun pays n'a l'équivalent. Il y a un autre linguiste, bien connu chez nous, dont M. Hofmann s'est constamment inspiré : c'est notre confrère de Genève, M. Bally, qui est ainsi reconnu, comme il le mérite, pour un chef d'école et un maître. Visiblement, M. Hofmann a pris la *Stylistique française* comme modèle et s'est proposé d'en donner pour le latin l'équivalent. Ce n'est pas lui décerner un mince éloge que de déclarer qu'il n'est pas indigne du rapprochement. Il y a toutefois un autre ouvrage, dont il aurait pu apprendre beaucoup et qu'on s'étonne de ne pas voir même citer par lui ; c'est celui de M. Brunot, qui, sur un plan d'ailleurs beaucoup plus vaste, étudie tous les procédés d'expressivité en usage dans la langue française.

L'étude de l'expressivité est beaucoup plus difficile à tenter dans une langue morte que dans une langue vivante, que l'on parle de naissance ou que l'on sait à fond pour l'avoir longuement pratiquée. Les conditions ne sont pas les mêmes. Si bon latiniste que soit un moderne, il est exposé à se méprendre sur la valeur exacte que ceux qui parlaient latin donnaient aux tours de cette langue. M. Hofmann rencontrait donc dans son étude toutes les difficultés de la stylistique, accrues par le défaut de contrôle qu'entraîne l'éloignement. La principale de ces difficultés est dans l'appréciation exacte de ce qui est intellectuel et de ce qui est affectif, et conséquemment dans la délimitation des deux domaines. Les indications données à cet égard dans l'Introduction sont beaucoup trop sommaires et vagues. D'un bout à l'autre du livre s'opposent les termes de *logisch*, *grammatisch-logisch*, *logisch-abstrakt* et d'*affektisch*, *subjektiv-affektisch*, *sinnlich-anschaulich*, ou encore d'*Intellektualsatz* et d'*Affektsatz* comme si ces termes

avaient une valeur définie indiscutable. Il s'en faut de beaucoup. Malgré la prudence de l'auteur, qui a la précaution de s'appuyer fréquemment sur des comparaisons tirées de sa propre langue — il cite des exemples du langage familier empruntés à des écrivains comme F. Reuter, P. Dörfler, Ludwig Thoma, Murner, Queri —, la portée de ses assertions n'apparaît pas toujours clairement.

La première chose à faire était de définir ce qu'il faut entendre par « langue familière », *Umgangssprache*. Rien n'est plus délicat. On peut traiter comme une langue une la langue littéraire ; on peut appliquer une méthode identique à l'étude de la prose savante de Cicéron ou de Saint-Augustin, de la langue poétique de Virgile ou de Saint-Avit. Les règles en sont fixées et connues. Mais sous la vague notion de « langue familière » se cachent en réalité un grand nombre de langues différentes. La langue familière dépend en effet des individus et des circonstances. On n'en a pas épuisé l'étude quand on a classé les différents procédés qu'elle utilise. Car l'emploi de ces procédés répond souvent à des besoins différents. L'ellipse par exemple est fréquente dans le langage familier. Mais quand elle sert à éviter un terme obscène ou malsonnant (p. 47), elle n'est pas de même ordre que lorsqu'elle est causée par un appel précipité, par l'explosion d'un sentiment qui n'a pas le temps de s'exprimer pleinement. L'exagération est un autre procédé habituel du langage familier. Mais il arrive souvent que l'expression exagérée perde rapidement sa force première et subsiste seulement comme une expression banale, à laquelle même l'usage confère un peu de ridicule. Ce n'est pas le fait brutal de l'exagération qui frappe dans les expressions françaises « courir ventre à terre » ou « couïter les yeux de la tête ». Le terme extrême des formules affectives est de tomber dans le domaine du langage automatique, où les mots ne sont plus des actes, mais des réflexes, marquant simplement la réaction du sujet parlant devant les choses. On n'a plus que des formules automatiques dans des phrases comme : Merci bien ! Penses-tu ? Par exemple ! Qu'est-ce que tu dis ? Tu parles ! etc. Le

difficile est de fixer le moment où la création spontanée devient un tour stéréotypé. La difficulté est plus grande encore quand la création n'est elle-même que l'imitation ou le renouvellement d'un tour banal par substitution d'un mot à un autre.

Le langage affectif et le langage intellectuel s'alimentent réciproquement. Il ne manque pas de notions logiques dont l'expression se renouvelle par utilisation de procédés affectifs. Ainsi l'affirmation ou la négation. M. Hofmann (p. 39-41) passe trop vite sur cette question, qui méritait une étude approfondie. Il n'est pas juste de contester (p. 66) le caractère rhétorique de l'interrogation. En fait l'interrogation est un procédé que la rhétorique emprunte à la langue familière. Mais quand on rencontre une interrogation dans le texte d'un auteur, s'agit-il d'une création familière ou d'une imitation du style oratoire ? La nuance est souvent malaisée, quelquefois même impossible à saisir.

Plus vite encore que les expressions logiques ou grammaticales, les formules affectives perdent leur signification propre et tendent vers l'abstrait, tout en restant familières. On entend dire ; « il a potassé son bachot jusqu'à la gauche » ou « l'auto l'a ramené en cinq sec ». L'expression est familière et peut être sentie comme telle ; mais on ne l'interprète pas au moment où on l'emploie ; *jusqu'à la gauche, en cinq sec* ont juste la valeur de « complètement », « rapidement », sans qu'on songe à l'école du soldat ou au jeu de l'écarté, dont ces expressions sont sorties. Ceux qui parlent français aujourd'hui saisissent bien ces nuances. Elles échappent souvent aux étrangers. Peut-on se flatter d'en saisir de pareilles, sans se tromper, dans la langue de Plaute ou de Pétrone ?

J. VENDRYES.

HOLST (Hans). — *Die Wortspiele in Ciceros Reden* (Symbolae Osloenses. Fasc. supplet. 1). Oslo (Some), 1925. In-8, 119 p.

L'auteur nous donne, au début de son livre, un aperçu de la notion du jeu de mots chez les rhéteurs antiques et part lui-même, dans le classement des exemples, de la définition que ceux-ci ont donnée du jeu de mots. Il énumère ensuite tous les exemples de jeux de mots qu'on rencontre dans dix discours de Cicéron en les répartissant dans deux grands groupes : les jeux de mots par ambiguïté et les jeux de mots par paronomasie, dont chacun contient des sous-groupes nombreux. Les exemples sont accompagnés de bons commentaires. L'auteur publie enfin une statistique de la fréquence des jeux de mots dans les dix discours utilisés.

Ce classement ne repose, comme le fait remarquer l'auteur, que sur des critères de caractère extérieur. On doit regretter que M. Holst n'ait pas tenté de résoudre le problème le plus important, les raisons générales de l'expressivité des jeux de mots.

Alf SOMMERFELT.

K. van der HEYDE. — *Composita and verbaal aspect bij Plautus*. Paris et Amsterdam, 1926, in-8 (v-)122 p.

Dans cette thèse, M. K. van der Heyde examine d'ensemble le problème de la valeur d'« aspect » que donneraient aux verbes latins les préverbes. Depuis mon bref article de la *Revue de philologie*, le problème a été souvent discuté ; M. Barbelenet l'a étudié à fond chez Térence ; un maître tel que le regretté abbé Lejay a admis l'essentiel de mes conclusions, qu'il a développées. M. K. van der Heyde les repousse au contraire tout à fait.

Je présenterais maintenant les faits autrement que je ne l'ai fait autrefois. Je ne crois pas que l'addition de préverbes donne aux verbes latins une valeur aoristique au sens grec, perfective au sens slave. Mais il me semble évident, plus que jamais, que, outre sa valeur concrète, plus ou moins nette suivant le sens, le préverbe sert en latin à donner au verbe une valeur « déterminée », c'est-à-dire que le verbe à préverbe indique un procès arrivant à un terme défini. Le procédé de critique de M. van der Heyde, qui consiste à envisager la valeur spéciale de chaque préverbe et la valeur prise suivant chaque verbe, permettrait, si on l'employait ainsi, de contester l'« aspect verbal » en lettonien et même au besoin en slave.

Le défaut de la démonstration de M. van der Heyde se voit bien quand il conteste que le type *dixī, uīdī*, etc. soit un « présent » de perfectum. Il va de soi que ces formes ont tendu avec le temps à prendre valeur de temps historiques : tel est l'aboutissement roman. Mais, en latin républicain, ce qu'il faut envisager, ce n'est pas une forme isolée comme *dixī*, c'est l'ensemble du système : *dixī, dixeram, dixerō, dixerim, dixissem, dixisse* que Varron a correctement défini comme ayant valeur de perfectum.

A. M.

Emil GOLDMAN. — *Die Duenos-inschrift*. Heidelberg (Winter), 1926, in-8, xiii-176 p. et 2 planches (*Indogermanische Bibliothek*, III, 8).

La linguistique latine n'est pas heureuse avec les anciennes inscriptions : la pierre noire du forum est si mutilée qu'on n'en peut presque rien tirer avec certitude, et l'inscription du vase à trois panses de *Duenos* est si obscure que, malgré une quarantaine de tentatives, on n'est pas arrivé à l'interpréter d'une manière plausible. M. E. Goldman en a repris l'étude avec une méthode précise, et, sa

pénétration a fait faire à l'interprétation un progrès décisif, grâce à quoi l'histoire du latin en pourra désormais tirer mieux parti.

On avait aperçu que l'inscription est magique. M. Goldman le démontre. Il s'agit d'un charme amoureux. La première phrase paraît désormais claire : *io, ueisat deiuos, goi med mitat, nei ted endo cosmis uirco sied* « io, uisat deus, qui me mittat, ne in te comis uirgo siet ».

La seconde phrase ne peut passer pour complètement éclaircie. C'est une malchance que l'un des monuments les plus précieux de l'ancienne langue latine soit une inscription magique, obscure par sa nature même. Acceptant le rapprochement avec l'ablatif *nīs* livré par Festus, M. Goldman enseigne que *noīs* et *uoīs*, dont il signale l'opposition, valent le classique *nōbīs* et *uōbīs*. L'idée est ingénieuse. — La désinence *-d* du subjonctif *asted* serait aussi intéressante.

Dans le groupe qui commence par les seuls mots tout à fait clairs du texte *duenos med feced*, mais où des obscurités subsistent (la traduction donnée de *enmanoeminom* n'est rien moins qu'évidente), M. Goldman marque bien l'opposition de *duenos*, *duenoi* et de *malos*, qui est curieuse. *Duenoi* fournit un bon témoignage à Rome même du datif en *-oi* attesté déjà à Préneste et en falisque.

A. M.

P. LEJAY. — *Plaute*. Ouvrage publié par L. PICHARD.
Paris (Boivin) [1925], in-16, vi-250 p.

Fin des notes du grand cours de littérature latine que notre confrère avait commencé avec tant d'éclat et que sa mort prématurée a interrompu d'une manière si regrettable. Lejay y a tracé une image lumineuse du grand poète comique dont il fait voir la force et l'originalité. On relèvera ici le petit chapitre sur le style et la langue, p. 223-245, qui se conclut par le mot si juste de G. Boissier : « Si

l'on demandait où se trouve le latin véritable dans son tour original et dans son génie naturel, il faudrait répondre que c'est dans Plaute. » Peut-être cependant Lejay n'a-t-il pas assez insisté sur le grand rôle des emprunts au grec ; ce qui est dit p. 238 et suiv. est juste, mais un peu bref ; néanmoins l'auteur affirme, évidemment avec raison, que « le grec était assez connu des spectateurs ».

A. M.

L. LAURAND. — *Études sur le style des discours de Cicéron*. 2^e édition. Tome II, livre II : *Le rythme oratoire*. Paris (Les Belles Lettres), 1926, in-8, p. 117-230 et 10.

Ce fascicule est tout consacré à la théorie du rythme, c'est-à-dire surtout des clausules, puisque le rythme de la prose se marque surtout dans les fins de phrase, comme le rythme de la poésie se marque surtout dans les fins de vers. M. Laurand s'appuie avant tout sur le témoignage de Cicéron lui-même qu'il contrôle par l'examen des textes. Le trait essentiel du rythme de la prose est qu'il exclut le retour régulier des temps forts à intervalles définis qui constitue le *mètre* poétique. Mais pour Cicéron comme pour les poètes, ce rythme est déterminé d'une manière exclusive par des faits de quantité.

En ce qui concerne l'hiatus, p. 123 et suiv., la situation diffère absolument en latin de ce qu'elle est en grec : les écrivains grecs soigneux évitent l'hiatus, parce que en grec il y avait proprement rencontre de voyelles, choquante en elle-même ; les écrivains latins ne l'évitent pas parce que, ainsi que le montre l'usage des poètes, une voyelle finale de mot (et même une voyelle suivie de *-m*) se fondait avec l'initiale vocalique d'un mot suivant : il n'y avait pas proprement hiatus en latin. Dans les deux passages cités p. 124 où Cicéron proscrit ce qui est *hiulcus*, il ne vise pas expressément la rencontre des voyelles, et ce n'est pas cette rencontre qu'il peut viser ; car, en latin, elle n'avait pas lieu :

animus aduertere est en réalité tout proche de *animaduvertere*. Et il n'y a pas d'apparence que la prose ait pu repousser des rencontres de voyelles que les poètes latins n'évitaient nullement.

A. M.

St. W. J. TEEUWEN. — *Sprachlicher Bedeutungswandel bei Tertullian. Ein Beitrag zum Studium der christlichen Sondersprache*. Paderborn (Schöningh), 1926, in-8, xvi-147 p.

M. Teeuwen a choisi là un heureux sujet : pour exprimer les idées chrétiennes, le latin a dû plier son vocabulaire ; il a fallu donner à certains mots des valeurs nouvelles, en fabriquer certains autres. M. Teeuwen ne procède pas mécaniquement ; il fait sentir en chaque cas comment et pourquoi des mots ont été sollicités, d'autres créés. Ce n'est pas un hasard que, à côté de *peccare*, on ne rencontre pas *peccator* à date ancienne, ni que le christianisme ait introduit un mot pour désigner, non un état accidentel, mais quelque chose qui dure.

A. M.

Homenaje ofrecido a Menéndez Pidal. Miscelánea de estudios lingüísticos, literarios e históricos. 3 volumes. Madrid (Hernando), 1925, in-8, v-848 p. (et 1 portrait).

M. Menéndez Pidal peut passer pour le fondateur des études de romanisme en Espagne. Il y a créé une école de romanistes florissante, à laquelle ses travaux et ses exemples ont servi de modèles. Ses disciples ont organisé en son honneur des mélanges auxquels ils ont convié les romanistes du monde entier ; on a répondu avec empressement à leur invitation, et voici que l'hommage rendu au

maître espagnol se compose de trois gros volumes, bien présentés et dont le contenu mérite la présentation.

Ce n'est pas ici le lieu de donner une liste des articles qui sont dans les langues les plus variées : outre l'espagnol, en catalan, en portugais, en italien, en français, en roumain, en allemand, en anglais. On la trouvera dans les bibliographies spéciales. Des notes pénétrantes et sûres, comme les observations de M. Bourciez sur la syntaxe gasconne faites sur le riche matériel recueilli par ses soins et conservé à l'Université de Bordeaux, feraient honneur à n'importe quel recueil. M. W. von Wartburg expose de manière lumineuse le problème de l'étymologie populaire. Il suffira, pour marquer l'importance du recueil, de signaler quelques articles qui appellent des remarques particulières.

Le premier mémoire est celui de M. Ed. Wechssler, *Phaenomenologie und Philologie*. S'appuyant sur les idées du philosophe Husserl, M. Wechssler se déclare contre toutes les méthodes suivies jusqu'ici pour faire de la linguistique ; il ne veut ni de la méthode des définitions, ni de l'« historisme », ni de l'impressionisme qui est devenu à la mode en Allemagne ; il ne se satisfait ni du positivisme français, ni de l'empirisme anglais, ni du pragmatisme américain ; il veut l'étude complète du phénomène. Par malheur, les exemples que donne M. Wechssler de cette tendance (qui est bien allemande ; il y a dans l'article une manifestation désagréable de nationalisme scientifique, le plus déplaisant des nationalismes) n'ont rien de neuf et n'apportent rien d'inconnu ; on le regrettera. Car le désir de renouveler les doctrines est universellement ressenti.

Le mémoire de M. G. Millardet (I, p. 713-757), *Études siciliennes, recherches expérimentales et historiques sur les articulations linguales en sicilien*, apporte les résultats d'une étude expérimentale faite sur place, mais éclairée par des considérations de phonétique générale. Ces résultats sont neufs et devront être retenus. Il va sans dire que le pont jeté entre les linguales siciliennes et les linguales de l'Inde a une portée trop grande pour être solide ; il l'est aussi peu que les fondations du reste sont bien établies.

Les confusions d'occlusives dont M. Gauchat donne une longue liste méritaient d'être rassemblées ; car il importe de faire bien sentir la part d'inconnu qui subsiste dans les théories admises. On ne doit pas réduire la part des « traitements individuels » ; mais chacun de ces traitements suppose des conditions individuelles ; de ce que ces conditions nous sont inconnues, il ne résulte pas qu'elles n'existent pas ; car les parlers où on les a observées n'ont été qu'incomplètement décrits, et l'histoire en est peu connue, ou inconnue. Il ne faut tirer de ces faits individuels aucune conclusion générale, surtout s'il s'agit de termes locaux, ayant une faible extension, ou de mots dont l'emploi n'est pas fréquent. Une théorie linguistique générale ne peut se fonder que sur la partie générale du vocabulaire.

Pour les mélanges de parlers, l'article de M. Krüger, au volume II, offre des matériaux importants.

Dans ce même volume, on remarquera aussi l'article de M. Amado Alonso, sur le sort du groupe *k* en Espagne et en Amérique espagnole, intéressant au point de vue de la phonétique générale et au point de vue de l'histoire.

Le fait que M. Terracher examine au volume III, sur le passage de la prononciation *we* à *wa* en parisien, est unique ; mais M. Terracher en exprime, avec un art vraiment admirable, tout ce qu'il est possible d'en conclure.

A. M.

Revue de linguistique romane, publiée par la *Société de linguistique romane*. Vol. I, fasc. 3-4. Paris (Champion). 1925, in-8, p. 161-467, 9 cartes et 1 planche hors texte.

Le second cahier de la nouvelle *Revue* a largement tenu les promesses du premier. Par la qualité des collaborateurs et la richesse du contenu, ce cahier fait un singulier honneur à la jeune société et à ceux qui la mènent. On y remarque le caractère international ; deux des mémoires sont en italien, un en espagnol et un en allemand.

Le fascicule commence par une importante étude où M. Jud montre que les provinces de l'Empire romain ont donné des solutions autonomes aux nouveaux problèmes qui se posaient dans la langue. La péninsule hispanique en particulier s'est montrée indépendante de Rome.

Incidentement une remarque sur l'étymologie intéressante au point de vue des principes : M. Jud considère *expergisor* comme appartenant à la famille de *pergō*, *regō*. En tant que romaniste, il est dans son droit ; car les Romains devaient sentir les choses ainsi. Mais c'est sans doute une étymologie populaire, et l'on a de bonnes raisons de croire que historiquement *expergisor* appartient au groupe de gr. ἐγείρω, etc.

Suit un pénétrant article de M. Jud sur l'expression de « éteindre » dans les langues romanes, étude où il utilise, entre autres, les données de l'enquête de M. Scheuermeier (il n'est pas dit encore, par malheur, que l'atlas Jud-Jaberg, fondé sur cette enquête, puisse commencer à paraître prochainement).

Sous le titre de *Una voce moritura*, M. V. Bertoldi étudie la vitalité de *corylus*. On sait combien approfondies et fines, riches d'idées sont les études de M. Bertoldi sur les noms de plantes.

Il y a de plus une note de M. Barbier sur *pigeon*, *vigeon* et un article, prudent et bien informé, de M. Vendryes : *Celtique et roman*.

L'un des traits essentiels du nouveau périodique est d'apporter des revues du travail fait sur chaque partie du domaine roman ; ces revues sont instructives, et elles ont souvent un accent personnel. M. Rohlfs parle du travail fait sur l'Italie du Sud, M. Bruneau sur les parlers lorrains. M. C. Battisti sur le latin. M. Alonso continue son exposé des travaux relatifs à l'espagnol et M. Terracher écrit : *Autour de l'Atlas linguistic de Catalunya*.

A. M.

Festschrift Louis Gauchat. Aarau (Sauerländer), 1926, in-8, xviii-522 p. (et 1 portrait).

Si l'on avait voulu, pour fêter M. Gauchat, faire appel à d'autres qu'aux romanistes tenant de près à la Suisse, le volume, qui est imposant, aurait dépassé les limites possibles. Limité comme il l'est, le recueil fait honneur aux romanistes suisses.

Plus de la moitié des mémoires sont de caractère linguistique. Tous apportent des faits nouveaux. Le souci de renouveler les idées par un large apport de données neuves, qui caractérise si fort et si heureusement nos confrères suisses, se fait sentir partout.

MM. Jaberg, Jud et Scheuermeier tirent naturellement parti de la grande enquête faite pour l'*Atlas* qu'on ne peut encore éditer. Des remarques comme celles sur la répartition des représentants de *cerasea* (avec le maintien de α grec) dans le Sud jusqu'en pleine Toscane et de la forme latinisée *ceresea* (avec l'altération florentine en *cilegia*) sont d'un vif intérêt.

Les faits étudiés ne se limitent pas à la Suisse. M. Barth, notamment, donne une étude fine et approfondie de l'emploi de la locution — d'origine scolaire — *par exemple* en français. M. Niedermann montre comment le développement de *r* épenthétique dans des mots romans (type fr. *trésor*, esp. *estrella*) est lié à la présence de *r* ou *l* (fait curieux) dans le mot. Enfin M. Bally considère des faits d'ordre plus général encore dans son délicat mémoire sur « l'expression des idées de sphère personnelle et de solidarité dans les langues indo-européennes », surtout en français.

A. M.

Paul BENOIT. — *Die Bezeichnungen für Feuerbock und Feuerkette im Französischen, Italienischen und Rätoromanischen, mit besonderer Berücksichtigung des Alpengebietes.* Halle, 1925, in-8, 81 p. et 2 planches.

Dissertation de Berne, sortie de l'excellente école de M. Jaberg. L'étude des choses s'y associe heureusement à l'étude des mots. L'auteur aboutit à des conclusions précises et montre l'indépendance des divers domaines romans, mais aussi les zones d'expansion. Il est curieux que le fr. *crémaillère*, qui est un dérivé secondaire, soit, au début, un terme grec.

A. M.

L'Italia dialettale. Rivista di dialettologia italiana, diretta dal prof. Clemente MERLO. Pise (impr. Simoncini), vol. I, 1925, in-8, 304 p. et 2 planches. Vol. II, fasc. I, 1926, in-8, 128 p.

Les romanistes italiens se sont toujours largement intéressés à la dialectologie. Mais actuellement cet intérêt se marque avec une activité nouvelle. Tandis que, en face de l'enquête déjà très avancée de M. Scheuermeier sous la direction de MM. Jud et Jaberg, il se prépare un *Atlante linguistico italiano* dirigé par les professeurs de Turin, MM. Bartoli et Bertoni, qui vont inaugurer une nouvelle série de l'*Archivio glottologico*, d'autre part, à Pise, M. Clemente Merlo lance le nouveau périodique annoncé ici.

La tendance du nouveau périodique est indiquée dans un bref manifeste de M. Cl. Merlo. Elle diffère essentiellement de celle de la géographie linguistique. Le procédé de recherches employé est celui de l'observation directe, et non celui de l'enquête par questionnaire. Mais, et il faut l'en féliciter, M. Cl. Merlo se soucie avant tout d'apporter des observations nouvelles : la théorie, dont on commence à faire abus, ne vient dans sa revue qu'au second plan. Programme excellent ; on souhaitera que l'accueil fait à la

nouvelle revue soit assez encourageant pour en assurer l'existence.

On trouvera dans l'*Italia dialettale* des descriptions de parlers et de groupes de parlers. Il fallait tracer une limite ; M. Merlo envisage tous les parlers — même non romans — employés à l'intérieur des frontières de l'Italie, et en fait il y a un long article de M. Carlo Battisti sur une enclave allemande du Trentin ; et non moins raisonnablement, il admettra les observations portant sur les parlers italiens hors des limites de l'Italie, en Corse et en Suisse, et en fait il y a un long mémoire de M. Sganzini sur les parlers du haut Tessin (Val Leventina) et un bref article de M. Merlo sur des concordances entre le corse et des parlers d'Italie.

Outre le nom du directeur, les noms les plus significatifs de la nouvelle publication sont celui de M. Carlo Battisti et celui de M. Vittorio Bertoldi qui établit le lien entre celui de M. Merlo et celui des géographes.

On doit saluer avec un intérêt particulier le fait que la dialectologie est entendue au sens large et que les « états de langues », même quand ils ne continuent pas un fait local ancien, entrent dans le programme. Il y a dans le tome I, p. 229 et suiv., des remarques sur le parler de Rome, qui est d'origine complexe, puisque de 1870 à nos jours, la ville est passée de 200 000 à 800 000 habitants, et une très curieuse observation sur un fait phonétique du parler ; la réduction à *o* de l'article et du pronom *lo* à l'intérieur de la phrase. Si les parlers locaux anciens meurent peu à peu, les linguistes ont dans les langues modernes qui se constituent un beau champ d'observation.

A. M.

Giulio BERTONI. — *Profilo storico del dialetto di Modena* (con un appendice di « giunte al vocabolario modenese »). Genève (Olschki), 1925, in-8, 88 p. (*Bibliotheca dell' « Archivum romanicum »*, II, 11).

Au lieu de présenter les faits dans leur ordre linguistique, qui masque la réalité historique. M. Bertoni esquisse une

histoire du dialecte de Modène où chacune des innovations est présentée à sa place dans la suite du temps. Il est évident que, dans la mesure où pareil exposé peut être fait, il offre de grands avantages puisque chaque changement s'explique seulement dans la situation d'ensemble existant au moment où il a lieu. Pour les actions externes, le procédé s'impose quand les événements se passent, comme c'est le cas de ceux que considère M. Bertoni. dans une période pleinement historique : il est d'autant plus malaisé que les événements sont moins connus par des témoignages. Pour les faits proprement linguistiques, la chronologie comporte toujours des incertitudes, et, par suite, l'exposé suivant l'ordre des changements dans le temps est, en une mesure plus ou moins large, arbitraire. De plus, étant donné que les changements qui relèvent d'une même tendance ne sont pas pour cela simultanés, qu'ils s'espacent même souvent sur de longues périodes, l'exposé chronologique risque de dissimuler l'unité profonde de certains développements. Dans le sujet traité par M. Bertoni. les inconvénients ne se manifestent que peu. Mais il ne faudrait pas tirer de là des conclusions générales.

P. 3, M. Bertoni explique le nom de la localité : le nom latin attesté, *Mutina*, n'explique pas les formes modernes : il faut un *Mottina*, avec *o* ouvert. Mais si le mot *motta* (fr. *motte*) explique la forme locale, comme le croit M. Bertoni, c'est en vertu d'une étymologie populaire. Si la forme ancienne avait été *Mottina*, pourquoi n'aurait-elle pas subsisté ?

Les actions, notamment celles de la langue littéraire, qui se sont exercées à Modène sont en gros les mêmes qu'on observe dans les parlers français, et le parallélisme du développement avec les parlers français est frappant.

Les pages 36-88 de mémoire sont occupées par une étude de vocabulaire, où plusieurs articles sont très poussés.

A. M.

Testi fiorentini del dugento e dei primi del trecento, con introduzione, annotazioni linguistiche e glossario a cura di Alfredo SCHIAFFINI. Florence (Sansoni), 1926, in-8, LVI-336 p. (*Autori classici e documenti di lingua pubblicati della R. Accademia della Crusca*).

Même si M. Schiaffini s'était borné à éditer avec soin 250 pages de textes de Florence et des environs immédiats de Florence, textes qui s'échelonnent de 1211 à 1313, il aurait rendu un grand service. Car il importe de pouvoir étudier d'une manière sûre les origines d'une langue littéraire aussi grande que l'italien. Et le recueil fournit pour cela, commodément réunies, les données les plus précises. Mais M. Schiaffini n'est pas seulement un bon philologue sachant éditer des textes. Il est linguiste, et il a fait œuvre de linguiste.

D'abord dans l'introduction, où il situe parmi les parlers toscans le parler des textes qu'il a réunis dans son édition, et où il détermine les conditions historiques dans lesquelles s'est fixé l'italien de Toscane.

Puis dans des notes détaillées où il se montre au courant des plus récents travaux sur le latin vulgaire et les langues romanes.

Enfin dans un index où il examine de près les mots intéressants. On remarquera la part des emprunts au français. Au cours de leur histoire, le français et l'italien se sont souvent fait des emprunts mutuels ; le ^{xiii}^e siècle est l'un des moments où le français a eu de l'action au dehors ; les textes offrent *mangiare* et même *koelieri*. M. Schiaffini analyse bien ces faits.

A. M.

Reto R. BEZZOLA. — *Abozzo di una storia dei gallicismi italiani nei primi secoli (750-1300). Saggio storico-linguistico*. Zurich (Seldwyla), 1926, in-8, xi-281 p.

L'étude de la constitution du vocabulaire européen moderne qui, sous des apparences diverses, a une unité profonde, est une des tâches principales que devrait accomplir la linguistique actuelle. Le travail de M. Bezzola, sorti de l'excellente école de MM. Gauchat et Jud, y apporte une contribution solide et qui peut servir de modèle à des travaux analogues. L'accroissement du vocabulaire se fait en grande partie par des emprunts, et les emprunts sont commandés par des influences de civilisation. Si, au cours du moyen âge, la France a fourni aux pays voisins de larges éléments de vocabulaire, c'est que c'est en France que s'est formé le type de civilisation chevaleresque qui a eu au XIII^e siècle son plus grand éclat et dont la plus haute expression artistique est la cathédrale française. M. Bezzola discute avec beaucoup de critique les emprunts de termes de civilisation qu'a faits l'italien au français et caractérise bien ces emprunts. La conclusion de l'ouvrage est remarquable : si cette influence française au moyen âge a été bienfaisante, c'est que, en général, et d'une manière toute particulière en Italie, elle a servi de point de départ à des développements neufs et profondément originaux.

A. M.

KR. NYROP. — *Grammaire historique de la langue française*. Tome cinquième. Copenhague (Gyldendalske boghandel), 1925, in-8, viii-464 p.

Les précédents volumes de la grande grammaire historique du français de M. Nyrop étaient précieux ; mais celui-ci, qui comprend la syntaxe des noms et des pronoms, a un

prix particulier : l'auteur y a versé sa connaissance intime de toute l'histoire du français, des premiers textes à l'époque actuelle.

On connaît la manière de M. Nyrop. Il cherche moins à tracer les grandes lignes du développement qu'à donner, sur chaque question particulière, une doctrine précise, fondée sur des faits précis, recueillis par lui-même et bien contrôlés. Le volume renseigne ainsi à peu près sur toutes les questions qu'on peut se poser, et il fournit toujours des réponses mesurées, pleines de tact et de jugement. — Telle grande question, comme la constitution du groupe nominal complexe, ressort peu de l'exposé. Tel fait dominant, comme la tendance à l'invariabilité du nom, est signalé avec son importance (§ 52, p. 67), sans être employé à orienter l'exposé tout entier. Mais chacun des problèmes particuliers est exactement traité, et sous une forme brève, l'essentiel est marqué.

Sur la question de l'article — où, chose curieuse, l'ouvrage si personnel de M. Guillaume n'a pas été utilisé, à ce qu'il semble —, M. Nyrop commence par exposer les cas où manque l'article. Il aurait été intéressant de ramener les emplois à une formule d'ensemble, et il n'est pas impossible d'en trouver une : le substantif s'emploie sans article partout où il n'indique pas une individualité réalisée, soit qu'il serve de « prédicat » : *il est maire, il a été nommé juge*, etc., soit qu'il figure dans une locution de caractère adverbial : *il répond avec colère, il tombe par morceaux*, etc. En dehors de cet emploi, il n'y a que des survivances : locutions, du type *blanc comme neige* ou *jouer gros jeu* — et encore *neige, gros jeu* ont-ils ici au fond le rôle de qualificatifs ; proverbes comme *noblesse oblige*, — et encore *noblesse* n'est-il pas « réalisé » dans un proverbe de ce genre : ce n'est qu'une sorte de qualificatif. Si dans le type : *jamais projet ne m'a soulié davantage*, on ne met pas d'article, c'est que l'on ne « réalise » aucun projet spécial par cette formule ; en revanche, Zola ne pouvait pas omettre *un* dans la phrase citée p. 168 où « un enfant » est « réalisé » : « je vous jure que jamais *un* enfant, né vivant, n'a été tué chez

moi ». Mais ce n'est pas seulement pour ne pas faire un hémistiche de 8 syllabes que Victor Hugo a écrit :

Peux-tu sans éclater contenir si grande ombre ?

Le caractère irréel qui résulte de l'absence de *une* donne au vers son expression poétique ; l'addition de *une* en ferait du français courant, et de la prose. — De ces cas où l'absence d'article a une valeur sémantique forte il faut séparer le style télégraphique et le style d'annonce : *maison à louer, on demande valet de chambre*, etc. qui ont un caractère artificiel et sont en dehors de la langue proprement dite.

P. 368 et suiv., où est indiqué le passage de *homo* au sens indéfini d' « on », M. Nyrop signale avec raison que le fait peut provenir en roman d'une imitation de faits germaniques. Il aurait été intéressant de noter un enseignement du germanique : c'est dans les phrases négatives, interrogatives et conditionnelles que le développement a eu lieu. tout de même que, en arménien moderne, *mart* « homme » prend dans la phrase négative le sens de « on ». Et les faits latins cités p. 369, comme les faits français cités p. 386, confirment en quelque mesure cette indication, qu'appuie du reste le développement du sens de *personne* et de *rien* en français (p. 384 et suiv.).

Les vieilles expressions techniques comme « ellipse » ou « pléonasme » sont souvent troubles. Ainsi, au chapitre VIII, intitulé « Emploi pléonastique », après avoir cité quelques exemples du vieux français que je n'ose interpréter à coup sûr, M. Nyrop cite deux emplois modernes de la reprise d'un sujet par un pronom, l'un littéraire, l'autre populaire. L'emploi littéraire serait du type : *Cet homme, il est la cause de tout le mal*. Il y a ici un procédé qui dépasse de beaucoup le cas particulier envisagé ; c'est un usage fréquent du français actuel que de reprendre par un pronom groupé avec le verbe l'un des éléments nominaux qui a été détaché dans la prononciation : *Cet homme, il est déjà venu ; cette femme, je l'ai déjà vue* ou *je l'ai déjà vue, cette femme ; ce chien, je lui ai déjà donné un coup*, etc. Ces faits sont notés en partie p. 8 et suiv. Le procédé est

rendu nécessaire par le fait que, sans cela, il est impossible de mettre en évidence le groupe nominal sur lequel on veut appeler l'attention. — De ce type, il faut distinguer l'emploi « populaire » qui ne suppose aucune insistance, et qui tient simplement à ce que le « pronom » devient en français partie intégrante de la forme verbale : *dis* est un impératif, et le présent est *je dis, tu dis, il dit* (où le verbe a, dans la prononciation, une même forme). Si l'on dit « Quand un malade il a une plaie », on ne détache pas *un malade*, on ne met pas le mot en évidence, mais on emploie *il a* qui est la 3^e personne du présent de « avoir » ; il n'y a pas ici pléonasme plus que dans *aeger habet*. — Il faut mettre à part le cas où il y a une incise : « Mon joaillier, dit Thérèse, il est ici ». Dans la langue parlée, même la plus soignée, il serait impossible de ne pas mettre *il* en pareil cas.

Le livre de M. Nyrop fournit matière à des réflexions nombreuses et quiconque s'intéresse au français le consultera sans cesse.

A. M.

F. BRUNOT. — *Histoire de la langue française des origines à 1900*. Tome VII. *La propagation du français en France jusqu'à la fin de l'ancien régime*. Paris (Colin), 1926, in-8, 360 p.

Pour qui sait quelles charges pèsent sur un doyen de la Faculté des lettres de Paris et mangent son temps, l'activité avec laquelle M. Brunot pousse son grand ouvrage mérite l'admiration. Car, au fur et à mesure que l'auteur approche plus de la période contemporaine, la matière est moins préparée tandis que les données sont plus nombreuses et les problèmes plus complexes.

Le présent volume est consacré à la propagation du français aux xvii^e et xviii^e siècles, jusqu'au début de la Révolu-

tion. Dès le début du ^{xvii}^e siècle, le français était la seule langue de civilisation existant en France, et il devenait la langue littéraire la plus en vue de l'Europe. Mais il n'était pas pour autant la langue de tous les Français.

Le pouvoir central ne faisait rien pour l'imposer. Le seul acte systématique en faveur du français date du ^{xvi}^e siècle : c'est l'ordonnance de Villers-Cotterets qui obligeait les agents du roi, gens de justice, notaires, à rédiger toutes les pièces en français. Au début du ^{xvii}^e siècle, cette ordonnance avait sorti ses effets, et, dans toutes les villes, petites et grandes, du royaume, se trouvaient des hommes capables d'écrire le français. Mais c'étaient les parlers locaux qui étaient dans l'usage courant.

A ceci près, on ne sait que peu de chose sur l'état linguistique de la France aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles. M. Brunot a dû recourir en grande partie aux sources mêmes, et, les faits une fois réunis, en tirer les conclusions et les classer suivant un plan dont il ne trouvait pas ailleurs le modèle. L'ouvrage est donc tout entier original.

Le sujet mérite ce traitement. Le français, comme l'italien, est le type d'une langue de civilisation qui, partie d'un milieu urbain, s'étend à tout un pays. On peut donc observer ici comment, une fois constituée, se répand une grande langue. Et l'on voit à la fin, comment, par le fait même de son extension, et avant d'avoir couvert tout le domaine qui lui est destiné, elle commence à perdre son unité, à se briser en parlers régionaux. L'expérience à laquelle on assiste ainsi est importante pour la linguistique générale.

Ce n'est pas l'école qui a répandu le français : le latin dominait dans les écoles d'un niveau relevé ; c'est l'importance prise par le français qui a imposé l'enseignement, plus que l'école n'a servi à développer la pratique du français. Et l'instruction élémentaire n'était ni bien organisée ni poussée avant : une grande partie de la population était ou illettrée ou peu lettrée.

Le français a gagné parce qu'il était la langue des classes dirigeantes et des personnes cultivées. C'était d'ailleurs la seule langue qui permettait de se faire entendre hors d'une

région étroite. Les artisans, qui avaient l'habitude de faire leur « tour de France », ne pouvaient employer entre eux d'autre langue que le français. Le français a été une langue urbaine qui s'est imposée à tout le pays par son prestige et son utilité. — Il aurait convenu de rappeler l'un des résultats les plus remarquables auxquels l'observation des faits a conduit le regretté Gilliéron : les patois se sont nourris du français commun, et, sans les emprunts qu'ils lui ont faits, ils n'auraient pas suffi même à la vie étroite où ils se sont confinés.

Le développement des routes, qui a été l'une des grandes œuvres du XVIII^e siècle, et l'organisation des communications régulières qu'a permises ce développement ont largement contribué à étendre l'usage du français. Mais, depuis que les grands propriétaires terriens ont passé à la ville une part de leur vie, ils ont, par eux-mêmes et leurs domestiques, rapporté à la campagne, où ils retournaient sans cesse, le français qui devenait leur langue. Au XVIII^e siècle, le goût de la campagne s'est développé. Et je ne puis m'empêcher de penser que le riche propriétaire du château de Château-meillant qui, au XVIII^e siècle, a construit un pavillon et dessiné un parc, a fort contribué à franciser le patois berrichon de la localité ; dès le XVI^e siècle, il a été construit des châteaux du type de la Renaissance à Meillant (près de Saint-Amand) ou à Ars (près de la Châtre), et l'on conçoit que l'on ait pu faire en 1790 cette constatation : « Les cantons du Berry parlent tous français. Les paysans ne font que des fautes de grammaire comme ceux des environs de Paris. » En vérité, la morphologie était restée différente à beaucoup d'égards de la morphologie française. Mais le type général du parler et le vocabulaire étaient assez francisés pour rendre possibles les contacts entre gens de la ville et ruraux. — Incidemment, on notera que l'opposition du Sud et du Nord de la Loire dont se sert, pour la commodité, M. Brunot est inexacte : des régions de langue d'oui comme le Berry et le Nord du Bourbonnais sont depuis longtemps sous l'influence de Paris ; la situation y diffère du tout au tout de celle du Limousin et surtout de la Gascogne, du Languedoc

et de la Provence. C'est un exemple de l'embarras où s'est trouvé l'auteur, et qu'il marque souvent, pour aboutir à des résultats nets et formuler des conclusions générales. —

M. Brunot n'a voulu tirer parti que des documents historiques pour fixer l'état linguistique de la France aux ^{xvii}^e-^{xviii}^e siècles ; mais, comme il n'y a certainement pas eu de progrès du patois sur le français depuis 1789, ce qu'on sait de l'état des parlers locaux au ^{xix}^e siècle fournit pour le ^{xviii}^e siècle un minimum du patois qu'on peut supposer.

Malgré le petit nombre de travaux préparatoires et l'insuffisance des données, on aperçoit plusieurs conclusions que, par conscience, l'auteur n'a pas avancées avec trop d'assurance. La première est que, encore à la fin du ^{xviii}^e siècle, la couche des gens cultivés, plus ou moins urbains, dont le français normal, correctement employé en écrivant et en parlant (les deux choses ne se recouvrent pas), était la langue usuelle n'était profonde nulle part ; M. Brunot n'a pu que par exception marquer le degré auquel le français normal était connu ou pratiqué. Dans les régions de langue d'oc, cette couche était superficielle, et plusieurs faits laissent voir que la connaissance et la pratique du français n'égalaien^t pas la bonne volonté des sujets parlants ni leur désir de se montrer, par leur langage, des gens cultivés et distingués. Quant aux régions nouvellement entrées dans le royaume, où la population avait une langue étrangère, italien, catalan, basque, breton, flamand ou allemand, la connaissance du français a été lente à s'y propager. Conclusions assez naturelles, mais qu'il est bon de constater par des faits.

On attendra avec impatience le livre sur le français à l'époque révolutionnaire qui a été décisive pour l'extension du français commun, et que M. Brunot a profondément étudiée. L'originalité de l'ouvrage grandit avec chaque volume.

A. M.

E. LERCH. — *Historische französische Syntax*. I. Leipzig (Reisland), 1925, in-8, xxvi-327 p.

Il y a des gens qui sont au fond meilleurs qu'ils ne veulent paraître. Tel est le cas du livre de M. Lerch. La préface et les définitions du début sont gonflées de prétentions vaines. Le livre est substantiel, nuancé, nourri de connaissances précises et de faits bien observés, et il répond heureusement peu aux fâcheuses promesses du début. M. Lerch est trop fin pour ne pas voir combien ce qu'il a réalisé est loin de ce qu'il a rêvé, et il le dit tout franc. Mais le lecteur ne s'en plaindra pas autant que l'auteur.

M. Lerch se réclame de l'école « idéaliste » de M. Vossler, et il combat le « matérialisme ». Mais quand il vient à définir ce « matérialisme », on s'aperçoit qu'il a seulement joué sur les mots : ce « matérialisme », c'est une science qui se contente d'amasser des matériaux. Qu'il y ait des gens pour procéder ainsi, c'est un fait évident. Mais c'est peut-être qu'ils ne sont pas capables de faire autre chose, et il y aurait inconvénient à détourner certains érudits de rassembler correctement des matériaux, ce qui peut être utile, pour les engager à faire des combinaisons où ils ne réussiraient pas.

D'ailleurs les collections de matériaux ne risquent, au pis, que d'être inutiles. A combiner sans cesse, on est en danger perpétuel de tirer de faits insuffisamment étudiés des conclusions prématurées, et c'est plus grave. P. xiv, est rapportée une idée de M. Vossler : il s'agit d'expliquer pourquoi — en linguistique, les « pourquoi » sont redoutables, — le français a, plus que d'autres langues, développé la construction partitive, au point que l'on est arrivé à dire : *je veux lire du Voltaire*. Le développement de cette construction date, paraît-il, des xiv^e-xv^e siècles (il a fallu recueillir pas mal de matériaux pour s'en assurer : je prends le fait pour acquis sans avoir le moyen de le contrôler), c'est-à-dire d'une époque où les bourgeois, les marchands, les intellectuels ont pris de l'importance ; il s'agissait donc d'un esprit calculateur

et de type intellectuel. Aucune autre preuve n'est donnée que l'apparition du fait à un moment où la civilisation offre un certain caractère. Une démonstration s'achète un peu plus cher. Il y a des langues comme le finnois où il y a un partitif. Le génitif indo-européen était sans doute avant tout un partitif. En France même, le phénomène est-il vraiment parti des classes sociales qui menaient la civilisation ? Serait-il possible de savoir ce que les parlers locaux ont de ce fait ? — Ici on sent une difficulté fondamentale des études de syntaxe historique : on peut tant bien que mal rapprocher les développements phonétiques ou morphologiques du français de ceux des parlers locaux : mais que sait-on de la syntaxe des parlers ? et qu'a-t-on chance d'en savoir jamais ? Les hypothèses que construisent les linguistes privés de l'appui que fournit la comparaison, tombent vite dans l'arbitraire.

P. 5, M. Lerch attaque la division traditionnelle — phonétique, morphologie (*wortlehre*), syntaxe (*satzlehre*). Cette division a ses défauts, comme en a toute partition d'un objet un. Mais aucune étude ne peut se faire sans fixer ce qui est mobile par nature et sans partager ce qui est un par nature. Il n'est pas sans inconvénient d'étudier les êtres vivants en disséquant des cadavres ; il appartient au linguiste comme au biologiste de ne pas se laisser tromper par les nécessités techniques du travail ; mais on n'échappe pas à ces nécessités. Ceci posé, la division traditionnelle est sans doute la meilleure possible. Pour la phonétique, pas de question : elle est à part, et, de plus en plus, elle se fait par des procédés qui lui sont propres. Quant à la morphologie et à la syntaxe, les objections de M. Lerch sont faibles : la théorie de la valeur sémantique des formes serait négligée dans la division traditionnelle ; cela a été vrai, mais a, dans une large mesure, cessé de l'être : beaucoup de manuels récents de grammaire comparée font une large part à cette étude ; que M. Lerch ouvre le *Grundriss* de Brugmann, ou mon *Introduction* (où la chose a été faite pour la première fois en grammaire comparée), et il verra que la théorie de la valeur des formes n'y est pas négligée ;

la fusion de la théorie des formes et de celle de leur valeur n'est pas encore assez faite ; mais un résultat complet ne s'obtient pas du premier coup. — M. Lerch ajoute qu'il faut considérer non seulement la phrase, mais le groupe de mots. Assurément, surtout dans les langues romanes d'aujourd'hui qui sont faites avec des « groupes de mots » ; mais ceci ne fait-il pas partie de la phrase ?

En vérité, M. Lerch n'est pas un théoricien ; il est un observateur, et un excellent observateur. Le sens qu'il a du français, l'art qu'il a de choisir des exemples caractéristiques sont admirables. Son exposé du développement de la subordination, p. 36 et suiv., est excellent, et personne n'a mieux que lui mis en évidence la grâce de certaines constructions modernes où la subordination est implicite (p. 44).

Il faut recommander son livre à tous ceux qui veulent suivre l'histoire de la construction française. M. Lérch la connaît bien, et ce qui est plus rare, la sent bien.

Ce n'est pas à dire qu'il ne lui échappe pas des erreurs : des Français même n'échappent pas aux fausses interprétations et se laissent souvent tromper par le style livresque. Quand, p. 127, M. Lerch étudie *aussi*, la traduction « car » est un peu grosse pour un passage comme celui-ci d'A. France : « *elle aime la bonté. Aussi bien la bonté est-elle une chose douce à rencontrer* » ; il faut noter d'ailleurs que le *aussi bien* est de tour archaïque, comme il arrive souvent chez France. Quant au second sens, le sens « conclusif », il n'en faut pas donner pour exemple cette autre phrase d'A. France : « La France s'apercevra bientôt que sa seule puissance solide et durable fut dans ses orateurs, ses philosophes, ses écrivains et ses savants. Aussi bien faudra-t-il qu'elle reconnaisse un jour que la force du nombre lui échappe définitivement » ; ici M. Lerch s'est laissé suggérer un contresens évident par son maître Tobler ; le sens de l'archaïsme *aussi bien* est exactement le même que dans l'exemple précédent.

A. M.

C. de BOER. — *Essai sur la syntaxe moderne de la préposition en français et en italien*. Paris (Champion), 1926, in-8, VIII-122 p.

Entre un linguiste qui pense comme M. C. de Boer et un linguiste qui pense comme moi, il y a un malentendu initial. « Pour les linguistes, écrit M. de Boer, pour qui, dans les langues, les fonctions disparaissent avec les formes tout ce chapitre sera chimérique » (p. 33). Mais je crois que ce malentendu est plutôt verbal que réel.

La linguistique n'a pas à faire une théorie de la réalité ni même de la manière dont l'homme conçoit la réalité. Elle n'a à considérer que l'expression que reçoivent dans les langues les réalités et les conceptions. Que l'on parte de l'expression linguistique pour en examiner le sens ou du sens pour en examiner l'expression linguistique, c'est affaire de procédé. On peut, suivant le cas, avoir avantage à opérer d'une manière ou de l'autre ; cela ne change rien au fait que l'unique objet de la linguistique est dans l'expression donnée par la langue aux conceptions.

Ceci posé, une langue qui, comme le sanskrit a des formes casuelles particulières pour dire « dans la maison » : *dāme*, dans l'« espace sombre » : *rājasi*, etc., possède un « locatif ». Une langue qui, comme le grec, n'a pas de forme casuelle spéciale pour indiquer le lieu où l'on est n'a pas de « catégorie » du locatif nettement distincte ; elle en a une, trouble, dans la mesure où elle oppose ἐν οἴκῳ à ἐν τῷ οἴκῳ et à ἐν οἴκῳ ; l'ancien locatif οἴκῳ ne subsiste qu'à l'état d'adverbe. Une langue qui, comme le français, n'a pas de formes casuelles, et qui dit de même : *je suis à Paris* et *je vais à Paris*, n'a pas de catégorie morphologique du « locatif » du tout.

Mais il va de soi, et si on ne le dit pas, c'est qu'il est inutile de le dire, que ni le grec ni le français ne sont pour cela dénués de moyens d'exprimer sans ambiguïté le lieu où l'on est : *je reste à la maison*, *je suis dans la maison* sont des phrases claires ; mais, s'il s'y trouve une expression de « lieu » par les prépositions *à* et *dans*, l'opposition de la

« stabilité » et de « mouvement » est indiquée seulement par le contexte ; car on dit de même ; *je vais à la maison, j'entre dans la maison*. Le grec ancien a distingué d'abord ἐν (F)εν et ἐν (F)ενωι par les seules formes de la flexion ; puis il a encore précisé l'opposition en spécialisant ἐνς (ion.-att. εἰς) dans l'expression du mouvement, d'où εἰς οἶκον en attique. Sans avoir une « catégorie » du locatif, le grec ionien-attique a donc un moyen morphologique de distinguer le lieu où l'on est du lieu où l'on va. Le français n'a rien de pareil. L'opposition existe dans la réalité, elle existe dans la pensée des sujets parlants ; elle n'a pas d'expression dans la langue. Il n'y a donc pas ici de catégorie que le linguiste ait à poser.

Il peut y avoir intérêt, pour certaines recherches, à partir des notions pour en chercher l'expression linguistique ; mais, parmi les précautions qu'exige le manie-ment de ce procédé délicat, la première est d'éviter d'employer les termes qui servent à désigner des catégories morphologiques ; on aboutirait à tout brouiller. Si M. de Boer veut rechercher comment le français exprime le « lieu où l'on est » ou le « lieu d'où l'on vient », on ne lui en contestera naturellement pas le droit ; mais il fera bien, s'il ne veut tout confondre, de ne pas employer des termes comme *locativus* ou *ablativus*.

L'inconvénient du procédé ressort d'ailleurs immédiatement des faits. Sous *locativus*, M. de Boer embrasse à la fois le lieu et le temps. Or, l'un et l'autre ne vont pas nécessairement de pair. En vieux slave, le lieu où l'on est s'exprime par le locatif, lequel est du reste toujours précédé d'une préposition ; le temps où l'on est s'exprime au contraire par l'accusatif : *vŭ tŭ dŭnŭ* « en ce jour ». Et le tout entre dans le « locativus » de M. C. de Boer : on aperçoit la confusion. En français même, l'expression du temps et du lieu n'est pas toujours la même ; on dit : *j'y étais au mois de mai*, mais : *j'y étais le mois dernier*, preuve qu'on ne sent là aucune catégorie, et que les divisions tracées par M. de Boer sont d'ordre psychique (ou logique), non d'ordre linguistique.

Il semble d'ailleurs que ces divisions artificielles ne soient pas complètes : où M. C. de Boer met-il l'extension dans le temps : *j'y serai tout le mois prochain, j'y habite trois mois chaque année*, etc. ?

Les petites monographies de prépositions françaises et italiennes que donne M. C. de Boer à la suite de sa théorie sont finement étudiées, mais inutilement obscurcies par ces théories. C'est compliquer sans profit l'étude du français que d'insister sur la différence entre *je vais à Paris, je nuis à mon prochain*, et *je donne à un pauvre* ; c'est le même à qui figure dans les trois cas.

Ce qui est dit, p. 87 et suiv., du tour : *A les voir, on dirait des brigands*, n'est pas exact. Ce tour n'est pas uniquement « conditionnel » ; il n'y a pas condition dans : *à les voir, ils m'ont fait l'effet de brigands*. On n'y peut à peu près jamais substituer le gérondif : *en les voyant on dirait des brigands* ferait un effet singulier ; et je ne pourrais pas dire *en les voyant, ils m'ont fait l'effet de brigands*. Toutes les discussions sur la nuance locale ou circonstancielle que peuvent avoir les tours de ce genre est du type des problèmes artificiels qui résultent d'une théorie non adéquate à la réalité.

A. M.

E. HUGUET. — *Dictionnaire de la langue française du XVI^e siècle*. Tome I. Fasc. I-II. Paris (Champion). I n-8, LXXVI-160 p.

M. Huguet, en publiant ce livre, et la librairie Champion, en l'éditant, comblent une des plus graves lacunes de la lexicographie française. Depuis Littré, le vocabulaire français n'a plus été dépouillé à nouveau dans son ensemble ; car, sauf la partie étymologique due à M. A. Thomas, le *Dictionnaire général* ne repose sur aucun dépouillement nouveau et personnel des faits ; il ne représente qu'une élabo-

ration nouvelle et un choix de faits connus. On n'a pas, pour le français, l'équivalent des dictionnaires historiques qu'on possède pour l'anglais, et à un degré moindre, pour l'allemand. En ne faisant rien pour cette œuvre, la France manque à l'un de ses devoirs envers la science. Car le développement du vocabulaire français est l'une des pièces essentielles de l'histoire du vocabulaire européen, sans laquelle une histoire de la pensée moderne manque d'une source indispensable.

Spécialiste du xvi^e siècle, M. Huguet a eu le courage de donner au moins le vocabulaire de la période qu'il connaît à fond. Relever tout le vocabulaire d'un siècle aussi riche et varié que le xvi^e dépasse évidemment les forces d'un savant, même aussi laborieux que l'est M. Huguet. D'ailleurs une tranche d'un vocabulaire ne peut être pleinement éclairée que dans une étude complète de tout le développement historique. Mais, dans la mesure où un seul homme pouvait exécuter la tâche, M. Huguet l'a accomplie, et il apporte aux connaissances un enrichissement qui lui vaudra une longue reconnaissance. M. Huguet a dépouillé par lui-même un grand nombre de textes, et son dictionnaire est une source à laquelle on puisera largement. — Il est facile de critiquer un ouvrage de cette sorte, et l'on y présentera ici quelques remarques, mais en marquant tout d'abord que ces critiques sont aisées à faire tandis que l'œuvre sur laquelle elles portent est fondamentale.

L'auteur n'est pas dialectologue. Or la littérature du xvi^e siècle est la plus provinciale, la moins parisienne que la France ait eue. L'hospitalité offerte aux mots dialectaux, dont parle M. Huguet p. ix et suiv., n'est donc pas fortuite. Et il conviendrait d'insister sur ce caractère du vocabulaire des écrivains du xvi^e siècle, en faisant un départ entre eux. P. vii, M. Huguet admet que le mot *avette* aurait été vaincu par le mot dialectal *abeille* ; mais *avette* n'est pas plus parisien que *abeille* ; le mot est localisé en une petite région du bassin de la Loire, et, s'il a figuré dans la littérature du xvi^e siècle, c'est parce que cette littérature a été composée, en notable partie, dans la région de la Loire, et non sur les bords

de la Seine. — Le mot *accraser*, dont il est cité une série d'exemples, n'a sans doute jamais été parisien ; mais j'entends encore dire en Berry : *La pluie accrase*, pour parler d'une violente averse. — Je ne sais s'il est possible de rien savoir sur l'existence du nom d'arbre *coudre* « coudrier » en parisien du xvi^e siècle ; mais c'est à tort que M. Huguet le considère, p. vii, comme condamné par sa forme même ; il a vécu dans nombre de parlers jusqu'à l'époque moderne, et je l'ai moi-même entendu souvent dans le centre de la France (v. du reste à ce sujet le bel article de M. Bertoldi, *Rev. des lang. romanes*, I, p. 239 et suiv., avec les cartes). — En consultant le dictionnaire de M. Huguet, il ne faudra pas oublier que la langue littéraire du xvi^e siècle n'a pas l'unité de celle du xvii^e, et qu'elle a subi des influences locales auxquelles la littérature du xvii^e siècle a été fermée. Le mot *langue française* ne doit pas faire illusion ; au xvi^e et au xvii^e siècles, il ne s'agit pas exactement de la même langue française.

M. Huguet exagère un peu les disparitions de mots. Sans doute les mots pourvus de suffixes tendent à éliminer les noms radicaux, comme il est dit p. xiii. Mais *croît* n'a pas tout à fait disparu pour cela : on l'emploie encore ; ne dit-on pas : *le c oît du troupeau* ? Aujourd'hui comme au xvi^e siècle, le chirurgien parle du *patient* qui subit une opération ; le sens du mot n'a guère été restreint. Au moins dans des langues techniques, *étouffe*, *semence* ont gardé leur valeur ancienne.

D'autre part, dans cette langue trouble du xvi^e siècle, où pullulent les emprunts au latin et à l'italien, il est difficile de déterminer ce qui a été en usage — au moins partiellement — et ce qui est tentative de quelque écrivain ou de quelque petit groupe d'hommes. S'il est évident que l'*agiotade* de Rabelais est une simple fantaisie — qui ne valait peut-être pas un article de quatre lignes —, il y a nombre de cas où l'on peut hésiter. En tout cas, en attendant l'article *menestre*, on gardera un doute sur l'affirmation de la p. xiii que nous avons perdu le mot ; en quelle mesure a-t-il été vraiment en usage dans la langue courante ? Les noms

d'action tels que *proteste*, *simule*, etc., tirés de verbes pris au latin écrit, ont-ils jamais été réellement usuels? M. Huguet travaille sur une langue littéraire où il y a eu des recherches individuelles, du pédantisme, de la mode et qui ne réfléchit pas un usage un et arrêté. Il importera de ne jamais perdre de vue ce manque de fixité de la langue.

Le fascicule 3 a suivi d'assez près le fascicule double 1-2. On souhaitera que la publication se poursuive rapidement, et que le public lui donne les encouragements qu'elle mérite.

A. M.

MAX FREY. — *Les transformations du vocabulaire français à l'époque de la Révolution* (1789-1800). Paris (Presses Universitaires), 1925, in-8, 296 p.

Un jeune romaniste suisse, M. Frey, a pris pour sujet de thèse les nouveautés du vocabulaire de l'époque révolutionnaire. Le sujet a déjà été traité, mais de manière trop sommaire. M. Frey a poussé l'étude plus avant, mais lui-même ne l'a pas encore faite de manière exhaustive, et son travail, qui apporte un progrès, n'a pas le caractère définitif que l'on souhaiterait. Précisément parce que le travail de M. Frey est utile et honorable, il convient d'exprimer, à ce propos, le vœu que les auteurs de thèses circonscrivent leur sujet assez étroitement pour épuiser la matière choisie et pour dispenser leurs successeurs de recommencer le travail.

M. Frey apporte des faits nombreux. Il donne de nombreux mots provenant des journaux révolutionnaires, et il expose les faits en bon ordre, judicieusement. Mais, comme il n'indique pas au juste sur quels textes ont porté ses dépouillements, on ne sait en quelle mesure il est complet. On a l'impression qu'il a fait des sondages importants plutôt qu'une lecture systématique.

Le trait le plus saillant des nouvelles formations de l'épo-

que révolutionnaire est que la plupart sont faites avec des éléments grecs ou latins : des suffixes usuels, les uns sont grecs : *orléanisme*, *orléaniste*, *orléaniser*, les autres sont latins : *nationalisation*, *publication*, *généralat*, etc. De même les préfixes : *antijacobin*, *ingouvernable*, etc. Rien de surprenant à cela : la Révolution française est intervenue au cours d'une période de retour à l'antiquité, et elle a reçu la marque de la mode du temps où elle s'est produite : et, d'autre part, elle a été amenée par des hommes en partie lettrés, en partie demi-lettrés, de la noblesse et de la bourgeoisie, dont l'éducation avait été faite sur l'antiquité classique, et qui montraient d'autant plus leur connaissance de l'antiquité qu'elle n'était pas toujours bien profonde. — Ce fait est à retenir pour l'histoire, sinon de la langue (qui est chose plus générale), du moins du vocabulaire français. Au fur et à mesure que l'influence de la « bonne société » s'est atténuée, le pédantisme est allé croissant. Il n'y a souvent pas de vocabulaires plus pédants que ceux qui sont faits pour le « peuple ».

L'« étymologie populaire » joue son rôle dans les nouveautés de sens. M. Frey n'est pas arrivé à reculer la date du 19 brumaire (13 novembre 1799), trouvée par M. Aulard, pour l'emploi de *libéral* au sens de « favorable à la liberté ». Il aurait pu signaler que ce sens, différent du sens du mot latin et du sens admis jusque-là en français, provient de l'influence de *libre* et *liberté*. Ceux qui ont employé ainsi le mot ne devaient pas être de bien bons latinistes. Ils pensaient en français, sans souvenir réel du latin ; à cet égard il n'y a pas de mot plus caractéristique.

P. 119, M. Frey a tort de trouver *décatholiciser* mal fait : *héroïser* ne vient pas de *héroïque*, mais de *héros* ; *décatholiciser* se tire bien de *catholique*.

A. M.

G. ESNAULT. — *L'imagination populaire. Métaphores occidentales. Essai sur les valeurs imaginatives concrètes du français parlé en Basse-Bretagne comparé avec les patois, parlers techniques et argots français*. Paris (Presses Universitaires), 1923, in-8, 348 p.

Malgré sa complication et ses repentirs, le titre ne donne pas une idée bien juste de l'ouvrage qui est essentiellement une étude sur le vocabulaire populaire français de la région de Brest. Originaire de Brest, M. Esnault a étudié à fond les expressions qu'il a été à même d'observer dans le pays ; il les explique et en détermine l'histoire par voie de rapprochements. Il faut prendre son parti de la rédaction de l'auteur qui est pénible et qui manque de naturel et de simplicité. Au fond, les idées sont justes. Ce que dit M. Esnault du « sémantisme », terme qui lui est propre, est juste. L'étymologie d'un mot n'a d'intérêt que pour le linguiste ; quant au sujet parlant, il n'y a pas pour lui de mot « transparent » ; il y a seulement des mots qu'il rattache à tel ou tel groupe, qu'il met en rapport avec tel ou tel autre, il n'importe si ce rapport répond à une réalité historique antérieure. Le souci de l'histoire réelle du mot risque de donner au linguiste une idée fausse du sentiment qu'a de chaque mot le sujet parlant, suivant l'usage qu'il en fait.

En décrivant de manière précise un vocabulaire populaire régional, et en l'éclairant de la seule manière qui soit possible, par des rapprochements avec des faits de toutes sortes des autres parlers populaires français, M. G. Esnault a donné un bel exemple qu'il faut souhaiter de voir suivi. On doit le remercier vivement de son initiative. Son ouvrage devrait servir de point de départ à une série de recherches semblables. Les imperfections du travail proviennent en grande partie de ce que la méthode des recherches de ce genre n'est pas encore fixée ; assurément il est à regretter que M. Esnault n'ait pas délimité avec assez de précision les limites de son enquête, pas assez marqué les témoins qu'il a observés, en somme qu'il ne dise pas assez

sur quoi a porté son observation, et, en l'état actuel des connaissances et des recherches, il aurait mieux valu insister sur la méthode de l'observation que sur les faits de sémantique, au fond moins neufs. Mais tel qu'il est, le travail de M. Esnault est suggestif. La méthode se précisera peu à peu, et il faut espérer que des observations précises se multiplieront.

A. M.

K. TITZ. — *La substitution des cas dans les pronoms français*. Brno, 1926, in-8, 86 p. (*Spisy filosofické fakulty Masarykovy university v Brně*, 15).

M. Titz a bien fait de suivre l'exemple des romanistes scandinaves qui, malgré la haute valeur de leurs travaux qui en imposent la connaissance à leurs confrères, prennent soin de les écrire en français (ou dans une autre grande langue romane ou en allemand) : on ne peut attendre d'un romaniste qu'il lise les langues slaves ; ce serait trop demander déjà que de vouloir qu'un romaniste puisse lire une langue slave ; il est absurde d'attendre qu'il en lise quatre ou cinq.

M. Titz montre que, de bonne heure, dès la première moitié du ^{xiii}^e siècle au moins, l'usage de *moi*, *toi*, *lui* avec valeur de cas sujet ayant un sens fort est attesté. Et ce n'est pas un accident. Dès lors la déclinaison à deux cas, maintenue dans la langue littéraire, sortait de l'usage dans la langue parlée. M. Titz insiste sur cette opposition entre langue écrite traditionnelle et langue courante ; il résulte de là que, en français comme ailleurs, on ne peut faire l'histoire de la langue simplement en observant l'usage des textes, principe dont on ne se pénétrera jamais assez.

Toutefois j'ai peine à croire qu'aucun historien du français ait jamais admis que « la déchéance des cas ait pris naissance en anglo-normand et se soit répandue de là dans d'autres pays de France ». Le fait que les textes anglo-

normands négligent l'opposition des cas à une date où les textes littéraires en français la respectent presque constamment a frappé les philologues qui ont fait l'histoire du français; mais de là à admettre la propagation d'une influence anglo-normande il y a loin. Pour y croire, il faudrait tenir étrangement fort à la théorie de la propagation, à laquelle on sacrifie souvent trop, mais qu'on ne pousse pourtant pas à pareil excès.

A. M.

L. GAUCHAT, J. JEANJAQUET, E. TAPPOLET. — *Tableaux phonétiques des patois suisses romands*. Relevés comparatifs d'environ 500 mots dans 62 patois-types publiés avec introduction, notes, carte et répertoires. Neuchâtel (Attinger). 1925. in-4, xviii-199 p. et 1 carte (*Glossaire des patois de la Suisse romande*.)

Trois romanistes suisses mettent aux mains du public les résultats d'une enquête faite par questionnaire.

L'enquête a été faite de 1904 à 1907. Elle serait impossible à refaire ou à vérifier : de 1905 à 1925, la disparition des parlers locaux a beaucoup progressé. Déjà en 1904-1907, il avait été souvent malaisé de trouver de bons témoins. En beaucoup de points, notamment dans les cantons de Genève, de Vaud et de Neuchâtel, on ne pouvait plus observer du parler local que des reflets. La langue courante des sujets interrogés, sexagénaires, septuagénaires ou même octogénaires, était déjà le français normal, et il leur fallait retrouver la langue que leur avaient parlée leurs parents dans leur enfance, ou même parfois seulement la langue qu'ils avaient entendu alors leurs parents parler entre eux, tandis qu'on parlait français aux enfants. Au niveau social et au niveau de culture où sont les Suisses de cette région, un parler local français ne se maintient pas. Pour trouver un parler local en usage courant il faut aller dans les par-

ties montagneuses du Valais, en attendant que ces parlers disparaissent partout.

Les auteurs ont procédé par questionnaire. On n'a pas épargné à ce procédé d'enquête des critiques faciles. La grande expérience des auteurs répond que c'est le seul moyen possible pour qui veut aboutir.

Une particularité instructive du questionnaire est que chaque réponse des sujets a été notée par deux enquêteurs différents. La forme inscrite dans le tableau est toujours celle relevée par M. Jeanjaquet; mais la forme relevée, suivant le cas, par M. Gauchat ou par M. Tappolet est donnée au bas des pages en variante. On voit ainsi quelle différence d'audition il y a entre des observateurs éprouvés. Il y a ici un renseignement intéressant pour la critique générale des observations linguistiques.

L'introduction est de M. Gauchat. L'auteur n'y a pas visé à résumer les conclusions qui ressortent des tableaux, mais à fournir les renseignements nécessaires. On en retiendra néanmoins nombre d'informations intéressantes.

P. VII, M. Gauchat constate que, le même mot ayant été enregistré plusieurs fois, dans des phrases différentes, au cours de l'enquête, les formes notées ne concordent pas toujours. Il ajoute : « Les différences ne manqueront pas de faire réfléchir ceux qui croient encore à la régularité absolue de l'évolution linguistique. » Aucun linguiste ayant observé des états de langue et des successions linguistiques a-t-il jamais cru vraiment à une « régularité absolue » de l'évolution ? Même dans les parlers qui ne sont pas, comme ceux qu'ont examinés les enquêteurs, en voie de dissolution et, par là même, suspects d'avoir une instabilité particulière, il y a des différences notables d'un sujet à l'autre, et, suivant les circonstances, le contexte, etc., chez un même sujet. Les formes qu'offre la *parole* de divers sujets, à divers moments, dans diverses phrases oscillent autour d'une moyenne, ou plutôt sont des manifestations d'un même idéal, et c'est cette moyenne, ou plutôt cet idéal, qui est la *langue* à étudier. Une *langue* ne saurait pas plus être observée que, en biologie, une espèce. D'ailleurs les faits

relevés font apparaître beaucoup plus de constances que de divergences. Et ces constances mêmes, qui sont l'essentiel, établissent la valeur solide de l'enquête.

On remerciera les auteurs d'avoir mis le lecteur en présence des faits avec les nuances qui ont pu être observées. La science, comme le dit bien M. Gauchat, n'a aucun intérêt à niveler, à aplanir les difficultés; « elle a tout avantage à ce que les problèmes se posent.... dans toute leur complexité ».

A. M.

L. SAINÉAN. — *Les sources indigènes de l'étymologie française*. 2 volumes. Paris (de Boccard), 1925, in-8, XII-448 p. et 519 p.

Le titre de ce gros ouvrage porte en lui-même un programme. Mais le livre aurait gagné à n'être pas une manifestation.

Au fond, une idée juste. A partir du xv^e et surtout du xvi^e siècle, on voit apparaître en français nombre de termes populaires, argotiques, expressifs qu'il est vain de vouloir expliquer par des origines latines et qui ne s'expliquent pas davantage par des emprunts à des langues voisines. C'est donc en France même qu'il en faut trouver l'explication, que M. Sainéan cherche notamment dans les parlers locaux.

Dans la plupart des cas, le problème n'est, il est vrai, que déplacé. Si l'on fait abstraction des cas qui sont la minorité, où les mots peuvent s'expliquer par une onomatopée, il n'y a pas plus génération spontanée de mots dans les parlers locaux que dans les grandes langues. Que signifie alors le mot *indigène* ?

Poser, pour expliquer un mot français, un prototype latin vulgaire inconnu au latin écrit et dont les représentants ne se trouvent pas dans le reste de la *Romania*, c'est un procédé dont les romanistes se sont parfois, trop souvent, servis, et que la méthode comparative correctement pratiquée exclut. Étendre cette défiance à toute restitution,

c'est montrer simplement qu'on n'a pas compris le principe même de la méthode comparative, c'est-à-dire de la seule méthode historique praticable en matière de langue. A côté de *sibilāre*, qui est la forme normale à Rome, des parlers italiques, les uns latins, les autres osques et ombriens, ont dû connaître une forme à *f* ; car la sonorisation de *f* intervocalique n'a eu en latin qu'une faible extension : elle n'est sûre qu'à Rome même ; or, la comparaison des langues romanes montre que, à côté de *sibilāre*, il a subsisté une forme *sifilāre* ; même si l'on n'avait pas le témoignage de Nonius qui fournit *sifilāre*, il faudrait la poser. Quand il conteste l'origine latine de *f* de fr. *siffler*, M. Sainéan méconnaît l'essence de la méthode comparative. Ce qui est vrai, c'est que le maintien, singulier, de la forme dialectale *sifilāre* dans les langues romanes s'explique par le fait que cette forme était expressive, tandis que, avec son occlusive sonore intérieure, *sibilāre* avait en grande partie cessé de l'être. L'expressivité a été ici une condition déterminant le choix entre deux formes, non une source de création. On aperçoit la portée de cette discussion sur un point de détail. Là où M. Sainéan cherche des créations, il peut n'y avoir que choix.

Une autre faiblesse du livre de M. Sainéan, c'est que c'est, sur des réalités, l'œuvre d'un livresque.

Les exemples cités, I, p. 71 ne prouvent pas que la chèvre ait été prise pour un type modèle de sottise ; tous ceux qui connaissent l'animal savent que, habituée à chercher son alimentation dans des conditions souvent difficiles, la chèvre est de tous les animaux domestiques un de ceux qui ont le plus d'initiative et d'adresse individuelle ; elle donne une impression d'intelligence et de vivacité ; en revanche, le Berrichon dit, et à juste titre, « bête comme une ouaille » (prononcer *wey*).

Il faut n'avoir guère de pratique du parler familier pour dire que *roupiller* est du bas langage parisien ; l'emploi s'en étend dans des couches sociales très variées, et souvent bourgeoises comme des établissements d'enseignement secondaire, et loin en France.

Pour prouver que, à Metz, le verbe *craincher* « traîner la jambe » vient d'un nom du crabe, il serait nécessaire de montrer d'abord que ce verbe existe dans les parlers de quelque région maritime en relation avec Metz, et de le suivre à la trace du bord de la mer à l'intérieur des terres. M. Sainéan ne donne même pas un commencement de cette démonstration. Du reste les faits qu'il cite à propos de « crabe » manquent étrangement de précision.

J'ai dit, il y a longtemps, que faire l'étymologie d'un mot, c'est en tracer l'histoire entre deux moments définis. M. Sainéan dit, plus gauchement et moins clairement, mais plus prétentieusement, que « l'historique est la pierre de touche de toute étymologie ». Mais, pour les mots expressifs et populaires auxquels il s'attache, l'histoire commence tard, rarement avant le xvi^e siècle, et elle est pleine de lacunes. La comparaison ne fournit rien. Si bien que le livre est un assemblage d'hypothèses dont la plupart ne sauraient être démontrées, là où elles sont susceptibles de l'être, qu'au prix de longues recherches de détail, et, en tout cas, ne le sont pas dans l'ouvrage même de l'auteur. P. 112, M. Sainéan rapporte au nom de l'araignée le groupe de *hargne* qui est resté limité aux patois et de *hargneux* qui est entré en français ; il ne se met en peine ni d'expliquer l'*h* initial, ni de rendre compte de la forme du nom de l'araignée, ni même de justifier le sens, car la méchanceté proverbiale de l'araignée — qui traduit simplement son caractère de bête de proie — n'a rien à faire avec la nuance particulière de *hargneux*. Le fait que *hargne* aurait un « etymon » autre que *araignée* n'exclut naturellement pas que des rapports aient été établis entre les deux groupes de mots ; mais on irait loin si l'on prenait des « étymologies populaires » pour des moyens de prouver des origines étymologiques. — Qu'on ne croie pas que je discute ici l'étymologie de *hargne* ni l'hypothèse de M. Sainéan ; je me borne à constater qu'une affirmation est apportée sans démonstration de détail, sans historique du mot, en l'air.

Dans I, p. 358, M. Sainéan consacre une page à *pantre*, *pante*, mot qui, en argot, désigne la victime susceptible

d'être exploitée, volée, assassinée. Je ne sais s'il a quelque fait pour établir que ce mot est lié à *Pantin*, *Pantruche*, noms argotiques de « Paris » à côté de *Panam* (il s'agit là de ces noms qui sont faits pour évoquer une notion sans lui donner son nom normal, type courant en argot). Aucun fait n'est donné. Dans le reste de la France, le mot désigne un « paysan », un « rustre » ; comment ceci s'explique-t-il par l'origine parisienne attribuée au mot ? Rien n'est indiqué à ce sujet. Pour le sens de « personnage rebelle au pourboire » chez les cochers, une seule indication : une plaisanterie de journaliste.

M. Sainéan a le mérite de faire désirer une étude approfondie du vocabulaire familier et populaire en français ; il fait sentir qu'on ne fera pas cette étude avec les procédés qui ont permis d'expliquer le vocabulaire normal du français. Il donne l'aperçu et un premier dessin d'une grande chose. C'est un mérite qui, malgré le manque de solidité du travail, lui restera. Quand on sera tenté de critiquer son ouvrage — et rien n'est plus facile, — il ne faudra pas oublier qu'il est à peu près le seul à étudier l'histoire du vocabulaire populaire en français moderne et que, si un étranger, obligé de quitter son pays où les moyens de travailler lui étaient refusés, n'était venu en France où il tente d'accomplir cette tâche, on saurait à peine qu'elle existe, on n'en apercevrait ni l'importance, ni la méthode, ni l'extrême difficulté.

A. M.

E. GAMILLSCHEG. — *Französisches etymologisches Wörterbuch*. Lief. I, II, III. Heidelberg (Winter), 1926, in-8, 192 p. (*Samml. rom. Elementar-und Handbücher*, III, 5).

Tandis que l'ouvrage monumental de M. von Wartburg est arrêté — momentanément, il faut l'espérer, car il apporte une somme de données incomparable, et rien ne

peut le remplacer¹ —, voici que commence à paraître en Allemagne un autre dictionnaire étymologique du français, sur un plan beaucoup plus réduit, et dont par suite on peut considérer l'achèvement comme certain.

La compétence, la sûreté de M. Gamillscheg sont universellement reconnues. Le nom de l'auteur suffit à inspirer confiance.

L'ouvrage sera relativement bref : les 124 premières pages conduisent au mot *boulangier*. On doit donc prévoir un livre d'environ 1 200 pages, ce qui entraîne un prix de 40 marks, modéré en lui-même, mais qui risque d'effrayer beaucoup d'acheteurs privés et même des bibliothèques. Ceci posé, on conçoit que l'éditeur et l'auteur n'aient pas envisagé une publication plus étendue. Mais il résulte de là que, malgré la grande érudition de M. Gamillscheg, l'ouvrage ne fournira pas ce que l'on attend aujourd'hui d'un dictionnaire étymologique. En somme, il n'y a guère que l'« etymon » des mots.

Pour les mots latins vulgaires, c'est-à-dire romans communs, le livre ne fournit que le prototype latin : qui voudra connaître les correspondants du mot dans les autres langues romanes est renvoyé au dictionnaire de M. Meyer-Lübke, c'est-à-dire que le nouveau dictionnaire ne permet jamais de voir du premier coup en quelle mesure et sous quelle forme le mot se retrouve au moins dans les autres grandes langues romanes ; provençal, espagnol, portugais, italien, roumain.

Au point de vue gallo-roman, M. Gamillscheg, qui est un maître de la dialectologie, n'a pas dû renoncer sans chagrin à donner au moins les formes types des mots principaux dans les parlers français : un mot traditionnel du français n'est clair pour l'étymologiste que s'il est situé dans l'ensemble dialectal du gallo-roman.

1. Au moment où je corrige l'épreuve de cet article, je reçois le fascicule 7 de l'*Etymologisches Wörterbuch* de M. W. von Wartburg, que l'auteur publie maintenant à ses frais et qui se trouve en dépôt chez Sauerländer et Cie, Aarau, Suisse. Il importera de soutenir les efforts que fait l'auteur pour publier un ouvrage aussi riche et dont rien actuellement ne fournit l'équivalent.

Pour les emprunts, rien ne fait apparaître quelle en est l'aire d'extension : le français n'est qu'une partie du vocabulaire européen universel, parfois récepteur, parfois créateur, souvent transmetteur. Si l'on ne considère que la source de l'emprunt et la forme française, l'histoire n'est pas présentée dans sa lumière juste.

Là où il y a changement de sens, ce changement est en général à peine esquissé. Il est curieux de savoir que *bondir* repose sur un **bombitire* supposé ; mais de là au sens français actuel il y a loin. On voit bien que *agonie* repose sur *agonia* et *agoniser* sur *agonizare* ; l'origine grecque et la valeur du mot (qui expliqueraient la traduction allemande, *Todeskampf*) ne sont pas signalées ; il est à peine fait allusion à la valeur théologique du mot qui est l'essentiel.

La forme phonétique du mot donne lieu de croire que, dans les parlers du Nord, *cabri* est un emprunt à une forme méridionale ; mais comment justifier cet emprunt alors que *chèvre* a les formes attendues dans le Nord ? On ne voit pas que le problème soit posé.

Mais, pour offrir le minimum qui semble indispensable, le dictionnaire ne pourrait guère avoir moins de quatre mille pages ni coûter moins de cent cinquante marks. Aurait-il un marché ? Il faut donc se contenter du peu qui est donné. Tel qu'il est, le recueil est au courant et substantiel.

En attendant la suite qui semble devoir paraître assez vite, on n'indiquera que quelques observations.

Pour *abri*, *abrier*, M. Gamillscheg n'admet pas un emprunt à des parlers méridionaux ; mais il n'explique pas le *b* qui est contraire à la phonétique du français. Si, comme il semble, il s'agit d'abord d'un terme technique de culture, il est imaginable que les termes soient venus du midi avec un procédé consistant à abriter des cultures précoces pour obtenir des primeurs. Il se pose ici une question d'histoire de la technique.

Je ne crois pas qu'aucun Français comprenne un mot *bièvre* ; les Parisiens ne connaissent que le nom de la rivière ainsi désignée. Le fait que *beber* n'est pas représenté ailleurs en roman, mais qu'on a seulement des

représentants de *biber*, ne suffit pas à faire tirer *bièvre* du germanique. La forme *bièvre* est de la région parisienne où, comme l'indique le nom de la rivière, la forme gauloise a dû subsister. Les noms d'animaux locaux sont de ceux qui subsistent lors des changements de langue ; dès une date ancienne, le castor a dû ne se trouver que dans quelques régions.

Affener est donné comme d'origine poitevine. Ce verbe a une aire plus étendue que le Poitou. Je le connais en Berry. — Il n'était pas utile de consacrer trois lignes à la formation artificielle et transparente *affenoir*.

La bonne étymologie de *aller* est bien exposée. Mais il aurait convenu de montrer comment elle explique la répartition de : *tu vas, va, vous allez, j'irai*.

Dans l'ensemble, ouvrage très utile, et dont il faut souhaiter le prompt achèvement. Avant d'y regretter des lacunes difficiles à éviter, qu'on pense que dans aucun pays roman il n'y en a l'équivalent.

A. M.

PALAMOUNTAIN. — *Précis de prononciation française avec des lectures phonétiques*. Paris (Champion), [1924], in-16, xxxvi-200 p.

Petit précis tout pratique. La partie théorique se borne à 30 pages. La bibliographie est insuffisante ; il y manque notamment l'utile ouvrage de M. Martinon. P. xxxv et suiv., l'auteur, se plaçant à un point de vue trop exclusivement phonétique, ne parle que des groupes rythmiques, là où il y a aussi et surtout groupes de mots liés par le sens et la grammaire.

A. M.

A. DAUZAT. — *Les noms de lieux. Origine et évolution.*
Paris (Delagrave), 1926, in-16, viii-264 p.

Le titre exact serait : *Les noms de lieux de la France*. Néanmoins les dimensions de ce petit livre suffisent à faire prévoir qu'il s'agit d'un ouvrage de vulgarisation où les principales idées du sujet sont esquissées, mais où rien n'a pu être poussé à fond. Ne disposant que d'un petit espace, M. Dauzat aurait eu avantage à laisser de côté les noms basques, bretons, flamands et allemands ou même catalans : autant de fragments de grands sujets qui débordent beaucoup les frontières de la France et que l'auteur a dû se borner à simplement effleurer tandis que, d'autre part, il ne pouvait négliger ni la Wallonie, ni la Suisse romande, ni même le Piémont.

Le corps principal du livre se divise en deux parties : 86 pages de généralités sur les noms de lieux, où presque tous les exemples sont pris au roman et surtout au gallo-roman (les exemples pris à d'autres langues ne sont pas tous corrects ; p. 86, lire serbo-croate *Crnagora*, et noter que le *c* initial est un *ts*), et 138 pages sur les noms de lieux de la France et des pays de langue française.

Les idées générales de la première partie sont correctes, et M. Dauzat signale les précautions critiques nécessaires. On regrettera qu'il n'ait pas insisté plus sur la méthode qui s'impose en cette matière délicate. Qui veut étudier avec rigueur les noms de lieux doit être à la fois historien et linguiste, et ni l'un ni l'autre à demi. Le premier point est d'être exactement fixé sur toute l'histoire du nom, de réunir tous les témoignages positifs sur les anciennes formes et toutes les données sur la localité désignée. Possible sur le domaine roman, cette étude ne l'est le plus souvent pas, et c'est ce qui fait que les théories sur les noms propres de lieux sont souvent si arbitraires et si dénuées de certitude. Au point de vue de la méthode, la masse de données précises dont on s'entoure pour fixer l'étymologie d'un nom propre de lieu français : témoignages antiques, graphies

de chartes et de textes médiévaux, comparaison des formes d'un même nom dans les divers dialectes, histoire de la localité, tout cela serait instructif pour les savants qui croient pouvoir faire la théorie d'un nom propre à l'aide de quelques ressemblances lointaines. Le livre de M. Dauzat laisse entrevoir ces exigences; il ne les met pas assez en valeur, et c'est dommage. Cela pourrait donner à réfléchir aux gens qui fondent des théories sur les noms propres.

M. Dauzat a cédé à la tentation, naturelle en pareille matière, de citer beaucoup d'exemples, d'expliquer beaucoup de noms. Sans doute aurait-il été plus instructif d'étudier à fond un petit nombre de types. L'auteur signale l'usage qui a été fait du nom *fabrica* de la « forge ». Il est intéressant de voir comment le mot a pris, suivant les parlers, des formes variées; il aurait valu la peine de donner un croquis indiquant la répartition des formes. P. 53, M. Dauzat attribue *farge* à l'Auvergne et au Limousin: la forme va beaucoup plus loin: il y a un *Farges* au Nord-Ouest de Saint-Amand (Cher). Et pourquoi omettre *Forgue* qui existe aussi, notamment en Gascogne? A ce propos, il y aurait eu lieu de marquer où *Forge* est indigène et où il est emprunté. Même dans un livre de vulgarisation, les indications doivent être précises si l'on veut que l'ouvrage ait sa pleine valeur d'enseignement.

Si depuis la période gallo-romaine, on a des données permettant de faire une histoire exacte des noms, la période antérieure est, au contraire, obscure. Il ne manque pas en France de noms de rivières, de peuples, de localités qui ne s'expliquent ni par le celtique ni par le latin, ni par aucune langue connue. Il est tentant de reporter ces noms aux langues qui ont pu être parlées dans le pays avant l'arrivée des Celtes. Mais on est alors en pleine hypothèse. Dans un article récent de la *Revue des études anciennes*, XXVIII (1926), p. 163 et suiv., M. Dauzat a étudié un radical *ar-* qui se trouve dans les noms de divers cours d'eau du domaine français et des régions voisines; ce radical figurerait par exemple, sous forme redoublée, dans le nom *Araris* de la « Saône ». Comme ce radical ne s'explique pas par le cel-

tique, on se demande s'il ne s'agirait pas d'un mot préceltique ayant servi à nommer des rivières. Il est imprudent d'aller plus loin : l'affirmation suivant laquelle le sens d' « eau » ou d' « eau courante » paraît assuré pour ce mot, est évidemment téméraire. — S'il est établi que le nom **Equoranda* d'*Aigurande*, etc., s'applique toujours à une localité frontière de région, il l'est beaucoup moins que le premier terme signifie « eau » ; car des cours d'eau figurant souvent aux limites de régions, le fait que tous les **Equoranda* sauf un (*Ygrande* de l'Allier, qui est sur une hauteur) sont sur des rivières ne prouve à peu près rien ; le celtique n'a pas de correspondant de lat. *aqua* ; et, dans le petit groupe de *aqua*, un *e* initial n'est pas attesté.

Les noms gaulois sont clairs pour la plupart. Mais M. Dauzat ne les cite que de seconde main, et il est exposé à des erreurs, ainsi quand il parle d'un gaulois *ritos*, p. 28 et 101, au lieu de *ritus*, bien visible dans *Ritu-magus*. — Dire, comme il est fait p. 88, que « le ligure est l'intermédiaire entre le celtique et l'italique » est très aventuré ; les historiens peuvent faire des hypothèses sur le peuple ligure ; quant aux linguistes, il n'y a sans doute pas un mot dont ils puissent affirmer le caractère ligure ; linguistiquement, le ligure est un élément inconnu. On peut interpréter par une langue connue des noms propres — à condition que ces noms soient transparents ; dès que la transparence n'est plus parfaite, le mieux est de s'arrêter — ; on ne peut pas restituer, à l'aide de noms propres, une langue inconnue. Tout ce qui est licite, c'est de déterminer l'aire de certains procédés de formation, comme l'a fait d'Arbois de Jubainville pour les noms en *-asco*-, ou de certains radicaux.

Le type gallo-roman en *-acum* aurait mérité plus de développement. D'Arbois de Jubainville a pu être imprudent en bâtissant sur les mots ainsi formés une théorie de l'indivision de la terre chez les Gaulois. Mais ces noms attestent à coup sûr l'existence de nombreuses « villas » possédées par des personnages notables et la survivance de ces petits groupements appartenant à une famille. L'importance de ces centres est un fait capital de l'histoire du monde gallo-

romain et le fondement de la toponomastique française.

M. Dauzat signale aussi, mais sans en marquer assez la signification, le fait que les noms de villes gallo-romaines sont pour la plupart sortis de l'usage. Rien ne montre plus fortement la ruine progressive des villes à l'époque impériale et lors des invasions. Ce n'est pas un hasard que *Lutetia* ait perdu son nom, et qu'il ne soit resté que celui des *Parisii*. La ville avait dû se réduire à peu de chose; on ne pensait plus qu'au peuple dont elle était le centre.

Chose curieuse chez un romaniste comme M. Dauzat, le côté phonétique du problème est négligé. Il est parlé des deux formes qu'a données le nom des *Biturigēs* : *Berry* et *Bourges*. Le nom de peuple gaulois, qui désigne la province, a été emprunté tôt, au temps où subsistait la quantité et où les règles de l'accent latin s'appliquaient aux noms empruntés, d'où *Berry* qui suppose l'accent sur *-rî-*. Le nom du peuple a servi à désigner *Avaricum*, en un temps où le latin ne distinguait plus la quantité : *Bourges* suppose l'accent placé ailleurs que sur *rî*. Des faits pareils s'appliquent au nom des *Tricasses* : *Troyes*. Il s'agit de faits romans, et qui n'enseignent rien, quoi qu'on en ait dit, sur l'accentuation du gaulois. La façon dont les faits relatifs à *Troyes*, etc. sont exposés p. 72 n'a rien d'historique.

L'ouvrage de M. Dauzat en fait désirer un plus approfondi qu'il serait urgent de faire, et qui demanderait une longue préparation. Tel qu'il est, il est plein de faits curieux, il instruira le public et répandra quelques idées justes.

A. M.

CURNONSKY et J. W. BIENSTOCK. — *Le musée des erreurs ou le français tel qu'on l'écrit*. Paris (Albin Michel). in-16, 320 p.

Les ouvrages comme celui-ci dont les auteurs défendent la correction traditionnelle de la langue sont précieux pour le linguiste auquel ils livrent des données curieuses sur

l'état actuel du français. On sait que le prétérit du subjonctif est mort dans la langue parlée, et que même beaucoup de ses formes sont évitées dans la langue écrite : le *soit qu'ils prévoyaient quelque danger* cité p. 18 montre que, même dans un journal ayant de la tenue, on n'arrive pas à le maintenir. On sait que le prétérit simple de l'indicatif est mort dans l'usage parlé : un académicien a écrit : *elle recouvrit la liberté*, et un écrivain connu écrit : *je prenai cinq cents clichés*. Le subjonctif présent même est en train de mourir, et l'on dit couramment : *ne m'en veux pas ! ne m'en voulez pas !* (p. 15).

En dehors de ces faits, le livre montre à quel point des gens pour qui écrire est un métier poussent l'usage du « cliché » et quelles singularités résultent de là. Le fait a une importance parce que ces clichés abondent particulièrement dans la presse et dans les livres écrits pour une clientèle populaire. Il en passe quelque chose dans l'usage courant.

A. M.

L.-Ph. GEOFFRION. — *Zigzags autour de nos parlers. Simples notes*. Dernière série. Québec (chez l'auteur, 125, rue de la Claire-Fontaine), 1925, in-16, 230 p.

Avec la première série de ses *Zigzags*, M. Geoffrion n'avait pas épuisé les jolies notes où, tantôt expliquant et tantôt corrigeant, il instruit ses compatriotes de la correction de leurs usages, souvent provinciaux mais anciens, et, en même temps, il renseigne les linguistes sur l'« état de langue » au Canada. — De ce que tel tour canadien a une origine française, il ne résulte pas nécessairement qu'il ne soit pas aussi en quelque mesure un anglicisme : le modèle anglais peut contribuer à maintenir un vieil usage qui, livré à lui-même, risquerait de disparaître. — Pour l'histoire des noms propres voici un fait instructif : M. Geoffrion enseigne que *Montréal* se prononce *Morial* ; né et élevé près

de l'arrondissement de Montluçon, je sais de même que, pour les gens du pays, *Montluçon* est *Mohuçon*, et il ne me viendrait pas à l'esprit de prononcer autrement ; mais, même averti, je n'oserais pas omettre la nasale de *Montréal*, nom que je connais seulement pour l'avoir lu. Je craindrais de n'être pas compris.

A. M.

Ant. GRÉGOIRE. — *La poésie future*. Bruxelles (Lamartine) et Paris (Champion), 1926, in-8, 22 p. (Extrait de la *Revue belge de philologie et d'histoire*, 1926).

Au phonéticien qui observe le vers français, il ne peut échapper que les règles du vers classique, quoique encore appliquées par des poètes modernes, ne répondent pas à la prononciation actuelle. M. Psichari, M. Grammont l'ont vu et dit depuis longtemps : ils n'ont guère été entendus par les littérateurs. M. Grégoire reprend le problème en phonéticien averti et montre que pour rénover le vers, il suffirait d'y employer la prononciation actuelle. Il cite des articles et des applications d'un jeune poète belge, M. R. Limbosch. Au fond il a raison, et l'avenir le montrera. Mais il se trompe quand il admet que, dès le xvii^e siècle, l'*e* muet final était entièrement amui : dans beaucoup des parlers actuels du français, l'*e* muet final se manifeste encore, au moins par la quantité longue de ce qui précède, et *jolie* ne se confond pas avec *joli*. D'autre part, la transformation changerait l'équilibre actuel des vers français. A ne pas tenir compte des *e* muets finaux et à prononcer *y* le *i* en hiatus, on allonge le vers. Un hémistiche :

Comme nous trempions nos doigts

est plus long et plus consonantique qu'un hémistiche classique où il ferait 8 syllabes. On trouverait sans doute des hémistiches classiques aussi larges, mais par exception : la moyenne des vers du type réformé serait plus longue. Dans

certaines exemples de M. Limbosch cités par M. Grégoire, il y a même quelque chose de plus grave : en les prononçant naturellement, on a des hémistiches à trois accents, donc faux au point de vue classique :

Car l'heure vient où la nuit...

L'application de la prononciation actuelle n'ira donc pas sans changements graves ; ce ne sera pas une réforme, ce sera une révolution.

A. M.

D. S. BLONDHEIM. — *Les parlers judéo-romans et la vetus latina. Étude sur les rapports entre les traductions bibliques en langue romane des juifs au moyen âge et les anciennes versions*. Paris (Champion), 1925, in-8, CXXXVIII-247 p.

Le livre, qui représente un travail considérable, comprend deux parties : une longue introduction où M. Blondheim rend vraisemblable que dans l'établissement de l'ancienne traduction latine de la Bible il y a eu une forte intervention juive, puis un lexique avec références et discussions détaillées des vieux mots romans que fournissent les textes juifs, à commencer par la *vetus latina*. Avec une érudition largement étendue, M. Blondheim rend ainsi accessible une nouvelle source de mots romans qui sera beaucoup utilisée par les lexicographes ; le service qu'il rend par là est très grand.

A. M.

III^e Congrès al filologilor romîni, 13, 14, 15 april 1925.
Bucarest, 1926, in-8, 119 p.

Les philologues roumains ont décidé de se réunir tous les ans pour discuter des questions qui les intéressent en commun, pour examiner les travaux à entreprendre, et pour

prendre des décisions sur les questions pratiques, celle de l'orthographe par exemple. On remarque, dans le titre même de ce recueil, l'orthographe *romini*: préparée au congrès de 1925, elle a été définitivement admise par le congrès de cette année. Ce premier volume renferme des communications de MM. Adamescu, Bianu, Bogrea (deux communications pénétrantes; l'auteur vient par malheur de mourir prématurément), Densusianu (aussi deux communications pleines d'idées), Popovici (sur la phonétique expérimentale).

A. M.

Marie-Louise SJOESTEDT. — *L'aspect verbal et les formations à infixe nasal en celtique*. Paris (Champion), 1925, in-8, 215 p. (Collection linguistique, XIX).

M^{lle} Sjoestedt a une connaissance personnelle et directe des langues slaves, et, quand elle traite de l'aspect verbal, c'est avec la précision d'une personne qui l'a observé là où le phénomène est le plus net. Les définitions qu'elle pose p. 59 et suiv. sont exactes et rigoureuses, et tous ceux qui, où que ce soit, traitent des questions d'aspect auront intérêt à s'y reporter et à s'en inspirer. Ce qui fait que l'on erre souvent en matière d'aspect, c'est qu'on cherche l'opposition essentielle en slave de perfectif: imperfectif, qui a en grec un pendant assez exact dans l'opposition de aoriste: présent, mais qui est chose exceptionnelle, alors que l'opposition de déterminé: indéterminé, qui a en slave un rôle assez secondaire, se retrouve exprimée dans un grand nombre de langues. Toutefois on regrettera que, p. 200 et suiv., M^{lle} Sjoestedt fasse intervenir, inutilement, l'aoriste indo-européen: on n'est pas exactement fixé sur l'aspect de cet « aoriste ». Sans doute est-il juste de dire que la valeur en était celle de « déterminé »; mais le grec donne une orientation tout autre, et ceci est de nature à troubler le lecteur.

L'auteur montre que les formations irlandaises à affixe nasal ont l'aspect déterminé. Son travail se lie ainsi aux recherches dont le premier modèle a été fourni par l'étude de M. Vendryes sur les présents du type de gr. $\mu\mu\omega$, et qui depuis ont eu un large développement. C'est à bon droit que la thèse est dédiée à M. Vendryes.

En irlandais, les formations à affixe nasal, d'aspect déterminé, ne s'opposent pas systématiquement à des formations d'aspect indéterminé. Il s'agit donc d'un fait sémantique, non d'un fait de grammaire proprement dite. Ceci rend la démonstration délicate et parfois incertaine. Car ce sont les oppositions qui seules rendent évidents les faits de ce genre. Mais, dans l'ensemble, la démonstration de M^{lle} Sjoestedt peut passer pour acquise. — La portée en est un peu affaiblie par ceci que la plupart des verbes considérés sont pourvus d'un préverbe ; car, en général, l'addition d'un préverbe tend, par elle-même, à donner l'aspect déterminé.

Une étude de ce genre a nécessairement une face étymologique. Ce côté est celui par où le travail prête le plus à la critique. P. 106, il est admis que gr. $\mathcal{F}\tilde{\iota}\lambda\lambda\omega$ reposerait sur $*\mathcal{F}\iota-\mathcal{F}\lambda-\omega$; mais ceci ne pourrait aboutir qu'à $*\mathcal{F}\omega\lambda\omega$; dans $\mathcal{F}\tilde{\iota}\lambda\lambda\omega$, il y a bien plutôt une forme de la racine $*wel-$ « tourner », à gémiation expressive, et à vocalisme zéro de l'élément radical, soit $*w\omega\tilde{l}\tilde{o}$, ce qui rend bien compte du sens. — P. 145, gr. $\pi\acute{\epsilon}\rho\nu\eta\mu\iota$ « je vends » est rapproché de lit. $perkù$, $pĩrkĩ$ « acheter ». Mais la racine de $\pi\acute{\epsilon}\rho\nu\eta\mu\iota$ est notoirement dissyllabique, alors que lit. $pĩrk-$ est intoné doux. Il n'y a rien à tirer de pareils rapprochements, et surtout pas des conclusions de sens.

Heureux travail de début et qui atteste chez l'auteur de remarquables qualités d'observation, de netteté de vue et de science de mise en œuvre.

Trop de fautes d'impression.

A. M.

J. LOTH. — *Les noms du cheval chez les Celtes en relation avec quelques problèmes archéologiques*. Paris, 1925, in-4, 36 p. (extrait des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres).

Les chefs de tribus et de familles qui ont répandu les langues indo-européennes combattaient montés sur des chars qui les transportaient d'un point à l'autre du champ de bataille. Tel est l'état qu'offrent le monde indo-iranien ancien, le monde homérique et, encore beaucoup plus tard, le monde celtique et qui n'a cessé, en chaque région, de survivre qu'avec l'introduction d'une civilisation nouvelle. De là vient que le nom indo-européen du « cheval », et particulièrement du « cheval de guerre », se trouve d'un bout du monde indo-européen à l'autre. Ce n'est pas à dire que l'arrivée des Indo-Européens ait révélé le cheval à l'Europe occidentale : l'archéologie prouve que le cheval y est ancien. C'est le grand mérite de cette étude que d'unir la considération de l'archéologie à celle de la linguistique. Mais le nom lat. *equus*, gaul. *epo-*, irl. *ech* est indo-européen parce que les chefs de guerre de langue indo-européenne ont gardé leur vieux mot.

Quant aux autres noms celtiques du « cheval » qu'énumère M. Loth, aucun n'a de correspondant hors du celtique. *Caballo* se retrouve en latin, où il a fait une grande fortune ; mais le latin l'a sans doute emprunté au gaulois (l'auteur repousse avec raison l'hypothèse inverse). **Marko-* se retrouve en germanique, mais aussi par emprunt au celtique. M. Loth essaie d'expliquer ces mots celtiques par des racines et des suffixes ; les explications de ce genre sont arbitraires par leur nature même ; il est sans doute plus plausible d'admettre que des noms antérieurs à la venue des Indo-européens ont persisté : l'a de **khallo-* et de **marko-* dénonce dès l'abord une formation étrangère ; et le *kab-* de **khallo-* avec son *b* est plus suspect encore de n'être pas indo-Européen ; du reste, on retrouve indépendamment des traces de ce **kab-* dans sl. *konjĩ* et *kobyła*. Pour tout ce qui

n'est pas du vocabulaire général de l'ancienne aristocratie indo-européenne, il faut faire large la part aux emprunts que les diverses langues ont pu faire aux populations assujetties et à leur civilisation.

A. M.

A. SOMMERFELT. — *Le système verbal dans In cath Catharda*.
Paris (Champion), 1923, in-8, 134 p.

Ce travail est ancien déjà et remonte aux premiers débuts de l'auteur qui a fait depuis des publications beaucoup plus personnelles. Les circonstances font qu'il est publié d'ensemble longtemps après avoir été rédigé. On y trouvera un aperçu méthodiquement présenté du système verbal irlandais tel qu'il était au moyen âge ; car il ne s'agit pas d'un vieux texte plus ou moins remanié, mais d'une traduction de Lucaín en moyen irlandais.

A. M.

ALF SOMMERFELT. — *Studies in Cyfeiliog welsh. A contribution to welsh dialectology*. Oslo (Dybwad), 1925, in-8, x-165 p. et 3 planches (Det norske Videnskabs-akademi i Oslo, II, 1925, n° 3).

Observateur excellent, phonéticien à la fois fin et savant, linguiste largement averti, M. Alf Sommerfelt a fait œuvre utile en étudiant de près un parler gallois et en le situant dans le groupe dialectal auquel il appartient. L'ouvrage est d'autant plus le bienvenu que la dialectologie galloise a jusqu'ici été relativement négligée. Le travail de M. Sommerfelt est de caractère statique : c'est la description d'un « état de langue ». Mais comme il arrive des descriptions bien faites, l'état est décrit d'une manière telle qu'à travers la description, on y lit pour ainsi dire l'histoire de la langue. Le contraste entre les douces sourdes de l'initiale de mot et

les douces sonores de l'intérieur caractérise éminemment le gallois ; c'est un trait vraiment brittonique.

Les observations des pages 131 et suiv. sur le type phonétique sont pleines de remarques discrètes où apparaît le sentiment qu'ont de leur parler les sujets parlants.

L'ouvrage est accompagné de tracés et d'une carte de la région étudiée.

A. M.

J. U. HUBSCHMIED. — *Drei Ortsnamen gallischen Ursprungs: Ogo, Château d'Oex, Uechtland* (extrait de *Zeitschrift f. d. Mundarten*, 1924, p. 169-198.

Par une discussion serrée, M. Hubschmied détermine avec précision l'origine gauloise des noms en question. Outre l'intérêt de cette conclusion pour la toponomastique, on en aperçoit la portée historique pour la survivance du gaulois dans la région.

A. M.

A. MEILLET. — *Caractères généraux des langues germaniques*. 3^e édition. Paris (Hachette), 1926, xvi-236 p.

La faveur du public a rendu nécessaire une nouvelle réimpression de ce petit livre. On en a profité pour y corriger quelques fautes et pour améliorer quelques détails, et de plus pour ajouter un chapitre sur les noms de nombre.

La nouveauté caractéristique de cette réimpression, c'est que les concordances de développement entre le germanique et le celtique y ont été marquées avec insistance. On entrevoit ici sans doute l'action d'un substrat commun qu'il importe de faire sentir ; car il y transparaît assez clairement l'influence d'une même langue sur le type indo-européen commun.

R. Gauthiot, qui avait commencé à examiner le ma-

nuscrit de l'ouvrage, est mort avant de le voir terminé. Maurice Cahen, qui avait bien voulu m'indiquer quelques corrections à faire pour cette réimpression, est mort avant de le voir paraître. Ainsi mon livre est douloureusement marqué pour moi par la perte prématurée de deux anciens élèves qui étaient vite devenus des maîtres.

A. M.

E. PROKOSCH. — *The hypothesis of a pre-germanic substratum* (extrait de *The Germanic Review*, I [1926], p. 47-71).

M. Prokosch n'est pas convaincu par les arguments qui ont été apportés en faveur de l'explication par un substrat étranger des innovations du germanique.

Il faut laisser de côté les faits de vocabulaire qui d'aucune manière ne sont propres à établir l'action d'un substrat.

Le problème consiste en ceci : les faits phonétiques et la morphologie du germanique continuent entièrement des faits indo-européens, mais offrent, par rapport à l'état indo-européen, une forte déviation. Comment s'explique cette déviation ? On répond (d'accord en fait avec M. Feist par exemple) : par ceci que le germanique est de l'indo-européen employé par des gens qui ont subi un croisement avec une population ayant des tendances phonétiques et morphologiques autres que celles de l'ancien monde indo-européen. J'ajouterais maintenant : le celtique offre des déviations en grande partie semblables, de sorte que le germanique et le celtique auraient subi, indépendamment, l'action de populations ayant des tendances linguistiques semblables.

Les objections de M. Prokosch m'échappent en grande partie : il trouve que le « pattern » des consonnes germaniques maintient l'état indo-européen ; il me paraît au contraire évident que le système des occlusives indo-européennes a subi, en germanique comme en celtique (à un

moindre degré) et en arménien, une mutation *totale*. Le système des occlusives indo-européennes subsiste, mais entièrement transposé. Simple question de fait, sur laquelle il me semble qu'il n'y a pas de doute possible. Et c'est cette mutation qu'il faut expliquer. Il en va de même de la morphologie.

Si le différend entre M. Prokosch et moi est si profond, c'est que M. Prokosch se refuse au fond à « réaliser » l'indo-européen. Il le déclare dans des comparaisons vagues. Dès lors en effet le problème d'un passage du type indo-européen au type germanique n'existe plus. Si M. Prokosch était plus comparatiste, il verrait sans doute qu'il se trompe. Mais comment lui démontrer que les ressemblances entre les langues attestées supposent une communauté initiale ?

A. M.

Maurice CAHEN. — *L'étude du paganisme scandinave au XX^e siècle* (extrait de la *Revue d'histoire des religions*, tome XCII, p. 33-107), Paris, 1926.

Cet article, comme chaque ligne qu'on lit de M. Cahen, fait sentir la grandeur de la perte que sa mort nous a fait subir. Le travail fait depuis un quart de siècle sur la religion germanique y est analysé, apprécié, classé avec une ampleur de connaissances, une précision d'idées, une richesse d'idées générales admirables. Les linguistes n'y trouveront pas seulement nombre de faits qui les touchent directement. Ils y verront des aperçus de méthode propres à les faire réfléchir et une information exacte sur les influences qui se sont exercées. Pour comprendre l'histoire du vocabulaire germanique, il faut connaître ce qui, dans le monde germanique, est survivance et ce qui est dû à des influences extérieures : M. Cahen fait apparaître l'un et l'autre. La redoutable puissance religieuse de l'écriture, que M. Cahen met en évidence, est ce qui explique pourquoi, dans le monde indo-européen, on a si longtemps évité d'employer l'écriture.

A. M.

W. KRAUSE. — *Die Frau in der Sprache der altisländischen Familiengeschichten*. Goettingen (Vandenhoeck u. Ruprecht), 1926, in-8, x-147 p. (*Ergänzungsheft z. Zeitschr. f. vergl. Sprachforschung*, n° 4).

Si notre tant regretté Maurice Cahen ne nous avait été brutalement enlevé par la mort, il se serait plu sans doute à discuter un ouvrage où le sens des noms scandinaves relatifs à la femme est éclairé par l'étude de la littérature et par la considération des usages et des mœurs. On m'excusera de ne pouvoir qu'en signaler, d'une manière générale, la richesse et l'intérêt.

P. 237, à propos du veuvage, il est signalé que, suivant le vieil usage indo-européen, il n'y a pas de nom pour le « veuf » : c'est que la mort de la femme ne changeait rien à la situation sociale du mari. Si la « veuve » a, au contraire, un nom, qui, en nordique, est nouvellement formé (chose curieuse), c'est que la mort du « mari » créait à la femme une situation sociale et juridique nouvelle. Mais peut-être ne faut-il pas exagérer la misère de la situation de la veuve. Rien ne prouve que cette situation ait été partout si pénible.

A. M.

F. HOLTHAUSEN. — *Altfriesisches Wörterbuch*. Heidelberg (Winter), 1923, in-8, xviii-152 p. (*Germanische Bibliothek*, I, iv, 5).

On sait l'intérêt qu'a pour l'étude du germanique occidental un parler de transition comme le frison. Par malheur, les moyens qu'on a de l'utiliser sont maigres. Le lexique que fournit M. Holthausen est sec : simplement les formes et le sens. Mais, tel qu'il est, il fournit aux germanistes ce que l'on possède du vieux vocabulaire frison. Et il faut remercier l'auteur et l'éditeur d'avoir donné aux germanistes un si précieux outil.

A. M.

Adam KLECZKOWSKI. — *Neuentdeckte altsächsische Psalmenfragmenten aus der Karolingerzeit*. II, Teil. Cracovie, 1926, in-8, p. 67-138 (*Prace komisji językowej polskiej Ak. um.*, 12, 2^e partie).

Description complète de la phonétique et de la morphologie du petit texte vieux saxon dont la publication a été annoncée l'an dernier.

A. M.

SELMER (Ernst W.). — *Über den Gebrauch des bestimmten Artikels im Nordfrisischen* (Skrifter utgitt av Det Norske Videnskaps-Akademi i Oslo, II, 1926, n° 2). Oslo (Dybwad), 1926. In-8, 107 p.

Dans son étude *Jysk og østdansk artikeibrug* (Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab. Historisk-filologiske Meddelelser, VII, 2, Copenhague, 1922 ; cf. *Bulletin*, n° 80, p. 143), M. Gudmund Schütte s'était servi de faits tirés du frison septentrional et avait cherché à établir les règles de l'emploi des diverses formes de l'article défini dans ce groupe de parlers frisons. Les matériaux qu'a réunis M. Schütte ne sont pas, cependant, aussi complets qu'il serait désirable, et M. Selmer, soucieux de vérifier les conclusions de M. Schütte, soumet le problème à un examen nouveau et approfondi. Il nous donne d'abord les matériaux qu'on trouve réunis dans l'atlas linguistique de Wenker et qui sont utilisables en ce qui concerne les faits grammaticaux, on le sait. Dans 17 excellentes cartes synoptiques, l'auteur résume les conclusions qu'on peut tirer de ces matériaux, et examine ensuite l'emploi de l'article défini dans la littérature du frison septentrional des trois siècles derniers.

Il résulte de l'enquête de M. Selmer que les règles de

M. Schütte ne se vérifient pas ou ne se vérifient qu'en partie. La plus intéressante de ces règles, d'après laquelle le frison septentrional emploierait, dans certains cas, l'article à dentale initiale pour la catégorie de l'animé et l'article *a* pour la catégorie de l'inanimé, est loin d'être absolue. Il s'agit probablement d'une tendance qui n'a pas abouti.

M. Selmer incline à croire que l'article défini *a* du frison septentrional a pénétré du Jutland sur le territoire frison.

L'étude de M. Selmer est une contribution importante à l'histoire d'un territoire germanique à faits linguistiques particulièrement compliqués. On aurait seulement désiré qu'il eût dégagé ses conclusions un peu plus nettement qu'il ne l'a fait. Et la schématisation extrême de l'exposé rend le livre difficile à lire.

Alf SOMMERFELT.

Norges Indskrifter med de aeldre Runer. Udgivne for Det Norske Historiske Kildeskriftfond. 3 Bind. Ved. Magnus OLSEN. 3 Hefte (Fin). Christiania (Dybwad), 1924. In-4, 143 p.

L'édition monumentale des inscriptions runiques norvégiennes, commencée par Sophus Bugge et continuée, si brillamment, par Magnus Olsen, est terminée. Ce dernier fascicule contient la suite de l'étude de l'inscription d'Utgård et l'inscription de Fedje. Toutes les deux ne comprennent que deux lettres, très vraisemblablement de signification magique comme le soutient M. Magnus Olsen. La plus grande partie du fascicule est constituée par des additions et des corrections aux fascicules publiés antérieurement. A la fin se trouve un grand index des mots, des matières traitées et des auteurs cités.

Alf SOMMERFELT.

Norske Gaardnavne. Udgivne med tilføiede Forklaringer af O. Rygh. Attende Bind (Tillaegsbind). Finmarkens Amt. Bearbejdet af J. Qvigstad og Magnus Olsen. Kristiana (Cammermeyer), 1924. In-8, 377 p.

Le grand ouvrage sur les noms de fermes norvégiens est terminé par ce 18^e volume. Commencée par O. Rygh, cette œuvre a été continuée par K. Rygh et par MM. A. Kjaer, Amund B. Larsen, Hj. Falk, Magnus Olsen et J. Qvigstad. On connaît l'importance que cette collection a eue pour le développement des études onomastiques en Norvège et dans toute la Scandinavie. Son influence est allée encore plus loin. Elle sert de modèle à la collection des noms de lieu qu'on vient d'entreprendre en Angleterre.

La plupart des noms norvégiens du Finnmarken sont d'origine assez récente. Comme on l'attend, d'après l'état ethnique du pays, beaucoup des noms sont lapons et d'autres d'origine finnoise. Beaucoup ont deux formes, une norvégienne et une lapone. Quelques-uns sont d'origine hybride comme, par exemple, *fröken-giedde*, du norvégien *fröken* « demoiselle » et lapon *giedde* « pré », ou *lauv-giedde* du norvégien *lauv* « feuillage ». Quelquefois les noms lapons ont été transformés par étymologie populaire norvégienne d'une façon amusante, comme par exemple *Hjemmeluft*, m. à m. « l'air de la maison », du lapon *Jiebma-luokta*.

M. Qvigstad est l'auteur d'une introduction sur l'état des différentes populations du Finnmarken et d'un chapitre supplémentaire sur les noms de lieu d'origine norvégienne qu'on trouve sur la côte de la presqu'île de Kola.

Alf SOMMERFELT.

BERNTSEN (M.) et LARSEN (Amund B.). — *Stavanger Bymaal. Utgitt av Bymaalslaget*. Oslo (Aschehoug), 1925. In-4, VIII + 528 p. (Publié par reproduction photographique du manuscrit des auteurs).

Dans ce traité du parler de la ville de Stavanger, M. Berntsen porte la responsabilité des faits cités ; de plus il est le seul auteur du chapitre consacré au vocabulaire. Les auteurs ont collaboré étroitement pour l'exposé grammatical du parler, tandis que M. Larsen s'est chargé du traitement des problèmes historiques, géographiques et généraux.

Le langage populaire de Stavanger, ville située en Rogaland dans le Sud-Ouest de la Norvège, repose sur les parlers du Rogaland. Mais il présente maint trait particulier comme on l'attend d'une ville de population hétérogène, grandie rapidement à la fin du siècle dernier et actuellement en plein développement industriel. Comme c'est le cas de toutes les villes norvégiennes, le parler a été influencé par le *riksmaal*, et des influences étrangères, surtout bas-allemandes, se sont exercées sur son vocabulaire.

L'ouvrage présente les hautes qualités des nombreux autres travaux de M. Larsen. Il est muni d'une introduction générale qui nous donne des indications sur l'histoire de la ville. La phonétique est aussi bien descriptive qu'historique. L'exposé de la grammaire est très développé. Il en est de même de l'excellente partie consacrée au vocabulaire où M. Berntsen étudie aussi bien ce qui est d'origine indigène que les apports étrangers. A la fin de ce chapitre, on trouvera une collection de locutions particulières. Le livre est accompagné de quelques textes phonétiques.

Sur certaines questions il est permis d'avoir une opinion différente de celle des auteurs. C'est surtout le cas des explications phonétiques qui posent le plus de problèmes difficiles. On connaît tout ce que les études phonétiques en Norvège doivent à M. Larsen. La description du système phonétique est précise comme on l'attend de lui ; le manque de précision comme, par exemple, p. 18 où il dit que l'r

grasseyé est « prononcé en arrière dans la bouche sans roulements », n'est qu'une exception rare. Mais la description présente une lacune importante : rien n'est dit de la syllabe.

La description des occlusives *b*, *d*, *g* n'est pas tout à fait conforme aux résultats établis par les recherches instrumentales de M. Selmer (cf. ci-dessus, n° 80, p. 189).

L'exposé de l'évolution phonétique témoigne d'un souci louable d'expliquer les procès organo-psychiques qui se cachent derrière les changements. Mais les tendances particulières de l'évolution sont un peu noyées ; les auteurs parlent des sons actuels du parler et ne réunissent pas les faits qui sont les résultats des mêmes tendances. Cette façon d'exposer le développement phonétique d'un parler masque l'action des lois phonétiques générales. Celui qui cherchera, dans le livre de MM. Berntsen et Larsen, des faits de dissimilation ou de différenciation, sera bien embarrassé pour les trouver. Et si les auteurs avaient procédé autrement, ils n'auraient guère été tentés d'expliquer l'évolution de *u* à *y* ouvert comme ils le font. Le point de départ analogique qu'ils posent p. 101 et suiv. est beaucoup trop étroit.

La thèse développée p. 174 et suiv. est insoutenable. D'après M. Larsen la différence entre le type germanique des occlusives sourdes *p*, *t*, *k* et le type roman et slave consisterait seulement dans l'aspiration des occlusives germaniques ; le vieux scandinave aurait connu le type roman. On sait que la différence entre les deux types est tout autrement fondamentale ; le scandinave n'a sûrement jamais connu le type roman. Cela n'empêche pas, naturellement, que l'état de l'aspiration a pu varier historiquement comme il le fait géographiquement maintenant.

La grammaire du parler pose moins de problèmes difficiles. L'exposé des auteurs est plein de choses intéressant la linguistique générale. Le cas des verbes faibles en *-a*, par exemple, est vraiment remarquable. Dans ces verbes, l'évolution phonétique a conduit à une seule forme pour l'infinitif, pour toutes les personnes et tous les temps, par exemple *kasta* « jeter », si l'on excepte le participe présent

kastana. Le résultat de ce développement a été que la plupart des verbes en *-a* tendent à passer à d'autres classes verbales.

Le livre de MM. Berntsen et Larsen tiendra une grande place dans les études linguistiques norvégiennes. Il s'ajoute, de façon digne, aux excellents travaux que M. Larsen a consacrés aux parlers populaires de Bergen et d'Oslo.

Alf SOMMERFELT.

LARSEN (Amund B.). — *Sognemaalene. 2 hefte. Utgitt av det Norske Videnskaps-Akademi i Oslo paa offentlig bekostning med tilskudd fra Akademiet*. Oslo (Dybwad), 1926. In-8, 359 + xxiv p. et une carte. — Cf. *Bulletin*, n° 74, p. 126.

Avec ce gros fascicule l'excellent ouvrage de M. Larsen sur les parlers de Sogn est terminé. Ce second fascicule contient la suite des exemples qui servent à illustrer l'évolution phonétique des parlers et, de plus, une centaine de pages d'exemples montrant les traits essentiels des systèmes grammaticaux des mêmes parlers. A la fin se trouve une carte des principales isoglosses phonétiques.

On doit admirer l'activité de M. Larsen qui à un âge si avancé — il aura 77 ans cette année — entreprend et termine l'ouvrage le plus considérable de sa vie.

Alf SOMMERFELT.

AASEN (Ivar). — *Norsk Maalbunad. Samanstilling av norske ord etter umgrip og tyding*. Oslo (Det Norske Samlaget), 1925. In-8, xvi + 231 p.

Ivar Aasen, le célèbre créateur du *landsmaal* norvégien, avait terminé, en 1876, le manuscrit de ce livre sur lequel il avait travaillé pendant des années. Mais il ne considérait

pas l'ouvrage comme définitivement rédigé et depuis il n'a pas trouvé l'occasion de le remanier. M. Sigurd Kolsrud a bien fait de le présenter au public tel qu'Aasen l'a laissé.

Le livre consiste en un classement du vocabulaire des parlers norvégiens dans la forme littéraire qu'Aasen lui avait donnée. Les mots sont répartis entre quatre grands groupes avec de nombreux sous-groupes. Le livre aura de la valeur surtout pour ceux qui écrivent le *landsmaal*, mais il sera aussi un auxiliaire précieux pour qui veut étudier le vocabulaire norvégien.

Dans une introduction M. Kolsrud expose l'histoire de l'ouvrage et du manuscrit.

Alf SOMMERFELT.

LEVANDER (Lars). — *Dalmaalet. Beskrivning och historia.*

I. Uppsala (Appelbergs Boktryckeri Aktiebolag), 1923.

In-8, 311 p.

Ce volume est la première partie d'un grand ouvrage qui sera consacré aux parlers suédois des Dalarne. Ces parlers sont parmi les plus divergents qu'on connaisse dans le germanique scandinave, et l'on saura gré à l'auteur d'avoir entrepris une description et un exposé historique de tout ce groupe linguistique si intéressant. Si la suite de l'ouvrage se maintient au niveau de cette première partie, l'ouvrage de M. Levander sera une des plus importantes contributions à l'étude des parlers scandinaves qu'on ait publiées jusqu'ici.

Les parlers des Dalarne diffèrent fortement des parlers environnants et sont en général tellement inintelligibles aux autres Scandinaves qu'on a eu le projet, à un moment donné, de traduire la bible en *dalmaal*. Toutefois, ces différences ne proviennent pas de développements inconnus sur d'autres points du territoire scandinave. Les parlers des Dalarne sont caractérisés par une convergence de

développements connus à l'état plus ou moins isolé dans d'autres parlers scandinaves, et d'archaïsmes conservés, comme le fait très bien observer M. Levander. Les parlers des Dalarne doivent être considérés comme faisant partie du scandinave oriental, mais ils montrent — et cela est le cas surtout des parlers les plus occidentaux du groupe — des phénomènes de transition au norvégien.

Les débuts des développements étudiés par M. Levander semblent être assez anciens. L'auteur nous montre que la diphtongaison des voyelles *ī*, *ȳ* et *ū* a eu lieu dans les emprunts dus à l'introduction du christianisme, c'est-à-dire à la fin du ^{xii}^e siècle, cette partie de la Scandinavie ayant été christianisée à une époque très tardive. De l'autre côté, ces mêmes voyelles ne sont pas diphtonguées quand elles font partie des mots empruntés au bas-allemand. Il s'ensuit que la tendance à la diphtongaison date d'avant l'époque de l'introduction des emprunts bas-allemands. M. Levander place cette introduction à l'an 1300 environ, mais il est possible qu'elle n'ait eu lieu qu'un peu plus tard dans cette région éloignée.

Le groupe des parlers des Dalarne est très peu homogène. M. Levander se demande les raisons de ces différences. Les soi-disants frontières naturelles ne semblent pas avoir joué un rôle très important, ce qui ne surprend pas d'ailleurs ; il en est de même des divisions de l'organisation civile du pays. Les vieilles divisions ecclésiastiques, au contraire, coïncident généralement avec les différences linguistiques. Ces divisions ne peuvent pas, cependant, en elles-mêmes, être considérées comme les causes de la différenciation linguistique en question, comme l'auteur semble le croire (p. 36 et suiv.). Elles sont plutôt l'expression de faits sociaux de caractère plus fondamental. L'auteur soutient, et il a raison, que la position isolée des populations des Dalarne n'explique pas l'évolution linguistique de leurs parlers. Il insiste surtout sur la façon dont la population est distribuée dans le pays, sur l'existence de bourgs populeux. Il n'est pas douteux que les conditions sociales si particulières des Dalarne ont joué un rôle plus considérable dans

la différenciation linguistique que les facteurs purement géographiques.

A part ces questions générales qui sont étudiées dans une introduction, le présent volume est consacré à l'intonation, à l'accent d'intensité, à la quantité et au système vocalique. L'auteur semble connaître admirablement bien son sujet. Il tient compte, tout le temps, non pas seulement des divergences géographiques mais aussi des différences entre les générations, différences tout à fait appréciables.

Les parlers des Dalarne ne connaissent pas seulement les deux sortes d'intonation du suédois et du norvégien, le ton double et le ton simple (l'accent grave et l'accent aigu des linguistes suédois); ils connaissent aussi un ton dit d'équilibre (*jämviktsaccent*). Ce ton apparaît dans des mots de deux ou de plusieurs syllabes à première syllabe brève. La nature de cette intonation spéciale devrait être fixée instrumentalement. Les systèmes de quantité présentent également des particularités intéressantes. Des mots à syllabe accentuée brève se trouvent encore dans certains des parlers; il en est de même des types à voyelle longue suivie de consonne longue ou de groupe de consonnes. Le développement des voyelles ne montre pas moins de choses intéressantes. On connaît le rôle qu'y jouent la fracture des voyelles et les diphtongaisons. Une évolution comme celle de \bar{e} à \bar{i} sert aussi à donner un caractère particulier à ces parlers.

M. Levander a réuni un grand nombre d'exemples et sa description est d'une précision louable. Il comprend bien la nécessité de se rendre compte des procès organo-psychiques qui se cachent derrière les changements phonétiques. Mais il aurait pu préciser davantage. Ainsi il explique le manque de palatalisation de g et de k devant \bar{i} et \bar{y} dans certains des parlers par l'existence, à un moment donné, d'un commencement de diphtongaison dont le premier élément serait une espèce d' e — la palatalisation des occlusives gutturales a lieu devant \bar{i} et \bar{y} , mais non pas devant \bar{e} (et \bar{i} , \bar{y}). L'explication semble possible quoique douteuse. Cependant, on doit expliquer pourquoi cette palatalisation ne se trouve pas devant e . Espérons que l'auteur nous donnera l'explica-

tion dans la suite. L'auteur note souvent l'influence ouvrière de l'*r* sans en indiquer les raisons, qui pourtant sont bien simples.

Il faut espérer que la suite de cet ouvrage remarquable ne se fera pas trop attendre.

Alf SOMMERFELT.

L. NIEDERLE. — *Slovanské starožitnosti. Oddíl kulturní*, III, 2. Prague (Bursík et Kohout), 1925. in-8, p. 359-790.

Voici la fin du monumental ouvrage de M. L. Niederle sur les antiquités slaves. Avec ce fascicule, la période proprement historique est atteinte. Le livre est de caractère essentiellement archéologique. Mais pour tous les noms d'objets de civilisation, le linguiste en devra tenir compte : l'index final rend la recherche facile.

Un résumé en français de la seconde partie du livre de M. Niederle vient de paraître, par les soins de l'Institut d'études slaves de Paris. Il en sera rendu compte l'an prochain.

A. M.

Kaz. MOSZYŃSKI. — *Badania na pochodzeniem i pierwotną kulturą Słowian*. Cracovie, 1925, in-8, 140 p. (Polska Akad. um., wydz. fil., Rozprawy, LXII, 2).

Etude de caractère essentiellement historique.

Les rapprochements entre des mots slaves et turcs proposés p. 108 et suiv. seraient plus séduisants s'ils ne se terminaient par quelques cas où l'invraisemblance d'un emprunt est trop criante.

A. M.

Izvestija otdelenija russkovo jazyka i slovesnosti Akademij nauk, 1924, t. XXIX, et 1925, t. XXX. Leningrad, 1925 et 1926, II-414 p. et II-504 p.

Voici que le grand recueil des *Izvestija* de la section de langue et littérature russes de l'Académie de Leningrad — qui est, on ne doit pas l'oublier, l'Académie de l'Union des républiques soviétiques, c'est-à-dire de la Russie tout entière avec toutes ses nationalités — reprend à la fois la régularité de sa publication et quelque chose de son ampleur. Le volume de 1924, achevé d'imprimer en juillet 1925, comptait 414 pages; celui de 1925, achevé d'imprimer en mai 1926, en compte 504. De ce double progrès il faut féliciter et remercier l'Académie.

Comme d'habitude, les mémoires publiés portent les uns sur la langue, les autres sur la littérature. Les mémoires relatifs à la langue ont pour la plupart le caractère d'études sur des textes. Le tome XXIX apporte la fin de l'article approfondi de M. Buzuk sur la langue du Marianne, et des articles de MM. Obnorskij et Grinkov sur des textes russes du XI^e siècle. Dans le tome XXX, il y a un mémoire de M. Kovarovič sur la langue d'un autre texte russe de la même époque. Le seul article proprement théorique est celui de M. Ljapunov à propos du dictionnaire étymologique du russe de Preobraženskij.

Chaque volume comprend des comptes-rendus détaillés. On remarquera notamment l'article de M. Obnorskij sur la *Historische Grammatik der russischen Sprache* de M. Karl H. Meyer. Tout en critiquant beaucoup de détails, M. Obnorskij marque bien la valeur de l'ouvrage; il aurait même convenu, à mon sens, de dire plus nettement qu'aucune grammaire ne peut épouser toute la réalité de l'histoire d'une langue et que, à vouloir saisir les faits dans toute leur complexité, on risque d'embrasser seulement des ombres mouvantes; ceci posé, et abstraction faite de détails critiquables dont le nombre n'est pas choquant, le livre de M. Meyer est sommaire, il ne suit pas de près le développement de

chaque innovation, mais dans sa brièveté, il répond à un besoin, et je serais heureux d'en connaître un meilleur, plus clair et plus riche, sur le sujet.

A. M.

P. LAVROV et M. DOLOBKO. — *Les feuillets du Zograph*.
Paris (Institut d'études slaves), 1926, in-8, 39 p.

M. Lavrov a rapporté de l'Athos la photographie de trois pages d'un fragment de manuscrit vieux-slave. En collaboration avec M. Dolobko, il l'a publié dans le premier fascicule de 1926 de la *Revue des études slaves*, et en voici le tirage à part, avec trois planches reproduisant les photographies. La langue de ce texte est archaïque, les jers et les voyelles nasales sont notés exactement. Comme dans le Sava, on a la graphie *rĭ* (et non *rŭ* de la plupart des manuscrits glagolitiques) dans *skrib-*, *trĭp-*. L'étude fournie par MM. Lavrov et Dolobko est exhaustive.

A. M.

Zeitschrift für slavische Philologie. Band II, 1925.
Leipzig (Markert u. Petters).

La revue de slavistique de M. Vasmer se maintient au niveau élevé où elle s'est mise dès l'abord. Ample et bien présentée, elle fournit à la fois des mémoires originaux et de longs comptes rendus critiques. Elle est devenue un instrument capital des études slaves, et en particulier de la linguistique slave.

A. M.

Slavia. Ročník IV. Prague.

La grande revue de slavistique de Prague achève sa quatrième année en remplissant largement son large programme. Elle continue d'apporter d'importants mémoires sur des faits particuliers, une grande bibliographie critique et des informations nombreuses et variées sur l'ensemble de la slavistique.

A. M.

R. EKBLOM. — *Der Wechsel (j)e- o im Slavischen*. Upsal. (Almqvist), 1925, in-8, 34 p. (Skrifter utgivna av Humanistika Vetenskaps-Samfundet ; Uppsala, 22, 4).

Le passage de sl. *j*e- initial à *o*- tel qu'on l'observe dans r. *odin* a beaucoup embarrassé. M. Ekblom constate avec raison que, sauf certains cas exceptionnels, on n'y peut chercher une ancienne alternance. Il éclaire les faits phonétiques russes par un curieux rapprochement avec des faits sorabes. Le mémoire apporte donc au problème une donnée neuve.

A. M.

KULJBAKIN. — *Paleografska i jezička ispitivanja o Miroslavljevom jevandlju*, 1925, in-8 (vii-)120 p. et 2 planches (*Srpska kraljevska Akademija*, Posebnja izdanja, Kn. 52).

Etude approfondie d'un ancien manuscrit serbe de l'Evangile, édité depuis de nombreuses années, et qui n'avait jamais été examiné de près au point de vue linguistique. A côté de beaucoup de restes du texte ancien, qui en font un témoin intéressant du texte primitif, on y trouve

naturellement des serbismes abondants. Le texte est étudié à tous points de vue : phonétique, morphologique, lexicographique. Deux mains y sont à distinguer.

A. M.

A. A. ŠAXMATOV. — *Sintaksis russkovo jazyka*. Vypusk pervyj. *Učeniže o preloženii i o slovosocetanijax*. Leningrad (Académie des sciences), 1923, in-8, XVIII-443 p.

L'action du grand slaviste russe se prolonge heureusement jusque par delà sa mort prématurée. L'Académie de l'Union des républiques soviétiques publie la partie rédigée d'un grand cours sur la syntaxe russe du regretté maître.

La préface de l'édition marque l'importance de l'ouvrage pour la théorie et la méthode de la syntaxe et surtout la masse des matériaux qui y sont réunis. Je renverserais volontiers l'ordre d'importance de ces deux termes.

Sans doute l'ouvrage de Šaxmatov fournit un grand matériel de faits sur les questions étudiées. Mais, là où les exemples cités ne résultent pas d'un examen exhaustif, le plus ou le moins d'exemples pareils ne tire pas à conséquence. Un exemple typique suffit à illustrer une théorie et une page d'exemples pareils non analysés et discutés n'y ajoute rien.

Ce qui est remarquable dans le livre de Saxmatov, c'est la justesse et la finesse avec lesquelles il analyse les propositions, avec lesquelles il en décrit les divers types et toutes les variations. Cette syntaxe du russe peut, à ce point de vue, passer pour un modèle, et il n'y aurait qu'à en appliquer le plan d'ensemble à une langue quelconque pour obtenir des descriptions satisfaisantes de la phrase. Après ce livre, la méthode de la syntaxe est fixée dans ses traits essentiels.

A. M.

R. SMAL' STOC'KIJ. — *Značinyja ukraïnskyyx prykmetnykiv*.
Varsovie (L. Idzikovskýj), 1925, in-8, viii-85 p.

M. Smal'-Stočkyj étudie la valeur sémantique des suffixes ukrainiens. Bien qu'il parle parfois de genèse des formations, l'auteur n'envisage en fait que l'état actuel de la langue et ne se réfère pas à l'histoire des suffixes. Il est amené à présenter ainsi les faits d'une manière quelque peu philosophique.

A. M.

J. LOS'. — *Gramatyka polska. Część II. Słowotwórstwo*.
Lwów, Warszawa, Kraków (*Zakład narodowy imienia Ossolińskich*), 1924, in-8, xvi-336 p.

Une moitié du livre est consacrée à la formation des mots proprement dite : dérivation, composition, et une autre partie à la théorie du mot en général : catégories propres au nom et au verbe, nombre, genre, cas, temps, aspect, etc., et aussi néologismes, changements de sens. On aura une idée de la variété des sujets traités par ceci que § 434, p. 256 et suiv., sont examinées les substitutions de mots nouveaux à des mots frappés d'interdit ; au § 411, p. 237, la façon dont se différencient les sens de mots jadis synonymes comme *macé*, *macierz*, *maciora*, *matka*. L'ouvrage est extraordinairement plein de faits ; l'index des mots cités emplit 168 colonnes (p. 281-336).

Les choses sont présentées sans relief et sans subordination les unes aux autres, à la manière d'un philologue plus que d'un linguiste, et en partie d'une manière trop mécanique. Les formations productives et improductives sont mises sur le même plan, au hasard des phonèmes qu'elles présentent. Parfois même M. LOS' se sert de simples finales où l'on ne peut voir des suffixes : il est vain de chercher un suffixe dans *topor* si, comme il est probable, le mot est emprunté à

l'iranien ; l'analyse de *chtop* en **xol-* plus un suffixe *-po-* est arbitraire, d'autant plus que ni l'indo-européen ni le slave ne paraissent avoir possédé à aucun moment un suffixe comprenant *p*. Les faits utilisés sont extrêmement abondants, il reste à en faire la critique linguistique.

Le chapitre relatif au duel, § 358, prouve que, au point de vue polonais, la question de la disparition du duel mériterait encore une étude de détail. Les intéressantes indications de M. Loś sur ce sujet montrent que, malgré la date tardive où l'on commence à suivre la morphologie polonaise, les faits ne manqueraient pas. Il faudrait d'abord se garder de l'idée souvent répétée, mais fausse, que le duel indo-européen indiquait essentiellement les objets pairs ; le duel s'employait en indo-européen partout où il est question de deux notions, paires ou non ; et ce n'est que le hasard de survivances comme *reçe* qui donne à un Polonais l'impression que le duel s'applique essentiellement à des objets pairs.

A. M.

K. DRZEWIECKI. — *Teksty do nauki języka staropolskiego wiek XIV i XV. ze słowniczkiem* Jana BAUDOUIN DE COURTENAY. Varsovie (Gebethner et Wolff), 1924, in-8, 183 p.

Choix de textes pour l'étude du vieux polonais par notre regretté confrère K. Drzewiecki. Après la mort de l'auteur, l'illustre vétéran de la linguistique, M. Baudouin de Courtenay, y a joint (p. 99 et suiv.) un vocabulaire, de sorte que le volume est commode pour l'étude du polonais.

A. M.

FR. TRAVNÍČEK. — *Príspevky k českému hláskosloví*. Brno, 1926. in-8, 169 p. (*Spisy filosofické Fakulty v Brně*).

Série d'observations sur un grand nombre de points de la phonétique historique du tchèque, qu'il n'est pas possible d'examiner ici en détail. Le savant auteur se propose de rectifier ou de compléter les vues exprimées dans la grammaire de Gebauer, qui commence à être ancienne.

A. M.

Sitniji spisi Gj. DANIČIĆ. I. *Kritika, polemika i istorija književnosti*, 1923, in-8, xi-467 p. (et 1 portrait hors texte).

Daničičev zbornik. Beograd-Ljubljana, 1923, in-8, xvi-293 p.

G. DANIČIĆ. — *Srpski akcenti*. Beograd-Zemun, 1923, in-8, xiii-320 p.

Edition de la *Srpska kraljevska Akademiya*. *Posebna izdanja*, 44, 45 et 48. *Filosofski i filološki spisi*, 14, 15, 16.

L'Académie de Belgrade fête comme il convient l'anniversaire de l'homme qui, à la fois, a été l'un des meilleurs observateurs de la langue et l'un des artisans les plus actifs de l'unité linguistique serbo-croate.

L'un des ouvrages annoncés ici est le premier volume d'un recueil qui comprend la réimpression des articles dispersés par Daničić dans divers périodiques. Un autre rassemble les diverses publications de Daničić relatives à l'accentuation serbo-croate : on sait que les mémoires de Daničić sont et demeurent, pour cette question, une source essentielle.

Le recueil en l'honneur de Daničić s'ouvre par une

bibliographie des publications du maître fêté. Suivent onze mémoires de : T. Maretić, Václ. Vondrák, A. Belić, M. Murko, Stj. Ivsić, A. Stojićević, Dr. Boranić, M. Rešetar, M. Sević, P. K. Bulat.

L'article du regretté Vondrák sur les différences de vocabulaire entre la partie de l'Evangile qui est dans les lectionnaires et celle qui a été ajoutée après coup pour faire des évangiles complets est intéressant pour l'histoire du vocabulaire slave.

M. Belić expose, à propos de Daničić, comment s'est fixée et précisée la notion de l'unité des parlers serbo-croates, y compris le čakavien.

M. Murko présente des remarques sur la langue des anciens textes protestants en serbo-croate.

A. M.

Tauta ir žodis. Humanitarijų Mokslų Fakulteto leidinys (Epe lituana). Red. prof. V. K. MICKEVICIUS. Vol. II et III. Kaunas (*Valstybės spaustuvė*), 1924 et 1925, in-8, iv-308 et iv-377 p.

Ce grand recueil continue à être plein du souvenir du regretté Buga. Le volume II a encore de lui des articles, des notes, des comptes rendus. Dans le volume III, il y a une brève notice biographique, une bibliographie et un inventaire des fiches laissées par Buga.

Ces volumes renferment des études et aussi du matériel de faits. La bibliographie y occupe une grande place.

Les linguistes qui ne lisent pas le lituanien auront à remarquer, au volume III, l'article en allemand de M. Brender sur les « diminutifs », article nuancé, reposant sur l'observation délicate de beaucoup de faits et qui a, pour l'étude des éléments affectifs dans le langage, une portée générale.

A. M.

M. NIEDERMANN, A. SENN, F. BRENDER. — *Wörterbuch der litauischen Schriftsprache. Litauisch-deutsch*. I. Heidelberg (Winter), in-8, 64 p. (Indogermanische Bibliothek, V, 3).

Il y a peu de dictionnaires lituaniens, et aucun de ceux qui existent ne satisfait aux besoins ni d'un lecteur de textes ni d'un linguiste. Sous la direction de M. Niedermann et avec sa collaboration active, deux de ses anciens élèves qui enseignent actuellement à l'Université de Kaunas ont préparé un dictionnaire lituanien-allemand qui commence de paraître et qui répond aux besoins du lecteur de textes modernes comme du linguiste.

Les auteurs ont voulu faire un livre maniable de 700 à 800 pages. Il leur a donc fallu se limiter. Leur dictionnaire se rapporte à la langue littéraire actuelle. Il n'est pas historique : on n'y trouvera ni étymologie, ni relevé de mots des anciens textes. Il n'est pas dialectal : les mots ou les formes de mots des parlers locaux qui n'ont pas pénétré dans la langue commune d'aujourd'hui n'y figurent pas.

Mais on y a le vocabulaire de la langue écrite, telle qu'on l'emploie maintenant à Kaunas, mots fondamentaux et mots dérivés. Les mots importants sont caractérisés par des groupes de mots où ils figurent ou même par de petites phrases tout entières, de sorte que, tout bref qu'il soit, le dictionnaire est précis et vivant.

Pour le linguiste, ce dictionnaire a, de plus, le mérite essentiel de fournir la place de l'accent, l'intonation et, en ce qui concerne les substantifs, les types d'accentuation. Cette dernière indication est donnée par des chiffres indiquant la catégorie : au lieu de 1, 2, 3, 4, qui ne disent rien ; il aurait été plus commode d'opposer Im. et Mob., l'intonation suffisant toujours à indiquer si l'on est en présence de Im. avec déplacement secondaire (type *rankà*) ou de Mob. avec déplacement secondaire ; il aurait fallu ajouter en quelques rares cas, comme celui de *alsà*, l'indication de l'accusatif singulier.

A. M.

R. EKBLOM. — *Quantität und Intonation im zentralen Hochlitauischen*. Upsal (Lundequist), 1925, in-8, 56 p. (*Uppsala Univ. årsskrift*, 1925, fil., sprakvetenskap., 3).

M. Eklom a examiné, à l'aide d'appareils, la quantité et l'intonation chez un Lituanien de la région centrale de la manière la plus complète, la plus soigneuse et la plus minutieuse, examinant chaque phonème, chaque intonation dans tous les cas possibles, enregistrant des mots, des phrases et des groupes de phrases. On a donc ici l'étude la plus exacte et la plus exhaustive qui ait été faite de la quantité et de l'intonation en lituanien. Ce travail est fondamental pour quiconque étudie l'accent et l'intonation en baltique et en slave.

Il faut d'autant plus remercier M. Eklom de l'avoir exécuté que, actuellement quantité et intonation sont en lituanien de simples survivances. La quantité est actuellement commandée en grande partie par l'accent. Quant à l'intonation, M. Eklom constate qu'elle n'est presque nulle part essentielle pour faire reconnaître le mot. Quand un procédé linguistique délicat devient ainsi superflu, il a chance de s'altérer et de se réduire.

A. M.

K. MÜLENBACHA. — *Latviešu valōdas vārdnīca, redīgējis, papildinājis, turpinājis* J. ENDZELINS. Riga (Kultūras fonda izdevums). 1925-1926.

La publication progresse avec une régularité exemplaire ; la p. 560 du volume II amène à *maņgāt*. Et, plus la publication est avancée, mieux on en voit l'utilité. Qui voudra se rendre exactement compte de la valeur de la racine **leik*^w- « laisser » et « rester » en indo-européen ne saurait trouver mieux que l'article *likt* du dictionnaire, avec ses

exemples classés, et avec la note étymologique de M. Endzelin ; il faut naturellement ajouter l'article *lūicīt* (lit. *laikŷti*), etc.

On souhaiterait parfois une discussion de certains problèmes délicats : l'intonation de lit. *liāudis*, ne semble pas concorder avec celle que suppose le. *lāudis* et qui concorde avec celle du s. *ljūdi*. Mais l'intonation douce radicale d'un thème slave en *-i-* à accent mobile peut être due à une métatonie secondaire, et ne prouve rien. Le traitement balte *iau* indique un ancien **ēu*, et non **ēu*, et justifie l'intonation rude de lit. *iāu*. Il se pose ici une question qui n'est pas abordée.

Sous *lēkt* « voler », M. Endzelin lance l'hypothèse que le *let-* du v. sl. *letēti* serait le résultat de la contamination de **lek-* et de **pet-*. Comme il est malaisé d'expliquer sl. *let-* par un ancien **lekt-*, l'hypothèse serait la bienvenue si elle ne paraissait assez aventurée elle-même.

L'idée que *kuīt* « chauffer » = lit. *kūrti* serait le même verbe que lit. *kūrti* « bâtir » se laisse concevoir. Mais l'intonation de lit. *kūrti* ne s'explique pas par le rapprochement avec skr. *kṛtāḥ* « fait », qui indique sûrement la forme ancienne. Le v. sl. *kuriti* « enfumer » s'expliquerait par le développement secondaire d'un causatif. Mais, on a rapproché depuis longtemps got. *hauri* « charbon » et v. isl. *hyrr* « feu » qui doivent être cités. Et comme dans des formes de ce genre, *-r-* est suffixal, on pense à gr. *κτίω*, *κτίζε*. L'intonation de lit. *kūrti* « construire » aurait-elle été influencée par *kūrti* « chauffer » ?

Le **lengas* que suppose *liēgs* « léger » a la structure et le vocalisme de gr. *νέ(ς)ος*, *λενόςος*, de sl. *ljubŭ*, etc. Ce peut donc être une forme ancienne. Le *en* de lit. *leņgvas* et du got. *leihts* doit être pris à la forme que représente le le. *liēgs*, en regard du vocalisme radical zéro de v. h. a. *lun-gar*, gr. *ἐλαφρός* et de skr. *raghūḥ*.

A. M.

Filologu biedribas raksti. VI Sējums. Rīgā, 1926,
in-8, 164 p.

Les mémoires de caractère linguistique continuent d'occuper la majeure partie de ce recueil toujours méthodique et plein de faits. Outre deux notes de M. Endzelin, on y trouvera cinq études dialectales établies sur des plans sensiblement parallèles.

A. M.

Eliel LAGERCRANTZ. — *Wörterbuch des Südlappischen nach der Mundart von Wefsen*. Oslo (Aschehoug), 1926, in-8, xi-214 p. (Instituttet for sammenlignende kulturforskning, Ser. B, IV).

L'Institut d'Oslo a mis au nombre de ses tâches les plus urgentes l'étude des Lapons. Il a saisi l'occasion de publier son dictionnaire du lappon méridional dû à un auteur qui vient de publier, aussi à Oslo, une étude sur le système de ce même dialecte. Fait pour décrire la langue, non pour permettre d'utiliser la langue, ce dictionnaire a un caractère tout linguistique. Chaque article est consacré à une racine, avec toutes les formations verbales ou nominales qui ont été relevées; on voit donc du premier coup l'ensemble de la famille de mots, avec toutes les variations phonétiques et morphologiques. L'emploi des mots est illustré par des phrases étendues, régulièrement traduites.

L'*Institut de civilisations comparées* d'Oslo publie avec une grande activité. On ne peut signaler ici qu'une petite partie de ses publications, aussi remarquables par l'excellence de la présentation que par la solidité et la richesse du fond. On est heureux de pouvoir signaler à l'attention le volume indiqué ci-dessus, et, du même coup, l'ensemble des publications de l'Institut qui, pour une organisation encore toute récente, forme déjà un ensemble singulièrement imposant.

A. M.

NIELSEN (Konrad). — *Laerebok i lappisk. Utgitt paa offentlig foranstaltning. I Grammatikk, II Tekster.* Oslo (A.-W. Brögger), 1926. In-8, XII + 454 et VIII + 200 p.

Il n'est pas nécessaire d'être spécialiste des langues finno-ougriennes pour prédire que le grand manuel que vient de publier M. Konrad Nielsen, professeur de langues finno-ougriennes à l'Université d'Oslo, marquera une date dans les études lapones. C'est la description la plus complète qu'on ait publiée jusqu'ici d'une langue finno-ougrienne.

La description de M. Konrad Nielsen est fondée sur les parlers de Polmak, de Karasjok et de Kautokeino, les régions du Finnmarken où la connaissance du lapon est le plus nécessaire aux fonctionnaires norvégiens. Cette description se tient aussi près que possible de la langue littéraire du lapon de Norvège, fondée par le Norvégien Knud Leem (mort 1774), consolidée par son compatriote N. V. Stockfleth (mort 1866), et fixée définitivement par le Norvégien J. A. Friis (mort 1896). Mais M. Konrad Nielsen ne néglige pas les particularités de chacun des parlers sur lesquels il a fondé sa description, et donne aussi quelques indications sur d'autres groupes de parlers lapons.

Destiné surtout aux étudiants qui se préparent à l'entrée dans l'administration du Nord de la Norvège, l'exposé a dû rester descriptif ; mais l'auteur tient quelquefois compte de l'histoire de la langue, surtout quand des remarques sur l'évolution historique facilitent l'apprentissage des faits.

Le livre débute par un chapitre sur la phonétique. C'est une description très précise et très détaillée du système phonétique, si compliqué, description qui offre un puissant intérêt au phonéticien général. Les phonèmes sont comparés surtout avec ceux du norvégien. Cette partie du livre contient aussi un exposé des alternances consonantiques qui tiennent, on le sait, une si grande place dans les langues finno-ougriennes et qui rappellent, du moins en partie,

les alternances consonantiques du celtique. Il ne manque, dans cette excellente description, que des indications sur la nature de la syllabe.

L'exposé de la grammaire n'est pas moins développé. Et les 107 pages consacrées à la formation des mots et à la composition ne sont pas moins les bienvenues. A la suite de celles-ci on trouvera une syntaxe très développée qui contient l'emploi des formes et l'ordre des mots. Cette syntaxe renferme également un chapitre sur les questions et sur les réponses et quelques conseils aux traducteurs, conseils qui montrent très bien le caractère concret de la langue. Le livre est accompagné d'un chapitre supplémentaire sur le lapon norvégien littéraire.

Les textes servent à illustrer surtout la langue parlée. On y trouvera des conversations notées par l'auteur, des récits sur la vie des Lapons émanant des collaborateurs lapons de l'auteur, d'autres récits appartenant au folklore, quelques lettres et enfin des extraits de livres et de journaux lapons.

Un troisième volume contiendra un glossaire et sera publié ultérieurement.

Le linguiste général qui s'intéresse aux différents systèmes linguistiques trouvera dans le grand ouvrage de M. Konrad Nielsen une orientation admirable sur le système lapon.

Alf SOMMERFELT.

QVIGSTAD (J.). — *Die lappischen Dialekte in Norwegen.*
— *Lappische Texte aus Kalfjord und Helgöy. Reste eines ausgestorbenen Seelappendialektes* (Oslo Etnografiske Museums Skrifter. Bind I. Hefte 1). Oslo, 1925.
In-4, 40 p.

M. Qvigstad n'est pas seulement un des premiers spécialistes du lapon ; il est aussi, digne continuateur de ses compatriotes Leem, Stockfleth et Friis, un écrivain lapon

remarquable dont les traductions ont beaucoup contribué à fixer la langue littéraire lapone de la Norvège.

Les parlers lapons sont très divergents en dépit du nombre restreint de ceux qui les parlent ; on en compte 20 735 en Norvège et 8 429 en Suède d'après les recensements de 1920, de plus 1 515 en Finlande et 1 834 en Russie (y compris les Lapons de Petsamo, région qui fait maintenant partie de la Finlande) d'après les recensements de 1910 et de 1900 respectivement. La différence entre les parlers lapons a donné naissance à non moins de 7 formes littéraires différentes du lapon : deux en Russie, une en Finlande, trois en Suède et une en Norvège.

On divise généralement les parlers lapons en 6 groupes principaux : 1° le lapon russe en Russie et en Petsamo ; 2° le lapon finlandais d'Enare ; 3° le lapon norvégien, parlé principalement en Finnmarken et en Troms et dans certaines parties de la Suède et de la Finlande ; 4° le lapon de Lule au Sud du groupe précédent et situé des deux côtés de la frontière suédo-norvégienne ; à ce groupe on joint également le lapon de Pite situé encore plus au Sud, en Norvège et en Suède ; 5° le lapon d'Ume en Suède, au Sud du lapon de Pite, et enfin 6° le lapon méridional au Sud du lapon d'Ume jusqu'à Jämtland et Herjedalen en Suède et dans les montagnes de Vefsn à Røros en Norvège.

M. Qvigstad étudie les particularités phonétiques et grammaticales des parlers lapons en Norvège. Il sépare le parler des Lapons marins situés au Nord de la ville de Tromsø des autres groupes du lapon norvégien. Ce parler, qui est plus conservateur que le lapon norvégien ordinaire et qui reste plus près du lapon russe et du lapon finlandais d'Enare, a été autrefois courant sur une étendue bien plus grande que maintenant. Il a été absorbé par la langue des Lapons montagnards émigrés à la côte en grand nombre — des 20 735 Lapons norvégiens du recensement de 1920 il n'y avait que 1 258 nomades.

Le lapon norvégien proprement dit doit, d'après M. Qvigstad, être divisé en 3 sous-groupes : 1° le lapon norvégien oriental dans l'Est du Finnmarken et en Porsanger en Nor-

vège et en Utsjok en Finlande ; 2° le lapon norvégien occidental dans l'Ouest du Finnmarken (Porsanger excepté) et dans le Nord de Troms en Norvège, en Enontekis en Finlande et en Karesuando en Suède ; 3° le lapon norvégien méridional dans le Sud de Troms, en Ofoten et en Efiord en Norvège et en Jukkasjärvi en Suède.

Le parler des Lapons marins de Gullesfjord, Vesteraalen et de Tysfjord, maintenant éteint, était intermédiaire entre le lapon norvégien et celui de Lule, mais doit être rangé dans le premier de ces groupes.

Le lapon méridional est très différent des groupes précédents. Sur certains points il est conservateur et s'accorde alors avec le lapon russe ou finlandais, mais sur d'autres points il a beaucoup innové. Il ne connaît plus, par exemple, l'alternance consonantique si caractéristique des langues finno-ougriennes.

La deuxième partie de l'ouvrage de M. Qvigstad consiste en une étude des traits principaux du parler lapon marin de Kalfjord et de Helgöy en Norvège, maintenant éteint, avec 8 pages de textes que l'auteur a notés, en 1886, de la bouche des derniers représentants de ce parler.

Alf SOMMERFELT.

Arthur UNGNAD. — *Das Wesen des Ursemitischen*. Eine sprachgeschichtlich-psychologische Untersuchung, mit einem Anhang : Zur Entstehung und Geschichte der Zahlbegriffe. Leipzig, Pfeiffer, 1925, in-8, 30 pages.

Grand titre : l'essence du sémitique primitif. Courtes pages, lourdes d'affirmation. Le titre dévoile la méthode : il est beaucoup fait appel au sens psychologique, en même temps qu'au sens historique. La comparaison linguistique n'est pas absente, mais elle est dominée par le désir de tout expliquer.

L'assyriologue qu'est M. A. Ungnad donne ici quelques

aperçus nouveaux sur le verbe accadien : il distingue par la forme deux permansifs, l'un duratif, l'autre résultatif, qui constituent des parallèles exacts aux deux formes du momentané : l'accompli et l'inaccompli. Par ailleurs le tableau qui est donné du verbe accadien en lui-même est conforme à des idées admises jusqu'ici, et les confirme.

Mais M. Ungnad va plus loin : il affirme que le thème du parfait accadien est un substantif de sens accompli, ainsi *Tötung* « le meurtre fait », tandis que le thème de l'imparfait a un sens inaccompli, *Töten* « le meurtre en action ». De plus les préfixes verbaux sont expliqués : celui de la 1^{re} personne est « ici » ; celui de la 2^e personne est « là » (où tu es) ; celui de la 3^e personne est « quelque part n'importe où ». Vues de l'esprit ; ce sont de simples possibilités, auxquelles d'autres peuvent être substituées (par exemple on a pensé à voir dans le *t* de la 2^e personne un appel). Et ainsi M. Ungnad déclare avoir pénétré dans le laboratoire même où s'est élaborée la langue (p. 19). Pour lui non seulement l'accadien, vu l'âge où il est attesté, est forcément la plus archaïque des langues sémitiques, mais on peut en démontant le mécanisme de son verbe retrouver la pensée sémitique primitive.

Il est inutile d'insister sur le danger de pareils procédés en linguistique. La suite de la brochure le démontre par elle-même. Car M. Ungnad entreprend en trois pages de faire sortir le système sémitique occidental de l'accadien. Il entremêle à des lois phonétiques non prouvées la décision de la langue, à tel moment, de « choisir de deux maux le moindre » (p. 20).

Tout lecteur même non compétent devra être, me semble-t-il, frappé par le nombre d'affirmations simplement posées, sans démonstration. Les sémitisants auront à chaque pas des objections à faire. Par exemple aucune loi phonétique établie ne permet de supposer qu'un hypothétique **yašamā^c* ait dû passer en arabe ancien à un hypothétique **yašmā^c* (p. 21).

M. Ungnad termine en exposant, à son idée, la répartition dialectale du sémitique. On y voit à l'Ouest les Amo-

rites voisinant avec les Araméens, et donnant naissance à la fois aux Cananéens et aux Arabes (du Nord) ; à l'Est, les Accadiens envoient au Sud-Ouest le rameau sudarabique. C'est en partie la thèse « amorite », à laquelle s'est attaqué M. Theo Bauer (voir ci-dessous le compte rendu de ses « Cananéens orientaux »). D'autre part M. Ungnad appuie de toute son autorité la thèse de la parenté accado-sudarabique qui a été soutenue notamment par M. V. Christian, *Akkader und Süd-araber als ältere Semitenschichte* dans *Anthropos* XIV-XV (1919-1920), p. 728 et suiv. Un des pires inconvénients de cette thèse est qu'il y faut expliquer par contiguïté géographique, influence, mélange, l'indéniable parenté du sudarabique avec l'arabe. Je ne prétends pas dissiper ce mirage en quelques lignes. Dans la masse homogène des langues sémitiques on trouve assez de phénomènes communs à toutes les langues prises deux à deux pour supposer toutes les parentés qu'on voudra (par exemple de l'hébreu et de l'éthiopien). Les discussions là-dessus peuvent être infinies. Toutefois il me semble qu'en se tenant fermement aux grands faits, on peut tracer des limites intérieures à ce groupe, répétons-le, homogène, et alors on voit se confirmer la distribution généralement admise où l'accadien est seul « oriental ». Seulement on ne peut pas tirer de là des conclusions historico-anthropologiques sur les anciennes migrations chamito-sémitiques. Tant pis. Les travaux d'approche sont encore insuffisants : il faut savoir les faire avec patience avant de se livrer à des vues synthétiques étayées sur quelques faits isolés. La question doit être étudiée moins par une discussion d'arguments aventureux isolés que par une reprise en sous-œuvre de la grammaire comparée du sémitique et un essai d'établissement d'une grammaire comparée chamito-sémitique.

Le supplément à la brochure de M. Ungnad est fort extraordinaire. Il pense que les nombres ont un contenu concret. Ceci est étayé par l'analyse de faits sumériens et sémitiques. Ainsi « un » c'est le mâle, « deux » c'est la femelle. « Trois » serait d'abord « beaucoup ». La centaine sémitique serait l'infinité de l'eau (arabe *mi'a* « cent » *mā'*

« eau »), le millier serait la horde (*'alp « mille » et « bœuf »), etc. Ici encore domine l'impulsion irrésistible à tout expliquer.

Le prestige d'une vie d'études exactes sur le domaine accadien, et d'un cerveau riche en connaissances et fécond en idées, doit assurer une influence à la brochure de M. Ungnad. Et en effet les sémitisants devront recueillir les faits nouveaux qui y sont contenus. Mais pour les vastes synthèses et les explications définitives, on fera bien de garder son sang-froid, de ne prendre que comme simples possibilités les affirmations sans arguments, et là où il y a des arguments, de les examiner avec les ressources de la méthode linguistique et de la critique en général.

Marcel COHEN.

Hubert GRIMME. — *Die Lösung des Sinaischriftproblems. Die Althamudische Schrift*. Münster i. W., 1926, in-8, VIII-68 p., 14 figures.

Articles de G. FURLANI, K. SETHE, H. GRIMME, I. ZOLLER, sur la question de l'écriture sinaïtique.

Cette question, abordée ici l'année dernière (*BSL*, 1925, n° 80, p. 221) à propos de la grosse étude de M. Hubert Grimme, continue à préoccuper justement les chercheurs.

M. G. Furlani a publié dans la *Rivista degli studi orientali*, volume X, 1925, pp. 693-703 un compte rendu détaillé du livre de M. Grimme et, dans le même fascicule, pp. 591-596, sous le titre *Di una iscrizione paleoebraica sinaitica del museo egiziano del Cairo*, il a donné les résultats d'un examen personnel fait sur un des monuments qui portent une inscription sinaïtique. Il en résulte qu'un grand nombre des lectures de M. Grimme sont imaginaires, des accidents de la pierre (assez abîmée) ayant été pris pour des caractères. En conséquence (en étendant la critique à d'autres déchiffrements faits sur les photographies) on peut éliminer beaucoup de caractères à tracé indécis.

L'écriture sinaïtique apparaît alors avec des caractères mieux formés, avec aussi des dispositions en lignes assez simples, les caractères ne se superposant et ne se juxtaposant pas comme dans les lectures de M. Grimme. Seulement les inscriptions ainsi réduites ne sont que peu interprétées (L'inscription du Caire a été toutefois lue à nouveau par M. Zoller, *Una iscrizione votiva antico-sinaitica*, 1926 ; je n'ai pas vu cet opuscule non plus que deux autres du même auteur : *Sinaischrift und Griechisch-lateinisches Alphabet*, 1925 et *Il nome della lettera çadde. Il nome divino Shaddaij*, 1926).

M. K. Sethe a fait en une conférence reproduite par la *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, tome 80, 1926, p. 24-54, une critique détaillée et précise du travail de M. Grimme. On retiendra en particulier qu'il donne comme modèle à l'écriture sinaïtique des caractères hiéroglyphiques, et non hiératiques. M. Grimme a répliqué dans la même revue p. 137-150, et M. Sethe a encore répondu brièvement p. 151-153 ; M. Grimme maintient ses lectures.

D'autre part M. H. Grimme a publié le nouveau livre dont le titre est donné ci-dessus. Après y avoir exposé l'« affaire » de l'écriture sinaïtique en maintenant contre les contradicteurs plus ou moins dédaigneux ses précédentes conclusions, il aborde le problème du passage de l'écriture sinaïtique aux écritures sémitiques connues. Or celles-ci montrent deux types bien distincts, l'un du Nord (phénicien, araméen), l'autre du Sud (thamoudéen, sudarabique). C'est ce dernier type que M. Grimme considère comme dérivé directement du sinaïtique, et il voit dans des inscriptions de « vieux-thamoudéen » des formes très proches de ce sinaïtique.

L'existence d'un vieux-thamoudéen est une notion nouvellement créée par M. Grimme. Jusqu'à présent on se gardait de dater avec trop de précision les quelque 1 700 graffiti thamoudéens connus. M. Grimme pense qu'un grand nombre d'entre eux sont de la période 200 av. J.-C. à 300 av. J.-C. environ, étant mélangés à des inscriptions nabatéennes de cette époque ; ce serait le néo-thamoudéen.

D'autres inscriptions seraient, suivant M. Grimme, attribuables à une période beaucoup plus ancienne, qui atteindrait l'an 1000 av. J.-C. Cette datation est appuyée d'une part sur le style religieux du thamoudéen, style à formules strictes « qui ne peuvent s'être constituées qu'au cours de nombreux siècles » (p. 24, haut), d'autre part sur le tracé des caractères. Dans les inscriptions classées comme anciennes M. Grimme relève en effet des formes de caractères inconnues en néo-thamoudéen ; il lui apparaît que ces formes dérivent directement du sinaïtique, et par ailleurs servent de transition entre ce sinaïtique et le néo-thamoudéen, d'où l'écriture du Yémen (minéo-sabéen) dérive à son tour. M. Grimme, fidèle à sa méthode consciencieuse de mettre tout son travail sous les yeux du lecteur, reproduit 104 graffiti « vieux-thamoudéen », avec transcription, traduction et commentaire.

Il donne ainsi lui-même le moyen de discuter commodément les séduisants tableaux de comparaison qu'il a établis. Or il apparaît tout de suite que, comme l'auteur le dit d'ailleurs lui-même (p. 25), les caractères « vieux-thamoudéens » sont employés généralement en compagnie de caractères « néo-thamoudéens » ; ceci prédispose immédiatement au scepticisme vis-à-vis de la découverte de M. Grimme.

D'autre part on voit aisément combien sont décevantes ces très courtes inscriptions, à direction très variable. On est disposé à admettre que les caractères peuvent y présenter des variantes qui ne seraient pas dues à des différences d'époque. On est enclin aussi à douter de beaucoup de lectures, en même temps qu'on est inquiet par les traductions. Si M. Grimme a raison de dire qu'il serait absurde de renoncer à lire plus dans les inscriptions sinaïtiques que le seul mot *b'lt* « déesse », il est effarant de lui voir tout lire, dans le thamoudéen, comme il lit tout dans le sinaïtique. Ainsi une inscription altérée est traduite « Je suis... (au)prépuce » (ceci dans une région où on peut s'attendre à trouver la pratique de la circoncision) ; et des hardiesses de ce genre ne sont pas rares.

Donc scepticisme pour la comparaison du vieux et du

jeune thamoudéen ; scepticisme aussi naturellement pour la comparaison entre l'alphabet sinaïtique, que M. Grimme n'a pas réussi à établir de manière convaincante, et l'alphabet vieux-thamoudéen qu'il isole d'une manière arbitraire. Il n'en reste pas moins qu'il a fait un nouvel effort de travail et d'ingéniosité, attiré à nouveau l'attention sur des inscriptions trop peu étudiées. Il est à souhaiter que d'autres épigraphistes sémitisants reprennent la question. L'idée que l'écriture sudarabique a dû naître dans l'Arabie du Nord, et non résulter d'une importation par mer au Yemen, est vraisemblable, et le point de départ de la recherche de M. Grimme n'avait rien d'absurde, si la réalisation en est aventurée.

Marcel COHEN.

Theo BAUER. — *Die Ostkanaanäer*. Eine philologisch-historische Untersuchung über die Wanderschicht der sogenannten « Amoriter » in Babylonien. Leipzig, Asia major, 1926, in-4, VIII-94 pages.

M. Theo Bauer a examiné à fond, par lui-même, sur les documents originaux, la question dite des Amorites. Question qui a pris de l'importance chez les historiens, puisqu'il est généralement admis que ce sont des gens d'Amurru (c'est-à-dire du Liban) qui ont créé la première dynastie babylonienne. Les plus enthousiastes, surtout l'assyriologue Clay (mort en 1925), ont parlé d'un grand empire des Amorites, et ont supposé que cet empire, situé sur les bords orientaux de la Méditerranée, pourrait être le réservoir général des Sémites.

Les critiques n'ont pas manqué à cette thèse excessive. M. Theo Bauer s'appuie en partie sur leurs travaux ; mais il a poussé la négation jusqu'au bout en séparant complètement d'une part Amurru et tout ce qui y ressemble, d'autre part les noms propres de type sémitique occidental attestés par des documents accadiens.

Amurru (graphie sumérienne : MAR-TU), ce serait le dieu de l'Ouest (du vent d'Ouest), une partie vague du monde ; ceci dans les légendes de Sargon d'Agadé. Ce serait par ailleurs un district montagneux, à l'*Est* de la Babylonie, dans des documents du troisième millénaire (peut-être pays de l'*Ouest*, vu de l'Élam). Les MAR.TU seraient aussi des gens de provenance diverse, comme le prouvent leurs noms étrangers (mais non sémitiques occidentaux) ou accadiens, inclus dans la société accadienne, mais qu'on éprouve le besoin de distinguer, sans doute à cause de leur profession (quelque chose comme des « Suisses » du temps). Plus tard seulement, pendant le second millénaire, une principauté libanaise aurait été nommée Amurru « occidentale », par les Accadiens ; le nom aurait passé en hébreu (et aussi, faudrait-il ajouter, en égyptien).

Tel est le tableau, que M. Bauer a rejeté à la fin de son livre. Car pour lui, l'important était d'examiner en eux-mêmes les noms propres occidentaux des documents accadiens, et il insiste sur le fait qu'aucun de ces noms n'est mis en rapport avec le nom d'Amurru (toutefois Hammurabi est désigné une fois comme roi de MAR-TU, voir p. 86) ; que le dieu Amurru n'y figure pas, et qu'il convient donc de leur donner une dénomination qui réponde à leur contenu et non à une vue historique contestable.

Les noms en question se trouvent dans des contrats et autres documents juridiques, des lettres, des sceaux, et dans une liste de noms classée méthodiquement par un scribe accadien (provenant de la région de *hana* sur l'Euphrate moyen). Certains se reconnaissent à un critérium sûr : le préfixe verbal *ya-*. D'autres sont présumés être de la même provenance parce qu'ils contiennent des éléments de vocabulaire, noms propres ou communs, qui se trouvent dans les noms à *ya-* et ne sont pas habituels en accadien. D'autres encore pourraient être accadiens et ne seraient pas à retenir si on les trouvait dans des sources quelconques ; mais les personnages qui les portent sont pères ou fils de personnages à noms nettement occidentaux, et on doit supposer que leurs noms aussi peuvent se comprendre comme occidentaux.

Suivant tous ces critères et quelques autres, M. Bauer a constitué une liste « maximum » de noms sémitiques occidentaux, qui remplit les pages 9 à 49 de son livre (avec indication soigneuse des sources et des époques présumées). De la p. 50 à la p. 61 il a examiné le contenu de ceux des noms qu'il estime devoir retenir comme « cananéens », en proposant des traductions des éléments de vocabulaire et en examinant la structure des termes en question : ceux-ci sont des noms presque toujours théophores consistant soit en des phrases nominales ou verbales, soit en des abréviations hypocoristiques (premier terme de la phrase, avec une terminaison grammaticale) : types bien connus en sémitique.

Après avoir ainsi bien exposé et analysé ses documents, M. Bauer en arrive à donner une esquisse grammaticale (p. 62-70) et un glossaire (p. 70-81). Le tableau de langue ainsi amené paraît d'une exactitude suffisamment garantie. L'essentiel, ce sont les formes d'imparfait de verbe avec préfixe *ya-* et une seule voyelle du radical, pas de voyelle finale, ainsi *yaskur* (en face du type accadien *ikas(s)ad*). Dans l'ensemble la conclusion qu'il ne peut s'agir ni d'accadien dialectal, ni d'arabe, mais de sémitique nord-occidental et plus spécialement de cananéen, paraît justifiée. On remarquera toutefois que la déclinaison concorde, pour les noms à l'état absolu, avec l'accadien et non avec ce qu'on connaît jusqu'à présent de cananéen. Il n'y a pas lieu d'examiner ici les détails. Une suggestion cependant : il paraît bizarre que le premier terme de l'état construit (nom régent) se termine indifféremment par *-u* ou *-i* ; mais il y a sans doute un tri à faire ; les mots terminés par *-u* sont des termes de parenté (comparer par exemple éthiopien *abū-ka* « ton père ») ; les autres mots cités ont un radical terminé par deux consonnes ou une consonne double : dans ce cas la voyelle qui suit est sans doute seulement une voyelle destinée à faciliter la prononciation. Cette solution est à envisager aussi pour une partie au moins des faits accadiens analogues (voir notamment Meissner, *Die Keilschrift*, § 92).

Au total on peut se féliciter hautement que cette étude existe. Jusqu'à présent les documents n'avaient guère été à la portée que des assyriologues spécialistes : le cananéen de Babylonie entre maintenant dans le domaine commun des sémitisants. Mais ce sera encore aux assyriologues de faire les critiques qui pourraient résulter de lectures douteuses.

Maintenant, comment s'expliquer la présence de gens parlant un dialecte cananéen en Babylonie de 2 300 à 1 800 environ (gens fournissant des rois aux endroits où ils se trouvent)? M. Théo Bauer croit qu'ils ont paru d'abord à l'Est du Tigre, et sont remontés peu à peu vers le Nord-Ouest. Ils se seraient ensuite fondus avec la population accadienne. Sur ces points il est probable qu'on discutera encore beaucoup. En particulier le fait que les noms cananéens orientaux se trouvent massivement et à l'époque la plus tardive à *hana*, sur l'Euphrate moyen, par conséquent sur le chemin de l'Ouest, ne pourrait-il pas faire supposer que si les éléments en question sont bien venus de l'Est, une partie au moins d'entre eux a pu subsister de manière distincte et aller peupler ensuite un pays plus occidental? Et ici on pourrait se demander si, inversant la thèse de Clay, mais gardant le nom d'Amorites, il ne faut pas voir dans les Amurru du Liban des gens venus de l'Est à époque historique. Seulement ce ne serait encore là qu'une hypothèse, puisqu'on ne possède rien de la langue des Amorites connus en Occident.

Laissons donc la question historique, mais acceptons pour la linguistique sémitique le « cananéen oriental » que M. Theo Bauer lui donne.

Marcel COHEN.

Ernst EHRENTREU. — *Untersuchungen über die Massora, ihre geschichtliche Entwicklung und ihren Geist* (Beiträge zur semitischen Philologie und Linguistik, 6), Hanovre, Lafaire, 1925, in-8, vii-161 pages.

L'enseignement des Massorètes, conservateurs de la tradition du texte biblique, est surtout accessible sous la forme

achevée de l'appareil de points et signes variés dont sont revêtus les exemplaires de la Bible qui ne sont pas destinés à être lus à la Synagogue. Sous cette forme, il est accessible au moins expérimenté des hébraïsants. Il se prête à la critique par comparaison avec d'autres sources de renseignements au sujet de la prononciation de l'hébreu. Voir par exemple, d'un spécialiste éminent en la matière, un article important : P. Kahle, *Die überlieferte Aussprache des Hebräischen und die Punktation der Masoreten* (Zeitschrift für die Alttestamentliche Wissenschaft, 1921, 39. Band. Heft. 3/4) : des documents extérieurs à la tradition massorétique montrent que celle-ci a dû s'efforcer de fixer un état de la prononciation très antérieur à la date de l'invention des points-voyelles (vers le VII^e siècle ap. J.-C.) et dans certains cas même procéder à des restaurations analogiques fautives. Il y aura pour ceux que la question intéresse à suivre les études de M. Kahle et de ses disciples.

Mais la *Massora* se présente aussi sous des formes qui ne peuvent être étudiées que par des philologues exercés : commentaires marginaux, ou édités à part (ainsi la *Massora finalis* qui a été imprimée dans la Bible de Bomberg à Venise en 1524-5). Ces notes se sont constituées peu à peu, parallèlement à tout le reste du travail des savants juifs. Elles se sont enflées progressivement jusqu'à ce que toutes les particularités du texte aient été pesées et aient reçu une forme conventionnelle orthodoxe. Il est naturellement désirable qu'on puisse reconstituer cette histoire et discerner quelles sont les parties anciennes de la tradition.

M. E. Ehrentreu marque l'intention de se consacrer à cette étude. Il a commencé par mettre de l'ordre dans la question en examinant les listes de mots donnés par les Massorètes, en relation avec l'enseignement talmudique, en recherchant l'origine des premières *Massora* non marginales (elles seraient nées vers le X^e siècle en Babylonie), etc. Les questions générales sont clairement posées, les discussions de détail montrent en plus d'un endroit l'utilité de ces recherches historiques pour l'étude de l'hébreu biblique.

On souhaite que les travaux de M. Ehrentreu se poursuivent normalement et que les résultats linguistiques en soient nettement mis en évidence.

Marcel COHEN.

Karl MARTI. — *Kurzgefasste Grammatik der Biblisch-aramäischen Sprache*. Dritte verbesserte Auflage. Berlin, Reuther et Reichard, 1925, pet. in-8, XII-117-99 pages.

Marti, exégète et sémitisant, est mort juste avant la parution de cette troisième édition de sa grammaire de l'araméen biblique. Dans l'ensemble c'est une reproduction de l'édition de 1911. La bibliographie est mise à jour dans l'Avertissement.

Cette grammaire a l'avantage de pouvoir se consulter sans connaissances de l'hébreu. L'araméen est traité en lui-même et situé d'une manière claire parmi les autres langues sémitiques au moyen de notions comparatives.

Ce que ne dit pas le titre, c'est qu'il est tenu compte dans ce livre de l'araméen des papyrus d'Éléphantine, qui est contemporain de l'araméen biblique (v^e siècle av. J.-C.) et qui est presque le même dialecte, autant qu'on peut en juger par le consonantisme.

L'utile tableau de correspondance des sifflantes et dentales, p. 8-18, est trop sommaire au moins sur un point : pour la correspondance à l'arabe *dād* il n'est donné qu'araméen *'ayn* ; or à côté de celui-ci on a *q*, comme il est dit à la p. 50*, en note. Cette double correspondance vient d'être expliquée d'une manière ingénieuse dans une note de M. N. Jušmanov, *La correspondance du Dād arabe au 'Ayn araméen* dans les comptes rendus de l'Académie des sciences de l'URSS, 1926 : l'auteur suppose qu'il y a là deux notations approximatives d'un *g* (*g* profond spirant) : c'est en effet un substitut possible de l'articulation ancienne du

dād laquelle a été au moins en arabe une spirante latérale emphatique : on peut lui supposer aussi bien une évolution vers l'arrière de la bouche (araméen) que vers l'avant (traitement interdental ou dental dans le reste du sémitique).

Marcel COHEN.

Kitab al-hijal wal-maharidsch des Abu Bakr Ahmad ibn 'Umar ibn muhair asch-Schaibani al-Hassaf, herausgegeben von Dr. phil. Jos. SCHACHT, mit Einleitung. Uebersetzungsprobe, varianten, etc. Hanovre, 1924, xv, 224-208 pages (Beiträge z. sem. Phil u. Linguistik, 4).

Das Kitab al-hijal fil fiqh (Buch der Rechtskniffe) des Abu hatim Mahmud ibn al-Hasan al-Qazwini, herausgegeben von Dr. phil. Jos. SCHACHT, mit Uebersetzung und Anmerkungen. Hanovre (Lafaire), 1925, in-8. vi, 79-49 pages (même collection n° 5).

C'est à juste titre que dans la collection dirigée par M. Bergsträsser paraissent certains textes, à côté d'études de linguistique ou d'histoire philologique. L'histoire de l'arabe ne peut se faire qu'avec de bonnes éditions d'ouvrages de genres variés. Les deux recueils de « trucs » juridiques soigneusement édités par M. Schacht sont donc les bienvenus malgré le piètre aspect autographique.

Marcel COHEN.

Kleine Beiträge zur Lexikographie des Vulgararabischen II, aus dem Nachlass Prof Herman Almkvists herausgegeben von K.-V. Zetterstéen, dans le *Monde Oriental*. vol. XIX, fasc. 1-3, 1925, xiv-185 pages.

C'est un véritable nouveau supplément aux dictionnaires arabes que M. K. Zetterstéen a confectionné en collation-

nant les listes de mots notées par Almkvist (mort en 1904) avec la plupart des ouvrages contenant des listes de mots arabes modernes qui ont paru dans les dernières décades.

L'information porte sur quelque deux mille mots recueillis surtout à Damas et au Caire.

On remarquera, pour tout ce qui concerne les objets fabriqués, la grande abondance des emprunts. Des petits croquis schématiques facilitent heureusement l'identification des objets.

Cette soigneuse publication sera utile à tous ceux qui ont à s'occuper de lexicographie arabe.

Marcel COHEN.

W. MARÇAIS et Abderrahmàn GUIGA. — *Textes arabes de Takrouna*, I. Textes, transcription et traduction annotée. Paris, Imprimerie Nationale, éditions E. Leroux (Bibliothèque de l'École des langues orientales vivantes), 1925. pet. in-8, XLVIII, 426 pages, 1 feuillet d'errata.

Takrouna est un village montagnard sur la bordure Ouest de l'Emfida, au Sud de Tunis. M. A. Guiga, instituteur, en est originaire ; à la suggestion de M. W. Marçais il en a décrit la vie en douze textes soigneusement composés, bourrés de faits et animés.

M. Marçais a tout noté en écriture phonétique avec sa minutie habituelle (la transcription est imprimée en regard du texte arabe) : les nuances vocaliques, timbre et durée, les petites altérations consonantiques, l'accent de mot et le rythme de phrase, tout est inscrit dans la mesure du possible.

La traduction, imagée, suit tout le mouvement du texte.

Les notes sont un petit corpus de sociologie nord-africaine. Un index permet d'en utiliser sans mal toutes les richesses.

Pour le vocabulaire arabe, l'étude en est remise au second volume qui sera un glossaire étendu.

On doit donc à M. Marçais un nouveau document excellent d'arabe parlé, et un premier document d'arabe tunisien rural.

Permettra-t-il à la paresse normale du lecteur de souhaiter quelques pages de plus ?

L'inspection du tableau de transcription, tel qu'il est conçu, permet bien de juger rapidement en ses traits importants le consonantisme du parler de Takroûna : interdentes conservées ; prononciation sourde de *q*, sonore et spirante de *g* ; présence de *z* spirant (et non *ğ* affriqué). Mais pourquoi ne pas marquer en un petit tableau ces traits essentiels et quelques autres à l'usage des travailleurs qui tout en étant capables, avec du temps et du soin, de dépouiller les textes transcrits, ne seraient pas fâchés que l'auteur, qui a entendu, noté, réfléchi, jugé, leur fasse part lui-même de l'essentiel de ce qu'ils doivent savoir ?

Pour la morphologie, il n'y a rien. Supplions notre artiste en arabisme de prendre quelque chose comme une heure de son temps pour, dans l'introduction au glossaire à paraître, nous donner un aperçu de la conjugaison. En attendant, voici le fruit de quelques sondages : à l'imparfait du verbe simple, personnes du pluriel, la 1^{re} consonne radicale n'est pas gémignée (p. 27, l. 9 *ğūd'ħħu* « ils entrent ») ; à la 2^e personne singulier est *enti*, le pronom masculin et féminin (p. 43, l. 13, p. 47, l. 19), et les deux genres ne sont pas non plus distingués dans le verbe (p. 47, l. 10 et suiv.). Ce sont de telles caractéristiques qu'il convient de mettre sommairement en tableau, même lorsque, pour ne pas se tromper et ne pas tromper, on renonce à un exposé grammatical plus étendu faute d'une enquête exhaustive. Si ce n'est pour savoir ce que sont devenus les traits marquants de l'arabe en chaque lieu, pourquoi recueillir les parlers locaux ?

N'exagérons pas la revendication. Il y a dans l'introduction, p. xx, quelques lignes pour marquer quelques traits du parler de Takroûna, et pour le situer. Ici M. W. Marçais, sûr de son idée après de longues études, s'est départi de sa pudique réserve et a dévoilé quelque chose comme

une théorie, au moins une classification. Il introduit la notion de « parler villageois », pour tout le domaine nord-africain: « (P. xxiii) Dans les diverses régions du littoral on rencontre des collectivités paysannes, habitant des villages de maisons ou de huttes, dont les parlers, sans coïncider avec ceux des vieux centres de culture urbaine, s'en rapprochent par la grammaire, le consonantisme et le fond du lexique, et s'opposent d'autre part à l'arabe des nomades ou anciens nomades sédentarisés qui les entourent ». Ces parlers représenteraient la première expansion de l'arabe autour des centres urbains conquis dès la première vague d'expansion de l'Islam (où elle avait pu rencontrer des restes de langue punique). Idée féconde, destinée à mettre de l'ordre dans la dialectologie maghribine, sans doute applicable aussi à certains domaines orientaux. Resterait à la pousser, à mettre cette idée et quelques autres (M. W. Marçais parle aussi du plus grand degré d'arabisation de la Tunisie, comparée à l'Algérie et au Maroc) en tableaux et en cartes. Celles de nos écoles qui ont des élèves devraient s'occuper sans plus tarder de l'atlas linguistique de l'Afrique du Nord.

Marcel COHEN.

Eugen MITTWOCH. — *Die traditionelle Aussprache des Athiopischen*. Abessinische Studien herausgegeben von Eugen Mittwoch. Heft I. Berlin et Leipzig (Walter de Gruyter), 1926, in-8, II-129 pages.

Il a été rendu compte dans ce Bulletin, XXII, 2 (1921), p. 270, de la publication par M. Littmann de documents importants sur la prononciation traditionnelle du guèze. J'ai moi-même publié des faits recueillis auprès de savants indigènes, dans le *Journal asiatique*, oct.-déc. 1921. M. Mittwoch parvient maintenant, inaugurant ainsi une série d'études abyssines auxquelles on souhaite prompt parution, à publier des documents qu'il a lui-même recueillis

dès 1906-1907 : ils sont augmentés heureusement d'indications recueillies en 1923.

Les documents sont, pour la grammaire, les plus complets de ceux qui ont été donnés jusqu'ici.

Les textes recueillis en transcription sont assez étendus.

L'édition est très soignée, l'impression spécialement claire, les index bien disposés.

Il reste à espérer que M. Mittwoch lui-même, d'autres aussi, utiliseront le plus tôt possible la somme des documents recueillis, pour l'étude comparée de l'éthiopien et du sémitique (M. Mittwoch annonce un travail dans cette voie, p. 5 bas).

Marcel COHEN.

Mélanges René Basset. Paris, Leroux, in-8. Tome I, 1923, vi-315 pages, 1 portrait. Tome II, 1925, 505 pages (Publications de l'Institut des Hautes-Études marocaines, tomes X et XI).

René Basset a fait autant pour l'étude des langues de l'Afrique du Nord en formant et en encourageant de nombreux élèves qu'en explorant lui-même infatigablement. Ces mélanges imposants — qu'il a à peine pu voir en gestation avant de mourir — en sont une nouvelle preuve. A côté de nombreux travaux philologiques, historiques, ethnographiques, qui rappellent d'autres facultés du maître, on trouve ici des contributions linguistiques importantes.

Arabe.

L. Brunot, *Noms des vêtements masculins à Rabat* (I, p. 87-142).

Michel Feghali, *Notes sur la maison libanaise* (I, p. 163-186), avec indication de tous les termes arabes.

Berbère.

André Basset, *Le nom de la « porte » en berbère* (II, p. 1-16).

E. Destaing, *Interdictions de vocabulaire en berbère* (II, p. 177-278). Importante étude dont devra tenir compte l'étymologie berbère.

E. Laoust, *Un texte dans le dialecte berbère des Aït Messad* (II, p. 305-334). Le texte, d'un parler non encore connu, est donné en transcription, traduit, accompagné de notes et d'une esquisse grammaticale.

Turc.

J. Deny, *Ckansons des janissaires turcs d'Alger* (fin du XVIII^e siècle) (II, p. 33-176). Collection de poésies d'un type semi-populaire, intéressantes pour l'histoire de la langue.

Marcel COHEN.

Pietro BRONZI. — *Frammento di fonologia berbera*. Bologna, 1919, in-8, 50 p., un portrait.

FRANCESCO BEGUINOT. — *Sul trattamento delle consonanti B, V, F in Berbero*. Reale accademia nazionale dei Lincei, Rendiconti. Juillet-octobre 1924, p. 186-199.

Ces ouvrages s'ajoutent heureusement à la petite phonétique comparative qui constitue les pages 1 à 57 des *Études sur les dialectes berbères* de René Basset (1894).

La phonétique comparée du berbère est maintenant fondée d'une manière stable, et il faut espérer que le progrès ne s'en arrêtera pas.

Malheureusement Pietro Bronzi est mort vers les vingt-cinq ans, laissant inachevé son ouvrage. Il était à l'école de M. Trombetti qui a édité la partie prête de son travail, et tout en examinant avec rigueur les faits à l'intérieur du berbère, il mentionnait toutes les fois que faire se pouvait des rapprochements non seulement avec les autres éléments du chamitosémitique, mais avec l'indo-européen d'une part (en utilisant les travaux de M. Möller), les langues soudanobantou d'autre part.

L'étude est fragmentaire, parce que seules sont traitées

les consonnes *r, l, m, n, k, t, f* ($< p$), *g, d, b* (d'autres se trouvant naturellement dans les exemples cités à propos de celles-ci). Mais ces consonnes sont examinées complètement, avec une excellente méthode : chacune est définie par plusieurs exemples clairs, les formes de nombreux dialectes sont cités ; ensuite sont examinées les transformations de la consonne, soit par changement spontané dans certains dialectes, soit par modification conditionnée (assimilation, etc.). Ainsi se révèlent des faits qui échapperaient à l'observation si on n'employait pas la méthode comparative, comme le passage de *l* à *ǵ* en zenaga.

On pourrait dans le détail beaucoup discuter et compléter, souvent aussi approuver des rapprochements qui semblent être justes (par exemple un berbère *med* « arriver, pénétrer », hébreu et éthiopien *mš'*, du même sens, somali *mad* « venir »). Ce sera le fait de ceux qui se serviront de cet ouvrage et le continueront.

Une réserve générale de méthode est à faire : les possibilités de rapprochement sont souvent indiquées non entre des mots, mais entre des parties de mots dont la décomposition est indiquée au moyen de tirets ; il semble que souvent cette décomposition est sujette à caution, et on aimerait savoir chaque fois si elle repose sur des faits morphologiques des langues d'où les mots sont tirés, ou sur des interprétations étymologiques soit de Bronzi soit d'autres auteurs. Exemple : p. 30 Berbère. *θä-šn-äf-0*, *a-šen-afir*, *a-n-fur* (formes de divers dialectes) est comparé à guèze et conchitique *af* « bouche » et d'autre part à guèze *kan-far* « lèvres » ; c'est le second rapprochement qui est tentant, à condition de ne décomposer ni le berbère ni le guèze (le traitement berbère *k > š* est exemplifié p. 21 et ss.) ; la première forme berbère citée n'a pas de *r* ; ici il faudrait peut-être penser à l'arabe *šafa(t)* « lèvres ».

M. Béguinot, à propos d'un article de M. André Basset sur le nom de l'aiguille en berbère (*Hespéris*, 1923, p. 69-81) reprend le traitement *b > v > f* déjà examiné par Bronzi, p. 48-49 dans plusieurs bons exemples, dont certains montrent en finale un traitement *-u* où on croyait voir

une variété vocalique mais où il s'agit d'un affaiblissement de consonne labiale : on voit la portée d'une telle analyse pour l'établissement de l'étymologie berbère. M. Beguinot fait heureusement intervenir des faits libyques à côté des faits berbères modernes. De plus il a pu élargir le champ des comparaisons modernes au moyen de documents recueillis par lui-même sur le dialecte de l'oasis d'Aoudjila, dont on souhaite la prompte publication.

Voici donc de premiers sillons tracés et bien tracés. La phonétique comparée du berbère devrait se compléter rapidement maintenant. Rien ne serait plus utile pour l'établissement d'une grammaire comparée du chamito-sémitique qui ne soit plus rudimentaire.

Marcel COHEN.

F. BEGUINOT. — *Saggio di fonetica del berbero nefùsi di Fassâto*. Rendiconti, Accademia dei Lincei. Rome, 1925, 27 pages.

Notes de phonétique détaillées et précises sur un parler du Djebel Nefûsa. La description est d'un observateur entraîné aux études phonétiques.

Espérons qu'elle sera suivie d'une monographie morphologique ; les documents sur le berbère de Tripolitaine sont encore très rares et ceux qu'on possède, nous apprend M. Beguinot, proviennent d'un informateur qui se serait composé un « berbère moyen ».

Pourquoi faut-il que M. Beguinot, qui contribue lui-même si bien à créer la phonétique comparée du berbère, fasse ici, à propos des changements spontanés (p. 19), une déclaration sceptique ?

Le chapitre sur l'accent est important : l'accent (expiratoire) n'est fixe que dans certains schèmes de mots ; ailleurs la place qu'il a dans les mots prononcés isolément est changée dans la phrase pour des raisons grammaticales

(constitution de groupes accentuels) ou pour des raisons rythmiques (constitution de rythmes binaires ; mais les groupes grammaticaux n'interviennent-ils pas là aussi ?). Tout ceci semble indiquer un accent pas très violent en intensité.

Pour cette raison, mais pas seulement pour cette raison, on devrait peut-être hésiter à suivre M. Beguinot quand il attribue à l'influence de l'accent la disparition ou l'abrègement de voyelles inaccentuées. Il semble que les choses auraient avantage à se formuler autrement : par exemple répugnance à l'existence d'un *a* en syllabe ouverte, abrègement des longues dans les mots longs, etc. Les notions de rythme quantitatif se montrent fécondes dans l'étude des langues indo-européennes ; il y a un mythe de la toute-puissance de l'accent d'intensité qu'il faudrait écarter aussi de la linguistique chamito-sémitique.

Marcel COHEN.

V. LOUBIGNAC. — *Étude sur le dialecte berbère des Zaïan et Aït Sgougou*. Deuxième et troisième sections. Textes et lexique. Paris, Leroux, 1923, in-8, p. 291-596.

Ceci est le complément de l'ouvrage de M. Loubignac loué ici l'année dernière (*BSL*, n° 80, 1923, p. 255).

Les textes, en transcription, presque tous traduits (mais non annotés) sont abondants et variés.

Le lexique commence à la page 449 ; les emprunts arabes y sont distingués des racines berbères. On peut se féliciter de l'achèvement de cet ouvrage et souhaiter que M. Loubignac poursuive ses explorations.

Marcel COHEN.

Commandant JUSTINARD. — *Manuel de berbère marocain* (Dialecte rifain). Paris, Geuthner, 1926, petit in-8, viii-168 pages, 1 carte.

Ce petit manuel comprend une esquisse grammaticale des textes notés, avec traductions (contes, poésies, dialogues), et un vocabulaire français-rifain. Il est terminé par une utile carte montrant les limites du berbère et de l'arabe dans le Rif proprement dit et dans les régions voisines (dressée par MM. Montagne et Pennès).

Tel que, ce petit ouvrage peut rendre des services à qui voudra s'exercer de lui-même, ou avec un peu d'aide, à un apprentissage du berbère rifain. Il n'a, est-il dit dans l'introduction, aucune prétention scientifique. On regrettera que la partie grammaticale, sans être plus longue, ne soit pas un peu plus méthodique. Un effort dans ce sens ne conduirait pas à être « plus berbère que les Berbères » (p. 37) mais à être simplement plus pratique. Car la beauté de la méthode, qu'elle soit géométrique ou grammaticale, est d'apporter la clarté.

P. 117, lire *circoncire* au lieu de *circonscrire*.

Marcel COHEN.

Benigno FERRARIO. — *Archivio di Glottologia e filologia africana pubblicato da B. Ferrario*. Volume I, Montevideo, 1923, in-8, 101 pages (dépôt chez Geuthner, à Paris).

On ne s'étonnera pas trop de ne trouver ici qu'en 1926 quelques mots sur un ouvrage d'un auteur italien, daté de Montevideo (1923), imprimé en Allemagne, et sans nom d'éditeur. M. B. Ferrario, élève de M. F. Gallina (Naples) à qui il dédie ce volume, se trouve dans le lointain Uruguay, et c'est là qu'il a résolu de constituer un recueil consacré aux langues d'Afrique de différents groupes. En réalité ce volume est dû tout entier à M. Ferrario, qui traite seule-

ment des problèmes concernant les langues couchitiques. Disons tout de suite que ces problèmes sont examinés avec compétence et méthode.

Quatre courts articles sont consacrés à des faits somali (touchant à la morphologie, au lexique, et à la syntaxe). Les discussions sont pleines d'ingéniosité ; elles paraissent parfois un peu subtiles et je ne sais si tous les connaisseurs du somali seront toujours convaincus. L'auteur, dans un seul verbe « être » reconnaît deux racines anciennes (au moins) ; ce ne sera pas à ceux qui se servent constamment d'un mélange de *esse* et de *stare* de s'en étonner. Pour le verbe « connaître », n'y a-t-il pas contradiction entre le premier article (p. 9-14) qui ne reconnaît qu'une racine *wqy*, et la p. 79 où une racine *qn* est admise (Il s'agit d'un verbe « connaître »).

La seconde moitié du volume consiste en un mémoire important sur « la conjugaison couchitique et le problème des affinités et origines ». Cette conjugaison est analysée avec soin, des hypothèses intéressantes sont avancées, des opinions aventurées de Reinisch sont heureusement rectifiées. Devant revenir très prochainement sur ce sujet, je ne le discuterai pas ici. Si je pense avoir à me séparer de M. Ferrario sur certains points, j'estime qu'on ne peut qu'approuver sa conclusion générale : le caractère de la conjugaison couchitique, surtout du type le plus ancien de cette conjugaison, est nettement à rapprocher du sémitique, et aucune des langues africaines (en dehors de l'égyptien ancien et du berbère) ne présente des faits analogues. Comme le dit très justement M. F. en conclusion, même si plus tard on devait rapprocher l'ensemble chamito-sémitique d'un autre ensemble africain la cohérence interne du groupe chamito-sémitique resterait un fait.

Par prudence, M. Ferrario n'a pas compris le Sidama dans le couchitique. Il est probable que la connaissance des documents publiés par M. Cerulli (voir ci-dessous) l'amènera à modifier ce point de vue.

Marcel COHEN.

E. CERULLI. — *Note su alcune popolazioni sidama dell' Abissinia meridionale. I. I Sidama orientali*, dans *Rivista degli studi orientali*, volume X, Rome, 1925, 96 pages.

Ce mémoire est très important. Il s'agit de documents assez étendus, comportant de petits textes, des lexiques et des notions grammaticales pour des langages qui n'étaient jusqu'à présent connus que par des documents si imparfaits (recueillis par des voyageurs non linguistes) qu'ils échappaient à l'étude comparative. M. Cerulli a utilisé des informateurs rencontrés en Somalie méridionale. Il promet heureusement une suite à la collection annoncée ici.

L'élaboration des documents a été un peu rapide. Les faits phonétiques pourraient sans doute être classés un peu autrement ; l'interprétation, délicate, de la morphologie verbale peut prêter à certaines discussions ; ce dernier point sera exposé dans un prochain article. Au total le service rendu par M. Cerulli à la linguistique chamitosémitique est fort grand.

Marcel COHEN.

Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes.
Tomes XXXI, 1924 et XXXII, 1925.

Après une interruption de quelques années, la revue orientaliste autrichienne a heureusement recommencé à paraître. Les savants qui ont repris la publication perpétuent la tradition de quelques grands maîtres. Les successeurs de D. H. Müller et héritiers de Glaser apportent aux études sémitiques des contributions où le sémitique méridional a la prépondérance. D'autre part la méthode de Reinisch se voit continuée dans sa double direction : observation objective des langues de l'Afrique orientale, et effort pour jeter des ponts entre les différents groupes de langues

parlées en Afrique. Les titres d'une partie des articles suffisent à donner une idée de l'intérêt de cette collection.

N. Rhodokanakis, *Die katabanische Bodenverfassung* SE 78, 79 = Gl. 1394, 1400, 1606, 1401, 1603 (*Fundort Kohlan*).

V. Christian, *Über einige Verba des Sprechens* (im Semitischen).

Die deiktischen Elemente in den semitischen Sprachen nach Herkunft, Anwendung und Verwandtschaft untersucht (étude assez aventureuse).

W. Czernak, *Zur Phonetik des Sōmālī. Somali-texte im Dialekt der Habr-Ja'lo*.

Hans Hermann Bräu, *Die altnordarabischen kultischen Personennamen*.

Albert Drexel, *Der semitische Triliterismus und die afrikanische Sprachforschung*. Long mémoire qui contient tout d'abord une étude sur les formes conjuguées du verbe sémitique (où l'auteur n'admet pas la « priorité » de l'imparfait), puis un essai pour décomposer en leurs éléments constitutifs un grand nombre de racines trilitères. L'élément d'analyse est surtout la comparaison avec le haoussa, lequel est considéré non comme chamitique, mais comme contenant des éléments chamito-sémitiques tout en ayant un type analogue au bantou.

La démonstration de M. Drexel ne me paraît pas réalisée. Mais son effort est sérieux et agite utilement la controverse : la réplique devrait venir d'études très strictement méthodiques sur le domaine chamito-sémitique.

Marcel COHEN.

Oriens. The oriental review. N° 1, vol. I, janvier 1926. Paris.

Cette publication semble n'avoir eu jusqu'ici qu'un numéro ; elle voulait être à la fois une revue d'orientalisme et « un lieu de rendez-vous et de coopération internatio-

nale ». En effet les directeurs, MM. A. Ember (Baltimore) et S. Schiffer (Paris) ont pu grouper à leur sommaire des noms de savants de divers pays.

Malheureusement, et c'est une raison de plus pour signaler cette revue, même si elle doit être éphémère, A. Ember est mort il y a quelques mois dans un incendie et paraît-il, en cherchant à sauver ses manuscrits, qui ont été détruits avec lui. Il faut donc considérer comme un dernier témoignage d'une œuvre abolie le petit article qui se trouve ici, p. 5-8 : *Several egypto-semitic etymologies*. Ember, s'engageant sur un terrain trop peu exploré, s'était en effet spécialisé dans la comparaison de l'égyptien avec le sémitique. Ses mémoires sur ce sujet avaient fait impression ; on espérait l'élargissement de ses recherches. C'est avec une profonde tristesse qu'on apprend que l'œuvre était réalisée, et qu'elle a péri, l'auteur avec elle.

(Pendant l'impression du présent Bulletin, il a paru un second numéro d'*Oriens*, également intéressant, où on apprend que l'œuvre d'Ember a pu être sauvée).

Marcel COHEN.

Folia ethno-glossica, herausgegeben von Dr. Ferd. Hestermann, Henschel et Müller. Hambourg, 1^{re} année 1925, 2^e année 1926.

Il s'agit de petits fascicules, envoyés gratuitement (on peut les obtenir sur demande à l'éditeur), où des catalogues de librairie sont précédés de courtes contributions scientifiques, généralement au sujet de langues peu connues et de nouvelles sur le monde savant, c'est un instrument d'information qu'il est utile aux linguistes de connaître.

Marcel COHEN.

A. ERMAN ET H. GRAPOW. — *Wörterbuch der aegyptischen Sprache* (im Auftrage der deutschen Akademien herausgegeben von — —). Erste Lieferung. Leipzig (Hinrichs), 1925, grand in-4, iv-240-16* p. (les 240 p. autographiées).

Voici donc menée à bonne fin cette œuvre collective et colossale, dont l'élaboration aura duré un grand quart de siècle. Elle est, comme on sait, de facture internationale, sous l'hégémonie prussienne, bien entendu. La France n'y a qu'une part minime, pour des raisons aisées à deviner, beaucoup moins à préciser par écrit, et sur lesquelles je n'insisterai pas.

L'étude du vocabulaire est, plus qu'aucun chapitre de la linguistique, le domaine du détail. La patience allemande y excelle. Il y aura peu à glaner dans le champ moissonné par tant de bras, si ce n'est peut-être pour des séries de termes spéciaux, comme M. Loret en a élucidé bon nombre avec un remarquable savoir-faire.

Que la patrie des Estienne s'accommode présentement d'un emploi de figurante, cela semble un tantinet paradoxal et humiliant. Mais considérez que les thésaurus classiques sont le résultat de l'effort presque surhumain d'individualités-prodiges. Depuis, les esprits transcendants ont rarement fait défaut chez nous ; ce sont les méthodes scientifiques qui se sont développées. Sur l'organisation moderne du travail parmi le commun des mortels appartenant à l'égyptologie française, il y aurait beaucoup de choses à dire, et d'assez peu réconfortantes. Passons et, en manière de consolation rétrospective, répétons-nous que, dans la balance du génie, les 487 pages du dictionnaire de Champollion feraient aisément contrepoids à vingt volumes d'une compilation ultérieure.

Notre époque est trop fertile en déceptions, en restrictions de tout genre pour que l'on songe seulement à s'étonner de voir le thésaurus annoncé dans l'*Aufruf* de 1897 devenu, par élimination des exemples, un fort lexique avec choix de références. A vrai dire, cette modification ne m'inspire pas de cuisants regrets. Pour le maniement quo-

tidien, j'étais un peu effrayé du développement que prenaient les articles dans le spécimen de 1912, bien que, comme l'exposait M. Erman, chaque citation y ait été resserrée autant que possible. Assurément, mon rôle présent, et aussi futur, de « pêcheur de perles » n'est pas facilité par l'absence de preuves à l'appui. Tout de même, puisque, en dépit des précautions les plus minutieuses, comme on les a observées ici, nulle œuvre humaine n'est parfaite, je signalerai que le sens donné pour le verbe *m'm* (p. 186), soit « frotter (les pieds) » ne s'accorde pas entièrement avec le passage du papyrus Westcar d'où on l'a extrait et qu'ailleurs M. Erman lui-même traduit : « Un serviteur tenait sa tête et (la) lui frottait ». Simple erreur de détail, mais peut-il y en avoir d'autre sorte dans un dictionnaire ?

Cette première tranche, environ le septième du total, contient les mots commençant par les trois premiers phonèmes du classement alphabétique usuel, ceux que, faute de mieux, on transcrit par des esprits. La nature en est mal connue et essentiellement instable. Aussi ne favorisent-ils guère la répartition. Ce que l'égyptologue sait le moins bien, c'est son commencement. On peut donc dire que le plus difficile est fait. Si la suite tarde à venir, on regrettera que, dans ce fascicule, la partie typographique donnant les références corresponde seulement à un tiers du texte autographié.

Les personnes susceptibles de s'intéresser à cette importante publication ayant certainement vu le *Handwörterbuch* des mêmes auteurs, il est inutile de décrire ici la disposition générale, qui est restée la même, excellente d'ailleurs. Plus de mots naturellement, ou d'expressions composées, en principe tous les mots ; plus de détails dans la distinction des sens ; plus de précision dans la chronologie. En fait de nouveautés, indications d'ensemble sur la nature des sources, références particulières et, éventuellement, renvois aux publications où les vocables ont été discutés.

J'ai signalé tout à l'heure l'omission des exemples, normalement exclus de la petite édition et que la grande devait contenir nombreux. On parle de les rétablir dans un sup-

plément. C'est là une promesse à échéance lointaine, valeur cotée assez bas sur le marché actuel. Si elle est tenue, il faudra chercher les références d'un côté, les citations d'un autre. Incommodité, ou double emploi.

L'éloge de ce beau monument d'érudition resterait incomplet s'il n'était rappelé que les études préparatoires ont contribué à former, par l'effet de la division du travail, des spécialistes pour les différentes catégories de textes et que ces savants ont produit, sur les sujets égyptologiques les plus variés, une foule de mémoires, toujours pleins de faits, et quelquefois pleins d'idées.

Henri SOTTAS.

H. GAUTHIER. — *Dictionnaire des noms géographiques contenus dans les textes hiéroglyphiques*. Tomes I, II, III, Le Caire (Société royale de géographie d'Égypte), 1925/6, in-4, VIII-218 ; 170 ; 155 p.

C'est un plaisir de pouvoir maintenant rendre hommage à l'activité de notre compatriote dans un domaine distinct, mais limitrophe, du précédent.

Ici, encore et toujours, Champollion a ouvert les voies. De 1877 à 1880, Heinrich Brugsch publiait, en français, l'ouvrage capital qui, malgré de récentes critiques assez vives, n'a pas cessé de faire autorité. Voici la matière toute renouvelée, condensée en notices brèves et substantielles. Admirons le savoir, la patience et l'à-propos de notre sympathique géographe et bibliographe.

Dans ce puissant recueil, la grande affaire est la localisation des noms. Le linguiste trouvera quand même une large provende. C'est que la toponymie est le rameau du vieil idiome ayant conservé le plus de verdeur, à beaucoup près. Les formes hiéroglyphiques, comparées, non seulement aux données des auteurs classiques ou barbares, mais à la nomenclature actuelle, résolvent ou posent maint problème dans l'ordre d'idées qui doit nous occuper en ce lieu.

A l'article *fenkhon* (II, p. 161), pour la question tant controversée des Phéniciens, il aurait fallu mentionner le travail de K. Sethe paru en 1916 : *Der Name Phönizier bei Griechen und Aegyptern* (*Festschrift für Hommel*, p. 305 à 332). M. Sethe, grand champion de l'équivalence, fait remonter les deux termes à un prototype sémitique non identifié. Tout dernièrement, A. Ember (*Several egypto-semitic etymologies*, dans le nouveau périodique *Oriens, the oriental review*, I [1926], p. 5 à 6) a tenté de combler la lacune au moyen de la racine *ph* « fendre, labourer, cultiver », d'où est issu notamment l'arabe *fellah*.

Ponterais-je très fortement sur ce tableau? M. Ember défend sa thèse en phonéticien, sans tenir grand compte des éléments idéographiques entrant dans les orthographes du nom. Le plus fréquent est un lien. On peut évidemment dire que ce déterminatif est né, sur le tard, d'une « étymologie populaire » ou s'en tirer par un quelconque zig-zag sémantique. Mais alors on ne sait plus trop où l'on va et ce n'est pas sans intention que j'ai fait débiter cet alinéa par une métaphore empruntée aux jeux de hasard.

L'ouvrage de Gauthier sera complet en six volumes.

Henri SOTTAS.

W. SPIEGELBERG. — *Aegyptologische Mitteilungen*; — *Demotica I*, dans les *Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie*, Jahrgang 1925, 2. & 6. Adhandlung(en). Leipzig (Franz), 1925, in-8, 35 p. et 4 pl.; — 49 p. et 3 pl.

Ces deux séries de 5 et 19 notules sont en somme la continuation des rubriques *Varia* et *Demotische Miscellen* qui, de 1893 à 1915, avec les *Koptische Miscellen*, ont fait l'instruction et la joie des philologues, lecteurs de notre *Recueil de Travaux*.

Le n° 2 de la première suite présente un vif intérêt pour

l'étude du bilinguisme. M. Spiegelberg y reprend la question des doubles noms propres d'époque gréco-romaine. La linguistique égyptienne a tiré d'immenses profits de l'onomastique. Les noms égyptiens transcrits en grec, ou réciproquement, ont fourni mainte donnée sur la phonétique, notamment sur la vocalisation, si peu en honneur dans les écritures anciennes. Au cours de la présente note, l'auteur examine, du point de vue sémantique, quelques cas difficiles de noms de personnes traduits d'une langue dans l'autre. Sa conclusion est qu'en face d'un nom grec et d'un nom égyptien de sens à peu près équivalents et portés par le même individu, on a peine à décider lequel est l'original et lequel la traduction.

C'est, je crois, sur ce point qu'un effort serait à tenter. Car le phénomène déborde notre spécialité et frôle la linguistique générale. Sous l'empire de quels sentiments et dans quels milieux sociaux s'est développée, en pays conquis, la mode de transposer son nom dans le parler du vainqueur ou du vaincu, tout en conservant la forme primitive? Il y a là, si l'on fait intervenir les analogues, un petit problème de psychologie comparée non dépourvu d'attraits.

Parmi les *Demotica*, le n° 7 fait connaître un court fragment de vocabulaire démotique, liste de quelques mots semblant ordonnés alphabétiquement. Mais il reste vraiment trop peu de chose pour que ce débris retienne longtemps l'attention.

Dans le n° 8, l'auteur applique l'idiotisme « selon leur forme », pour dire « tous », à un passage du plus connu des textes démotiques, dont le rendu s'en trouve fort amélioré. M. Spiegelberg croit devoir justifier le sens de l'expression, comportant le mot *gy*, par comparaison avec le synonyme *qd*. Aurait-il perdu de vue un instant que la première tournure est, tout comme la seconde, déjà usitée couramment en hiéroglyphes, et cataloguée dans les lexiques?

Le n° 9 confirme qu'en démotique et en copte, le verbe « donner », suivi de diverses prépositions, ou même seul, peut exprimer l'idée de « battre, combattre ». En raison de certaines graphies divergentes, M. Spiegelberg se demande

s'il ne s'agit pas d'un mot distinct. Mais ne disons-nous pas aussi « donner sur les doigts » ou « le corps d'armée n'a pas donné » ? Et puis, il est tout à fait dans les habitudes de l'écriture égyptienne de marquer un sens dérivé par les signes idéographiques appropriés.

Henri SOTTAS.

W. BANG. — *Turkologische Briefe aus dem Berliner Ungarischen Institut*. Dritter Brief. (*Ungarische Jahrbücher*, V [1925], p. 392-416).

Je m'excuse de ne pouvoir que signaler l'article de M. W. Bang sur l'origine de l'ablatif turc. Mais je dois attirer l'attention sur une étymologie de M. Junker qui y est insérée. M. Junker explique, ingénieusement, pers. *āsān* « facile » par un rapprochement avec la racine iranienne *sav-* « profiter ».

A. M.

Caucasica, editor A. Dirr. Leipzig (Asia Major). fasc. I, 1924, in-8, 109 p. et fasc. II, 1925, in-8, 137 p.

M. A. Dirr, dont on sait les mérites qu'il s'est acquis pour l'étude du Caucase, a entrepris de publier un périodique consacré aux peuples de la région caucasique. C'est une heureuse idée ; on voit de mieux en mieux combien il importe, pour éclairer la préhistoire de l'Europe, d'étudier ces peuples qui sont seuls, ou presque, à conserver des restes de certaines langues et de certains usages. Mais nulle part la recherche n'est plus délicate : on est en présence de simples débris ; les données historiques ne fournissent presque rien ; la méthode comparative se trouve donc être particulièrement difficile à mettre en œuvre, tant par suite de la date moderne où les langues autres que le géorgien

sont attestées que par suite des particularités de structure des langues elles-mêmes et, chose plus grave, du fait qu'on n'aperçoit à l'origine aucune grande langue commune de civilisation. Aussi, comme partout où le travail offre des difficultés particulières et où la difficulté d'aboutir retient les esprits prudents, voit-on se multiplier les essais hâtifs, les conclusions précipitées. *Caucasica* a un beau rôle à jouer, en imposant la rigueur de méthode sur un domaine où se joue trop souvent la fantaisie.

Les quelques pages de M. Trombetti sur la toponomastique du bassin méditerranéen sont hasardeuses : il est plus que risqué de chercher dans le nom de la ville ancienne de *Λαζερωνδα* le suffixe complexe, et sans doute peu ancien. *-went- de l'indo-européen ; la toponomastique est un domaine particulièrement difficile, et il y aura lieu d'en fixer de manière précise la méthode, encore mal assurée, et les limites, qu'il ne faudra pas étendre outre mesure. A part ceci, le premier fascicule est consacré à l'histoire de la religion. Le fascicule II est occupé presque tout entier par le commencement d'un grand mémoire de M. Junker sur les alphabets avestiques, géorgiens et arméniens ; on ne pourra juger ce mémoire considérable que quand la publication en sera terminée.

On souhaite longue vie au nouveau périodique.

A. M.

Arili. Festschrift I. Dschawachischwili. Tiflis. 1925. in-8, VIII-233 p.

Tp'lisi universitetis moambe (Bulletin de l'Université de Tiflis), IV et V, Tiflis, in-8, 357 et 352 p.

A. CHANIDZE. — *Versions du verbe géorgien*. Tiflis, in-8, p. 312-338 et une table (extrait du *Bulletin de l'Université de Tiflis*, VI).

Parmi les conséquences de la révolution russe, se trouve l'impulsion donnée au développement propre des langues

parlées dans tout ce que l'union des républiques soviétiques a gardé de l'ancien empire des tsars. Les nations qui, comme la nation géorgienne, ont une langue littéraire fixée depuis longtemps, tirent de là un profit particulier. Une université de langue géorgienne a été fondée à Tiflis, et elle publie un bulletin où sont représentées les sciences les plus diverses. Les mémoires, tous écrits en géorgien, sont en partie suivis de résumés en français ou en allemand ; cette pratique devrait être généralisée : les chercheurs de Tiflis ne sauraient avoir l'illusion que les savants se mettront en masse à lire le géorgien. Cette remarque ne touche du reste guère les articles de linguistique des volumes IV et V qui concernent des faits tout particuliers de linguistique géorgienne. Mais le résumé en français du mémoire de M. Chanidze, paru au volume VI que je n'ai pas reçu, mais dont j'ai un tirage à part, sera précieux ; car cet article apporte à l'exposé du verbe géorgien des éclaircissements qui le rendent enfin nettement intelligible.

Les mémoires du recueil jubilaire *Arih* sont accompagnés de résumés en allemand. Trois portent sur le groupe caucasique du Sud. On y remarquera un mémoire précis de M. Chanidze sur l'*Umlaut* en souane.

A. M.

N. MARR. — *Klassificirovanyj perečeh pečatnyx rabot po jafetidologij*. Leningrad, 1926, in-8, 32 p. (*Komitet po izučeniju jazykov... narodov vostoka* S. S. S. R., 7).

Bibliographie raisonnée des publications de l'école de M. Marr. Dans la brève introduction, on apprendra que la linguistique indo-européenne est un produit de l'idéologie bourgeoise. Si cela veut dire que nous y constatons l'extension des langues de populations dominantes au point de vue de la civilisation et à celui de la politique, j'y consens : il faut se résigner à avoir une idéologie bourgeoise si cela consiste à voir les faits historiques tels qu'ils sont. Et, d'autre part,

je continue à regretter que, au lieu de pousser à décrire et à comparer entre elles les langues du Caucase, la « japhétidologie » s'use à rechercher des traces de « japhétisme » dans tous les domaines et à proposer à ce sujet des hypothèses prématurées, fragiles, indémontrables ou même invraisemblables. C'est une grave erreur de méthode que de vouloir devancer les résultats d'un travail de description et de comparaison qui n'est pas fait.

A. M.

N. MARR. — *Grammatika drevneliteraturnovo gruzinskovo jazyka*. Leningrad (Académie des sciences), 1925, in-8, xxiv-215 p. (*Materialy po jafetičeskomu jazykoznaniju*, XIII).

M. Marr est assurément le linguiste qui connaît le plus le géorgien et qui est le mieux préparé à en exposer l'histoire. Mais le présent ouvrage n'est pas le traité comparatif qu'on serait si heureux de posséder, ni proprement une description historique. Il est, comme on doit l'attendre, plein de vues théoriques. Et l'on ne se rend pas aisément compte de la manière dont ces théories sont établies. Par exemple, dès le début, p. 13, M. Marr donne des précisions délicates sur la place de l'accent ; mais il ne dit pas sur quelles données reposent ces précisions. Comme il s'agit d'une langue littéraire ancienne, on aimerait à savoir sur quoi s'appuie l'auteur. Sous le bénéfice de ces réserves, on remercie M. Marr d'avoir bien voulu mettre ses connaissances sur le vieux géorgien à la disposition du public.

A. M.

Revue internationale des Études basques, XVII, 1926, fasc. 1 et 2. Paris (Champion) et San Sebastian.

La revue continue à retenir d'excellents collaborateurs et à maintenir dans les études basques la discipline nécessaire. Nous en remercions MM. de Urquijo et G. Lacombe.

A. M.

W. ROLLO. — *The basque dialect of Marquina*. Amsterdam (Paris), 1925, in-8, xi-203, 22 T-24 V, 2 tableaux, 1 errata.

Description grammaticale d'ensemble, avec quelques textes et un petit vocabulaire, d'un parler biscayen. Rien ne sera plus utile au progrès des études de linguistique basque que ces descriptions de parlers particuliers, en attendant que les basquistes entreprennent l'atlas linguistique dont il serait urgent de réunir les éléments. Là, comme presque partout en Europe, les parlers disparaissent, et il faut se hâter de les décrire tous avant qu'il ne soit trop tard. Comme on ne peut espérer avoir des descriptions particulières de chaque parler, la préparation d'un atlas s'impose.

A. M.

P. LHANDÉ. — *Dictionnaire basque-français et français-basque (dialectes labourdin, bas-navarrais et souletin)*.... Tome I, fascicule 1 (a-arrunt). Paris (Beauchesne), 1926, in-8, LII-76 p.

Durant les vingt années qui se sont écoulées depuis la publication du monumental dictionnaire de M. de Azkue (1903-1906), la lexicologie basque ne s'est enrichie que de

quelques vocabulaires et de listes de mots plus ou moins étendus. Le P. Lhande a pensé qu'il y avait lieu de composer un nouveau dictionnaire, mais il a préféré s'en tenir aux seuls dialectes parlés en France. On nous promet un fascicule par trimestre. Quand l'ouvrage entier aura paru, il conviendra de le juger, mais on peut dire d'ores et déjà que, bien que composé par un auteur non-linguiste, il fera connaître quelques mots et variantes dialectales que les bascologues pourront utiliser.

Georges LACOMBE.

Euskera.... trabajos y actas de la Academia de la Lengua vasca.... Bilbao et Saint-Sébastien (21 fascicules de 1920 à avril-juin 1926).

L'Académie de langue basque, fondée en 1919, déploie une grande activité. Composée de douze membres titulaires (neuf d'Espagne et trois de France), de trois membres d'honneur (associés étrangers) et d'un assez grand nombre de correspondants, elle ne tient pas moins (soit à Bilbao, soit à Saint-Sébastien, quelquefois ailleurs) de dix-huit séances annuelles de trois heures chacune, et l'ordre du jour est, chaque fois, très chargé. Elle se propose un double objet : 1° essayer d'enrayer le recul du basque et de constituer une langue commune ; 2° faire avancer l'étude de l'euskera.

Les vingt-et-un fascicules qu'elle a déjà publiés contiennent des articles en espagnol, en français et en divers dialectes basques, et bien qu'une faible partie seulement des communications soient imprimées, l'abondance des matières est telle que quelques travaux ont dû paraître dans la *Revue int. des Études basques*. Les procès-verbaux des séances sont rédigés en guipuzcoan, ce qui est bien, mais il serait mieux d'y ajouter une traduction espagnole afin d'atteindre un public plus vaste. Parmi les articles, quelques-uns don-

neraient lieu à des réserves quant à la méthode, mais tous les dialectes basques devant être représentés à l'Académie, il a fallu élire non seulement des linguistes mais aussi des littérateurs. Telle qu'elle est, cette publication tient déjà une place très honorable parmi les autres revues basques et elle contribuera pour une large part au progrès sans cesse croissant de ces études, auxquelles le monde savant s'intéresse de plus en plus.

Georges LACOMBE.

T. NAVARRO TOMAS. — *Pronunciación guipuzcoana, contribución al estudio de la fonética vasca* (extrait de l'*Homage à Menéndez Pidal*, tome III, 1925, pp. 593-653).

Le regretté abbé Rousselot avait, à diverses reprises, étudié la prononciation de quelques sujets basques par les méthodes de la phonétique de laboratoire, mais les notes prises à ces séances ne sont probablement pas assez élaborées pour qu'on puisse les publier. De son côté, Poirot projetait, lorsque la mort l'a prématurément atteint, des recherches analogues. Enfin les investigations de l'abbé Larrasquet sont encore inédites, de sorte que la France n'a encore rien produit dans ce genre d'études. Les Espagnols ont été plus heureux : déjà en 1923, M. Alonso Amado a fait paraître un travail intéressant sur un parler baztanais, en même temps que son maître, M. Navarro Tomás, donnait un article sur la prononciation de Guernica (Biscaye). Et voici que le maître de la phonétique de laboratoire en Espagne offre aux linguistes une étude détaillée de la prononciation guipuzcoane, poursuivie avec trois sujets. On peut dire sans exagération que tout est nouveau dans le travail de M. Tomás. Tout ce qu'il dit des voyelles, des diphtongues, des diverses consonnes, de l'accent, etc., ou bien rectifie, ou complète ce que les bascologues avaient dit avant lui : un exemple entre cent : nous lisons p. 603, à propos des

occlusives *p, t, k* : « Iniciales de silaba se pronuncian como en español, con oclusión sorda relativamente tensa y explosión breve y sonora. » Voilà qui est clair et net, mais n'avait jamais été dit aussi précisément par les prédécesseurs de M. Tomas. Il faut donc souhaiter que ces travaux soient continués dans les laboratoires. Et puisque M. Tomás habite Madrid, il y trouvera sûrement des Basques français qui voudront bien lui servir de sujets : il complètera ainsi ses recherches, car la prononciation varie très sensiblement, en basque, d'un dialecte à l'autre.

Georges LACOMBE.

LOUIS COLAS. — *La tombe basque, recueil d'inscriptions funéraires et domestiques du Pays basque français*, 2 vol. l'un in-4 de xxxi-93 p., l'autre in-fol. de 402 p. (préface de M. Camille Jullian, avant-propos de M. J. Vinson, introduction de l'abbé Lhande. Bayonne, Biarritz et Paris (Champion), 1923 [paru à la fin de 1924].

Cet ouvrage, considérable, intéresse au plus haut point les archéologues et les épigraphistes, et s'il est signalé ici, c'est qu'il reproduit un grand nombre d'inscriptions dont les plus anciennes datent du début du xvi^e siècle et qui sont rédigées soit en basque, soit en latin, soit en français. Ces inscriptions sont précieuses pour les philologues qui s'occupent de l'évolution historique du basque : leur orthographe est souvent fantaisiste mais cela n'en est que plus instructif. M. Colas les a toujours traduites avec l'aide de Basques, mais il reste de-ci de-là quelques contre-sens ou faux-sens, comme à la page 9 du vol. in-fol., où *Marichume* est traduit par « Marie » alors qu'il aurait fallu « petite Marie » et à la page 25 du même volume, où *Sorthu guira* ne signifie pas « nous naissons », mais « nous sommes nés », etc. L'auteur, qui dessine admirablement, aurait pu donner en outre une carte du pays basque-français. car il

étudie tour à tour les cimetières de toutes les communes et même de quelques-uns des villages qui ont cessé d'être basques, et il faudrait être un géographe fort habile pour situer sans hésitation des localités telles que Jatxou ou Sus-saute. Mais nous nous hâtons d'ajouter que ces remarques sont insignifiantes, étant donné l'immense intérêt de cet ouvrage qui constitue désormais un instrument de travail indispensable.

Georges LACOMBE.

J. MARK. — *Die Possessivsuffixe in den uralischen Sprachen I Hälfte*. Helsinki, 1923, in-8, xvi-179 p. (*Mémoires de la Société finno-ougrienne*, LIV).

Voici l'une de ces études comparatives, minutieuses, complètes, par lesquelles les linguistes de Finlande constituent lentement et sûrement la grammaire comparée du finno-ougrien. L'étude est surtout de caractère morphologique ; les emplois ne sont examinés qu'accessoirement.

A. M.

H. SKÖLD. — *Ungarische Endbetonung*. Lund (Gleerup), 1923, in 8, 116 p. (Lund, Universitets Aarsskrift, N. II, Avd. 1, Bd 20, N. 3).

On retrouvera dans cette étude, que je ne suis malheureusement pas en état de discuter, la belle hardiesse, l'indépendance d'esprit et la singulière érudition de l'auteur.

A. M.

Angola et Rhodesia. Mission Rohan-Chabot. Tome III, fasc. 1. Le groupe Sud-Ouest des langues bantoues. Paris (Geuthner), 1925, in-4, x-176 p. et 3 planches.

Le titre du fascicule ne porte aucun nom d'auteur. Mais un titre intérieur indique que l'auteur de tout le fascicule est notre confrère, M^{lle} L. HOMBURGER.

La mission de Rohan-Chabot dans le Sud de l'Afrique a rapporté des petits vocabulaires en plusieurs langues et a ramené deux indigènes parlant des langues sensiblement différentes. M^{lle} L. Homburger a accepté de tirer parti de ces ressources, et le résultat est le volume indiqué ici.

Il y a dans ce volume, d'une part, des faits, les vocabulaires relevés sur place par la mission, et les observations qui ont pu être faites à Paris par M^{lle} Homburger, et enfin quelques textes. Il s'y trouve même des tracés faits au Collège de France et dont les phonéticiens pourront tirer parti.

D'autre part, M^{lle} Homburger a profité de l'occasion pour situer, au point de vue des traitements phonétiques, les parlers observés parmi les langues bantou, et surtout pour esquisser la façon originale dont elle comprend le système des « classes » des langues du groupe bantou.

A. M.

Georges CHÉRON. — *Le dialecte sénoufo du Minianka (grammaire, textes et lexiques).* Paris (Geuthner), 1925, in-8, ii et 167 pp., 3 cartes h. t.

La langue sénoufo, parlée par d'assez nombreuses populations du Nord de la Côte d'Ivoire, du Sud-Est du Soudan Français et du Sud-Ouest de la Haute Volta, se rattache, quoique d'une manière quelque peu aberrante, au grand groupe des parlers voltaïques. Elle comprend une quantité assez considérable de dialectes, dont celui des Minianka est

le plus septentrional. C'est ce dernier qu'a étudié plus spécialement M. Chéron, bien que son livre renferme plusieurs textes donnés successivement en dialecte minianka et en dialecte du Kéné Dougou, ainsi que deux petits contes en dialecte pomporo. Cette circonstance fait de son ouvrage plus que la monographie d'un dialecte, en fournissant des matériaux qui peuvent permettre d'intéressantes comparaisons interdialectales. Si l'on songe qu'à l'exception d'une notice du même auteur parue précédemment dans le *Bulletin du comité d'études de l'A. O. F.* et de quelques courts vocabulaires que j'avais donnés jadis, rien n'avait été publié encore sur le sénoufo, on se rendra compte de l'intérêt que présente le travail de M. Chéron. Les indications relatives à la formation du pluriel dans les noms attestent des traces indiscutables de classes nominales. A cet égard, comme sous le rapport du vocabulaire et sous celui des procédés de conjugaison, la parenté du sénoufo avec les langues voltaïques apparaît manifestement. Par contre, alors que l'ensemble de ces langues place le complément direct du verbe après le radical verbal, le sénoufo use de la construction inverse et par là, mais par là seulement, se comporte comme le mandingue et presque toutes les autres langues du groupe que j'ai appelé nigéro-sénégalais. A noter que, dans le vocabulaire, le nombre des emprunts faits au mandingue (dialecte bambara) est plus considérable chez les Minianka que chez les Sénoufo du Sud, ce qui s'explique aisément par des raisons d'ordre politique et géographique.

Maurice DELAFOSSE¹.

1. Notre regretté confrère a encore corrigé l'épreuve de cet article. Il est mort le 14 novembre 1926 à la suite d'une longue maladie qui n'avait que ralenti sa merveilleuse activité. Sa mort prématurée est, pour les études de linguistique africaine, une perte irréparable. A. M.

Diedrich WESTERMANN. — *Das Tshi und Guang. Ihre Stellung innerhalb der Ewe-Tshi-Gruppe* (Westsudansische Studien I). Berlin, 1925, in-8, 85 pp. (Extrait des *Mitteilungen des Seminars für Or. Spr. zu Berlin*, XXVIII, III.)

L'auteur appelle *Ewe-Tshi* le groupe de langues négro-africaines auquel j'ai proposé de donner le nom géographique d'éburnéo-dahoméen. Sa récente étude montre la parenté qui unit le *tshi* (dont l'*asanti* ou *asanti* est l'une des formes), l'*ani*, le *gwā* et, à un moindre degré, les parlers des grandes lagunes de la Côte d'Ivoire, tous idiomes également parents de l'*ewe* et des autres langues du bas Togo et du bas Dahomey. Les correspondances et alternances phonétiques sont lumineusement exposées par M. Westermann, avec de très nombreux exemples; il nous fait ainsi mieux saisir l'identité originelle de la plupart des racines principales. Il signale d'autre part les vestiges de classes nominales qui apparaissent, à des stades divers d'évolution vers la disparition du système des classes, dans ces différents parlers. Cette excellente contribution à la grammaire comparée de langues négro-africaines est d'autant plus intéressante qu'elle concerne des parlers dont l'analyse et l'étude théorique n'avaient été qu'à peine esquissées jusqu'à ce jour. L'auteur y a apporté la conscience et la méthode auxquelles il nous a depuis longtemps habitués par ses nombreux travaux et qui lui ont valu une autorité incontestée en matière de linguistique africaine.

Maurice DELAFOSSE.

Fortieth annual report of the bureau of American ethnology, 1918-1919. Washington, 1923, in-8, 664 p.

Sauf une vingtaine de pages de rapports, ce volume se compose de matériaux pour la connaissance des Indiens Fox, par M. Truman MICHELSON, le grand connaisseur du groupe algonquin, surtout textes et traductions. Il s'y trouve aussi quelques observations de caractère linguistique. Il importe de signaler ici ce grand ensemble de données sur la langue, d'autant plus que le titre du recueil n'en accuse rien.

A. M.

Gladys A. REICHARD. — *Wiyot grammar and Texts*. Berkeley (University of California press), 1923, in-4, 213 p.

La langue wiyot est en train de disparaître. Ce travail, entrepris sous la direction de MM. Kroeber et Boas, apporte une longue série de textes avec traduction, et une description grammaticale très poussée. L'auteur a eu en effet la chance de trouver des indigènes intelligents, s'intéressant à l'étude de leur langue, et qui se sont prêtés à être interrogés ; il a été ainsi possible de décrire la morphologie avec précision.

A propos de l'expression de la possession, p. 89 et suiv., on notera que la possession s'exprime de manières diverses suivant le sens : il y a une manière spéciale aux noms des parties du corps (ainsi qu'aux vêtements) et aux noms de parenté. L'auteur cherche diverses explications. Il y a lieu de penser avant tout aux faits relevés d'un tout autre côté, en Mélanésie, par M. Lévy-Bruhl, et qui concordent presque entièrement (*MSL.*, XIX, p. 96 et suiv.). La confirmation que trouvent ici les remarques de M. Lévy-Bruhl est singulièrement instructive.

A. M.

Bernhard KARLGREN. — *Études sur la phonologie chinoise*, livraison finale, p. 703-899 (*Archives d'études orientales* de Lundell, vol. 15, 4).

Avec ce fascicule, M. B. Karlgren donne la fin de son ouvrage monumental qui, grâce à l'emploi des données des anciens textes combinées avec une étude, en grande partie personnelle et neuve, des parlers actuels, pose le fondement de la grammaire comparée des dialectes chinois. M. Karlgren apporte cette fois une restitution de la valeur phonétique ancienne attribuable à chaque caractère, et l'état comparé de la prononciation dans les divers types dialectaux. Les circonstances accidentelles qui ont retardé la publication de ce dernier fascicule ont eu au moins l'avantage de permettre à M. Karlgren de profiter des travaux récents et de certaines critiques — le seul auteur que nomme M. Karlgren est notre confrère M. Henri Maspéro —, et de corriger et critiquer ses conclusions d'après ses propres travaux. On a donc ici le complément et les corrections des premiers fascicules.

M. Karlgren a le droit de regarder avec fierté une œuvre qui représente la création de tout un département nouveau de la grammaire comparée; et, comme il est jeune, on est assuré que lui-même poussera le travail bien plus avant encore et fera faire à cette grammaire comparée de nouveaux progrès.

A. M.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE

N° 83

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES
DU 21 NOVEMBRE 1925 AU 19 JUIN 1926

SÉANCE DU 21 NOVEMBRE 1925.

Présidence de M. A. MAZON, vice-président.

Membres présents. M^{mes} Homburger, Neymarck, Sjøestedt, Stchoupak, de Willman-Grabowska; MM. Benveniste, J. Bloch, Maurice Cahen, Cart, Marcel Cohen, Delafosse, Deny, Dumézil, Ernout, Esnault, Frey, Froidevaux, Fritschek, Gougenheim, Graur, K. Höeg, Huart, Lacombe, Lamouche, Marcou, Marouzeau, Massignon, Meillet, Meunier, Paulhan, Regard, Rey-Jouvin, Rivet, Sarrailh, Vendryes, Ware, Yon, Yvon.

Assistants. M^{me} Dumézil, MM. Gawronski, professeur à l'Université de Lwow, Bounan, Brondal, Fouché, Paschivski, Rouzaud.

Décès. Le Secrétaire, en annonçant le décès de notre confrère W. Streitberg, retrace la belle carrière linguistique de ce savant ; il mentionne en particulier ses travaux

classiques sur le gotique. La société s'associe aux regrets émus exprimés par le secrétaire.

Présentations. Sont présentés pour être membres de la Société :

M. Louis HJELMSLEV, Vodroffsplads 7, Copenhague, (Danemark) (MM. Sommerfelt et Meillet).

M. G.-E.-K. BRAUNHOLTZ, professor of comparative philology in the University, 21 Bardwell Road, Oxford, (Angleterre) (MM. Turner et J. Bloch).

M. Serge KARCEVSKI, Hôtel Pavillon, Radošovice n Prahy, Tchécoslovaquie (MM. Meillet et Mazon).

M. Pierre FOUCHÉ, chargé de conférences à la Faculté des Lettres de Grenoble (MM. Meillet et Meunier).

M. G. QUARTINI, étudiant à l'Université d'Aix-Marseille, 40, Allées Gambetta, Marseille (MM. Autran et Vendryes).

M. Viggo BRONDAI, docteur de l'Université de Copenhague, lecteur de danois à l'Institut scandinave, 4, rue Racine, Paris, VI^e (MM. Marouzeau et Meillet).

M. M. ROUZAUD, étudiant à la Faculté des Lettres de Paris, 10, rue Delambre, XIV^e (MM. Marouzeau et Meillet).

Les bibliothèques suivantes, proposées par le Bureau :

PUBLITCHNAYA BIBLIOTEKA, Leningrad (Prospect 25 Oktrabria, 37).

BIBLIOTEKA IMENI LENINA, Moscou (Mokhovaya, 3, Rumanievsky Musei).

BIBLIOTEKA UNIVERSITETA, Moscou (Mokhovaya, 9).

UNIVERSITY OF TORONTO, Canada, par Librairie Terquem, à Paris.

BIBLIOTECA NACIONAL, Buenos-Ayres (Argentine), par Librairie Terquem.

EDINBURGH UNIVERSITY LIBRARY (Angleterre).

Informations. L'administrateur mentionne que les nouveaux programmes de l'Enseignement secondaire, classe de Philosophie, portent, dans les questions complémentaires du programme à option :

Notions de la science du langage. Par exemple : l'évolution des langues ; linguistique générale.

Il mentionne également la fondation d'une section de

linguistique chamito-sémitique à l'Institut des recherches sur les langues et littératures orientales et occidentales à Leningrad.

M. J. Deny annonce qu'un congrès de turcologie se tiendra prochainement à Tiflis.

Proposition du secrétaire. Le secrétaire propose que dorénavant les séances s'ouvrent par des communications très courtes (2 à 3 minutes), qui mettent la société au courant des travaux en cours de ses membres, et servent pour ceux-ci soit à prendre date pour de petites découvertes, soit à poser des questions auxquelles il pourra être répondu par d'autres communications à des séances ultérieures, ou hors séance.

Après un échange de vues auquel prennent part MM. Vendryes, Mazon, Lacombe, Marcel Cohen, la proposition est adoptée.

Exposé et discussion. M. A. Meillet essaie de déterminer la valeur ancienne des « abstraits » en indo-européen. C'étaient des mots indiquant la notion exprimée soit par une racine dite verbale soit par un adjectif. Ce nom était en général du genre « animé ». Ceci montre que les substantifs en question servaient à nommer des forces actives. En effet un nom d'action, constitué par la racine seule, comme *vāk* « voix » en sanskrit, a une forte valeur religieuse. Les noms sont souvent pourvus d'un élément suffixal *-t-*, simple élément de formation sans valeur sémantique. Le lat. *salūs* (*salūtem*), dérivé de *saluos*, est une formation de type très archaïque, la seule conservée en son genre. Le mot a en latin une valeur religieuse nette. On aperçoit donc comment le mot-force, répondant à une mentalité « primitive », est passé au mot-signé, nom abstrait comme nous l'entendons.

L'exposé de M. Meillet est suivi d'un échange de vues auquel prennent part MM. Vendryes, Meillet, Maurice Cahen, Marcel Cohen, Jules Bloch, Massignon.

M. Vendryes, en marquant le grand intérêt de l'étude du passage du mot-force au mot-signé, demande si l'opposition entre les mots abstraits du genre animé et du genre inanimé est ancienne.

M. Meillet répond en citant des oppositions comme celles de homérique ὕπνος « le sommeil personnifié » et ὕπνιον « le songe ».

M. Maurice Cahen montre comment le nom germanique correspondant à l'adjectif qui signifie « sain et sauf » *hail* est le nom d'une force active, que la magie peut influencer.

M. Marcel Cohen fait observer que sur le domaine chamito-sémitique les faits sont tout à fait différents de ceux du système indo-européen. Les noms abstraits paraissent vraiment être tels et n'avoir rien à faire avec des forces animées.

SÉANCE DU 5 DÉCEMBRE 1925.

Présidence de M. P. PELLIOU, président.

Membres présents. M^{mes} Neymarck. Stchoupak, de Willman-Grabowska; MM. Barbelenet, Jules Bloch, Boyer, Brøndal, Brunel, Cahen, Cart. M. Cohen, Ernout, Froidevaux, Fritsch, Gougenheim, Graur, Lacombe, Lambrino, Lamouche, S. Lévi, Marcou, Marouzeau, Maspéro, Mazon, Meillet, Nitsch, Regard, Rivet, Rosetti, Rouzau, Yon. Yvon.

Assistants. Bounan, Thorgilsson, Vodusek.

Elections. Sont élus membres de la Société :

MM. L. Hjelmslev, G.-E.-K. Braunnholtz, Karcevski, Fouché, Quartini, Brøndal, Rouzau; Publitchnaya Biblioteka de Leningrad, Biblioteka imeni Lenina et Biblioteka universiteta, à Moscou, University of Toronto Library. Biblioteca nacional à Buenos-Ayres, Edinburgh University library.

Présentation. Est présenté pour être membre de la Société :

M. S. BOUNAN, élève diplômé de l'École supérieure de Tunis et de l'École des Langues orientales, 3, Sente des Mauxins, Pré-Saint-Gervais (Seine) (MM. Marçais et M. Cohen).

Election de la Commission des finances. Sont élus membres de cette commission : MM. Ernout, Lacombe. Is. Lévy.

Notules. M. A MEILLET. En indo-européen il y a un mot bien attesté signifiant « mâle », gr. *ἄστυς*, etc.; il n'y en a pas qui soit commun à plusieurs langues avec le sens de « femelle ».

M. M. COHEN. Le mot « présentement » n'étant plus usuel à Paris avec son sens temporel, les écriteaux « Appartement à louer — présentement — s'adresser... » (sans indications sur l'endroit où s'adresser) devaient établir dans l'esprit de certains parisiens une liaison entre « présente-ment » et « s'adresser »; en effet, un panneau affiché en 1923 rue Pauquet (XVI^e) portait : « Hôtel à vendre, s'adresser présentement », où « présentement » était passé à la valeur « ici ».

Communications. M. Maurice CAHEN expose le développement de germ. *-kunda-* « né » qui de mot autonome, attesté seulement en second membre des composés, a déchu au rôle de suffixe. Le type initial apparaît encore en vieil anglais : le mot était employé dans le parler de l'aristocratie pour désigner la naissance noble. Des types secondaires, notamment le type de provenance (« venu de ») laissent entrevoir les étapes de l'altération sémantique. L'emploi du mot dans la langue religieuse du paganisme où il formait entre autres l'adjectif « divin » a assuré l'extension des mots en *-cund* dans la langue des clercs, surtout en Angleterre; mais dans les innovations chrétiennes il ne s'agit plus que d'un suffixe de style noble. On risque de mal comprendre l'histoire d'un tel suffixe si l'on s'en tient à la comparaison pure et simple des mots attestés dans les divers dialectes du germanique. Il importe d'étudier pour chaque dialecte l'histoire de chacun des adjectifs. L'étude de la formation des mots relève directement de l'étude du vocabulaire, elle doit se faire par le même procédé.

A l'échange de vues qui suit la communication de M. Maurice Cahen prennent part MM. Meillet, Boyer, Marcel Cohen, Barbelenet, Marouzeau, Pelliot.

M. Meillet observe que la racine *gena-* « engendrer » de l'indo-européen, difficile à manier, se confondant avec la racine de sens « connaître », a été éliminée du germanique dans son rôle verbal. Le suffixe *-kunda-* « né de » n'était donc plus intelligible, et a pu facilement varier dans son emploi, n'étant qu'une survivance. D'autre part l'usage nobiliaire qu'en fait le germanique n'est pas récent mais date de l'indo-européen.

M. Meillet remarque en outre, en faisant ressortir la précision des analyses de M. Maurice Cahen, qu'il n'est pas bon de faire des études de vocabulaire sans être familiarisé avec les textes où les mots sont employés. Les étymologistes qui ne se contentent pas de rapprocher des racines et leurs dérivés les plus simples, mais rapprochent des mots compliqués de langues différentes, s'exposent à chaque instant à attribuer à un fonds commun des créations parallèles dues à des développements récents de différentes langues.

SÉANCE DU 16 DÉCEMBRE 1925.

Présidence de M. P. PELLIOU, président.

Membres présents. M^{mes} Homburger, Neymarek, Stehoupak, de Willman-Grabowska, MM. Abas, Barbelenet, Benveniste, Jules Bloch, Oscar Bloch, Bounan, Brondal, Cart, M. Cohen, Duraffour, Ernout, Esnault, Gougenheim, Graur, Höeg, Huart, Jaberg, Lacombe, Lambrino, Lamouche, Mansion, Marcou, Marouzeau, Mazon, Meillet, Meunier, Nitsch, Rey-Jouvin, Rivet, Rosetti, Sariohandy, Vendryes, Yvon.

Assistants. M^{mes} Abas et Brondal; MM. Gauchart, Gawronski, Tappolet.

Election. Est élu membre de la Société :

M. S. Bounan.

Présentation. Est présenté pour être membre de la Société :

M. GAWRONSKI, professeur à l'Université de Lwow (Pologne) (MM. Meillet et Nitsch).

Rapport de la Commission des Finances. Il est donné lecture du rapport ci-après, qui est adopté, après observations complémentaires du secrétaire de la Société.

RAPPORT DE LA COMMISSION DES FINANCES POUR L'EXERCICE 1925.

Le bilan de l'année écoulée (voir à la suite de ce rapport) apporte la justification de la mesure décidée en décembre dernier. Le paiement de 20 francs demandé pour l'envoi des publications a porté le chiffre des versements de 6 000 francs environ à 42 000 francs environ; presque tous les membres se sont montrés consentants; seuls cinq d'entre eux ont dû renoncer à continuer le versement des cotisations. En conséquence l'exercice peut se clore avec un report sensiblement égal à celui de l'année précédente. Il apparaîtrait un peu plus fort si l'éditeur avait pu nous fournir en temps voulu le chiffre des recettes pour la vente des publications. Celle-ci s'est poursuivie régulièrement, sans atteindre toutefois le chiffre de l'année 1924.

Le nombre des membres s'est accru de manière satisfaisante. Un déficit momentané a été comblé grâce à la reprise d'envoi des cotisations par plusieurs Universités d'Autriche et d'Allemagne. De plus des adhésions de bibliothèques universitaires et autres se sont produites en U. R. S. S., dans les états slaves du Sud, en Hongrie, dans les pays anglo-saxons et en Amérique du Sud.

Les frais d'impression, il est à peine besoin de le dire, se sont accrus, et de nouvelles augmentations prochaines et considérables sont à prévoir. Le compte d'imprimeur atteint cette année près de 20 000 francs; notre report d'exercice sera juste suffisant pour payer le fort fascicule du *Bulletin* qui va paraître, terminant le volume en cours. Dans ces conditions difficiles nous devons nous réjouir que l'année 1925 ait vu paraître assez de fascicules, afférents tant à l'exercice précédent qu'au présent, pour que nous nous présentions à cette fin d'année sans aucun retard. Ce résultat n'aurait pas pu être obtenu sans l'aide précieuse de la Confédération des sociétés scientifiques. Toutefois il faut mentionner aussi l'économie rigoureuse qui permet, en réduisant au minimum les frais généraux, de consacrer toutes les ressources aux publications qui sont notre principale raison d'être.

Il serait injuste pourtant de ne pas rappeler que nos séances, fréquentes, sont toujours très suivies, non seulement par les membres résidant à Paris, mais par ceux de nos confrères de province et de l'étranger qui s'y trouvent de passage, et par des assistants qui sont souvent de futurs confrères. Le bureau a voulu augmenter la variété de nos entretiens en proposant l'institution des « communications de deux minutes »; il espère qu'elles seront souvent faites par des confrères qui prennent trop rarement la parole pour les communications étendues.

Nos habitudes ne comportent pas de projet de budget. Nous vous informons pourtant que le bureau a décidé de ne pas demander aux membres de la Société un versement obligatoire plus fort en 1926 qu'en 1925. Mais l'avenir est noir, et il est à craindre que nos publi-

cations ne se raréfient malencontreusement si nos confrères qui le peuvent n'élèvent pas volontairement leurs versements et notamment si les citoyens des pays à monnaie-or ne répondent pas à l'appel qui va leur être fait de vouloir bien payer dans leur monnaie la somme qu'ils verseront pour l'envoi des publications.

Votre commission regrette d'avoir à féliciter pour la dernière fois un trésorier aussi méthodique, zélé, ferme et amène que celui qui renonce à continuer une tâche nécessaire et ingrate. Notre confrère J. Marouzeau restera dans nos annales le trésorier de l'après-guerre, le comptable d'une période difficile. Il aura eu la satisfaction de voir une société très diminuée reprendre nombre et activité, et d'avoir contribué à ce résultat d'une manière efficace. Nous lui adressons au nom de la Société des remerciements chaleureux.

A. ERNOUT, Is. LÉVY, G. LACOMBE.

RECETTES :

Report d'exercice.	7 041 fr. 97	
Cotisations annuelles et souscription aux publications.	11 956	»
Cotisations perpétuelles.	1 200	»
Vente de publications.	1 195	40
Subvention de l'Etat.	700	»
Service des œuvres françaises à l'étranger.	585	»
Contribution pour la bibliographie (Fédération des Sociétés Scientifiques).	7 000	»
Rentes et intérêts de dépôts.	2 406	60
Fonds spécial.	500	»
Crédit chez l'Editeur.	90	55
TOTAL.	32 675	fr. 52

DÉPENSES :

Compte de l'imprimeur Durand : Bulletin n° 77.	6 828 fr. »	
— 78.	3 608	90
— 79.	6 639	60
Compte de l'imprimerie Nationale. Mémoires, t. XXIII, fascicule 1.	1 968	58
Rédaction de l'index.	50	»
Compte de l'éditeur.	1 285	95
Indemnité de trésorerie.	300	»
Frais de séances et envois de circulaires.	649	80
Frais de papeterie et de dactylographie.	205	65
Frais de poste, correspondance et recouvrements.	227	55
Frais de banque.	89	13
Cotisations de Sociétés.	60	»
Gratifications.	85	»
Achat de B. D. N. (rachat de cotisations).	1 386	»
TOTAL.	23 384	fr. 16

EN CAISSE :

Compte en banque.	6 504 fr. 04
Compte de chèques postaux.	2 042 85
En caisse du trésorier.	744 50
TOTAL.	9 291 fr. 36
TOTAL ÉGAL.	32 675 fr. 52

Election du Bureau pour 1926. Sont élus :

Président : M. André MAZON.
Vice-présidents : MM. J. MAROUZEAU et P. RIVET.
Secrétaire : M. A. MEILLET.
Secrétaire adjoint : M. Jules BLOCH.
Administrateur : M. Marcel COHEN.
Trésorier : M. A. ERNOUT.

Renouvellement du Comité de publication. Sont élus membres de ce comité :

MM. Boyer, Ernout, Huart, Thomas et Vendryes.

Notules. Jules BLOCH : En cafre, d'après M. Beach (*Bantu Studies*, II, 2, 1924), des consonnes sourdes précèdent de préférence les voyelles intonées. tandis que les consonnes sonores vont avec les voyelles atones. Des faits comparables ont été constatés en Asie (J. Bloch, dans *Mélanges Vendryes*, p. 54-66). L'interprétation donnée par Gauthiot de la loi de Verner paraît dès lors susceptible de prendre en phonétique une valeur générale.

J. MAROUZEAU : Dans la Creuse on appelle les oies en criant « pilo, pilo » ; ceci ne s'explique pas en marchois actuel, mais atteste le nom disparu de l'oie, connu ailleurs en France avec la forme « piro(t) ». Les brebis sont appelées *škad* (pour une), *škaday* pour plusieurs : terme provisoirement sans explication.

Communications. M. VENDRYES, s'appuyant sur la comparaison de la préposition scandinave *tíl* « à, vers », issue d'un mot germanique désignant le but, la convenance, l'ordre établi, propose de rattacher la préposition *ad*, dont l'emploi est limité aux langues occidentales et au phrygien, à la famille des mots irlandais *ad* « loi, rite », ombrien *arsmor* « rite », gallois *eddyll* « but ».

Observation de M. Meillet.

M. A. ABAS expose le résultat de ses études sur l'accentuation de la phrase néerlandaise, études poursuivies à l'aide du lioretgraphe.

Les principales conclusions sont les suivantes. La voyelle accentuée n'est pas toujours plus élevée ni plus longue que les autres. La consonne qui se trouve avant la voyelle accentuée est plus longue que la même consonne avant la même voyelle non accentuée. La consonne consécutive à la voyelle accentuée semble avoir aussi une légère tendance à se prolonger.

Cette communication est suivie d'un échange de vues animé, auquel prennent part MM. Meillet, Abas, Mansion, Ernout, M. Cohen, Meunier, Pelliot.

M. Meillet et M. Abas font ressortir que le type néerlandais, où l'accent d'intensité est fort, ne se retrouve pas en français par exemple.

M. Mansion et M. Abas, en écartant l'idée d'accents d'intensité secondaires, mentionnent un élément psychologique qui peut faire croire faussement à la présence d'une accentuation sur une syllabe qui serait accentuée si le mot était placé dans un autre contexte.

M. M. Cohen, à propos d'un exemple amharique, dit que dans des langues à accent d'intensité peu perceptible, il peut arriver que des allongements de consonnes indépendants de l'accent servent à marquer une espèce de rythme dans la succession des syllabes.

SÉANCE DU 16 JANVIER 1926.

Présidence de M. André MAZON, président.

Membres présents. M^{mes} Homburger, Neymarck, de Willman-Grabowska; MM. Bounan, Brondal. Maurice Cahen, Cart, Marcel Cohen, Delafosse, Deny, Ernout, Esnault, Graur, Lamouche, Marçais, Marcou. Marouzeau,

Massignon, Meillet, Mertz, Nitsch, Rosetti, Rouzard, Saroihandy, Sauvageot, Yon, Yvon.

Excusés. Rivet, J. Bloch.

Assistants. M^{me} Brondal, MM. Jonval, Lucot, Totpchybachy, Vodusek.

Décès. L'administrateur fait part à la Société du décès de notre confrère J. Sansot.

Election. Est élu membre de la Société :

M. Gawronski.

Présentations. Sont présentés pour être membres de la Société :

M. le Dr Oliveira GUIMARAES, professeur à la Faculté des Lettres, Coïmbre (Portugal) (MM. Meillet et Ernout).

M. Robert LUCOT, élève à l'École normale supérieure, 45, rue d'Ulm, Paris, V^e (MM. Vendryes et Meillet).

M. Michel JONVAL, agrégé de grammaire, préparateur à l'École normale supérieure, 45, rue d'Ulm (MM. Vendryes et Bourguet).

Ali Akber Bey TOPTCHYBACHY, 35, rue du Calvaire, Saint-Cloud (S.-et-O.) (MM. Deny et M. Cohen).

Commémoration de la mort de Louis Havet. Le secrétaire annonce que le 13 février, peu après l'anniversaire de la mort de Louis Havet, plusieurs de ses anciens élèves prononceront quelques mots de souvenir (avant la séance de la Société des Études latines).

Notules. J. MAROUZEAU. Le parisien populaire dit *c'est épatant* en faisant la liaison en *t* (tandis qu'on prononce : *c'e(st) affreux*, sans *t*). Il semble que c'est par imitation d'une formule provenant des gens cultivés. La même observation porte sur des phrases où figure l'élément négatif *n(e)*, ainsi *Ça n'a rien à faire*. On peut penser que, tandis que les mots du langage cultivé pénètrent difficilement les milieux populaires à l'état isolé, les formules (scies, refrains, etc.), s'y acclimatent au contraire facilement.

Ph. MARCOU. On rencontre dans l'argot des commis à la Bourse, et on peut relever dans certains auteurs le mot *ferlampier* « travailleur sans scrupule ». Il faut voir dans ce mot une déformation de *ferblantier*.

Les ferblantiers sont souvent des nomades peu estimés (nommés *magniëns* dans certaines régions de l'Est). D'autre part ils ont pour leur travail, sur la poitrine, une plaque avec des encoches pour appuyer les outils, nommée *conscience* en terme de métier. De tout cela résulte l'idée d'une « conscience mince et aisément mise au rancart » ; à Salins on dit textuellement « il a une conscience de magnien ».

A. MEILLET. Le terme latin *propinqui* « les proches » n'a pas la valeur vague que suppose la traduction française. On peut le prouver en comparant le terme de parenté avestique *nabā-nazdišta* « le plus proche du nombril ». C'est un exemple à ajouter aux concordances déjà connues entre le vocabulaire italo-celtique et le vocabulaire indo-iranien.

Exposé et discussion. M. M. DELAFOSSE montre que le système des pronoms de classe qui est général dans les langues bantou (où les caractéristiques de classe sont des préfixes) se rencontre également dans les langues négro-africaines septentrionales : souvent les pronoms de classe y sont des suffixes : suffixe ou préfixe, ils fonctionnent d'une manière réduite dans beaucoup d'idiomes ; dans certains on ne trouve plus que des traces du système ; mais dans aucun ces traces ne font entièrement défaut. M. Delafosse affirme que ce sont les parlers les plus archaïques qui ont des systèmes de classe complets : ce sont au contraire les plus évolués qui ne conservent qu'un très petit nombre de catégories distinctes (assez souvent deux). Or il semble bien que dans l'ensemble du domaine nègre ce sont les populations à civilisation supérieure qui parlent les langages les plus évolués en ce qui concerne le système des classes. Inversement ce système n'est bien conservé en domaine soudanais que chez de petites populations frustes et isolées.

M. Marcel COHEN fait remarquer combien les faits exposés par M. Delafosse sont favorables à la thèse qui voit dans les simplifications de flexion qu'on observe dans un certain nombre de groupes de langues une marche vers l'abstrait, celle-ci constituant un véritable progrès dans le langage, parallèle au progrès de la civilisation. Certes ce progrès n'est pas de telle sorte qu'on n'observe jamais de reconsti-

tutions de flexions (ainsi en français le jeu des articles, et notamment d'articles contractés comme *du*, *au*). Mais au total la marche rectiligne vers l'abstrait prévaut, et on n'a pas encore signalé de marche en arrière vers une notion comme celle de duel ou vers l'usage de pronoms de classe nombreux.

M. MEILLET fait observer, que quelle que soit l'allure générale du progrès, il serait imprudent d'admettre une idée d'irréversibilité en matière de langage. Il est vraisemblable que, tandis que certaines langues nègres ont éliminé le système des classes, d'autres ont multiplié le nombre des classes distinctes.

M. MARÇAIS demandant si les classes, là où elles disparaissent, s'effondrent par ensembles, et si on n'aperçoit pas des motifs phonétiques de disparition de certains indices de classe, M. DELAFOSSE répond que certains suffixes sont sujets à affaiblissement et que les mots ayant perdu leur caractéristique peuvent être le point de départ de l'évolution qui amène la simplification du système. D'autre part les langues à système simplifié tendent à se répandre plus facilement et à prédominer sur les langues plus conservatrices; et inversement elles se simplifient d'autant plus que leur extension devient plus grande.

SÉANCE DU 30 JANVIER 1926.

Présidence de M. A. MAZON, président.

Membres présents. M^{mes} Homburger, Neymarek, de Willman-Grabowska; MM. Benveniste, Brondal, Maurice Cahen, Marcel Cohen, Couret, Delafosse, Deny, Dillon, Ernout, Esnault, Ford, Gougenheim, Hjeltslev. Huart, Jonval, Julien, Lamouche, Lucot, Marçais, Marouzeau, Meillet, Mertz, Millet, Nitsch, Paulhan, Psichari, Th. Reinach, Rosetti, Rouzard, Sarrilhandy, Sauvageot, Vendryes, Yon, Yvon.

Assistantes. M^{mes} Brondal, Hjeltslev, Vey.

Elections. Sont élus membres de la Société :

MM. Guimarães, Lucot, Jonval, Toptchybachy.

Communication de l'administrateur. Les membres de la Société sont priés de ne pas indiquer de date exacte quand ils envoient le titre des communications qu'ils désirent faire. Les ordres du jour sont souvent fixés longtemps à l'avance, suivant l'ordre d'arrivée des inscriptions pour des communications. Ils peuvent toutefois être modifiés eu égard aux voyages des auteurs de communications.

Notules. A. ERNOUT. *Lēx* a été rapproché à juste titre des mots de sens religieux, gâth. *rāzarā*, *rāzan-*, véd. *rājani* sous la loi. Une confirmation de cette étymologie est fournie par l'emploi qui est fait du mot *lex* dans la formule de consécration du *uer sacrum* conservée par Tite Live XXII, 10, 4 qui faciet, quando uolet, quaque lege uolet, facito. « Qui sacrificera, sacrifie quand il le voudra, et suivant le rite qu'il voudra. »

A mesure que le droit s'est séparé de la religion, *lēx* a pris le sens purement laïc de « contrat formel » ; mais la langue de l'Église l'a repris et l'a chargé à nouveau de sens religieux.

L'évolution de *lēx* rappelle exactement celle de *fides*, et le français *loi* a conservé partiellement le sens religieux du mot dans une expression proverbiale comme « la loi et les prophètes ».

Communications. M. Th. REINACH entretient la Société de l'étymologie de grec $\tau\rho\acute{\alpha}\pi\epsilon\acute{\iota}\zeta\alpha$ « table », en tenant compte à la fois des faits de langue et des précisions dues à l'archéologie. L'explication par « quatre pieds » se heurte en particulier au fait que les tables de l'époque où le mot a pu se former étaient des plateaux posés sur trépied. Le premier élément du mot paraît bien signifier « quatre » ; quant au second, c'est $\pi\acute{\epsilon}\zeta\alpha$ dont les sens de « extrémité, frange » expliquent l'emploi pour les « bords » du plateau quadrangulaire.

Cette communication est suivie d'un échange de vues prolongé auquel prennent part MM. Meillet, Psichari. Ernout, M. Cohen, Mazon. M. Cahen, M^{me} de Willman-Grabowska, MM. Th. Reinach et Huart.

M. Meillet fait ressortir combien il est toujours indispensable de connaître l'histoire des objets et des mots pour expliquer ces derniers. Le nom germanique de la table (tisch/discus) est celui d'un objet plat, non d'un objet à pied. Les formes du nombre « quatre » en grec sont difficiles : un élément $\tau\pi\chi$ - ne paraît pas attesté en dehors de $\tau\rho\acute{\alpha}\pi\epsilon\tau\tau\alpha$.

M. E. BENVENISTE, complétant une indication due à M. J. Loth, montre que le vieil-irlandais et le sogdien possèdent une locution identique « fils (ou nourrisson) du genou », laquelle s'explique, à la lumière de témoignages grecs et germaniques, comme le souvenir d'un vieux rite de légitimation : le père reconnaissait son fils en le prenant sur ses genoux. Précieux par l'antiquité de la coutume qu'il atteste, cet emploi métaphorique du nom du « genou » a aussi cette particularité de rapprocher les deux dialectes indo-européens les plus éloignés géographiquement.

M. A. MEILLET rattache aux trouvailles de M. J. Loth et de M. Benveniste l'explication du lat. *genuinus* : il n'y a pas de thème en *-u-* dans le groupe de *gignō* ; l'enfant *genuinus* est celui qui a été reçu sur les genoux.

Constatant l'entière homonymie des racines **genā-* « engendrer » et « reconnaître », et le fait que la racine **genā-* n'indique pas le fait matériel de l'enfantement, il se demande si **genā-* « engendrer » n'exprime pas uniquement le fait de la « reconnaissance » et, par suite, n'est pas la racine **genā-* « connaître » elle-même.

Il fait remarquer, en terminant, que ce que nous connaissons du vocabulaire indo-européen, c'est ce qui exprimait la pensée d'une aristocratie toute dominée par des préoccupations juridiques et religieuses.

Observations de MM. M. Cahen, Th. Reinach, Huart, M^{me} de Willman-Grabowska, MM. Psichari, Vendryes, Benveniste, Sauvageot, Deny, M. Cohen, Meillet.

M. M. CAHEN. En Islande païenne l'enfant qui naît peut être soit refusé et exposé en forêt, soit accepté et posé sur le genou.

M. SAUVAGEOT. En ouralien, on observe aussi un rapport entre le nom du genou et le terme désignant la génération.

M. DENY. En turc il y a un rapport établi entre la génération et la cérémonie de reconnaissance au cours de laquelle est donné le « nom de nombril ».

M. COHEN. En sémitique le terme *wld* signifie au propre « engendrer » ou « enfanter » et n'a rien d'un terme juridique ou cérémoniel.

SÉANCE DU 20 FÉVRIER 1926.

Présidence de M. A. MAZON, président.

Membres présents. M^{mes} Homburger, Neymarck, de Willman-Grabowska; MM. Oscar Bloch, Bounan, Brondal, Maurice Cahen, Cart, Marcel Cohen, Dillon, Ernout, Esnault, Frtchek, Gougenheim, Graur, Hjelmslev, Jonval, Lacombe, Lamouche, Lucot, Marouzeau, Meillet, Meunier, Nitsch, Psichari, Rey-Jouvin, Rivet, Rosetti, Rouzaud, Saroihandy, Toptchybachy, Vendryes, Yon, Yvon.

Assistants. M^{me} Hjelmslev; MM. Ayyale Sebhat, Huber-Noodt, Vodusek.

Présentations. Sont présentés pour être membres de la Société, par MM. M. Cohen et A. Meillet :

LE MUSÉE ASIATIQUE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, à Lenningrad (conservateur : Fr. Rosenberg).

LA BIBLIOTHÈQUE CANTONALE ET UNIVERSITAIRE, Lausanne (Suisse).

Notule. Marcel COHEN. En français populaire, notamment à Paris, on entend employer *ils* au lieu de *elles*. La tendance à cette substitution (élimination de la distinction de genre au pluriel du verbe) est réalisée dans le langage de Laurence et Christiane Cohen (6 et 5 ans), dont le langage s'est formé dans un entourage où tout le monde emploie correctement *elles*.

Communications. M. J. PSICHARI entretient la Société de la diglossie hellénique. Le divorce entre langue écrite et langue parlée s'est fait à Byzance où les puristes prétendaient

créer une langue nationale indépendante des dialectes, déclarés mauvais langages. Ces puristes ont pu s'inspirer de modèles asiatiques, empruntés à des pays où seuls les lettrés auraient été censés bien parler. Depuis, un état de déséquilibre a toujours duré, la langue écrite n'arrivant jamais à pénétrer dans l'usage populaire, la langue populaire soit parlée, soit écrite (quand l'expérience en a été faite) adoptant des compromis variés entre l'usage puriste et l'usage dialectal. Un grec moderne n'existera vraiment que lorsqu'il y sera adopté un usage unique.

M. NITSCH expose le développement en polonais de catégories nominales nouvelles. Le genre « animé » était représenté anciennement en slave. Au départ de ce genre, le polonais a créé une déclinaison réservée aux mots désignant des personnes. D'autre part, dans les noms de professions, des suffixes différents caractérisent les professions relevées, d'une part, les professions moins estimées d'autre part.

Pour créer ces catégories, le polonais a utilisé certaines désinences dont la valeur ancienne n'avait plus de raisons d'être dans une déclinaison nominale à nombre de cas réduit. Au contraire d'autres langues slaves, parlées sur des substrats étrangers, ont réduit fortement la déclinaison en éliminant tout à fait le jeu des désinences.

A l'échange de vues animé qui suit cette communication prennent part MM. Meillet, Nitsch, M^{me} de Willman-Grabowska, MM. Mazon, M. Cohen, Vendryes.

M. Nitsch est amené à préciser que les faits polonais décrits appartiennent surtout à l'usage des gens cultivés : ils ne sont pas régentés par des grammairiens ; certains grammairiens modernes les méconnaissent encore.

SÉANCE DU 6 MARS 1926.

Présidence de M. W. MARÇAIS, ancien président.

Membres présents. M^{mes} Homburger, Neymarek, Stechou-pak, de Willman-Grabowska ; MM. Barbelenet, Benveniste.

Jules Bloch, Oscar Bloch, Brondal, M. Cahen, Cart, M. Cohen, Couret, Delafosse, Dillon, Ernout, Esnault, Ford, Fritschek, Gougenheim, Graur, Hjelmslev, Lacombe, M. Lambert, Lambrino, Lamouche, Lucot, Marouzeau, Massignon, Meillet, Millet, Mukherdji, Psichari, Regard, Rey-Jouvin, Rivet, Rosetti, Rouzard, Saroïhandy, Toptchibachy, Vendryes, Yvon.

Excusé. M. A. Mazon.

Assistants. M^{mes} Hjelmslev, M. Charles B. Gulick, professeur à l'Université à Harvard; M. Vodušek.

Elections. Sont élus membres de la Société :

Le Musée asiatique de l'Académie des Sciences, à Lenningrad; la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne.

Présentation. Est présentée pour faire partie de la Société :

La revue *LANGUAGE*, organe de la Société linguistique américaine (MM. Meillet et M. Cohen).

Notules. J. LACOMBE. Le second élément de *paraveredus*, le gaulois *uered(us)* « cheval de poste » paraît avoir un correspondant dans le basque *burdi*, *gurdi* « véhicule », qui serait par conséquent un emprunt ancien.

J. SAROÏHANDY. Le vocabulaire basque révèle un rapport entre « genou » et « race ». Le basque commun a *belhaun*, *belaun* « genou ». Dans certains parlers *belaun* signifie « possesseur d'une maison familiale »; ailleurs le dérivé *belaun-tasun* veut dire parenté; on trouve aussi le sens de « génération ».

M. COHEN. En amharique, *gulbat* signifie « genou, force, puissance »; dans les langues couchitiques le même mot, avec des formes peu divergentes, a soit le sens de « genou » seul, soit celui de « genou, puissance », soit enfin celui de « genou, tribu » (en somali, le verbe dénomiatif du nom du « genou » veut dire « adopter »).

Exposé et discussion. M. A. MEILLET décrit brièvement la crise des doctrines de la linguistique historique en Allemagne.

Les chefs de l'école des *Junggrammatiker* sont maintenant disparus. Leurs doctrines n'avaient jamais régné sans

conteste : parmi les comparatistes, l'école de Berlin se trouvait plus près des textes et de la forme concrète des langues, l'école de Göttingen était moins stricte. Mais, comme ils ont été les seuls à écrire des manuels, les néogrammairiens ont donné à l'étranger l'impression d'avoir la doctrine principale.

Maintenant qu'ils ont disparu, la foi dans les procédés simplistes de l'école s'est évanouie. On voit donc reparaître des tendances qui n'avaient pu prendre une forte influence, ainsi celle du regretté Finck, qui se préoccupait de caractériser chaque langue et même — entreprise sans doute chimérique — de mettre en rapport ces caractéristiques des langues avec le caractère des peuples. L'action de M. Schuchardt devient de plus en plus sensible. Et surtout, à la suite de M. Vossler, se manifeste une tendance — peut-être bien chimérique — à saisir le changement linguistique dans le sujet lui-même. Ces essais commencent à provoquer de vives réactions. Il y a là tout un mouvement d'idées qu'il est intéressant d'observer.

M. J. VENDRYES fait remarquer que la linguistique en Allemagne souffre d'une espèce de rupture de tradition. Certains reproches qu'on a pu adresser avec raison aux néogrammairiens n'atteignent pas les chefs successifs de l'école linguistique en France, qui sont toujours restés en contact avec les faits les plus divers et mouvants, et dont la pensée a évolué sans dogmatisme.

Pour la nouvelle école « idéalistique » allemande, il y a un contraste inquiétant entre les grandes théories générales qu'elle vise à formuler et les très menus faits de détail dont les romanistes qui la composent surtout se préoccupent quand ils veulent faire des recherches précises.

SÉANCE DU 20 MARS 1926.

Présidence de M. A. MAZON, président.

Membres présents. M^{mes} Neymarek, de Willman-Grabowska ; MM. Benveniste, J. Bloch. Bounan, Brondal.

Maurice Cahen, Cart, Marcel Cohen, Delafosse, Dillon, Esnault, Graur, Lacombe, M. Lambert, Lambrino, Lamouche, Marçais, Marouzeau, Meillet, Psichari, Rivet, Rosetti, Saroïhandy, Topchybachy, Vendryes, Yon, Yvon.

Assistants. MM. Unbegaun et Vodušek.

Election. Est admise dans la Société la revue *Language*.

Présentations. Sont présentés pour faire partie de la Société :

M. Émile GASPARDONE, certifié de linguistique, élève à l'École des Langues orientales, 94, rue d'Hauteville, Paris. N° (MM. Boyer et Pelliot).

M. Henri COURBIN, professeur au lycée Ampère, 3, cours Vitton, Lyon (Rhône) (MM. Renou et Chantraine).

Notules. A propos d'une précédente notule sur « ils » = « elles », J. MAROUCHE dit qu'il a observé le fait chez un parisien.

Marcel Cohen précise que, d'après l'atlas linguistique de Gilliéron-Edmont, la confusion est normale dans la région parisienne, « elles » étant exprimé par *i* devant consonne, *il* ou *iz* devant voyelle. La petite discussion exceptionnellement ouverte sur cette notule est alimentée par MM. Marçais, Yvon. Cart, Jules Bloch.

J. MAROUCHE a observé qu'en français familier certains substantifs sont employés comme épithètes qualifiant des individus des deux sexes (ainsi « bête, tourte, rasoir », etc.) tandis que d'autres semblent réservés aux hommes (ainsi « pied, marteau », etc.) : les mots de genre commun sont ceux qui sont terminés par une consonne prononcée (qu'ils soient par ailleurs masculins ou féminins), les mots réservés aux hommes sont terminés dans la prononciation par une voyelle, ce qui les désigne comme masculins dans le sentiment du français populaire moderne.

Communications. M. J. SAROÏHANDY expose, en faisant intervenir un certain nombre de formes verbales basques, que malgré l'apparence deux formes appartenant au verbe « être » aussi différentes d'aspect que *da* « il est » et *litz* « il était » doivent être rattachées à une même racine.

Observations de MM. Lacombe et Meillet.

M. J. VENDRYES montre que la tournure du français avec pronom emphatique introduisant une idée adversative « il veut, lui » a un correspondant exact en ancien gallois. Dans cette langue le pronom s'est figé à la 3^e personne masculin singulier *yuten* et a pris exactement le sens de « mais ».

Observations de MM. Psichari, Meillet, Marçais, Vendryes. Brondal, J. Bloch, M^{me} de Willman-Grabowska.

M. MEILLET dit que l'usage du pronom insistant atteste une réaction contre un état de langue où le sujet et le verbe ne font qu'un groupe. Il est frappé par des parallélismes de développement entre le celtique et le français, qui s'est précisément développé sur un substrat celtique.

SÉANCE DU 17 AVRIL 1926.

Présidence de M. J. MAROUZEAU, vice-président.

Membres présents. M^{mes} Homburger, Neymarek : MM. Benveniste, J. Bloch, Maurice Cahen, Cart, Marcel Cohen, Ernault, Ernout, Esnault, Gougenheim, Graur, Huart, Julien, Lacombe, M. Lambert, Lamouche, Lucot, Maspéro, Massignon, Meillet, Millet, Rivet, Roeske, Rosetti, Saroïhandy, Toptchybachy, Vendryes, Yon, Yvon.

Assistants. M^{me} de Saint-Genès; M. Vodusek.

Elections. Sont élus membres de la Société :

MM. E. Gaspardone et H. Courbin.

Présentations. Sont présentés pour être membres de la Société :

M. Josef BAUDIŠ, professeur à l'Université de Bratislava (Tchécoslovaquie) (MM. Meillet et Vendryes).

M. Ulad PAȘCHIVSCHI, membre de l'École roumaine en France, 50, rue des Châtaigniers, Fontenay-aux-Roses (Seine) (MM. Meillet et M. Cohen).

M. W. de JEZIERSKI, professeur, Skrytka pocztowa 18. Lida (Pologne) (MM. Meillet et M. Cohen).

M. ŠKERLJ, professeur au lycée, 8 Nunska ulica, Ljubljana (Yougoslavie) (MM. Marouzeau et Roques).

M. Alfredo SCHIAFFINI, chargé de cours à l'Université de Gênes, Piazza Cattaneo 26 (MM. Marouzeau et Roques).

Notules. J. MAROUZEAU. Le latin *murmur* désigne un bruit fort et sourd, le français *murmure* un bruit léger. Ces deux valeurs sont d'accord avec la qualité différente de la voyelle (latin *u*, français *ü*). Il est légitime d'admettre que dans un certain nombre de mots l'évolution, soit sémantique soit phonétique, puisse être dirigée par une tendance de la langue à obtenir un mot expressif.

Marcel COHEN. Le français « tuer », s'il s'explique bien par « étouffer en couvrant », est une expression détournée de « donner la mort ». On peut se demander si en général cette idée ne tend pas, par tabou linguistique, à être exprimée de façon oblique.

A ce propos on peut remarquer la grande variété des mots « tuer » dans les langues indo-européennes; en latin des mots comme *interficere*, *caedere*, *occidere* semblent des expressions neuves et atténuées.

En sémitique une même racine pour « tuer » se trouve en arabe, éthiopien, araméen, mais non en hébreu et en accadien. D'autre part cette racine a des vicissitudes diverses dans les langues où elle existe : *qatala* en arabe et éthiopien, mais *qaṭal* avec emphatique *ṭ* en araméen, sans doute *letog* en sudarabique moderne; en amharique la sonorité des consonnes de *gaddala* rappelle guèze *gadala* « lutter ».

Exposé et discussion. M. L. MASSIGNON parle sur la formation des noms abstraits en arabe et l'influence des modèles grecs. On peut observer qu'au cours des trois premiers siècles de l'Hégire l'arabe, se constituant un vocabulaire technique de philosophie et de théologie, emploie de moins en moins des noms d'actions masculins et même les noms féminins correspondants à finale *-a*; au contraire les noms à finale *-iya* se multiplient continuellement.

De nos jours, *tei* est le suffixe qui sert normalement à former de nouveaux abstraits.

Or l'arabe savant est un reflet de « sociétés de pensée » où les influences étrangères se sont fait sentir : l'influence araméenne ancienne se marque par des séries d'emprunts. On peut croire que l'influence grecque n'a pas été étrangère à la prolifération des mots en *-iya*.

A l'échange de vues qui suit prennent part, avec M. Massignon, MM. Lambert, Huart, Marcel Cohen, Meillet.

M. M. COHEN marque l'importance de l'exposé de M. Massignon : l'histoire de l'arabe n'est pas faite : l'étude historique d'une partie importante du vocabulaire est de première utilité. En éthiopien, les formations abstraites sont nombreuses; elles ne sont pas principalement à forme féminine.

M. A. MEILLET relève l'idée que le sémitique exprime facilement la pure abstraction, sans mélange de l'idée de chose animée.

A propos des influences qui se sont exercées sur l'arabe scolastique naissant, il mentionne celle du pehlvi.

Il ajoute que dans une étude générale il faudrait traiter à part les noms d'action et les noms de qualité.

SÉANCE DU 15 MAI 1926.

Présidence de M. A. MAZON, président.

Membres présents. M^{mes} Homburger, Neymarck, de Willman-Grabowska; MM. Barbelenet, Benveniste, J. Bloch, Oscar Bloch, Brondal, Cart, Marcel Cohen, Dillon, Ernout, Esnault, Gaspardone, Graur, Hjelmslev, Huart, Lacombe, Lucot, Malvy, Marouzeau, Meunier, Paşchivski, Rosetti, Rouzard, Sacleux, Saroïhandy, Topchybachy, Vendryes, Yvon.

Assistants. M^{mes} Brondal, Hjelmslev, Nitti; MM. Haus-herr, Jacobson, Vodušek.

Elections. Sont élus membres de la Société :

MM. Baudiš, Paşchivski, de Jezierski, Škerlj, Schiaffini.

Présentation. Est présenté pour être membre de la Société :

M. Roman JACOBSON (MM. Boyer et Mazon).

Informations. L'administrateur fait part à la Société du décès récemment survenu de Jules Gilliéron, en rappelant brièvement ce que la linguistique lui doit.

Il donne ensuite des nouvelles du voyage que poursuit le secrétaire de la Société à travers les universités roumaines.

Notules. M. ROUZAUD. L'adjectif latin *sacrosanctus* n'est pas un composé syntaxique (*sacro-* instrumental d'après Brugmann), mais un composé par juxtaposition, comparable aux couples du type *sanus sartus*. Le traitement phonétique suppose une simplification de *s* géminé, facilitée par l'existence d'une forme d'ablatif *sacrosancto*. Le sens attesté par les textes s'accorde avec l'hypothèse d'une construction par juxtaposition.

J. LOTH. En gallois, *gwisgi* a le sens de « alerte, prompt » et aussi celui de « mûr » en parlant d'une noix : dans ce dernier cas il s'agit de la noix séchée qui bouge dans la coque. Ces sens invitent à expliquer le mot par une racine *ueib-* « s'agiter » (attestée par exemple dans le latin *vibrare*).

Communications. M. J.-M. MEUNIER parle des différences qui distinguent les voyelles orales finales du singulier et du pluriel dans les substantifs nivernais. Les voyelles finales au pluriel sont plus longues qu'au singulier. Au point de vue de la hauteur, les finales de singulier ont un caractère montant; celles du pluriel, un caractère descendant. Pour le timbre, les pluriels ont des voyelles finales plus riches en harmoniques. L'intensité, qui est fonction de la phrase, ne se prête pas à une observation nette.

Observation de M. Barbelenet.

M. J. PSICHARI examine le contraste entre η du singulier Νηρης et $\rho\alpha$ du pluriel Νεράιδες; il attribue ce dernier à l'analogie d'autres pluriels qui avaient α à la même place : Ναιδες, Δυναιδες.

M. J. VENDRYES expose en partie ses recherches sur les verbes en *-ere* en latin. Ce sont des verbes exprimant un

état. Le latin en avait reçu d'une époque antérieure; il les multiplie en les opposant à des verbes d'action, ainsi *iaceō* en face de *iaciō*. Certaines opérations des sens sont désignées par des verbes en *-ēre*, ainsi *uidēre*: ceci implique une conception passive de la sensation (L'opposition ainsi définie se trouve régulièrement en géorgien entre les verbes actifs et les verbes réceptifs).

SÉANCE DU 29 MAI 1926.

Présidence de M. A. MAZON, président.

Membres présents. M^{mes} Sjørstedt, Stehoupak, de Willman-Grabowska; MM. Autran, Benveniste, O. Bloch, Brondal, Burger, Cart, Chantraine, G. Cohen, M. Cohen, Couret, Deny, Ernout, Esnault, Gougenheim, Graur, Lamouche, Marouzeau, Maspéro, J. M. Meunier, Renou, Rosetti, Rouzau, Saroïhandy, Vendryes, Yon.

Assistants. M^{mes} Couret et Vey; MM. Cakravartin, Dupeyroux, Huber-Noodt, Tièche.

Elections. M. R. Jacobson est élu membre de la Société.

Décès. Le président fait part du décès de notre confrère Maurice Cahen, mort le 18 mai après quelques jours de maladie, âgé de 42 ans. M. J. Vendryes retrace brièvement la carrière du germaniste scandinavisant; la perte que vient de subir la linguistique, par l'interruption d'une œuvre en pleine réalisation, est irréparable. M. Cart, qui avait vu les débuts de la vocation de Maurice Cahen au lycée Henri IV, exprime à son tour le chagrin que cause cette mort prématurée.

Notules. L'abbé J.-M. MEUNIER. Le français « assiette » ne remonte pas à un substantif verbal **asiēt*, mais à **assedita*, fait sur *seditum*. La chute de *i* entre *d* et *t* peut s'expliquer, notamment si on considère des formes de divers patois telles que *aster* « assoir ».

Le nom de la rivière la « Cure » est bien un ancien

chora. Il y a des analogues suffisamment probants pour le passage $o > \bar{u}e > \ddot{u}$.

Communications. M. J. BENVENISTE montre avec des exemples nombreux et précis tout ce qu'on peut tirer de noms scythes et sarmates transmis par les auteurs grecs. Les composantes iraniennes de ces noms se laissent le plus souvent reconstituer avec exactitude, et on peut faire état de certains traits linguistiques différenciant des dialectes. Ainsi les Scythes ont eu un langage plus près de l'avestique, les Sarmates plus près du parthe. De plus on peut penser que les populations dites touraniennes ont été en partie des Scythes. La toponomastique, plus étudiée qu'elle ne l'a été jusqu'à présent, donnerait aussi des indications.

M. Vendryes marque l'importance des recherches de linguistique iranienne entreprises par M. Benveniste, et il l'amène à préciser différents points de ses démonstrations.

M. Gustave COHEN étudie le français belge *aubette* « édifice à usage officiel ». Il indique de nombreuses formes de ce mot soit recueillies dans d'anciens documents de Belgique, du Nord et de l'Est de la France, soit constituant des noms de lieux-dits. Les formes à *h* initial montrent l'étymologie du mot. Il s'agit d'un terme germanique, du sens de « couvert, abri, loge ».

M. Esnault indique que le mot « aubette », connu à Brest comme « corps de garde maritime » a à Nantes le sens de « abri pour les voyageurs qui attendent le tramway » (signalé pour Bruxelles par M. G. Cohen).

M. O. Bloch dit que la phonétique locale de la Belgique voudrait la conservation *h* initial; le mot belge doit donc sa forme actuelle au français commun.

Observations de MM. Lamouche et M. Cohen.

SÉANCE DU 19 JUIN 1926.

Présidence de M. MAZON, président.

Membres présents. M^{mes} Homburger, Neymarck, de Willman-Grabowska; MM. Barbelenet, J. Bloch, O. Bloch,

Boyer, Burger, M. Cohen, Deny, Ernout, Graur, Lambrino, Lamouche, Lucot, Marouzeau, Meillet, Regard, Renoir, Rivet, Rosetti, Saroihandy, Sauvageot, Toptchybachy, Vendryes, Yon.

Assistants. M^{me} Burger; MM. Duda, d'Harcourt, Meyerson, Arthur Viaget.

Présentations et élections. Sont présentés pour être membres de la Société, et élus séance tenante :

MM. Herbert DUDA, docteur en philosophie de l'Université de Leipzig, turcologue tchécoslovaque, 8, rue Saint-Benoit, Paris (MM. Sauvageot et Deny).

M. E. POIRIER, rédacteur principal au ministère de l'Aéronautique, 34, rue Saint-Dominique, Paris, VII^e (MM. Meillet et Cohen).

Notule. J. DENY. Le mot turc *yaşmaq* désigne « un voile de femme formé de 2 pièces de mousseline dont l'une sert de coiffure et l'autre de voilette qui cache le bas du visage et qui descend plus ou moins bas sur la poitrine ». Il vient du verbe *yaş-maq* « cacher, se cacher » qui n'était pas connu jusqu'ici sous une forme non dérivée, mais qui figure dans un texte osmanli de 1390 (Cheykhzādē, *Hurşid-nāme*, ms. de la Bibl. Nat., ms. A. F. T. 314, Fol. 31, l. 12).

Communications. M. BURGER étudie les formes dites contractes du parfait latin, telles que *amāsti* à côté de *amauisti*. Il propose de voir dans les formes courtes, qui sont en fait les plus usitées, les formes les plus anciennes : ce seraient des formes radicales. Les formes du type *amauisti* sont analogiques de la première personne *amaui*.

L'exposé de M. Burger est suivi d'un échange de vues très actif.

M. Meillet est convaincu par la démonstration de M. Burger, en ce qui concerne la disparition supposée de *u* intervocalique en latin.

M. Marouzeau confirme la solution de M. Burger par des raisons philologiques; à la période classique les formes longues au parfait semblent être surtout fréquentes dans un usage pédant, qui adopte les innovations par analogie.

Des observations de MM. Vendryes, Meillet, Ernout

marquent des réserves sur la thèse de M. Burger en ce qui concerne les formes à *s* (*dixisti*, *dixti*).

Réponse de M. Burger. observation de M. Barbelenet.

M. MEILLET examine quelques cas où, en indo-européen, une occlusive sonore a pris la place d'une sourde. Le présent à redoublement skr. *pībati*, irl. *ibid* est une survivance remarquable. de même que grec *ἑβδομος*, v. sl. *sedmŭ*, en face de *ἑπτί*, lat. *septem*, etc. Il a dû y avoir nombre de faits de ce genre; mais l'indo-européen a cristallisé l'opposition de sourde et de sonore. Et il n'est resté de l'ancien type de faits que des débris qui ne permettent pas de restituer l'état originel.

Observations de MM. Vendryes et M. Cohen.

TABLE DES MATIÈRES

A. W. DE GROOT. La syllabe : essai de synthèse.	4
M. DELAFOSSE. Les classes nominales négro-africaines. Leur disparition graduelle.	43
E. BENVENISTE. Un emploi du mot « genou » en vieil irlandais et en sogdien.	54
A. MEILLET. Lat. <i>genuinus</i>	54
Maurice CAHEN. « Genou », « adoption » et « parenté » en germanique.	56
Antonin DURAFFOUR. Trois phénomènes de nivellement phonétique en franco-provençal.	68
Marcel COHEN. Sur le nom d'un contenant à entrelacs dans le monde méditerranéen.	81
Alf SOMMERFELT. Sur l'« aspiration » de <i>h</i> et <i>m</i> non-palataux en irlandais.	124
A. MEILLET. Réponse à une observation.	122
— De quelques anciennes alternances vocaliques.	124
— De la prothèse vocalique en grec et en arménien.	129
— Le type grec <i>δαιδάλλω, κοικάζω</i>	136
— Homér <i>πυε πρόγυ</i>	140
P. RIVET. Le group océanien.	141
Marcel COHEN. Du verbe <i>sidama</i> (dans le groupe couchitique).	169
— A propos de la troisième personne du féminin au pluriel en français.	201
J. LOTH. Le gallois <i>gwîsgî</i>	209
J. SAROÏHANDY. Basque <i>da</i> (il est).	212
PRZYLUCKI. Noms de villes indiennes dans la <i>géographie</i> de Ptolémée.	218
A. MEILLET. Sur grec <i>λιλαίομαι, λελέημαι</i>	230
— Sur des formes supplétives de l'adjectif signifiant « grand ».	232
— A propos d'une théorie nouvelle du perfectum latin en <i>-ui</i>	234

TABLE DES COMPTES RENDUS

	Pages.
AASEN. <i>Norsk Maalbunad</i> (Sommerfelt).	141
ADJAREAN. <i>Hayerên armatakan bararam</i>	49
AGRELL. <i>Zur Geschichte des Neutrums</i>	39
ALMKVIST. <i>Kleine Beiträge</i> (M. Cohen).	173
<i>Angola et Rhodesia</i>	201
<i>Année psychologique</i>	19
<i>Année sociologique</i>	48
<i>Arili</i>	193
<i>Armeniaca</i>	51
AUTRAN. <i>Sumérien et indo-européen</i>	35
BANG. <i>Turkologische Briefe</i>	192
BARTHOLOMAE. <i>Zur Kenntnis der mittelliranischen Mundarten</i>	48
BAUER. <i>Ostkanaanäer</i> (M. Cohen).	167
BÉGUINOT. <i>Fonetica del berbero</i> (M. Cohen).	178 et 180
BENOIT. <i>Bezeichnungen für Feuerbock</i>	89
BERNTSEN et LARSEN. <i>Stavanger Bymaal</i> (Sommerfelt).	139
BERTONI et BARTOLI. <i>Breviario di neolinguistica</i>	7
BERTONI. <i>Profilo storico del dialetto di Modena</i>	90
BEZZOLA. <i>Storia dei gallicismi italiani</i>	93
BLONDEL. <i>Mentalité primitive</i>	18
BLONDHEIM. <i>Parlers judéo-romans</i>	127
DE BOER. <i>Syntaxe moderne de la préposition</i>	103
BRONZI. <i>Fonologia Berbera</i> (M. Cohen).	178
BRUNOT. <i>Histoire de la langue française</i>	96
<i>Bulletin... of Oriental Studies</i>	24
BURGER. <i>La famille de pšw</i>	55
M. CAHEN. <i>Paganisme scandinave</i>	134
<i>Caucasica</i>	192
CERULLI. <i>Sidama</i> (M. Cohen).	184
CHANIDZE. <i>Verbe géorgien</i>	193
CHÉRON. <i>Senoufo</i> (Delafosse).	201
COLAS. <i>La tombe basque</i> (Lacombe).	199
<i>Congres al filologilor români</i>	127
CUENDET. <i>L'impératif dans les traductions</i>	50
CURNONSKY et BIENSTOCK. <i>Le musée des erreurs</i>	124

1. Les comptes rendus pour lesquels un nom d'auteur n'est pas indiqué entre parenthèses sont de M. A. Meillet.

TABLE DES COMPTES RENDUS

DANICIC'. <i>Œuvres et Zbornik</i>	152
DAUZAT. <i>Les noms de lieux</i>	121
DEEN. <i>Taalverwantschap</i>	9
DOEGEN. <i>Unter fremden Völkern</i>	23
DOLOBKO. V. LAVROV.	
DRZEWIECKI. <i>Teksty</i>	151
EBERT. <i>Reallexikon der Vorgeschichte</i>	33
ERHENTEU. <i>Massora</i> (M. Cohen).	170
EITREM. <i>Papyri Osloenses</i>	59
EKBLOM. <i>Der Wechsel e/jo</i>	148
— <i>Quantität und Intonation</i>	155
ERDMANN. <i>Analytische Ideographie</i>	16
ERMANN et GRAPOW. <i>Wörterbuch der ägyptischen Sprache</i> (Sottas).	187
ESNAULT. <i>Imagination populaire</i>	110
ESPER. <i>A technique</i>	22
<i>Études asiatiques</i>	27
<i>Euskera</i> (Lacombe).	197
<i>Faust</i>	17
FERRARIO. <i>Archivio di glottologia</i> (M. Cohen).	182
FERRI. <i>Iscrizioni di Cirene</i>	58
<i>Fetschrift</i> ... Gauchal.	88
<i>Fetschrift</i> ... Kretschmer.	30
<i>Filologu biedribas raksti</i>	88
<i>Folia ethno-glossica</i> (M. Cohen).	186
FREY. <i>Vocabulaire français de la Révolution</i>	108
FRIEDRICH. <i>Aus dem hittitischen Schrifttum</i>	42
GAMILLSCHEG. <i>Französisches etymologisches Wörterbuch</i>	117
GAUCHAT, JEANJAQUET, TAPPOLET. <i>Tableaux phonétiques des</i> <i>patois suisses romands</i>	112
GAUTHIER. <i>Noms géographiques... hiéroglyphiques</i> (Sottas).	189
VAN GELDER. <i>Verbalflexion</i>	38
GEOFFRION. <i>Zigzags autour de nos parlers</i>	125
VAN GINNEKEN. <i>Erfeligkheid der klankwetten</i>	7
GOLDMAN. <i>Duenosinschrift</i>	81
<i>Göteborgs Högskolas årsskrift</i>	32
GRÉGOIRE. <i>La poésie future</i>	126
GRIMME. <i>Sinatschriftproblem</i> (M. Cohen).	164
VAN der HEYDE. <i>Composita and verbaal aspect</i>	80
CARSTEN HÖEG. <i>Les Saracatsans</i>	61
HOFMANN. V. LEUMANN.	
— <i>Lateinische Umgangssprache</i> (J. Vendryes).	75
HOLTHAUSEN. <i>Altfriesisches Wörterbuch</i>	135
HOLST. <i>Wortspiele in Ciceros Reden</i> (Sommerfelt).	80
<i>Homenaje</i> ... Menéndez Pidal.	84
HUBSCHMIED. <i>Drei Ortsnamen</i>	132
HUGUET. <i>Dictionnaire du XVI^e siècle</i>	105
<i>Indogermanische Forschungen</i>	29
<i>Indogermanisches Jahrbuch</i>	20
<i>Indo-iranian studies</i> Peshotan Sanjana.	42

TABLE DES COMPTES RENDUS

<i>Italia dialettale</i>	89
<i>Izvestija otd. russk. jaz.</i>	146
JESPERSEN. <i>Mankind, Nation and Individual</i> (Vendryes).	2
— <i>Relative clauses</i>	46
<i>Journal de psychologie</i>	48
JUSTINAND. <i>Berbère marocain</i> (M. Cohen).	182
KARLGHEN. <i>Phonologie chinoise</i>	205
KIECKERS. <i>Sprachwissenschaftliche Miscellen</i>	31
— <i>Historische griechische Grammatik</i>	51
KLECZKOWSKI. <i>Psalmenfragmenta</i>	136
KRAHE. <i>Balkanillyrische geographische Namen</i>	32
KRAUSE. <i>Die Frau in der Sprache</i>	133
KULJBAKIN. <i>O Mirosavljevom jevanđelju</i>	148
KURYLOWICZ. <i>Place du ton en gâthique</i>	46
LALO. <i>Science du langage</i>	11
LAGERCRANTZ. <i>Wörterbuch des Südlappischen</i>	157
<i>Language</i>	20
LARSEN. <i>Sognemaalene</i> (Sommerfelt).	141
LAURAND. <i>Études sur ... Cicéron</i>	83
LAVROV et DOLOBKO. <i>Feuillets du Zograph</i>	141
LEJAY. <i>Plaute</i>	82
LERCH. <i>Historische französische Syntax</i>	100
LEUMANN (et HOFMANN). <i>Lateinische Grammatik</i>	61
LEVANDER. <i>Dalmaalet</i> (Sommerfelt).	142
LHANDE. <i>Dictionnaire basque-français</i> (Lacombe).	196
<i>Litteris</i>	21
LOS'. <i>Gramatyka polsku</i>	150
LOTH. <i>Noms du cheval chez les Celtes</i>	130
LOUBIGNAC. <i>Berbère</i> (M. Cohen).	181
MAKAS. <i>Kurdische Texte</i>	49
MARÇAIS-GUIGA. <i>Textes de Takrouina</i> (M. Cohen).	174
MARK. <i>Possessivsuffixe</i>	200
MARR. <i>Perečeň pečatnyx rabot</i>	194
— <i>Grammatika... gruzinskovo jazyka</i>	195
MARTI. <i>Biblich-aramäische Sprache</i> (M. Cohen).	172
MAYSER. <i>Grammatik der griechischen Papyri</i>	39
<i>Meddelelser... for sprogvidenskap</i>	24
MEILLET. <i>Caractères... des langues germaniques</i>	132
<i>Mélanges René Basset</i> (M. Cohen).	177
MILLET. <i>Expérimentation phonétique</i>	21
MITTWOCH. <i>Aussprache des Äthiopischen</i> (M. Cohen).	176
MORGENSTIERN. <i>Linguistic mission to Afghanistan</i>	48
MOSZYN'SKI. <i>Pierwotna kultura Słowian</i>	145
MÜLENBACH-ENDZELIN. <i>Latviešu valodas vārdnīca</i>	155
F. MÜLLER. <i>Grieksch woordenboek</i>	53
— <i>Altitalisches Wörterbuch</i>	71
NIEDERLE. <i>Slovanské starožitnosti</i>	145
NIEDERMANN, SENN et BRENDER. <i>Wörterbuch der litauischen Schiftsprache</i>	154
NIELSEN. <i>Laerebok i lappisk</i> (Sommerfelt).	158

TABLE DES COMPTES RENDUS

Norske Gaardnavne (Sommerfelt).	138
NYROP. Ordenes liv.	11
— Grammaire historique de la langue française.	93
M. OLSEN. Norges Indskrifter (Sommerfelt).	137
Oriens (M. Cohen).	185
PALAMOUNTAIN. Prononciation française.	120
PEDERSEN. Groupement des dialectes i.-e.	37
Prace filologiczne.	26
PROKOSCH. Hypothesis of a pregermanic substratum.	133
Publicaties der ald. Nederlandsch.	27
QVIGSTAD. Die lappischen Dialekte (Sommerfelt).	159
RADERMACHER. Neutestamentliche Grammatik.	60
REICHARD. Wiyot grammar.	204
Report of American ethnology.	204
Revue de linguistique romane.	86
Revue des études basques.	198
Rivista indo-greca-italica.	30
ROLLO. Basque dialect of Marquina.	196
ROYEN. Het indogermanse drieklassensystem.	40
SAINÉAN. Sources indigènes de l'étymologie française.	114
SAMPSON. Dialekt of the Gypsies of Wales (J. Bloch).	45
SCHACHT. Textes (M. Cohen).	173
SCHRADER. Reallexikon.	34
SCHRUNEN. Handleiding.	36
SCHUCHARDT. Sprachverwandtschaft.	9
— Individualismus in der Sprachforschung.	12
SCHIAFFINI. Testi fiorentini.	92
SECHEHAYE. Structure de la phrase.	1
SELMER. Gebrauch des bestimmten Artikels (Sommerfelt).	136
SKÖLD. Ungarische Endbetonung.	200
Slavia.	148
SICCA. Grammatica delle iscrizioni doriche della Sicilia.	56
SJOESTEDT. Formations à infixe nasal en celtique.	128
Smal' Stockij Značinyja.	150
H. SMITH (et TRECKNER, ANDERSEN). Pāli dictionary.	44
SOMMERFELT. Mélange de grammaires.	10
— Système verbal dans In cath Catharda.	131
— Studien in Cyfeiliog welsh.	131
SPIEGELBERG. Aegyptologische Mitteilungen (Sottas).	190
SAXMATOV. Sintaksis russkovo jazyka.	149
Tauta ir žodis.	153
TEDESCO. Ostiranische Nominalflexion.	47
TEEUWEN. Bedeutungswandel bei Tertullian.	84
TEILHARD DE CHARDIN. Le paradoxe transformiste.	11
TITZ. Substitution de cas.	111
N. THOMAS. Pronunciación guipuzcoana (Lacombe).	198
Tp'ilisi universitet.	193
Transactions... of the Philological Society.	25
TRAVNICEK. Prispěvky.	152
UNGNAD. Das Wesen des Ursemitischen (M. Cohen).	151

TABLE DES COMPTES RENDUS

VENTURA. <i>Velari indo-europee</i>	39
WACKERNAGEL. <i>Altindische Wortkunde</i>	43
WESTERMANN. <i>Das Tshi und Guang</i> (Delafosse).	203
<i>Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes</i> (M. Cohen).	184
<i>Zapiski... vostokovedov</i>	29
<i>Zeitschrift für slavische Philologie</i>	147

INDEX DU VOLUME XXVII DU *BULLETIN*

GÉNÉRALITÉS

La syllabe est caractérisée par l'accent de syllabe, 4. — Le nombre de syllabes est égal au nombre de souffles séparés, 4. — Une syllabe est d'autre part caractérisée par une fermeture et une apertures des organes buccaux, 5. — On peut déterminer le nombre des syllabes par le nombre des sommets de sonorité, 5. — La syllabe est le groupe rythmique le plus petit du langage, 7. — La limite de deux syllabes serait la pause rythmique entre les deux groupes rythmiques les plus petits du langage, 10. — La tendance à fermer le commencement de la syllabe et à en ouvrir la fin se retrouve partout dans l'évolution linguistique, 25. — En général deux syllabes contiguës et appartenant au même groupe rythmique tendent à être semblables de forme, mais ne tendent pas à être isochrones et identiques, 32. — L'équation fermeture + apertures = syllabe est inexacte, 37. — La syllabe est une unité physiologique, ou plutôt psycho-physiologique, 42.

A. — LANGUES INDO-EUROPÉENNES.

Par l'acte de prendre l'enfant sur ses genoux après l'avoir soulevé de terre, le chef de famille atteste l'authenticité de sa descendance. L'antiquité de cette pratique est assurée par une formule indo-européenne, 53.

L'addition d'un suffixe secondaire entraîne le vocalisme zéro du radical, 124.

GREC

La prothèse a joué en grec un grand rôle, elle rend compte des parfaits du type ἐξήγαται, ἔσπαρται, etc., 133. — Dans πρόγινος on observe le passage de γ à γ devant ν, 140.

LANGUES ITALIQUES

Un enfant *genuinus* a dû être anciennement celui qui avait été reçu sur les genoux du père, 54. — C'est à la racine **gena-*/**gnē-* que se

INDEX DU VOLUME XXVII

rattache le latin *genu*. Ceci posé, on est amené à se demander si les deux racines de forme exactement identique **genā-* « connaître » et **genā-* « naître, engendrer » ne sont pas originellement identiques, 55.

On est amené à supposer que l'italo-celtique a connu un type supplétif parallèle à celui du gotique *mikils* : *mais*, soit v. lat. **magnos* : **mais*, 233.

Il n'existe sans doute dans la flexion de *nōuī* que deux formes anciennes en *-uī* *nōuī* et *nōuīt*. Or en sanskrit l'*u* de *jajñāu* apparaît seulement à la 1^{re} et à la 3^e personne, 234.

LANGUES ROMANES

Dans le domaine franco-provençal *-a* final aboutit à *-i*, 70. — A Vaux, dans la génération la plus jeune, cet *i* final a totalement disparu, 71. — A Vaux le *š* généralisé au lieu de l'indigène *ts* est une élégance féminine, 75. — L'extension de *u* à Vaux, 77.

Français *lapin* ne doit pas dériver de *laper*, 123.

Si on fait un sondage dans les parlers français septentrionaux on voit que la distinction du masculin et du féminin est observée au singulier dans le verbe, mais qu'au pluriel très fréquemment le masculin est employé au lieu du féminin, 202.

CELTIQUE

Dans le gallois *gwisgi* le sens de « mûr » est dérivé du sens de « prompt » grâce à une particularité des noix auxquelles seules *gwisgi* s'applique, 240.

Les parlers de Münster possèdent un *v* bilabial vélarisé, 121.

GERMANIQUE

Chez les Germains la genuposition s'applique à l'adoption par un père nourricier, 56. — Le nom du genou sert d'autre part à marquer le degré de parenté en germanique, 60.

INDO-IRANIEN

Pura est l'un des mots qui signifient ville en sanskrit. Il est donc surprenant de n'en rencontrer que deux exemples dans les tables de Ptolémée. On y trouve en revanche des mots en *kura*, 248.

L'expression « fils du genou » en sogdien, 54.

B. — LANGUES « MÉDITERRANÉENNES ».

Les mots méditerranéens qui ont surnagé après que les langues dont ils faisaient partie ont été submergées sont des mots d'emprunt. Ils peuvent se distinguer par leur aspect extérieur, par leur isolement, par des correspondances non régulières qu'ils présentent avec des mots de langues voisines, 83. — Il a dû exister dans le monde

INDEX DU VOLUME XXVII

méditerranéen une racine *k, p* ; *k, b* propre à désigner des contenants fabriqués par entrelacs, 144.

C. — LANGUES CHAMITO-SÉMITIQUES.

Il existe en couchitique deux types de conjugaison qui distinguent à l'indicatif un imparfait et un parfait. Dans le premier type les personnes sont distinguées au moyen de préfixes, dans le second type au moyen de suffixes, 169. — Dans le groupe couchitique la conjugaison à suffixes a été formée par la post-position à un radical verbal invariable d'un auxiliaire très court fléchi à l'aide de préfixes et suffixes. Cet auxiliaire n'est plus senti comme un élément autonome et se dégrade, 198.

D. — LANGUES NÉGRO-AFRICAINES.

Si l'on examine avec soin les langues diverses de tous les groupes dispersés en Guinée et au Soudan, l'on s'aperçoit que l'immense majorité d'entre elles sont gouvernées par un système de classes nominales identique à celui de la plupart des langues bantou, 44. — Les langues soudanaises qui ne possèdent pas de classes en leur état actuel ont conservé des traces indiquant manifestement qu'elles en ont possédé autrefois, 45. — C'est toujours dans les idiomes parlés par les populations les plus frustes ou les plus isolées que l'on trouve le système de classes le plus parfait, 49.

E. — LANGUES AUSTRO-ASIATIQUES ET AUSTRALIENNES.

Le groupe Mon-khmer et le groupe Munḍa doivent être rapprochés du groupe malayo-polynésien, 141. — D'autre part il faut rapprocher l'australien des langues polynésiennes, 142. — Il semble certain que les Australiens ont à une époque occupé une partie de l'Inde, l'Indo-Chine, et de la Malaisie avant d'être réduits à leur habitat actuel, 153. — Les Polynésiens sont venus se superposer au double substrat nigritique australien et mélanésien. En dernier lieu paraissent être venus les Indonésiens, 154. — Concordances ethnographiques entre le monde océanien et l'Amérique d'une part, l'Afrique d'autre part, 156.

LEXIQUE DES MOTS ÉTUDIÉS

GREC

αβελιος, 127.
ἀμιχεῖν, 130.
ἄνθρωπος, 140.
ἄστηρ, 132.
βλίστω, 124.
δαιδάλλω, 136.

δοῖος, 126.
ἐκτημαι, 132.
ἐμέ, 132.
ἐννέα, 132.
ἐχθές, 130.
Ζεύς, 126.

ηγρατται, 135.
ἔγνυς, 131.
κοικύλλω, 136.
λελήμαι, 230.
μοιμύλλω, 136.
νύξ, 128.

INDEX DU VOLUME XXVII

ὄνομα, 132.
ὄνυξ, 128.
ὀπτός, 131.
ὄτλος, 130.
ὄφρυς, 130.

παιπάλη, 136.
παιπάλλω, 136.
πρόχνη, 140.
υῖός, 138.
ὕλαειν, 132.

παρέτρα, 124.
χειμα, χειμών, 127.
χιμαρος, 126.
χιών, 125.

LANGUES ITALIQUES

OSQUE

mais, 232.

LATIN

deus, 126.
genuinus, 54.
hiems, 125.

iuuenis, 128.
magis, magnus, 232.
nōui, 234.

nundinae, 127.
plēui, 235.

LANGUES ROMANES

FRANÇAIS

ils, 202.

lapin, 123.

CELTIQUE

IRLANDAIS

glún- daltae, 52.

mōa, mōr, 232.

tré- denus, 127.

GALLOIS

gwisgi, 209.

LANGUES GERMANIQUES

NORROIS

kné, 56.
kne runnr, 61.
knesetja, 56.

knésetningr, 56.
kné skot, 61.
leggr, 67.

skiotsaetu barn, 59.

ANGLAIS

cnéo res, 61.

LANGUES BALTO-SLAVES

LITUANIEN

deivė, 126.
gaĩgalas, 136.

saulė, 127.
širdis, 127.

žemà, 125.

INDEX DU VOLUME XXVII

VIEUX SLAVE

dinī, 127. srěda, 127. zima, 125.

LANGUE ARMÉNIENNE

amis, 132. astt, 132. inn, 133.
anicanem, 132. ayr, 132. jiwn, 125.
anun, 132. im, 132.

LANGUES INDO-IRANIENNES

SANSKRIT

-ūra, 219. devah, 126. sūriyah, 127.
-kūra, -gūra, 219. paprāu, 235. hāyana-, 125.
jajñāu, 235. -pura, 218. heman, 125.
diyāuh, 126. purudina, 127.
divyah, 126. suvar-, 127.

AVESTIQUE

fšuya-, 124. zyā, 125.
zayana-, 125. huvarə, 127.

SOGDIEN

z'nwk, 51.

LANGUES CHAMITO-SÉMITIQUES

COUCHITIQUE

aba, 170. hane, 181. wāsakū, 172.
'a, 'an, 175. šoko, 180. yo, 181.

LANGUES AUSTRO-ASIATIQUES

kuta, 224. pol, 220.

LANGUE BASQUE

gan, 215. daquio, 216. dema, 212.
-da, 212. daquioque, 216.
dago, 212. datçaquio, 214.
